

PRÉCIS
DE
GRAMMAIRE COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN

PAR

VICTOR HENRY

Professeur adjoint de Philologie classique
à la Faculté des Lettres de Lille,
Lauréat de l'Institut.

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE.



125 JUN. 1973

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1889.

BIBLIOTECA INST. DEN

J.

28

PRÉCIS

DE

GRAMMAIRE COMPARÉE

DU GREC ET DU LATIN



N=29

PRÉCIS
DE
GRAMMAIRE COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN

PAR

VICTOR HENRY

Professeur adjoint de Philologie classique
à la Faculté des Lettres de Lille,
Lauréat de l'Institut.

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE.



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1889.

9986

✓

PRÉFACE.

Ce livre est le résumé d'un enseignement de quatre années (1884-87), professé à la Faculté des Lettres de Douai. Plus d'une fois, au cours de mes leçons, il m'est arrivé de regretter que les élèves n'eussent pas entre les mains quelque manuel de grammaire comparée, qui leur permît, soit de repasser les notions incomplètement saisies, soit d'acquérir par eux-mêmes celles que l'abondance des matières me forçait à écarter du programme de l'année. Tout au moins avaient-ils la ressource de se procurer les cahiers de notes des années précédentes ; mais cette ressource précaire et insuffisante faisait défaut aux maîtres du dehors, qui souvent, faute de documents, traitaient à faux ou s'abstenaient de traiter les questions proposées à leur étude. Car les ouvrages allemands, au premier rang desquels se place la *Grammaire Grecque* de M. G. Meyer, ne sont guère accessibles à la plupart d'entre eux, et d'ouvrage d'ensemble composé ou traduit en français, il n'en est point qui mette à leur portée les découvertes de ces dix dernières années, si fécondes pour la science⁽¹⁾. Toutes ces considérations, et par dessus tout les bienveillants encouragements de MM. Bréal et Bergaigne, m'ont décidé à essayer de combler cette lacune. Puisse le livre, une fois paru, ne pas démériter des suffrages qui l'ont accueilli avant sa naissance !

Visant avant tout à écrire un ouvrage élémentaire, je me suis scrupuleusement interdit la controverse. En général, sur chaque question, je me borne à indiquer la solution qui me paraît préférable, sans combattre et parfois sans mentionner les

(1) J'en excepte, bien entendu, le *Dictionnaire* de MM. Bréal et Bailly, qui n'est point une grammaire et ne saurait en tenir lieu, et la 2^e édition du *Manuel* de M. S. Reinach (t. II), où la grammaire comparée n'occupe naturellement qu'une place restreinte.

autres. Beaucoup de graves difficultés ne sont qu'effleurées, quelques-unes esquivées, les points trop douteux entièrement passés sous silence. A peine de me noyer dans le détail, j'ai dû me résigner à ces sacrifices. Peut-être ont-ils passé la mesure : c'est à la critique à m'en avertir, et je souscris d'avance à son jugement ; mais, indulgente et de bonne foi, elle me fera l'honneur de ne pas mettre ma résignation sur le compte de l'ignorance.

Par la même raison, l'on ne doit s'attendre à rencontrer dans ces pages aucune donnée nouvelle, aucun fait qui n'ait été antérieurement publié. Leur seul mérite, si elles en ont, est d'avoir été mises et tenues rigoureusement au courant de l'état actuel de la linguistique indo-européenne, et je désarmerai le reproche de plagiat, qui coûte si peu à la loyauté de certains censeurs, en déclarant sans ambages que je n'ai point prétendu faire œuvre personnelle, bien que je n'aie presque jamais renvoyé aux sources, craignant de surcharger et de compliquer outre mesure un texte d'un aspect déjà peu attrayant. Pour suppléer autant que possible au manque de références, j'insère à la suite de cette préface une bibliographie des ouvrages auxquels je suis le plus redevable. Cette liste, si incomplète soit-elle, aura en même temps l'avantage d'indiquer aux étudiants et aux professeurs les livres les plus propres à développer en eux le goût de la linguistique en général ou les notions spéciales puisées à mon enseignement⁽¹⁾.

A ceux-ci je rappellerai avant tout qu'il ne leur servirait de rien, qu'il leur serait plutôt nuisible d'aborder l'étude de la grammaire comparée, sans s'être rendus parfaitement maîtres de la grammaire élémentaire du grec et du latin. Ce point supposé acquis, j'engagerai le débutant à lire cette grammaire d'un bout à l'autre, sans rien passer, mais sans trop s'arrêter aux passages qui lui paraîtront obscurs ou difficiles : dans une première initiation, l'intelligence de chaque détail importe beaucoup moins qu'une vue succincte de l'ensemble. Mais à la

(1) A cet effet, j'y ai compris divers ouvrages étrangers à la grammaire comparée du grec et du latin, mais que j'ai crus de nature à éveiller chez le débutant quelques idées générales sur l'évolution du langage ou à lui fournir des termes de comparaison tirés de la langue qui lui est familière.

seconde fois il sera bon de lire la plume à la main, en notant çà et là les points essentiels, et se reportant scrupuleusement d'un paragraphe aux similaires suivant les indications des nombreux renvois dont l'ouvrage est parsemé. Une autre manière de travailler, non moins profitable, mais réservée aux plus avancés, consistera à parcourir les index alphabétiques et, toutes les fois qu'un type quelque peu insolite éveillera l'attention, à en chercher l'explication dans le corps du livre. Enfin, l'on se trouvera très bien de préparer un morceau quelconque d'un auteur grec ou latin, en se reportant à la grammaire pour chacune des formes étymologiques ou grammaticales qu'on y rencontrera. Cet exercice, régulièrement pratiqué dans mes conférences, m'a toujours donné les meilleurs résultats.

Si l'impression d'un pareil travail ne présentait déjà par elle-même assez de difficultés matérielles, j'aurais aimé à distinguer, par deux types d'impression différents, les données fondamentales qu'il est indispensable de retenir et les mille détails secondaires pour lesquels il suffira d'une lecture attentive. Je suis forcé de m'en remettre là-dessus au discernement de l'élève, qui y trouvera matière à s'exercer et à se former. A plus forte raison m'en remettrai-je au tact et à la mesure des maîtres de nos lycées et de nos collèges, quant au choix des notions élémentaires de grammaire comparée dont il conviendrait de faire profiter leur propre enseignement. Il ne saurait s'agir, bien entendu, d'enseigner, même sommairement, les méthodes linguistiques à des élèves de seconde. Mais si, au cours d'une explication, d'une correction de devoir, le professeur trouve à placer un rapprochement sûr, heureux, aisément intelligible, il y gagnera de satisfaire l'esprit de l'enfant, toujours amoureux de logique et de clarté, et — qui sait? — d'éveiller peut-être à son insu quelque vocation qui s'ignore. L'important n'est pas d'initier l'élève à tel ou tel détail aussitôt oublié qu'appris, mais de soulever discrètement le voile du temple, de faire entrevoir par une brève échappée la beauté de cette science encore trop méconnue, qui, pour emprunter les paroles d'un de ses plus savants et sympathiques interprètes⁽¹⁾, « placée aux confins des

(1) J. Darmesteter, *Essais Orientaux*, p. 30.

deux grands domaines, le mouvement et la pensée, tenant aux sciences naturelles par son élément matériel, le son, aux sciences morales par son objet dernier, l'expression de l'idée, plonge par ses racines dans l'histoire naturelle, et s'épanouit par sa fleur en pleine psychologie. »

Douai, 5 juin 1887.

V. HENRY.

Qui m'eût dit, à l'heure où j'écrivais ces pages, que mon cher maître et ami Abel Bergaigne ne verrait pas la seconde édition d'un ouvrage qu'il avait appelé de ses vœux et couvert de sa bienveillante autorité? Tel qu'il est, puisque son indulgence s'est plu à le juger digne de lui, je le dédie à sa mémoire bien-aimée, que garderont pieusement tous ceux qui ont été assez heureux pour le connaître. Il était de ces intelligences et de ces cœurs d'élite que, toute sa vie et au prix même du déchirement de la séparation, l'on se félicite d'avoir rencontrés sur sa route.

Cette seconde édition ne diffère pas sensiblement de la première. J'y ai corrigé quelques erreurs, comblé quelques lacunes, éclairci quelques obscurités, que d'obligeants confrères m'ont signalées. A cet égard je dois des remerciements tout particuliers à MM. F. de Saussure et L. Job. J'ai mis la bibliographie et le texte au courant des travaux parus en 1888, et crois n'avoir rien négligé pour continuer à mériter les suffrages qui ont accueilli l'apparition de ce modeste manuel. A ceux qui m'en ont honoré, et principalement à MM. les professeurs Bréal, de Harlez, Hübschmann, Merlo ⁽¹⁾, G. Meyer, Sayce, à mon ami M. H. Winkler, j'adresse l'expression de ma sincère gratitude.

Lille, 2 novembre 1888.

V. H.

(1) Merlo à son tour, avant que ce souvenir lui parvînt, est entré jeune encore dans l'éternel repos. Comme Bergaigne et deux mois après lui, il a trouvé la mort dans une promenade alpestre.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾.

ADAM (L.). Les Classifications, l'objet, la méthode, les conclusions de la Linguistique. Paris, Maisonneuve, 1882.

*AHRENS (H. L.). Griechische Formenlehre des Homerischen und Attischen Dialektes. 2^{te} Auflage. Göttingen, 1868.

American Journal of Philology, voll. I-IX, 1880-88.

American Philological Association (Transactions of the), voll. I-XVIII. Cambridge, J. Wilson, 1869-88.

ASCOLI (G. I.). Lezioni di Fonetica comparata. Torino e Firenze, 1870.

ASCOLI (G. I.). Studj critici. Milano, 1861 sq.

*ASCOLI (G. I.). Sprachwissenschaftliche Briefe. Autorisierte Uebersetzung von B. GUETERBOCK. Leipzig, Hirzel, 1887.

BAUDRY (Fr.). Grammaire comparée des Langues classiques, 1^{re} partie (seule parue). Paris, Hachette, 1868.

BAUNACK (J. und Th.). Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der Arischen Sprachen, I, 1. Leipzig, Hirzel, 1886.

BECHTEL (Fr.). Ueber die Bezeichnungen der sinnlichen Wahrnehmungen in den indogermanischen Sprachen. Weimar, Böhlau, 1879.

(1) L'astérisque indique les ouvrages que les étudiants liront ou consulteront avec le plus de fruit; le double astérisque, ceux dont le secours leur est indispensable.

(1) Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen, herausgegeben von Dr. Ad. Bezenberger. Bdd. I-XIV. Göttingen, 1877-88.

Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung, herausgegeben von Ad. Kuhn und A. Schleicher. Bdd. I-VIII. Berlin, 1858-76.

*BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la Langue Sanscrite. Paris, Vieweg, 1884.

*BERGAIGNE (A.). De Conjunctivi et Optativi in Indoeuropaeis Linguis informatione et vi antiquissima. Parisiis, Vieweg, 1877.

BERSU (Ph.). Die Gutturalen und ihre Verbindung mit *v* im Lateinischen. Berlin, Weidmann, 1886.

*BLASS (F.). Ueber die Aussprache des Griechischen. 2^{te} Aufl. Berlin, Weidmann, 1882.

*BLOOMFIELD (M.). The Origin of the Recessive Accent in Greek. Baltimore, 1888.

*BOPP (Fr.), trad. M. BRÉAL. Grammaire comparée des Langues Indo-européennes. Paris, Impr. Imp. (Nat.), 1866-74.

BRAMBACH (W.). Die Neugestaltung der Lateinischen Orthographie in ihrem Verhältniss zur Schule. Leipzig, 1868.

*BRÉAL (M.). Mélanges de Mythologie et de Linguistique. Paris, Hachette, 1877.

*BRÉAL (M.). Les Tables Eugubines. Paris, Vieweg, 1875.

**BRÉAL (M.) et BAILLY (A.). Dictionnaire étymologique latin. Paris, Hachette, 1885.

BRÉAL (M.). Comment les Langues réparent les points faibles de leur grammaire. (Mélanges Renier, p. 233.) Paris, Vieweg, 1887.

*BRÉAL (M.) et PERSON (L.). Grammaire Latine Élémentaire. Paris, Hachette, 1888.

*BRÜCKE (E.). Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. 2^{te} Aufl. Wien, C. Gerold, 1876.

(1) Parmi les articles, la plupart de très haute valeur, qui composent cet excellent recueil, je signalerai spécialement: Collitz, *die flexion der nomina mit dreifacher stammabstufung* (X, 1).

BRUGMAN (K.). Ein Problem der homerischen Textkritik und der vergleichenden Sprachwissenschaft. Leipzig, 1876.

BRUGMANN (K.). Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft. Strassburg, Trübner, 1885.

*BRUGMANN (K.). Griechische Grammatik. (Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft, herausgegeben von Dr. I. Müller. II. Nördlingen, Beck, 1885).

*BRUGMANN (K.). Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen. I. Strassburg, Trübner, 1886.

BRUGMAN (K.). — V. sous Osthoff.

*BRUNOT (F.). Grammaire Historique de la Langue Française. Paris, G. Masson, 1887.

*BÜCHELER (Fr.), trad. L. HAVET. Précis de la Déclinaison Latine. Paris, Vieweg, 1875.

BYRNE (J.). General Principles of the Structure of Language. London, Trübner, 1885.

*CAUER (P.). Delectus Inscriptionum Graecarum propter dialectum memorabilium. Ed. II. Lipsiae, Hirzel, 1883.

CAUER (P.). Homeri Odyssea, scholarum in usum edidit. Lipsiae, Freytag, 1886-87.

CHAIGNET (A.-Ed.). La Philosophie de la Science du Langage étudiée dans la formation des mots. Paris, Didier, 1875.

CHAIGNET (A.-Ed.). Théorie de la Déclinaison des noms en grec et en latin. Paris, Thorin, 1875.

COLLITZ (H.). Sammlung der Griechischen Dialekt-Inschriften, von F. Bechtel, etc. Bdd. I-IV. Göttingen, 1883-87.

*CONWAY (R. S.). Verner's Law in Italy, an essay in the history of the indo-european sibilants. London, Trübner, 1887.

CORSSEN (W.). Kritische Beiträge zur Lateinischen Formenlehre. Leipzig, Teubner, 1863.

CORSSEN (W.). Kritische Nachträge zur Lateinischen Formenlehre. Leipzig, Teubner, 1866.

CORSSEN (W.). Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der Lateinischen Sprache. 2^{te} aufl. Leipzig, Teubner, 1868-70.

CORSSEN (W.). Beiträge zur Italischen Sprachkunde. Leipzig, Teubner, 1876.

CURTIUS (G.), trad. A. BERGAIGNE. La Chronologie dans la formation des langues indogermaniques. Paris, Vieweg, 1869.

*CURTIUS (G.). Grundzüge der Griechischen Etymologie. 5^{te} aufl. Leipzig, Teubner, 1879.

*CURTIUS (G.). Das Verbum der Griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt. Leipzig, Hirzel, 1877-80.

CURTIUS (G.). Zur Kritik der neuesten Sprachforschung. Leipzig, Hirzel, 1885.

CURTIUS (G.), trad. P. CLAIRIN. Grammaire grecque classique. Paris, Vieweg, 1884.

*DARMESTER (A.). Traité de la formation des mots composés dans la langue française. Paris, Vieweg, 1874.

*DARMESTER (A.). De la Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française. Paris, Vieweg, 1877.

*DARMESTER (A.). La Vie des Mots étudiée dans leurs significations. Paris, Delagrave, 1887.

*DARMESTER (J.). Essais Orientaux. Paris, A. Lévy, 1883.

*DELBRÜCK (B.). Einleitung in das Sprachstudium. 2^{te} aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1884.

DELBRÜCK (B.) und WINDISCH (E.). Syntaktische Forschungen. Halle, 1871-88.

EGGER (E.). Notions élémentaires de Grammaire comparée. 7^e éd. Paris, Durand, 1875.

ERNAULT (E.). Le Parfait en grec et en latin. Paris, Vieweg, 1887.

FICK (A.). Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen. 3^{te} aufl. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1874-76.

FICK (A.). Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1873.

FICK (A.). Die homerische Odyssee in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. Göttingen, Peppmüller, 1883.

FICK (A.). Die homerische Ilias in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. Göttingen, Vandenh., 1886.

FUMI (F. G.). Per la Fonistoria Protaria. (Rendiconti dell'Accademia dei Lincei.) Roma, 1888.

Grammatici Latini ex recensione H. Keilii. Voll. I-VII. Lipsiae, Teubner, 1857-80.

GRASSMANN (H.). Wörterbuch zum Rig-Veda. Leipzig, Brockhaus, 1873.

*HAVET (L.). De Saturnio Latinorum Versu. Parisiis, Vieweg, 1880.

*HAVET (L.). Cours élémentaire de Métrique Grecque et Latine, rédigé par L. Duvau. Paris, Delagrave, 1886.

*HAVET (L.). Abrégé de Grammaire Latine. Paris, Hachette, 1886.

HAVET (L.). — V. sous Bücheler

HENRY (V.). Étude sur l'Analogie en général et sur les Formations analogiques de la Langue Grecque. Paris, Maisonneuve, 1883.

HENRY (V.). Esquisses Morphologiques (5 fascicules⁽¹⁾), extraits du Muséon. Lille et Douai, 1882-89.

HESYCHI Lexicon edidit M. Schmidt. Jena, Mauk, 1858-62.

*HOVELACQUE (A.). La Linguistique, 2^e éd. Paris, Reinwald, 1877.

*HÜBSCHMANN (H.). Das Indogermanische Vocalsystem. Strassburg, Trübner, 1885.

Internationale Zeitschrift für Sprachwissenschaft, herausgegeben von F. Techmer, I-V. Leipzig, 1884-88.

*JOHANSSON (K. F.). De derivatis Verbis contractis Linguae Graecae Quaestiones. Upsaliae, Berling, 1886.

JOHANSSON (K. F.). Nagra ord om dialekter specielt de grekiska. Upsala, 1887.

*KOCH (E.), trad. J. L. ROUFF. Grammaire Grecque. Paris, A. Colin, s. d. (1887).

(1) Le dernier encore sous presse.

*KÜHNER (R.). Ausführliche Grammatik der Griechischen Sprache. 2^{te} auf. Hannover, Hahn, 1869-70.

LA GRASSERIE (R. de). Les Divisions de la Linguistique. Paris, Maisonneuve, 1888.

Lexicon totius Latinitatis Forcellini, Facciolati, etc. Patavii, typis seminarii, 1874 sq.

MAHLOW (G. H.). Die langen Vocale A E O in den Europäischen Sprachen. Berlin, 1879.

*MEISTER (R.). Die Griechischen Dialekte. I (Asiatisch-äolisch, etc.). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1882.

MEISTERHANS (K.). Grammatik der Attischen Inschriften. Berlin, 1885.

MERLO (P.). Appunti critici sulla Genesi delle Desinenze personali. (Rivista di Filologia.) 1883 sq.

MERLO (P.). Cenni sullo stato presente della Grammatica Ariana. (Rivista di Filologia.) 1885.

MERLO (P.). Considerazioni fisiologiche sulla storia delle Gutturali Ariane. (Rendiconti dell' Istituto Lombardo.) Milano, 1886.

MERLO (P.). Ragione del permanere dell' A e del suo mutarsi in E (O) fin dall' età protoariana. (Rendiconti dell' Ist. Lomb.) Milano, 1887.

*MERLO (P.). Le radici e le prime formazioni grammaticali della lingua ariana. (Rendiconti dell' Ist. Lomb.) Milano, 1888.

MEUNIER (Fr.). Les Composés syntactiques en grec, en latin, en français, etc. Paris, Durand, 1873.

*MEYER (G.). Griechische Grammatik. 2^{te} auf. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1886.

MEYER (L.). Vergleichende Grammatik der Griechischen und Lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann, 1861-65.

(1)MÜLLER (Fr.). Grundriss der Sprachwissenschaft. Wien, Hölder, 1876-87.

(1) Cet ouvrage, véritable monument scientifique, est précédé de considérations générales qu'on ne saurait trop recommander à l'attention

MÜLLER (M.), trad. HARRIS et PERROT. La Science du Langage. Paris, Durand, 1867.

MÜLLER (M.), trad. HARRIS et PERROT. Nouvelles leçons sur la science du langage. Paris, Durand, 1867-68.

MÜLLER (M.), trad. L. HAVET. La Stratification du Langage. Paris, Vieweg, 1869.

*NEUE (Fr.). Formenlehre der Lateinischen Sprache. Berlin, Calvary, 1875-77.

OSTHOFF (H.). Forschungen im Gebiete der Indogermanischen nominalen Stammbildung. Jena, Costenoble, 1875-76.

*OSTHOFF (H.). Das Verbum in der Nominalcomposition. Jena, Costenoble, 1878.

*OSTHOFF (H.) und BRUGMAN (K.). Morphologische Untersuchungen. Leipzig, Hirzel, 1878-80.

*OSTHOFF (H.). Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen. Strassburg und London, Trübner, 1884.

*PAUL (H.). Principien der Sprachgeschichte. 2^{te} aufl. Halle, Niemeyer, 1886.

PERSSON (P.). Studia Etymologica. Upsaliae, Berling, 1886.

POTT (A.-Fr.). Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen. 2^{te} aufl. Lemgo, 1859-61.

POTT (A.-Fr.). Wurzelwörterbuch der Indogermanischen Sprachen. Detmold, 1867-73.

*PSICHARI (J.). Essais de Grammaire historique néo-grecque. I. Paris, Leroux, 1886.

*PSICHARI (J.). Quelques observations sur la Phonétique des Patois et leur influence sur les langues communes. Paris, Leroux, 1888.

REGNAUD (P.). Essais de Linguistique évolutionniste. Paris, Leroux, 1885.

REGNAUD (P.). Origine et Philosophie du Langage, ou Principes de Linguistique Indo-européenne. Paris, Fischbacher, 1888.

*REGNIER (Ad.). Traité de la Formation et de la Composition des mots dans la langue grecque. 2^e éd. Paris, Hachette, 1855.

*REINACH (S.). Manuel de Philologie classique. 2^e éd.⁽¹⁾. Paris, Hachette, 1883-84.

REINACH (S.). Traité d'Épigraphie Grecque. Paris, Leroux, 1885.

RENAN (E.). De l'Origine du Langage. 3^e éd. Paris, M. Lévy, s. d. (1862).

Revue de Linguistique et de Philologie comparée (publiée successivement par MM. Chavée, Girard de Rialle, E. Picot, J. Vinson, A. Hovelacque). T. I-XXI. Paris, Maisonneuve, 1867-88.

⁽²⁾Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes (publiée successivement par MM. E. Tournier, L. Havet, Ch. Thurot, Ch. Graux, O. Riemann, E. Chatelain). T. I-XII. Paris, Klincksieck, 1877-88.

**Romania*, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par P. Meyer et G. Paris. T. I-XVI. Paris, Vieweg, 1872-88.

*SAUSSURE (F. de). Mémoire sur le Système primitif des Voyelles dans les Langues indo-européennes. Leipsick, Teubner, 1879.

*SAUSSURE (F. de). Une loi rythmique de la langue grecque. (Mélanges Graux, p. 737). Paris, Thorin, 1884.

*SAYCE (A. H.), trad. E. JOVY. Principes de Philologie comparée. Paris, Delagrave, 1884.

SCHERER (W.). Zur Geschichte der Deutschen Sprache. 2^{te} ausg. Leipzig, Weidmann, 1878.

SCHLEICHER (A.). Compendium der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen. 4^{te} auf. Weimar, Böhlau, 1876.

SCHLEICHER (A.). Indogermanische Chrestomathie. Weimar, Böhlau, 1869.

(1) On ne devra consulter le tome I^{er} qu'en tenant compte des *additamenta* consignés au tome II.

(2) A noter spécialement : O. Riemann, *le Dialecte Attique d'après les inscriptions*, V, p. 145, et X, p. 49.

SCHMIDT (J.). Zur Geschichte des Indogermanischen Vocalismus. Weimar, Böhlau, 1871-75.

*SCHMIDT (J.). Die Verwandtschaftsverhältnisse der Indogermanischen Sprachen. Weimar, Böhlau, 1872.

*SCHUCHARDT (H.). Der Vokalismus des Vulgärlateins. Leipzig, Teubner, 1866-68.

SCHUCHARDT (H.). Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker. Berlin, Oppenheim, 1885.

SEELMANN (E.). Die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen. Heilbroun, 1885.

SIEVERS (Ed.). Grundzüge der Phonetik. 3^{te} aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1885.

*Société de Linguistique de Paris (Bulletin et Mémoires de la) T. I-VI. Paris, Vieweg, 1869-88.

*STADELMANN (J.). De Quantitate Vocalium latinas voces terminantium. Lucernae, 1884.

*STOLZ (Fr.) und SCHMALZ (J. H.). Lateinische Grammatik. (Hdb. d. Klass. Altertumswissenschaft. II.) V. sous Brugmann.

*Studien zur Griechischen und Lateinischen Grammatik; herausgegeben von G. Curtius. I-X. Leipzig, Hirzel, 1868-78.

Thesaurus Graecae Linguae ab H. Stephano constructus, etc. Parisiis, Didot, 1831-65.

THURNEYSSEN (R.). Ueber Herkunft und Bildung der Lateinischen Verba auf *-io*. Leipzig, Hirschfeld, 1879.

**TOURNIER (Ed.) et RIEMANN (O.). Premiers éléments de Grammaire Grecque. Paris, Hachette, 1882.

VANICEK (A.). Griechisch-Lateinisches etymologisches Wörterbuch. Leipzig, 1877.

WESTPHAL (R.). Die Verbalflexion der Lateinischen Sprache. Jena, 1873.

*WHEELER (B. I.). Der Griechische Nominalaccent. Strassburg, Trübner, 1885.

*WHITNEY (W. D.). La Vie du Langage. Paris, Germer Bailliére, 1875.

*WHITNEY (W. D.). A Sanskrit Grammar. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1879.

WINDISCH (E.). — V. sous Delbrück.

WINKLER (H.). Zur Sprachgeschichte. Berlin, Dümmler, 1887.

*WORDSWORTH (J.). Fragments and Specimens of early Latin. Oxford, Clarendon Press, 1884.

ZACHER (K.). Zur Griechischen Nominalcomposition. Breslau, Köbner, 1886.

*ZANDER (C. M.). Carminis Saliaris Reliquiae. Lundae, Berling, 1888.

⁽¹⁾Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, herausgegeben von (Th. Aufrecht,) Ad. Kuhn (E. Kuhn und J. Schmidt). Bdd. I-XXX. Berlin, Dümmler, 1852-88.

ZIEMER (H.). Vergleichende Syntax der Indogermanischen Comparation. Berlin, Dümmler, 1884.

*ZWETAIEFF (J.). Inscriptiones Italiae Inferioris dialecticae. Mosquae, Herbeck, 1886.

⁽¹⁾ Dans cette imposante collection, on se reflète tout le mouvement linguistique du siècle, on lira surtout avec profit les volumes des dix dernières années, et notamment les articles de MM. J. Schmidt, Wackernagel, Hübschmann, Osthoff, Brugmann et K. Verner.

SIGNES CONVENTIONNELS.

abl.	ablatif.	lesb.	lesbien.
acc.	accusatif.	loc.	locatif.
adv.	adverbe.	mod.	moderne.
all.	allemand.	moy.	moyen.
angl.	anglais.	msc.	masculin.
aor.	aoriste.	nom.	nominatif.
arch.	archaïque.	nt.	neutre.
att.	attique.	ombr.	ombrien.
béot.	béotien.	osq.	osque.
Carm. Arv.	Chant des Arvales.	pass.	passif.
cf.	comparer.	pf.	parfait.
col. rostr.	inscription de la colonne rostrale.	pl.	pluriel.
		pl. 1, 2, 3.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e personne du pluriel.
cypr.	cyprite.	plqpf.	plus-que-parfait.
dat.	datif.	prés.	présent.
dor.	dorien.	rac.	racine.
du.	duel.	sct. Bacch.	sénatusconsulte des Bacchantes.
éol.	éolien.	sg.	singulier.
ep. Scip.	épitaphes des Scipions.	sg. 1, 2, 3.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e personne du singulier.
fm.	féminin.	sk.	sanscrit.
fr.	français.	subj.	subjonctif.
fut.	futur.	subst.	substantif.
gén.	génitif.	suff.	suffixe.
germ.	germanique.	tab. Mumm.	table triomphale du consul Mummus.
goth.	gothique.	th.	thème.
gr.	grec.	vb.	verbe.
hom.	homérique.	véd.	védique.
i.-e.	indo-européen.	v. g.	par exemple.
impf.	imparfait.	voc.	vocatif.
ind.	indicatif.	zd.	zend.
inf.	infinitif.		
instr.	instrumental.		
ion.	ionien.		
lat.	latin.		

Toutes autres abréviations s'expliqueront d'elles-mêmes.

Le signe d'égalité entre deux formes en implique l'identité : $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega = fer\bar{o}$. — Employé concurremment avec le signe :, il indique une proportion, soit $urbibus : urb\bar{i} = avibus : av\bar{i}$ (lire *urbibus* est à *urbī* comme *avibus* est à *avī*).

L'astérisque devant une forme indique qu'elle ne repose pas sur un témoignage historique et qu'on la restitue par conjecture.

Le trait d'union, placé soit avant soit après, indique une forme qui, à l'état isolé, n'apparaît jamais dans le langage, à savoir, respectivement, un suffixe séparé de son thème, ou un thème dépourvu de suffixe : soit $-\mu\epsilon\nu$, désinence de pl. 1 des verbes grecs, et $\varphi\acute{\epsilon}\rho\text{-}\sigma\text{-}$, thème du vb. $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega$.

Dans les transcriptions sanscrites, le simple trait de longueur indique la longue atone, *bhārāmi* (je porte); l'accent circonflexe, la longue accentuée, *vēda* (je sais); *c* et *j* se prononceraient respectivement *tch* et *dj*; $\frac{z}{s}$ vaut partout fr. *ch* (all. *sch*)⁽¹⁾; les cérébrales (cacuminales) sont transcrites en caractère romain dans le texte italique.

En grec, la quantité est marquée partout ($\acute{\epsilon}\lambda\omega\sigma\alpha$), sauf quand elle concourt avec l'accent, auquel cas on a cru devoir en général la sacrifier à l'accentuation ($\acute{\epsilon}\lambda\omega\sigma\mu\epsilon\nu$).

Suivies d'un chiffre, les majuscules grecques indiquent les chants de l'Iliade; les minuscules grecques, les chants de l'Odyssée.

L'ouvrage a été divisé en 300 numéros, dont chacun forme un ensemble aussi homogène que possible. C'est à ces numéros, imprimés en marge, que renvoient toutes les références indiquées par les mots *supra* et *infra*.

Voir les index à la fin du volume.

(1) Et de même $\frac{z}{s}$ se lira *j* français.

PRÉCIS

DE

GRAMMAIRE COMPARÉE

DU GREC ET DU LATIN.




INTRODUCTION GÉNÉRALE.

- (1) La grammaire de toute langue, envisagée isolément, nous apparaît comme un recueil purement empirique de règles arbitraires, traversées d'exceptions plus arbitraires encore, qu'elle se borne à formuler sans pouvoir même en faire soupçonner la raison d'être. Ainsi la grammaire française nous apprend qu'on forme le pluriel des substantifs en ajoutant un *s* au singulier : d'où vient cet *s*? et comment a-t-il la vertu de transformer un singulier en pluriel? elle l'ignore. Elle enseigne qu'on tire les adverbes des adjectifs en ajoutant au féminin la terminaison *ment*, *long longuement*, mais que par exception ceux en *ent* changent cette finale en *em* devant *ment*, *prudent prudemment* : que signifie cette syllabe *ment*? pourquoi exige-t-elle le féminin pour *long* et ne l'exige-t-elle pas pour *prudent*? c'est ce dont la grammaire française à elle seule ne saurait nous instruire.

Mais, si nous nous reportons au latin, nous y voyons un accusatif singulier *caballum* et un accusatif pluriel *caballōs*, qui nous renseignent sur l'origine de l'*s* dans le pluriel *les*

chevals. Nous y voyons un mot *ménle*, ablatif d'un nom féminin, qui, dans une expression telle que *lóngā ménle*, littéralement « d'une manière longue », régissait le féminin de l'adjectif variable *lóngus*, mais ne pouvait naturellement faire varier l'invariable *prūdēns*. Ainsi, connaître le pourquoi des règles, le pourquoi des exceptions, qui à proprement parler rentrent dans la règle quand elles sont bien comprises⁽¹⁾, tel est le bénéfice qu'on retire de la comparaison scientifique de deux langues plus ou moins étroitement apparentées entre elles ; et, par cela même que la grammaire ainsi comprise demande un moindre effort à la mémoire et un plus grand au raisonnement, elle peut être à la fois plus aisément retenue et plus sûrement approfondie.

C'est là le but de la **Grammaire dite historique ou comparée**.

- (2) Le rapport de parenté entre plusieurs langues résulte, soit de ce qu'elles descendent l'une de l'autre (ainsi le français par rapport au latin), soit de ce qu'elles descendent toutes d'un auteur commun (ainsi le français, l'italien, l'espagnol, le roumain, tous issus du latin)⁽²⁾. Dans ce dernier cas, l'ancêtre peut être connu, avoir laissé une littérature plus ou moins riche, ou du moins quelques documents écrits qui nous renseignent sur les traits principaux de sa grammaire ; ou bien au contraire il peut avoir péri sans laisser d'autre trace de son existence que les idiomes mêmes qui en sont sortis et qu'on se propose d'étudier. C'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre l'affinité du grec et du latin, qui ne descendent pas l'un de l'autre, ni d'au-

(1) Une grammaire parfaite serait celle qui ne contiendrait plus aucune exception. La linguistique n'en est pas encore là ; mais elle se rapproche de plus en plus du but, sans pouvoir se flatter de jamais l'atteindre.

(2) Rigoureusement parlant, ces expressions empruntées à la vie usuelle sont inexactes : une langue ne descend pas d'une autre ; le français n'est pas issu du latin, car il est impossible de fixer dans l'histoire un moment précis où l'on aurait cessé de parler latin et commencé à parler français. En réalité, le français est encore du latin, modifié d'âge en âge par des changements dont les générations successives n'eurent aucune conscience. L'hiatus n'apparaît que quand on envisage à la fois deux époques séparées par un long intervalle.

cune langue historiquement connue⁽¹⁾, mais qui, avec d'autres idiomes européens et asiatiques, procèdent d'une langue depuis longtemps éteinte, qui n'eut jamais d'écriture et fut parlée par une peuplade dont l'habitat primitif n'est pas même exactement connu. Cet idiome proethnique, qu'on ne peut restituer que par la comparaison des diverses formes grammaticales qui en sont issues, a reçu la désignation conventionnelle d'**indo-européen commun**.

(3) La famille indo-européenne comprend tout d'abord deux grandes divisions : **branche asiatique** ou **Aryenne**, et **branche européenne**. Le critérium essentiel de distinction entre ces deux groupes, c'est que l'*e* et l'*o* proethniques se sont conservés sans corruption dans les langues européennes, tandis que les langues asiatiques les ont confondus tous deux avec l'*a* long ou bref : ainsi, au primitif **bhéhromes* (nous portons), le grec répond très exactement par *βέρομες* (dorien), le sanscrit très imparfaitement par *bhāramas*.

(4) I. La branche asiatique à son tour s'est scindée en deux rameaux :

1. Rameau **indien**, comprenant : — a) le sanscrit, langue morte depuis longtemps, mais conservée avec un soin jaloux dans les écoles liturgiques des brahmanes, analysée de bonne heure par les grammairiens les plus minutieux qu'aucune littérature ait jamais connus, langue dont les monuments les plus anciens (certains hymnes du Vēda) peuvent remonter au X^e siècle avant notre ère ou même par delà ; — b) le prācrit, ou plus exactement les langues prācritiques, langues vulgaires qui ont, bien des siècles avant notre ère, remplacé le sanscrit dans l'usage courant, et dont la mieux connue est le pāli, langue sacrée du bouddhisme ; — c) les idiomes modernes, parlés encore aujourd'hui dans une grande partie de l'Inde, hindi, hindoustani, bengali, etc.

(1) Il faut donc se garder de ces locutions vicieuses, encore trop fréquentes sous la plume des élèves : « telle forme latine vient du grec » ou « telle forme grecque vient du sanscrit ». Le sanscrit n'est pas l'ancêtre, il est tout au plus le frère aîné, non moins altéré que ses frères, sinon même davantage.

- (5) 2. Rameau **éranien**, comprenant : — a) le zend ou avestique, aussi ancien sans doute que le sanscrit, conservé dans l'Avesta et les autres livres sacrés attribués au législateur Zoroastre, fondateur mythique du culte du feu ; — b) le perse, langue des vaincus de Marathon, dont les rares documents se réduisent à quelques inscriptions cunéiformes des rois Achéménides ; — c) les langues éraniennes modernes, dont la plus importante est le persan, très corrompu par l'introduction de mots arabes et turcs.
- (6) II. La branche européenne s'est divisée en sept grands rameaux : arménien, hellénique, italique, celtique, germanique, letto-slave et albanais. Le premier et le dernier, entrés depuis peu dans la comparaison indo-européenne, n'y occupent qu'un rang très secondaire. Le deuxième et le troisième exigent un développement spécial.
- (7) 1. Au premier abord le groupe **hellénique** semble ne renfermer qu'une seule langue, la langue grecque, représentée : aux temps les plus anciens, par les poèmes homériques, dont certaines parties au moins remontent au IX^e siècle avant notre ère ; à l'époque qui précède et suit le siècle de Périclès, par la brillante floraison des littératures ionienne, attique, alexandrine ; au moyen âge, par les écrivains byzantins ; de nos jours, par le grec moderne. Mais il s'en faut de beaucoup que tous ces documents se rattachent à une langue unique, et que chacun d'eux reflète fidèlement le parler du temps et du pays où ils ont été composés : la langue des poèmes homériques est un mélange tout artificiel de formes éoliennes et ioniennes ; celle des tragiques diffère certainement beaucoup de celle que parlaient les spectateurs athéniens ; les Byzantins écrivirent en grec comme les scolastiques en latin, et aujourd'hui les journaux grecs sont écrits en une langue qui serait plus aisément comprise de Périclès lui-même que d'un contemporain tant soit peu illettré.
- La forme véritable de la langue, à une époque et dans un territoire donnés de la Grèce, nous est révélée heureusement par des témoins infailibles, les inscriptions, qui, sauf les erreurs nécessairement limitées du graveur, nous renseignent avec une exactitude absolue, et dont on a déjà recueilli une ample mois-

son. A la lueur de ces documents, complétés par les indications des anciens grammairiens, on a pu distinguer tout d'abord dans l'unité hellénique deux groupes dialectaux, reconnaissables à ce critérium fondamental, que l'un, le groupe dit non ionien, conserve partout l' $\bar{\alpha}$ primitif, tandis que l'ionien le fait permuer en $\bar{\epsilon}$: ainsi, à l'indo-européen **sistāmi* (je place, cf. le lat. *stāre*), le dorien répond par ἴστᾶμι, le groupe ionien-attique par ἴστημι⁽¹⁾.

J'indiquerai rapidement les dialectes qui se rattachent à ces deux groupes et les principaux documents qui nous en sont parvenus.

(8) A. Le groupe **non ionien** comprend :

a) Les dialectes **doriens**, dont la littérature nous fournit des spécimens, nécessairement plus ou moins altérés, dans les odes de Pindare, les fragments d'Alcman (laconien) et autres lyriques, les idylles de Théocrite (dorien de Sicile) et les chœurs des tragiques et des comiques grecs (dorien très impur). Ces dialectes sont : — α) Laconien : stèle de Damonon, etc., diverses gloses dans Hésychius ; conservé de nos jours encore dans le dialecte dit tsaconien. — β) Dorien de la Grande-Grèce : tables d'Héraclée. — γ) Messénien : inscription d'Andanie. — δ) Argien. — ε) Corinthien. — ζ) Mégarien. — η) Crétois, connu surtout par la longue et très importante inscription récemment découverte et désignée sous le nom de table de Gortyne. — θ) Dorien des îles (Rhodes, etc.). — ι) Achéen.

b) Les dialectes de la Grèce septentrionale, phocidien, locrien, étolien, acarnanien, etc., qui n'exercèrent aucune influence sur la langue littéraire de la Grèce.

c) Le thessalien : peu connu, quelques particularités curieuses.

d) L'éléen : inscriptions d'Olympie.

e) L'arcado-cypriote, que d'assez nombreux documents épi-

(1) Il ne faut donc pas dire que « le dorien change l'η en $\bar{\alpha}$ » ou, ce qui serait pire, « en α ». Le dorien ne change rien : à l'attique ἴσθημι il répond par ἴσθημι (ce mot contient un $\bar{\theta}$ primitif). Il garde au contraire intacte la voyelle que le grec commun a corrompue.

graphiques (inscription de Tégée, table de Dali) permettent de considérer comme une langue unique malgré la distance et les obstacles géographiques qui en séparent les deux variétés.

f) Le pamphylien (Asie Mineure) : très peu connu.

g) Le **lesbien**, langue des plus anciens lyriques, Alcée et Sapho : nombreux témoignages de grammairiens anciens⁽¹⁾.

h) Le béotien, qui paraît avoir quelque affinité avec le lesbien.

(9) B. Le groupe **ionien**, de beaucoup le plus important au point de vue littéraire, ne comprend qu'un moindre nombre de variétés.

a) En tête se place le **vieux-ionien** d'Asie Mineure (Smyrne, Chios, etc.), le plus ancien dialecte grec connu, qui fait le fond de la langue des poèmes homériques (tels du moins qu'ils nous sont parvenus) et des épopées de tous ses imitateurs plus modernes.

b) Le **néo-ionien** d'Asie Mineure, tel que nous le font connaître les écrits d'Hérodote et d'Hippocrate, ne paraît différer du précédent que par quelques particularités peu importantes ; mais les inscriptions accusent des différences plus sensibles.

c) L'ionien des îles (Cyclades, Eubée) semble le chaînon qui unit les dialectes d'Asie à celui d'Europe.

d) L'ionien d'Athènes ou **attique** diffère de l'ionien commun en un seul point essentiel : il maintient ou restitue l' \bar{a} primitif à la suite d'un ν ou d'un ρ : ainsi, dor. ἴστᾱμι, ion. et att. ἴστημι, dor. κόμᾱ, ion.-att. κόμη mais dor. σοφῖᾱ ἀμέρᾱ πρᾱσσῶ, ion. σοφίη ἡμέρη πρήσσω, att. σοφῖᾱ ἡμέρᾱ πρᾱττω. L'attique pur ne se trouve naturellement que dans les inscriptions, découvertes en grand nombre ; mais la langue littéraire qui s'en rapproche le plus est celle des comédies d'Aristophane et surtout des dialogues de Platon.

(1) Les grammairiens avaient imaginé une catégorie linguistique dite « dialecte éolien », où ils faisaient entrer tout ce qui n'était ni ionien ni dorien. Si ce nom doit être conservé, il ne peut s'appliquer tout au plus qu'au lesbien, au béotien et à certaines formes des poèmes homériques.

e) A l'époque de l'hégémonie d'Athènes et par suite de son influence politique, le dialecte attique se répandit par toute la Grèce, et de cette expansion naquit une langue artificielle, la κοινή διάλεκτος, qui servit de lien commun à toutes les parties du monde hellénique, et qui, à partir d'Alexandre, commença à supplanter les dialectes locaux⁽¹⁾. La κοινή, sauf quelques sons ou formes exclusivement propres au langage d'Athènes (ττ pour σσ, etc.), est au fond identique à l'attique. C'est elle qu'enseignent nos grammaires usuelles; c'est elle qu'emploient généralement les prosateurs postérieurs au siècle de Périclès, en tant du moins qu'ils n'affectent pas d'atticiser comme Lucien; c'est elle enfin qui s'est continuée par le byzantin et vit encore dans le grec contemporain. Toutefois les dialectes se sont maintenus longtemps à côté ou au-dessous d'elle et lui ont sans doute apporté, durant cette longue période, un certain contingent de formes qui a contribué à la modifier. L'un au moins de ces dialectes, le laconien, a subsisté jusqu'à nos jours, continué par le patois montagnard dit tsaconien.

(10) 2. Le groupe **italique** a pour représentant principal le **latin**, dont le plus ancien monument connu⁽²⁾, tout récemment découvert (inscription de Duenos, très obscure), remonte au IV^e siècle avant notre ère, et qui, parti d'une bourgade du Latium, puis répandu sur l'Europe et l'Afrique par la conquête romaine, règne encore, sous forme de portugais, espagnol, provençal, français, rhète, italien, sur toute l'Europe occidentale, et pousse par le roumain une pointe hardie jusque dans la vallée du bas Danube.

(1) C'est ainsi qu'à partir de l'unification monarchique de la France la langue du centre (Ile-de-France, Orléanais et Touraine), devenue seule littéraire et officielle, a peu à peu remplacé le picard, le normand, le bourguignon, le provençal et autres idiomes provinciaux.

(2) C'est ordinairement le Chant des Arvaes qui est donné comme tel. Ce chant est à coup sûr très ancien; mais le texte que nous en possédons n'a été écrit qu'en 218 après J.-C., par un graveur qui n'y comprenait plus goutte. Quant aux épitaphes des Scipions, elles sont postérieures de plus d'un siècle à l'inscription de Duenos: aussi sont-elles intelligibles. Le sénatusconsulte des Bacchanales, document long et intéressant, est encore plus récent.

Le groupe italique semble au premier abord former une unité dialectale plus compacte que l'hellénique ; mais c'est une pure illusion , qui tient à ce que , parmi les langues italiques , une seule à notre connaissance s'est élevée à la dignité littéraire, les autres n'étant connues que de l'épigraphiste. En fait plusieurs langues se partageaient l'Italie, à savoir, en allant du nord au sud :

A. Le gaulois cisalpin, de même famille que le gaulois transalpin, appartient au groupe celtique.

B. L'étrusque, langue d'une civilisation qui fut certainement brillante et qu'écrasa la barbarie romaine, a laissé de nombreuses inscriptions qu'on épèle sans pouvoir les traduire. Il paraît toutefois de plus en plus probable que l'étrusque, loin d'appartenir au groupe italique, n'est pas même un idiome indo-européen.

C. L'**ombrien**, langue italique du plateau apennin est surtout connu par le grand code liturgique mutilé qu'on désigne sous le nom de Tables Eugubines et qui a en grande partie livré ses secrets.

D. Les dialectes de la moyenne Italie intermédiaires entre l'ombrien et le latin (picentin, sabin, pèlignien, marse, volsque, èque, falisque, etc.) sont encore presque inconnus. Le caractère essentiel de tous ces dialectes, partagé d'ailleurs à un moindre degré par le latin populaire, est l'assourdissement et la chute des finales conservées par le latin classique : par exemple, ombr. *pihaz* = *piātus* ou *katel* = *catulus* a déjà une physionomie toute romane.

E. Le **latin** nous est révélé dans ses particularités les plus intimes par une riche littérature qui s'espace sur huit à neuf siècles, par de nombreuses inscriptions, recueillies dans toutes les parties du monde romain, et par les témoignages multiples des grammairiens. Les langues romanes et les fouilles de Pompéi nous permettent même de pénétrer les secrets du latin parlé ou populaire.

F. L'**osque** ou le groupe osque-samnite (Italie méridionale), n'est représenté que par environ 200 inscriptions, dont deux

seulement, le cippe d'Abella et la table de Bantia, ont une certaine étendue.

On admettait autrefois, entre le groupe hellénique et le groupe italique, une affinité plus étroite qu'entre ceux-ci et les autres groupes de la famille, et l'on reconstituait dès lors, dans l'intérieur de la grande unité indo-européenne, une unité secondaire gréco-latine. Cette idée est généralement abandonnée aujourd'hui ; peut-être y reviendra-t-on un jour. Quoi qu'il en soit, ce qu'on ne saurait affirmer du grec et du latin est certainement vrai du latin et du celtique, et très probablement aussi du germain et du slave.

(11) 3. Le groupe **celtique** comprend : — a) dans l'antiquité, le gaulois, langue de nos pères, tombée en désuétude après la conquête de César, et si bien oubliée que, sauf quelques mots qu'elle a fait pénétrer par emprunt dans le latin, elle n'a laissé d'autres vestiges de son existence qu'une trentaine d'inscriptions mutilées et imparfaitement traduites ; — b) au moyen âge (à partir du VIII^e siècle), le vieil-irlandais et le cymrique, qui eurent une littérature en partie conservée ; — c) de nos jours, quelques dialectes, tels que le gaélique (Écosse), l'irlandais (Irlande), le cymrique (Galles) et le bas-breton (extrême ouest de la Bretagne française).

(12) 4. Le groupe **germanique** se décompose en quatre groupes secondaires : — a) gothique, idiome éteint depuis longtemps, mais connu, sous la forme qu'il affectait au IV^e siècle de notre ère, par une traduction de la Bible, œuvre de l'évêque Ulphilas ; — b) norrois, occupant encore tout l'extrême nord de l'Europe (islandais, norvégien, suédois, danois) ; — c) bas-allemand, continué de nos jours par le flamand, le hollandais, le plat-allemand (dialectes de l'Allemagne septentrionale) et l'anglais (dit anglo-saxon jusqu'au XII^e siècle), ce dernier très altéré dans son lexique par l'introduction de mots français importés par la conquête normande ; — d) haut-allemand, langue de l'Europe centrale (Allemagne, Suisse presque tout entière et pays allemands de l'Autriche), distingué, suivant l'époque à laquelle on l'envisage, en vieux (VIII^e siècle), moyen (XII^e) ou moderne (XVI^e) ; le plus ancien document littéraire du haut-

allemand, le poème des Nibelungen, date du XII^e siècle dans sa rédaction actuelle.

- (13) 5. Le groupe **letto-slave** se distingue tout d'abord en **lette** et en **slave**. — Le lette ou baltique comprend trois langues (lithuanien, letton, vieux-prussien), dont la dernière est éteinte, et dont les deux autres, n'ayant pas pour support une nationalité distincte, s'acheminent vers une inévitable extinction. Néanmoins, et bien que le lette ne soit connu que depuis les temps modernes, il apporte un puissant secours à l'étude de la linguistique indo-européenne. — Le rameau slave nous fait remonter jusqu'au moyen âge par le vieux-slavon ou vieux-bulgare, langue liturgique dont un des plus anciens monuments est le célèbre Évangile d'Ostromir (IX^e siècle)⁽¹⁾. De nos jours il occupe toute la moitié orientale de l'Europe par le russe et le polonais, une partie du sud-est par les langues des pays jougo-slaves qui confinent à la Turquie ou font partie de l'empire d'Autriche (bulgare, serbe, croate, slavon, bosniaque, dalmate, etc.), et s'enfonce jusque dans le centre de l'Europe par le coin aigu de la Bohême (tchèque et morave). Tous les dialectes slaves ont entre eux de remarquables ressemblances qui en facilitent singulièrement l'étude.
- (14) Avant d'aborder l'étude comparée du grec et du latin, il a paru expédient d'assigner à ces deux idiomes la place qu'ils doivent occuper dans la grande unité linguistique à laquelle ils se rattachent. Mais les diverses langues européennes et asiatiques ci-dessus énumérées ne sauraient entrer dans le cadre étroit de cet ouvrage; tout au plus y pourront-elles être évoquées çà et là dans quelques rapprochements curieux et élémentaires. Les dialectes helléniques ou italiques eux-mêmes n'y tiendront qu'une place très accessoire. En un mot, c'est essentiellement à la *κοινή* grecque et au latin classique que se réfèrent les indications de cette grammaire.
- (15) La grammaire isolée d'une langue quelconque embrasse

(1) Cette date est celle de la traduction en vieux-slavon; mais le manuscrit n'est que du XI^e siècle. D'autres documents, entre autres l'Évangile dit *Codex Zographensis*, l'ont supplanté dans l'estime des slavisans.

quatre divisions : **Phonétique**, ou étude des sons ; **Étymologie**, ou étude de la formation des mots ; **Morphologie**, ou étude des formes grammaticales (déclinaison, conjugaison) ; **Syntaxe** enfin, ou étude de l'emploi et du groupement de ces formes dans les propositions. Tels sont aussi les quatre objets de la grammaire comparée, et tel devrait être le plan de ce livre. Toutefois la syntaxe comparée n'est pas encore une science faite, et d'ailleurs, pour être complète, elle exigerait à elle seule un ouvrage aussi volumineux que les trois autres parties réunies : force est donc bien de la mettre à part. Au surplus, la phonétique, l'étymologie et la morphologie forment un ensemble qui se suffit parfaitement à lui-même.





PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE.

- (16) La **Phonétique** gréco-latine est l'**étude des phonèmes**⁽¹⁾ des deux langues **et de leurs corrélations régulières**.

La première condition, pour envisager exactement les phonèmes d'une langue, c'est de se les représenter tels qu'ils sont ou étaient prononcés, et de ne pas les voir à travers le voile décevant de l'écriture qui les défigure. L'écriture en effet, en supposant même qu'elle fût strictement phonétique, ne serait jamais qu'une représentation fort grossière du mécanisme infiniment délicat et varié de la parole humaine. Mais de plus l'écriture n'est jamais phonétique, parce que, fixée au temps d'une certaine prononciation, elle ne suit qu'à pas tardifs les modifications que cette prononciation subit au cours des âges⁽²⁾. Prenons, par exemple, le mot français *loi* : il semble contenir une diphthongue, et il en contient une en effet, mais non pas celle qu'indique l'écriture ; car on ne prononce pas *loy*, mais

(1) Ce n'est point par une préférence pédantesque, mais par une nécessité scientifique que l'emploi de ce terme se justifie : plus précis que le mot « sons », il est en même temps plus général que les mots « voyelles » et « consonnes », et il a l'avantage d'englober l'une et l'autre catégorie ; c'est le seul enfin qui puisse désigner les émissions vocales qui sont à la fois ou tour à tour voyelles et consonnes (cf. infra 19, 6).

(2) Ainsi l'anglais se prononça jadis tel qu'il s'écrivait ; mais la prononciation a changé, l'orthographe presque pas : de là le résultat qui déconcerte si fort les débutants.

bien *wa*⁽¹⁾ ; autrement dit, la semi-voyelle qui est un *ũ*⁽²⁾ et non pas un *ĩ* précède et ne suit pas la voyelle principale, qui est un *a* et non pas un *o*. Il ne se peut pas de figuration plus inexacte. Dans le mot *autre* il n'y a pas de diphthongue du tout, car il y a longtemps qu'on ne prononce plus *avotre*, mais une voyelle simple *ō* faussement figurée par le groupe *au*. De même pour les groupes français *ou*, *eu*, *an* (voyelle nasale), et toutes les langues présentent, en plus ou moins grand nombre, de pareilles anomalies.

Ainsi comprise, la phonétique est évidemment la base de toute grammaire comparée ; car de quel droit identifierait-on deux formes quelconques, fussent-elles aussi voisines que φέρω et *ferō*, à moins d'avoir démontré, par une suffisante accumulation d'exemples semblables, qu'elles se correspondent phonème pour phonème, autrement dit, que le φ, l'ε, le ρ et l'ω grecs, l'*f*, l'*ē*, l'*r* et l'*ō* latins sont respectivement les représentants et les continuateurs légitimes du *bh*, de l'*ē*, de l'*r* et de l'*ō* indo-européens qui formaient le mot **bhērō*, restitué d'après le témoignage concordant des diverses langues de la famille ? A cet égard la saine phonétique réserve des surprises aux non initiés : en étymologie, elle sépare deux mots en apparence identiques, comme l'allemand *Feuer* et le fr. *feu*, dont le premier se ramène au gr. πῦρ et le second au lat. *focum*⁽³⁾, et au contraire elle réunit deux mots que nul jamais ne s'aviserait de rapprocher, comme le français *larme* et l'anglais *tear* (larme), lesquels ne diffèrent que par un suffixe de plus en français⁽⁴⁾. De même en morphologie : quoi de plus semblable que πᾶτρις et *patrī* ? ce sont cependant deux formes tout à fait différentes, dénoncées comme telles, aux yeux du phonétiste, par la seule

(1) *y* = *j* allemand ou *y* français du mot *yeux* ; *w* = *w* anglais ou *ou* français du mot *oui* : ces phonèmes sont consonnes et non voyelles.

(2) Le signe *u* désigne toujours l'*u* allemand ou italien = *ou* français.

(3) De même l'allemand *haben* a pour corrélatif le latin *capio* plutôt que le lat. *habeō*.

(4) L'échelle généalogique est, en partant de l'ind.-eur. **dakru* : d'une part, le latin *lacru(-ma)* ; de l'autre, le gothique *tagr* et l'anglo-saxon *taer* *teār*.

quantité de l'*i*, bref en grec, long en latin; et tout au contraire *νόκτα* et *noctem* ne sont qu'un seul et même mot, parce que l'*z* grec contient à l'état latent la nasale qui sonne en latin. Ici plus qu'ailleurs il faut se défier de l'apparence.

- (17) Cela même ne suffit pas, et une série indéfinie d'exemples analogues ne nous autoriserait pas à affirmer l'équivalence de deux phonèmes, sans une condition fondamentale, la **possibilité physiologique** de la permutation qui leur a donné naissance. Toute mutation phonétique, en effet, comme celle qui a transformé le *k* latin en *š*⁽¹⁾ dans le français *cheval* = *caballum*, suppose une série d'innombrables changements inconscients, et à ce point imperceptibles que ni le sujet parlant ni l'auditeur ne les ont soupçonnés au moment où ils se sont produits. Essayons d'en donner une idée, et observons d'abord que le picard, plus pur que le français, en est resté au stade *k*, *kevá* (cheval). Pour ce dernier, on conçoit que, la langue se déplaçant légèrement et venant à toucher une région du palais moins reculée que le lieu d'articulation du *k* pur, il se soit développé entre la consonne et la voyelle un phonème palatal, très peu sensible, soit à peu près celui qui a déjà été figuré par *y*, *kyě*. Ce phonème à son tour réagissant sur la consonne, le groupe est devenu à peu près *tyě*, et de là au groupe *tšě* le chemin est bien court, ainsi qu'on en peut faire l'expérience : c'est ainsi que le suédois, par exemple, prononce la syllabe qu'il orthographie encore *kjö*, et c'est à ce stade d'évolution, *tševá*, qu'est arrivée une variété septentrionale du picard, le patois de Tourcoing. Que maintenant le *t* initial se fonde et se perde dans le chuintement de la consonne suivante, et l'on aboutit à la forme française actuelle *ševál*. Il va sans dire d'ailleurs que les stades de transition indiqués ne sont eux-mêmes que des points de repère, et qu'entre chacun d'eux il serait aisé de distinguer encore des stades intermédiaires, qu'on peut désigner théoriquement par les symboles *k*₁, *k*₂, *k*₃..... *k*_{n+1}, *ky*₁, *ky*₂..... *ky*_{n+1}, et ainsi de suite.

A défaut de pouvoir restituer par la pensée une semblable

(1) Ce signe représente *ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand.

flière, on se trouverait dans l'impossibilité absolue de concevoir et par conséquent d'admettre scientifiquement la plupart des phénomènes phonétiques, et c'est à cette condition seulement qu'ils sont susceptibles d'être traduits en loi, entendant par là l'expression de la reproduction constante et invariable d'un certain phénomène phonétique durant une des phases d'évolution d'un langage donné. **Les lois phonétiques** étant ainsi établies sur la double base de l'histoire du langage et de la physiologie, il est vrai de dire que, tout au moins au point de vue de la méthode du linguiste, elles **ne souffrent point d'exceptions**; car, une loi une fois reconnue, admettre à côté ou au-dessous d'elle des faits isolés qui auraient échappé à son action, ce serait évidemment retomber, malgré qu'on en eût, dans l'ornière des étymologies arbitraires⁽¹⁾.

Puisque les lois phonétiques sont avant tout physiologiques, il est impossible d'en aborder l'examen, si sommaire soit-il, sans quelque connaissance de la physiologie des organes vocaux.

(1) Se garder, par conséquent, de phrases telles que celle-ci « en latin l's entre deux voyelles devient souvent un r ». Une loi phonétique est ou n'est pas, il n'y a point de milieu. Si l's intervocalique latine devient r, elle le devient toujours. Que si elle semble parfois être restée intacte, il s'agit de chercher les causes de ce maintien apparent. Ce genre de recherches a déjà été poussé fort loin, et l'on en verra de nombreux exemples.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLÉMENTS DE PHONÉTIQUE PHYSIOLOGIQUE.

SECTION I^{re}.

L'APPAREIL VOCAL AU REPOS.

- (18) Comme tout instrument à vent, l'appareil vocal se compose d'un **soufflet**, qui émet un courant d'air, d'un **tuyau sonore**, où le courant d'air, plus ou moins contrarié, peut entrer en vibrations, et d'un **résonnateur**, qui enfle le son en le répercutant.

Le soufflet, c'est le poumon. Comme il ne peut fournir d'air que pendant l'expiration, les moments d'inspiration sont des temps d'arrêt, que figure la ponctuation. Il n'y a pas, dans nos langues du moins, de phonèmes inspiratoires.

L'air expiré, s'échappant par les bronches et la trachée-artère, arrive au larynx, qui en est la terminaison supérieure et dont la saillie cartilagineuse est très sensible sur la gorge. En la regardant se mouvoir au cours de l'élocution, on peut se former une idée très superficielle du mécanisme de la parole. Le larynx à son tour s'ouvre dans l'arrière-bouche par un orifice circulaire, la glotte, dont les bords supérieurs, élastiques et durs, dits cordes vocales, sont susceptibles, en se contractant, d'opposer un obstacle au courant d'air et de vibrer à son passage.

Le résonnateur se compose de la double cavité buccale et nasale. La forme et l'étendue de cette cavité varient, de façon à modifier le son émis par la glotte, sous l'influence de trois facteurs principaux :

- 1^o L'élasticité propre aux parois intérieures et extérieures

de la bouche, qui peut s'allonger en se rétrécissant et se raccourcir en s'élargissant.

2° Le jeu du voile du palais. Dans les deux tiers antérieurs de leur étendue, le nez et la bouche sont complètement isolés l'un de l'autre par la voûte osseuse du palais; mais de l'arrière-bouche aux fosses nasales il y a communication, susceptible seulement d'être interceptée par un prolongement charnu et mobile du palais très bien nommé voile du palais. Quand ce voile au repos retombe comme un rideau lâche, les deux cavités communiquent; quand il se relève et vient appuyer sur la partie postérieure de l'arrière-bouche, il isole les fosses nasales et annule ainsi toute la moitié supérieure du résonateur. Le voile du palais se termine par un petit appendice en forme de grain de raisin, appelé la luvette (*uvula*), qui joue un rôle dans la phonation (infra 21).

3° L'extrême mobilité de la langue, qui en s'appuyant successivement contre le voile du palais, la partie postérieure, médiane, antérieure de la voûte palatine, les gencives, les dents, etc., modifie à l'infini la forme et l'ouverture de la cavité buccale.

Outre que le résonateur répercute, grossit et fait varier les **sons musicaux** émis par la glotte, les mouvements de la langue et des lèvres y engendrent des **bruits**, soit **momentanés** et de **plosion**, quand la bouche s'ouvre ou se ferme brusquement, soit **continus** et **fricatifs**, quand la bouche presque fermée en un point quelconque ne laisse échapper l'air que par un étroit couloir. Les sons musicaux sont les **voyelles**. Les bruits, accompagnés ou non de sonorité glottale, sont les **consonnes**.

SECTION II.

L'APPAREIL VOCAL EN ACTION.

- (19) 1. Avant d'entrer en action, l'appareil vocal est dans la position d'indifférence : la bouche très légèrement ouverte, le voile du palais abaissé, la langue reposant à plat sur le fond de la bouche, la glotte laissant passer l'air sans obstacle; bref,

l'attitude de la méditation profonde et du sommeil tranquille. Il ne peut alors se produire ni son ni bruit. Seulement, dans les temps d'expiration, passe le léger courant d'air qui contient en puissance l'émission d'une voyelle⁽¹⁾ : c'est ce **phonème inaudible** que certaines écritures désignent parfois par un signe particulier, l'esprit doux des Grecs, l'*h* française ou espagnole. Que si l'air est expiré avec plus d'énergie et un certain effort, on perçoit l'*h* allemande ou anglaise, très improprement dite aspirée.

2. Les organes étant dans la position 1, le voile du palais se relève et intercepte la communication avec les fosses nasales, en même temps que les cordes vocales se contractent et entrent en vibration. Il se produit alors une **voyelle pure** ou **voyelle orale**, *a, i, u*, etc.

3. Si la vibration a lieu sans que le voile du palais se relève, la voyelle résonne dans les deux cavités à la fois⁽²⁾, et l'on obtient ainsi une **voyelle nasalisée**, transcrite en français *an, in, un*, etc.

4. Si, dans la position 3, la bouche est fermée par les lèvres ou par la langue en un point quelconque de son parcours, alors, l'air expiré ne sortant que par les narines, aucune voyelle orale ne peut se produire. Le résultat est un **phonème nasal**, *m, n*, etc.

5⁽³⁾. La bouche ouverte laisse passer le courant d'air ; mais sur son passage est interposé un obstacle élastique qu'il déplace et qui revient à sa position première avec un bruit rapide et alterné de tremblement. Ce bruit est une **vibrante r** diversifiée selon l'organe qui est en jeu.

6. La bouche est ouverte, mais la langue en obstrue complètement la partie médiane, ne laissant libres que les deux côtés :

(1) C'est-à-dire que, la position ne changeant pas, dès que les cordes vocales entreront en vibration, on entendra une voyelle.

(2) Il est facile d'en faire l'expérience. Une glace placée devant la bouche et les narines et protégée par un écran contre le souffle de la bouche, reste limpide si l'on prononce un *o* et se ternit à la voyelle nasalisée *on*.

(3) A partir de cette position et dans toutes les suivantes, le voile du palais est relevé et par suite la cavité nasale ne joue aucun rôle, sauf chez les individus qui nasillent en parlant.

alors le courant d'air arrêté est contraint de se ramifier en deux pour trouver une issue, et vibre en se frayant un passage dans l'étroit intervalle des joues et des dents. C'est la **vibrante latérale l**.

Ces deux vibrantes ou **liquides** peuvent être accompagnées ou non d'une vibration très légère des cordes vocales. Dans le premier cas, de beaucoup le plus fréquent, elles sont dites sonores; le second cas (vibrantes sourdes) est celui du ξ initial grec et d'un *l* des langues slaves.

Il y a lieu de se demander maintenant si les divers phonèmes des positions 4, 5 et 6 sont consonnes ou voyelles. Consonnes, on le sait, d'après la nomenclature usuelle, elles apparaissent telles, en effet, dans des liaisons telles que *ami*, *abri*, *tableau*, où elles ont une voyelle sur laquelle s'appuyer. Mais qu'on se donne la peine de comparer, par exemple, le mot *abri* et le mot *arbre*: tous deux sont dissyllabes évidemment, et *arbre* ne peut devenir monosyllabe que si le mot suivant fournit une voyelle d'appui à son *r* final, soit dans la liaison *un arbre immense*, où l'on prononce *ârbri* tout comme *abri* et où l'*r* est encore consonne. Mais, lorsque *arbre* est dissyllabe, quelle est donc la voyelle de sa seconde syllabe? Ce n'est pas un *ê*, car on ne prononce ni *ârbê* ni *ârbër*, mais bien *ârbɛ*: autrement dit, c'est l'*r* lui-même qui devient ici voyelle, pour appuyer la consonne précédente et parce qu'il n'a pas lui-même de consonne où s'appuyer. La comparaison de *table* et *tableau* nous amène pour le premier mot au même résultat, *tâblɛ*, et l'on sait combien cet *ɛ* et cet *ɛ*, relativement rares en français, sont communs au contraire dans les finales anglaises ou allemandes, angl. *sister* (sœur) = *sîstrɛ*, all. *mittel* (moyen) = *mîtlɛ*. Ce sont aussi ces deux langues qui fournissent les meilleurs et les plus nombreux exemples de nasales-voyelles, surtout de l'*ɛ̃*, v. g. angl. *haven*, all. *hafen* (port), prononcés respectivement *hêvɛ̃*, *hâfɛ̃*. Mais le français n'en manque pas, sans qu'il y paraisse: il y en a une dans le mot *isthme* = *îsmɛ̃*, et une autre dans la phrase *je ne sais pas*, couramment prononcée *ž̃n̄sêpa*. Pour nous résumer nous dirons que **les nasales et les vibrantes sont à la fois consonnes et voyelles**, consonnes lorsqu'elles s'appuient sur une voyelle, voyelles en

général quand elles appuient une autre consonne et tout spécialement quand elles se trouvent entre deux consonnes.

7. Si la bouche, fermée en un point quelconque de son étendue, s'ouvre brusquement pour laisser échapper le courant d'air, ou si au contraire, s'étant ouverte pour prononcer une voyelle, elle intercepte brusquement le courant d'air en se fermant complètement sur un point quelconque de son étendue, il se produit un bruit pur, une **consonne dite momentanée, explosive ou implosive**⁽¹⁾. Si ce bruit ne s'accompagne d'aucune sonorité glottale, la **momentanée** est dite **sourde**, *k, t, p*; si la glotte, au passage du courant d'air, s'est légèrement contractée avec vibration des cordes vocales, on perçoit une **momentanée sonore**⁽²⁾, *g, d, b*.

8. Enfin, si la bouche, au lieu d'être fermée hermétiquement et de s'ouvrir toute grande, se trouve obstruée en un point quelconque de son étendue, de façon à laisser le courant expiratoire s'échapper par une fente étroite et médiane, l'air passe entre les parois de la fente avec un bruit de frottement qui est une **consonne continue, spirante ou fricative**. Selon qu'elle est ou non accompagnée de vibration glottale, cette consonne à son tour est dite **sourde**, *s, f*, ou **sonore**, *z, v*.

En somme et abstraction faite de la simple expiration (1^o), tous les phonèmes expiratoires peuvent se répartir en trois groupes, que nous dénommerons **voyelles** (2^o 3^o), **consonnes-voyelles** (4^o 5^o 6^o) et **consonnes** simples (7^o 8^o). Examinons-les de plus près.

(1) Ainsi, dans un groupe tel que *appa*, les deux *p* étant prononcés, le premier est occlusif ou implosif, le second explosif. Dans le groupe similaire *abba*, l'occlusion et l'explosion sont plus légères, mais également très sensibles.

(2) On peut constater sur soi-même cette vibration inconsciente de la glotte qui accompagne l'articulation des consonnes improprement nommées douces. Il faut d'abord s'exercer à prononcer un *p* et un *b* par pure explosion labiale, sans les faire suivre d'aucune voyelle. Ce résultat atteint, si l'on articule le *p* en se bouchant fortement les oreilles, on n'entend aucun son; que si l'on passe au *b*, on perçoit comme un bourdonnement intense la vibration des cordes vocales qui pénètre dans l'oreille par le conduit auditif interne. Toutefois certains groupes ethniques prononcent les sonores presque sans sonorité: ainsi le *d*, le *b* de l'Allemagne du Sud, de l'Alsace, où l'oreille française croit reconnaître un *t*, un *p*.

SECTION III.

CLASSEMENT DES PHONÈMES.

§ 1^{er}. — *Voyelles.*

(20) 1^o **Voyelles orales.** — Les deux pôles du vocalisme sont l'*i*, la voyelle aiguë, et l'*u* (*ou* français), la voyelle grave par excellence. Pour l'*i* le larynx remonte et les coins de la bouche s'étirent, de façon à donner au tuyau sonore la moindre longueur possible; pour l'*u* le larynx s'abaisse⁽¹⁾ et les lèvres s'avancent, la longueur devenant ainsi maxima. Entre les deux se place la voyelle d'équilibre, l'*a*, le phonème qui se produit quand, les organes se trouvant dans la position d'indifférence⁽²⁾, le voile du palais se lève et la glotte se met à vibrer.

Entre ces trois notes principales de la gamme vocalique il y a place naturellement pour une infinité de degrés diversement nuancés : ainsi l'on montera de l'*a* à l'*i* par l'*e* ouvert (*è* français) et l'*e* fermé (*é* français), et l'on descendra de l'*a* à l'*u* par l'*o* ouvert (fr. *homme*) et l'*o* fermé (fr. *eau*). A leur tour les sons *o* et les sons *e* ont pour intermédiaires l'*ö* allemand (fr. *eu*) et notre *e* muet; et enfin, si le larynx prend la position *i*, tandis que les lèvres se placent dans la position *u*, on entend le son mixte qui est celui de l'*ü* allemand ou de l'*u* français.

2^o **Voyelles nasalisées.** — A chaque voyelle orale correspond nécessairement une voyelle nasalisée : ainsi, si l'on prononce un *a* sans relever le voile du palais, le résultat est la double nasale du mot *enfant*. Les plus communes avec celle-ci sont *en* (de *païen*, souvent transcrit *in* en français), *on* et *un* (français), correspondant respectivement à *è*, *ó* et *ö*. Mais les langues riches en nasales, le portugais par exemple, en ont beaucoup d'autres.

(1) On peut s'assurer de ces mouvements en plaçant le doigt sur la saillie du larynx tandis qu'on émet avec force ces deux sons alternés.

(2) V. supra 19, 1.

3° **Diphthongues.** — On définit souvent les diphthongues par la réunion de deux voyelles en une seule syllabe ; mais cette définition est vicieuse ; car deux voyelles véritables forment nécessairement deux syllabes, isolées l'une de l'autre par l'esprit doux qui, on l'a vu, précède l'émission de toute voyelle : ainsi des deux voyelles du mot *maïs*. Que si l'esprit doux manque, comme dans l'interjection française *aïe*, le second phonème n'est pas, ne peut pas être une voyelle : ce n'est qu'une consonne d'un ordre particulier, qui s'appuie sur la voyelle précédente et qu'on nomme souvent **semi-voyelle** pour rappeler son origine vocalique.

Toute voyelle peut devenir semi-voyelle, l'*a* seul excepté, dont l'émission est inséparable de l'esprit doux. Mais ce sont surtout les deux extrêmes de la gamme vocalique, *i* et *u*, qui sont sujettes à cette affection : on représentera leurs semi-voyelles par *y* et *w*. La semi-voyelle d'*ü* est très sensible dans les mots français *lui*, *pluie*. Quant à celles d'*e* et d'*o*, elles confinent respectivement à celles d'*i* et d'*u*⁽¹⁾.

On voit qu'il faut distinguer avec grand soin **les diphthongues** réelles qui **se composent d'une voyelle et d'une semi-voyelle**, *ay*, **ou d'une semi-voyelle et d'une voyelle**, *ya*, unies en une syllabe, et les fausses diphthongues, qui ne paraissent telles que par l'écriture et ne sont en réalité que de simples voyelles. En français les groupes *au*, *ou* ne sont diphthongues que pour l'œil : ils représentent les voyelles *ó* (fermé), *u*. De même, en grec, on le verra, *au* était diphthongue, mais *ou* était voyelle.

4° **Longues et brèves.** — Toute voyelle, orale, nasalisée ou en diphthongue, peut être émise très brièvement ou prolongée autant que le permet la durée d'une expiration : de là des nuances indéfinies de quantité, qu'il est aisé d'observer dans le langage parlé ou chanté. Pour plus de simplicité, les grammairiens les ont réduites à deux, la longueur et la bréveté, \bar{a} , \check{a} , et ont admis en outre que la longue a environ deux fois la durée de la brève.

(1) Ainsi le mot *soau* (dissyllabe, *e* fermé), devenu en français le monosyllabe *só* (*o* fermé), se prononce *syó* dans certains patois.

§ 2. — *Consonnes-voyelles.*

- (21) 1° **Vibrantes.** — On distingue essentiellement trois sortes d'*r*, selon que l'obstacle tremblotant qui le produit se trouve être le bord supérieur de la glotte, la luette ou le bout de la langue. L'*r* **glottal**, inconnu aux langues cultivées de l'Europe, est fort commun en arabe, et on l'entend sonner aussi, bien que très impur, dans la bouche des personnes affectées de grassement. Le second, *r* **uvulaire**, est celui des Français du nord, que ceux du midi remplacent par l'*r* **lingual**, le seul connu également des Italiens et des Espagnols.

Il y a aussi plusieurs sortes d'*l*; mais cette distinction est beaucoup moins importante.

2° **Nasales.** — On a vu que les nasales se prononcent la bouche fermée. Or le lieu d'occlusion peut être situé en un point quelconque de la cavité buccale, du voile du palais aux lèvres. Si la langue appuie contre le voile du palais ou la voûte palatine, le phonème est dit **vélaire** ou **palatal**, *ñ* : c'est l'*ng* des finales anglaises ou allemandes, souvent nommé aussi *n* **guttural**. Si elle ferme la bouche à la hauteur des alvéoles des dents supérieures, on entend l'*n* **alvéolaire** ou *n* ordinaire. Si l'occlusion se fait en avant par les lèvres jointes, c'est la **labiale** *m*.

En tant que voyelles les vibrantes et les nasales peuvent être longues ou brèves comme les voyelles elles-mêmes.

§ 3. — *Consonnes.*

- (22) 1° **Momentanées.** — L'occlusion nécessaire à la production d'une momentanée sourde ou sonore peut être, elle aussi, **vélaire**, **palatale**, **dentale** ou **labiale**. De là quatre ordres de consonnes, entre lesquels se groupent plusieurs sous-ordres accessoires⁽¹⁾. Les deux premiers sont souvent réunis sous

(1) Cacuminales (la langue retroussée contre le sommet du palais), dorsales (le dos de la langue contre la partie antérieure du palais), alvéolaires, interdentes, etc.

l'appellation moins précise de **gutturales** : les gutturales vélaïres, *q*, *g*⁽¹⁾, sont celles qu'on entend dans les mots français *cou*, *goût*, surtout dans l'allemand *kuh* (vache) ; les palatales *k*, *g*, sont celles du français *qui*, *guigne*. Quant aux dentales, *t*, *d*, et aux labiales, *p*, *b*, elles ne requièrent aucune explication.

2° **Continues**. — Parmi les continues, les plus communes et les plus importantes sont : — a) la vélaire sourde, *ch* allemand de *dach*, *noch* : — b) la palatale sourde, *ch* allemand de *ich*, *blech* ; — c) la sourde et la sonore cacuminales (*ch* et *j* français), transcrites respectivement *š* et *ž* ; — d) la sourde et la sonore dentales, ou mieux alvéolaires, *s* et *z* ; — e) la sourde et la sonore interdentes, *th* anglais fort et doux ; — f) enfin les deux labiales, *f* et *v* : — le tout suivant la place où s'entrouvre la fente qui donne passage à l'air.

3° **Modifications des consonnes**. — Les deux principales modifications possibles des consonnes sont l'**aspiration** et le **mouillement**.

A. L'aspiration n'affecte guère que les momentanées. Elle consiste en ce que l'explosion est plus énergique et accompagnée de la forte expiration⁽²⁾ que nous avons désignée par *h* : c'est pourquoi l'on note les consonnes de ce genre par *qh*, *kh*, *th*, *ph* pour les sourdes, *gh*, *gh*, *dh*, *bh* pour les sonores. Le *k* allemand à l'initiale est le meilleur exemple qu'on puisse donner d'une momentanée aspirée : c'est un *qh* qui sonne dans *kuh* et un *kh* qu'on entend dans *kind* (enfant).

Quand l'explosion de la momentanée vient à se fondre peu à peu dans le souffle expiratoire qui la suit, les deux phonèmes finissent par n'en faire plus qu'un, qui est la continue ou spirante correspondante : ainsi le passage est aisé de *ph* à *f*, de *th* à la sifflante alvéolaire ou interdente, et le *qh* allemand de *kuh* est devenu une spirante vélaire dans les dialectes suisses.

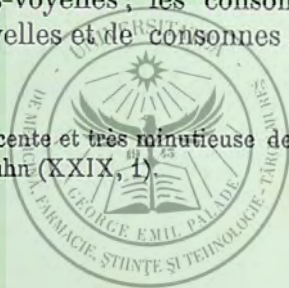
(1) Partout où il sera nécessaire de distinguer la vélaire sonore de la palatale sonore, on écrira celle-ci en italique, l'autre en caractère romain.

(2) Ces consonnes aussi sont donc bien improprement nommées « aspirées » (cf. supra 19, 1) ; mais on conservera cette terminologie consacrée par l'usage.

B. Le mouillement, affection plus aisée à reproduire qu'à définir, peut modifier, non seulement toutes les consonnes momentanées et continues, mais encore les nasales et les vibrantes. On connaît bien l'*l* mouillé français du mot *fille*. L'*n* mouillé sonne dans le mot *digne*. Les autres consonnes mouillées sont fréquentes surtout dans la langue hongroise et ses congénères, mais peuvent se rencontrer ailleurs : c'est une sorte de *k* mouillé, transcrit *ky*, qui nous a servi plus haut (n° 17) de stade de transition entre *cabállum* et *cheval*. D'une manière générale le phonème mouillé s'accompagne d'une légère articulation dorsale⁽¹⁾.

Ces préliminaires posés, nous sommes en mesure d'aborder l'étude historique du phonétisme grec et latin : nous examinerons successivement les voyelles, semi-voyelles et diphthongues, les consonnes-voyelles, les consonnes, les effets des combinaisons de voyelles et de consonnes, et en dernier lieu l'accent tonique.

(1) Une étude toute récente et très minutieuse de ce mécanisme a paru dans la *Zeitschrift* de Kuhn (XXIX, 1).



CHAPITRE II.

LE VOCALISME GRÉCO-LATIN.

SECTION I^{re}.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES.

§ 1^{er}. — *Grec.*

- (23) 1^o Voyelles. — Le grec possède cinq voyelles brèves, α , ϵ , ι , o , υ , et autant de longues corrélatives, $\bar{\alpha}$, η , $\bar{\iota}$, ω , $\bar{\upsilon}$. Il y faut joindre, comme on le verra, les deux fausses diphthongues $\epsilon\iota$ et ou .

La prononciation de l' α et de l' ι , longs ou brefs, ne souffre aucune difficulté; l' ϵ et l' o étaient un $\bar{\epsilon}$ et un \bar{o} fermés; l' ω , un \bar{o} probablement très ouvert. Il n'y a de discussion que sur l' η et l' υ .

L' η des Grecs modernes est un i ; mais il n'est pas douteux que cette prononciation ne représente pas celle des anciens. Le fait que l' η a toujours été considéré comme la longue de l' ϵ , la transcription latine de l' η par \bar{e} ⁽¹⁾, la syllabe $\beta\eta$ par laquelle un vers du comique Cratinus figure le bêlement du mouton, d'autres témoignages encore nous autorisent à affirmer que, du moins jusqu'à l'époque classique, l' η équivalait à un \bar{e} plus ou moins ouvert. Il est possible toutefois que, dans la prononciation populaire, l'iotaïsme se soit infiltré d'assez bonne heure; mais il ne paraît avoir définitivement prévalu qu'au début de la période byzantine.

Il en est de même pour l' υ , qui est aussi un i en grec moderne. On verra que l' υ est le représentant régulier de l' u

(1) La transcription par i est de l'époque de l'expansion du christianisme, qui eut essentiellement pour organe le grec populaire.

indo-européen : première présomption en faveur d'une prononciation très ancienne *u*, qui était peut-être celle de l'époque homérique et à coup sûr celle de plusieurs dialectes, comme le prouve la transcription dialectale de cette voyelle par *ou*, béot. οὐμέες (vous) = ὑμεῖς, lacon. μουσιδδει⁽¹⁾ (il parle) = *μῶθιζει. C'est aussi par un *u* que le latin rend l'*u* de ses plus anciens emprunts grecs, tirés de dialectes doriens de la Grande-Grèce, v. g. *fucus* = φύκος, *purpura* = πορφύρα. Mais plus tard, au siècle d'Auguste, lorsqu'il emprunte des mots à la κοινή, il transporte aussi dans son alphabet un signe nouveau, *y*, destiné à transcrire l'*u*, ce qui indique que l'alphabet latin ne possédait pas de lettre qui pût servir à représenter exactement la voyelle grecque telle qu'elle se prononçait à cette époque. Or, le son qui manquait alors au latin, c'était le son *ü*. La conclusion s'impose : l'*u* ancien était à l'époque classique du grec devenu *ü*, et notre prononciation de l'*u* se trouve ainsi pleinement justifiée. De ce stade intermédiaire il a passé à la prononciation actuelle *i*.

Le grec avait peut-être des voyelles nasalisées, et quelques dialectes en avaient certainement; mais, comme l'écriture ne les marque pas, il est impossible d'en déterminer la prononciation précise.

- (24) 2° Diphthongues. — L'écriture grecque figure un très grand nombre de diphthongues réelles ou apparentes. Les plus importantes de beaucoup sont celles à voyelle antécédente⁽²⁾, où il y a lieu de distinguer la série avec semi-voyelle : et celle avec semi-voyelle *u*.

A. Série αι, ει, οι — αι, ηι, ωι.

αι et οι sont en néo-grec de simples voyelles, *e* et *i*; mais cette prononciation est récente, comme le montrerait à elle seule la transcription latine par *ae* et *oe*, qui au siècle d'Auguste représentaient encore de vraies diphthongues, v. g. les mots d'emprunt *aether* et *poena*. On ne se trompe donc point de beaucoup en prononçant distinctement *ay* et *oy*.

(1) Cette prononciation persiste en tsaconien.

(2) Cf. supra 20, 3°.

L'ει néo-grec est aussi un *i* ; mais sous cette uniformité d'écriture et de prononciation se cachent deux phonèmes bien distincts : — une diphthongue ει, provenant de *ey* indo-européen (λείπω = *léyqō) ou de la contraction hellénique de ε + ι (πόλει = πόλει), et qui originairement du moins devait sonner *ey* ; — et un simple ē fermé long, produit de la contraction de deux ε (φιλει = φιλεε impératif) ou du phénomène nommé allongement compensatoire (τιθείς = *τιθέντες, infra n° 47 C). Au surplus le premier ει est également devenu voyelle de bonne heure, et les transcriptions latines, qui oscillent entre ē et ī, *Ænēas*, *Tiresias*, nous renseignent sur le caractère indécis de la prononciation de cette fausse diphthongue.

Les diphthongues à voyelle longue, αι, ηι, ωι, ont subi un traitement particulier. L'γ s'y faisait sans doute encore entendre au temps d'Homère, et même plus tard ; car le grec τραγῳδός, emprunté de bonne heure par les Latins, fut épilé par eux *tragædus*, tandis que μελωδίᾱ, emprunt postérieur, s'est transcrit *melōdia*. Quoi qu'il en soit, à l'époque classique, la semi-voyelle ne sonnait plus, ou à peine : d'où l'usage de ne la figurer, dans les monuments épigraphiques, que par un petit signe accolé à la voyelle longue (α̣ adscrit, v. g. Ηι). Notre typographie l'a remplacé par l'ι souscrit, α, η, ω, ligature empruntée aux manuscrits grecs du moyen âge.

B. Série αυ, ευ, ου — α̣υ, η̣υ, ω̣υ.

Ici notre prononciation est en défaut : elle fait de la plupart de ces groupes de simples voyelles, au lieu de les décomposer en voyelle + *w*, à peu près comme l'*au* allemand. Les transcriptions latines et autres (ἀτόν pour αὐτόν et φέγειν pour φεύγειν dans diverses inscriptions) mettent ce point hors de doute pour αυ, ευ et leurs longues⁽¹⁾, probablement aussi pour ου, diphthongue d'ailleurs fort rare. Le seul ου fait exception : c'est en néo-grec une simple voyelle *u*, et il a subi cette réduction dès l'antiquité.

Tout comme ει, ου représente historiquement deux phonèmes

(1) Confirmé en outre par la prononciation actuelle (αυ = av, ευ = ev, ηυ = iv), qui ne se concevrait pas si l'αυ s'était jamais réduit à un ᾶ et l'ευ à un ῶ.

distincts : — un *ou* indo-européen ($\lambda\acute{o}\omega = \acute{\lambda}\acute{o}\omega\bar{o}$), diphthongue primitive dont les Hellènes ont peu à peu fondu ensemble les deux éléments ; — et un \bar{o} fermé long, produit de la contraction attique de deux *o* ($\delta\eta\lambda\acute{o}\omega\mu\epsilon\nu = \delta\eta\lambda\acute{o}\acute{o}\mu\epsilon\nu$) ou de l'allongement compensatoire d'un *o* ($\delta\iota\delta\acute{o}\upsilon\varsigma = \acute{\delta}\iota\delta\acute{o}\nu\tau\epsilon\varsigma$). Insensiblement l' \bar{o} fermé et la diphthongue sont devenus \bar{u} dès l'époque classique. On sait en effet que \bar{u} latin et *ou* grec s'équivalent absolument dans les transcriptions, $\Lambda\acute{o}\acute{\upsilon}\kappa\iota\omicron\varsigma$, *Thūcydides*.

- (25) Outre ces diphthongues à voyelle antécédente, il n'est pas douteux que le grec n'ait possédé aussi de nombreuses diphthongues à semi-voyelle antécédente (type *ya* et *wa*), que dénonce surtout la prosodie : ainsi les scansionnements homériques de $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\omicron\nu$ ou (éol.) $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\iota\omicron\nu$ dissyllabe, de $\Lambda\iota\gamma\upsilon\pi\tau\acute{\iota}\omicron\upsilon\varsigma$ trissyllabe (v. g. δ 83), de $\Pi\eta\lambda\eta\gamma\acute{\iota}\alpha\delta\epsilon\omega$ (ion.) par synizèse de $\delta\epsilon\omega$, celles de $\theta\epsilon\acute{\omega}\nu$ monosyllabe et $\acute{\alpha}\nu\theta\acute{\epsilon}\omega\nu$ (att.) dissyllabe, très communes chez les tragiques, indiquent à n'en pas douter une prononciation semi-vocalique d'*ε* ou *ι* ; ainsi encore le mot $\nu\acute{\iota}\acute{o}\varsigma$, toujours dissyllabe, devait débiter par un phonème très voisin du *wh* anglais. Mais le manque de précision de l'écriture et l'absence d'autres documents ne permettent guère là-dessus que des approximations.

- (26) 1^o Voyelles. — Les voyelles latines sont au nombre de cinq, *a, e, i, o, u*⁽¹⁾, et peuvent être brèves ou longues. L'alphabet latin n'a de signe particulier pour aucune longue : parfois, dans les inscriptions, la longueur est marquée par la gémation (*MAARCO*)⁽²⁾, ou, pour l'*i*, par l'allongement de la lettre (*MARID* ablatif), ou enfin par l'emploi, d'ailleurs assez irrégulier,

(1) L'*y*, signe emprunté, on l'a vu, ne doit jamais apparaître que dans les mots grecs que les Latins ont importés dans leur langage : on écrira donc *pyramis, byssus, xystum*, mais *silva, lacrima, inclutus* ou *inclitus*.

(2) Il faut toujours distinguer avec soin la quantité de la voyelle de celle de la syllabe : ainsi l'*e* de *vēctus* compte pour une longue à cause de sa position, mais en réalité il est bref ; au contraire dans *āgmen, lēctus, strūctus*, la voyelle est longue par elle-même et indépendamment du groupe de consonnes qui la suit.

gulier, de l'apex, sorte d'accent aigu qui affecte la voyelle longue de nature.

La prononciation des voyelles latines est beaucoup mieux connue que celle des voyelles grecques : les équivalences épigraphiques, le témoignage des grammairiens, celui des langues romanes, surtout de l'italien, ont permis d'en préciser même les nuances. L'*a* long ou bref était l'*a* normal, que l'italien a conservé très pur. L'*ĕ* avait un son plutôt ouvert que fermé, même dans les positions où nous le prononçons fermé, comme dans *lēgō*, *fērō*; l'*ē* au contraire était fermé partout, même dans les finales où nous le prononçons à tort en *ē* ouvert, comme dans *omnēs*, ce qui ressort à l'évidence des variantes purement graphiques *omnēs*, *omneis* et *omnis*. L'*ī* côtoyait le son de l'*ē* fermé (*ī* anglais de *happy*), et il en faut dire autant de l'*ī* atone, souvent transcrit *ei* dans les finales, *equeis*; mais l'*ī* accentué est un *ī* pur. L'*ō* est un *ō* ouvert, l'*ō* est un *ō* fermé fort voisin de l'*ū*. L'*u*, qui n'est devenu *ū* dans aucune langue romane autre que le français, avait le son de l'*ou* français, très pur quand il était long, tirant sur l'*ō* quand il était bref. L'*y* est un *ū* ou un métis d'*i* et d'*ū*.

Le latin classique ne possédait aucune des voyelles nasalisées qu'ont développées depuis le français et le portugais. Il se peut cependant que le langage populaire ait eu quelques sons de cette nature.

2^o Diphthongues. — Les diphthongues vraies ou fausses du latin à voyelle antécédente sont au nombre de six : *ai*, *ei*, *oi*, — *au*, *eu*, *ou*. Quelques-unes ont persisté en latin classique; toutes sont devenues plus ou moins simples voyelles en latin populaire.

L'ancien épel *ai* (AIDILIS ep. Scip.) et l'épel classique *ae* désignent tous deux une vraie diphthongue à semi-voyelle métissée d'*i* et d'*e*⁽¹⁾, qui dans la bouche du peuple s'est réduite de bonne heure à un simple *e*. Il en est de même de l'*oi*, classique *oe*, qui d'ailleurs est à peine un phonème latin, sauf comme contraction d'*o* + *e* dans *coeptum* et autres; en effet, l'*oi*

(1) Cf. Quintil. *Inst. orat.* I. 7. 18.

ancien (*moincipiom*) était devenu régulièrement soit \bar{u} soit \bar{i} , et ne persistait que dans quelques archaïsmes comme *moenia*, *foedus*; l'*oe* postérieur est une simple transcription de l' \omicron grec dans les mots d'emprunt, *poena* = $\rho\omicron\iota\nu\acute{\eta}$. Les langues romanes ne font plus aucune distinction entre *e*, *ae* et *oe* latins. Quant à la diphthongue $\bar{o}i$, elle se réduit, comme en grec, à un simple \bar{o} , *equō* = **equōi* = $\epsilon\pi\pi\omega$.

L'*ei* se prononçait peut-être déjà \bar{i} , alors qu'on écrivait encore *ei*: *DIFEIDENS* = *diffidēns*. Au temps d'Auguste on ne fit que mettre l'orthographe d'accord avec la prononciation.

L'*au* était une vraie diphthongue, et il est resté tel en provençal, en portugais et en roumain, ce qui prouve que l'échange très fréquent d'*au* et d' \bar{o} , révélé par les inscriptions et les manuscrits⁽¹⁾, se réfère à une simple particularité dialectale.

L'*eu* ancien est devenu *ou*: il n'y a donc d'autre *eu* en latin que celui qui provient de la contraction postérieure d'*e* + *u* (*neuter*), et cette origine seule en indique la prononciation.

L'*ou* ancien, tant primitif que devenu d'*eu*, se prononçait peut-être déjà \bar{u} , alors que la graphie *ou* subsistait encore (*ABDOVCIT* ep. Scip.). Plus tard l'épel \bar{u} l'emporta.

Les diphthongues à semi-voyelle antécédente⁽²⁾ (*iam*, *uel*, etc.) n'offrent aucune difficulté. Mais on doit faire observer que la langue populaire en offrait beaucoup plus que la prononciation lente et apprêtée du latin classique: l'un avait, par exemple, *pāriētē* tétrasyllabe, l'autre *pāriētē* tribraque dont la longueur de position de la première syllabe faisait un dactyle, et les poètes usèrent de cette liberté pour faire entrer les mots de ce genre dans leurs vers; de même, les mots populaires *battuere*, *trifolium* sont dénoncés comme trissyllabes (avec un accent sur *bá* et *tri*) par le français *bâttre*, *trèfle*, qui ne peut procéder de *battuere*, *trifolium*. On connaît la double scansion *tenuis* et *tēnis*, *genua* et *gēna*. Rien de plus concevable. Ainsi la finale *tion* du français est monosyllabique dans le langage courant, dissyllabique en poésie.

(1) Il arrivait à l'empereur Vespasien de prononcer (Suet. *Vespas.*, 22) *pōstra* pour *plaustra*, et les érudits hésitent entre les épels *cauda* et *cōda*.

(2) Cf. supra 20, 3^o.

SECTION II.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES DES DEUX LANGUES RAPPORTÉES
A LEUR COMMUNE ORIGINE.

- (27) L'étude des diphthongues à voyelle antécédente ne peut se séparer de celle de la voyelle dont elles dépendent ; au contraire, celle des diphthongues à semi-voyelle antécédente tient tout entière dans l'évolution de la semi-voyelle qu'elles renferment. On divisera donc cette section en deux paragraphes : — voyelles ; — semi-voyelles.

§ 1^{er}. — Voyelles.

- (28) Le vocalisme que nous avons assigné au grec et au latin n'est autre que le vocalisme primitif indo-européen, qu'ils reproduisent en général avec une remarquable fidélité. Il convient, pour en simplifier l'étude, de le ranger dans l'ordre suivant :

i, ī, u, ū, e, ē, o, ō, a, ā ⁽¹⁾.

1. I.-e. *ī* = gr. *ī* = lat. *ī* : i.-e. **qi-s* (interrog.), gr. *τις*, lat. *qui-s* ; **trī-* (trois), *τρι-σιν*, *tri-bus* ; *-ī-* suffixe formatif des substantifs, **ow-i-s* (mouton), *οἷς* = **ōw-i-s*, *ov-i-s* ; *-ī* désinence du locatif, gr. *νοχτ-ι*, *παντ-ι*, lat. *rūr-ē*, *noct-ē*, etc.

On voit par ces derniers exemples que l'*ī* lat. devient *ē* à la finale : *rūrē* = **rūrī* ; de même les neutres *levē* = **levī* (cf. masc. *levi-s*), *marē*, corrélatifs des types grecs *ἴδρι* (neutre de l'adj. *ἴδρις* « savant »), *σίναντι*, etc., comme le montrent les cas où l'*i* reparait, abl. sg. *levī*, nom. pl. *levia*. La même permutation d'*ī* en *ē* se produit devant un *r* : lat. *serō* (semer) = **sī-sō* ⁽²⁾, cf. gr. *ἔημι* = **st-ση-μι*.

- (29) 2. I.-e. *ī* = gr. *ī* = lat. *ī* : **wī-* (force), gr. *ἰς* (force, v. g. M 320) = **ḡī-*, instr. *ī-φῃ* = **ḡī-φῃ* (avec force), fréquent dans

(1) Outre ces dix voyelles, la linguistique en assigne à la langue primitive une onzième, de prononciation indécise, qui d'ailleurs en grec et en latin paraît se confondre entièrement avec *ā*.

(2) *s* lat. entre deux voyelles devient toujours *r*. Il est bien entendu que la plupart de ces exemples présupposent la connaissance de lois phonétiques qui ne seront exposées que plus tard. La phonétique est un ensemble qu'il faut posséder en entier pour en comprendre chaque partie.

Homère, lat. *vī-s* ; gr. βίγος, lat. *frīgus* ; *-ī-* indice de l'optatif, i.-e. **s-ī-mēs* (que nous soyons), gr. εἶμεν = **ēs-ī-mēn*, lat. *s-ī-mus*, etc. Parfois, dans l'orthographe latine, cet *ī* est confondu avec *ei*, v. g. *faxseis* = *faxis* ; mais on sait que la prononciation était à peu près la même pour les deux signes.

- (30) 3. I.-e. *ū* = gr. *ū* = lat. *ū* : i.-e. **dū-* (deux), gr. δύο-ω, lat. *dū-ō* ; i.-e. **yūg-ō-* (joug), gr. ζυγ-ός, lat. *jug-u-m* ; i.-e. **klu-* (entendre), gr. κλυ-τός, (qui a été entendu, célèbre), lat. avec préfixe *in-clu-tu-s* ; gr. ὑπό, ὑπέρ, lat. *sub, super* ; *-u-* suffixe formatif des noms, gr. ἡδ-ός (dor. ἀδός), lat. *suāvis* = **svād-ū-i-s*, avec un suffixe de plus, dont la nature vocalique a entraîné le changement de l'*ū* en semi-voyelle.

On a vu que l'*ū* latin confinait à l'*ō*. Il semble que la présence d'une labiale consécutive lui ait conservé son caractère labial primitif ; puis avec le temps cet *ū* resté pur aurait passé, par le degré intermédiaire *ū* à une nuance voisine d'*ī*. Ces trois degrés se trouvent successivement attestés par des orthographe variables, telles que *hubel* et *libel* (il plaît), *carnufex* et *carnifex*, *lacruma* (cf. gr. δάκρυ) *lacrima* et même *lacryma*, peut-être aussi par la comparaison des datifs-ablatifs de quatrième déclinaison, tels que *arcu-bus* et *manū-bus*. Mais, comme il s'agit ici d'un phonème que l'alphabet latin ne pouvait rendre avec une suffisante précision, il est difficile de traduire ces phénomènes en loi.

Au contraire *ū* devient *ō* franc devant *r*, sauf en syllabe finale : *fō-re* (être) = **fū-re*, cf. *fū-tūru-s* et gr. φύ-ο-ματῆς ; *femōr-is*, *jecōr-is* (génitifs), cf. *femūr*, *jecūr*, etc. Mais on a pourtant *fūr-or*, *nūr-us* (bru), gr. νοός = **snuos-ōs*, sk. *snušá*, etc.

- (31) 4. I.-e. *ū* = gr. *ū* = lat. *ū* : i.-e. **mūs-* (rat), gr. μῦς gén. μῦ-ός (infra 76 B) = **mūs-ός*, lat. *mūs* gén. *mūr-is* = **mūs-is*, cf. all. mod. *maus*, angl. *mouse* ; gr. ὄ-ς (cochon), lat. *sū-s* ; gr. θυ-μός (passion, cœur), lat. *fū-mu-s* (fumée), cf. sk. *dhū-má-s* (fumée, vapeur) et gr. θύω (brûler en holocauste) ⁽¹⁾. On ne peut ranger sûrement ici, en regard du grec εἶψ (il fut), le pf. lat. (arch.) *fū-ī*, lequel se ramène également bien à **fū-vī* et à **fou-vī* (supra n° 26, 2°, et infra n° 34 B β).

(1) Sens étymologique « fumer » encore visible dans δάπεδον δ'ἄπαν ἀίματι θεν (λ. 420).

(32) 5. I.-e. *ě* = gr. *ε* = lat. *ě*. Cette belle concordance, d'une régularité presque absolue⁽¹⁾, est, comme on l'a vu, le critérium essentiel de la classification des langues indo-européennes. On examinera successivement *ě* voyelle isolée et *ě* en diphthongue.

A. *ě* isolé : i.-e. **es-ti* (il est), gr. *ἐσ-τί*, lat. *es-t*; i.-e. **ed-ō* (je mange), gr. *ἐδ-ω*, lat. *ed-ō*; i.-e. **qe* (et), gr. *τε*, lat. *que*; i.-e. **gen-os* (naissance), gén. **gēn-ēs-ōs*, gr. *γέν-εσ γένεος* = **γέν-εσ-ος*, lat. *gen-us gen-er-is* = **gen-es-is*⁽²⁾; -*ě* finale du vocatif de 2^e décl., gr. *ἵππ-ε*, lat. *equ-e*; -*ě* finale de la 2^e pers. du sg. de l'impér. présent, gr. *ἄγ-ε*, lat. *ag-e*; -*tě* finale de la 2^e pers. du pl. de l'impér., gr. *ἄγ-ε-τε*, lat. *ag-i-te*; *ě* voyelle de redoublement du parfait, gr. *λέ-λοιπ-α*, *ce-cid-ī*.

L'*ε* du grec reste toujours pur. Mais en latin

α) Le groupe *ěv* devient régulièrement *ov* par labialisation de la voyelle sous l'influence de la labiale : gr. *νέος* = *νέφος*, lat. **nevos*, d'où *novos*; gr. *τετός* *έτος* (= **σετός*) (tien, sien), lat. *tovos sovos* (arch.), puis *tuis suus*; gr. *έν-νέα* = **έν-νέψ-α* (i.-e. **néw-η*), lat. *nov-em*, etc.

β) *ě* atone non final permute en *ī* : ainsi l'on a *age* = *ἄγε*, mais *agile* = *ἄγεις*, *agimīnī* = *ἀγόμενοι* ou *ἀγέμενοι*, et *agis* (tu fais) = **agēs*, qui équivaut peut-être à la forme dorienne *ἄγεις* (gr. comm. *ἄγεις*) et à coup sûr à une forme ind.-eur. **āg-ēs* (cf. sk. *bhāras* = *φέρεις*).

C'est cette permutation de l'*ě* atone qui cause le phénomène bien connu sous le nom d'affaiblissement de la voyelle dans les composés : *légō colligō*, **spéciō* (cf. gr. *σκέπτομαι*) *īnspiciō*. D'après la loi posée on s'attendrait à constater *colligō*, mais **collégere*, **īnspécere*, **īnspécio*, puisque dans ces mots l'*e* reste accentué. Toutefois il faut remarquer, d'une part, que le phénomène a pu et même dû se produire à une époque où l'accentuation latine n'était pas encore celle que nous enseignent

(1) Il n'y a guère d'exception importante et inexplicable que *ἵππος* = *equos*; mais l'*i* n'est pas la seule irrégularité du mot *ἵππος*, et l'esprit rude, qui n'y correspond à rien (sk. *ásvas*) et qui ne se reproduit pas dans les composés (*Λεύκιππος* et non **Λεύχιππος*), y dénonce une série d'altérations accidentelles et jusqu'à présent obscures.

(2) Observer la double concordance au génitif.

les grammairiens postérieurs à Auguste, et aussi, en partie du moins, sous l'influence d'une accentuation initiale, spéciale au latin, qui sera définie plus loin (n° 82); d'autre part, que **collegere* a pu parfaitement devenir *colligere* sous l'influence analogique⁽¹⁾ du régulier *colligō*, comme en sens inverse les réguliers *neglegere intellegere* ont produit les présents *neglegō intellegō*. D'autres fois, c'est peut-être le vocalisme du verbe simple qui a été abusivement réintroduit dans le composé : ainsi l'on devrait avoir **répītō*, mais on a *répetō* par analogie de *pētō*. Pareilles attractions, très fréquentes dans la basse latinité, qui a créé une foule de types tels que *refacere* (refaire) au lieu de *reficere*, *accaptāre* (acheter) d'après *captāre*, ont pu évidemment se produire à toutes les époques. Inversement c'est parfois le composé qui a altéré le simple : ainsi, quoique la conjugaison ne soit pas la même, le lat. *placō* répond certainement au grec $\pi\lambda\acute{\epsilon}\chi\omega$ (je tresse); dès lors il faut admettre que le vocalisme d'*implicō* et autres a contaminé le simple **plecō*.

Comme *r* subséquent fait permuter *i* en *ē*, il est naturel qu'il préserve *ē* atone de la permutation en *ī* : aussi a-t-on *cōnferō*, *gēneris*, *memineris*, et non **cōnfirō*, etc. L'*ē* reste également intact en syllabe fermée, c'est-à-dire devant un groupe de deux consonnes : *cot-tectus*, cf. *colligō*, *haruspex* = **haru-spec-s*, gén. *-spic-is*, *prae-pēs* (au vol rapide) = **prae-pēs-s* = **prae-pēt-s* (cf. gr. $\pi\acute{\epsilon}\tau\text{-}\omicron\mu\alpha\iota$, je vole), et par analogie gén. *prae-pēt-is* = **prae-pit-is*, etc.

γ) Une dernière affection de l'*ē* latin, beaucoup plus obscure, l'atteint sporadiquement devant les nasales : il devient *ī* devant un groupe de nasale + consonne, et cet *ī* à son tour s'allonge parfois par l'effet d'une autre loi latine encore mal éclaircie : cf. $\acute{\epsilon}\nu\tau\acute{\omicron}\varsigma$ et *īntus*, $\pi\acute{\epsilon}\nu\tau\epsilon$ et *quīnque*, *lignum*⁽²⁾ (poutre) et *tēgō* $\sigma\acute{\tau}\acute{\epsilon}\gamma\omega$ (je couvre) ou $\tau\acute{\epsilon}\chi\upsilon\eta$ (primitivement art du charpentier, sk. *lakṣ*, charpenter), etc. On voit par là que les deux prépositions *ēn* et *īn* peuvent être identifiées, à la condition qu'on suppose en latin un doublet syntactique⁽³⁾ **en* et *īn* :

(1) Sur le rôle et les effets de l'analogie, v. infra 83 et 183.

(2) *g* lat. devant *n* est une nasale (*ng* allemand).

(3) On appelle *doublet syntactique* la double forme que peut affecter un

devant un mot à voyelle initiale **en* ne changeait pas, **en agris*, mais il pouvait devenir *in* devant consonne, *in domō*, puis la forme *in* a été par analogie étendue à l'autre cas. Mais il faut songer aussi que **en* était la plupart du temps proclitique et par suite atone.

B. *ë* en diphthongue. — α) I.-e. *ey* = gr. εἶ = lat. (*ei*) *i* : i.-e. **deyk-* (montrer, dire), gr. δεικ-νῦ-μι, lat. *dīc-ō*, arch. *deicō*; i.-e. **bheydh-* (persuader, avoir foi), gr. πειθ-ω, lat. *fid-ō*. Très rarement le grec écrit aussi *i* : i.-e. **dey-* (briller), gr. δῖος = **ḍi-ḥo-s*, cf. lat. *dei-vo-s dīvo-s* (dieu, divin).

β) I.-e. *ew* = gr. εὔ = lat. préhistor. *eu*; mais, comme *ëv* devient *öu* (cf. A α supra), *eu* qui n'en diffère pas dans la prononciation ni même l'écriture latines, devient *ou*, puis *ū* : gr. φεύγ-ω, cf. φύγ-ή, ἔ-φύγ-ον; lat. **deuc-ō* (je conduis), qu'on ne lit plus nulle part, mais qui est évidemment à *dūc-* (de *dūx dūc-is*) ce que φεύγ-ω est à φύγ-, historiquement **doucō* (ABDOVCIT déjà cité), et enfin *dūcō*.

- (33) 6. I.-e. *ē* = gr. ἦ = lat. *ē* : i.-e. **ed-ēd-a* (j'ai mangé), gr. ἔδ-ηδ-α, lat. sans redoublement *ēd-i*; i.-e. **sēmi-* (moitié), gr. ἡμι-, lat. *sēmi-*; i.-e. nomin. **māter* (mère), gr. μήτηρ = μᾶτηρ, lat. **māter* devenu *māter* par abréviation de toute finale en *r* (cf. *arbōs* et *arbōr*); i.-e. **dhē-* (téter, allaiter), gr. θη-λή (mamelles), θῆ-λο-ς (femelle), lat. *fē-tō* (téter, souvent faussement écrit *fello*), *fē-mina* = gr. **θη-μῆνη*. (l'allaitante), cf. ombr. *sif feliuſ* = *suēs filiōs* (cochons de lait); i.-e. *-iē-* suffixe de l'optatif, gr. εἴης = **é-s-íη-s*, lat. arch. *s-iē-s*, etc. Parfois en latin cet *ē* s'écrit *ei*, simple substitution graphique, *leigibus*; mais il est moins aisé d'expliquer la variante *i*, qu'on rencontre dans *filius* (nourrisson).

- (34) 7. I.-e. *ö* = gr. ο = lat. *ō*. Cette concordance primitive, troublée par de nombreuses actions d'analogie, ne pourra être bien comprise que plus tard; pour le moment il suffira d'observer les alternances régulières d'*è* et d'*ö* qui se reproduisent dans les mots de formation identique en grec et en latin.

A. *ö* isolé : *-ö-* indice des noms de 2^e décl., gr. ἴππ-ο-ς, lat.

même mot suivant la place qu'il occupe dans un groupe syntactique (proposition) : ainsi, en français, *beau* et *bel*, l'un devant une consonne, l'autre devant une voyelle.

equ-ō-s; alternance de φέρω et φόρος, reproduite par δέμ-ω (bâtir) et δόμ-ο-ς (maison), lat. *dom-u-s*, par *pend-o* (je pèse) et *pond-u-s*⁽¹⁾ (poids), par *sequ-o-r* et *soc-iu-s*, etc.; même alternance dans φέρω et φορίζ, ῥέω = *ῥέϝ-ω (couler) et ῥοή = *ῥοϝ-ā (courant), *teg-ō* et *log-a*; même encore dans les verbes dérivés, φορέω (φέρω). σπουδάζω (σπεύδω), *moneo* (**men-*, penser, cf. *me-min-i*, *mēns*), *noceo* (**nek-*, dommage, mort, cf. *nec-ō*, *nex*), *voc-ō* (**weq-*, parler, cf. l'ε de ἔπος = ῥέπ-ο-ς, parole), etc.; enfin, dans la voyelle de beaucoup de parfaits grecs, οἶδα = ῥοἶδ-α (cf. le participe ῥειδ-ώς), λέ-λοιπ-α (λείπ-ω), πέ-πονθ-α (πένθ-ος, souffrance), etc. Cette dernière nuance de vocalisme n'a pas de corrélatif sûr en latin, parce que le parfait ancien y a subi de fortes et nombreuses altérations.

L'ο du grec demeure intact. En latin l'ō est sujet à plusieurs changements qui ne sont pas tous bien définis.

α) Le groupe *ōv* est presque partout devenu *āv*: cf. *av-i-s* et οἰωνός, formation secondaire = *ῥῥ-ι-ωνό-ς, puis encore *autumō*, composé = **avi-humō* (j'augure, je présume), et οἶομαι (même sens) = *ῥῥ-ι-ο-μαι. Toutefois on a *ov-i-s* (mouton) = gr. *ῥῥ-ι-ς, sk. *āv-i-s*.

β) Le groupe initial *vō* en syllabe fermée est partout devenu *vē*, sans toutefois que les formes archaïques avec *ō* disparaissent complètement: v. g. *vēster* = *vōs-ter*, *velle* = **volle* = **vōl-se*, cf. *vōl-ō*, et les doublets *vortō vertō*, *vortex vertex*, etc.; de même en diphthongue, *vīcus* = *veicos* = gr. ῥοῖκος (maison), *vīnum* = *veinom* = gr. ῥοῖνος; mais en syllabe ouverte *vocō*, *votō*, et même *vomō*, où l'ō répond à un τ, gr. ἐμέω = *ῥεμέω (vomir).

γ) Dans *ilico* (sur le champ) = **in slōcō*⁽²⁾, l'ō atone semble avoir subi un traitement pareil à celui de l'ē atone (supra 32 A β); mais *alloquor*, *collocō*, etc.

δ) *ō* final, d'ailleurs fort rare, devient *ē*, si toutefois on éprouve le besoin d'identifier absolument l'impér. *sequ-e-re* à son corrélatif grec ἔπειο = *ῥέπ-ε-σο (suis).

(1) Ces deux noms sont primitivement de 2^o décl., comme le montrent le locatif *domī* et l'ablatif arch. *pondō*.

(2) *stlocus* est la forme archaïque du mot *locus*.

ε) Mais l'affection la plus régulière et de beaucoup la mieux connue de l'ō latin est celle qui le fait devenir ũ en syllabe finale. On l'observe en grand au nominatif et à l'accusatif sg. de 2^e déclinaison, où *ūnūs, virūm, dōnūm* sont les substituts normaux de *oinōs, virōm, dōnōm*, qu'on lit dans les anciennes inscriptions; de même, dans les neutres de 3^e, *genūs* = gr. γένος, *tempūs* = **tempōs*, cf. *tempōris*; et à la 3^e pers. du pl. du prés. de l'indicatif, *legūnt* = gr. (dor.) λέγοντι, cf. *tremonti* (*tremunt*), forme douteuse qui aurait figuré dans l'antique Chant des Saliens.

L'ō s'est conservé pur après un *u* voyelle ou consonne, jusqu'après le siècle d'Auguste, époque à laquelle il a commencé à subir le même sort : on prononçait donc, on écrivait et il serait bon d'écrire de nos jours *equōs, servōs, exiguōs, quōm* (conjonction), et non *quum*, orthographe des plus bas temps de la latinité qui devrait être rigoureusement proscrite. La consonne labiale s'est ensuite fondue avec la voyelle de même ordre : d'où les graphies *ecus, cocus, cum*, etc.⁽¹⁾

Comme l'*r* subséquent semble faire permuter ũ en ō, il préserve aussi ō atone du changement en ũ : ainsi **tempōs* est devenu *tempūs*, mais *tempōris* est resté intact.

ζ) On trouve encore sporadiquement *ū* au lieu de *ō* devant une nasale suivie d'une consonne : v. g. *unguis*, cf. gr. ὄνυξ = *ὄνυγ-ς, et l'alternance graphique *hunc hunc*.

B. ō en diphthongue. — α) I.-e. *oy* = gr. *oi* = lat. *oi*, mais cette dernière diphthongue n'a pas subsisté. Accentuée elle est devenue *oe*, puis a passé au son d'*ū* : ainsi *oino(m)* de l'épithaphe des Scipions est devenu *ūnum*, cf. gr. *oi-vó-ς* (un), *oi-vή* (le coup de l'as au jeu de dés), *oi-ος* (seul) = **oi-fo-ς* = zd. *aeva* (un), i.-e. **oy-wo-s* fléchi d'une racine démonstrative *i*. On comparera de même *moenia* (murailles) à *mūnīre*, *poena* à *pūnīre*, et l'on observera que *foedus* (traité) = **foidos* est avec *feitō* (se fier) dans le même rapport que *pondus* avec *pendō*⁽²⁾. On peut s'étonner que l'*oe* ait exceptionnellement

(1) On déclinait donc à peu près : *ecus eque equū ecum*, etc. Mais il était inévitable que des influences analogiques se produisissent entre les termes de cette déclinaison, donnant naissance, d'une part, à des formes *equus equum*, de l'autre, à des formes *eco ecī*, toutes historiquement constatées.

(2) Cf. le vocalisme de *πέποιθα* en regard de *πειθω*.

subsisté dans ces trois mots, et peut-être dans quelques autres ; mais *poena* est un emprunt grec ; l'archaïsme *moenia*, qu'on lisait certainement dans les Annales des Pontifes, a pu être remis en faveur pour éviter la confusion avec le régulier *mūnia*, qui avait pris le sens de « charges publiques », et c'est à ces mêmes Annales que les historiens de Rome ont dû emprunter l'archaïsme *foedus*⁽¹⁾. Quant à *oy atone*, il est devenu *ī* : *-oy* finale du locatif sg. de 2^e décl., gr. οἶχοι (à la maison), lat. *humī, domī* ; *-oy* finale du nom. pl. de 2^e décl., gr. ἴπποι, lat. *equī* ; et au dat. pl. enfin, gr. ἴπποις, lat. *equīs*.

β) I.-e. *ow* = gr. *ou* = lat. (*ou*) *ū*. On retrouve très nettement en grec l'alternance *ē/ō* déjà signalée. : *σπεύδω* (je me hâte), *σπουδή* (zèle) ; *κέλευθ-ο-ς* (chemin), *ἀ-χόλουθ-ο-ς* (qui fait le même chemin, compagnon de route) ; fut. *ἐλεύσομαι* = **ἐλεύθ-σομαι* (j'irai), parf. homér. *εἰλ-ήλουθ-α* (je suis allé), etc. Mais la diphthongue *ou* n'est pas aussi aisée à reconnaître en latin ; car l'*ū* peut procéder d'*eu* ou d'*ou*, et dès lors, en présence d'un parfait du type *fūg-ī* (cf. *rū-ī, fū-ī*, arch.), on ne peut savoir s'il remonte à un régulier **foug-ī* = gr. **πέ-φουγ-α* ou à un type **feug-ī* assimilable à *πέ-φευγ-α* où s'est introduit abusivement le vocalisme du présent *φεύγ-ω*. La première alternative toutefois est la plus vraisemblable.

- (35) 8. I.-e. *ō* = gr. *ω* = lat. *ō*. — A. *ō* isolé : i.-e. **gnō-* (connaître), gr. *γνω-τός-ς*, lat. *gnō-tu-s nōtus* ; *-ō* finale de 1^{re} pers. du sg. du prés. de l'indic., **bhēr-ō*, *φέρ-ω, fer-ō*, etc. ; gr. *δώ-ρο-ν*, lat. avec un suffixe différent *dō-nu-m* ; gr. *δώ-τωρ* et tous les noms d'agent en *-τωρ*. lat. **da-tōr*, puis *datōr*, cf. *datōrem*, etc. On ne sait à quoi attribuer la nuance *ū* qui apparaît en latin dans *fūr* = *φώρα*, et dans le suffixe *-tōr-* lorsqu'il vient s'y greffer un suffixe secondaire, *praetor praetūra*. La réduction en syllabe atone donne *ī* dans *conviciūm* (clameur, injure) = **con-vōc-iū-m*. La réduction en *ī* dans *cō-gnītu-s*, etc., doit remonter à un participe perdu qui avait l'*o* ou plutôt l'*a* bref, par un phénomène d'apophonie fort commun (infra 41 et 117).

B. I.-e. *ōy* donne en grec *ωι*, où l'*i* s'écrit mais ne se prononce plus, et en latin *ō*, où l'*i* ne s'écrit même pas : dat. sg.

(1) Comparer aussi le moderne *mūrus* = **moiros* et l'archaïque liturgique *pōmoerium* = **pōst-moir-io-m*.

gr. ἴππω = *equō*. I.-e. *ōw*, sans importance, se réduit également à *ō* en latin, v. g. *mōtus* (mouvement) = **mōu-tu-s*, cf. *mōv-e-ō mōv-ī*.

(36) θ. I.-e. *ǎ* = gr. *ǎ* = lat. *ǎ*.

A. *ǎ* isolé : i.-e. **ǎgō* (faire, conduire), gr. ἄγω. lat. *agō*; i.-e. **ǎntī* (contre, devant), gr. ἀντί, lat. *antē*; gr. ἄγγω (serrer, êtreindre), lat. *ang-ō*, cf. *angu-i-s* (serpent); gr. ἀγρός (champ), lat. *ag-er* = **ag-ro-s*, cf. sk. *áj-ra-s*, etc.

Cet *ǎ* ne subit en grec aucune modification. Mais en latin

α) *ǎ* final, d'ailleurs fort rare, devient *ē* comme *ǒ* final, si vraiment l'instrumental *πεδ-ί* conservé en éolien en fonction d'adverbe (avec), a pour corrélatif une forme *ped-e* = **ped-ǎ*, confondue au surplus avec le locatif *ped-e* = **ped-ī*, et peut-être même avec un ablatif **ped-ēd*, à rattacher au thème i.-e. **ped-* (pied).

β) *ǎ* atone non final donne en général *ē*, qui persiste en syllabe fermée, *factus cōfectus, captus acceptus, cap-iō au-cep-s* (oiseleur), *cap-ut prae-cep-s*, etc., et devient *ī* en syllabe ouverte, *cōficio, accipio*, et les génitifs *parti-cip-is, prae-cipit-is* (1). Toutefois, dans ce dernier cas, devant une labiale, l'*ī* alterne avec un *ǔ*, gén. *au-cūp-is, au-cūp-iu-m* (oisellerie), et l'on trouve souvent les deux orthographes pour un même mot, *mancupium* et *mancipium (capīō)*, ce qui indique dans ces mots la présence de la voyelle intermédiaire entre *u* et *i* (2). Dans *conculiō (quatiō)* et *augurium (garrīō)*, cf. gr. γηρύω = γᾱρύω, crier), la nuance *ǔ* s'explique sans doute par l'influence de la consonne précédente, plus ou moins compliquée de labialisation. C'est aussi l'*ǔ* qu'on rencontre devant un *l* en syllabe fermée : *sallō exsullō, calcō conculcō* (3), etc. Enfin cette loi phonétique est naturellement traversée, comme toute autre, par diverses actions d'analogie : ainsi *agō* donne normalement *adigō*; mais *adāctus* et *cōgo* = **cōǎgo* contracté dénoncent l'intrusion illégitime de la voyelle du verbe simple *āctus, agō*.

(1) Nouvelle application de la loi déjà étudiée pour l'*ǒ* (cf. supra 32 A β).

(2) Cf. supra 30.

(3) L'*l* en syllabe fermée produit labialisation de la voyelle précédente, cf. fr. *autre* devenu *autre*, et l'on va voir que l'affaiblissement d'*au* se fait en *u*.

B. *ǎ* en diphthongue. — I.-e. *ay* = gr. *αι* = lat. (accentué) *ai*, puis *ae*, (atone)⁽¹⁾ *ī* : gr. *αἶθ-ω* (je brûle), *αἶθ-ήρ* (l'atmosphère supérieure où passent les météores), lat. *aed-ēs* (chambre) primitivement sans doute « foyer », cf. la vieille graphie *aid-īlis* ; gr. *λαίος* = **λαί-φο-ς* (gauche), lat. *lae-vo-s* : **-ais* finale du dat. pl. de 1^{re} décl., gr. *ἡμέραις*, lat. *terrīs*, et les affaiblissements connus *quaerō inquirō*, *aestumō existumo*, *caedō decīdō*, etc. — I.-e. *aw* (rare) = gr. *αυ* = lat. *au*, cf. le gr. *αὐξάνω* et le latin *aug-eō aug-ustus*, en syllabe atone *ū*, *claudō sēclūdō*⁽²⁾, sauf l'influence analogique du verbe simple, *adaugeō*, *applaudō*, etc.

- (37) 10. I.-e. *ā* = gr. *ā* = lat. *ā* : i.-e. **bhā-* (parler), gr. (dor.) *φᾶ-μί φᾶ-υᾶ*, (ion.-att.) *φῆ-μί, φῆ-μη*, lat. *fā-rī* (parler), *in-fā-n-s* (qui ne parle pas), *fā-mā*⁽³⁾ (renommée) ; i.-e. **stā-* (placer, se tenir), gr. (dor.) *ἵ-στᾶ-μι*, fut. *στᾶ-σω*, (ion.) *ἵστημι*, *στήσω*, lat. *stā-re stā-bō* ; i.-e. **mā-tēr* au vocatif (ô mère), gr. (dor.) *μᾶ-τερ* (ion.) *μη-τερ*, lat. *mā-ter* ; **tāl-* suffixe des noms féminins de qualité, gr. *νεό-της* = **νεφó-τᾶ-ς* (nouveau), lat. *novi-tās* = **novi-tāl-s*, etc.

Ainsi qu'on l'a vu par les exemples précédents, cet *ā* primitif se conserve parfaitement pur en dorien, et il en est de même dans l'éolien non influencé par d'autres dialectes. Mais en ionien tout *ā* primitif devient *η*. D'autre part l'attique, branche postérieure de l'ionisme, a conservé ou plutôt ramené l'*ā* lorsqu'il est précédé d'un *ι*, d'un *ε*, d'un *υ* ou d'un *ϕ* (c'est ce qu'on nomme assez étrangement l'*α pur* de l'attique et de la κοινή) : v. g. ion. *σοφία* (sagesse), *γενεή* (génération), *σικύη* (courge), *ἡμέρη* (jour), *πρήσω* (je fais), att. *σοφία γενεᾶ σικυᾶ ἡμέρᾳ πρᾶττω*, etc. Les exceptions ne sont qu'apparentes : dans les attiques *κόρη* (jeune fille) et *δέρη* (gorge), l'*η* n'était pas précédé d'un *ρ*, mais d'un *ϕ* qui a disparu après le changement de l'*ā*, primitif **κόρφα*

(1) Ne pas oublier que les lois de l'accentuation classique sont ici hors de cause.

(2) Dans les deux groupes *ai* et *au*, l'*a* atone en syllabe fermée devient *e*, selon la règle précédente, et l'on sait que *ei* et *eu* aboutissent respectivement à *ī* et *ū*.

(3) Pour l'*ǎ* final du latin voir l'étude de la déclinaison, infra 193, 1.

(cf. lesb. $\chi\acute{o}\rho\rho\bar{\alpha}$, dor. $\chi\acute{o}\rho\bar{\alpha}$, ion. $\chi\acute{o}\rho\eta$) et * $\delta\acute{\epsilon}\rho\epsilon\bar{\alpha}$ (cf. sk. *grīvā*, gorge, et lesb. $\delta\acute{\epsilon}\rho\rho\bar{\alpha}$); inversement $\sigma\tau\omicron\bar{\alpha}$ (portique) remonte à $\sigma\tau\omicron\bar{\alpha}$, qu'on rencontre également, et $\Lambda\theta\eta\gamma\bar{\alpha}$ (la déesse) n'est pas le même mot que $\Lambda\theta\eta\gamma\eta$, mais, comme l'indique le circonflexe, une contraction de $\Lambda\theta\eta\gamma\acute{\alpha}\bar{\alpha} = \Lambda\theta\eta\gamma\acute{\alpha}\bar{\alpha}$. Quant aux nombreux noms de 1^{re} décl. du type $\delta\acute{o}\xi\bar{\alpha}$, $\mu\omicron\upsilon\sigma\bar{\alpha}$, $\acute{\alpha}\mu\lambda\bar{\alpha}$ etc., ils ont l' α bref et se réclament d'une tout autre origine⁽¹⁾.

D'après cela on devrait s'attendre à ne jamais rencontrer d' $\bar{\alpha}$ en ionien, ni en attique, sauf l' $\bar{\alpha}$ pur. On en rencontre pourtant; mais ce ne sont pas des $\bar{\alpha}$ primitifs et ils se sont développés dans l'ionien isolé après la séparation des dialectes, par conséquent à une époque très postérieure à la permutation de l' $\bar{\alpha}$ panhellénique en η ionien. Ainsi l'accus. pl. $\tau\bar{\alpha}\varsigma \mu\omicron\upsilon\sigma\bar{\alpha}\varsigma$ remonte à une antique forme grecque $\tau\bar{\alpha}\nu\varsigma \mu\omicron\delta\omicron\sigma\bar{\alpha}\nu\varsigma$, dont on rencontre encore des exemples dans les inscriptions (crétois). On a de même $\pi\bar{\alpha}\sigma\alpha = \pi\bar{\alpha}\nu\sigma\alpha$, $\lambda\bar{\upsilon}\sigma\bar{\alpha}\sigma\alpha = \lambda\bar{\upsilon}\sigma\bar{\alpha}\nu\sigma\alpha$, etc., toutes formes auxquelles le lesbien répond par $\tau\bar{\alpha}\iota\varsigma \mu\omicron\upsilon\sigma\bar{\alpha}\iota\varsigma$, $\pi\bar{\alpha}\iota\sigma\alpha$, $\lambda\bar{\upsilon}\sigma\bar{\alpha}\iota\sigma\alpha$, etc., dénonçant ainsi le caractère hystérogène de la longue ionienne.

L' $\bar{\alpha}$ en diphthongue n'est pas rare, surtout dans la combinaison $\bar{\alpha}\gamma$, mais n'offre aucune particularité importante.



- (38) Le grec n'a point de signe spécial pour la semi-voyelle γ : il l'écrit par un ι entre deux voyelles comme en diphthongue. Il en a un pour la semi-voyelle ω , qui, notée en diphthongue par un υ , est en tant que semi-voyelle indépendante transcrite par le signe ε , 6^e lettre de l'alphabet dans les dialectes éoliens et doriens. Ce sont, en effet, ces dialectes seuls, et surtout le dorien⁽²⁾, qui ont le plus fidèlement conservé l'articulation du ε , très semblable sans doute à celle du ω anglais et perdue de très bonne heure par l'ionien-attique.

Le latin n'a aucun signe spécial pour l' γ et le ω : on écrivait *iugum*, *novus*, tout comme si ces mots eussent été trissyllabes.

(1) Infra 112 et 197.

(2) On voit que la désignation usuelle « digamma éolique » recèle un légère impropreté. Les poètes lesbiens ne connaissent plus le ε .

L'invention du *j* et du *v* date des temps modernes. Toutefois on n'a pas cru devoir proscrire ici ces caractères commodes, dont l'absence eût pu dérouter le lecteur. L'important est de ne jamais oublier qu'ils représentent respectivement l'*y* du mot *yeux* et le *w* anglais.

Le principe qui domine cette matière peut se formuler brièvement ainsi : le latin a conservé avec assez de fidélité les semi-voyelles primitives ; le grec au contraire les a peu à peu éliminées au point de n'en plus présenter d'autres que celles qu'il a développées postérieurement dans son propre domaine.

La semi-voyelle antécédente peut être initiale ou médiale ; médiale elle peut se trouver entre deux voyelles ou entre consonne et voyelle. On l'étudiera successivement dans les trois positions.

- (39) 1. I.-e. *y*. — A. Initial, se conserve en latin et devient esprit rude (*h*) en grec : i.-e. **yēq-rt* ou **yěq-rt* (foie), gr. ἥπ-αρ, lat. *hec-ur*, cf. sk. *yāh-rt* ; i.-e. **yōro-* (temps, année), gr. ὄρο-ς (an), ὄρ-α (saison, période), cf. allem. mod. *jahr* (an) ; i.-e. **yó-s* (qui), gr. ὄ-ς ἢ ὄ, cf. sk. *yā-s yā yā-d* ; gr. (lesb.) ὕμμες = **ūmμες*, ion.-att. ὑμεῖς (vous) = sk. *yūsmā-*. De cette nature paraît être l'*y* de *juvenis*, s'il faut le rapprocher du gr. ἡβᾶ malgré la discordance du vocalisme. Mais l'indo-européen possédait encore un autre *y*, que le sanscrit et le latin confondent avec le premier, et que le grec en distingue : il y répond à l'initiale par un ζ, i.-e. **yug-* (joindre), sk. *yuj-* (joindre), *yug-á-m* (joug), lat. *jung-ō*, *jug-u-m*, gr. ζεύγ-νῶ-μι ζυγ-ό-ν. Il est assez malaisé de préciser la différence originelle de ces deux phonèmes⁽¹⁾.

B. Intervocalique, disparaît toujours en grec et en latin (le lesbien le conserve après *·*) : i.-e. **tréy-es* (trois, cf. sk. *tráy-as*), gr. τρεῖς = **τρέες* = **τρέy-ες*, lat. *trēs* ; i.-e. **bhǔ-yō* (je produis, je deviens), gr. φύ-ω, cf. lesb. φυίω, lat. arch. *fu-ō* subj. *fu-ām*, et de même λύω — **λύyω*, τίω = **τίyω*, *fīō* = **feiyō* ; gr. φορέω = i.-e. **bhoré-yō* (cf. sk. *bhārā-yā-mi*, je fais porter), lat. *mone-ō* ; gr. τιμάω = **timā-yω* et lat. *amō* = **amāō*

(1) Cette dualité, que le grec est seul à présenter, pourrait ne tenir qu'à un phénomène de doublets syntactiques. Cf. L. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 324.

(cf. τιμῶ) = *amā-yō, et ainsi de tous les verbes dits contractes; suffixe formatif d'adjectifs -yo- après voyelle, gr. χρύσε-ος = *χρῶσε-yo-ς, lat. aure-u-s = *ause-yo-s, cf. sk. hṛanyá-ya-s (d'or), etc. Quand la première voyelle est une nasale ou une vibrante, on verra que le traitement est différent.

On trouve pourtant en grec nombre d'i intervocaliques; mais ils le sont devenus postérieurement en grec même, par la chute d'une consonne primitive (v. g. καίω (je brûle) = *καίϝω, infra), ou bien l'analogie les a réintroduits dans des formes d'où ils avaient dû primitivement disparaître: ainsi dans τιθείην, διδοίην, au lieu desquels on attendrait *διδόην, etc., la diphthongue est probablement analogique de διδοῖμεν, etc., où l'i ne devait pas tomber.

En latin non plus le j intervocalique n'apparaît qu'en tant que résidu d'un groupe de consonnes fondues ensemble, v. g. mājor = *māg-yōs⁽¹⁾, cf. māg-nu-s et μακ-ρός, et mēiō (j'urine) = *meih-yō, cf. gr. ὀμιχ-έω et sk. mih migh (même sens), etc.

Le grec postérieur, et surtout l'attique, a même éliminé partiellement l'i devenu intervocalique par suite de chute d'une consonne: gr. homér. τοῖο (du) devenu *τόο, puis contracté (lesb. dor.) τῶ (ion.-att.) τοῦ; gr. homér. τελείω, néo-ion. τελέω, att. τελεῶ, etc.⁽²⁾. Toutefois ce dernier processus est beaucoup moins constant: de là les finales de verbe en -είω- = -έω, et les finales d'adjectifs bien connues en -οιο-, -αιο-, -ειο-, qui répondent à des lois phonétiques encore assez mal définies.

C. Entre consonne et voyelle le y proethnique devient i voyelle en latin; en grec il se combine de diverses manières avec la consonne précédente.

α) Si c'est une continue, une nasale ou un r, l'y mouille la consonne (supra 22, 3 B) et produit sur la syllabe qui la précède le phénomène connu sous le nom d'allongement compensatoire: i.-e. *ló-syo (gén. du démonstratif *τό-, cf. sk. tá-sya), gr. *τό-syo, d'où *τοῖσο et τοῖο, de même τελέω = *τελείω = *τελείσιω = *τελέσ-yω (τέλεσ-, but); i.-e. *owyo- (augurer, de

(1) Mieux encore *māh-ios-, cf. sk. mäh-īyān (plus grand).

(2) C'est ainsi encore que le vb. ποιέω doit souvent se lire ποίω chez les tragiques, comme l'indique la scansion du vers (cf. l'emprunt latin *poēta*).

**owi-*, oiseau), gr. **οἰψυο-μαι*, d'où **οἰψομαι*, *οἶομαι* (je pense), de même *καίω* = **καίψω* = **καῖψ-γω* (cf. l'*υ* de *καύ-σω*, fut.); en lat. *ī*, *caes-iu-s* (bleu), *Gāv-iu-s* (nom propre), rac. **gāw-*, cf. gr. *ἀ-γαυό-ς* (vaillant); gr. **κτέν-γω* (je tue), lesb. *κτέννω*, ion.-att. *κτείνω*; gr. **φθέρ-γω* (je corromps), lesb. *φθέρρω*, ion.-att. *φθείρω*, en lat. *ī* dans *ven-iō*, *or-iō-r*, etc.

β) Si la consonne est un *l*, l'*γ* s'y assimile, i.-e. **al-yo-s* (autre), gr. *ἄλλος*, mais lat. *al-iu-s*.

γ) Si c'est une momentanée labiale, l'*γ* devient momentanée dentale de même ordre, gr. *τύπτω* (je frappe) = **τύπ-γω*, mais lat. *cap-iō*.

δ) Avec toute autre momentanée, *γ* donne par combinaison *ζ*, si elle est sonore, et *σσ* (att. *ττ*), si elle est sourde : *στιζω* (je pique) = **στιγ-γω*, cf. fut. *στιζω*, lat. *fug-iō* = ion. *φύζω*; *Ζεός* (le ciel, le jour) = **δγ-ηύ-ς*. sk. *dyāus*, lat. *diēs*; *ἥσσον* (moins), att. *ἥττον* = **ἥκ-γων*, cf. *ἥκ-κ* (peu) et le lat. *sēc-u-s*; *ἑλάσσον ἑλαττον* (moins) = **ελαχ-γων*, cf. *ελαχ-ύ-ς*; *κρέσσων* *κρείττων* (meilleur, plus fort) = **κρέτ-γων*, cf. *κρατ-ύ-ς*; *μέσσος* *μέσσος* = **μέθ-γο-ς*, lat. *med-iu-s*, sk. *mādh-ya-s*, donc i.-e. **mēdh-yo-s*. Les comparatifs du genre de *ώκιων* (lat. *ōcior*) et *βαθίων*, au lieu desquels on attendrait **ώσσων*, *βάσσων* (ce dernier existe)⁽¹⁾, contiennent un suffixe de comparatif *-iōn-* différent de *-yōn-*, cf., sk. *māh-īyān* (plus grand). De même, les adjectifs *ἄγιο-ς* (saint), *στυγιο-ς* (odieux), etc., se ramènent, non à **ἄγ-γο-ς*, qui eût donné **ἄζος*, mais à *ἄγιο-ς*, i.-e. **yāg-io-s*, avec suffixe *-iō-* comme lat. *patr-iu-s*, gr. *πάτρ-ιο-ς* = sk. véd. *pitr-ia-s*.

- (40) 2. *w*. — A. Initial = gr. *ϝ* = lat. *v*. Le *ϝ* grec se lit dans un très grand nombre d'inscriptions, surtout doriennes, *ϝέξ* (six), *ϝάναξ* (chef), *ϝίσσον* (= ἴσον. égal), etc., et l'existence nous en est attestée dans l'éolien homérique par les hiatus apparents qu'il écarte et les longueurs de position qu'il justifie⁽²⁾. Les dialectes ioniens l'ont perdu de fort bonne heure et toujours remplacé par l'esprit doux. Exemples : *ἔργ-ο-ν* (œuvre) = *ϝέργ-*

(1) Cf. *πάσσονα* (v. g. σ 195) = **πάχ-γον-α*, comparatif de *παχ-ύ-ς* (gros) = *pīng-u-i-s*.

(2) Cf. Havet-Duvau, *Métrique*, n° 42.

o-v, cf. allem. *werk*; ἔπ-ος (parole), εἰπέ (dis) = *ῥέπ-ος*, *ῥεῖπ-έ*, cf. lat. *vōc-s*; *ῥάσ-τω* ἄσ-τω (ville), cf. sk. *vās-lu* (maison); *ῥοῖκ-ος* οἶκος (maison) = lat. *vīc-u-s* = sk. *vēḥ-ās*, etc. Quelquefois le grec semble répondre au *v* lat. par esprit rude : ἔννῶμι, (ion.) εἴνῶμι (je revêts) = **ῥέσ-νῶ-μι*, cf. *ves-li-s*; ἔσπερος (couchant), lat. *vesper*; ἐστῆζ (foyer), lat. *Vesta*; mais il est probable que dans ce cas l'aspiration s'est développée dans le domaine grec et n'a rien de commun avec le *w* primitif.

Initial devant consonne *w* disparaît en latin : *rādīx* (racine) = **wrādīc-s*, cf. gr. *ῥάιζα*, all. *wurzel*. Il persiste ou disparaît en grec selon les dialectes : éléen *ῥῶτῶ* = ion. ῥήτρη (traité); ῥέζω (faire), hom. *ῥρέζω* = **ῥρέγ-γω*, cf. *ῥέργ-ο-ν*, etc. Mais, dans ceux même qui le conservaient, on peut croire qu'il s'assimilait, dans la liaison syntactique des mots, à la consonne suivante, et par exemple, quand Homère écrit πολλά λισσομένω (λᾶ allongé par position), lire à volonté πολλά λισσομένω ou πολλά λλίσσομένω⁽¹⁾. Ce dernier doublement est de règle quand le *ῥ* initial devient médial en composition : **ῥῶν* (mouton), gén. *ῥων-ός*, hom. πολυ-ῥρην (riche en moutons); *ῥήγ-νῶ-μι* (briser), aor. pass. ἐ-ῥράγ-η, adj. ἀ-ῥρηκ-τός (indestructible), etc. Toutefois l'éolien contracte dans ce cas le *ῥ* avec la voyelle précédente, αὔρηκτος = **ᾗ-ῥρηκτος*, εὐράγη, etc., et c'est à une diphthongaison du même genre qu'il faut rapporter le type homérique εὐαδε (il plut) = ἔ-ῥαδ-ε (v. g. Ξ 340).

B. Intervocalique. — Sauf ce dernier cas exceptionnel, le *ῥ* intervocalique ne sonnait probablement plus dans la langue d'Homère. A plus forte raison a-t-il disparu dans l'ionien postérieur, l'attique et la κοινή. Mais on le lit fréquemment dans les inscriptions doriennes, Ποτειδάῤῥωνι, προῤῥεπάτω, ἐπιῤῥοίκοις, et le latin l'a partout conservé : νέος *novos*, ἐννέα *novem*, οἰς *ovis*, etc. Dans *tuus* = *tovos* (supra 32 A α), le *v* n'est pas tombé, mais s'est fondu avec l'*o* atone⁽²⁾ comme dans *denuō* = **dé novō*, cf. *auceps* = **avi-ceps*, etc.

(1) Impf. homér. ἐλλίσσεται (il suppliait), mais aussi parfois ἐλλίσσεται (A 15).

(2) Les possessifs, comme les pronoms dont ils dépendent, sont souvent enclitiques.

C. Entre consonne et voyelle. Ici les combinaisons sont fort variées, et l'on doit se borner à passer en revue les plus importantes.

α) Nasale ou vibrante + *w* : en lat. *u* ou *v* alternant selon des lois mal définies ; en gr., suivant les dialectes, le *ϝ* s'assimile, ou produit un allongement compensatoire et disparaît, ou disparaît sans compensation : lat. *genu-a* (genoux, aussi *genva*), gr. *γόνϝ-αττ, d'où éol. γόνναττ, ion. γούναττ, att. γόναττ ; gr. *ξένϝ-ος (étranger), éol. ξέννος, dor. ξήνος, ion. ξεινος, att. ξενος ; gr. *πολ-ϝ-ος (beaucoup), éol. πόλλο-, att. πολλός-, cf. ion. πουλύ (homér.) ; gr. *σολ-ϝ-ος (entier), éol. probable *ἄλλος, cf. lat. *sollus sōlus*, ion. οὔλος, att. ὄλος = i.-e. **sol-wo-s*, cf. lat. *sālvos* ⁽¹⁾ ; gr. *κόρϝ-η (jeune fille), att. κόρη (supra 37).

β) *k* + *w* = gr. ππ, ἴππ-ος (aussi ἴκκ-ος-) ; lat. *qu*, *equ-o-s*, où l'*u* n'est traité ni comme voyelle puisqu'il ne forme pas syllabe, ni comme consonne puisqu'il ne fait pas position.

γ) *l* + *w* : gr. (crétois) ττ ἐ accus. « toi », dor. τέ (chute pure et simple), ion.-att. σέ = *σσε, cf. τέσσαρες = *τέττρες, sk. *catvā-ras* (quatre) ; en lat., chute pure, et simple dans *tē*, mais vocalisé dans *quattuor quattuor*.

δ) *d* + *w* : gr. *δϝίς (deux fois) devenu δίς (cf. δώδεκα), c'est-à-dire sans doute *δδίς, si l'on en juge par le doublement de ἔδδειςεν (homér.) = *ἔ-δϝει-σεν, δέδδ: (écrit δεῖδι) = *δέ-δϝι-α, formes de la racine δϝει (craindre) ; en lat., vocalisé dans *duōdecim* (probablement sous l'influence du vocalisme de *duō* = i.-e. **du-ō*, gr. δύω), mais en général *dv* qui devient *b*, *bis* = **dvīs*, *bellum* = **dvellum*, cf. *duellum*, *bonus* = *dvonus* et (arch.) *dvēn-o-s*. Ce changement était assez récent pour que les Latins en eussent gardé le souvenir au temps de Varron.

ε) *s* + *w* : en grec σϝ initial, infra 68, 2 ; médial devient σσ, ἴσος ἴσος (égal) = ϝίσϝος, sk. *viśva-* (tout) ; en latin *svē* devient *sō*, *sōror* = **svēsor*, sk. *svāsar-* (sœur), cf. all. *schwester*, *somnus* = **sop-no-s* (cf. *sōp-īre*) = **svēp-no-s*, sk. *svāp-na-s* (sommeil), i.-e. **swēp-no-s*.

(1) Il est probable que *sollus salvī*, tout comme *ecus equī*, et aussi *dous dvī*, sont deux cas d'une seule et même déclinaison que l'analogie a dédoublée. Pour *salvī* = **solvī*, cf. 34 A α et ε i. n.

Le son *w* du grec n'est pas toujours transcrit τ : souvent on trouve β , v. g. $\beta\rho\acute{\iota}\sigma\delta\alpha = \beta\zeta\alpha$, ce qui semble indiquer une tendance à changer *w* en *v*-consonne ; on a vu la transcription éolienne υ ; quant aux graphies des manuscrits, γ , τ , ρ , ce sont de simples erreurs dues à des copistes de la basse époque, qui ne savaient plus ce que c'était que le signe τ .

SECTION III.

APOPHONIE VOCALIQUE.

- (41) Si l'on vient à considérer au hasard une syllabe quelconque contenant un des phonèmes que nous avons étudiés jusqu'à présent, on s'aperçoit aisément que, soit en grec, soit en latin, soit dans toute autre langue de la famille, elle peut revêtir diverses nuances vocaliques, distinctes, mais fort voisines l'une de l'autre, et parfaitement corrélatives d'une langue à l'autre. Ce phénomène, qui n'est nulle part mieux visible qu'en grec et dans les syllabes à diphthongue, $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\text{-}\omega$ $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\iota\pi\text{-}\omicron\text{-}\nu$ $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\omicron\text{-}\pi\text{-}\alpha$, $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\acute{\upsilon}(\theta)\text{-}\sigma\omicron\text{-}\mu\alpha$: $\acute{\eta}\lambda\upsilon\theta\text{-}\omicron\text{-}\nu$ $\acute{\epsilon}\iota\lambda\text{-}\acute{\eta}\lambda\upsilon\theta\text{-}\alpha$, a reçu le nom d'apophonie vocalique, et l'on y peut distinguer trois degrés essentiels, que nous désignons respectivement sous les noms de degré normal, réduit et fléchi.

Il appartient à la morphologie de déterminer les formes étymologiques ou grammaticales dans lesquelles apparaît régulièrement chacun de ces degrés. Il suffit de dire ici que, sauf les perturbations analogiques, chacun d'eux caractérise toujours, soit dans la même langue, soit d'une langue à l'autre, les formations de même ordre ⁽¹⁾. Le procédé remonte donc incontestablement à la langue mère. Quant aux applications, il y a lieu de distinguer les syllabes suivant qu'elles contiennent, à l'état normal : 1° un $\acute{\epsilon}$ isolé ou en diphthongue ; 2° toute autre voyelle brève isolée ou en diphthongue ; 3° une voyelle longue.

(1) Ainsi l'alternance d' $\acute{\omicron}$ et $\acute{\epsilon}$ dans la conjugaison, $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\text{-}\nu\tau\iota$ $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\text{-}\tau\epsilon$, *legu-nt legi-tis*, le degré fléchi au radical du parfait, le degré normal au présent en $\text{-}\acute{\omicron}$, $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\text{-}\omega$, $\acute{\alpha}\iota\sigma\text{-}\acute{\omicron}$ = *doic-ō*, etc.

1. Etat normal ě. — L'apophonie est ici d'une clarté qui ne laisse rien à désirer : au degré fléchi, ě devient ō ; au degré réduit, il disparaît complètement. Dans ce cas, si l'ě était en diphthongue, la semi-voyelle de la diphthongue devient voyelle pour soutenir la syllabe ; si l'ě était isolé, la syllabe disparaît avec lui, pourvu que les consonnes qui s'appuyaient sur lui trouvent à s'appuyer sur d'autres voyelles voisines ; mais, si le résidu de la réduction se trouve être un groupe de consonnes imprononçable, l'ě est fixé par ce groupe et le degré réduit ne se distingue pas alors du degré normal. Examinons ces diverses positions :

A. ěy : types indo-européens *bhěydh (se fier), réduit *bhūdh, fléchi *bhōydh.

α) Dans la racine : gr. πείθ-ο-μαι, aor. ἐ-πιθ-ό-μην, pf. πέ-ποιθ-α, lat. *fīd-ō* et *fīd-u-s*, *fīd-ēs* et (*per-*)*fīd-u-s*, *foed-us* ; gr. ψεῖδ-ος (image), ψιδ-έ (imper., vois), pf. ψοῖδ-α, lat. *vīd-eo*, pf. *vīd-i* = *void-i (?) supra 34 A β).

β) En suffixe : gr. πόλ-ι-ς, nom. pl. πόλ-ε-ες, = *πόλ-εy-ες, lat. *av-i-s*, nom. pl. *avēs* = *av-ē-ēs = *av-ěy-ēs, etc.

B. ěw : types i.-e. *bhěwǵ (fuir), réduit *bhūǵ, fléchi *bhōwǵ.

α) Dans la racine : φεύγ-ω φουγ-ή, cf. lat. *fūg-i*⁽¹⁾ et *fūg-a* ; ε-ρευθ-ος (rougeur) et ε-ρυθ-ρός (rouge), cf. lat. *rūb-er* = *rub-ró-s et *rūf-u-s* = *réuf-o-s ou *rouf-o-s.

β) En suffixe : gr. ἡδ-ύ-ς, fm. ἡδεῖα = *ἡδ-έf-ια.

C. ě isolé mobile : types i.-e. *gěn (engendrer, naître), réduit *gn, fléchi *gǵn.

α) Dans la racine : gr. γέν-ος, présent à redoublement γί-γν-ο-μαι, pf. γέ-γον-α, lat. *gen-us* et *gī-gn-ō* ; gr. φέρ-ω, en composition (δί-)φερ-ο-ς, (siège à 2 personnes), subst. φορ-ός φορ-ᾶ, lat. *fēr-ō* et probablement (*candēta-*)*br-u-m*⁽²⁾ (support de la chandelle) ; en tout cas *pěnd-ō* et *pǵnd-us*.

β) En suffixe : gr. κύ-ων, voc. κύ-ον, gén. κυ-ν-ός, cf. lat.

(1) Cf. supra 34 B β.

(2) *br* équivalant à **bhr*, état réduit de la racine **bher* (porter). De même πέλο-μαι (je suis) aor. ἐ-πλό-μην, πέτομαι (je vole) et ἐπτόμην, etc.

car-ō car-n-is (réduit), *hom-ō hom-in-is* ; gr. accus. πα-τέρ-α, gén. πα-τρ-ός.

D. ě isolé fixe : types i.-e. **spĕk* et **skĕp* (voir), réduit **spĕk* et **skĕp*, fléchi **skōp* : gr. σκέπ-το-μαί, et σκοπ-ή (observatoire), (ἐπι-)σκοπ-ο-ς (surveillant) ; lat. *tĕg-o* et *tōg-a*, etc.

2. État normal *ǎ*, *ǒ*. — Ici la question se complique, car il n'est pas même sûr qu'une syllabe puisse contenir à l'état normal une voyelle brève autre que l'*ě* : dès lors le degré que nous nommons ici état normal pourrait bien n'être qu'un état réduit originaire. Voici quelques-unes des apophonies les plus sûres : — pour *ǎ*, gr. ἄγ-ω (στρατ-)ἄγ-ός ἀγ-ωγ-ή, lat. *ǎg-ō* (*amb-ǎg-ēs* et *ēg-ī*) ; gr. αἶθ-ω (brûler) ἰθ-αρός-ς (clair), lat. *aed-ēs aes-lu-s* (chaleur) *īd-ūs* (pl., les nuits de pleine lune) ; — pour *ǒ*, ὄπ-σο-μαί (je verrai), pf. ὄπ-ωπ-α, sans autre degré ; en latin, un seul degré, *ōc-ulu-s*.

3. État normal *ā*, *ē*, *ō*. — L'*ā* se réduit en *ǎ* et se fléchit en *ō*, i.-e. **bhā* (parler), réduit **bhǎ*, fléchi **bhō* : gr. φᾶ-μί, φᾶ-μᾶ, φᾶ-μέν pl. 1, φω-νή (voix), lat. *fā-mi* et *fā-leor* ; gr. ἴ-στᾶ-μί, aor. ἔ-στᾶ-ν, mais στᾶ-τός, etc., cf. lat. *stā-re*, *stā-men* (chaîne d'une étoffe), et *stā-tu-s* (état), *stā-lu-s* (fixé), *stā-bili-s*, *stā-lu-ō*. Il y a même peut-être dans *τίω* (je place) = *στ-τός-ω une trace d'un degré ultra-réduit par disparition complète de l'*ǎ*.

Pour *ē* et *ō* le degré ultra-réduit existe aussi ; le degré fléchi est *ō*, se confondant pour le dernier phonème avec l'état normal ; quant à la réduction ordinaire, tout porte à croire qu'elle se faisait en *ǎ*, apophonie que le latin a assez fidèlement conservée, v. g. dans *sē-men sǎ-lu-s*, *dō nu-m dǎ-tu-s*. Mais le grec, par imitation du rapport ἴστᾶμι στᾶτός, s'est créé une apophonie τίθημι θετός et δίδωμι δοτός, ce qui revient à dire qu'en général *ē* s'y réduit en *ě* et *ō* en *ǒ* : cf. encore ἦμα (jet) ἦμι (lancer), verbal ἔτός, pf. dor. ἔωχα, et θῆ-μα, θω-μός-ς, lat. *fā-c-ō*.

- (42) Tels sont les principaux effets de l'apophonie. Quant aux causes de ce phénomène, elles sont parfaitement connues, au moins en ce qui concerne le degré réduit. En effet, le sanscrit, qui a mieux conservé que toute autre langue l'accentuation originaire, fait voir par de nombreux changements d'accent tels que *ê-mi i-más* = gr. εἶ-μι ἴ-μεν, que l'état normal de la

syllabe coïncidait avec l'accent, l'état réduit avec l'atonie ; et c'est ce que montrent encore en grec les alternances du genre de λείπ-ειν λιπ-εῖν, πα-τέρ-α πα-τρ-ός, στᾶ-μεν (dor.) στῆναι (ion.) et στᾶ-τό-ς. Mais tantôt, l'accentuation venant à changer, l'accent est venu se placer sur la syllabe même qui primitivement s'était réduite en devenant atone, cf. *imás* et ἴμεν ; tantôt au contraire, l'accent demeurant immobile, une forme réduite a été éliminée sous l'influence d'une forme normale voisine (soit le génitif φρεν-ός dont le vocalisme est imité de celui de l'acc. φρέν-α), en sorte qu'une syllabe atone présente irrégulièrement l'état normal. Dans le latin, l'accentuation, profondément troublée, ne coïncide plus qu'accidentellement avec l'état du vocalisme.

Quant au degré fléchi, des alternances d'accent et de vocalisme telles que celle de γέν-ος et εὐ-γεν-ής, de φρήν et ἄ-φρων, semblent bien y dénoncer aussi un effet particulier de l'accentuation proethnique. Mais ici l'accent n'est pas seul en cause, et l'extrême complication des phénomènes de cet ordre n'a pas permis jusqu'à présent de les traduire en loi.



CHAPITRE III.

NASALES ET VIBRANTES.

SECTION I^{re}.

L'APOPHONIE APPLIQUÉE AUX CONSONNES-VOYELLES.

- (43) Lorsqu'une syllabe susceptible d'apophonie a pour soutien un *ē*, il peut arriver, et en fait il arrive souvent, que cette voyelle soit accompagnée d'une nasale ou d'une vibrante, γέν-ος *pend-ō*. En l'état, la syllabe se fléchira aisément; la réduction sera également aisée, si le groupe de consonnes qui en résulte trouve dans la syllabe voisine une voyelle où s'appuyer, et l'on a vu plus haut γέ-γον-α et γέ-γγ-ω. Mais qu'arrivera-t-il si la nasale ou la vibrante se trouve serrée entre deux consonnes, formant ainsi un groupe imprononçable sans voyelle? La réponse s'impose: c'est elle-même qui deviendra voyelle pour soutenir les consonnes voisines: en d'autres termes, de même que dans λείπω ἔλ-πον, φεύγω ἔφυ-γον, l'*i* et l'*u* semi-voyelle se vocalisent quand l'*ε* a cessé de les soutenir, de même, à un présent ind.-eur. **dérk-ō* (je vois), a dû nécessairement correspondre un aoriste **e-drk-ō-m* (gr. δέρκ-ομαι ἔ-δρκ-ον), et l'apophonie du parfait **wóyd-a* **wid-més* (gr. ἠοῖδ-α ἠῖδ-μεν) appelle irrésistiblement une apophonie parallèle dans **ge-gon-a* *ge-gñ-més* (gr. γέ-γον-α γέ-γα-μεν).

Seul de sa famille, le sanscrit a conservé l'*ḡ*-voyelle, dernier débris du vocalisme primitif: aussi répond-il à ἔδρκον par *ádḡcam*, à πατράσι par *pilḡ'su*. Mais, quand même nous n'aurions pas son précieux témoignage, l'analogie seule du reste de la déclinaison, πατέρα, πατρός, etc., nous permettrait de recon-

naître dans *τρά* de *πατράσι* le même degré vocalique que dans *τρ* de *πατρί*, modifié seulement par ce fait accidentel que dans *πα-τρ-ί* l'*r* s'appuie sur l'*ι*, tandis que dans **πα-τρ'-σι* le *t* est forcé de s'appuyer sur l'*γ*. Et de même le parallélisme évident de *λείπω* *ἔλιπον* *λέλοιπα*, *ἐλεύσομαι* *ἤλυθον* *εἰλήλουθα*, *δέρκομαι* *ἔδρακον* *δέδορα*, *πέισσομαι* (= **πένθ-σο-μαι*, cf. *πένθ-ος*, douleur) *ἔπαθον* *πέπονθα*, suffirait à montrer que *δρα* est la réduction de *δερα* et à dénoncer dans le radical d'*ἔπαθον* = **ἔ-πιθ-ο-ν* une nasale latente.

Ainsi la phonétique historique confirme absolument ce que la phonétique physiologique nous avait déjà appris⁽¹⁾, à savoir qu'en général les nasales et vibrantes sont consonnes quand elles s'appuient sur une voyelle, voyelles lorsqu'une consonne s'appuie sur elles.

SECTION II.

NASALES ET VIBRANTES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES.

- (44) Le grec ni le latin n'ont de nasales ou de vibrantes voyelles. On verra comment ils ont transformé celles de l'indo-européen.

Le grec a trois nasales-consonnes qu'il écrit respectivement *γ*, *ν* et *μ* : le *γ* est, devant une explosive gutturale (*ἄγγελος* *ἄγκυρα* *ἄγκυρα*), la transcription ordinaire de la nasale gutturale (supra 21, 2°), qui n'apparaît jamais que dans cette position⁽²⁾; le *ν* est la nasale dentale, le *μ* la nasale labiale, sans difficulté. On les trouve souvent écrites l'une pour l'autre, v. g. *ἄγγελος*, *ἀνφοτάριος*, etc.

Le latin a également trois nasales : la gutturale, écrite *n* devant gutturale, *angulus* (= *añgulus*)⁽³⁾, et *g* devant nasale, *dignus* (= *dīñnus*), la dentale *n* et la labiale *m*. Ces deux signes s'échangent fréquemment dans les inscriptions. Souvent

(1) Supra 19, 4-6.

(2) Toutefois le *γ* suivi de nasale (*ἄγκυρα*) était probablement un *ñ* guttural

(3) Archaiquement on trouve aussi la transcription *aggulus*, *ageps*, importée par les hellénisants.

aussi la nasale ne s'écrit pas (*fēcerul, mēsēs*), particulièrement l'*m* finale dans les inscriptions archaïques : *oinō, virō* (epit. Scip.). C'est que l'*m* finale sonnait très faiblement, au point, comme on sait, de ne pas empêcher l'élosion de la syllabe devant voyelle subséquente. Au témoignage des grammairiens, c'était à peine une faible résonnance nasale, et aucune langue romane n'a conservé trace de l'*m* finale latine.

Le grec a deux vibrantes, ρ et λ. Le ρ = *r* était lingual, selon toute apparence ; mais on manque de données sur la prononciation exacte du ϣ initial, que les Latins ont transcrit par *rh*. Le λ est un *l* alvéolaire assez voisin de *d*. Les deux vibrantes latines corrélatives, *r* (lingual) et *l*, n'offrent aucune difficulté.

SECTION III.

NASALES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

- (45) Une observation générale à laquelle sont subordonnées toutes les concordances qui vont suivre, c'est que, en grec comme en latin, la nasale suivie d'une consonne s'accommodé toujours au caractère de la consonne qui la suit. Ainsi l'*n* de **pénqe* (cinq) reste guttural dans le latin *quinque*, où il précède une gutturale, mais devient respectivement dental ou labial dans πέντε et (éol.) πέμπε, où le *q* primitif est devenu τ ou π. On connaît les juxtapositions, gr. ἐντέλλω ἐγκλέω ἐμπόδων, lat. *intendō ignōscō* (= **in-gnōscō*) *impediō*, et le même fait se produisait dans la liaison syntactique de deux mots distincts, lat. *eandem* et gr. τῆμ πόλιν, τὸν κόλπον (prononciation encore en usage), comme l'attestent de très nombreuses transcriptions.

Cette tendance à l'accommodation remonte en partie à l'indo-européen, qui avait déjà autant de nasales, consonnes ou voyelles, que de momentanées, savoir la vélaire, la palatale, la dentale et la labiale.

§ 1^{er}. — Consonnes.

- (46) 1. L'*n* primitif (vélaire ou palatal) donne *n* en grec et en latin, en tant toutefois que la consonne subséquente reste

gutturale (supra) : gr. ὄγκος (crochet), ἄγκω, lat. *uncus, angō*, etc.

- (47) 2. I.-e. *n* = gr. *ν* = lat. *n* : gr. νέος, lat. *novos* ; gr. νεύω (faire un signe de tête), lat. (an-)nu-ō ; gr. (dor.) ἄγοντι, lat. *agunt* ; gr. φέρων, lat. *fer-ēn-s* (l's finale est hystérogène, infra). Cet *n* grec ou latin est ensuite sujet aux modifications suivantes :

A. Le groupe *ln* s'assimile en *ll* : gr. ἄλλωμι (je perds) = * ἄλ-νῶ-μι, cf. les verbes en -νῶ- ; lesb. βόλλομαι (je veux) = * βόλ-νῶ-μαι⁽¹⁾ ; lat. *collis* = * *col-n-is*, cf. κολωνός, et probablement *pellō* = * *pel-nō*, cf. les verbes en -nō. En ionien-attique l'allongement compensatoire s'est ordinairement substitué au λλ, v. g. βούλλομαι.

B. La prononciation du groupe *nr* développe entre les deux consonnes un phonème de transition, que le grec note par un δ : ἀν-ήρ, gén. *ἀν-ρ-ός, d'où ἀνδρός ; cf. en français *gendre* = * *génrō* = *generum*, et infra μρ devenu μβρ. A une époque postérieure, νρ s'assimile en ρρ et νλ en λλ : συρράπτω = * *συν-ράπτω*, συλλέγω = * *συν-λέγω*. De même en latin *irruō, illūstris*.

C. Le groupe formé d'une nasale et d'une *s* persiste rarement et subit un traitement assez compliqué.

α) Quand ce groupe est proethnique et médial, l'*s* disparaît en grec et la nasale précédente se redouble ; puis, ce redoublement, qui persiste en lesbien, se traduit dans les autres dialectes en un allongement, dit compensatoire, de la voyelle précédente : lesb. ἔκτεννα, ion. ἔκτεινα (aor. de κτείνω) = * ἔ-κτεν-σ-α, et de même ἔμεινα de μένω, ἔνειμα = * ἔ-νεμ-σ-α de νέμω, ἔφηνα = ἔφᾶνα = * ἔ-φᾶν-σ-α de φαίνω ; en dehors des aoristes, χήν (oie), gén. χήν-ός = * χᾶνσ-ός, cf. skr. *hamsās* (cygne) et lat. *hānsēr ānsēr* ; ὤμος (épaule) = * ὄμσος, cf. sk. *āmsas*, ombr. *onsus* et lat. *umerus* = * *omesos*, etc.

β) Si le groupe est proethnique et final, ou s'il a pris naissance exclusivement dans le domaine grec, alors il persiste en crétois et en argien, où on lit τόνς (acc. pl.), πάνσα (fm., att. πᾶσα) ; partout ailleurs, si la voyelle précédente est brève, le *ν* disparaît avec allongement compensatoire de la voyelle précédente. Dans ce cas, *i* et *υ* deviennent partout *ī* et *ū* ; mais *ᾱ*, *ε* et *ο* donnent respectivement, en lesbien *αι* *ει* (diphthongue) *οι*,

(1) Cf. homér. βόλεται (Λ 319) βόλεσθε (π 387).

en dorien $\bar{a} \eta \omega$, en ionien-attique $\bar{a} \epsilon$ (voyelle) $\omicron \upsilon$ (voyelle). Exemples : acc. pl. * πόλι-νς * ιχθύ-νς devenus πόλις (Hérodote), ιχθύς; τόνς τάνς, d'où (éol.) τοίς ταίς, (dor.) τώς τᾶς, (ion.-att.) τοῦς τᾶς; fm. * πάντ-γα, d'où * πάνσσα (supra 39 C δ), πάνσα, lesb. παίσα, dor.-ion.-att. πᾶσα, et de même ἰστᾶσα τιθείσα λυθείσα διδοῦσα δεικνῶσα, etc. Quand le groupe νς est lui-même suivi d'une consonne, le ν disparaît sans allongement, v. g. Ἀθήνᾳζε (vers Athènes) = * Ἀθήνᾳς-δε : de là les formes d'acc. pl. en ος pour ονς, τὸς θεός, et le doublet syntactique de la préposition ἐνς (dans), εἰς αὐτό et ἐς τοῦτο⁽¹⁾.

γ) Le groupe ns lat. médial subsiste, sauf devant l; auquel cas il disparaît tout entier avec allongement compensatoire : scāla (échelle) = * scānsla = * scānd-sla, cf. scānd-ō, et ilico = * in slocō. S'il est final, n tombe toujours avec allongement : acc. pl. terrās = * terrā-ns, equōs = * equō-ns, manūs = * manū-ns, etc.⁽²⁾. La rigueur presque absolue de cette loi montre à elle seule que le type *ferēns* ne peut être qu'une formation postérieure.

δ) On enseigne parfois qu'un n final est tombé dans *tēmō*, *homō*, *carō*, opposés à λειμών, κῆρον, etc. Mais au contraire c'est bien plutôt le type *homō* qui reflète fidèlement l'ancien nominatif indo-européen, et le type λειμών doit son ν à l'analogie des cas obliques, à moins que ce ne soit un doublet syntactique ancien.

- (48) 3. I.-e. m = gr. μ = lat. m : i.-e. *mē- (moi), gr. μέ, lat. mē; gr. νέμ-ος (forêt), lat. nem-us; gr. μέλ-ι, lat. mel; cf. encore μήτηρ māter, μῆς mūs, et parmi les suffixes ὄνο-μα nō-men, ἄγο-μενοι et agi-minī, ἱδ-μες (dor.) et vīdi-mus.

A. m final devient ν en grec : acc. sing. msc. ἴππον = equom; nom.-acc. sing. nt. ζυγόν = jugum; ἔν = *ēn = i.-e. *sēm- (un), cf. lat. sem-el; nom. χιών (neige) = *χ:ώμ = lat. hiem-s.

B. A l'épenthèse d du groupe nr répond en grec l'épenthèse b du groupe mr : γαμβρός (parent par alliance) = *γαμ-ρό-ς, cf. γαμ-έω; ἄμβροτος (immortel), ἀμβροσίᾳ (liqueur d'immortalité)

(1) Les deux termes du doublet ont été ensuite employés indifféremment, ou suivant les dialectes l'un a prévalu sur l'autre, à peu près comme si en français on en était venu à dire « un beau homme » ou « un bel cheval ».

(2) Cf. le doublet *quotiēns quotiēs*.

= *ǎ-μορο-το-ς, cf. lat. *mor-s*. Quand le μ est initial, il se fond avec la labiale suivante et disparaît : βροτός (mortel) = *μβροτός = *μροτός; et de même devant λ : βλώ-σκω (je vais) = *μλώσχω, cf. fut. μολ-οῦμαι et pf. μέμβλωκα = *μέ-μλω-κα. Le latin connaît aussi une épenthèse labiale devant l , *ex-emp-lu-m* (échantillon), cf. *em-ō*, et devant s , *sump-sī*, cf. *sūm-ō*⁽¹⁾.

§ 2. — Voyelles.

(49) Les nasales-voyelles indo-européennes, quelles qu'elles soient, donnent, toujours en latin, et dans certaines positions en grec, une voyelle (lat. *e*, gr. ϵ) suivie d'une consonne nasale que nous représentons en général par n v, mais qui naturellement varie suivant la nature de la consonne suivante. Cela posé, la concordance des nasales-voyelles est d'une extrême simplicité. Trois cas principaux :

1. I.-e. η accentué (très rare)⁽²⁾ = lat. *en* = gr. $\alpha\nu$: gr. $\epsilon\alpha\sigma\iota$ = * $\epsilon\alpha\nu\tau\iota$ (ils vont) = i.-e. * $iy\text{-}\eta\iota$, cf. sk. $y\acute{a}nti$; lat. arch. *sient* (qu'ils soient) = *s-i-ent* = i.-e. * $s\text{-}iy\text{-}\eta\iota$.

2. I.-e. η devant y = lat. *en* = gr. $\alpha\nu$, après quoi le groupe $\alpha\nu y$ est traité comme à l'ordinaire (supra 39 C α) : gr. $\beta\acute{\alpha}\iota\nu\omega$ = * $\beta\acute{\alpha}\nu\text{-}y\omega$ = * $\beta\eta\text{-}y\omega$ = lat. *ven-io*; fm. de $\theta\epsilon\rho\acute{\alpha}\pi\omega\nu$ (serviteur), * $\theta\epsilon\rho\alpha\pi\text{-}\eta\text{-}y\alpha$, d'où $\theta\epsilon\rho\acute{\alpha}\pi\alpha\iota\nu\alpha$, et tous les féminins en $\text{-}\alpha\iota\nu\alpha$.

3. I.-e. η (m) en général = lat. *en* (*em*) = gr. α (la nasale-voyelle a d'abord développé une voyelle devant elle, puis la résonnance nasale s'est fondue en grec dans la voyelle; même procès en sanscrit) : i.-e. * $s\acute{e}m\text{-}$ (un) réduit * $s\eta m$, gr. $\epsilon\text{-}\pi\acute{\alpha}\zeta$ = * $s\eta m\text{-}\pi\acute{\alpha}\zeta$ (une fois), $\acute{\alpha}\text{-}\pi\lambda\acute{o}\sigma\text{-}\varsigma$ (simple), lat. *sim-plec-s*, *sin-gulī*, *sim-ul*⁽³⁾, *sem-el*; i.-e. * $k\eta m\text{-}\acute{l}\acute{o}\text{-}m$ (cent), gr. $(\epsilon)\text{-}\kappa\alpha\text{-}\tau\acute{o}\text{-}\nu$, lat. *cen-tu-m*; i.-e. * ne (particule de négation), réduit n , et η devant

(1) *sumptus* est hystérogène : la loi de concordance des nasales exigerait **suntus*, mais *sumptus* a été créé sur le modèle de *sumpsī* = *sumsī*.

(2) D'après ce qui a été vu plus haut (42 et 43), la nasale-voyelle ne devrait apparaître qu'en syllabe atone; mais, dès la période indo-européenne, il s'est produit des troubles d'accentuation qui ont fait revenir l'accent sur la syllabe réduite.

(3) Pour *in* lat. = *en*, cf. supra n° 32 A γ .

consonne, sk. *a-* privatif, gr. *á-* privatif, lat. *m-* privatif, cf. germ. *un-*; i.-e. **-m* finale de l'accus., après voyelle **-m*, (πόλι-ν *equo-m*), mais après consonne **-m*, gr. πόδ-α = *πόδ-*m*, lat. *ped-em* = **ped-m*; dans les mêmes conditions, **-m* et **-m* finale de 1^{re} pers. du sg., gr. ἔ-λυ-ο-ν = *ἔ-λυ-ο-*m*, mais ἔ-λυ-σ-α = *ἔ-λυ-σ-*m*. Cf. encore gr. τα-τό-ς et lat. *ten-tu-s*⁽¹⁾, gr. βένθ-ος (gouffre) et βυθ-ύ-ς (profond), gr. ἄ-τερ = **á-τερ* et germ. *sundar*, all. *sonder* (sans), etc., etc.

Outre les nasales-voyelles brèves, l'indo-européen avait certainement encore des nasales-voyelles longues⁽²⁾, dont l'origine et les concordances ne sont pas complètement éclaircies.

SECTION IV.

VIBRANTES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

(50) L'indo-européen avait les deux vibrantes *r* et *l*, qui se sont parfois confondues dans les langues-filles, mais que le grec et le latin reproduisent avec une très suffisante exactitude.

(51) I.-e. *r* = gr. ρ = lat. *r* : gr. ἄρ-ό-ω (labourer), lat. *arō* = **ar-a-ō*, *ar-vo-m*, etc.; gr. πατήρ δώτωρ κέντρον, lat. *pater dador claustrum*. — I.-e. *l* = gr. λ = lat. *l* : gr. λέχ-ος (lit), lat. *lēc-tu-s*; gr. λευκ-ός (blanc), lat. *lūc-e-ō*; gr. *ἄλλος ἄλος, lat. *sollus*, etc. — Le tout sauf les modifications suivantes :

1. **Epenthèse.** — A. En grec, la résonnance de l'*r* initial, et parfois celle de l'*l* initial, développe une voyelle prothétique de nuance indéfinie, α ο ε, v. g. ἐρυθρός et *ruber*, ἐλεύθερος et *liber*, ἀλείφω (oindre) et adv. λίπυ (3), ὀρέγω (tendre, diriger) et

(1) On observera qu'en latin, dans les syllabes à nasales, le degré réduit ne peut différer de l'état normal.

(2) Découvertes par M. F. de Saussure.

(3) La présence et l'absence alternative de la prothèse doivent tenir à des doublets syntactiques.

rĕgō. — B. En latin, une gutturale ou une labiale suivie de *l* développe une épenthèse labiale intermédiaire, cf. *saeculum* et *saeculum*, acc. *populum* = ombr. *poplom*, vieux lat. *poploe* (nom. pl.) cité par Festus; *-bulo-* suffixe (*sta-bulu-m*) = **-blō-* = gr. *-θλο-*.

2. **Dissimilation.** — Dans les deux langues, mais surtout en latin, on remarque une tendance à échanger l'*r* et l'*l* de manière à éviter le concours de deux syllabes contenant la même liquide, v. g. *saeculum* et *fulcrum*, *cereālis* et *populāris*, (cf. pourtant *filiālis*), *caeruleus* = **caeluleus*, cf. *caelum*; même à deux syllabes de distance, *militāris*, etc.

3. **Assimilation.** — Lat. *l* s'assimile une nasale ou un *r* précédent : *asellus* = **asen-lo-s*, cf. *asin-u-s*; *stella* = **ster-la*, cf. gr. *ἀ-στήρ*, all. *stern*, etc.

4. Les groupes *σρ* et *ϕρ*, médiaux, s'assimilent en *ρρ*; initiaux, ils se résolvent en *ρ* : **ρέω* (couler) = **σρέϕ-ω*, cf. all. *strom* (courant); *ρήγνυμι* (briser) = **ϕρήγνυμι*, cf. éol. *ϕρηξις*. Puis, par analogie graphique, l'esprit rude a passé pour l'appendice obligé du *ρ* initial, et on l'a écrit là même où l'étymologie ne paraît pas le réclamer, v. g. *έρύω* et *ρύομαι*.

§ 2. — Voyelles.

(52) I.-e. *r* = gr. *αρ* (initial et final), **ρα αρ* (médial), lat. *or ur* : sk. *ṛkṣā-s* (ours), gr. *ἄρκτο-ς*, lat. *ūr(c)su-s*; gr. *καρδ-τή καρδ-ιά* (cœur), lat. gén. *cōrd-is*; gr. *ἥπαρ* (foie), lat. *jec-ūr* = sk. *yākṛt*, etc. — I.-e. *l* (toujours médial) = gr. *λα αλ* (médial) = lat. *ol ul* : gr. *τέ-τλα-μεν* (nous avons porté), même groupe *tl* dans *tol-tō* et *tulī* = **tlī-i*; lat. *pel-tō*, même syllabe réduite dans *pul-su-s* = gr. *παλ-τό-ς* (lancé), etc.

La liquide développée à la suite de la voyelle se comporte à tous égards comme la consonne liquide dans les mêmes conditions : ainsi *ἐχθ-ρό-ς* (ennemi) donne par dérivation **ἐχθρ-γω* (haïr), d'où **ἐχθάρ-γω* et *ἐχθαίρω*, et le groupe **βλ-γω* (lancer, cf. la syllabe normale de *βέλ-ος*, trait), une fois devenu **βάλ-γω*, donne *βάλλω*, tout comme *στέλλω* (supra 39 C α et β).

L'indo-européen avait aussi des vibrantes-voyelles longues.

CHAPITRE IV.

CONSONNES.

- (53) Plusieurs momentanées primitives étant devenues des continues en latin, il convient tout d'abord d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des consonnes de l'une et l'autre langue.

LES CONSONNES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES.



- (54) 1. Momentanées. — Le grec a neuf momentanées, à savoir : dans chacun de ses trois ordres (gutturales, dentales, labiales), une sonore, une sourde et une sourde aspirée : $\gamma \times \chi$ — $\delta \tau \theta$ — $\beta \pi \phi$. Les trois sonores sont en grec moderne devenues des spirantes (resp. *y*, *th* angl. doux et *v*) ; mais presque personne ne conteste pour le grec ancien la prononciation *g d b*, sauf pourtant la possibilité de variations dialectales. Pour les sourdes, la prononciation *k t p*, encore en usage, ne souffre aucune difficulté.

Restent les aspirées. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des spirantes (resp. *ch* all., *th* angl. dur et *f*), et nous-mêmes avons pris l'habitude de prononcer le ϕ comme un *f*. Elle est vicieuse pourtant, et il faut se garder de transporter au grec ancien la prononciation moderne des aspirées ; tout indique, au contraire, que $\chi \theta \phi$ étaient vraiment des sourdes aspirées,

c'est-à-dire $\kappa \tau \pi$ suivis d'un h , comme on les voit d'ailleurs figurés dans les inscriptions où H représente l'esprit rude, KH ΠH. Ce n'est que dans la plus basse grécité que l'aspiration a absorbé l'explosive antécédente au point de la fondre avec elle en une spirante; le changement s'est accompli plus tôt pour le φ que pour les autres, et cependant, au temps de Quintilien, l'articulation du φ était encore bien distincte de celle de l' f ⁽¹⁾. La preuve, d'ailleurs, c'est que les Latins ne l'ont jamais transcrit par f : n'ayant pas de sourdes aspirées, ils figurèrent simplement par des sourdes non aspirées celles des mots grecs qu'ils empruntèrent, *Acilēs* = Ἀκίλλης, *Corintō* (tab. Mumm.) = Κορίνθω, *purpura* = πορφύρα: plus tard, se piquant de plus de précision, ils écrivirent *ch th ph*, ce qui ne veut pas même dire qu'ils aient prononcé l' h . L'un des principaux défauts, en effet, des « barbares » qui jargonnaient le grec, consistait à ne pas aspirer les aspirées, et Aristophane s'en donne à cœur joie quand il les met en scène ⁽²⁾; or, cette altération ne se concevrait même pas, si la prononciation des aspirées eût été toute différente de celle des non aspirées. Enfin les liaisons telles que ἄφ' οὐ = ἄπ' οὐ imposent évidemment la prononciation *ap' hū* et le groupe $\varphi\sigma$ s'écrit ψ tout comme $\pi\sigma$.

Ces remarques n'excluent pas la faculté, pour tel ou tel dialecte en particulier, d'avoir traité les aspirées en spirantes dès l'antiquité. Nous savons nommément qu'il en était ainsi du θ en laconien: σιός = θεός, et μουσιδδει: λαλει (Hesych.) = *μῶθιζει.

2. Continues. — Le grec avait trois spirantes: la dentale sourde σ , d'origine indo-européenne; la dentale sonore ζ , prononcée *dz*, *zz*, *zd*, suivant les dialectes, en tous cas considérée comme lettre double, et procédant de diverses combinaisons phonétiques: la labiale sonore ρ , déjà étudiée comme semi-voyelle. On y peut joindre le phonème h , représenté par l'esprit rude.

(1) *Instit. orat.*, XII, 10, 23.

(2) *Thesmophor.*, 1001 sq.

§ 2. — *Latin.*

(55) 1. Momentanées. — Le latin n'a que six momentanées : la sourde et la sonore non aspirées dans chacun des trois ordres.

A. Gutturales. — La gutturale sourde s'écrit *k*, *c* ou *q*; ces trois signes s'équivalent absolument. Le signe *c* est le plus ordinaire, et il est superflu de faire observer qu'il se prononçait *k* devant toutes les voyelles; l'assibilation de *c* devant *i* et *e* est de la période mérovingienne. La lettre archaïque *k* ne s'employait guère qu'à l'initiale de certains mots, spécialement devant *a*, *kalendae*, *Kartāgō*. Enfin on écrivait *q* devant *u*-consonne et parfois devant *u*-voyelle, *jequr*. La gutturale sonore s'écrivait archaïquement *c*, et cette orthographe incommode s'est maintenue dans *C.* et *Cn.*, abréviations respectives de *Gaius* et *Gnaeus*; partout ailleurs on usait du signe *g*, prononcé devant *e*, *i* comme devant *a*, *o*, *u*.

B. Dentales : *t d*. Le *t* devant *i* + voyelle (finales *-tiō* *-tius*) ne s'est assibilé qu'à la plus basse époque.

C. Labiales : *p b*, sans difficulté.

2. Continues. — Le latin avait, outre l'*h*, cinq spirantes, savoir : la palatale sonore *j*, déjà étudiée comme semi-voyelle; la dentale sourde *s*, d'origine indo-européenne; la dentale sonore, résultant de l'adoucissement de la précédente et transcrite de même par *s* (*z* en général seulement dans les mots empruntés au grec); la labiale sourde *f*, procédant des explosives aspirées indo-européennes, et la labiale sonore *v*, déjà étudiée comme semi-voyelle.

SECTION II.

MOMENTANÉES PRIMITIVES ET LEUR ÉVOLUTION.

(56) L'indo-européen pouvait avoir jusqu'à seize momentanées, à savoir les quatre ordres (vélares, palatales, dentales, labiales), et dans chaque ordre, la sourde, la sourde aspirée, la sonore et la sonore aspirée. De ces seize explosives sont issues, d'une

part, les neuf explosives grecques, de l'autre, les six explosives, l'*h* et l'*f* latins.

§ 1^{er}. — *Vélaires*.

(57) I.-e. *q qh g gh*. — Les vélaires primitives, que le sanscrit surtout a permis de distinguer nettement des palatales⁽¹⁾, sont sujettes dans certaines langues européennes, dont le grec et le latin, à une affection particulière : elles sont susceptibles de développer à leur suite un phonème labial, qu'on peut représenter par *w*, mais en se souvenant qu'il était beaucoup moins perceptible que le *w* déjà étudié. Cette altération est un fait sporadique encore inexpliqué dans sa marche irrégulière ; mais, en grec comme en latin, elle est beaucoup plus fréquente que le maintien de la gutturale pure.

1. I.-e. *q*. — A. Non labialisé : = gr. *x* = lat. *c* : καρπός (fruit) = i.-e. **qrp-ó-s* (?), cf. lat. *carp-ō* (cueillir) et all. *herb-st* (cueillette), angl. *harv-est* (moisson).

B. Labialisé : — α) devant nasales, vibrantes, consonnes dentales et voyelle *o*, = gr. π = lat. *qv* : gr. πός (pronom interrogatif), sk. *ká-s*, cf. lat. *qui* ; gr. λείπ-ω λειπτός = i.-e. **léyq-ō*, lat. *linqu-ō lic-tus* ; gr. πέμπ-το-ς (5^o) = i.-e. **pénq-lo-s* (cf. πέντε infra) = lat. *quinc-tu-s* ; gr. ἥπαρ (foie) = lat. *jecur* = **jequ-ur*⁽²⁾ ; gr. ἑπ-ο-μαι (suivre) = lat. *sequ-o-r*, etc. — β) devant *e* et *i*, = gr. τ = lat. *qv* : i.-e. **qe* (et) = gr. τε = lat. *que* ; i.-e. **qí-s* (qui) = gr. τίς = lat. *qui-s* = osq. *pi-s*⁽³⁾ ; i.-e. **pénqe* (cinq) = gr. πέντε⁽⁴⁾ = lat. *quīnque* ; gr. τί-ω (punir) τί-σι-ς (vengeance), cf. la même syllabe fléchie dans

(1) V. g. le *q* i.-e. donne en sk. *k* ou *c*, tandis que le *k* i.-e. y devient la spirante *ç*.

(2) La labialisation disparaît en latin devant consonne et *u*, de là *lictus quinctus jecur*, et aussi *secūlus locūlus* = **loquūlus*.

(3) La labiale osque autorise à penser que *popīna* et *palumbēs*, doublets latins de *coquīna* et *columba*, sont des emprunts osques.

(4) Éol. πέμπε est refait sur πέμπτος. Inversement la phonétique exigerait la conjugaison ἑπομαι, *ἔτεται, et le pf. de τίω devrait être *τέ-ποι-α. L'analogie a exercé ses ravages en grand sur des formations aussi divergentes.

ποι-νή = zd *kaena* = i.-e. **qoy-nā*, etc. — γ) quelquefois gr. κ, surtout après υ, λύκο-ς en regard du mot samnite *lupu-s* passé en latin, et dans l'étrange néo-ionien κό-, qui remplace l'ancien interrogatif πό- seul connu d'Homère.

2. I.-e. *qh* : très rare, sans importance.

3. I.-e. *g*. — A. Non labialisé : = gr. γ = lat. *g*, cf. gr. ἀγείρω (rassembler) = *ἀ-γέρω-γω, ἀγορά, et lat. *grex* = **grēg-s*.

B. Labialisé : donne partout en latin *gv*, mais ce groupe se réduit à *v* à l'initiale, et à *g* à la médiale devant consonne ; en grec, on a, dans les mêmes conditions respectives que pour *q* : — α) la labiale β, cf. βορά (nourriture) et *vorō* = **gvora-yō*, βαίνω et *veniō*, βαρ-ύ-ς (= i.-e. **gʷr-ú-s*) et *gra-v-i-s*, ἀ-μειβ-ω (échanger) et *miǵ-rō*, etc. ; — β) la dentale δ, cf. dor. δήλεται (il veut) en regard de lesb. βόλλεται, lat. *vol-ō* = **gvol-ō* (1) ; — γ) quelquefois la gutturale, v. g. γυνή (femme) = béot. βανᾶ, cf. got. *qinō*.

4. I.-e. *gh*. (D'une manière générale, **les sonores aspirées indo-européennes deviennent en grec des sourdes aspirées** ; quant aux concordances latines, elles sont beaucoup plus compliquées et feront l'objet d'un résumé spécial, les indications qui vont suivre n'étant que provisoires.)

A. Non labialisé : = gr. γ = lat. *h* : i.-e. **ghend* (saisir), gr. (fut.) χέισομαι = *χένω-σο-μαι, (prés.) χανδ-άνω, lat. (*pre*-)*hend-ō*.

B. Labialisé : lat. *hv* à la médiale, puis l'aspirée disparaît (*nivem* = **nihv-em*), à moins que le groupe *ghv* ne soit précédé d'une nasale, auquel cas le *g* se désaspire simplement (*ninguil*, il neige, = **niŋghv-ī-t*) ; *f* à l'initiale et devant *r* ; en grec, φ θ χ, selon la situation. — α) i.-e. **ghen-* (frapper, tuer, cf. sk. *han-*), gr. φόν-ο-ς (meurtre) ἔ-πε-φν-ο-ν avec redoublement (j'ai tué) ; νίφ-α (acc., neige), νείφ-ει (2) et νίφ-ει (il neige), cf. *nivem*, *ninguil*. — β) même i.-e. **ghén-* à l'état normal dans θείνω = *θέν-γω (je frappe), cf. lat. (*of*-)*fen-dō* ; sk. *ghar-má-s*

(1) βέλος (trait) devrait donc sonner *δέλος : il a cédé à l'influence de βάλλω.

(2) On attendrait *νείθει, mais la consonne de *νείφω et de νίφα l'a emporté. On pourrait multiplier ces observations à l'infini.

(chaud), gr. θερμός, θέρο-ος (été), lat. avec syllabe réduite *for-mu-s* (chaud), *fur-nu-s* (four), etc. — γ) quelquefois χ, v. g. δνοχ-ος (gén.) = lat. *ungu-i-s*, et ἐ-λχ-ύ-ς, cf. lat. *levis* = **leh-v-i-s*.

§ 2. — Palatales.

(58) I.-e. *k kh g gh*. Le grec y répond, comme aux vélaires non labialisées, par ses trois gutturales; le latin par *c, g, h* et *f*.

1. I.-e. *k* = gr. *x* = lat. *c* : i.-e. **nek* (mourir), sk. *naç-*, gr. νέχ-υ-ς νεχ-ρό-ς (mort), lat. *neax* = **nēc-s, nec-ō, noc-eō*, etc.; i.-e. **dékḡ* (dix) = gr. δέχα = lat. *decem*, cf. sk. *dáça*; gr. χλυ-τό-ς, lat. (*in-*)*clu-tu-s*; gr. κέρ-α, cf. lat. *cor-nu*.

2. I.-e. *kh* (très rare) = gr. χ = lat. *c*, cf. σχίζω = **σχίδω* et lat. *scind-ō*, sk. *chinád-mi* (je déchire).

3. I.-e. *g* = gr. γ = lat. *g* : i.-e. **gōn-ũ* ou **gēn-ũ* (genou), sk. *jānu*, gr. γόνυ, lat. *genū*; i.-e. **wérg-o-m* (ouvrage), gr. ἔργον; cf. encore γινώσκω et (*gnōscō*), ἄγω et *agō*, ἐγώ et *ego*, ἀργός (blanc), ἄργυρος et *arg-entum*, etc.

4. I.-e. *gh* = gr. χ selon la loi déjà connue; or, de même qu'avec le temps le χ du grec ancien est devenu simple spirante en grec moderne, de même cette transformation s'est accomplie dès la période préhistorique du latin, en sorte que le *gh* n'y est plus représenté à l'initiale ou à la médiale que par un simple *h*⁽¹⁾, qui même a cessé d'être prononcé et souvent d'être écrit. Toutefois, après nasale, la gutturale est restée en perdant son aspiration, d'où *g* latin. Ex. : i.-e. **ángh-ō* (ie serre), gr. ἄγχω, lat. *ang-ō*; i. e. **migh-* (uriner, cf. sk. *mih-*), gr. ὀμίχ-έ-ω, lat. *mēio* = **meih-ō* ou **meih-yō*, mais *ming-ō* sans aspiration; gr. χόρτος (gazon), lat. *hortus*; gr. ἔχω = **chéχ-ω* (transporter), dont le sens est conservé tout au moins dans homér. ὄχος (char), cf. sk. *váh-ā-mi*, lat. *veh-ō*, et *via* (chemin carrossable) = **veia* = **veh-ia*; même chute de l'*h* dans *mā* = *mih̄*, cf. sk. *māhyam* (à moi).

(1) Les cas où un *f* initial alterne avec un *h*, v. g. *folus holus* (légume) peuvent passer pour des doublets sabins, Cf. pourtant *su-nd-ō* et χέω = **chéχ-ω*, aor. ἔχυτο.

§ 3. — *Dentales.*

(59) I.-e. *t th d dh*, gr. τ θ θ, lat. *t d f*.

1. I.-e. *t* = gr. τ = lat. *t* : gr. τρεῖς, lat. *trēs*, gr. τεῖνω = *τέν-γω, τχ-τό-ς = *τῆ-τό-ς, lat. *ten-dō*, *ten-tu-s* ; gr. ἔτι (en outre), lat. *et* ; gr. ἔτ-ος (an), lat. *vet-us*, etc. Gr. τ devant *i* s'assibile et devient σ dans tous les dialectes, sauf en dorien ⁽¹⁾ et en béotien, v. g. δῖω-σι (il donne), dor. δῖω-τι, sk. *dādātī*, lat. *lremontī* (?) ; πλούσιος (riche), dor. πλούτιος, cf. πλοῦτος ; -σι- suffixe des noms féminins d'action, βά-σι-ς, φύ-σι-ς, etc., en sk. -*ti-*, en lat. -*ti-* dans *gēns* = **gen-ti-s*, *pars* = **par-ti-s* (acc. *par-ti-m* adv.), et avec un suffixe secondaire dans les noms en -*ti-ō* ⁽²⁾. Toutefois, le groupe στ reste intact, v. g. ἐστ-ί (il est), πισ-τι-ς (foi) = *πιθ-τι-ς, cf. πειθ-ω. Quant aux nombreux τ non assibiles devant *i* qu'on rencontre dans le domaine ionien-attique, on peut, en général, les ramener à des perturbations analogiques ⁽³⁾.

2. I.-e. *th* ne peut être restitué avec quelque certitude que dans le suffixe de 2^e pers. du sg. du parfait : skr. *vēt-tha* (tu sais), donc i.-e. **wóyd-tha*, auquel le grec répond par θ et le latin (d'ailleurs très corrompu) par un simple *t* : *φοῖσ-θη* *vīd-is-ī*.

3. I.-e. *d* = gr. δ = lat. *d* : aux exemples déjà connus (*δόμος domus*, *δώτωρ dator*, *οἶδα vīdī*, etc.) on peut joindre *δεξι-τό-ς* et *dex-ter*, *δόλ-ο-ς* (ruse) et *dol-u-s* (*sēdulō* = **sē dotō*, sans malversation), *ιδίω* = **σφιδ-ίω* et *sūdō*, cf. all. *schwitzen*, *βραδύς* = **μρδ-ύ-ς*, sk. *mrdús*, et *mollis* = **mold-v-i-s*, cf.

(1) Il y a pourtant des cas nombreux d'assibilation dorientale.

(2) Observer que ce suffixe à son tour s'est assibilé dans les langues romanes.

(3) Par exemple, dans la déclinaison, quand τ n'était pas suivi d'*i*, il subsistait : on devait donc décliner φύσις *φύτειος = *φύ-τεγ-ος ; mais l'analogie de φύσις a fait dire φύσεος φύσειως. Inversement l'analogie de φάτειος a pu faire revivre les types φάτις, μῆτις, etc. De même les locatifs du gr. φέροντι, ὀνόματι, etc., s'expliquent par l'analogie de φέροντα. ὀνοματος.

ἡδύς et *suāvis*. On voit par ce dernier cas que lat. *ld* donne *ll*. Il en est de même de lat. *dl* : *sella* (chaise) = **sed-la*, cf. *sed-eō* et ἔδ-ος. Et parfois un simple *d* apparaît sous la forme *l* en latin, ce qui doit reposer sur des mélanges de dialectes : *lacru-ma*, arch. *dacru-ma*, gr. δάκρυ; *oleō odor*; *lingua* = **dīngua* = i.-e. **dṅghwā*, cf. angl. *tongue*, all. *zunge*; *sol-um* ἔδ-αφος (*sol*) et *cōn-sul-ēs* (ceux qui siègent ensemble), *ex-sul* (= qui extra sedet), etc. Le grec ne paraît pas exempt de cette affection; car l'emprunt *Ulyssēs* vient peut-être de quelque dialecte dorien de la Grande-Grèce où Ὀδυσσεύς se prononçait *Ὀλυσσής⁽¹⁾.

4. I.-e. *dh* = gr. θ = lat. *f* à l'initiale. A la médiale, *f* pré-italique, conservé dans les autres dialectes, ne peut subsister en latin : provenant de *dh* i.-e., il donne en général un simple *d*; mais, après *u* ou *v*, devant *l*, devant ou après *r*, il devient *b*, tout comme *f* provenant de *bh* (infra).

A. Initial : i.-e. **dhē-* (allaiter), sk. *dhāy-a-ti*, gr. θη-λή θῆ-λυς, lat. *fē-tā-re fē-mīna fī-lius*, etc.; gr. θῆ-μός, lat. *fū-mu-s*, cf. sk. *dhū-mā-s*; gr. τήθη-μι θῆ-τός, lat. *fa-c-iō*, cf. sk. *dā-dhā-mi*, etc.

B. Médial, lat. *d* : i.-e. **bhēydh-ō* (je persuade, je crois), gr. πεθ-ω = *φείθ-ω, lat. *fid-ō* = **fif-ō*; i.-e. **mēdh-y-os*, sk. *mādh-ya-s*, gr. μέσσος = *μέθ-γο-ς, osq. *mefiai* (in mediā), lat. *med-iu-s* = **mef-iō-s*.

C. Médial, lat. *b* : i.-e. **owdhr* (mamelles), gr. οὔθηρ, lat. *ūber* = **oufer*, cf. all. *euter*; suffixes des noms d'instrument, gr. -θλο-, θύσ-θλο-ν (instrument de sacrifice), lat. *-bulo-* = **-blo-*, *sla-bulu-m*, et gr. -θρο-, ἄρ-θρο-ν (articulation), lat. *-bro-*, *fā-bru-m* (souffle), cf. osq. *Venā-fro-m* (peut-être « terrain de chasse »); i.-e. **rudh-ró-s* (rouge), gr. ἔ-ρυθ-ρός, lat. *ruber* = **rub-ro-s*, cf. *rūf-u-s* emprunt dialectal probable, etc.

§ 4. — Labiales.

(60) I.-e. *p ph b bh*, gr. π β φ, lat. *p b f*.

(1) On lit Ὀλυττεύς sur une inscription de vase attique; mais il se peut néanmoins que la corruption *Ulyssēs* soit exclusivement latine.

1. I.-e. *p* = gr. π = lat. *p* : gr. πατήρ, lat. *pa-ter*; gr. πέτομαι (voler), lat. *pet-ō*; gr. ἑπτά, lat. *septem* = i.-e. **séptm*; gr. ὑπέρ, lat. *super*; gr. ἔρπω, lat. *serp-ō* (ramper). Dans lat. *quinque* = i.-e. *pénqe* (gr. πέντε), *coquō* = **quēquō* = **pēqu-ō* (gr. πίσσω = *πέκ-γω et πέπτω = *πέκω-γω), *bibō* = **pibō* (sk. *pī-bā-mi*), il y a eu corruption sporadique par assimilation de la première syllabe à la seconde.

2. I.-e. *ph* : très rare, sans importance.

3. I.-e. *b* (très rare) = gr. β = lat. *b*, cf. βάρβαρος (qui parle un langage inintelligible) et *balb-u-s* (bègue), peut-être τιθαβώσσω (travailler) et *fab-er* (artisan).

4. I.-e. *bh* = gr. φ = lat. *f*, qui persiste à l'initiale et devient *b* à la médiale : i.-e. **bhēr-ō* (je porte), sk. *bhār-ā-mi*, gr. φέρω, lat. *fer-ō*; sk. *bhū* (être), gr. φύω, lat. *fu-ī*; sk. *bhrātar-* (frère), gr. φράτωρ, lat. *frāter*; gr. ἀμφί (autour), lat. *amb-īre*, cf. osq. *amfrei* (ambiant); gr. ἀλωδός (lèpre blanche), lat. *alb-u-s* (blanc), ombr. *alfu*, cf. les noms propres *Albius* et *Alfius*; lat. *ti-bī si-bī* = ombr. *tefe sefe* = osq. *tifei sifei*, cf. sk. *tū-bhyam* (à toi), etc. (1)

§ 5. — Lois complémentaires.

- (61) 1. **Déaspiration.** — En grec, non plus qu'en sanscrit, deux syllabes consécutives ne peuvent commencer par une aspirée : en conséquence, la première perd son aspiration : i.-e. **bhēydh-ō*, lat. *fīd-ō*, gr. πειθ-ω (2) = **φειθ-ω*; i.-e. **bhudh-* (s'informer, savoir), sk. *bōdh-a-ti* (il remarque), *buddhā-* (savant), gr. ἐπιθ-ό-μην (je m'informai); gr. ἔ-θη-ν, passif ἐ-τέ-θη-ν (je fus placé); gr. θρίξ (cheveu) = **θρίχ-ς*, gén. sg. τριχ-ός = **θρίχ-ός*, mais loc. pl. θριξί; gr. τρέφ-ω (nourrir) = **θρέφ-ω*, cf. le fut. θρέψω et le pf. τέ-θηρα-μαι = **θέ-θηφ-μαι*; ἔχ-ω (je tiens, j'ai) = **έχ-ω* = **σέχ-ω*, cf. sk. *sāh-ā-mi*, aor. ἔ-σχ-ο-ν (3) et fut. ἔξω; dans les composés, ἐκεχειρίᾱ (armistice) = **έχε-χεριᾱ*; redouble-

(1) Le caractère rigoureux de ces concordances rend suspect le rapprochement de lat. *herb-a* et gr. φορβ-ή (fourrage).

(2) De même là où la seconde aspirée a disparu postérieurement, πιστός, πίστις.

(3) σχ est naturellement la forme réduite de la syllabe σελ.

ment de la sourde aspirée par la non aspirée correspondante, au présent et au parfait, *κίχάνω τέθεικα πιφάσχω*, etc.

C'est à ce phénomène que se rattache peut-être l'ξ- copulatif grec, substitut fréquent de l'α- seul régulier dans cette fonction comme représentant du groupe **sm̄*- primitif⁽¹⁾, v. g. *ἀ-θρόο-ς* (serré, dense) = *ἀ-θρόο-ς* = **sm̄-θρόο-ς*, cf. *ἄπξ ἄπᾶς*, etc. Il n'est même pas impossible que l'aspirée produise parfois son effet à deux syllabes de distance : *ἄ-λοχο-ς* (épouse, cf. *λέχος*, lit); et de là l'analogie a pu transporter l'esprit doux à des cas où l'esprit rude devait demeurer, v. g. *ἄ-κοιτι-ς* (épouse), *ἀκόλουθο-ς*, etc.⁽²⁾.

Les cas fort rares où se suivent deux syllabes aspirées, se rapportent, soit à des composés dont la formation est chronologiquement postérieure à l'action de cette loi, v. g. *ὀρνίθο-θήρᾶ-ς* (oiseleur), soit à des formes contaminées par une analogie aisément concevable, v. g. *ἐχούθη* (il a été versé), cf. *ἔχυτο* et autres.

On s'explique difficilement la déaspiration de la seconde aspirée au lieu de la première dans le type *λύθητι* (sois délié) = **λύ-θη-τι*. Le plus probable, c'est que *λύθητι* pour **λυτηθι* est analogique de la 3^e pers. *λυθήτω*.

- (62) 2. **Assimilation.** — On peut distinguer essentiellement deux cas d'assimilation : A. l'explosive ne change pas de nature, mais la sonore se substitue à la sourde de même ordre, ou réciproquement; B. l'explosive permute en nasale ou spirante.

A. a) En thèse générale, en grec et en latin, une sonore suivie d'une sourde s'assourdit, et une sourde suivie d'une sonore devient sonore, et le témoignage des grammairiens nous est garant que ce changement s'effectuait avec une extrême rigueur dans la prononciation, alors même qu'il n'était pas observé par l'écriture : gr. *ἐγβιβάζων* (épigr.), orthographe usuelle *ἐκβιβάζων*, *κάππεσε* (il tomba) = **κάτ πεσε*, avec une première assimilation de dentale à labiale, mais *κάββαλε* (il lança), etc. ; lat. préfixes *ap-* et *op-* dans *ap-erīō* et *op-erīō*, mais *ab-dūcō*,

(1) **sm̄* est la réduction de **sem-* (un), supra 41 et 49, 3.

(2) Inversement, si *ἀθρόο-ς* (att.) n'est pas une fausse forme, il devrait son esprit rude à l'analogie de *ἄπξ ἄπᾶς* *ἀπλόος*.

ob-dūcō, *sub-dūcō*, etc., et la fautive graphie *ob-tineō* n'empêchait pas la prononciation *optineō*⁽¹⁾. En conséquence, ces prépositions isolées (cf. gr. ἀπό ὑπό) doivent être considérées comme des doublets syntactiques : on a dit d'abord régulièrement *ab domo*, *sub gremiō*, puis par analogie *ab urbe*, *sub ioue* ; mais en dépit de l'écriture, on n'a jamais cessé de prononcer *sup caelo*, *sup lectō*⁽²⁾.

β) En vertu de la même loi, les groupes, gr. γσ, lat. *gs*, deviennent κσ, *ks*, qui s'écrivent ξ et *x* ; gr. βσ, lat. *bs* deviennent πσ (écrit ψ) et *ps* : gr. φλόξ (flamme), cf. gén. φλογ-ός ; lat. *rēx*, cf. gén. *rēg-is* ; gr. φλέψ (artère), cf. gén. φλεβ-ός ; lat. *ptēps* (écrit *plebs*), cf. gén. *ptēb-is* ; *scrib-ō*, mais *scrip-si*, *scriplu-s*, etc.

γ) De même encore les groupes grecs φσ et χσ s'écrivent ψ et ξ, ce qui semble indiquer que le premier élément perd son aspiration, comme le supposent d'ailleurs les aspirées initiales de ἔξω et θρέψω. Il faut cependant remarquer que, dans l'ancien alphabet attique, où les doubles n'existent pas encore, elles sont toujours, quelle qu'en soit l'origine, transcrites par φσ et χσ.

δ) On sait qu'en grec, quand une explosive non aspirée vient à être suivie d'une explosive aspirée, elle prend elle-même l'aspiration : λείπ-ω é-λείφ-θη, στίξ-ω = *στίγ-γω é-στίχ-θη, etc. Toutefois cette assimilation paraît purement graphique : la première explosive devait être une simple sourde.

ε) Devant une nasale, la gutturale sourde devient sonore : gr. πράσσω = *πράκ-γω, πράγ-μα, βρέχ-ω (mouiller), pf. βέ-θρεγ-μι ; lat. *sec-āre* (couper), *sēg-mentu-m*, etc.⁽³⁾

ζ) Ces alternances régulières de sonores, de sourdes et d'aspirées dans des formations dont l'affinité ne pouvait être

(1) Nous prononçons aussi *après*, *optenir* et autres.

(2) Cf. encore les formes homériques κίχ κεφαλῆν, κίχ γόνυ, ὑββάλλειν (T 80), et nombre d'autres. Dans les inscriptions latines les graphies *set*, *aput*, etc., ne sont pas rares, même ailleurs que devant une consonne sourde : on a dit *aput tē*, *set contrā*, et de là on en est venu à dire *aput mē*, *set mihi*, etc.

(3) Cf. aussi *dig-nu-s* par rapport à *dic-o-r-o* ou plutôt à *dec-cl*, et voyez infra le traitement ultérieur de cette gutturale.

méconnue, ont naturellement donné lieu à des confusions analogiques qui ont pu propager chaque phonème en dehors de sa place légitime : ainsi, pour ἀλλάττω = *ἀλλάx-yω, on a l'aor. pass. ἤλλάγ-η-ν et le substantif ἀλλαγ-ή, motivés par le régulier ἤλλαγ-μαι; πρᾶγ-μα a motivé le parf. πέ-πρᾶγ-α, et les parfaits aspirés de l'attique et de la κοινή (τέ-τριφ-α de τριβ-ω, πέ-πλεγ-α de πλέx-ω) se réclament sans doute d'une origine analogue. On n'a qu'à comparer ἄρπ-αξ ἄρπ-αγ-ος aux autres noms grecs en -αξ, qui font leur génitif en -αx-ος, et aux noms latins du même type, *vor-āx -āc-is*, pour se convaincre que le mot grec a été altéré par quelque adoucissement postérieur ; et, d'autre part, *vor-āg-ō* (gouffre), rapporté à *vorāx*, semble bien indiquer une déclinaison primitive **vorācō* **vorāgynis*, puis le *g* transporté analogiquement au nominatif. De même enfin *pāx pāc-is* montre un adoucissement régulier dans *panḡō* (ficher, affermir, cf. πήγ-νῶ-μι), qui procède sans doute de **pac-nō*, puis **paḡnō* (infra), et cet adoucissement à son tour s'est indûment étendu à *pe-pig-ī*. Pour si peu qu'on soit familier avec l'une et l'autre langue, on multipliera aisément ces exemples.

- (63) B. α) En grec et en latin, une explosive gutturale ou labiale suivie d'une nasale permute en nasale de son ordre. Pour la gutturale, la permutation ne se dénonce pas dans l'écriture ; mais les grammairiens nous apprennent que *dīgnus* et *īgnōscō* se prononçaient *dīñnus*, *īñnōscō*, et nous avons même raison de croire à la prononciation πρᾶñμα = πρᾶγμα ; les graphies dialectales bien connues γῖνομι γῖνώσκω procèdent directement de la prononciation γῖñνομαι, substituée plus ou moins tôt à γῖγνομαι. Pour *pm* et *bm* = *mm* : gr. ὄμματα (yeux) = *ὄp-ματα, cf. lesb. ὄπματα et pf. ὄπωπα ; gr. pf. τέ-τροῖμ-μαι de τριβ-ω, γέ-γραμ-μαι de γράφω ; lat. *summus* = **sup-mo-s* de *sup-er*, *submoveō* et *summoveō*, etc. Pour *pn* (intact en grec) et *bn* = *mn* : gr. ἀμός (agneau) = *ἀb-νό-ς, le β représentant la vélaire de l'i.-e. **ag-nó-s*, qu'on retrouve dans le mot latin *āg-nu-s* ; gr. σέβ-ο-μαι (vénérer), et σεμ-νό-ς, mais ὕπνος (sommeil) ; lat. *somnus* = **sop-no-s*, *Sab-īnī* et *Sam-niu-m*, *scab-ellu-m* et *scam-nu-m* (banc), etc. Bien des actions d'analogie ont traversé cette loi.

β) Toute explosive dentale suivie d'un s s'y assimile complètement : gr. loc. pl. *ποσσί* = * *ποδ-σί*; pf. *πέπυσσαι* (tu as appris, tu sais) = * *πέ-πυθ-σαι*; *ἐλπίς* (espoir) = * *ἐλπίς* = * *ἐλπ-ιδ-ς*; lat. *concors* = * *con-cord-s*, *mīlēs* (gén. *mīl-il-is*) = * *mīlēs*⁽¹⁾ = * *mīl-ēt-s*, etc.

γ) Les groupes latins *cf*, *df*, *bf*, etc., deviennent *ff*, v. g. *fferō* = * *ec-ferō* (gr. *ἐξ*), *afferō*, *offerō*, etc.

(64) 3. Réduction de groupes de consonnes.

A. L'exemple le plus remarquable de ce genre de réduction nous est fourni en latin par le groupe *lst*, qui a dû se développer, dès une époque antérieure au grec et au latin, de la rencontre d'une explosive dentale avec un *l*. En effet, de *φοιδ-α*, on aurait régulièrement, sg. 2. * *φοιδ-θα*, pl. 2. * *φιδ-τέ*, et le grec a *οἶσθα ἴστε*, qui supposent les intermédiaires * *φοιτθα* * *φίτ-στε*, avec développement d'un *σ* parasite. Dans ce cas, la première dentale s'assimile au *σ*, et tout se passe en définitive, comme si elle permutait en *σ* devant dentale, loi souvent énoncée sous cette forme et admissible même à la rigueur pour le grec pris isolément⁽²⁾. Mais en latin le phénomène est beaucoup plus compliqué, comme le montre au premier abord le contraste de * *quat-tu-s*, participe théorique, et *quassus*, participe réel de *quat-ō*.

Voici ce qui s'est passé : de * *quat-to-s*, l'insertion sigmatique a fait * *quatslos*; puis le groupe *lst* s'est réduit à *ss*, sauf devant *r*, où la réduction s'est faite en *st*; enfin, après voyelle longue, le groupe *ss* s'est réduit à un simple *s* : cf. *quāssus*, *claustrum* = * *claud-(s)tro-m* et *clausus* = * *claussus*, ou encore la double graphie *caussa* et *causa*. Les nombreux participes latins en *-su-s* et *-sūru-s*, les substantifs en *-sor* (*suāsor*) et en *-sūra* (*mēnsūra*) se réclament tous de cette origine⁽³⁾.

(1) La dernière syllabe se scande parfois encore longue dans Plaute.

(2) L'analogie a ensuite propagé ce *σ* dans des positions où la phonétique ne l'exigeait pas : ainsi *ἴστε* a engendré (att.) *ἴσμεν* = *ἴδμεν*, et *ἐ-σχισ-ται* régulier (= * *ἐ-σχιδ-ται*) s'est répercuté dans *ἐ-σχισ-μαι*; dans *ἤχουσαι* pour * *ἤχου-ται* (*ἀκούω*) le *σ* n'est plus même étymologique.

(3) Bien entendu cette finale aussi a été répandue par l'analogie hors de son domaine légitime : on a dit *sparsus* (pour * *sparc-tu-s*) à cause de *sparsī*, etc. De même *pulsus* pour * *pul-tu-s* = *παλ-τός*, *lapsus*, etc. (cf. le régulier *scriptus*).

B. En latin, les groupes *spl* et *sll* initiaux se réduisent à un simple *l* : *liēn* ⁽¹⁾ (la rate), gr. *σπλήν* : arch. *sllīs sllocu-s* devenus *līs locus*. Il en est de même de *ll* initial : *lālu-s* (porté) = gr. *τλη-τός*, de *τλά-ω*. Médial il donne *cl*, si, comme il est fort probable, les noms d'instrument en *-clo- -culo-* répondent aux neutres grecs en *-τλο-*. Les groupes *tc* et *tp* se réduisent en *cc* et *pp* : *ac-currō ap-petō* ; de même *pc* devient *cc*, *oc-currō*.

C. Parmi les autres réductions latines les plus importantes, on signalera : — α) la chute du groupe *cs* devant toute sonore, avec allongement compensatoire, *ē-luō ē-gredio-r*, etc. (= *ēx-*), *sublēmēn* (trame) = **lēx-men*, etc. — β) la chute pure et simple d'une explosive dans les groupes trop compliqués : *discō* = **dīc-scō*, cf. *dī-dīc-ī*, de même en grec *διδάσκω* = **di-dāx-skō*, cf. fut. *διδάξω* ; *poscō* = **porc-scō*, cf. *prec-o-r* ⁽²⁾ ; pf. *sparsī* = **sparg-sī*, cf. *sparg-ō*, et nombre d'autres.

(65) 4. **Explosives finales.** Le grec ne souffre aucune momentanée à la finale ; il les y fait toutes disparaître sans compensation : voc. *ἀνά* = **ἀνακτ*, cf. *ἀνακτ-ος* gén. ; nom. *γάλα* (lait) = **γάλακτ*, cf. *γάλακτ-ος* ; sg. 3 *ἔλεγε* = **ἐλεγ-ετ*, cf. lat. *leg-ūt* ; pl. 3 *ἔλεγον* = **ἐλεγ-οντ*, cf. lat. *leg-unt* ; abl. adv. *οὕτω* (ainsi) = **οὕτωδ*, cf. lat. arch. *is-tōd*, etc. Les cas nombreux où ce *δ* final semble représenté par un *ς*, v. g. le doublet *οὕτως* et tous les adverbes en *-ως* tirés d'adjectifs, *καλῶς* = **καλῶδ*, cf. lat. *certō*, doivent tenir à des doublets syntactiques ⁽³⁾.

Le latin n'élimine à la finale que la dernière explosive d'un groupe, v. g. *lāc* = **lact*. Toutefois, le *d* final, qui persiste après voyelle brève, *sed*, *apud*, *quod*, disparaît à l'époque classique après voyelle longue, abl. *equō* = **equōd*, *marī* = *marīd*, imp. *legitō* = **legitōd*, cf. gr. *φερέ-τω* et sk. *bhāra-tāl*. On lit encore ce *d* dans toutes les inscriptions archaïques, et la scansion oblige à le rétablir dans nombre de vers de Plaute.

(66) 5. **Les aspirées en latin.** — Le traitement latin des aspi-

(1) Le groupe s'est conservé dans *splendēro* et sa famille : pourquoi ?

(2) *porc* est le degré réduit de la syllabe *prec*, cf. sk. *pr̥cchamī* = **pr̥k-skā-mī*.

(3) Dans **γōd* (*ώς*) isolé le *δ* tombait ; mais une liaison telle que **γōd toy* (comme à toi) devait donner **γōttoy*, gr. *ώς τοι*, supra 64 A.

rées primitives a de quoi surprendre. Que *gh* se désaspire en *g*, ou qu'au contraire l'aspiration l'emportant le transforme en *h*, rien de plus concevable. De *dh* et *bh* à *f* initial la transition s'est faite par *th* et *ph*; car *ph* devient aisément *f*, témoin le φ grec, et *th* prononcé en spirante (*th* angl.) en est également fort voisin⁽¹⁾. Ce qui est moins intelligible, c'est le retour d'*f* médial latin, tantôt à *d*, tantôt à *b*. Il est probable que ce retour s'est effectué à un moment où le phonème médial n'était pas encore devenu *f*, mais, par exemple, pendant le stade *th* ou quelque autre approchant. L'osque et l'ombrien ont alors seuls poursuivi l'évolution dans le sens de l'*f*, tandis que le latin la faisait dévier dans un autre sens.

SECTION III.

SPIRANTES PRIMITIVES.

- (67) Outre les continues *y* et *w*, déjà traitées en tant que semi-voyelles, et quelques phonèmes plus problématiques qu'il est permis de négliger, l'indo-européen ne possédait que les deux spirantes dentales ou sifflantes *s* et *z*. La sonore n'étant d'ailleurs que le produit de l'assimilation de la sourde à une sonore subséquente, on peut les étudier toutes deux sous la même rubrique. Il suffit de se souvenir que les groupes *σθ* (*σθέννυμι*), *σγ* (*μισγω*), *σδ* (toujours en éolien au lieu de ζ), valent dans la prononciation *zb*, *zg*, *zd*.

Le traitement de la sifflante primitive est extrêmement varié, selon la position qu'elle occupe.

§ 1^{er}. — *s* initial.

- (68) 1. Devant voyelle : l'*s* persiste en latin et devient *h* (esprit rude) en grec, *ἑπτὰ septem*, *ἔρω serpō*, *ἔδος sedeō*, *ἱπλόςος*⁽²⁾

(1) Du grec moderne *Θεόδωρος* les Russes ont fait *Fédor*. Cf. aussi l'éol. *φήρ* = *θήρ*.

(2) Pour la disparition sporadique de l'esprit rude, cf. supra 61.

simplex, etc. Cette loi est des plus rigoureuses. Tout σ initial grec procède d'un groupe de consonnes primitives et non d'un s : ainsi, pour $\sigma\epsilon\acute{\upsilon}\omega$ (agiter) = * $\sigma\sigma\epsilon\acute{\upsilon}\omega$ (cf. aor. $\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\sigma\acute{\upsilon}\text{-}\mu\eta\nu$), il faut restituer i.-e. **qyu*, que trahit le sk. *cyu*; dans $\sigma\acute{\epsilon}\theta\text{-}\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$ (adorer), le groupe initial était *ty*; dans $\sigma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$ (houle), probablement *sw*, cf. all. *schwellen*⁽¹⁾; dans $\sigma\acute{\upsilon}\varsigma$ (porc) = $\acute{\upsilon}\varsigma$, lat. *sūs*, la restitution du σ peut provenir des cas obliques qui l'auraient conservé anciennement sous la forme (gén.) * $\sigma\sigma\text{-}\acute{\upsilon}\varsigma$.

2. Devant semi-voyelle : les groupes initiaux *sy* (très rare) et *sw* deviennent esprit rude en grec, $\xi\acute{\xi}$ = * $\sigma\sigma\text{-}\xi\acute{\xi}$ (six), pronom $\acute{\epsilon}\acute{\xi}$ = * $\sigma\sigma\text{-}\xi\acute{\xi}$, cf. $\acute{\epsilon}\acute{\omicron}\varsigma$ = * $\sigma\sigma\text{-}\xi\acute{\xi}$, latin *suus*. Pour *sw* la transition s'est faite par *wh*, comme le prouvent la leçon épigraphique $\sigma\sigma\text{-}\xi\acute{\xi}$ et la nécessité de lire $\sigma\sigma\text{-}\xi\acute{\xi}$ dans beaucoup de vers d'Homère. En latin, la semi-voyelle disparaît purement et simplement, *sex*, *sē*; cf. pourtant supra 40 C ε.

3. Devant nasale ou vibrante. Comme *sw* donne *wh*, ainsi en grec *sr* donne *rh*, écrit ρ; en latin le groupe *sr* devient partout *fr*⁽²⁾ : $\rho\acute{\iota}\gamma\omicron\varsigma$ = * $\sigma\sigma\text{-}\rho\acute{\iota}\gamma\omicron\varsigma$, lat. *frīg-us*. Les autres groupes s'assimilent respectivement en *ll*, *mm*, *nn*, qui, naturellement, deviennent à l'initiale *l*, *m* et *n*; mais dans la poésie d'Homère on est souvent obligé de restituer le doublement étymologique pour pouvoir scander le vers. Exemples : lat. *lūbrīcu-s* (glissant), cf. all. *schlūpfen* (glisser); gr. $\mu\epsilon\iota\text{-}\delta\text{-}\acute{\alpha}\text{-}\omega$ (sourire) cf. sk. *smi* (rire, admirer), lat. *mī-ru-s*; gr. $\mu\acute{\iota}\alpha$ = * $\sigma\sigma\text{-}\mu\acute{\iota}\alpha$, fm. de **sem-* (un); gr. $\nu\acute{\iota}\sigma\text{-}\alpha$, lat. *niv-em* (acc.), cf. all. *schnee*, angl. *snow*; lat. *nā-re* (nager), sk. *snā-mi*, etc. Il est pourtant à remarquer que l'initiale $\sigma\mu$ n'est pas rare en grec : on connaît $\sigma\mu\acute{\upsilon}\varsigma$ ὁ μῦς (Hesych.), $\sigma\mu\acute{\iota}\kappa\rho\acute{\omicron}\varsigma$ doublet de $\mu\acute{\iota}\kappa\rho\acute{\omicron}\varsigma$, etc., variantes encore inexpliquées.

4. Devant consonne *s* initial demeure intact : gr. $\sigma\acute{\omicron}\rho\text{-}\nu\acute{\upsilon}\text{-}\mu\iota$ $\sigma\pi\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$ $\sigma\beta\acute{\epsilon}\nu\eta\acute{\nu}\mu\iota$; lat. *scandō*, *stō*, *spērō*, etc. Cependant, quelquefois en grec, v. g. $\tau\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omicron\varsigma$ (couverture) $\tau\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omega$ (couvrir)

(1) Toutefois, comme *sw* initial donne esprit rude (infra), le type $\sigma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$ ne pourrait tout au plus être qu'un doublet syntactique après voyelle : cf. le composé (homér.) $\kappa\omicron\nu\acute{\iota}\sigma\alpha\lambda\omicron\varsigma$, qu'on doit lire $\kappa\omicron\nu\acute{\iota}\sigma\sigma\alpha\lambda\omicron\varsigma$.

(2) Le stade intermédiaire est *thr* (*th* angl.), cf. supra 66.

en regard de *στέγος στέγω* (sk. *sthaḡ*), et très souvent en latin, on constate la chute de l'initiale : *cav-eō* (prendre garde), cf. all. *schau-en* (regarder avec attention), donc **scav-eō*; *tegō, toga, tēgula* (tuile), cf. *στέγω*; *fallō*, cf. *σφάλλω* (renverser) et sk. *sphāl-ā-mi* (jeter, lancer). On est d'accord pour voir dans ces exceptions apparentes des doublets syntactiques⁽¹⁾.

§ 2. — s médial.

- (69) 1. Entre voyelles. — Dès avant la période historique de l'hellénisme⁽²⁾, l's **intervocalique**, comme l's initial, a passé à l'h, puis il a disparu sans laisser de traces. En latin on lit encore l's intervocalique dans quelques-uns des plus anciens monuments conservés, v. g. *LASES* = *Larēs* (Carm. Arv.); mais, dès cette époque, il ne se prononçait plus s : il avait passé par le son z, comme le montrent les transcriptions osques du genre de *egmazum* « rerum », et de là à l'r lingual⁽³⁾; de l'un à l'autre, en effet, il n'y a que la différence du tremblement de la langue, déjà décrit.

La **chute en grec et le rhotacisme latin de l's intervocalique** constituent une des lois les plus constantes qu'il soit donné à la phonétique de constater. Les exemples en surabondent, et il suffira de citer : gr. subj. (homér.) *ἔω* = **ēs-ω* (que je sois), att. *ῶ*, lat. fut. *er-ō* = **ēs-ō*; gr. **γέν-εσ-ος* (gén. de *γέν-ος*, cf. sk. *ján-as-as*), d'où *γένεος* et *γένους*, lat. *generis* = **gēn-ēs-ēs*; gr. *αἰδώς*, gén. *αἰδοῦς* = *αἰδός* = **aid-ós-ος*, lat. *arbōs*, gén. *arboris* = **arb-ōs-ēs*; gr. gén. pl. *χωρίων χωρῶν* = **χωρῶ-ων*, lat. *terrā-rum*; gr. *μῦς μυός*, lat. *mūr-is*; gr. nom. pl. nt. *μεῖζω* = **meῖζω* = **meῖζ-ος-α*, lat. *mājōra* = **māh-jōs-a*⁽⁴⁾, etc. En latin, l'analogie a communément

(1) Dans une phrase telle que *corpus arma stegont*, l's sonnait; mais venait-on à dire *arma corpus stegont*, les deux s n'en faisaient plus qu'un : de là l'illusion d'un mot **stegont*, qu'on a transporté dans d'autres phrases.

(2) Il faut donc se garder de restituer, dans une forme homérique par exemple, un *σ* initial ou intervocalique.

(3) Cf. en français le doublet *chaire* (= *cathedra*) et *chaise*, qui toutefois a suivi la marche inverse.

(4) Pour la différence de quantité de l'o, voir la déclinaison, infra 212.

introduit l'*r* à la finale du nominatif : cf. les doublets *honōs* et *honōr*, *arbōs* et *arbōr*, puis les noms abstraits en *-ōr*, *dolor*, *labor*, et les comparatifs *mājōr* = **mājōs* ; mais l'*s* persiste au nom.-acc. nt. *mājus* = **mājōs*, gr. μείζων μείζον.

Il semblerait dès lors qu'on ne dût jamais rencontrer, ni en grec, ni en latin, un *s* entre deux voyelles. Il y en a pourtant, et beaucoup, dans l'une et l'autre langue, mais ils ne précèdent jamais d'un *s* intervocalique primitif. Phonétiquement, ils se ramènent en général à la réduction régulière du groupe historique *ss*, μέσος = μέσσοσ, *causa* = *caussa*⁽¹⁾, ou au τ grec assibilé devant ι, φύσις = **φύτις* ; sinon, l'origine en est simplement analogique : ainsi le σ intervocalique de βουσίην νουσίην ἔπποισιν (cf. le cas obl. du ἔπποισιν) paraît restitué sur le modèle de ποσσίην, φλεψίην, θριξίην, où le σ, n'étant pas intervocalique, devait subsister ; de même on a λύσω ἔλῶσα (au lieu de **λῶω* **ἔλῶα*) et tous les futurs et aoristes de même nature, parce qu'on a λείψω ἔστιξ et autres formes où le σ s'est normalement conservé. En dehors de cette origine phonétique ou de ces faits d'analogie, le résidu des *s* intervocaliques grecs ou latins est véritablement insignifiant, on ne peut guère citer que nom. pl. *vāsa*, etc., modelé sans doute sur le nom. sg. *vās*, l'expression *quaesō*, conservée peut-être en regard du régulier *quaerō* (cf. *quaes-tor*) par une recherche d'archaïsme, et enfin quelques mots d'étymologie obscure, tels que lat. *miser* et gr. μίσος (haine), μίσέω, etc.⁽²⁾

2. Après consonne. — On a vu plus haut les effets de la rencontre d'une explosive et d'un *s*, ainsi que les phénomènes d'allongement compensatoire auxquels donne lieu le groupe *ns*⁽³⁾, v. g. *equōs* = **equōns*, ἔκτεινα = **ἔκτεν-σα*. Restent les groupes *rs* et *ls*, qui demeurent intacts en grec et deviennent *rr*, *ll* en latin : cf. *ferre* = **fer-se*, *velle* = **vel-se*, *terra* = **ter-sa* (la sèche?), et gr. θάρσος (audace), ἄρσην (mâle), sk. *vṛśan-*

(1) Cf. supra 64 A, et infra n° 6.

(2) θρασύς (hardi) a été influencé par son doublet θαρσύς (l'un et l'autre équivalent à **dhrs-ús*), cf. Θράυλλος (nom propre).

(3) Supra 47 C.

(id.), ἔρση, att. ἔρση (rosée), sk. *varšás* (pluie), etc. Il en résulte que les aoristes réguliers de φθερίω (gâter), κέλλω (aborder) sont les homériques ἔφθερσα, ἔκελσα, et que les formes attiques et communes ἔφθειρα, ἔστειλα (j'envoyai) doivent être considérées comme refaites sur ἔκτεινα et autres. Dans l'attique plus moderne, le groupe ρσ devient ρρ comme en latin: θάρρος, ἄρρην.

3. Devant nasale. — En lesbien l's s'assimile à la nasale: ἔμι (je suis) = *ἔσ-μί, sk. *ás-mi*; φάεννος (lumineux) = *φασσ-νό-ς, cf. φάος φάως (lumière). Dans les autres dialectes, ainsi qu'en latin, l's produit un allongement compensatoire et disparaît⁽¹⁾: dor. ἤμι (je suis), ion.-att. εἰμί; dor. φαηνός, ion.-att. φαεινός; ion. εἴνωμι = *φῆσ-νῶ-μι (j'habille), cf. ἔσ-θη-ς et *ves-ti-s*; lat. *dīmoveō* = **dis-moveō*, *dīnumerō*, etc.; lat. *aēnus* (d'airain) = **aēs-nu-s*, cf. *aes*, et sk. *áyas* (fer); lat. *vidēn* (vois-tu?) = **vidēnn* = **vidēnn* = **vidēs-n'*⁽²⁾.

Diverses causes ont ramené postérieurement en attique les groupes σμ σν: le premier est resté intact, le second s'est assimilé en νν, comme le montre à lui seul le juxtaposé Πελοπόννησος = Πέλοπος νῆσος. Ainsi un verbe *ἔσνομι, refait sur l'analogie d'ἔσθης et autres, est devenu att. ἔννομι; mais κόσμος, ἔσμέν refait sur ἔστέ, ἡμφίεσμι refait sur ἡμφίεσται, à plus forte raison πέπυσμαι et ἡκουσμι, où le σ n'a plus aucun fondement étymologique⁽³⁾, n'ont subi aucun changement.

4. Devant vibrante. — En grec le σ s'assimile: ἔρρεε (il coulait) = *ἔσρρεε, sk. *á-srav-a-t*, de *ῥέω*; ou parfois donne lieu à un phénomène assez obscur d'allongement compensatoire, v. g. *χέσλιοι (mille), cf. sk. (*sa*)-*hás-ra-*, lesb. χέλλιοι, dor. χήλιοι, ion.-att. χελιοι χιλιοι. En latin, l'allongement compensatoire est de règle devant *l*, *dīluō*; mais le groupe *sr* médial devient *br*⁽⁴⁾: *fūnebris* = **fūnes-ri-s*, cf. *fūnus fūner-is fūnes-tu-s*; *cōnsobrīnus* (cousin) = **con-svēs-r-īno-s* (parent par la sœur), de **svēsor* = *soror*⁽⁵⁾, etc.

(1) Cf. en français *même* = *mesme*.

(2) La finale de l'enclitique tombée et *ēnn* abrégé comme finale de mot iambique, infra 77 C.

(3) Cf. supra 64 A.

(4) Le stade intermédiaire est naturellement *thr*, supra 66 et 68, 3.

(5) *svēsor* est la forme réduite: sk. nom. *svásā*, dat. *svásr-ō*.

5. Devant explosive. — Devant une explosive sourde l's se maintient en grec et en latin. Devant une explosive sonore, il se maintient en grec, sauf à se prononcer α (le groupe $\sigma\delta$ s'écrit ζ) ; en latin il disparaît avec allongement compensatoire : *nīdus* (nid) = **nīzdo-s*, cf. all. *nest*, et les juxtaposés *dāgerō*, *dādūcō*, etc.

6. Devant spirante. — On connaît le traitement des groupes *sy* et *sw*. Reste le groupe *ss*. Primitif, si l'est de fort bonne heure réduit en grec à un simple σ : on connaît les doublets homériques $\rho\sigma\sigma\acute{\iota}$ et $\rho\sigma\acute{\iota}$, $\xi\pi\epsilon\sigma\sigma\iota$ et $\xi\pi\epsilon\sigma\iota\nu$; c'est ainsi qu' $\acute{\epsilon}\text{-}\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\sigma\text{-}\sigma\alpha$ (j'ai accompli), homérique et seul régulier, cf. $\tau\acute{\epsilon}\lambda\omicron\varsigma$ (fin), est devenu $\acute{\epsilon}\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\sigma\alpha$, et que $\pi\acute{\epsilon}\pi\upsilon\tau\tau\alpha\iota$ (homér.) = * $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\upsilon\theta\text{-}\sigma\alpha\iota$ s'est réduit à $\pi\acute{\epsilon}\pi\upsilon\tau\tau\alpha\iota$ ⁽¹⁾. Cette transformation a même atteint çà et là le groupe $\sigma\sigma$ né postérieurement en grec de quelque assimilation phonétique, issu par exemple de *dhy* dans att. $\mu\acute{\epsilon}\sigma\sigma\omicron\varsigma$ ⁽²⁾ = $\mu\acute{\epsilon}\sigma\sigma\omicron\varsigma$ = * $\mu\acute{\epsilon}\theta\text{-}\gamma\omicron\text{-}\varsigma$, ou de *sw* dans att. $\acute{\iota}\sigma\sigma\omicron\varsigma$ = $\acute{\iota}\sigma\sigma\omicron\varsigma$ = $\rho\acute{\iota}\sigma\tau\omicron\varsigma$. En latin, le groupe *ss* subsiste après voyelle brève, *cāssus* (vain) de *cādō*, *grēssus* de *grādior*, *mīssus* de *mīlto*, mais se réduit après voyelle longue, *mīsi* = **mīssi* (cf. *vīdeō vīdī*), *fūsus* = **fūssus*, *plōsiō* de *plōdō*, *taesus* de *laedō*, etc.

Le groupe latin *sf* s'assimile en *ff*, v. g. *differō* = **dis-ferō*, cf. *distulī*.

§ 3. — s final.

- (70) L's final persiste en grec et en latin, $\acute{\iota}\pi\omicron\varsigma$ *equos*, $\gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ *genus*. Toutefois en latin, dans certaines positions au moins, l's final ne devait sonner que très faiblement : les inscriptions le négligent fort souvent, et l'on sait que jusqu'au siècle d'Auguste il fait ou ne fait pas position au gré de l'écrivain : *versibūſ quōs ōlim...* (Enn.)... *dēcīdēre falcībūſ rāmōs* (Lucr.). Mais il n'a jamais complètement disparu ; car les langues romanes le reproduisent encore avec une remarquable fidélité⁽³⁾.

(1) Cf. supra 63 β. — L'analogie des doublets où apparaissait tantôt σ tantôt $\sigma\sigma$, a amené le double σ dans des formes où il n'est pas étymologique, v. g. hom. $\tau\alpha\nu\acute{\upsilon}\sigma\sigma\alpha\iota$, $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\epsilon}\lambda\alpha\sigma\sigma\epsilon$, etc.

(2) On attendrait * $\mu\acute{\epsilon}\tau\tau\omicron\varsigma$ comme $\rho\acute{\alpha}\tau\tau\omega$ = $\rho\acute{\eta}\sigma\omega$.

(3) V. g. fr. *li chevaux* = *illē cabāllus*, *les chevaux* = *illōs cabāllōs*

Est-ce à cette chute possible de l's final, est-ce à un fait de phonétique syntactique indo-européenne, qu'il convient de rattacher la substitution latine du groupe *er* aux groupes *ris ros* précédés d'une consonne⁽¹⁾, dans les types *ācer* = *ācris* et *ager* = **ag-ro-s*, cf. gr. ἀγρός, sk. *ájras*? Quoi qu'il en soit, cette particularité mérite d'être signalée; mais il est difficile de la traduire en loi, puisque les génitifs *patrus* et *patris*, par exemple, ont gardé leur finale intacte.

(1) Dans *puer* (= **puerus*?) la consonne paraît manquer, mais c'est une pure illusion, car *puer* est pour **pover*. — Cette question est reprise dans les *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 373.



divergence entre les dialectes. Les deux antipodes sont l'ionien et l'attique, si proches pour tout le reste : l'un ignore presque la contraction, l'autre ne tolère presque aucun hiatus ; entre eux, mais plus voisins pourtant de l'ionien, se placent l'éolien et le dorien, qui contractent certains hiatus et en laissent subsister d'autres. Mais, dans le cas même où tous les dialectes contractent, le phonème de contraction peut différer pour chacun d'eux. Pour éviter de compliquer ce sujet outre mesure, on n'examinera ici que les cas de contraction les plus usuels, en les classant selon la nature de la première des deux voyelles en hiatus.

1. α . — $\alpha + \alpha$, $\alpha + \bar{\alpha}$: $\bar{\alpha}$. Ion. homér. ἄτη (fléau, malédiction) = $\bar{\alpha}\tau\bar{\alpha}$ = * $\acute{\alpha}\tau\bar{\alpha}$ pour * $\acute{\alpha}\tau\bar{\alpha}$, cf. $\acute{\alpha}\tau\acute{\alpha}$ (Pind.) ; att. Ἰθηνᾶ = Ἰθηνᾶ = Ἰθηνᾶῖα ; att. τᾶλλα = τὰ ἄλλα, etc. — $\alpha + \epsilon$: ion. ⁽¹⁾ et att. $\bar{\alpha}$, dor. η : att. τῖματε = τῖμάετε, dor. ὄρη (vois) = ὄραε. — $\alpha + \eta$: $\bar{\alpha}$, η : ion.-att. τῖματε, dor. τῖμαῖτε = τῖμάητε (subj.). — $\alpha + \iota$: αι : * $\acute{\alpha}\tau\iota\varsigma$ (enfant), homér. $\acute{\alpha}\tau\iota\varsigma$, puis $\acute{\alpha}\tau\iota\varsigma$. — $\alpha + \omicron$: att. ω ⁽²⁾, dor. $\bar{\alpha}$: att. τῖμῶμεν = τῖμάομεν. — $\alpha + \omega$: ω : att. τῖμῶμεν = τῖμάωμεν. — $\alpha + \upsilon$: αυ (mais souvent l'hiatus demeure) : δαυλός (épais, touffu) = * $\delta\alpha\upsilon\lambda\acute{o}\varsigma$ = * $\delta\alpha\upsilon\sigma\upsilon\text{-}\lambda\acute{o}\varsigma$, cf. $\delta\alpha\upsilon\sigma\upsilon\text{-}\varsigma$; αὐτός = * $\acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$ (on lit $\acute{\alpha}\upsilon\tau\omicron\upsilon$ dans une inscription ionienne).

2. $\bar{\alpha}$. — $\bar{\alpha} + \alpha$, $\bar{\alpha} + \bar{\alpha}$, $\bar{\alpha}$ ⁽³⁾ : eol.-dor. γᾶ, ion.-att. γῆ = * $\gamma\bar{\alpha}$ = $\gamma\bar{\alpha}\iota\alpha$. — $\bar{\alpha} + \epsilon$: $\bar{\alpha}$, même en dorien : ἄλιος (écrit ἀέλιος, mais la scansion fait voir que le mot est trissyllabe) dans Pindare, cf. ion. ἡέλιος, att. ἡλίος. — $\bar{\alpha} + \omicron$, $\bar{\alpha} + \omega$: dor. $\bar{\alpha}$: gén. pl. (homér.) χωρᾶων, dor. χωρᾶν. — $\bar{\alpha} + \iota$: $\bar{\alpha}$: (z). — $\bar{\alpha} + \upsilon$ sans importance.

3. ϵ . — $\epsilon + \alpha$: hiatus fréquent en ionien, att. η : τεῖχη = τεῖχεα. Il faut bien se garder de croire que πόλεις (acc. pl.) soit contracté de πόλεις ; quant au nom. pl. nt. χρῶσα = χρώσεα, le vocalisme de sa finale a dû être influencé par celui des finales neutres ordinaires en $\bar{\alpha}$. — $\epsilon + \bar{\alpha}$, fort rare,

(1) Souvent non contracté. Le bizarre type homérique ὄρααν (voir) = * $\acute{\alpha}\tau\bar{\alpha}\epsilon\iota\upsilon\upsilon$ n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante.

(2) Le type de diectase homérique βιώωνται pour βιώνται = βιάονται (très commun) est à mettre sur la même ligne que ὄρααν.

(3) Naturellement cette combinaison ne peut se présenter en ionien.

ne fait souvent qu'une seule syllabe, alors même que les deux voyelles sont écrites ⁽¹⁾ : δωρεά dissyllabe, mais att. γενεά trissyllabe. — ε + ε : lesb. dor. η, ion.-att. ει (prononcé ē), φιλέετε = φιλέετε ⁽²⁾. — ε + η : η, mais non contracté en ionien : φιλήετε = φιλέετε. — ε + ι : ει, homér. πτόλει, att. πόλει. — ε + ο : dor. ω, att. ου (prononcé ō ou ū), φιλοῦμεν = φιλέομεν ; dans les textes ioniens, on lit tantôt εο dissyllabe, tantôt εο monosyllabe, tantôt enfin ευ (Hérodote), qui, prononcé en diphthongue bien entendu, diffère à peine de εο monosyllabe. — ε + ω : ω, att. φιλω = φιλέω, ἀνθῶν = ἀνθέων. Alors même que l'orthographe maintenait l'ε ⁽³⁾, il ne comptait pas pour une voyelle, et jusque dans les types βασιλέως, πόλεως, où la contraction ne se faisait jamais dans l'écriture, elle se faisait probablement dans la prononciation courante ⁽⁴⁾. — ε + υ (rare) : ευ, homér. εὖς (bon), att. εῖ (bien).

4. Le groupe η + voyelle ne présente guère d'intérêt qu'en ionien, attique et κοινή, où il remplace le groupe primitif α + voyelle : dès lors il est régi par les lois d'abréviation et métathèse quantitative spéciales à ces dialectes et qu'on retrouvera plus loin (infra 76).

5. Le groupe ι + voyelle ne se contracte nulle part ; mais l'ι a pu sporadiquement, comme l'ε, y devenir semi-voyelle. Le rare groupe ιι a toutefois donné ι dans le locatif πόλι (Hom. et Hérodote) = πόλιι, cf. cypr. πόλιιι, et quelques similaires.

6. Le groupe ī + voyelle, fort rare, ne se contracte pas.

7. ο. — ο + α : ion. souvent en hiatus, att. et lesb. ω, dor. ᾱ : dor. πᾶτος, att. πῶτος = *πρό-ατο-ς ; att. accus. αἰδῶ = αἰδῶα. — ο + ᾱ sans importance. — ο + ε : ου, δηλοῦτε = δηλόετε. — ο + η : ω, δηλῶτε = δηλόητε ; le fém. att. διπλή (double) = διπλόη, ainsi que son plur. διπλαί = διπλόαι et le pl. nt. διπᾶ = διπλόα, repose naturellement sur une assimilation analogique aux finales non contractes. — ο + ι : οι : att. οἷς (brebis) = οἷς

(1) Dans ce cas, on le sait, l'ε devient semi-voyelle, supra 20, 3°.

(2) Souvent en hiatus chez Hérodote.

(3) C'est le cas pour ἀνθῶν (gén. pl.), que les atticistes, selon Suidas, écrivaient ἀνθέων.

(4) Cf. la double scansion de Μενοικέως, OEd. R., 85 et 1503.

(Théocrite) = *δρις, lat. *ovis*. — o + o : lesb. dor. ω, ion. att. ου : gén. lesb. dor. ἴππω, ion.-att. ἴππου = *ἴπποο (mais o + oi donne simplement οι, δηλοῖμεν = δηλόοιμεν). — o + ω : ω, δηλωμέν = δηλώομεν. — o + u sans importance.

8. ω. — Le groupe ω + o donne ω au gén. ion. att. λεώ (du peuple) = *λεώο, cf. ἵππος *ἴπποο. Partout ailleurs la combinaison d'ω avec voyelle offre peu d'intérêt.

9. υ. — Le groupe υ + ι est seul susceptible de contraction, soit dès l'époque homérique, νέκυι dissyll., πληθυῖ (mais συί, δρυί), panhellén. υίός dissyll. = *συ-ιός (cf. sk. *sū* engendrer, *sūnús* fils), et participe pf. fm. εἶδυια trissyll., soit même en attique et κοινή, où pourtant la finale υι reste dissyllabique, ἰχθυῖ. A cela près, υ + voyelle ne se contracte jamais : le nom. pl. ἰχθύες ne devient pas *ἰχθῦς, et l'acc. pl. ἰχθῦς ne saurait procéder de l'homér. ἰχθῦας.

10. ὀ. — Le groupe ὀ + voyelle est rare et ne se contracte pas.

La plupart des exceptions qui semblent traverser ces lois s'expliquent aisément, soit par la phonétique, soit par l'analogie. Ainsi l'hiatus, qui subsiste dans λεώς et semble au moins subsister dans βασιλέως, vient de ce que le groupe εω y remplace ηο par métathèse quantitative. Ailleurs, comme dans νέος = νέφος, Δί = Διφι, κλέος = κλέφος, βόες = βόφες, ἀκήχοα = *ἀκήχοφα (cf. ἀκούω), οἰνόεις = *φοινόφεντ-ς (cf. suff. sk. -vant-), etc., etc., c'est la chute tardive d'un ρ qui a mis en présence deux voyelles jusque-là séparées⁽¹⁾. Même explication pour le type πενταετής = *πενταφεντής, à moins que le premier terme du composé n'ait été simplement emprunté au type sans hiatus πεντάδραχμος. Dans προάγω, c'est certainement le type προλέγω qui a préservé le préfixe, tandis que dans dor. πῶχοντι = προέχοντι, att. φροῦδος = *πρόδος, il a cédé à la loi commune. Enfin

(1) Mais la tendance de l'attique à la contraction est si forte que, même dans ce cas, il supprime souvent l'hiatus dans les groupes homogènes : on connaît les noms propres en -κλής = -κλέης et on lit Δί sur une inscription. Bien plus, les groupes non homogènes, dans les mots très usuels, sont atteints à leur tour : il suffit de rappeler ici Θουκυδίδης et νομηνία.

et surtout il ne faut jamais oublier que la langue écrite ne peut nous renseigner que très imparfaitement sur les contractions de la langue parlée : les ouvrages ont été transcrits et retranscrits par maints copistes qui y ont introduit les disparates les plus choquantes⁽¹⁾, et, quant aux textes épigraphiques eux-mêmes, on n'est jamais sûr qu'un hiatus conservé par l'écriture ne fût pas aboli dans la prononciation⁽²⁾.

§ 2. — *Latin.*

(73) Les lois de la contraction latine sont beaucoup plus difficiles à connaître que celles de la contraction grecque ; car le latin ne nous présente presque nulle part la forme en hiatus concurremment à la forme contracte. On doit se borner à passer en revue les cas les plus sûrs et les plus intéressants.

1. *a, ā.* — La différence de voyelle qu'on remarque dans gén. *aeris* = **ǣeris* (cf. *ǣernus* et sk. gén. *áyasas*) et pl. 2 *amātis* = **amā-ē-tis* (cf. gr. *τιμᾶτε* = *τιμᾶετε*), ne peut provenir que d'une différence de quantité de l'*a* : il est donc légitime de poser : *a + e = ae*, *ā + e = ā*. — C'est un groupe *a + i* qui a donné *ae* au gén. dat. sg. *terrae* ; mais la quantité de l'une et l'autre voyelle est inconnue. Il y a bien l'archaïque *terrāi*, mais rien ne prouve que *terrae* en procède. — Si la voyelle des verbes en **aō* était vraiment *ā*, on doit restituer *amāmus* = **amā-ō-mus*, *amānt* = **amā-o-nt*, et *amō* = **amā-ō*, et poser dès lors *ā + ō = ā* et *ā + o = o* ; mais il se peut que l'*ā* n'ait pas été long dans toute la conjugaison ; il se peut aussi que le groupe *a + o* ait toujours donné *o*, et qu'*amāmus* *amant* aient été tout simplement calqués sur le vocalisme d'*amās amātis*, comme *monēmus monent*, qui ne peuvent provenir de **moneōmus* **moneont*, l'ont été certainement sur *monēs monētis*.

2. *e, ē.* — *ea, eā* ne se contractent pas ; *ēa* donne *ē*, *dēgō* = **dē-āgō*, *dēbeō* = **dē-hābeō*, cf. aussi *praebeō* = **prae-hābeō*.

(1) Le texte d'Hérodote, notamment, est des plus maltraités.

(2) Cf. les graphies françaises *paon*, *taon*, *seau*, etc.

— *ěě, ēē, ēē, ēē* : *ē*, v. g. *monēte* = **moně-ě-te*, cf. φιλέετε, *avēs* (nom. pl.) = **avěēs*, cf. πόλλες πόλλεις, *dēmō* = **dē-ēmō*, pf. *dēgī* = **dē-ēgī*, etc. — Les groupes *e + i*, *e + o* ne se contractent jamais que dans les synizèses poétiques et sans doute populaires du genre de *alveō* dissyllabe. — Le groupe *eu* remplaçant *eo* ne se contracte pas non plus, *aurēūs*, sauf cette même synizèse possible, *alveus* dissyllabe ; mais, quand l'*u* est primitif, *ě + ũ* donne *eu*, *neuter*, et *ě + ū* donne *ū*, *nūllus* = **ne-ūllus*.

3. *i, ī*. — L'*i* ne se contracte en général qu'avec lui-même, *nīl* = *nīhīl*, *mī* = *mīhī*, *Valerī* (gén.) = *Valerū*⁽¹⁾ ; sans doute encore avec *ě*, car *audīs* (tu entends) peut se ramener à **audī-īs* ou à **audī-ēs*, mais *fīlī* ne peut remonter qu'à **fīlīě* (cf. pourtant *īě* non contracté dans *pīētās* et autres) ; sûrement jamais avec *ē*, *pariēs* (muraille), *capiēs* (tu prendras), etc.⁽²⁾. Le type de nom propre *Clōdis* = *Clōdius*, fréquent dans les vieilles inscriptions, n'est sans doute qu'une abréviation graphique et ne saurait en tout cas passer pour une contraction.

4. *o, ō*. — *oā, oē, oō* : *ō*, v. g. *cōgō, prōmō* = **proēmō*, *cōpia*. — *oē* : *oe* dans *coepi* = **co-ēpi* (cf. *ap-isco-r*).

5. *u, ū*. — L'*u* ne paraît se contracter qu'avec lui-même, dans gén. sg. *manūs* = **manūis* (?) = **manuos* (épigr. *senatuos*) ; encore *manūīm* (gén. pl.) et *minūūnl* (pl. 3) jettent-ils un jour assez défavorable sur cette restitution. Il est donc difficile de croire que nom. pl. *manūs* soit contracté de **manūēs*.

La contraction, en principe, ne se fait pas quand la seconde voyelle est accentuée : de là la différence de *aeris* = **áeris* et *aēnus* = **aēsnius*, cf. aussi *coāctus coēgī*. Pour *coepi* la contraction a dû se faire d'abord dans **coēpīslī* pour être ensuite transportée analogiquement à **coēpī* ; ainsi de bien d'autres. Inversement, l'analogie a souvent, comme en grec, produit des

(1) La contraction est de règle dans les génitifs de noms propres ; dans ceux de noms communs et d'adjectifs, *pallū, patrū*, l'analogie des autres cas et le besoin de clarté ont maintenu ou ramené le groupe *ii*.

(2) Le subjonctif *sīs* ne peut donc procéder de l'archaïque *sīēs*.

formes non contractes ; *coaléscō* a été refait sur *coalūi*, *cóemō* sur *coémimus*, et *prohibēs* (on attendrait *prōbēs*, cf. *dēbēs*) tient à la fois de *perhibēs* et de *prōdūcō*.

SECTION II.

ÉLISION.

- (74) Lorsqu'il n'y a pas contraction (crase) entre la voyelle finale d'un mot et l'initiale du suivant, il arrive très souvent que la première disparaît complètement devant la seconde. On connaît les nombreuses élisions indiquées par l'orthographe grecque, ἐπ' αὐτῶ, ὑπ' ἐμοῦ, ἀφ' οὗ, et celles qui se produisent entre les deux termes d'un juxtaposé, ἐπάγω, ὑπῆλθε, ἀφικόμην. Le détail des règles de l'hiatus et de l'élision appartient à l'étude de la prosodie grecque ; il suffira de constater ici que la prononciation courante faisait certainement l'élision dans nombre de cas où elle n'était point marquée par l'écriture ⁽¹⁾.

Il en est de même à plus forte raison pour le latin, qui n'indique jamais l'élision dans l'écriture et qui pourtant l'observe dans l'usage avec une telle rigueur que l'hiatus de voyelle brève ou longue y est en versification un fait absolument exceptionnel ⁽²⁾. La prononciation actuelle de l'italien peut donner quelque idée de cette mélodieuse fluidité de voyelle finale devant voyelle initiale.

SECTION III.

ABBREVIATION ET ALLONGEMENT HYSTÉROGÈNES.

- (75) La quantité des voyelles est fort constante en grec et en latin, surtout si l'on tient compte de ce qu'a d'artificiel le classement de toutes les syllabes en deux catégories sans plus.

(1) Cf. ce vers de Sapho (saphique et adonique) : πύκνα δίνεντες πτέρ' ἀπ' ὠράνω αἴθερος διὰ μέσσω.

(2) L'hiatus est également interdit dans certains genres de versification grecque, et notamment dans les mètres iambo-trochaïques. Inversement l'hiatus est fréquent dans la versification latine archaïque (saturnien).

Car il est bien évident (supra 20, 4^o) que les nuances de longueur et de brièveté sont en fait fort nombreuses, et que dès lors une longue qui vaudrait, par exemple, une brève et demie pourrait à volonté jouer en versification le rôle d'une longue ou celui d'une brève. Les délicates applications de ce principe fondamental sont du ressort de la métrique.

§ 1^{er}. — *Grec.*

(76) 1. A. Devant un groupe de consonnes dont la première est *y*, *w*, nasale ou vibrante et la seconde une explosive ou *s*, toute voyelle longue devient brève. Cette loi est absolue et panhellénique. On a vu⁽¹⁾ que l'acc. pl. κεφαλᾶς équivaut à *κεφαλᾶνς, autrement il serait *κεφαλής en ionien-attique; mais *κεφαλᾶνς à son tour doit être abrégé de *κεφαλᾶνς, puisque le nom. sg. est κεφαλᾶ : effet de la loi précitée. On a de même : dat. plur. ἵπποις = *ἵπποις, cf. dat. sg. ἵππῳ et instr. pl. sk. *ácvaīs* ; βούς = *βούς, cf. lat. *vōs* et sk. *gāvis* ; γραφεύς = *γραφήύς, cf. le gén. γραφῆ(ς)-ος et le doublet dialectal γραφῆς aor. pass. ἐ-δάμ-η-ν (je fus vaincu), pl. 3 homér. δάμεν = *δάμεντ = *δάμ-η-ντ.

B. L'abréviation de voyelle devant voyelle se constate sporadiquement dans tout l'hellénisme, mais particulièrement dans le domaine ionien-attique, pour l'η et l'ω : homér. gén. ἥροος = ἥρωος, Πηλέος = Πηλῆος ; ion. gén. βασιλέος, dor. βασιλέος = lesb. βασιληος de *βασιλῆος ; ion. νέες (navires) = νῆες = *νᾶρες ; att. gén. plur. χωρῶν = ion. χωρέων = *χωρήων = éol. χωρᾶων, etc.

C. En ionien, mais surtout en attique, les groupes ηα, ηε, ηο deviennent respectivement εᾶ, εη (contracté en η), εω (souvent monosyllabique en finale de génitif). C'est le phénomène dit métathèse de quantité : acc. sg. βασιλέᾶ, acc. pl. βασιλέας (att.) = βασιλῆα βασιλῆας ; att. (Aristoph.) ἵππῆς (les chevaliers) = *ἵππέης = ἵππέες, mais simple abréviation dans le doublet ἵππεῖς = ion. ἵππέες ; dor. λᾶός (peuple), vieil ion. λῆός (Hipponax), néo-ion. λείως, att. λείως, et de même att. βασιλέως = βασιλῆος⁽²⁾. On

(1) Supra 37 in fine.

(2) Ἔως (tant que) compte pour un trochée dans Homère (O 539, δ 90, η 280, etc.) : il faut donc lire *ἦρος = *ἦ-ρος = sk. *ya-val* (même sons), dont la métathèse postérieure a fait ἔως.

voit que le départ entre l'abréviation pure et simple et la métrèse quantitative n'est pas nettement marqué.

2. En grec, l'allongement d'une brève n'est jamais que compensatoire, et l'on en a vu de nombreux exemples, ou purement prosodique, et alors il relève de la métrique.

§ 2. — *Latin.*

(77) 1. A. Le dat. pl. *equīs* dénonce dans **equōis* le même abrègement que dans ἑπιποις, car le primitif **equōis* eût donné **equōs*, cf. dat. sg. *equō* = **equōi*.

B. A l'époque classique, toute voyelle longue devant voyelle est devenue brève, et les quelques quantités *diēi* (cf. *fidēi* = *fidēi*⁽¹⁾, nom. *fidēs*), *illius* (aussi *illius*), *fīo* en regard de *fīērī* (arch. *fīere*), etc., ne sont plus que de faibles vestiges de l'ancienne existence de voyelles longues en hiatus, encore attestée dans les comiques par de nombreuses scansion.

C. Les mots iambiques, tels que *duō*, présentent une particularité curieuse : matériellement il est possible de prononcer successivement une brève accentuée et une longue atone ; cependant, surtout si l'accent se détache avec énergie, on s'aperçoit que la longue tend alors à ne guère excéder la durée de la brève précédente. En conséquence, dans la versification antérieure au siècle d'Auguste, tous les mots de ce genre sont arbitrairement des iambes ou des pyrrhiques, et l'on scande *rōgā* = *rogā*, *pūtā*, *vīdē*, *dōmī*, *vōlō*, *rōgō*⁽²⁾, *hōmō*, etc. Plus tard, l'analogie a restreint et étendu à la fois la liberté plautinienne. Elle l'a restreinte, en ce que les poètes classiques, considérant la longue de *spērā*, *cēnsē*, *hortī*, *audī*, se sont interdit la brève dans *putā*, *tacē*, *domī*, *abī*, tandis qu'inversement la brève l'emportait et proscrivait entièrement la longue dans quelques mots très usuels, *utputā*, *īlicō*, *modō* (à l'instant) = abl. *modō*, *egō* = **egō*, gr. ἐγώ. Elle l'a étendue, au contraire, en ce sens qu'on a scandé *ambō* sur le modèle de *duō*, *cēnsēō* et *spērō* sur le modèle de *vōlō*, et ainsi de suite, en sorte que, dans la

(1) L'*ē* encore long dans Plaute, v. g. le vers bacchique *mēāi fidēi iūāiquē rēi* (*Aulul.* 121).

(2) Sans distinction, on le voit, entre l'*ō* simple et l'*ō* de contraction (*rogō* = **rogaō*). Cf. Havet-Duvau, *Métrique*, n° 126.

versification latine de la décadence (Martial), tout *o* final de sg. 1 des verbes ou de nominatif sg. des noms est à volonté long ou bref.

D. Toute finale en *r*, *l*, *m* ou *t*⁽¹⁾ abrège sa voyelle : *patēr* = πατήρ ; *datōr*, cf. δάτωρ ; *honōr*, cf. gén. *honōris* et nom. régulier *honōs*, gr. ζιδώς ; *animāl* = *animāle* ; *amōr* (je suis aimé), cf. *amō* ; subj. *amēr*, *amēm*, cf. *amēs*, *amētur* ; sg. 3 *amāt*, *monēt*, *audīt* = **amāet*, etc., cf. sg. 2 *amās*, *monēs*, *audīs* ; acc. sg. *terram* = **terrām*, cf. gr. χόρᾱν ; gén. pl. *deum* = *deōm* = gr. θεῶν.

2. Outre les allongements compensatoires connus, les grammairiens nous apprennent que, devant les groupes *ns*, *nf*, *gn*, *gm*, toute voyelle s'allongeait : on prononçait donc *ēnsis* (= **nsis*, sk. *asis*), *ferēns*, *inserō*, *cōnsul*⁽²⁾, *īnferō*, *ānfrāctus*, *dīgnus*, *māgnus* (cf. μικρός) *rāgnen*, etc.

SECTION IV.
ASPIRATION ET DÉASPIRATION HYSTÉROGÈNES.

(78)

1. Grec. — En grec moderne, l'esprit rude s'écrit encore, mais ne se prononce plus. Sans être encore parvenu à ce stade, le grec ancien y tendait déjà, et certains même de ses dialectes l'avaient atteint. On sait que, dès l'époque préhistorique, l'aspiration médiale avait disparu⁽³⁾. Quant à l'aspiration initiale, les Éoliens, au dire des grammairiens, ne la connaissaient plus : ils étaient ψιλωτικοί, remplaçant partout l'esprit rude par l'esprit doux. Le néo-ionien ne va pas aussi loin ; mais plusieurs substitutions du genre de οὔλος = ἔλος, et les liaisons telles que ἀπ' οὔ, ἀπίκετο, montrent que l'esprit rude n'était guère plus chez lui qu'un ornement graphique.

L'attique, au contraire, paraît avoir eu une légère tendance

(1) Sauf dans les monosyllabes : *fūr*, *sōl*. — Cf. les vieilles scansions *rogāl*, *audīt* (Plaute), *noenum rŭmōrēs pōnēbāt ante salūtem* (Enn.), etc.

(2) En transcription grecque on lit Κωνσταντίνος = *Cōnstantīnus*, κήνωρ = *cēnsor*, etc.

(3) On la retrouve dans le laconien, qui la substitue au σ intervocalique hystérogène, v. g. νεικάαρ = νικήσας sur la stèle de Damonon.

à δασύνειν, et l'on y trouve des aspirations initiales que l'étymologie ne justifie en rien : ἔρση (rosée) = ἔρση, ὄρος (frontière) = ion. οὐρος, ἔως (aurore) = gr. ἥως, etc. Plus embarrassants sont les esprits rudes panhelléniques ou à peu près, qu'on rencontre dans les types ἐννῦμι εἰνῦμι (*vestis*), ἐσπέρα (*vesper*), ἵππος (*equos*), etc., et surtout dans tous les mots à υ initial, ὕστερος = sk. *úttaras*, ὕδωρ, cf. sk. *udán-* (eau) et lat. *unda*. Parfois c'est l'analogie qui est en jeu : ainsi ἡμεις a certainement reçu l'esprit rude de ὑμεις. Mais la facilité même avec laquelle les mots prennent ou perdent ce signe semble indiquer que, dès l'antiquité, la valeur en était ou nulle ou du moins assez faible.

2. Latin. — Elle était sans doute tout à fait nulle dans le latin classique. L'h médial ne sonnait certainement pas : de là les fréquentes contractions *nīl*, *mī*, *prēnsus* = *prehēnsus*, *nēmō* = **nē-hēmō*. A l'initiale on sait qu'il n'empêche même pas l'éliision, et que, parmi les langues romanes, les unes ne le prononcent pas, les autres ne l'écrivent même plus. De là de nombreux doublets du genre de *holus* (légume, gr. *χλόη*, verdure) et *olus*, *herus* (maître) et *erus*, *honōs* (charge honorifique) et *onus*, etc., et la suppression usuelle de l'h dans *ānser* = *hānser* (oie, cf. gr. *χάν*, all. *gans*) et *arēna* (sable) = *harēna* = **hasēs-na*, sabin *fasēna*, gr. *χάος* = **χάσος* (matière inerte et sans cohésion). Inversement, l'h ne sonnait plus, on en orna par erreur des mots qui n'en avaient que faire, comme *humerus* (épaule) = *umerus* = **omesos*, cf. gr. ὤμος = **ōmosos* et sk. *ámsas*, ombr. *onsus*, *hālō* (je respire) = **ālō* = **an-slō*, rac. *an* (souffler), cf. ἄν-εμος et *an-imu-s*.

SECTION V.

ÉPENTHÈSE ET SYNCOPE.

(79) On entend par **épenthèse** le développement spontané d'un phonème parasite qui s'insère entre les éléments d'un groupe. Initiale elle est dite **prothèse**. La **syncope**, au contraire, est la chute d'une voyelle ou d'une syllabe dans la rapidité de la prononciation.

1. Épenthèse. — On a déjà rencontré l'épenthèse de δ et β dans les groupes νρ et μρ, et la prothèse de voyelle, presque

constante devant ρ, assez fréquente devant λ. Une prothèse analogue se produit quelquefois devant nasale, v. g. ἀ-μῆλ-γ-ω (traire), cf. lat. *mulg-eō* et all. *melk-en*, ἀ-νεψιός (neveu), cf. νεποδες (descendants) et lat. *nepōs*; devant ρ : homér. ἑέρση (rosée) = *ρέρση, ἑέργω (empêcher) = *ρέργω, sk. *vārjāmi*; ailleurs encore, doublet θέλω ἐθέλω, imp. ἔσθι (sois) = *σ-θι. On ignore la cause précise de ces phénomènes : la plupart doivent tenir à des doublets syntactiques; mais dans certains cas, la voyelle peut fort bien être un élément significatif⁽¹⁾.

Le ν dit épichelkystique ou paragogique qui semble s'attacher à certaines finales en ι et en ε, λέγουσιν, τέχουσιν, ἔθηκεν, n'est pas à proprement parler une épenthèse. L'origine en est assez mystérieuse. Le plus probable est que ce ν final, étymologique dans certaines formations, par exemple peut-être au loc. plur. ποσσίν ἵπποισιν, a passé par analogie à d'autres, où on l'a ensuite considéré comme euphonique. A l'origine, il ne l'était certainement pas : dans les inscriptions, il manque souvent en hiatus, et souvent aussi on le lit devant consonne : bien plus, on le rencontre dans des positions où, prononcé, il aurait faussé le vers⁽²⁾.

Les épenthèses latines sont sans importance⁽³⁾.

2. Syncope. — Le cas le plus remarquable de syncope, dans l'une et l'autre langue, est celui où deux syllabes identiques, ou du moins contenant les mêmes consonnes, se suivent dans le corps d'un mot : la première alors disparaît ordinairement : gr. ἡμῆδιμονον = ἡμι-μῆδιμονον, ἀμοροεύς = ἀμφοροεύς (vase à deux anses); lat. *nūtrīx* = **nūtrī-trīx*, *stipendium* = **stipi-pendio-m*⁽⁴⁾, etc. Il est inutile d'insister sur un phénomène aussi universel et aisément concevable, mais naturellement sporadique.

En dehors de cette syncope, le grec ne connaît guère que

(1) Par exemple, dans ἑκατόν = *centum*, l'ἑ représente le nombre « un » (corrompu pour *ἑ-κατό-ν = **sm-kmtó-m*, une fois cent).

(2) V. g. Κουφαγόρας μ'ἀνέθηκεν Διὸς γλαυκώπιδι κούρη sur une très ancienne inscription attique (VII^e-VI^e siècle). — Cf. infra 189, 5.

(3) Cf. supra 51, 1 B.

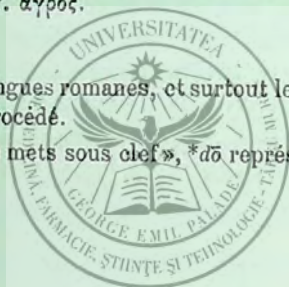
(4) Cf. fr. *idolatre* = **idolo-latre*, etc.

celle de la finale de certaines prépositions proclitiques, comme *κατ = κατά dans κάππεσε κάββαλε, ἄμ πόλιν = ἀνά πόλιν, παρ Διός, etc., procédé encore bien plus développé en latin, *ab* = ἀπό, *sub* = ὑπό, *per* = περί, *et* = ἔτι, *nec* = *neque*, et étendu même à trois finales d'impératif, *dic*, *dūc*, *fac*.

Dans le corps des mots latins, la syncope de voyelles atones est fréquente, surtout dans la prononciation populaire ⁽¹⁾ par suite de l'énergie avec laquelle on articulait la syllabe accentuée. On citera à titre d'exemples : *validus* et *valdē*, *calidus* et *caldus*; *auceps* = **aviceps*, *claudō* = **clāvi-dō* ⁽²⁾; *surgō*, *porgō* = **sub-regō*, etc., cf. *surrēxi*, etc.; gén. *dextrī magistri* = **dexterī*, etc., cf. *dextera*, et gr. -τερο-, sk. -lara-, suff. du comparatif; *repperī reccidī retulī* = **re-peperi*, etc.; *agellus* = **agerlus* = **agro-lo-s* (syncope de *o*, et *r* prononcé *er*?), cf. *ager* = gr. ἄγρος.

(1) On sait que les langues romanes, et surtout le français, ont prodigieusement développé ce procédé.

(2) Littéralement « je mets sous clef », **dō* représentant ici la racine **dhō* de τλ-θη-μι.



CHAPITRE VI.

ACCENTUATION.

(80) On entend par **accent** (*accentus*, προσωδία) la nuance d'intensité ou de tonalité qui détache plus ou moins énergiquement une syllabe sur l'ensemble d'un mot. Sauf les particules de toutes sortes qui ne servent qu'à lier entre elles les vraies parties du discours, tout mot en principe contient une syllabe accentuée, et n'en contient qu'une. Cependant, il n'est pas impossible que, dans les mots un peu longs et spécialement dans les composés, un accent secondaire mette en valeur une syllabe importante, soit, par exemple, en latin *pennipotentem* (à l'inverse de l'accentuation allemande, où l'accent principal repose toujours sur le premier terme, *sönnenfinsterniss*). Mais la phonétique proprement dite doit se restreindre provisoirement à l'étude de l'accent principal.

L'**accent** est dit **d'intensité** (expiratoire), quand la syllabe accentuée est *criée*, c'est-à-dire articulée avec plus d'effort que les autres ; il est dit **de tonalité** (tonique, chromatique, musical), quand elle est *chantée* sur un ton plus haut, soit une tierce, une quinte au maximum. En général, dans toutes les langues, ces deux éléments se combinent, mais à doses fort inégales ; ainsi, les idiomes européens modernes n'ont guère que l'accent expiratoire (le suédois pourtant possède des nuances chromatiques fort délicates), et à l'inverse les langues de l'extrême Orient (chinois, annamite, siamois) sont extraordinairement chantantes. L'accent indo-européen était essentiel-

lement musical : tel il est resté en sanscrit et en grec ; mais en latin, il a de bonne heure incliné vers l'intensité.

De l'accent de mot, quel qu'il soit, il convient de distinguer avec grand soin l'accent de phrase, qui en est indépendant. Un mot habituellement enclitique ou proclitique peut parfois être détaché avec force par le sujet parlant⁽¹⁾, ou au contraire un mot ordinairement important, se perdre presque dans le discours⁽²⁾. Tout le monde peut remarquer que la chute d'une proposition interrogative se fait sur un ton plus haut que celle d'une proposition affirmative, et qu'un même mot prend une intonation sensiblement différente suivant qu'il se trouve au milieu ou à la fin de la proposition. Pour ce dernier cas, la substitution du grave à l'aigu en grec dans les oxytons médiaux est, avec l'atonie des enclitiques, la seule tentative faite pour figurer à l'œil l'accent de phrase, dont l'étude appartient d'ailleurs à la rythmique du langage plus qu'à la phonétique.

L'accentuation indo-européenne ne nous est pas connue dans le détail, parce que les langues dérivées l'ont toutes très fortement altérée. Toutefois, l'accentuation sanscrite, qui la reproduit selon toutes probabilités avec une exactitude très approchée, nous permet de juger qu'elle était à la fois beaucoup plus libre et plus mobile que celle du grec et du latin : plus libre, car l'accent pouvait reposer sur n'importe quelle syllabe d'un mot, fût-ce la sixième en remontant, comme dans sk. *ámānyamānēśu* (à ceux qui n'adorent pas) : plus mobile, car dans un même mot il pouvait affecter, suivant des lois fixes, tantôt une syllabe tantôt une autre, sk. *ádṛṣat* (ἔδραξε, il vit) et *dṛṣat* avec chute de l'augment devenu atone.

(1) Comparez la constatation « il est trop bête pour s'en tirer » et l'exclamation : « Oh ! il est *trop* bête, cet être-là ! ».

(2) Comparez les deux phrases « je vais demain à Paris » et (négligemment) « je vais faire un tour ».

SECTION I^{re}.

ACCENT GREC.

- (81) Un grand principe domine toute l'accentuation gréco-latine : l'accent ne peut jamais remonter en deçà de trois temps depuis et y compris la finale du mot. Chaque syllabe, longue ou brève, compte pour un temps. En grec seulement la longue finale compte pour deux temps ⁽¹⁾.

Ce point mis à part, les dialectes grecs accusent entre eux les plus graves divergences au point de vue de l'accent. Ici les deux antipodes sont l'éolien et le dorien, si proches parents au point de vue phonétique : l'éolien fait remonter l'accent le plus haut possible dans toutes les formes, v. g. βασιλευς = βασιλεύς, ἔρυθρος = ἐρυθρός, θυμός = θύμος; le dorien, au contraire, conserve fidèlement les oxytons primitifs. Entre eux se placent l'ionien et l'attique, qui sont pourtant beaucoup plus rapprochés du dorien que de l'éolien. Cependant, à tous les dialectes, y compris le dorien, est commune la règle suivant laquelle, dans les formes conjuguables ⁽²⁾ des verbes, l'accent remonte le plus haut possible. Cette loi absolue, qui ne souffre d'exception que pour les deux enclitiques εἶμι et φημί et pour quelques impératifs aoristes, εἶπέ, ἰδέ, λάβέ, ἔλθέ, est un legs de la langue indo-européenne : le verbe en proposition principale y était enclitique et complètement atone ; en sanscrit encore il ne s'accentue que dans les propositions subordonnées. Le grec, en le pliant à son rythme trissyllabique, lui a imposé partout une accentuation uniforme.

(1) Toutefois, la longue provenant de métathèse quantitative (supra 76 C), ne compte que pour une brève, εὐγεως, πόλεως, ce qui prouve que l'accent était déjà fixé quand la métathèse de quantité s'est produite. — D'autre part, la finale qui n'est longue que de position influe sur l'accent aigu, mais non sur le circonflexe : on écrira donc σαρκόνυξ (sardoine) et non *σάρδονυξ, mais μώνυξ (solipède) et non *μώνυξ.

(2) L'infinitif et le participe ne font point partie du système du verbe : ainsi qu'on le verra, ce sont des formes purement nominales.

Quand le **ton** porte sur une syllabe longue, il peut être **montant**, c'est-à-dire que la voix s'élève en traînant sur la syllabe, ou **descendant**, c'est-à-dire que la syllabe est attaquée sur une note haute et finit sur une note plus basse. Pareille distinction est naturellement impossible pour une brève. En grec, le ton **soutenu** de la brève se marque par l'accent aigu, *θῆμός, λόγος, ἔλεγε*. Le ton montant se marque de même; mais le ton descendant a un signe particulier, le circonflexe: ainsi, dans *τιμῶμεν*, l'accentuation de l'ω reproduit exactement le ton descendant du groupe non contracté *άο* de *τιμάομεν*, tout comme, dans *τιμώμεθα*, l'accentuation de l'ώ reproduit le ton montant du même groupe dans *τιμάόμεθα*.

Il résulte de cet ensemble de définitions qu'au point de vue du rythme trissyllabique le circonflexe sur la pénultième équivaut à l'aigu sur l'antépénultième, autrement dit que le circonflexe ne peut jamais remonter en deçà de la pénultième.

En d'autres termes enfin, dire d'une forme grammaticale qu'elle fait remonter l'accent le plus haut possible, c'est dire qu'elle est : paroxytonique, si le mot est de deux syllabes en pyrrhique, iambe ou spondée; proparisponène dans un dissyllabe trochaïque; proparoxytonique, dans tout polysyllabe à finale brève: v. g. les comparatifs du type (nom. msc) *μειζων* (nom. nt.) *μειζον* (gén. sg.) *μειζονος* (gén. pl.) *μειζόνων*, etc.

Toutes les autres règles de l'accentuation, y compris le détail des proclitiques et des enclitiques, appartiennent à la grammaire spéciale de la langue grecque. Il suffit d'avertir que le nombre des mots atones était, dans la prononciation courante, beaucoup plus considérable que ne le ferait supposer le système d'accentuation adopté par les grammairiens: ainsi l'article, qui n'est donné pour proclitique qu'au nom.-msc. et fm. du sg. et du pl. *ὁ, ἡ, οἱ, αἱ*, l'était certainement dans tout l'ensemble de sa déclinaison⁽¹⁾, et toutes les prépositions, *πρός, σύν, περί, κατά*, l'étaient au même titre que *ἐν* et *εἰς*; il n'en faudrait pour preuve que l'alternance *περὶ τούτου*⁽²⁾ et *τούτου περί*.

(1) L'accentuation correcte serait donc *τοῦ ἵππου, τὸν ἵππον*, mais au contraire (homér.) *τοῦ ὄξυλῦε Φοῖβος Ἀπόλλων*.

(2) Le grave ici équivaut à l'absence complète d'accent.

SECTION II.

ACCENT LATIN.

- (82) Le latin a bien plus altéré que le grec la tonalité primitive : à la loi des trois temps il joint d'abord l'accentuation éolienne, qui fait remonter le ton le plus haut possible ; mais de plus il subordonne entièrement la place de l'accent à la quantité de la pénultième. Il en résulte que le latin n'a plus d'oxytons ni de périspomènes, sauf les monosyllabes non enclitiques ou proclitiques, *néx*, *méns*, *sôl* ; tous les autres mots sont, ou paroxytons, *tôga*, *tégô*, ou propérispomènes, *ûnus*, *cereâlis*, ou enfin proparoxytons, *cereâlia*, *cênsêô*, *pâtulæ*.

Cette distinction du circonflexe et de l'aigu, qu'on retrouvera avec plus de détail dans les grammaires spéciales⁽¹⁾, est fournie par les grammairiens. Mais, si elle n'est pas tout entière artificielle, elle a du moins été compliquée par eux de raffinements empruntés à la théorie grecque. On ne voit pas, notamment, si la longue finale de *vinô* change en aigu le circonflexe de *vinum* ; comment la longue finale de *dôminô* ne ferait pas descendre sur la pénultième l'aigu de *dôminus*.

Quoi qu'il en soit, la distinction du circonflexe et de l'aigu n'entre nullement en considération dans le rôle si important que joue, comme on sait, l'accentuation latine par rapport à la formation des langues romanes.

Les mots atones en latin sont essentiellement les mêmes qu'en grec, à savoir : enclitiques, *que* = τε, *quis*⁽²⁾ = τις, *est* = ἐστί, etc. ; proclitiques, toutes les prépositions en tant qu'elles précèdent leur complément.

Outre ces débris mutilés de l'accentuation proethnique, le latin possède encore deux types d'accentuation qui lui sont propres et qui, tous deux, ont exercé une certaine influence, soit sur sa phonétique, soit sur celle des langues romanes.

(1) Cf. Havet, *Gramm. Lat.*, p. 217.

(2) Non interrogatif, bien entendu : *sí quis*, *né quis*, etc.

L'un, très ancien, est un accent purement expiratoire, qui portait toujours sur l'initiale de chaque mot : c'est à lui qu'on peut attribuer, en tout ou en partie, les syncopes du genre de *reppulī* = **répepulī*, les affaiblissements tels que *afficiō* = **ādfaciō*, et nombre d'autres faits qui cadrent mal avec les données de l'accentuation classique ⁽¹⁾. L'autre type, développé surtout dans le latin populaire et celui de la décadence, est un accent secondaire, qui frappait les syllabes d'un mot, de deux en deux, en descendant et en remontant à partir de la syllabe marquée de l'accent principal : ce que les romanistes appellent le principe de l'**accentuation binaire**, v. g. *sānguīnīs*, *occidimūs*, *imperātor*, *impèrātōrem* (cf. fr. *empereor*), *intercidimūs*, etc. La versification latine rythmique de la décadence, d'où est issu le vers roman, repose tout entière sur cette succession d'accents principaux et secondaires, et les langues modernes la rendent sensible par de nombreux contrastes, comme celui du fr. *venir*, esp. *venir* = lat. *venire*, et du fr. *viendra*, esp. *vendrá*, etc. = **vénirábet*, forme qu'a prise dans le système d'accentuation binaire la juxtaposition *venire-hábet*.

(1) Cf. supra n^{os} 32 A β. 36 B, etc. Il convient d'y rattacher également le redoublement sporadique de la consonne qui clôt la syllabe initiale, v. g. *Juppiter* = *Jūpiter* = voc. gr. Ζεὺ πάτερ (la vraie accentuation serait πατερ enclitique), *quattuor* = *quātuor*, et les doublets *cūpa* (fr. *cuve*) *cūppa* (fr. *coupe*), tous faits qui indiquent une émission brève et brusque de la voyelle de cette syllabe. Le fait se reproduit en italien, *allodola* (alouette) = lat. *alaudula*, et même dans les mots savants, *rettorica* = *rhētorica*. — L'accent initial est commun au latin et à toutes les langues italiques, et a laissé sa trace dans nombre de noms géographiques de l'Italie moderne v. g. *Pésaro* = ombr. *Pisaurum* et non lat. *Pisaurum*.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTYMOLOGIE.

(83) **L'Étymologie est l'étude de la formation des mots par voie de dérivation et de composition.**

Si l'on vient à considérer, dans une langue quelconque, un ensemble de mots exprimant avec des nuances diverses une même idée fondamentale, il est presque toujours aisé d'y découvrir et d'y isoler un élément commun, ordinairement monosyllabique, qui semble dès lors contenir cette idée sous la forme la plus vague et la plus abstraite possible. Ainsi, dans les mots *τιθημι* (placer), *θέσις* (placement), *θήκη* (boîte), *θησαυρός* (trésor), *θωμός* (monceau), on reconnaîtra à première vue une syllabe *θη* (réduite *θε*, fléchie *θω*)⁽¹⁾, à laquelle on pourra sans invraisemblance attribuer la propriété de représenter le concept très général « placer, poser, mettre à part, entasser », etc. Cet élément significatif du mot est ce que l'on convient de nommer **racine**.

On ne saurait assez se pénétrer de ce principe essentiel, que la racine ainsi comprise et définie par les grammairiens est une pure abstraction, destinée à faciliter l'intelligence des faits étymologiques, et non une réalité historique ou préhistorique, base nécessaire de tout l'édifice du langage. De même en effet

(1) Cf. supra 41.

qu'en examinant une famille de mots français tels que *rive*, *rivage*, *rivière*, *arriver*, etc., il nous est possible d'y distinguer un élément commun *riv* avec le sens très général de « bord », mais que, sans le secours du latin, il serait interdit au grammairien d'aller plus avant, et surtout d'affirmer l'existence réelle en français de ce mot **riv*, qui en fait n'y existe point ; de même, de la comparaison des mots sk. *chinádmí*, gr. $\sigma\chi\lambda\zeta\omega$, lat. *scindo*, all. *scheiden* et autres, il est parfaitement légitime d'induire une racine commune **skhid* avec le sens primitif de « couper, diviser », mais non d'en conclure qu'un mot **skhid* ait jamais eu, dans la langue indo-européenne, une existence isolée et indépendante des divers éléments formatifs auxquels nous le voyons toujours associé.

La raison en est fort simple. Ce serait une grave erreur de croire que la formation des mots repose sur l'union logique et réfléchie, en quelque sorte sur l'addition mathématique de deux valeurs, la racine fournissant la signification générale, et le suffixe déterminant et particularisant cette signification ⁽¹⁾, ainsi qu'on le représente dans les décompositions théoriques. Il en fut peut-être ainsi pour un certain nombre de formations très primitives, couche géologique si ancienne et si profondément ensevelie sous les alluvions postérieures du langage, qu'il paraît à peu près impossible de l'atteindre. Mais, aussitôt nés, ces premiers mots ont servi de modèles pour en créer d'autres par voie d'analogie ; et, comme le sujet parlant n'analyse point la langue qu'il parle, on doit naturellement s'attendre à ce qu'il se contente, dans ce travail d'analogie à peine conscient, d'une ressemblance tout extérieure et superficielle. De là les nombreuses déviations étymologiques dont un exemple familier fera mieux ressortir la cause et l'influence.

Nous avons en français un suffixe *-ier*, représentant régulier du latin *-arium*, *-iarium*, qui s'est attaché, entre autres, à divers mots terminés par un *t* étymologique : *lait lait-ier*, *sabot sabot-ier*, *clou clout-ier*, etc. Mais, comme depuis longtemps le

(1) Par exemple **skhid* (concept de fendre) et **to* (démonstratif, cf. gr. $\tau\acute{o}$), d'où **skhid-tó-*, littéralement « fendre-le », gr. $\sigma\chi\iota\sigma\text{-}\tau\acute{o}\text{-}\varsigma$ « ce qui (est) fendu ».

t ne sonne plus dans *lait*, *sabot*, et ne s'écrit même plus dans *clou*, le sujet parlant détache par la pensée, dans les mots dérivés, non plus l'élément *-ier* qu'il n'y aperçoit plus, mais l'élément *-tier* qu'il croit y entendre, et, le transportant de toutes pièces à d'autres dérivations, tire des mots *bijou*, *café*, *fer-blanc*, les secondaires *bijou-tier*⁽¹⁾, *café-tier*, *ferblan-tier*, où le *t* est pour l'étymologiste une monstruosité pure, pour le psychologue l'indice d'une opération intellectuelle d'une rare délicatesse. Maintenant il est clair que, sans le contrôle du latin, sans la filière historique des formes françaises, nous nous trouverions nécessairement amenés à admettre en français l'existence réelle et primordiale de ce faux suffixe *-tier*, dont la genèse nous échapperait. Or, pareil contrôle et pareille filière nous font absolument défaut pour la langue indo-européenne primitive, et les altérations de ce genre, dont il serait facile de trouver des exemples par centaines dans la dérivation française⁽²⁾, dont le grec et le latin nous offriront de nombreux spécimens, ont nécessairement sévi aussi sur la langue indo-européenne, par cela seul que cette langue a passé par des bouches humaines, a été pensée par des cerveaux humains.

C'est que l'**analogie linguistique**, forme spéciale de la faculté d'association des idées appliquée au langage, n'est pas seulement un agent indispensable, créateur et perturbateur à la fois, de la formation des mots d'une langue; on peut dire qu'elle est l'essence même du parler humain. Si l'on vient à réfléchir à la facilité avec laquelle un enfant apprend sa langue, au prodigieux effort de mémoire que suppose l'emmagasinement des cent mille mots d'une langue dans un cerveau ordinaire, d'un million de mots et plus dans celui d'un polyglotte on se convaincra qu'il n'est rendu possible que parce que les mots appris s'ordonnent dans notre esprit, en familles et en espèces, par un classement continu et presque inconscient, classement non pas étymologique, cela va sans dire, mais pure-

(1) Quand l'analogie est tout à fait rigoureuse, cas le plus fréquent, il n'y a pas, pour la rendre sensible, de procédé meilleur que de la traduire à l'œil par une formule de proportion, soit *bijoutier* : *bijou* = *cloutier* : *clou(t)*.

(2) Cf. A. Darmesteter, *Mots nouveaux*, passim.

ment empirique et fondé sur des caractères de ressemblance tout extérieurs. Sans ce phénomène, l'intelligence d'une langue serait un fait inconcevable. Prononcez pour la première fois le mot « olivier » devant un enfant qui ne connaît pas cet arbre : il comprendra, pourvu qu'il sache que l'olive est un fruit. Pourquoi ? parce que le rapprochement *pomme pommier, poire poirier, cerise cerisier*, etc., a tout de suite parlé à son esprit plus éloquemment que le meilleur des dictionnaires. Mais ne vous étonnez pas, après cela, s'il lui arrive de dire « un * *pêchier* ». Supposez que Démosthène ait été le premier à employer le verbe φιλιππιζειν dans la phrase célèbre « φιλιππιζει ἡ Πυθία » : il n'en a pas moins été compris de premier jet par le plus illettré de ses contemporains, exactement comme a été compris de nos jours le journaliste inconnu qui a créé le mot « opportuniste ». Grâce à cette puissance de l'analogie, il n'y a pas d'exagération à dire que chaque individu tire sa langue de son propre fonds, au moins autant qu'il l'apprend d'autrui : rien d'étonnant dès lors, si la langue, ainsi créée à nouveau par tout organisme pensant, subit de génération en génération des accroissements nombreux et nécessaires qui la transforment sans cesse en l'enrichissant.

- (84) Ces réserves faites sur l'emploi et la valeur précise du terme de « racine », on nommera **racine** l'élément essentiellement significatif d'un mot ou d'une famille de mots, **suffixes** ou **affixes** ⁽¹⁾, les éléments dont l'adjonction nuance et précise le sens vague et général contenu dans la racine. Est donc suffixe tout ce qui, dans un mot donné, se trouve entre la racine et les désinences quelconques de déclinaison ou de conjugaison, soit -σι- dans θε-σι-ς, -μό- dans θω-μό-ς, -σαυρό- dans θη-σαυρό-ς, -μα-ο- dans τῆ-μά-ο-μεν, etc. L'agglomérat déclinable ou conjugable ainsi formé, soit θε-σι- θωμό- τῆμάο-, se nomme **radical** ou

(1) Les langues indo-européennes ne connaissent que la dérivation par suffixation. La préfixation n'est jamais qu'apparente, par exemple dans certains composés dont le premier terme a cessé d'être employé en tant que mot simple, comme ἀρί-γνωτο-ς (bien connu) où se trouve un mot *ἀρ *ἀρι (bon, cf. ἄρ-ισ-το-ς), ou dans les simples juxtaposés verbaux, προ-άγω, *por-legō*, infra 178.

thème ⁽¹⁾. Le **thème** est dit : **primaire**, si un seul suffixe s'est attaché à la racine, $\tau\bar{i}\text{-}\mu\eta$; **secondaire**, s'il y en a deux, c'est-à-dire s'il est tiré du thème primaire comme celui-ci est tiré de la racine, soit $\tau\bar{i}\text{-}\mu\acute{\alpha}\text{-}o\text{-}$ dérivé de $\tau\bar{i}\text{-}\mu\eta$ comme $\tau\bar{i}\text{-}o\text{-}$ l'est de rac. $\tau\bar{i}\text{-}$, indic. prés. sg. 1 $\tau\bar{i}\mu\acute{\alpha}\omega$ $\tau\bar{i}\omega$; **tertiaire**, s'il y en a trois, $\tau\bar{i}\mu\alpha\text{-}\acute{o}\text{-}\mu\epsilon\nu\omicron\text{-}$, et ainsi de suite. Mais, comme les mêmes procédés se reproduisent indéfiniment à tous les étages de la dérivation, il suffit, pour l'étudier dans son ensemble, de la distinguer en **dérivation primaire**, comprenant les formations tirées immédiatement de la racine, et **dérivation secondaire**, embrassant à la fois toutes les autres. Ce sera, avec la **composition** nominale, la division tripartite de notre Étymologie.

(1) Le mot « thème » est de beaucoup préférable comme ne prêtant pas à l'amphibologie.



CHAPITRE I^{er}.

DÉRIVATION PRIMAIRE.

(85) Un **thème** est dit **nominal**, comme *λόγ-ο-*, ou **verbal**, comme *λέγ-ο-*, selon qu'il est susceptible de s'affixer les désinences de déclinaison ou celles de conjugaison. Ces deux catégories grammaticales sont en principe parfaitement distinctes⁽¹⁾, mais ne peuvent manquer de réagir l'une sur l'autre en s'enrichissant mutuellement : ainsi, de *ἐκ-καλέ-ω*, convoquer (*ἐκ-κέ-κλη-χ-α*, *ἐξ-ε-κλη-θη*, *ἐκ-κλη-το-ς*, etc.), la langue a tiré *ἐκ-κλη-σι-ᾶ*, assemblée ; de ce nom, le verbe *ἐκ-κλη-σι-άζω*, tenir une assemblée, et de ce verbe à son tour le substantif *ἐκ-κλη-σι-ασ-τή-ς*, harangueur, l'adjectif *ἐκ-κλη-σι-ασ-τικός*, et théoriquement le procédé pourrait se continuer jusqu'à l'infini. Mais, comme en toute langue il y a plus de noms dérivés de verbes que de verbes dérivés de noms, il semblera naturel de commencer l'étude de l'une et l'autre dérivation par celle des thèmes verbaux.

De plus, et dans chaque ordre de dérivation, il y a lieu de distinguer les formations, selon qu'elles remontent au passé indo-européen, ou qu'exclusivement propres, soit au grec, soit au latin, elles semblent s'être développées dans l'une ou l'autre de ces langues à une époque postérieure. Sans doute, dans ce dernier cas, elles ne sont pas à proprement parler primaires ; car, alors même qu'elles semblent issues de l'union pure et

(1) C'est-à-dire que *λόγος* ne procède pas plus de *λέγω* que *λέγω* de *λόγος*, mais tous deux procèdent, par voie de dérivation isolée et indépendante, d'une racine **leg*, normale dans un cas et fléchie dans l'autre.

ou *legē-bā-* est évidemment un thème au même titre que *λύ-ο-* ou *leg-e-* — force est bien de l'adopter ; car on verra dans l'étude de la conjugaison combien il est nécessaire de distinguer partout les formes qui contiennent l'*e/o* thématique de celles qui ne le contiennent pas.

Dès à présent, d'ailleurs, cette distinction s'impose. Le latin, en effet, bien qu'il ait conservé dans sa conjugaison un assez grand nombre de radicaux athématiques, n'en a presque plus au présent, autrement dit, n'a plus de verbes en *-μι*. La voyelle thématique, propagée par une analogie dont le grec même n'est pas complètement exempt, y a envahi tous les thèmes de présents que le grec conserve encore dans toute leur simplicité primitive, en sorte que le parallélisme constant des deux langues semblerait rompu dès le début si l'on ne s'attachait qu'aux simples apparences.

- (87) I. Thèmes-racines simples (en grec, thèmes de présents, ou plus communément thèmes d'aoristes, quand le thème du présent se forme au moyen d'un redoublement, infra II). — La racine nue et sans affixe précède immédiatement la désinence, et apparaît soit à l'état normal, soit à l'état réduit, suivant une alternance régulière, bien que parfois troublée par l'analogie, dont l'étude fait partie des phénomènes de conjugaison ⁽¹⁾. Présents : *φη-μι φα-μέν* (rac. *φᾱ*, dor. *φᾱ-μι*) ; *ἴ-μι ἴ-μεν* ; *εἰ-μί*, lesb. *ἔμ-μι* (= **ἔσ-μι*) *ἔσ-μέν*. Aoristes : *ἔ-θη-ν ἔ-θε-μεν*, *ἔ-δω-ν ἔ-δο-μεν*, *ἔ-στη-ν* (dor. *ἔ-στᾱ-ν*) *ἔ-στη-μεν*, etc.

Le latin a dans cette classe : *es es-t es-tis*, etc., du vb. *es-se*, rac. *es* ; *ēs-t* (il mange) = **ed-t*, rac. *ed* ; *vol-t* (il veut), etc. ; *i-s, i-t*, le présent du verbe *i-re* moins sg. 1 et pl. 3 qui sont thématiques ; celui du verbe *da-re*, moins *dō* ; peut-être celui du verbe *stā-re*, moins *stō* (*stā-s* = *ἔ-στᾱ-ς* à l'augment près), et, particularité curieuse, quelques formes d'un verbe qui tout au contraire en grec est absolument thématique, *fer-s, fer-t, fer-tis, fer-te*, cf. *φέρεις φέρει φέρ-ε-τε*. Mais la forme homérique

(1) La même apophonie s'applique à toute syllabe, radicale ou suffixale, qui précède immédiatement la désinence de conjugaison et qui ne contient pas l'*e/o* thématique. Cf. infra 269.

φέρ-τε (I 171) est sans doute un reste de l'ancienne conjugaison athématique de la racine φερ.

II. Thèmes-racines précédés d'un redoublement à voyelle *i* (en grec thèmes de présents et imparfaits, disparus en latin). — La racine alterne : τί-θη-μι τί-θε-μεν, ἴ-στη-μι dor. ἴ-στᾶ-μι (= *σι-στᾶ-μι) ἴ-σταν-μεν, δι-δω-μι, ἴ-η-μι (= *σί-ση-μι, cf. lat. *sē-men*), impf. ἐ-τί-θη-ν ἐ-τί-θε-μεν, etc.; avec redoublement dit attique (infra 240), ὀνίνημι (servir), aor. ὠνάμην. En latin *si-st-ō* (= gr. ἴ-στη-μι) et *bi-b-ō* (= sk. *pi-bā-mi*) ont passé à la conjugaison thématique.

III. Thèmes-racines précédés d'un redoublement à voyelle *e* (thèmes de parfaits, improprement dits en grec parfaits seconds⁽¹⁾). — La racine alterne entre les trois degrés⁽²⁾ : gr. φοῶ-α φοῶ-μεν, γέ-γον-α γέ-γα-μεν, λέ-λοιπ-α λέ-λε-ιμ-μι, εἰλ-ήλουθ-α (homér.) et ἐλ-ήλυθ-α, πέ-πευγα, λέ-λε-ληθ-α, etc.; lat. *vīd-ī, tot-tōnd-ī, spo-pond-ī, pe-pēnd-ī, pe-pig-ī, liqu-ī, fūg-ī, tul-ī* = **le-tul-ī*, cf. *rettulit, fēc-ī*, = **fē-fēc-ī* (cf. ἔθηκα, τέθεικα), montrant le degré normal de la racine en regard du degré réduit de *fēc-wō* (supra 41, 3).

En grec, les racines qui se terminent par une gutturale ou une labiale non aspirée présentent souvent au parfait l'aspirée correspondante : πλέκ-ω πέπλεξα, λέγ-ω λέ-λεξα, βλάπ-τω βέβλαφα, τρίβ-ω τέτριψα, etc. Le fait est loin d'être constant : on vient de voir πέφευγα et λέλοιπα. De plus, il est assez récent : le parfait aspiré est inconnu à Homère ; Hérodote et Thucydide n'en ont qu'un spécimen, πέπομοφα ; les tragiques, un autre, τέτροφα ; sa grande expansion date d'Aristophane et de Platon. Il y faut donc voir l'effet d'une perturbation analogique, favorisée peut-être par la tendance de l'attique populaire à l'aspiration : γράφ-ω, par exemple, faisait régulièrement pf. sg. 1 γέ-γραφα, et non moins régulièrement pf. pl. 1 γέ-

(1) La grammaire usuelle a eu la main malheureuse dans sa nomenclature : les parfaits dits seconds sont beaucoup plus simples et plus primitifs que ceux dits premiers ; de même, les aoristes seconds passifs par rapport aux aoristes premiers, et ainsi de suite.

(2) Tout ce qui concerne le redoublement et l'apophonie rentre dans l'étude de la conjugaison, infra 237 sq., 292 sq.

γραμ-μεν; d'autre part, τριβ-ω faisait aussi pf. pl. 1 τέ-τριμ-μεν, et la similitude de γέγραμμεν et τέτριμμεν a amené celle de γέγραφα et τέτριφα (cf. supra 62 ζ).

- (88) IV. Thèmes à suffixe *-nā-* (réduit *-nǎ-*) : présents grecs. — La racine est généralement réduite : δάμ-νη-μι (dompter) = δάμ-νᾶ-μι, pl. 1 δάμ-νᾶ-μεν; σκιδ-νη-μι, χιρ-νη-μι, δύ-να-μαι, μάρ-να-μαι; degré normal dans πέρ-νη-μι (trafiquer), cf. la flexion dans πόρ-νη (prostituée). Il y a passage à la conjugaison thématique dans δαμ-νά-ω = δάμνημι.

V. Thèmes à suffixe *-neio-* (réduit *-nǐ-*) : présents grecs. — A l'apophonie *-νευ-* *-νῦ-* qu'indique dans cette classe le sanscrit, d'accord avec la régularité phonétique, v. g. *sanōmi* (je conquiers), pl. 1 *sanumāś*, le grec a substitué par analogie une apophonie *-νῦ-* *-νῆ-* modelée sur l'alternance *-νᾶ-* *-νᾷ-* de la classe précédente, v. g. δείκ-νῦ-μι δείκ-νῆ-μεν comme δάμ-νᾶ-μι δάμ-νᾷ-μεν. Une autre altération n'est pas moins visible : comme dans la classe précédente, la racine devrait être réduite, puisque l'accent sanscrit porte tantôt sur le suffixe, tantôt sur la désinence, jamais sur la syllabe radicale. Mais le grec n'offre que fort peu de types à racine réduite, ὄρ-νῦ-μι (j'élève), τά-νῦ-μαι (j'étends) = * τῆ-νῦ-μαι, cf. τείνω et τατός; et la plupart des verbes de cette classe πῆγ-νῦ-μι, ῥῆγ-νῦ-μι, ῥών-νῦ-μι, ζεύγ-νῦ-μι, δείκ-νῦ-μι, etc., y montrent le degré normal. Le vocalisme des futurs et aoristes sigmatiques, où ce degré est régulier, πῆξω, ῥῆξω, δείξω, ζεύξω, a dû influencer le vocalisme du présent.

Il y a passage à la conjugaison thématique dans le grec τα-νύ-ω (j'étends), et peut-être aussi dans le type μι-νύ-ω *mi-nu-ō* (je diminue), commun au grec et au latin.

- (89) VI. Thèmes à suffixe *-e/-o-* atone dans la langue primitive : présents grecs et latins. — Cette classe est considérable et bien connue : gr. λέγ-ω (λέγ-ο-μεν λέν-ε-τε), φέρ-ω, λήθ-ω = λᾶθ-ω, λείπ-ω, φεύγ-ω; lat. *leg-ō*, *fer-ō*, *dīc-ō*, *fīd-ō*, *dūc-ō*. Comme l'indique la théorie et le montrent les exemples, la racine, accentuée dans la langue primitive, revêt toujours l'état normal; on a déjà eu l'occasion de comparer λείπ-ω et ἔ-λιπ-ο-ν, φεύγ-ω et ἔ-φυγ-ο-ν, πέτ-ο-μαι et ἔ-πτ-ό-μην. Dans les cas très

rare où la racine semble réduite au présent, gr. ἄρχ-ω μάχ-ο-μαι γράφ-ω, lat. *āl-ō scāb-ō*, gréco-latin ἄγ-ω ἄγ-ō, ἄγγ-ω *ang-ō*, etc., c'est probablement un thème d'aoriste primitif qui s'est substitué à un thème régulier de présent tel que *μάχ-ο-μαι *γράφ-ω etc. Il n'est pas même nécessaire de supposer que cette substitution s'est effectuée par voie analogique⁽¹⁾; car, de même que l'imparfait est le temps à augment du présent, il se peut fort bien que l'aoriste dit second soit le temps à augment de quelque autre présent presque disparu; en d'autres termes, la série connue ἔ-φουγ-ο-ν φεύγ-ω appelle en corrélation une série théorique ἔ-φουγ-ο-ν *φύγ-ω: seulement le second terme de celle-ci s'est peu répandu et a fini par tomber en désuétude, tandis que l'autre série demeurait intacte⁽²⁾.

Bien plus rarement encore, la racine semble fléchie, v. g. τρώγ-ω (ronger), aor. ἔ-τραγ-ο-ν. Ici, c'est le vocalisme du parfait qui a contaminé celui du présent, ainsi qu'on peut aisément le constater sur le type γέ-γων-ω (crier), qui refait sur le parfait γέ-γων-α, en présente, non seulement le vocalisme, mais même le redoublement.

VII. Thèmes à suff. -ε-/ο- primitivement atone: subjonctifs grecs. — Morphologiquement, cette catégorie ne diffère pas de la précédente: le type στή-ο-μεν, qui fait fonction de subjonctif, est visiblement identique au type λέγ-ο-μεν employé comme indicatif; seulement, la racine στᾱ étant susceptible de se conjuguer sans affixe, sa conjugaison avec affixe a été utilisée en fonction de subjonctif, ce qui revient à dire que λέγ-ο-μεν serait subjonctif s'il existait un indicatif *λέγ-μι⁽³⁾. A cette classe appar-

(1) Soit en vertu d'une formule γράφω: ἔγραφον (= *e-gṛbh-o-m, aoriste pris pour un imparfait) = φέρω: ἔφερον.

(2) Il faut même aller plus loin. Étant donnée une racine *bher, elle pouvait sans doute se conjuguer à volonté, sans affixe *bhér-mi (cf. lat. *fer-s*), sans affixe avec redoublement *bhi-bhér-mi (cf. sk. *bí-bhar-mi*, je porte), avec affixe -nā- *bhr-nā mi, avec aff. -now- *bhr-néw-mi, avec aff. -e- (-o-) *bhér-ō φέρ-ω, sk. *bhár-ā-mi*), avec aff. -é- (-ó-) *bhr-ō, et ainsi de suite. De cette richesse primitive, correspondant peut-être à diverses nuances de présents (momentanés, duratifs, itératifs, etc.), on ne retrouverait dans chaque langue que quelques spécimens isolés, *disjecti membra verbi*.

(3) Il y en a une trace dans hom. ἐλέμην (ι 335).

tiennent tous les subjonctifs dits à voyelle brève, subjonctifs de présents ἵ-ο-μεν (allons), d'aoristes βή-ο-μεν στή-ο-μεν δώ-ο-μεν, de parfaits εἶδ-ο-μεν⁽¹⁾ (cf. οἶδ-α), assez communs encore dans la langue d'Homère, mais remplacés dans le grec commun par ceux dits à voyelle longue. Le latin ne connaît pas ce type : par cela même qu'il n'a plus d'indicatifs athématiques, toutes les formes verbales thématiques y font fonction d'indicatif. Toutefois il a gardé *erō* = **es-ō* = gr. **ἔσ-ω* (ἔω, ὦ), subjonctif qui fait fonction de futur.

- (90) VIII. Thèmes à suffixe -έ/-ό- accentué dans la langue primitive : aoristes thématiques (dits en grec aoristes seconds). — La racine est réduite, comme l'indique l'accentuation primitive, que le grec a fidèlement conservée dans les formes non conjugables, inf. φυγ-εῖν, part. φυγ-ών, cf. φεύγ-ειν et φεύγ-ων. Il suffit d'énumérer λαβ-εῖν, λαθ-εῖν, πτ-έ-σθαι (cf. πέτ-ε-σθαι au présent), ἔ-σχ-ο-ν (cf. ἔχω = **σέχ-ω*), λιπ-εῖν, παθ-εῖν (= **πηθ-εῖν*, cf. pf. πέ-πονθ-α), etc. Quelquefois la nuance radicale est indécise, v. g. μολ-εῖν (aller), θυν-εῖν (mourir), βαλ-εῖν sans doute analogique de βάλλω⁽²⁾. Plus rarement encore le degré normal s'y est glissé, soit τεκ-εῖν (enfanter) où au surplus la forme sans ε serait imprononçable, γεν-έ-σθαι (cf. γέν-ος), τεμ-εῖν (couper, cf. prés. τέμ-νω). Le latin ne présente plus que quelques vestiges de cette forme si répandue en grec, savoir, dans la vieille latinité, les aoristes *tag-ō tag-i-t* (opposé au présent nasalisé *lang-ō*), *pag-o-nt* ou *pac-o-nt* (ils ont fait une convention⁽³⁾, cf. les présents *pang-ō* et *pac-isco-r*), et jusque dans le latin classique le participe *par-e-nl-ēs* (ceux qui ont engendré) en opposition au participe présent *par-ie-nl-ēs* (ceux qui engendrent).

IX. Thèmes à suffixe -έ/-ό- précédés d'un redoublement à

(1) εἶδ-ω pourrait être aussi le subjonctif d'un présent **εἶδ-μι*.

(2) On attendrait **βλ-εῖν*, cf. le degré normal dans βέλ-ος et le degré fléchi dans βολ-ή; mais les racines dites à métathèse, comme βάλ-λω βλη-τός, θυν-εῖν θνή-σκω ont des apophonies encore en partie inexplicables, qui tiennent sans doute à la présence de nasales et vibrantes voyelles longues, cf. supra 49 et 52 in fine.

(3) L. XII Tab. « *rem ubi pacont oratod* » (si les parties ont transigé sur le procès, que le juge confirme simplement leur transaction).

voyelle *e* : en grec aoristes seconds redoublés. — Cette catégorie, sauf le redoublement en plus, est absolument identique à la précédente, mais beaucoup plus rare : ἐ-λέε-λαθ-ο-ν (je me cachai); homér. λε-λαθ-έ-σθαι (δ 388), πεπιθόντες (Ψ 37); class. ἤγ-αγ-ο-ν aoriste d'ἄγ-ω avec redoublement dit attique; class. εἶπον = homér. ἔειπον = *ἔ-ῥε-ῥπ-ο-ν avec augment, redoublement et forme réduite de la rac. ῥεπ (parler, cf. ῥέπ-ος), comme ἔ-πε-φν-ο-ν avec réduction de la racine ghen (tuer, cf. θείνω et φον-ό-ς)⁽¹⁾; de même impér. εἶπ-έ = ῥεπ-έ (dis) = *ῥε-ῥπ-έ⁽²⁾. Le latin n'a plus rien de semblable : si *inquit* est une syncope pour **in-cēqu-i-t* (il dit, rac. *vequ* = ῥεπ, cf. *vōc-s* et gr. ῥόπ-ς voix)⁽³⁾, on voit que la racine n'y est accompagnée d'aucun redoublement.

X. Thèmes à suff. -e-/o- (accent proethnique inconnu), précédés d'un redoublement à voyelle *i* : présents grecs et latins. — La racine est réduite. Grec : γί-γν-ο-μαί, cf. γέν-ος; πί-πτ-ω (tomber), même racine que πέτ-ο-μαί (voler); ἴζω (asseoir) = *σί-σδ-ω, rac. *sed* dans ἔδ-ος et *sed-ēre*; ἴσχω = *ἴσχω⁽⁴⁾ = *σί-σχ-ω, rac. σεχ, cf. ἔχω = *ἔχω (même sens); impér. homér. ἔνισπε (dis) = *(ἔν-)σι-σπ-ε, rac. *seq (dire), cf. impér. arch. lat. *in-sec-e*⁽⁵⁾; τίκτω, avec métathèse probable pour *τί-τκ-ω (engendrer, cf. aor. τεκ-εἶν), etc.⁽⁶⁾. Latin : *gī-gn-ō* = *γί-γν-ω; *sīdō* = *σί-σδ-ō, identique à ἴζω.

(91) XI. Thèmes à suff. -yo- : présents grecs et latins. — L'accentuation primitive est mal connue; il est probable que le suff. -yo- pouvait tantôt attirer l'accent, tantôt le laisser sur la racine.

(1) V. supra 57, 4.

(2) La diphthongue *ei* dans εἶπον ne peut s'expliquer par *ἔπω précédé de l'augment, car alors elle ne persisterait pas à tous les modes de l'aoriste.

(3) La 1^{re} pers. *inquam* ne peut être en tout cas qu'un subjonctif.

(4) Sur la déaspiration cf. supra 61.

(5) *Virum mihi Camena insoce versutum*, début de l'Odyssée de Livius Andronicus (Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον).

(6) La voyelle du redoublement est souvent longue, hom. πίπτε (il tomba), πίφαύσκων (K 502), et l'initiale de ἴημι (supra 87 II) presque constamment (ἐξανῖεσαι Σ 471).

Quoi qu'il en soit, celle-ci apparaît la plupart du temps au degré réduit ; et cependant les types à racine normale, tels que τέλλω (se lever), στέλλω (envoyer), ne sont pas fort rares ; parfois même on trouve l'un et l'autre type sous forme de doublets dialectaux : ainsi le dor. φθαίρω (corrompre) = *φθγ-γω répond à l'éol. φθέρω et à l'ion. φθείρω = *φθέρ-γω. On sait d'ailleurs à quelle série compliquée de phénomènes phonétiques⁽¹⁾ donne lieu en grec l'union de l'initiale du suffixe avec la finale de la racine ; il suffira de rappeler à titre d'exemples : βξίνω, *ven-iō* ; σπείρω (semer, cf. σπορ-ά), et *or-iō-r*, *mor-iō-r* ; ἄλ-λο-μαι (je saute) et *sal-iō* ; στιζω (piquer = *στίγ-γω), πράσσω, att. πράττω = *πράκ-γω, et *fug-iō*, *fac-iō* ; σχίζω (fendre) = *σχ:δ-γω, cf. *scind-ō*, et λίσσομαι (supplier) = *λίτ-γο-μαι, cf. λιτ-σί (supplications) ; enfin τύπ-τω et *cap-iō*. Dans certains cas, par suite de la chute du *y* intervocalique, on serait exposé, si l'on n'y prenait garde, à confondre cette catégorie avec la classe VI : ainsi φύω (lesb. φυίω) contient le suffixe -γω-, et non simplement le suffixe -ο-, comme le montre, au surplus, dès l'abord le degré réduit de la syllabe radicale. De même λύω, κλύω, etc.

- (92) XII. Thèmes à suff. -σκο-, racine généralement réduite : présents grecs et latins. — Ce suffixe primaire est assez commun : gr. βά-σκω (marcher), ἐλώ-σκω (aller), θνή-σκω (mourir), πάσχω (souffrir) = *πῆθ-σκω, γι-γνώ-σκω (connaître), πι-πί-σκω (boire), πι-πρά-σκω (acheter)⁽²⁾ ; ἔσκε (il fut, Γ 180) = *ἔσ-σκε, cf. lat. arch. *escit* (L. XII Tab.) = **es-sci-t* (il est) ; lat. *gliscō*, *crē-scō*, *nō-scō* (= **gnō-scō*), *discō* (= **dīc-scō*), *poscō* (= **pōrc-scō*, cf. *prec-o-r*). Parfois, quand la racine se termine par une consonne, il apparaît sous la forme -isko- : gr. εὕρ-ισκω (trouver), ἀρ-αρ-ισκω (ajuster)⁽³⁾ ; lat. *pac-isco-r* (faire une convention), *ap-isco-r* (obtenir), cf. *pac-tu-m* et *ap-tu-s*.

(1) Cf. supra 39 C.

(2) On voit que ce suffixe, non plus d'ailleurs que le précédent, n'est pas incompatible avec un redoublement, v. g. τιαίνω (étendre) = 'τι-τη-γω, τι-τρώ-σκω (percer), διδάσκω, etc.

(3) C'est sans doute l'analogie de ce suffixe -ισκω qui a amené l'i souscrit dans θνήσκω et autres graphies attiques appuyées par les meilleurs manuscrits.

Mais dans ἀρέ-σκω (plaire) l'ε paraît faire partie intégrante de la racine, cf. ἀρε-τή (mérite, vertu).

XIII. Thèmes à suff. -to- : présents grecs et latins. — Ce suffixe est fort rare en grec : on ne peut guère en citer d'exemple sûr que πέχ-τω (peigner), cf. πόχ-ο-ς (toison); lat. *flec-tō* (plier), cf. πλέχ-ω (tresser), *nec-tō*, *plec-tō*, etc. S'il paraît fréquent en grec après labiale (τύπτω, κόπτω, μάρπτω, ῥίπτω, etc.), c'est que le groupe πγ devient phonétiquement πτ : toutes ces formes appartiennent donc à la classe XI.

XIV. Thèmes à suff. -dho- (?). gr. -θο-, lat. -do- : présents grecs et latins. — Ce suffixe, fort rare en tant que primaire, forme en grec : σχέ-θω (avoir), rac. σεχ ; νή-θω (filer), cf. νέ-ω ; πλή-θω (être plein), rac. πλη, cf. πίμ-πλη-μι et *plē-nu-s* ; ἔσ-θω (manger) = *ἔδ-θω, cf. ἔδ-ω ; ἄχ-θο-μαι (être affligé), cf. ἄχ-νυ-μι (même sens), etc. ; en latin, *tēn-dō*⁽¹⁾, cf. τείνω = *τέν-γω, **fēn-dō* (je frappe), dans *offendō*, *dēfendō*, cf. gr. θείνω = *θέν-γω, *fren-dō*, cf. *frem-ō*, etc. On ne sait si *pellō*, *tollō*, etc., se rattachent à cette classe ou à la suivante ; car au point de vue phonétique *pellō* se ramène également bien à **pel-dō* et à **pel-nō* ; quant aux corrélatifs grecs, ils ont le suffixe -γο- (πάλλω, τέλλω).

- (93) XV. Thèmes à suff. -no- : présents grecs et latins. — Bien qu'on ne puisse assigner à ce suffixe une origine indo-européenne, il est extrêmement commun en grec et en latin, où il paraît surtout résulter du passage irrégulier des classes IV et V à la conjugaison thématique : gr. πῖ-νω, éol. πῶ-νω (boire), cf. lat. *pō-lu-s*, δάκ-νω (mordre), τέμ-νω (couper), lesb. βόλλομαι ion. βούλομαι = *βόλ-νο-μι ; lat. arch. *da-nu-nt* (ils donnent)⁽²⁾, *ne-quī-nu-nt* (ils ne peuvent pas), *red-ī-nu-nt* (ils reviennent), etc., class. *li-nō* (enduire), *si-nō* (permettre), cf. sup. *li-lu-m*, *si-lu-m*. A cette formation s'en rattache un certain nombre d'autres, beaucoup plus compliquées et traversées, ce semble, par diverses actions analogiques.

(1) On a aussi expliqué *tēn-dō* par **te-tn-ō* (redoublement et rac. réduite).

(2) Dans la très vieille inscription latine connue sous le nom de *Dedicatio Sorana* : « *donu danunt Hercolei maxsume mereto* ».

1. En grec apparaît parfois un suffixe *-νεο-*, qui, tout comme *-νο-*, n'affecte jamais que le présent : *ἔκ-νέο-μαι* (je viens), cf. aor. *ἔκ-ό-μην* ; *κυ-νέω* (baiser), cf. aor. *ἔ-κυ-σ-α*.

2. Quelques verbes en *-νω* paraissent procéder de *-νρω*, c'est-à-dire du suffixe *-νω-* traité en conjugaison thématique, avec substitution régulière de *ω* à *υ* devant voyelle : c'est, par exemple, *δίνω* (agiter), *κλίνω* (incliner), *κρίνω* (distinguer, cf. lat. *cer-nō*), auxquels l'éolien répond par *δίννω*, *κλίννω*, *κρίννω*, etc. ; puis encore *φθάνω* (devancer), *τίνω* (expier), *φθίνω* (détruire), dont l'i radical, toujours long au temps d'Homère, s'abrège dans la versification postérieure.

3. Quand la racine se termine par une consonne, il semble que la rencontre de cette consonne avec la nasale du suffixe ait développé ordinairement une résonnance qui s'est traduite en voyelle épenthétique⁽¹⁾ : le suffixe a pris alors la forme *-ανο-*, v. g. *ἀμαρτ-άνω* (se tromper, aor. *ἤμαρτ-ο-ν*). De plus, dans les types les plus communs et les plus anciens, la nasale du suffixe s'est en quelque sorte répercutée dans la racine, par un procédé phonétique encore mal éclairci, mais assez aisément concevable : ainsi une racine *λαθ* (se cacher) aurait fait **λᾱθ-νω*, d'où **λάθ-νω* et **λάθ-ννω*, enfin *λαθ-άνω*⁽²⁾. De même *λαγχ-άνω* (rac. *λεγχ*, cf. pf. *λέ-λογχ-α*), *λαμβ-άνω*, *λιμπ-άνω* (quitter), *πυθ-άνω-μαι* (apprendre), et sans nasalisation *ληθ-άνω*, *κευθ-άνω* (cacher), *αὐξ-άνω* (augmenter), *δαρθ-άνω* (dormir), *αἰσθ-άνω-μαι* (comprendre), type que l'analogie a beaucoup propagé.

4. En latin le même type a suivi une voie phonétique sensiblement différente. Soit une racine *pāc* (affermir, cf. gr. *πήγ-νυ-μαι* et lat. *pāc-s*, traité) : l'addition du suff. *-no-* à la forme réduite en fera successivement **pac-nō*, **pag-nō* et **pañg-nō*, après quoi, le groupe *ñgn* se réduisant à *ñg*⁽³⁾, il reste la forme connue *pangō*. On peut s'expliquer de même *tangō*, *stringō*, *pandō*, *lambō* par rapport à *tac-tu-s*, *stric-tu-s*, *pal-eō*, *lab-*

(1) Phénomène tout pareil à celui du néerlandais *knif* (couteau), devenu en français *canif* = **kñif*.

(2) Cf. fut. *λήσομαι* = **λᾱθ-σο-μαι*.

(3) Sans toutefois qu'il soit possible de traduire cette réduction en une loi sûre et constante, cf. supra 62 ζ.

iu-m (lèvre), soit **pat-nō* (cf. gr. π(ι)-ν(η)-μι), **lab-nō*, etc.; et l'on remarquera que dans certains verbes (*jung-ō junxī junc-tu-m*, cf. *jug-u-m*, (*di-*)*stingu-ō -stīnc-tu-s*, etc., cf. gr. στίζω = *στ(ι)-γ(ω)), la nasalisation ne se restreint pas au présent et se propage par analogie dans toute la conjugaison.

- (94) Cette dernière observation en appelle une autre d'une portée plus générale. Tous les indices de présents, redoublements ou affixes divers dont le suffixe *-no-* clôt ici la liste, sont de par leur nature étrangers au verbe lui-même et ne peuvent en principe affecter que le présent du verbe : aussi disparaissent-ils régulièrement aux autres temps, cf. δ(ι)-δ(ω)-μι δ(ώ)-σω, δ(άμ)-ν(η)-μι δ(αμά)-σω, δ(είκ)-ν(ῶ)-μι δ(είκ)-σω, σ(χίζ)-ω = *σ(χίθ)-γ(ω) et σ(χίτ)-ω = *σ(χίθ)-σ(ω), λ(αμβ)-ά(νω) ε-λ(αβ)-ο-ν, etc., etc., et en latin *nō-scō nō-vī*, *cer-nō cre-vī*, *cap-iō cep-ī*, *lang-ō le-lig-ī*, etc. (1) Mais il était également inévitable, on le comprend, que la forme du présent influât çà et là sur celle des autres temps, et qu'ainsi un affixe exclusivement propre au présent vint à se répandre dans tout ou partie de la conjugaison : ainsi, à côté du régulier δ(ώ)σω on trouve l'homérique δ(ι)δ(ω)σω (2), et à plus forte raison le redoublé δ(ι)ζ(η)μι (= *δ(ι)-δ(γ)η-μι, cf. ζ(η)-τ(ε)-ω chercher), où le redoublement n'apparaît plus guère, fait-il au futur δ(ι)ζ(η)σομι ; τύπτω fait τύψω, mais en attique τυπτήσω, et le suff. -νεο-, qu'on a vu disparaître à l'aoriste de κινέω, persiste dans κινέω (mouvoir), fut. κί-ν(ή)-σω, et toute la dérivation ultérieure ; enfin κρίνω κλίνω, etc., font au futur κρ:νῶ, κλινῶ, etc., tout comme μέν-ω μεν-ῶ (infra 97) où le ν appartient à la racine. En latin, la confusion est bien moins fréquente ; toutefois, on a vu *junxī*, et *pangō*, qui a un parfait régulier *pepigī*, a aussi un parfait analogique *panxī* ; d'autre part, *ven-iō* fait à l'infinitif *ven-ī-re* (= **ven-ī-re*?), comme s'il était de formation secondaire, alors que la comparaison du grec β(ί)νω nous atteste qu'il contient exactement le même affixe que *cap-iō* dont l'infinitif est *cap-er-e*.

(1) Il ne faudrait donc pas dire, rigoureusement parlant, que δ(εί)ξω, par exemple, est le futur de δ(είκ)ν(ῶ)μι. Le présent, le futur, le parfait constituent des systèmes distincts et parfaitement indépendants l'un de l'autre. La vérité est que δ(εί)ξω est le futur de la racine δεικ (montrer), racine dont δ(εί)κν(ῶ)μι est le présent, δέδειχα le parfait, etc. etc.

(2) Διδώσομεν (ν 358), et de même ἐνίψει (il dira, λ 138), cf. supra X.

- (95) XVI. Thèmes à suff. $-y\bar{e}-(-i\bar{e}-)$, réduit $-i-$: optatifs grecs. — L'apophonie est très constante : $\delta\omicron-\acute{\iota}\eta-\nu$ $\delta\omicron-\acute{\iota}-\mu\epsilon\nu$, $\tau\iota-\theta\epsilon-\acute{\iota}\eta-\nu$ $\tau\iota-\theta\epsilon-\acute{\iota}-\mu\epsilon\nu$, lat. *s-ie-m s-iē-s s-ie-l* (subjonctif arch. du vb. *sum*), pl. *s-i-mus*, etc., cf. sk. *syām*. On voit par tous ces exemples que la racine se réduit devant cet affixe : l'optatif grec $\epsilon\acute{\iota}\eta\nu = * \acute{\epsilon}\sigma-\acute{\iota}\eta-\nu$ au lieu du régulier $*\sigma-\acute{\iota}\eta-\nu$ s'explique par l'analogie des formes du verbe où $\acute{\epsilon}\sigma$ demeurerait intact, indic. $* \acute{\epsilon}\sigma-\mu\acute{\iota}$ ($\acute{\epsilon}\mu\mu\acute{\iota}$ $\epsilon\acute{\iota}\mu\acute{\iota}$) et subj. $* \acute{\epsilon}\sigma-\omega$ ($\acute{\epsilon}\omega$).

En latin le type *siem* est encore fréquent dans les comiques, mais dans la langue classique l'analogie de *sīmus sītis* a fait créer *sim sīs sīt* qui ont prévalu. Les trois autres optatifs que le latin a conservés, *ed-i-m* (que je mange), *du-i-m* (que je donne) et *vel-i-m*, n'ont également que la forme réduite du suffixe.

- (96) XVII. Thèmes à suff. $-s-$: en grec, aoriste sigmatique, dit aoriste premier, sg. 1 $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\alpha$ (= $* \acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi-\sigma-\eta$) $\acute{\epsilon}\delta\epsilon\iota\chi$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\omicron\epsilon\psi$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta$ - $\sigma\alpha$ $\acute{\epsilon}\tau\epsilon\iota\sigma\alpha$ ⁽¹⁾ de $\tau\acute{\iota}\omega$, etc. : en latin, un grand nombre de parfaits, *vixī* (= $*veig-s-ei$ ⁽²⁾), cf. *vixō* (= $*veigt-ō$) *flexī scripsī auxī fulsī finxī*, etc. — Primitivement la racine, on le voit, revêtait le degré normal ⁽³⁾, mais de plus elle subissait une apophonie constante que le grec et le latin ont entièrement perdue. Tout indique en effet que les racines $\lambda\epsilon\iota\psi$ (laisser), $\sigma\chi\epsilon\iota\delta$ (couper), par exemple, se conjuguèrent à l'aoriste sigmatique, sg. 1 $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi-\sigma-\alpha$ $* \acute{\epsilon}\sigma\chi\epsilon\iota\delta-\sigma-\alpha$, pl. 1 $* \acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi-\sigma-\mu\epsilon\nu$ $* \acute{\epsilon}\sigma\chi\epsilon\iota\delta-\sigma-\mu\epsilon\nu$; mais l'analogie a uniformisé cette flexion, et, sous l'empire de diverses circonstances, c'est tantôt la forme normale ($\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\alpha$ $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\alpha\mu\epsilon\nu$), tantôt la forme réduite ($\acute{\epsilon}\sigma\chi\iota\sigma\alpha$ $\acute{\epsilon}\sigma\chi\iota\sigma\alpha\mu\epsilon\nu$), qui a prévalu à toutes les personnes et à tous les modes. Dans certains cas même on ne trouve ni l'une ni l'autre, mais un type à voyelle longue, $\acute{\epsilon}\lambda\omega\sigma\alpha$, qui semble un compromis entre les deux types réguliers $* \acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon-\sigma-$ et $* \acute{\epsilon}\lambda\omega-\sigma-$. A plus forte raison la flexion est-elle uniforme en latin, où elle s'est beaucoup plus altérée qu'en grec, puisqu'elle ne se distingue pas de celle du parfait au

(1) C'est la vraie forme de cet aoriste souvent écrit $\acute{\epsilon}\tau\iota\sigma\alpha$.

(2) On lit VEIXSEI sur une des épitaphes des Scipions.

(3) Considérez le rapport très curieux $\acute{\epsilon}\tau\omicron\epsilon\psi\alpha$: $\acute{\epsilon}\tau\omicron\alpha\pi\omicron\nu$, $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\alpha$: $\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\omicron\nu$, $\acute{\epsilon}\phi\epsilon\upsilon\epsilon\chi\alpha$ (forme récente) : $\acute{\epsilon}\phi\upsilon\gamma\omicron\nu$, etc.

point de vue des désinences personnelles⁽¹⁾. Sous le bénéfice de ces observations la catégorie de l'aoriste sigmatique concorde bien dans les deux langues.

- (97) XVIII. Thèmes à suff. -so-: futur grec, ἔσσομαι class. ἔσομαι, λείψω (pl. 1 λείψομεν) δεῖξω στρέψω στήσω τείσω λῦσω φεύξω, etc.; en latin, quelques subjonctifs d'aoriste sigmatique qui n'apparaissent que dans la vieille langue, *faxō capsō* (plus tard *fēcērō cēperō*), *rapsit*, *occīsīl*⁽²⁾ (= **oc-cīd-si-l*). — La racine est au même degré qu'à l'aoriste, et même, rigoureusement parlant, cette formation devrait rentrer dans la dérivation secondaire, comme dépendant entièrement de la classe précédente par adjonction du suffixe secondaire -o- indice du subjonctif (supra VII). De même en effet que ἔστη- fait au subjonctif στήσομεν, il est clair que ἔλυσ- doit faire λῦσομεν, et le grec lui-même nous en offre la preuve dans les très nombreux subjonctifs d'aoriste à voyelle brève conservés par la versification homérique, βήσομεν τίσετέ ἀμείψεται. Comme il n'y a aucune raison de séparer ces subjonctifs des futurs grecs dont la forme est absolument identique et des quelques subjonctifs latins de même formation, il semble plus naturel de voir dans l'affixe -σο- du grec un indice de subjonctif d'aoriste que de l'identifier avec l'affixe sanscrit -sya- du futur, dont au surplus la concordance offrirait une assez sérieuse difficulté phonétique⁽³⁾.

Dans un cas toutefois la formation du futur s'écarte de celle de l'aoriste sigmatique : quand la racine se termine par une nasale ou une vibrante, le -σ- aoristique s'affixe comme toujours à la racine pure, μένω *ἔμενσα (ἔμεινα)⁽⁴⁾, κέλλω ἔκελσα. Au contraire l'affixe du futur s'ajoute dans ce cas à une forme dissyllabique, v. g. μένω, fut. *μηνέσω, d'où ion. μενέω, att.

(1) En d'autres termes *vīxi* se conjugue exactement comme *fūgi*, bien qu'il en soit tout différent en saine morphologie.

(2) L. XII. Tab. « *si im occisit* » = *sī eum occīderit*.

(3) Bien entendu, cette explication n'exclut pas la possibilité de l'existence, en un grec très ancien, d'un futur **λῦσω* qui aurait fini par se confondre avec le subjonctif d'aoriste *λῦσω*.

(4) Cf. supra 47 C.

μενῶ, et de même νέμω νεμέω νεμῶ, στέλλω στελλω στελῶ, φθείρω φθερέω φθερῶ, etc. On n'est pas fixé sur la nature de cet ε, qui semble s'insérer entre la racine et le suffixe et qu'on retrouve dans des formations nominales telles que νέμε-σις γενε-τήρ. Le plus probable est qu'il fait partie intégrante de la racine, dont une des formes serait ainsi dissyllabique : et il en faudrait dire autant de la racine des verbes γαμέ-ω καλέ-ω, qu'on ne peut évidemment mettre sur la même ligne que la formation secondaire φιλ-έ-ω, puisque la voyelle y reste brève au futur : φιλ-ή-σω, mais *γαμέ-σω γαμέω γαμῶ, *καλέ-σω καλέω καλῶ.

En ionien-attique cette finale de futur en -έω -ῶ s'est répandue hors de son domaine propre, dans les verbes secondaires en -ίζω : ainsi κομιζω (transporter) fera au futur κομίσω = *κομιδ-σω, mais aussi κομιέω κομιῶ, et de même βυδέει (il marchera), ὀνειδῶει (il reprochera), hom. κτεριῶ (Σ 334), etc.

C'est aussi le suffixe -εσ-, abusivement employé et abusivement cumulé avec l'indice sigmatique, qu'on doit reconnaître dans le futur dit dorien, type προᾶξέω, lequel équivaut à *προᾶχ-σ-έσ-ω⁽¹⁾ et contient par conséquent deux fois l'affixe du futur. L'orthographe προᾶξίω σπευσίω, qu'on rencontre également, semble indiquer une tendance à la prononciation semi-vocalique de l'ε⁽²⁾, et enfin le type contracté ἐξῶ, attesté par les textes et les grammairiens, ne se distingue plus que par l'accentuation du futur régulier ἐξω.

XIX. Thèmes à suff. -σ-, identiques au précédent : aoristes grecs. — Ces aoristes, d'ailleurs fort rares, peuvent être considérés comme le temps à augment du futur, ou mieux encore comme le résultat d'un cumul d'affixes, puisqu'ils réunissent le σ de l'aoriste sigmatique à l'ο/ε de l'aoriste thématique. Citons (homér.) δύσετο δ'ἠέλος (le soleil se coucha, rac. δυ), βή-σε-το (il marcha), ἔξον (je vins), enfin ἔπεσον (je tombai) visiblement modelé sur l'aor. 1 ἔπεσα = *ἔ-πεσ-σ-α = *ἔ-pel-s-m̄.

(98) XX. Thèmes à suff. -ῆ- : en grec aoristes passifs dits aoristes

(1) On ne peut cependant, ce semble, négliger l'extrême ressemblance de *προᾶχ-σ-έσ-ω et du futur antérieur lat. *vixerō* = *vīg-s-es-ō.

(2) Cf. supra 20, 3°.

seconds. — La racine est généralement réduite : $\acute{\epsilon}\text{-}\delta\acute{\alpha}\mu\text{-}\eta$ (il fut vaincu), $\acute{\epsilon}\text{-}\beta\rho\acute{\alpha}\chi\text{-}\eta$ (il fut mouillé, cf. $\beta\rho\acute{\epsilon}\chi\text{-}\omega$), $\acute{\epsilon}\text{-}\tau\acute{\upsilon}\pi\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\pi\acute{\alpha}\gamma\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\rho\rho\acute{\alpha}\gamma\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\zeta\acute{\upsilon}\gamma\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\phi\acute{\alpha}\nu\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\acute{\iota}\pi\text{-}\eta$ (ce dernier douteux, cf. Π 507). En latin l'opposition de *jac-ē-re* à *jac-iō*, de *pat-ē-re* (être étendu) à *pandō* (étendre), de *lic-e-t* (= $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\acute{\iota}\pi\text{-}\eta$?) ⁽¹⁾ à *lingu-i-t*, etc., semble bien indiquer l'existence de ces formes anciennes à suffixe $\text{-}\bar{e}\text{-}$ et à sens passif, qui dans la conjugaison se seraient confondues avec les verbes de dérivation secondaire en $\text{-}\bar{e}\bar{o}$.

§ 2. — *Formations helléniques.*

(99) I. Thèmes à suff. $\text{-}\chi\text{-}$: trois ou quatre aoristes, $\acute{\epsilon}\text{-}\theta\eta\text{-}\chi\text{-}\alpha$, $\acute{\epsilon}\text{-}\delta\omega\text{-}\chi\text{-}\alpha$, $\acute{\eta}\text{-}\chi\text{-}\alpha$ (de $\acute{\eta}\text{-}\eta\text{-}\mu\text{-}$). — On se perd en conjectures sur l'origine de cette forme isolée. Si pourtant l'on considère qu'en latin la racine $\theta\eta$ apparaît sûrement avec un appendice guttural également inexplicable dans *sifa-c-iō*, si d'autre part on remarque qu'il en est de même de la racine $\delta\omega$ en sanscrit (*dāc-a-ti*, il donne) et peut-être en grec dialectal ⁽²⁾, on en vient à penser que le χ pourrait bien ici faire partie de la racine : dans ce cas $\acute{\epsilon}\text{-}\theta\eta\chi\text{-}\alpha$, $\acute{\epsilon}\text{-}\delta\omega\chi\text{-}\alpha$ seraient aux racines $\theta\eta\chi$, $\delta\omega\chi$ ce que $\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\tau\bar{\alpha}\text{-}\nu$ est à la racine $\sigma\tau\bar{\alpha}$, des aoristes athématiques parfaitement réguliers. Les autres types procéderaient d'une analogie qui s'est fort peu étendue.

II. Thèmes à suff. $\text{-}\chi\text{-}$ précédés d'un redoublement à voyelle e : parfaits grecs, dits parfaits premiers, $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\upsilon\text{-}\chi\text{-}\alpha$, $\delta\acute{\epsilon}\text{-}\delta\bar{\upsilon}\text{-}\chi\text{-}\alpha$, $\beta\acute{\epsilon}\text{-}\beta\eta\text{-}\chi\text{-}\alpha$, $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\tau\omega\text{-}\chi\text{-}\alpha$, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\chi\alpha = *σ\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\tau\bar{\alpha}\text{-}\chi\text{-}\alpha$, etc. — Il y aurait eu à peine lieu de faire mention de la classe précédente, si celle des parfaits grecs en $\text{-}\chi\text{-}$, beaucoup plus communs, on le sait, que celle des parfaits radicaux, ne devait s'y rattacher par un lien étroit. L'hypothèse ci-dessus admise, on voit que $\tau\acute{\epsilon}\text{-}\theta\epsilon\iota\chi\text{-}\alpha$ ⁽³⁾ (cf. lat. *fēc-i*) et $\delta\acute{\epsilon}\text{-}\delta\omega\chi\text{-}\alpha$ seraient des parfaits réguliers comme $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\alpha$, d'où le χ pris pour un affixe aurait pu se propager dans d'autres verbes ⁽⁴⁾. Mais l'extraordinaire expansion de cet

(1) Rapprochement rendu douteux par la différence des deux gutturales.

(2) On croit lire un optatif présent $\delta\omega\chi\alpha\iota\eta$, correspondant à un verbe * $\delta\acute{\omega}\chi\text{-}\omega$, sur une inscription cyprïote.

(3) Le vocalisme de la racine est ici assez énigmatique. Au surplus, $\tau\acute{\epsilon}\text{-}\theta\eta\chi\text{-}\alpha = f\bar{e}c\text{-}i$ se lit également en épigraphie attique.

(4) Formule $\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\chi\alpha : \acute{\iota}\sigma\tau\eta\mu\iota = \delta\acute{\epsilon}\delta\omega\chi\alpha : \delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$.

appendice κ , comparée à la modestie de son origine, a soulevé des doutes légitimes : on a donc songé à d'autres explications, notamment à une particule $\kappa\kappa$ $\kappa\epsilon\nu$ $\kappa\epsilon$, identique au $\kappa\epsilon$ enclitique qui donne au verbe un sens conditionnel dans la langue homérique, et l'on a supposé que cet enclitique, fréquemment employé à la suite du parfait régulier (sg. \exists * $\delta\acute{\epsilon}\delta\omega$ $\kappa\epsilon$) aurait fini par faire corps avec lui. Cette conjecture à son tour est fort loin d'être sans reproche. Jusqu'à présent on ne peut considérer la question comme résolue.

On observera du reste que la gutturale n'apparaît jamais qu'à l'actif : le parfait moyen est toujours, suivant la terminologie usuelle, un parfait second, c'est-à-dire que les désinences verbales s'y affixent immédiatement à la racine, $\lambda\acute{\epsilon}$ - $\lambda\upsilon$ - $\mu\alpha$: $\tau\acute{\epsilon}$ - $\theta\eta$ - $\mu\alpha$ formés comme $\lambda\acute{\epsilon}$ - $\lambda\epsilon$: μ - $\mu\alpha$: $\mu\alpha$, malgré la différence de formation de $\lambda\acute{\epsilon}$ - $\lambda\upsilon$ - κ - α et $\lambda\acute{\epsilon}$ - $\lambda\omicron$: π - α .

(100) III. Thèmes à suff. $-\sigma-$ précédés du redoublement à voyelle e : futur antérieur. — Le type $\lambda\epsilon$ - $\lambda\upsilon$ - $\sigma\sigma$ - $\mu\alpha$: est évidemment calqué sur $\lambda\acute{\epsilon}$ - $\lambda\upsilon$ - $\mu\alpha$: et sur le rapport $\lambda\upsilon\sigma\mu\alpha$: $\lambda\upsilon\sigma\sigma\mu\alpha$: On sait qu'il n'apparaît guère qu'à la voix passive. Cependant l'attique a quelques futurs antérieurs actifs, où l'on voit même apparaître la gutturale hystérogène du parfait actif, v. g. $\tau\epsilon\theta\nu\eta\acute{\xi}\epsilon$: $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\eta}\xi\omega$, modelés sur $\tau\acute{\epsilon}$ - $\theta\nu\eta$ - κ - α $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\eta}\kappa\alpha$.

(101) IV. Thèmes à suff. $-\epsilon\sigma-$: temps à augment du parfait, dit plus-que-parfait ; le type le plus ancien et le plus pur est $\eta\delta\epsilon\alpha$ (je savais), $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\epsilon\alpha$ (j'avais quitté), etc. — Si ce type remonte à * $\acute{\epsilon}$ - $\lambda\epsilon$ - $\lambda\omicron\iota\pi$ - $\epsilon\sigma$ - μ = * $\acute{\epsilon}$ - $\lambda\epsilon$ - $\lambda\omicron\iota\pi$ - $\epsilon\sigma$ - μ , il est difficile d'en méconnaître le rapport avec le plus-que-parfait latin *fūgeram* = **foug-es-ām* ; mais d'abord cette généalogie n'est pas historiquement établie, et ensuite le vocalisme du latin ne concorde pas, l' \bar{a} latin étant incompatible avec la finale grecque. Il est vrai que la même discordance se remarque entre les deux imparfaits gr. $\eta\alpha$ (= * $\eta\sigma$ - α = * $\eta\sigma$ - μ) et lat. *er-am*, qu'on ne saurait guère se résigner à séparer. En l'état la question semble devoir être réservée, car le type latin peut être hystérogène.

(102) V. Thèmes à suff. $-\theta\eta-$: aoristes premiers passifs, $\acute{\epsilon}$ - $\tau\acute{\epsilon}$ - $\theta\eta$ $\acute{\epsilon}$ - $\delta\acute{o}$ - $\theta\eta$, $\acute{\epsilon}$ - $\lambda\upsilon$ - $\theta\eta$ - ν $\acute{\epsilon}$ - $\lambda\epsilon\iota\phi$ - $\theta\eta$ - ν . — Cet aoriste, beaucoup plus com-

mun que l'aoriste en $-\eta-$, semble pourtant de date relativement récente, quoique déjà fort répandu au temps d'Homère. Il n'a sûrement aucun corrélatif en latin et l'origine en est mal connue. On entrevoit que l'aoriste en $-\eta-$ d'un verbe à suffixe $-\theta\omega$, par exemple $\acute{\epsilon}\nu\eta\theta\eta$ de $\nu\eta\theta\omega$ (filer), a pu être rattaché par erreur au verbe simple, soit à $\nu\acute{\epsilon}\omega$, et qu'alors sur le rapport $\nu\acute{\epsilon}\omega \acute{\epsilon}\nu\eta\theta\eta$ s'est construit un rapport $\lambda\acute{\upsilon}\omega \acute{\epsilon}\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta$. Mais cette explication n'est qu'hypothétique⁽¹⁾.

(103) VI. Thèmes à suff. $-\eta\sigma\sigma-$: futurs seconds passifs. — En adjoignant l'affixe $-\sigma\sigma-$ du futur au thème de l'aoriste en $-\eta-$, le grec s'est formé un futur passif, $\phi\alpha\nu\eta\sigma\sigma\mu\alpha\iota$, qui est à $\acute{\epsilon}\phi\acute{\alpha}\nu\eta\nu$ ce que le moyen $\theta\eta\sigma\sigma\mu\alpha\iota$ est à $\acute{\epsilon}\theta\eta\nu$.

VII. Thèmes à suff. $-\theta\eta\sigma\sigma-$: futurs premiers passifs. — La même opération analogique, appliquée à l'aor. en $-\theta\eta-$, a donné le futur $\lambda\upsilon\theta\eta\sigma\sigma\mu\alpha\iota$ $\lambda\epsilon\iota\phi\theta\eta\sigma\sigma\mu\alpha\iota$, forme infiniment plus répandue que la précédente, mais encore inconnue à Homère.

A quelques formations près, que leur extrême rareté rend négligeables⁽²⁾, ces sept types de temps sont les seuls thèmes primaires verbaux exclusivement propres au domaine hellénique.

§ 3. — Formations latines.

(104) I. Thèmes à suff. $-\bar{a}-$: subjunctifs présents de 3^e (secondairement 2^e 4^e) conjugaison. — La forme, arch. *fu-ā-m* subj. de l'inusité **fu-ō* (être), *leg-a-m*, *ag-a-m*, *eam* = **ey-ā-m* (que j'aile), est absolument isolée. On a prétendu que cet $-\bar{a}-$ était l'indice primitif du mode subjunctif, qu'en conséquence le grec devrait avoir * $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\bar{a}\mu\epsilon\nu$ au lieu de $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega\mu\epsilon\nu$, et que ce dernier

(1) Une hypothèse plus récente et à bien des égards plus vraisemblable (Wackernagel, K. Z., XXX, p. 302) part de la désinence sanscrite de sg. 2 moy. *-ihās*, qu'elle restitue en indo-européen sous la forme **-ihēs* = gr. $-\theta\eta\varsigma$. Dans ce système, $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta\varsigma$, par exemple, ne serait autre chose que la 2^e pers. du sg. de voix moyenne d'un aoristeradical * $\acute{\epsilon}\lambda\upsilon-$ (supra 87 I), sur laquelle se serait greffée postérieurement toute une flexion analogique $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta\nu$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta$, imitée de celle de l'aoriste en $-\eta-$.

(2) V. g. suff. $-\kappa\sigma-$ dans $\acute{\omicron}\lambda\acute{\epsilon}\kappa\omega$ (périr), visiblement refait sur le parfait $\acute{\omicron}\lambda\acute{\omega}\lambda\epsilon\kappa\alpha$; suff. $-\gamma\sigma-$, trahi par l'existence de doublets tels que $\tau\rho\acute{\upsilon}\omega$ $\tau\rho\acute{\upsilon}\gamma\omega$ (user par frottement), $\sigma\acute{\mu}\acute{\alpha}\omega$ $\sigma\acute{\mu}\acute{\eta}\gamma\omega$, $\psi\acute{\alpha}\omega$ $\psi\acute{\�́}\gamma\omega$, moins aisément explicable.

type est dû à l'intrusion hystérogène de la nuance vocalique de l'indicatif λέγομεν. Mais, rien jusqu'à présent ne venant confirmer cette conjecture, il vaut mieux tenir pour exclusivement latin cet *ā* encore inexpliqué⁽¹⁾, qui apparaît aussi, on l'a vu, à l'imparfait *er-a-m*, au plus-que-parfait *fu-er-a-m*, et qu'on retrouvera dans le suffixe ci-après.

II. Thèmes à suff. *-bā-* : imparfaits *ī-ba-m da-ba-m stā-bā-s*
 — Si ce suffixe n'est autre que la forme *fuam*, c'est-à-dire un temps du verbe « être » agglutiné à la racine et formant avec elle une conjugaison périphrastique, c'est essentiellement à la dérivation secondaire qu'il se rattache, et on l'y retrouvera considérablement développé. Il en faut dire autant du suivant, savoir :

(105) III. Thèmes à suff. *-bo-* : futurs *ī-bō da-bō stā-bō*, rattachés à tort ou à raison au présent **fuō* = φύω.

IV. Thèmes à suff. *-v-* et *-u-* : parfaits latins. — Tous les parfaits latins qui ne sont point primitifs (87) ou qui ne se rattachent pas à l'aoriste sigmatique (96), se forment au moyen de ce suffixe *-v-* ou *-u-*, d'origine mal définie : *nō-v-ī, flē-v-ī, sī-v-ī; sec-u-ī, col-u-ī, gen-u-ī*, etc. On a voulu y reconnaître une forme syncopée de *fuī* s'ajoutant à la racine verbale. Cette hypothèse s'appuyait principalement sur le parfait *potuī*, qui, à cause de *possum* = **pot-su-m*, semblerait bien devoir remonter à **pot-fu-ī*; mais partout ailleurs et dans ce cas même elle se heurte à de graves difficultés phonétiques. Il est bien plus probable que le *v* ou l'*u* est parti de certaines formes de parfaits où il appartenait à la racine même, comme *mōv-ī* (cf. le prés. *mov-e-ō*), pour de là se répandre dans le reste de la conjugaison⁽²⁾ et particulièrement dans les verbes de dérivation secondaire.

(106) V. Thèmes à suff. *-sē-* (*-rē-* après voyelle) : imparfaits du subjonctif *es-se-m* (*es-sē-s*), arch. *faxem* (?), *ī-re-m, da-re-m*,

(1) M. L. Job (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 347) me paraît avoir dit le dernier mot sur cette question épineuse : le subjonctif en *-ā-* est né dans les verbes en *-ā-mi* que le latin a thématisés (v. g. **si-stā mi* devenu *sistō*, supra 87 II), et de là s'est propagé dans le reste de la conjugaison

(2) Soit la formule *nōvī* : *nōtus* = *mōvī* : *mōtus*. — Dans le type *neavī* (rare) de *nec-tō*, il y a cumul analogique des deux indices *-s-* et *-u-*.

stā-re-m. — Ces formations n'ont d'analogues en grec que dans les futurs et les subjonctifs d'aoriste à voyelle brève (βή-σο-μεν) qu'on a déjà rattachés au type latin *faxō*. Or, un type **essō*, par exemple (= gr. ἔσ-σο-μι devenu ἔσομι), devait se conjuguer **essō* **essēs* **essēt*, d'où, si la voyelle restait brève, **essīs*, **essīt* (cf. lat. *faxit*), ou, si elle s'allongeait par une corruption quelconque, *essēs*. Resterait à trouver l'influence qui aurait allongé la finale : ce peut être celle de la finale des anciens subjonctifs latins, plus tard employés en fonction de futur, finale qui était longue parce qu'elle provenait d'une contraction (infra 143) : en d'autres termes **faxēs* serait devenu **faxēs* par analogie de *faciēs* (tu feras). Par cette voie assez compliquée on rattacherait l'imparfait du subjonctif latin à une catégorie proethnique que le grec et le latin ont d'ailleurs tous deux fort altérée.



- (107) Ici comme dans les thèmes verbaux un grand nombre de formations sont caractérisées par une voyelle *o/e* alternant suivant des lois régulières. Ce point bien entendu, on se contentera de la désigner par la lettre *o*. De plus, comme cette voyelle *o*, en s'adjoignant au nominatif singulier la désinence *-s* ou *-m*, forme en général et respectivement des noms masculins et neutres, comme d'autre part les noms terminés par la voyelle *ā* sont en grande majorité féminins, l'usage s'est introduit, dès la période préhistorique, d'imposer ces mêmes variations à la finale des noms construits en apposition (adjectifs)⁽¹⁾,

(1) L'adjectif n'est en effet pas autre chose, et l'on s'en aperçoit surtout dans les adaptations de date relativement récente, comme lat. *ager ūber* (champ fertile), littéralement « un champ (qui est une) mamelle ». Dès lors on attendrait au pluriel *agrī ūbera* ; mais *ūber*, s'accordant naturellement en nombre et en cas avec le mot qu'il qualifiait, a par analogie adopté en outre l'accord de genre, et dès lors est devenu adjectif, *agrī ūberēs*. Cf. fr. *un cheval pie, des rubans lilas*.

pour les accorder en genre avec le nom qu'ils qualifient : gr. φιλ-ο-ς φιλ-ᾱ φιλ-ο-ν, lat. *bon-u-s bon-a bon-u-m*. Il suffit donc d'avertir une fois pour toutes que tout suffixe donné sous la forme thématique *o* peut, suivant les cas, se présenter exclusivement sous cette forme (noms masculins ou neutres, οἰ-νο-ς, *vī-nu-m*), ou se présenter exclusivement sous la forme *ā* (noms féminins, ποι-νή, *tū-na*), ou enfin alterner entre les deux formes dans les noms, dits adjectifs, qui sont susceptibles de changer de genre.

- (108) I. Thèmes-racines. — Ce type est assez rare : gr. ὄψ (voix) = **φῶπ-ς*, rac. *φῆπ* (parler), cf. *ἔπ-ος* et lat. *vōx*; φλόξ (flamme) = **φλόγ-ς*, cf. φλέγω (brûler); εἷς ἓν (un) = **σεμ-ς* **σεμ*, cf. lat. *sem-el*, etc.; lat. *vōc-s* = ὄψ, plus l'allongement du nominatif qui s'est étendu aux cas obliques, et de même dans *tēx* = **tēg-s*, cf. *lēg-er-e*, *rēx* = **rēg-s*, cf. *rēg-er-e*; puis encore *tūx* = **louc-s*, cf. la racine normale dans λευκ-ός (blanc), *pāx* = **pāc-s*, cf. πῆγ-νυ-μι et *pāc-isco-n*, etc. Le thème-racine n'apparaît avec une certaine fréquence que comme second terme d'un composé : gr. σὺ-ζυγ-ς (compagnon de joug), χέρ-νιβ-ς (lustration, cf. νίπτω), ἐπι-τεχ-ς (en mal d'enfant), εὖ-ωπ-ς (beau), παρά-βλιωπ-ς (louche, cf. βλέπω); lat. *con-jug-s*, *prae-sēs* = **prae-sēd-s*, *haru-spec-s* (cf. **spec-iō*, regarder), *jūdex* = **jū-dīc-s*⁽¹⁾, ὄσ-cen (oiseau dont le chant est un présage, cf. *can-ō*), etc. On voit par ces exemples que la racine peut revêtir ici l'un ou l'autre des trois états.

- (109) II. Thèmes à suff. -ο-. — Ces thèmes ont généralement la racine fléchie ou réduite, et dans ce cas paraissent être des oxytons primitifs, v. g. gr. λοιπ-ός (reste), νομ-ός (pâturage), φορ-ός (porteur), — στρεβ-ός (louche, cf. στρέφω), ζυγ-ός ζυγ-όν (joug); mais l'accent est souvent remonté, v. g. gr. νόμ-ος (loi), φόρ-ος (tribut), πλότ-ος (navigation), — στίχ-ος (rang, cf. στείχω), λύκ-ος (loup). En latin on a, pour le premier cas, *rūf-u-s* (rouge, cf. ἐρυθρός), et abl. arch. *pond-ō*⁽²⁾, pour le second, *lup-u-s*,

(1) *Jūdex* sans doute par analogie de *haruspex* et autres, à cause de la similitude des génitifs *jūdicis haruspicis*.

(2) L. XII Tab. « XV pondo » = 15 en poids, 15 livres.

av-o-s. En composition, gr. δύσ-φορ-ο-ς δι-φορ-ο-ς (rac. φερ) ἰππό-δαμ-ο-ς, etc., lat. *pro-fūg-u-s causi-dīc-u-s mīri-fic-u-s*, etc. Mais il y a en outre une classe assez nombreuse de mots où la racine est normale et accentuée : gr. ἔργ-ο-ν (œuvre), πῆδ-ο-ν (sol) ; lat. *fīd-u-s* (fidèle), *merg-u-s* (oiseau d'eau, cf. *merg-ō*), (*tūci-*)*fer*, etc. ; et même un type oxyton à racine normale, λευκ-ό-ς (blanc).

- (110) III. Thèmes à suff. *-ā-*. — Trois classes : 1° oxytons à racine réduite, gr. φυγ-ή (fuite), βυφ-ή (immersion), lat. *fug-a, gul-a* ; l'accent est remonté dans δίκ-η, μίχ-η, λύπ-η, et autres ; — 2° oxytons à racine fléchie, type prodigieusement développé en grec, ῥο-ή (courant, cf. ῥέψ-ω), σπουδ-ή (zèle, cf. σπεύδ-ω), φορ-ά, πλοκ-ή, τομ-ή, σκοπ-ή ; presque sans représentants en latin, *tog-a* (vêtement, cf. *teg-ō*) ; — 3° paroxytons à racine normale, gr. στῆγ-η (habitation), ἔρσ-η (rosée = **ῥέρσ-ā*, sk. *varṣ-ā-s*, pluie), λεύκ-η (peuplier blanc), lat. *herb-a* (gr. φορβ-ή, fourrage ?), *ped-a* (trace de pied)⁽¹⁾ ; en composition latine *indi-gen-a, agri-col-a, parri-cūd-a*. Le grec est seul à posséder un type oxyton à racine fléchie et à redoublement, ἄκ-ωκ-ή (pointe), ὀδ-ωδ-ή (odeur), ἐδ-ωδ-ή (nourriture), qui paraît s'être développé exclusivement dans son domaine.

- (111) IV. Thèmes à suff. *-i-* (alternant avec *-ey-* dans la déclinaison)⁽²⁾. — Paroxytons, peu nombreux : gr. πόλ-ι-ς (ville, rac. πελ remplir), *ὄκ-ι-ς (œil) conservé seulement au nom.-acc. du duel ὄσσε = *ὄκ-γ-ε, ὄις (mouton) = *ὄῤ-ι-ς, lat. *ov-i-s* ; *ὄῤ-ι-ς (oiseau), d'où οἰομαι (j'augure) et οἰω-νός, lat. *av-i-s* ; lat. *pisc-i-s*, rac. inconnue ; nt. *mare* = **mar-ī*.

V. Thèmes à suff. *-u-* (alternant avec *-ew-* dans la déclinaison). — A cette classe appartiennent les très nombreux adjectifs grecs en *-ύ-*, qui sont tous oxytons, πολ-ύ-ς βυρ-ύ-ς βαθ-ύ-ς γλυκ-ύ-ς (cf. γλεῦκ-ος, douceur), etc., et tous à racine réduite, moins ἡδ-ύ-ς, ὠκ-ύ-ς et εὐρ-ύ-ς. On les retrouve en latin à la base de thèmes secondaires formés par l'adjonction d'un nouveau

(1) *peda vestigium humanum* dans l'*Epitome* de Paul Diacre. n° 211.

(2) Cette apophonie, commune à tous les suffixes terminés en *i* et en *u*, sera étudiée en détail au n° 214 infra.

suffixe *-i-*, v. g. *gra-v-i-s* = *βαρ-υ-ι-ς; mais de thèmes en *-u-* proprement dits, le latin en a fort peu, v. g. *ac-u-s* (aiguille), *id-ū-s* (jours de pleine lune)⁽¹⁾. Le suffixe est invariable dans le paroxyton *véx-u-ς* (mort) et quelques autres.

- (112) VI. Thèmes à suff. *-io-*, *-yo-* et *-ī-*. — Assez rares en tant que primaires, les deux premières formes se confondent naturellement en latin, *gen-īu-s*, *fluv-īu-s*, *ex-im-īu-s* (choisi, exquis), mais restent reconnaissables en grec, ἄγ-ιο-ς (saint, rac. *yag*, adorer, cf. sk. *yaj-ñá-s*, sacrifice), τύγ-ιο-ς (affreux), et d'autre part ἄλλος = *ἄλ-yo-ς, lat. *al-īu-s*⁽²⁾. Dès l'époque préhistorique la forme féminine de ces suffixes paraît avoir été par contraction *-ī-*, si du moins l'on en juge par le sanscrit. Or, toujours d'après ce même témoignage, aux cas obliques l'*ī* du thème se dédouble en *iy* devant les désinences à voyelle initiale, v. g. *dhī-s* (pensée), acc. *dhīy-am*. Soit dès lors un thème tel que **nek-ī* (perte), **spek-ī* (apparence), etc. : dans certaines conditions mal définies, il a pu faire à l'acc. **nek-iy-mm*, forme qui s'est traduite en latin par (*per-*)*nic-i-em*, après quoi le latin a refait sur cet accusatif toute une flexion analogique et notamment un nomin. en *-i-ēs*, *speciēs*, *perniciēs*. Dans les mêmes conditions en grec, l'accusatif d'un mot **woq-ī* (voix) s'est reflété en **ῥότ-γ-ἄν*, d'où ῥοσάν, sur lequel a été refait un nomin. ῥοσά. Telle est l'origine probable, en grec, du suff. *-yā*, autrement dit des nombreux mots de 1^{re} décl. qui ont le nominatif en *ā*, μοῖρα = *μόρ-yā (cf. μέρ-ος, partie, lot), γλῶσσα = *γλῶχ-yā, ῥίξ, σφίρα, etc., et en latin, des thèmes, presque tous secondaires⁽³⁾, dits de 5^e déclinaison.

VII. Thèmes à suff. *-wo-*. — Citons en grec : οἶος (seul) = *οἶ-ῥο-ς, rac. *i* (un) à l'état fléchi, cf. zd. *aeva-* (un) et lat., avec

(1) V. supra 41, 2.

(2) Cf. supra 39 C.

(3) Cf. infra 151 et 197. — Le parallélisme est évident, par exemple, entre gr. πῖων (gras) = *πῖρων fm. πῖειρά = *πῖρερ-yā, et sk. *ptvān* fm. *ptvar-ī* (id.), entre πότινᾶ (déesse) et sk. *pātñī*, etc. Dans πόντιᾶ (*Hym. à Déméter*, 118), le *v* représente un *n* mouillé par l': subséquent = *y*, et (δέσ-)ποινᾶ n'est qu'une autre transcription de ce même mouillement (supra 39 C α).

un autre suffixe, *ūnus* = *oi-no-s*; πολ-λό- (nombreux) = * πολ-
 ρό-, cf. πολ-ύ; λαίος (gauche) = * λαί-ρό-, lat. *lae-vo-s*; * ἄλλος
 ἄλος, ion. οὔλος = * σόλ-ρo-, lat. *sol-lu-s* et *sal-vo-s*⁽¹⁾; ἵππος =
 * ἱκ-ρo-, lat. *eq-uo-s*; en latin, les exemples ci-dessus, plus
ae-vo-m (âge), cf. gr., avec un autre suffixe, αἰών = * αἰ-ρόν-,
ar-vo-m (terre labourée), *al-vo-s* (ventre, cf. *al-ō*, nourrir), et
 un grand nombre d'adjectifs, *vac-uo-s*, *noc-uo-s*, *as-sid-*
uo-s⁽²⁾, etc.

- (113) VIII. Thèmes à suff. *-en-on-* (alternant dans φρήν ἄφρων et
 similaires). — Grec : φρ-ήν (esprit), gén. φρ-εν-ός, rac. incon-
 nue; * φρ-ήν (brebis) dans le composé homérique πολύρρην et le
 gén. ἄρονός = * ωρ-η-ός; ἄρσ-ην (mâle) = sk. *vŕs-an-* (mâle);
 κύ-ων (chien), gén. κυ-ν-ός; εἰκ-ών (image), rac. ρεικ dans le par-
 fait ἔοικα = * ρέ-φοικ-α, etc. — Latin : *pect-en* (peigne, cf. *pectō* et
 gr. πέκτω); * *fel-en* (fiel), disparu, mais dénoncé par le gén. ré-
 gulier * *fel-n-is*, qui est devenu phonétiquement *fellis* et sous
 cette nouvelle forme a donné naissance à un nomin. analogique
fel (la racine est * *ghel*, jaune-vert, cf. gr. χόλ-ος bile); *hom-ō*,
 gén. *hom-in-is*, cf. *hum-u-s*; *ed-ō* (gourmand), gén. *ed-ōn-*
is, etc.

- (114) IX. Thèmes à suff. *-mo-*. — Gr. θῦ-μός (cœur, passion), lat.
fū-mu-s, cf. sk. *dhū-mā-s* (fumée); gr. θερ-μός (chaud), θερ-μη
 (chaleur), lat. *for-mu-s* (chaud), sk. *ghar-mā-s*; gr. κευθ-μός
 (cachette), cf. κεύθ-ω; gr. οἶ-μος (chemin), cf. εἶ-μι (je vais); gr
 φή-μη (renommée), dor. φῆ-μῆ, lat. *fā-ma*, cf. φη-μί et *fā-rī*;
 gr. γνώ-μη (opinion), rac. γνω (connaître); lat. *for-ma* (forme),
 cf. sk. *dhār-ma-s* (règle, droit, justice); lat. *fir-mu-s* (solide),
 cf. sk. *dhar* (affermir); lat. *al-mu-s* (tutélaire), cf. *al-er-e*
 (nourrir), etc.

- (115) X. Thèmes à suff. *-men-, -mon-, -μη-, -mno-, -meno-,*
-mono-⁽³⁾. — Cette famille très considérable embrasse, entre

(1) V. supra 40 C α.

(2) *Ad-sid-uo-s* « qui réside » et par suite « propriétaire », et non l'étymo-
 logie de fantaisie qui le rattache à *assem dare*.

(3) Autrement dit, épuisant toutes les formes possibles (normales,
 réduites, fléchies) du groupe dissyllabique *-m.n.-*.

autres, tant en grec qu'en latin, les subdivisions suivantes :

1. Suff. *-men-* des noms masculins, en grec dans *πυθ-μῆν* (fond), *λι-μῆν* (port), gén. *λι-μέν-ος*, *ποι-μῆν* (berger), avec réduction dans le secondaire *ποι-μν-ισ-ον* (bercail) ; disparu en latin.

2. Suff. *-mon-* : gr. *ἄκ-μων* (enclume), gén. *ἄκ-μων-ος*, *ἴδ-μων* (savant), *τέρ-μων* (terme)⁽¹⁾ ; lat. *ser-mō*, gén. *ser-mōn-is*, *tēmō* (timon) = **tēx-mō*, cf. *tēx-er-e* (fabriquer, originairement « charpenter »), *ter-mō* (terme), etc.

3. Suff. *-mn-* des noms neutres, en grec *-μα-*, en lat. *-men-* : gr. *εἶ-μα*, lesb. *ἴεμ-μα* (vêtement) = **ἴεσ-μα*, rac. *ἴεσ* (vêtir) ; gr. *ῥῆγ-μα* (rupture), cf. *ῥῆγ-νῶ-μι* ; gr. *σῶ-μα* (corps), rac. incon- nue ; gr. *ῥνο-μα* (nom)⁽²⁾, rac. indéciise ; lat. *nō-men* = **gnō-men*, cf. *cō-gnō-men*, rac. *gnō* (connaître) ; *sē-men*, *tēg-men*, *āg-men*. La racine est au degré normal⁽³⁾.

4. A ce suff. *-mn-* s'ajoute très souvent, sans que le sens du mot soit changé, un suff. secondaire *-to-* : d'où en latin les doublets bien connus *aug-men* et *aug-men-tu-m*, *cō-gnō-men* et *cō-gnō-men-tu-m*, et tant d'autres, puis aussi les types *ar-mentu-m* (bête de labour), *jū-mentu-m* (bête de trait, de **jug*, atteler, ou *jūvāre*, aider), *in-crē-mentu-m* (accroissement), etc. En grec ce suffixe secondaire se retrouve jusque dans la déclinaison des thèmes primaires en *-μα* ; car il est clair que *σῶ-μα-τα* serait à plus juste titre le nom. pl. d'un mot **σῶ-μα-το-ν* = **σῶ-μῆ-το-*, que celui de *σῶ-μα*. Du pluriel, favorisé peut-être par d'autres circonstances accessoires⁽⁴⁾, ce *τ* a passé par analogie au singulier : de là la profonde différence des cas obliques en grec et en latin, v. g. dat. *nō-min-ī* et *ὄνό-ματ-ι*.

5. Toutefois une classe importante de mots grecs est restée pure et peut s'apparier directement aux neutres latins : ce sont les infinitifs éoliens et doriens en *-μεν-αι* et *-μεν*, type *ἔμμεναι*

(1) On remarquera que le suffixe accentué est à l'état normal et que sa forme fléchie est au contraire presque toujours atone.

(2) Même suffixe avec *n*-consonne devant voyelle subséquente, dans le dérivé secondaire *ν-ώνυ-μν-ος* (sans nom).

(3) Observez que ce suffixe réduit prend la forme fléchie quand le thème change de genre en devenant le dernier terme d'un composé, v. g. *ἀν-εἰ-μων* (sans vêtement).

(4) Cf. infra 187, 5, et 204, 7.

(être) = *ἔσ-μεν-αι, et ἔμμεν, δό-μεν-αι (donner), τι-θή-μεν-αι (placer), στᾶ-μεν (se tenir), etc. Qu'au point de vue morphologique l'infinitif, comme le participe, soit un nom affectant une forme casuelle, c'est ce qui ressort de sa signification même et de son emploi dans la proposition. Dès lors, si, comme il est probable, -αι est une désinence de datif perdue dans le reste de la déclinaison grecque, si d'autre part le thème nu δό-μεν doit s'apparier à certains locatifs qu'on rencontre dans la plus vieille langue de l'Inde et qu'on a dénommés locatifs sans suffixe⁽¹⁾, on voit que δό-μεν-αι et δό-μεν sont respectivement le datif et le locatif d'un thème en -μεν-⁽²⁾, dont les analogues se retrouvent ci-dessus dans les neutres latins et ci-après dans les participes en -μενο-⁽³⁾.

6. Le suff. -mno- est rarement primaire : gr. στρω-μνή (couverture), βέλε-μνο-ν (dard)⁽⁴⁾ ; pas d'exemple latin.

7. Le suff. -meno- est celui des participes médiopassifs, θέ-μενο-ς τι-θέ-μενο-ς, δό-μενο-ς δι-δό-μενο-ς. Il réduit généralement la racine. En latin, on le retrouve dans *ter-minu-s*, *fē-mina* (celle qui allaite, cf. *fē-lu-s* et *fē-lare*), et dans la 2^e pers. passive du pl. *da-minī* = δό-μενοι, à la suite de laquelle il faut suppléer *estis* pour s'expliquer le passage du participe à la fonction verbale.

8. Le suff. -mono- caractérise en grec quelques féminins en -μονή : χαρ-μονή (joie), πη-μονή (fléau), etc.

(1) Sk. védique *vyóman* « au ciel ». Le classique dirait *vyóman-ī*.

(2) Il y a d'autres explications possibles de ces infinitifs (par exemple, -μεναι- serait le locatif d'un thème féminin en -μενᾶ, cf. le suff. -μενο- infra). Mais celle-ci est de beaucoup la plus vraisemblable. — Hom. ἔμμεν (x 416) pour ἔμμεν est refait sur le participe ἔών et le rapport ἔμμεν : ἔών.

(3) Tout récemment (*Esg. morph.* V), j'ai émis l'hypothèse que le gérondif *dandī* pourrait, par un procédé de dissimilation pareil à celui que suppose M. Havet (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 231), remonter à **da-men-ay* et être par conséquent identique au grec δό-μεν-αι. Le gérondif génitif du latin serait donc, de par son origine, un datif que sa finale en -ī aurait fait prendre pour un génitif, et sur l'analogie duquel se seraient dès lors construits un datif-ablatif en -ō et un accusatif en -um. Quant à la difficulté phonétique de la coexistence de *dandī* et *damini*, on la résoudrait en supposant que la dissimilation s'est produite d'abord dans les verbes où une nasale précédait le suffixe (v. g. **nā-men-ay* devenu **nāmeday* **nāmday nandī*), puis transportée analogiquement dans tous les autres.

(4) Comparez pour le sens et la formation le primaire βέλε-μνο-ν et le secondaire βαλ-λό-μενο-ν (ce qui est lancé).

- (116) XI. Thèmes à suff. *-ro-* et *-lo-*, presque toujours oxytons en grec : ἔ-ρουθ-ρό-ς, *rubēr* = **rub-ro-s* ; ἀγ-ρό-ς = *ag-er* ; λυπ-ρό-ς (triste), λαμπ-ρό-ς (brillant, cf. λάμπ-ω), δῶ-ρο-ν (don), ἔδ-ρᾶ (siège) ; lat. *sac-er* (sacré), *gnā-ru-s* (qui sait), etc. ; — gr. δει-λό-ς (timide), βη-λό-ς (seuil), φῦ-λο-ν (espèce), φῦ-λή (tribu) ; lat. *tē-la* (toile) et *tē-lu-m* (dard) = **tēx-la* **tēx-lo-m*, rac. *tēx* (tisser, charpenter), *sella* (siège) = **sed-la*, etc.

XII. Thèmes à suff. *-ri-* et *-li-*, fort rares : gr. ἰδ-ρι-ς (savant), lat. *āc-ri-s āc-er* (fougueux) ; — lat. *tā-li-s quā-li-s*⁽¹⁾, *cal-li-s* (chemin, rac. indécise). Ce dernier suffixe a fait fortune en tant que secondaire : on le retrouvera.

XIII. Thèmes à suff. *-no-*, *-ni-*, *-nu-*. — Pour le premier, on a en grec : ὑπ-νο-ς (sommeil) = **sup-nó-s*, rac. *swep* ; τέχ-νο-ν (enfant) ; ποι-νή (peine) = **qoy-nā*, rac. *qey*, cf. τί-ω ; πόρ-νη (prostituée), cf. πέρ-νη-μι (trafiquer) ; σεμ-νό-ς (saint), cf. σέβ-ο-μαι ; δει-νό-ς (terrible) ; φερ-νή (dot, apport), cf. φέρ-ω, etc. ; — lat. *som-nu-s* = **swép-no-s*, sk. *sváp-na-s* ; *māg-nu-s*, cf. gr. μαχ-ρό-ς avec un suffixe différent : *dō-nu-m*, cf. de même δῶ-ρο-ν ; *plē-nu-s*, cf. πλῆ-ρης, etc. Les formes *-ni-* et *-nu-* sont assez rares, surtout en grec, v. g. μῆ-νι-ς (colère), rac. *mā* penser (?) ; lat. *īg-ni-s* (feu), cf. sk. *ag-ni-s*, rac. indécise ; *pā-ni-s*, cf. *pā-scō* (nourri) ; peut-être *ma-nu-s* (la mesureuse), rac. *mā* mesurer (?) ; nt. *cor-nu*.

A cette classe semble devoir se rattacher la formation hellénique en *-νο-*, où l'*n* aurait développé devant lui une résonance vocalique : v. g. ὄργ-ανο-ν (instrument), πόπ-ανο-ν (galette, rac. πεπ cuire), δρέπ-ανο-ν (faux), στέφ-ανο-ς (couronne), οὐρ-ανός (ciel, cf. εὐρ-ύ-ς, large), μηχανή (machine), etc., et avec nasalisation de la racine⁽²⁾ τύμπ-ανο-ν (tambour, cf. τύπ-τω).

- (117) XIV. Thèmes à suff. *-to-*. — Deux formations de très inégale importance. La première ne comprend que quelques thèmes à racine fléchie : gr. κοί-τη (lit, cf. κεί-μαι), βρον-τή (tonnerre, cf. βρέμ-ω, lat. *frem-ō*), χόρ-το-ς et lat. *hor-tu-s*. L'autre embrasse la classe considérable des thèmes dits en grec verbaux en *-τό-* et en latin participes passés passifs : θε-τός, δο-τός, στα-τός, κλυ-τός, λυ-τός, σχισ-τός (= *σχιδ-τός,

(1) Cf. gr. (avec un suffixe de plus) τη-λί-χο-ς πη-λί-χο-ς.

(2) Cf. supra 93, 3.

fendu); lat. *da-tu-s*, *slă-tu-s* (fixe), *in-clu-tu-s*, *stric-tu-s*, *quas-sus* (= **quat-tu-s*, secoué)⁽¹⁾, etc., etc. Les analogies sanscrites et autres montrent qu'en indo-européen ce suff. *-tô-* attirait l'accent et par suite réduisait la racine. En grec l'accent primitif a été respecté, en tant du moins que le thème a gardé sa fonction d'adjectif verbal⁽²⁾; quant à la racine, réduite dans tous les exemples ci-dessus, elle a été souvent influencée par l'analogie des temps du verbe, notamment du présent et de l'aoriste sigmatique, en sorte qu'elle présente le degré normal dans *λειπ-τό-ς* (laissé), *ῥηκ-τό-ς* (fragile), *φευκ-τό-ς* (qu'on doit fuir, cf. homér. *φυκ-τό-ς*), et nombre d'autres. En latin le même phénomène s'est produit : en regard de *stric-tu-s*, que dénoncent le fr. *estroit* et l'ital. *stretto*, on a *tic-tu-s* d'après *tiqu-i*, *frāc-tu-s* d'après *frāg-mentu-m*, et de même encore *scrip-tu-s*, *strūc-tu-s*, *junc-tu-s*, **fūd-tu-s* (*fūsus*), *vēc-tu-s*, d'après *scripsī*, *strūxī*, *jūnxī*, *fūdī*, *vēxī*, etc., *tēc-tu-s* d'après *lēgī* et *rēc-tu-s* d'après *tec-tu-s*. Quelquefois le suffixe s'attache à une forme dissyllabique dont l'origine n'est pas élucidée, v. g. *genī-tu-s*, cf. gr. *γένε-σι-ς*⁽³⁾.

- (118) XV. Thèmes à suff. *-ti-*. En grec commun le suffixe est ordinairement assibilé en *-σι-*⁽⁴⁾. Tous ces thèmes sont paroxytons et beaucoup ont la racine normale; mais il est fort douteux que tel soit l'état primitif, et le type très commun *λειψις* peut avoir été influencé par *ἔλειψα*. Quoi qu'il en soit, cette classe comprend essentiellement des noms d'action du genre féminin, v. g. *δέξις* (réception), *τάσις* (tension) = **τη-τι-ς*, *ζεύξις* (jonction), *φάτις* (parole); exceptions *πόσις* (époux) et *μάτις* (devin). En latin ce suffixe n'est pas aisément reconnaissable, sauf à la base de thèmes secondaires formés au moyen d'un nouveau suffixe *-on-*; car c'est là le type ordinaire des noms d'action latins, v. g. *nā-ti-ō*, *por-ti-ō*. Mais les particularités de déclinaison et l'analogie des langues

(1) Cf. supra 64 A.

(2) Comparez *σπαρ-τό-ς* (semé) et *Σπάρ-τη* (nom propre) = *σπαρτή γῆ* (terre de culture), et aussi le participe *πεμπ-τό-ς* (envoyé) à l'ordinal *πέμπ-το-ς* (cinquième).

(3) Cf. supra 97.

(4) Cf. supra 59, 1.

sœurs permettent de s'assurer que les types *gēns*, *mēns*, *pars* et autres remontent à **gen-ti-*, **men-li-*, **parti-*, cf. le gén. pl. *gen-ti-um*, etc., et l'acc. sg. *par-ti-m* conservé en fonction d'adverbe. Le suffixe est visible dans *ves-ti-s* et dans *messis* (moisson) = **met-li-*, cf. *met-er-e*.

- (119) XVI. Thèmes à suff. *-tu-*. — Très rare en grec, v. g. βρω-τύς (nourriture), ἄσ-τυ = Ἰάσ-τυ (ville), rac. *was* (habiter), cf. sk. *vās-tu* (demeure), ce suffixe est assez commun en latin : *frūc-tu-s* (fruit, jouissance), cf. rac. *frug* dans *frūg-ēs*, *frūg-ī*; *vīc-tu-s* (genre de vie), cf. *vī(g)v-er-e*; *can-tu-s* (chant), etc. Les formes grammaticales bien connues sous le nom de supins ne sont autre chose que des cas de la déclinaison de semblables thèmes en *-tu-* plus ou moins tombés en désuétude, savoir : le supin actif, un accusatif, *can-tu-m*, *tū-su-m* (*eō tūsum* « je vais au jeu »), et le supin passif, un ablatif, *dīc-tū* = **dīc-tūd*, cf. *manū* (*facile dīctū* « facile de par la diction »), confondu au surplus dans cette fonction avec le datif que montre encore la locution *lepida memorātū*⁽¹⁾ « agréables à rappeler ».

- (120) XVII. Thèmes à suff. *-t-*. — Ce suffixe, reconnaissable sans doute dans le gr. νύξ et le lat. *nox*⁽²⁾ (gén. νυκ-τός *nox-t-is*, rac. *nek*, tuer, endommager), est surtout fréquent au dernier terme des composés : gr. ἀδμής (gén. ἀ-δμη-τός, indomptable, rac. δαμ δμᾶ), ἀκμής (ἀ-κμη-τός, infatigable, rac. κμ), ὠμοβρώς (ὠμο-βρω-τός, mange-tout-cru, rac. βορ βρω), etc.; lat. *superstes* (gén. *super-sti-t-is*, rac. *stā* à l'état réduit); *comes* (gén. *com-i-t-is*, rac. *i*, « qui va avec »), et probablement aussi *pedes*, *eques*, *mīles* (qui va par troupe de mille hommes), *cael-i-t-ēs* (les Dieux, peut-être originairement les astres), *saelles* (gardien des champs-ensemencés ? plus tard « garde du corps »), etc.

- (121) XVIII. Thèmes à suff. *-ter-*, *-tor-*, *-tro-*, *-tero-*, *-toro-* (?). — Cette importante famille, comparable à celle qui a été étudiée sous le n° X, comprend les divisions suivantes :

1° Suff. *-ter-* des noms de parenté : πη-τήρ (acc. πη-τέρ-α, gén. πη-τρ-ός), μή-τηρ = μᾶ-τηρ, θυγά-τηρ (fille), cf. sk. *duhi-lā*,

(1) Plaut. *Bacchid.* 60 (Ussing).

(2) L'o lat. correspond à un υ grec, concordance tout exceptionnelle.

dor. φρᾶ-τήρ et att. φράτηρ (frère, confrère); lat. *pa-ter*, *mā-ter*, *frā-ter* (étymologie obscure).

2° Suff. *-ter-* des noms d'agent⁽¹⁾ : en grec, oxytons, racine généralement réduite, δο-τήρ (acc. δο-τήρ-α, gén. δο-τήρ-ος, donateur), λυ-τήρ (libérateur), μνη-σ-τήρ (prétendant, rac. μνᾶ⁽²⁾), cf. μνᾶ-ο-μαί, demander en mariage), πεισ-τήρ (câble, cf. πειθ-ω); en latin, disparu.

3° Suff. *-tor-*, noms d'agent : en grec, paroxytons, racine à l'état normal, δώ-τωρ⁽³⁾ (gén. δώ-τωρ-ος, donateur), ῥή-τωρ (orateur, rac. φερ φρη, parler), Μέν-τωρ (nom propre, rac. μεν penser), ἴσ-τωρ (savant, rac. φειδ réduite); en latin, *da-tor* (gén. *da-tōr-is*⁽⁴⁾), *fac-tor*, *mēnsor* (mesureur = *ment(s)-tor⁽⁵⁾), cf. le vb. *mēt-io-r*, mesurer, etc.

4° Suff. *-tro-* : forme ordinairement des noms d'instrument du genre neutre, quelquefois des noms féminins en *-trā-* : gr. λού-τρο-ν (bain, cf. λού-ω), νίπ-τρο-ν (eau pour se laver), κέν-τρο-ν (aiguillon), βάκ-τρο-ν (bâton pour soutenir la marche)⁽⁶⁾; lat. *lūs-tru-m* (purification, cf. *lu-ō*, laver), *claus-tru-m* (fermeture), *plaus-tru-m* (chariot); féminins, gr. ion. ῥή-τρη, att. ῥή-τρᾶ, éléen φρᾶ-τοῖ (traité, rac. φρη supra), lat. *mulc-tra* (vase à traire, cf. *mulg-ed*); masculins, gr. διαι-τρό-ς (partageur), lat. *cul-ter*.

5° Suff. *-tero-* des comparatifs : rarement primaire, et impliquant toujours un choix ou une comparaison entre deux termes seulement. En grec on a : ἑ-τερο-ς (l'un des deux), probablement corrompu par l'analogie de εἰς et substitué à ἄ-τερο-ς (dor.-béot. = *sm-tero-s, rac. *sem*, un), que dénoncent encore les formes attiques θάτερον, θᾶτερου; πό-τερο-ς (lequel des deux),

(1) Originellement sans doute identique au précédent.

(2) Avec l'épenthèse analogique du σ déjà expliquée, supra 64 A, i. n.

(3) Ce suffixe s'est souvent confondu avec le précédent et même avec celui des noms de parenté, car on trouve δωτήρ et φράτωρ.

(4) L'allongement latin relève de la déclinaison, infra 211.

(5) Cf. supra 64 A.

(6) Rac. βα avec un x d'origine inconnue, cf. θε-τός et *fac-iō*.

ἔν-τερο-ν (intestin)⁽¹⁾, βέλ-τερο-ς (meilleur), φέρ-τερο-ς (id.), peut-être même καρτερό-ς κρα-τερό-ς (fort)⁽²⁾. En latin : *al-ter* (l'un des deux, cf. *al-iu-s*) ; *u-ter* (lequel des deux), comparatif d'un thème pronominal *u-* qu'on retrouve dans *u-bī* ; *dex-ter* (droit, opposé à gauche)⁽³⁾ ; **in-tero-s*, **ex-tero-s*, thèmes perdus, mais reconnaissables encore dans leurs dérivés *in-ter-ior* *ex-ter-ior*, qui dès lors cumulent deux suffixes de comparatif ; *in-ter*, *sub-ter*, neutres adverbiaux en fonction de prépositions, etc.

6° Suff. *-toro-* : disparu en grec ; reconnaissable peut-être en latin, mais sous une corruption inexplicable, dans les suffixes *-tūro-* des participes futurs actifs et *-tūra* des noms d'action : *tēc-tūru-s* *tēc-tūra*, *mēnsūrus* *mēnsūra*, *quaestūrus* *quaestūra*, etc.

- (122) XIX. Thèmes à suff. *-tlo-*, *-dhro-* et *-dhlo-*. — Outre les noms d'instrument en *-tro-*, le grec et le latin présentent des noms, généralement neutres aussi, dont les suffixes paraissent répondre à ces trois syllabes indo-européennes, savoir : — 1° gr. *-tlo-*, lat. *-tlo-* (*-culo-*) dissimilé en *-cro-*⁽⁴⁾, *χύ-τλο-ν* (liquide), *ἄν-τλο-ς* (sentine), *εἰχέ-τλη* (poignée), *sae-clu-m* *sae-culu-m* (génération)⁽⁵⁾, *vin-clu-m* (= **vinc-clo-m*) *vinculu-m* (lien), *ful-cru-m* (appui) ; — 2° gr. *-thro-*, lat. *-bro-*, *ἄρ-θρο-ν* (articulation, cf. *ἄρ-χρ-ίσκω*, adapter), *βά-θρο-ν* (sol), *flā-bru-m* (souffle), *cri-bru-m* (crible, cf. *κρί-νω* *cer-nō*), *tere-bra* (tarière, cf. gr. *τέρε-τρο-ν*) ; — 3° gr. *-thlo-*, lat. *-bulo-*, *θύ-σ-θλο-ν* (instrument de sacrifice), *γενέ-θλη* (origine), *pā-bulu-m* (pâturage), *sta-bulu-m* (étable), *fā-bula* (récit).

- (123) XX. Thèmes à suff. *-nt-* : participes présents. — Ce suffixe, en tant que primaire, réduit la racine : il devait donc porter l'accent primitivement, du moins quand sa nasale était voyelle.

(1) L'intérieur (du corps) opposé à l'extérieur.

(2) Originellement sans doute « plus fort », malgré l'accentuation, qui s'est modelée sur celle des adjectifs en *-ρό-*.

(3) De très bonne heure **dex-tero-s*, etc., est devenu **dextros* par syncope (supra 79, 2), puis régulièrement *dexter* (n° 70).

(4) Supra 51, 1-2.

(5) Cf. *Sae-turno-s*, doublet de *Sāturnus* (dieu des semailles).

En grec on a $\tau\iota\text{-}\theta\acute{\epsilon}\text{-}\nu\tau\text{-}$ (nom. $\tau\iota\theta\epsilon\acute{\iota}\varsigma = * \tau\iota\text{-}\theta\acute{\epsilon}\text{-}\nu\tau\text{-}\varsigma$), $\iota\text{-}\sigma\tau\acute{\alpha}\text{-}\nu\tau\text{-}$, $\delta\iota\text{-}\delta\acute{o}\text{-}\nu\tau\text{-}$ ét autres bien connus; en latin, $da\text{-}nt\text{-}$ (nom. $d\bar{a}ns$), $sta\text{-}nt\text{-}$, $*s\text{-}ent\text{-}$ (étant) = $*s\text{-}\acute{n}t\text{-}$, dans les composés $prae\text{-}s\bar{e}ns$, $ab\text{-}s\bar{e}ns$, $D\bar{i} C\bar{on}\text{-}sent\text{-}\bar{e}s$, $i\text{-}ent\text{-}$ (allant) = $*i(y)\text{-}\acute{n}t\text{-}$, $d\text{-}ent\text{-}$ (dent) = $*d\text{-}\acute{n}t\text{-}$ ⁽¹⁾. Précisément ces trois derniers participes sont corrompus en grec : $\acute{\omega}\nu = \text{hom. } \acute{\epsilon}\acute{\omega}\nu$ (th. $*\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\acute{o}\text{-}\nu\tau\text{-}$), $\acute{\iota}\acute{\omega}\nu$ ($i\text{-}\acute{o}\text{-}\nu\tau\text{-}$), $\acute{o}\delta\acute{o}\acute{\upsilon}\varsigma$ ($\acute{o}\delta\text{-}\acute{o}\text{-}\nu\tau\text{-}$); l'analogie du type secondaire $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$ $\lambda\iota\pi\acute{\omega}\nu$ semble y avoir introduit l'*o* des participes de formes thématiques⁽²⁾; en outre la racine est à l'état normal dans $\acute{\epsilon}\acute{\omega}\nu$ et fléchi dans $\acute{o}\delta\acute{o}\acute{\upsilon}\varsigma$, ion. $\acute{o}\delta\acute{\omega}\nu$. Au surplus, l'*o* thématique apparaît aussi en latin dans les doublets $s\text{-}ont\text{-}$ (réel)⁽³⁾, restreint au sens de « coupable » (nom. $s\bar{o}ns$), et $e\text{-}unt\text{-}$ = $*ey\text{-}o\text{-}nt$ (racine à l'état normal), qui sert de thème aux cas obliques de $i\bar{e}ns$.

(124) XXI. Thèmes à suff. $-os$ ($-es$). — On en distingue deux catégories : oxytons primitifs, de genre masculin ou féminin (des trois genres en tant qu'adjectifs) : paroxytons primitifs, qui ont régulièrement la racine normale et sont du genre neutre. Il y faut joindre les infinitifs latins.

1° Oxytons : gr. $\alpha\acute{\iota}\delta\text{-}\acute{\omega}\varsigma$ (pudeur, gén. $\alpha\acute{\iota}\delta\acute{o}\acute{\upsilon}\varsigma = * \alpha\acute{\iota}\delta\text{-}\acute{o}\sigma\text{-}\acute{o}\varsigma$), $\acute{\eta}\acute{\omega}\varsigma$ (aurore = $*\acute{\alpha}\rho\sigma\text{-}\acute{o}\sigma\text{-}?$ cf. dor. $\acute{\alpha}\acute{\omega}\varsigma$ et lat. $aur\text{-}\bar{o}r\text{-}a$ avec un suffixe en plus); et les adjectifs composés, soit de ces noms, $\acute{\alpha}\nu\text{-}\alpha\acute{\iota}\delta\text{-}\acute{\eta}\varsigma$ (impudent), soit de ceux de la classe suivante, $\gamma\acute{\epsilon}\nu\text{-}\acute{o}\varsigma$ $\epsilon\acute{\upsilon}\text{-}\gamma\acute{\epsilon}\nu\text{-}\acute{\eta}\varsigma$ (cf. lat. $d\bar{e}\text{-}gen\text{-}er$) $\mu\acute{\epsilon}\nu\text{-}\acute{o}\varsigma$ $\delta\upsilon\sigma\text{-}\mu\acute{\epsilon}\nu\text{-}\acute{\eta}\varsigma$, etc.⁽⁴⁾; même les adjectifs simples comme $\psi\epsilon\upsilon\delta\text{-}\acute{\eta}\varsigma$ (faux) en regard de $\psi\epsilon\upsilon\delta\text{-}\acute{o}\varsigma$ (mensonge). A cette catégorie se ramènent en latin, plus ou moins altérés par diverses actions analogiques⁽⁵⁾ : — a) le type des noms abstraits en $-or$, $dol\text{-}or$, $cal\text{-}or$, $pu\bar{d}\text{-}or$, etc., gén. $pu\bar{d}\text{-}\bar{o}r\text{-}is$, cf. $\alpha\acute{\iota}\delta\text{-}\acute{\omega}\varsigma$ $\alpha\acute{\iota}\delta\text{-}\acute{o}\sigma\text{-}\acute{o}\varsigma$ et les nominatifs $hon\text{-}\bar{o}s$, $arb\text{-}\bar{o}s$, archaïsmes conservés; — b) le type $n\bar{u}b\text{-}\bar{e}s$ (sk. $n\bar{a}bh\text{-}as$, gén. $n\bar{a}bh\text{-}as\text{-}as$), $s\bar{e}d\text{-}\bar{e}s$ (gr. $\acute{\epsilon}\delta\text{-}\acute{o}\varsigma$, gén. $\acute{\epsilon}\delta\text{-}\epsilon(\sigma)\text{-}\acute{o}\varsigma$), $caed\text{-}\bar{e}s$, etc., qui

(1) Racines es (être), oy (aller), ed (manger) à l'état réduit.

(2) Cf. supra 86, et infra 160.

(3) L. XII Tab. *morbus soticus* « une maladie bien constatée ».

(4) Mais l'accent remonte quand les adjectifs sont pris substantivement : cf. $\chi\rho\acute{\alpha}\tau\text{-}\acute{o}\varsigma$, $\acute{\alpha}\text{-}\chi\rho\acute{\alpha}\tau\text{-}\acute{\eta}\varsigma$ et $\Sigma\omega\text{-}\chi\rho\acute{\alpha}\tau\text{-}\acute{\eta}\varsigma$.

(5) Qui rentrent dans l'étude de la déclinaison, infra 212.

devrait régulièrement se fléchir *nūb-ēs *nūb-ēr-is*; — c) le type mieux conservé *Ven-us (-er-is)*, *Cer-ēs (-er-is)*, *cin-is (-er-is)*, *pulv-is*, *celer* (cf. gr. *κέλ-ης -ητ-ος*, cheval de selle), avec rhotacisme transporté au nominatif, etc.

2° Paroxytons : en grec, reculent toujours l'accent le plus loin possible. Nulle part peut-être la loi qui unit l'accent à l'état normal de la racine n'est plus aisément vérifiable : il suffit de comparer les types *πένθ-ος* (deuil), *βένθ-ος* (gouffre), *κλέος = *κλέϝ-ος* (gloire), *μῆξ-ος* (largeur), *ῥρευθ-ος* (rougeur), etc., aux oxytons *παθ-εῖν* (souffrir), *βαθ-ύς* (profond), *κλυ-τός* (célèbre), *μακ-ρός* (large), *ἔρουθ-ρός* (rouge), etc. Cependant, il ne manque pas dans cette catégorie de formes à racine réduite : *βάθος* (profondeur), *βάρος* (pesanteur), *θάρσος* (audace), *τάχος* (vitesse), *πάθος* (souffrance), soit qu'il faille les rapporter à l'analogie de *βαθύς*, *βαρύς*, *θαρσύς*, *ταχύς*, *παθεῖν*, soit que la déclinaison primitive ait été *βένθ-ος *βηθ-εσ-ός*, d'où le doublet *βένθος* *βάθος*. Le type à racine fléchie *ῥχος = *ϝόχ-ος* (char), cf. *ἔχω* et *veh-ō*, a été refait sur le secondaire *ῥχ-έ-ω* (transporter). — En latin, on a : *gen-us*, *temp-us*, *fūn-us*, *mun-us*, etc., qui sont ou semblent normaux ; *rōb-ur*, *aequ-or*, où s'est introduit le rhotacisme des cas obliques ; des thèmes à nuance vocalique indécise, comme *op-us on-us* (cf. *hōn-ōs* et le doublet *decus decor*), *voln-us*, etc. ; enfin, *pond-us* et *foed-us*, qui ont certainement la racine fléchie ⁽¹⁾.

- (125) 3° Infinitifs latins. — Si l'on vient à comparer, d'une part, un datif comme *gen-er-ī* et un infinitif passif tel que *fī-er-ī*, de l'autre, le locatif (confondu avec l'ablatif) *gen-er-e = *gen-er-ī* et l'infinitif du type actif *fī-er-e* ⁽²⁾, il est impossible de ne pas être frappé de la concordance et du parallélisme qu'ils révèlent, soit entre eux, soit avec les infinitifs grecs en *-μεν-αι* et *-μεν* ⁽³⁾. Comme ceux-ci, l'infinitif latin serait donc, soit le datif **fei-es-ay*, soit le locatif **fei-es-ī*, d'un thème en *-es-*, **fei-es-* ; ainsi

(1) Mais dont le premier au moins appartient primitivement aux thèmes dits de 2° décl., supra 34 A.

(2) Archaïque, fréquent dans Plaute, synonyme absolu de *fieri*.

(3) Cf. supra 115, 5.

caed-er-e (couper) serait le locatif de *caed-ēs*, *nūb-er-e* (se voiler, se marier), le locatif de *nūb-ēs*, *veh-er-e* (transporter), le locatif de **veh-es-* (transport), qu'on retrouve dans le grec ἔχ-εσ- (char), doublet de ὄχος⁽¹⁾. Il est clair qu'un petit nombre de types de ce genre a pu par analogie donner naissance aux autres infinitifs, *leg-er-e*, *cap-er-e*, etc. Quant aux types *dā-re*, *stā-re*, *es-se*, *fer-re*, *vel-le*, ils sont plus primitifs encore, et formés par l'adjonction à la racine d'un simple -s-, qui est la forme réduite du suffixe dont -os- et -es- représentent respectivement le degré fléchi et le degré normal⁽²⁾. Le départ de signification active et passive, qui s'est établi entre la finale -ē et la finale -ī, doit être considéré comme hystérogène, comme l'attestent de nombreuses synonymies et le sens actif des infinitifs de verbes déponents. Toutefois, dans cette hypothèse, le type *veh-ī leg-ī* à l'infinitif passif (on attendrait **veh-er-ī*) et le type archaïque très commun *vehier*, *loquier*, *ūtier* (ep. Scip.), *spargier* (Hor.), qu'on ne sait comment rattacher à *spargī*, etc., demeurent encore en partie inexplicables⁽³⁾.

126) XXII. Thèmes à suff. -ios- et -yos- : comparatifs grecs et latins. — Le suffixe apparaît en grec sous une forme nasalisée -ιον-, nom. -ίων, qu'il revêt aussi à certains cas en sanscrit, nom. *māh-īyān* (plus grand) ; en latin, il n'a jamais que la forme -ios- rhotacisée avec allongement analogique de la voyelle, *mel-iōr-em*. Ce suffixe est fort commun sous l'une et l'autre forme : gr. μεζων (ion. μέζων) = **μέγ-γων*, κρείσσων (ion. κρέσσων) = **κρέτ-γων* (rac. normale de *κατ-ύ-ς*, fort), βιάσων (Epicharm.) = **βιάθ-γων*, θῦσσων (plus vite) = **θύχ-γων*, mais aussi βυθ-ίων, ὠκ-ίων, etc.⁽⁴⁾ ; lat. *ōc-iōr*, *mā(h)-jor*, *pē-jor*, *prop-iōr*, etc. ; *minor* (gr. μείων) est de formation obscure.

On retrouve ce suffixe sous sa forme réduite -is- à la base de formations secondaires, superlatifs grecs en -ιστο-, latins en -is-sumo-, et autres qu'on verra plus loin.

(1) ἔχαστον ἄρμασιν, ὄχαστον (glose d'Hésychius).

(2) C'est ce que je développe et essaie de démontrer dans mon *Esq. morph. V (les Infinitifs latins)*, où je rattache *stā-r-e* à *στῆ-σ-αι*.

(3) V. un essai d'explication, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 62, et *Esq. morph. V*.

(4) Cf. supra 39 C δ.

(127) XXIII. Thèmes à suff. *-ko-*, très rares en dérivation primaire : gr. $\theta\acute{\eta}\text{-}\kappa\eta$ (boîte), qu'on pourrait aussi couper $\theta\acute{\eta}\kappa\text{-}\eta$ ⁽¹⁾; lat. *lo-cu-s* = **stlo-co-*, rac. inconnue, *pau-cī* (peu), cf. gr. $\pi\alpha\upsilon\text{-}\rho\omicron\iota$, *sic-cu-s* = **sit-kó-s*, cf. *sit-i-s*.

XXIV. Thèmes à suff. *-z(t)* ⁽²⁾ : neutres peu nombreux, gr. $\eta\pi\text{-}\alpha\rho$ (foie), lat. *jec-ur* = sk. *yák-ṛt*. — Ces formes bizarres obéissent à une déclinaison d'un ordre particulier ⁽³⁾ (gén. $\eta\pi\text{-}\alpha\tau\text{-}\omicron\varsigma$), et toutefois le grec en a plusieurs qui, soit analogie, soit dérivation différente, conservent le ρ à tous les cas, $\theta\acute{\epsilon}\nu\text{-}\alpha\rho$ (paume), $\xi\alpha\rho$ = **ḡé-s-αρ* (printemps). Parfois le nominatif présente une finale *-ωρ* encore inexplicquée : $\upsilon\delta\text{-}\omega\rho$ (gén. $\upsilon\delta\text{-}\alpha\tau\text{-}\omicron\varsigma$), $\sigma\chi\text{-}\acute{\omega}\rho$ (excrément), et le doublet $\tau\acute{\epsilon}\chi\mu\alpha\rho$ $\tau\acute{\epsilon}\chi\mu\omega\rho$ (signe). Le latin a encore *fem-ur*; mais, quant à ses autres nominatifs en *-ur* ou *-or* (neutres), on ne sait s'il faut les rattacher à cette classe ou à la classe XXI 2^o.

XXV. Thèmes à suff. *-ak* (*-ag*) ⁽⁴⁾ et *-āk-* : peu communs. — En grec, on a, par exemple, $\acute{\alpha}\rho\pi\text{-}\alpha\gamma\text{-}$ (nom. $\acute{\alpha}\rho\text{-}\pi\alpha\zeta$, ravis-seur), $\kappa\acute{\omicron}\rho\text{-}\alpha\chi\text{-}$ (corbeau), $\rho\acute{\upsilon}\text{-}\alpha\chi\text{-}$ (ruisseau), $\theta\acute{\omega}\rho\text{-}\acute{\alpha}\chi\text{-}$ (cuirasse), etc.; en latin, *rap-āc-* (nom. *rapāw*), *vor-āc-*, *sal-āc-*, *ed-āc-*, *fer-āc-*, etc.

XXVI. Thèmes à suff. *-id-* (*-idh-* ?). — Ce dernier ne se rencontre qu'en grec, où il est fort rare et obscur : $\delta\omicron\rho\text{-}\iota\theta\text{-}$ (oiseau, nom. $\delta\omicron\rho\text{-}\iota\varsigma$). Le premier est assez commun en grec, où il forme surtout des féminins presque tous oxytons : $\epsilon\lambda\pi\text{-}\iota\delta\text{-}$ (espoir, cf. le vb. $\epsilon\lambda\pi\text{-}\omicron\text{-}\mu\alpha\iota$ $\epsilon\lambda\pi\alpha$ = **ḡé-ḡolp-a*), $\kappa\lambda\eta\text{-}\iota\delta\text{-}$ (att. $\kappa\lambda\epsilon\iota\varsigma$, clef) = **κλῆ-ιδ-*, cf. *clāv-i-s*, $\kappa\eta\eta\mu\text{-}\iota\delta\text{-}\epsilon\varsigma$ (jambarts, suff. *-ιδ-*), $\epsilon\acute{\rho}\text{-}\iota\delta\text{-}$ (querelle); les quelques masculins sont paroxytons : $\pi\alpha\iota\varsigma$ = $\pi\acute{\alpha}\text{-}\iota\delta\text{-}$ = **πά-ḡ-ιδ-* (enfant), $\sigma\acute{\iota}\nu\text{-}\iota\delta\text{-}$ (brigand). Le latin n'a guère que le msc. *lap-id-*, et les deux féminins *cass-id-* (casque) et *cuspid-* (pointe), d'étymologie inconnue.

XXVII. Thèmes à suff. *-ud-* (*-udh-*) : gr. $\chi\lambda\alpha\mu\text{-}\acute{\upsilon}\delta\text{-}$ (manteau),

(1) Cf. supra 41 in fine et 99.

(2) C'est le sanscrit qui dénonce le *t* final, régulièrement tombé en grec et en latin, supra 65.

(3) V. infra 215.

(4) Cf. supra 62 ζ.

κόρ-υθ- (casque); lat. *pec-ud-* (bête de troupeau, cf. *pec-us-or-is*): sans importance.

XXVIII. Thèmes à suff. *-et-*, *-ēt-*: très rares et assez obscurs: gr. πέν-ητ- (nom. πένης, pauvre), πλάν-ητ- (nom. πλάνης, vagabond); lat. *ter-ēt-* (nom. *tērēs*, rond), *qui-ēt-* (repos), etc.

§ 2. — Formations helléniques.

(128) I. Thèmes à suff. *-σ-ότ-* (*-σ-όσ-*): participes du parfait. — Cette formation est indo-européenne, mais le latin l'a perdue et le grec l'a fort corrompue, à ce point que la forme primitive du suffixe, **-wós-*, n'y est plus reconnaissable qu'au nom. nt. en *-ός* = **-σ-ός*, et au féminin, où il se réduit en **-us-* devant l'affixe secondaire *-ī*, v. g. εἰδούξ = **σεῖδ-ύσ-ια*, sk. *vid-ús-ī*. Partout ailleurs le suffixe a d'abord perdu son *σ*, par analogie sans doute des formes où le *σ* tombait comme intervocalique: ainsi **τε-θνη-σ-ός* est naturellement devenu *τεθνηός*; mais **εἰξ-σ-ός* (vraisemblable) aurait dû donner **εἰππός*⁽¹⁾, tandis qu'on a *εἰξ-ός*, fondé sur l'illusion d'un suffixe *-ός*. De plus, aux cas obliques, la syllabe *-σ-όσ-* a échangé son *σ* contre un *τ* d'origine obscure, dû peut-être à l'analogie des participes en *-ντ-*, *εἰδ-ότ-ος*, *εἰξ-ότ-ος*, *τε-θνη-ότ-ος* (ion. à métathèse *τε-θνε-ώτ-ος*), etc., d'après *ἰδ-ό-ντ-ος*, etc.

(129) II. Thèmes à suff. *-ᾶτ-* (*-ᾶσ-*). Il est impossible de ne pas rapprocher du type précédent les neutres en *-ᾶς*, *κέρ-ας* (corne), *γέρ-ας* (récompense), *γῆρ-ας* (vieillesse), etc. En effet, d'une part, les cas obliques ont un *τ* au lieu du *σ*, gén. *κέρ-ατ-ος*; de l'autre, ils dénoncent encore la présence du *σ* par la forme contracte *κέρως* = *κέρκος*, qui ne peut remonter à *κέρατος* puisque le *τ* intervocalique n'est pas sujet à tomber, et doit par conséquent se ramener à **κέρ-ασ-ος*. En l'état, et faute d'éléments de comparaison en dehors du grec, on ne peut déterminer la forme réelle du suffixe. Ce qu'on entrevoit de plus clair, c'est une indubitable affinité des thèmes en *-ᾶς* avec ceux en *-ος* (*-εσ-*): les uns et les autres sont neutres et font

(1) Cf. supra 40 C β.

remonter l'accent le plus haut possible ⁽¹⁾ ; de plus, les formes κέρεα (cornes), τεύρεα (prodiges) ⁽²⁾ existent concurremment à κέρατα, τέρατα, et même certains types, tels que βρέτας (statue miraculeuse), οὔδας (sol) se déclinent exclusivement sur τεῖχος, v. g. gén. βρέτεος, loc. οὔδει, etc. ⁽³⁾

- (130) III. Thèmes à suff. -γεν- (?) : infinitifs grecs. — On a vu ⁽⁴⁾ les infinitifs éoliens en -μεν-αι et -μεν. Il est bien clair qu'un infinitif ionien-attique tel que ἰέναι (aller) ne peut se ramener à ἴμεναι, la chute d'un μ intervocalique étant sans exemple. Mais on peut supposer devant le suffixe l'existence d'une consonne dont la chute était nécessaire, soit γ, et restituer *ἰ-γεν-αι. Cette restitution s'appuie, en outre, sur un ou deux infinitifs sanscrits en -van-ē et sur l'infinitif δο-γεν-αι (donner, contracté en ion.-att. δοῦναι), qu'on croit lire sur une inscription cyprïote. Si d'autre part l'on considère que les infinitifs de formes thématiques, λείπειν, λιπέιν, peuvent également se ramener à *λείπ-ε-γεν, *λιπ-έ-γεν ⁽⁵⁾, on voit que les deux désinences hypothétiques -γεν-αι et -μεν se comportent entre elles exactement comme -μεν-αι et -μεν, l'une indiquant le datif, l'autre le locatif d'un thème en -γεν-.

Le suffixe -γεν-αι ne s'est point conservé pur : le γ ayant disparu et l'ε s'étant contracté avec la voyelle finale de la racine, on n'a plus vu dans δοῦναι, στῆναι que la désinence -ναι, et on l'a prise pour l'indice de l'infinitif ⁽⁶⁾ : en conséquence, on l'a transportée analogiquement dans εἶ-ναι, τι-θέ-ναι, δι-δό-ναι et similaires.

IV. Thèmes à suff. -σθ- ⁽⁷⁾, usités seulement au datif, -σθ-αι, en tant qu'infinitifs passifs : θέ-σθαι, δι-δό-σθαι, etc.

(1) Cf. supra 124. 2°.

(2) Ou spécialement « astres » Σ 485.

(3) Cf. pl. nt. γέρεα (récompenses), etc., toujours dans Hérodote.

(4) Supra 115, 5.

(5) Formations secondaires qu'on retrouvera infra 167.

(6) Tout comme en latin la finale -se, supra 125 et 161.

(7) Le suffixe primitif pouvait être -dhi-, à en juger par les infinitifs sanscrits en -dhy-āi, cf. infra 206.

- (131) V. Thèmes à suff. -ω-. — La plupart sont oxytons et féminins, *πειθ-ώ* (persuasion), *ήχ-ώ* (son), *Λητ-ώ* (Latone); msc. parox. *ήρ-ω-ς*. L'acc. *ήρ-ω-α* *Λητ-ό-α*, où l'*m* final est traité en voyelle, indique, à n'en pas douter, la présence d'une consonne disparue entre l'*o* et l'*m* : cette consonne pouvait être un *ϝ*, à en juger par le doublet acc. (ion.) *Λητοῦν*, mais aussi un *γ*, comme le montrent le voc. *Λητοί* et le témoignage des grammairiens, qui recommandent au nom. l'orthographe *Λητώ*. Ce sont donc deux suffixes distincts, soit -οϝ- et -ογ-, qui se sont confondus dans cette formation.

VI. Thèmes à suff. -ήύ-, devenu phonétiquement -εύ- au nominatif⁽¹⁾. — Cette formation, peut-être secondaire, paraît jusqu'à présent spéciale au grec, où elle est d'ailleurs extrêmement répandue et revêt tout à fait l'aspect d'une dérivation primaire : v. g. *γραφ-εύ-ς* (scribe, gén. *γραφῆος* = **γραφ-ήϝ-ος*, ion. *γραφῆος*, att. *γραφῆως*), *ἵππ-εύ-ς* (cavalier), *δρομ-εύ-ς* (coureur), *νομ-εύ-ς* (berger), etc.

- (132) VII. Thèmes à suff. -α- / noms d'agent, masculins malgré la finale féminine du suffixe⁽²⁾. — Cette formation est assez rare en tant que primaire : *χοι-τή-ς* (juge), *δεσ-πό-τη-ς* = **δεμ-πό-τη-ς* (maître de maison, cf. sk. *dām-pa-ti-s* avec un suffixe différent), *δρα-σ-τή-ς* (faiseur), *γενε-τή-ς* (père), *παν-όπ-τη-ς* (qui voit tout), *εὖ-έχ-τη-ς* (bien portant), *Ἀργει-φόν-τη-ς* (meurtrier d'Argus, épithète d'Hermès). Le latin n'a rien de pareil, car *naula* est un emprunt, et *nāvita* est refait sur *nāvis* à l'imitation de *naula*.

- (133) VIII. Thèmes à suff. -τέο- : noms verbaux d'obligation, *δο-τέο-ς* (qui doit être donné), *δρα-σ-τέο-ς*, *ξη-τέο-ς*, etc. — Cette formation se calque entièrement sur celle des verbaux en -τό-⁽³⁾.

- (134) IX. Thèmes à suff. -τατο- (très rarement primaire) : superla-

(1) Cf. supra 76, 1 A.

(2) Pour expliquer cette anomalie on suppose que ces noms étaient originellement féminins : ainsi **ναύτη* fm. aurait signifié « la marine », **ἵπότη* « la cavalerie », et auraient ensuite changé de sens. Cf. fr. *un trompette*, *un garde-française*, et lat. *juven-la* (jeunesse).

(3) Supra 117.

tifs, v. g. φίλ-τατο-ς (le plus cher), ὕσ-τατο-ς (le dernier), βέλ-τατο-ς (le meilleur), φέρ-τατο-ς, cf. les comparatifs φίλ-τερο-ς, etc. (1).

- (135) X. Thèmes à suff. -ιστο- : superlatifs primaires habituels. — Tout comparatif en -(ων)⁽²⁾ a pour correspondant un superlatif en -ιστο-, où l'élément -ισ- n'est autre que le suffixe même du comparatif réduit devant le suffixe secondaire -το-.

- (136) XI. Thèmes à suff. -άδ-, très commun, formant, soit des adjectifs, soit des substantifs féminins : φορ-άδ- (nom. φοράς, qui porte), λογ-άδ- (choisi), σπορ-άδ- (dispersé); — δυ-άδ- (nombre deux), δεκ-άδ- (dizaine), λαμπ-άδ- (lampe), Ἑλλ-άδ- (Grèce), etc. Le latin *lampās* est un emprunt.

XII. Thèmes à suff. -ιτ-, fort rare : χάρ-ιτ- (nom. χάρις, grâce), μέλ-ιτ- (nom. μέλι, miel).

XIII. Thèmes à suff. -ωτ-, fort rare : ἔρ-ωτ- (nom. ἔρως, amour), γέλ-ωτ- (rire).

XIV. Thèmes à suff. -εσ-ορ-, fort rare. — Le premier type est masculin : ἀ-ήρ (gén. ἀ-ερ-ος) et αἰθ-ήρ⁽³⁾. Le second est neutre, ἄ-ορ (épée, rac. inconnue), avec suffixe habituellement allongé, ἔλδ-ωρ (désir), ἔλ-ωρ (proie), πέλ-ωρ (monstre).

§ 3. — Formations latines.

- (137) I. Thèmes à suff. -νδο-, gérondifs et participes passifs d'obligation. — Cette formation est rare comme primaire, *da-ndu-s*, *sta-ndu-m*, *fa-ndō*, *eu-ndu-m* (altéré comme *eu-nt-em*⁽⁴⁾), et paraît se rattacher indirectement au suffixe -μεν-αι de l'infinitif grec et -μενο- du participe moyen, v. g. *fandi* = *φά-μεν-αι et *dandus* = δό-μενο-ς⁽⁵⁾.

- (138) II. Thèmes à suff. -bili- (fort rare en tant que primaire) : adjectifs de qualité, v. g. *sta-bili-s in-ef-fā-bili-s*, peut-être

(1) Supra 121, 5^o. Le type πρώτος ne peut remonter à *πρό-τατο-ς : on y trouve, comme dans ἔσχ-ατο-ς, un suff. spécial -ατο-.

(2) Cf. supra 126.

(3) Ἄνῆρ n'en est pas : νέρ- y paraît la racine et à une prothèse.

(4) Cf. supra 123.

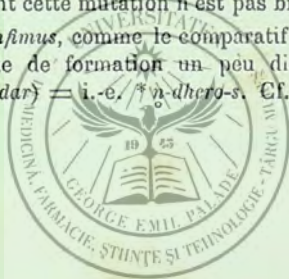
(5) Le sens primitif du participe futur d'obligation est celui d'un simple participe passif. — Cf. L. Havet (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 231), V. Henry (*Bsq. morph.*, V), et supra 115, 5.

flē-bili-s, scī-bili-s (décad.). On ne saurait méconnaître un rapport avec le suff. nominal *-bulo-* = **-blo-*.

- (139) III. Thèmes à suff. *-tumo-*, *-sumo-* et *-issumo-* : superlatifs latins. — Quelques superlatifs se forment au moyen du simple affixe *-mo-* : *sum-mu-s* (le plus haut) = **sup-mo-s, prī-mu-s*. Mais le suffixe ordinaire est *-tumo-* (sk. *-tama-*), qui dans la prose classique s'écrit *-timu-* et paraît avoir donné naissance à son doublet *-sumo-* (*-simu-*)⁽¹⁾, v. g. *op-timu-s, in-timu-s, mag-simu-s*⁽²⁾. L'affixe *-simu-* à son tour se greffe sur l'affixe *-is-* du comparatif et donne naissance au suffixe compliqué *-issimu-*, qui est, comme on sait, l'indice ordinaire du superlatif latin primaire ou secondaire, v. g. *pari-suma* qu'on lit sur une des épitaphes des Scipions.

(1) Phonétiquement cette mutation n'est pas bien claire.

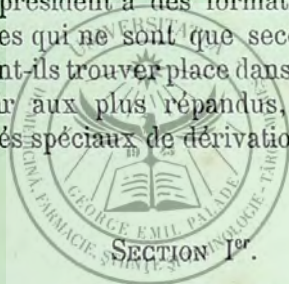
(2) Le superlatif *in-fimus*, comme le comparatif correspondant *inferus*, se rattache à un mode de formation un peu différent : cf. sk. *a-dhamā-s ā-dhara-s* (goth. *un-dar*) = i.-e. **ā-dhero-s*. Cf. F. de Saussure, *Mélanges Renier*, p. 385.



CHAPITRE II.

DÉRIVATION SECONDAIRE.

- (140) La plupart des suffixes primaires sont en même temps secondaires : on ne les répètera dans cette nouvelle énumération qu'en tant qu'ils président à des formations très importantes. Quant aux suffixes qui ne sont que secondaires, à plus forte raison ne sauraient-ils trouver place dans un précis aussi rapide : il faut s'en tenir aux plus répandus, et renvoyer pour le surplus aux traités spéciaux de dérivation grecque ou latine.



THÈMES VERBAUX.

§ 1^{er}. — Formations communes.

I. Suff. *-nū-*, *-nu-*. — Ne s'est répandu qu'en grec, où il se présente secondairement sous la forme *-vνū-*, *-vνu-*, v. g. *κρεμά-ννū-μι* (suspendre), *κορέ-ννū-μι* (rassasier), peut-être analogique du doublement régulier de *σθέννūμι*, *έννūμι* ⁽¹⁾. Mais quelques-unes de ces formations paraissent primaires, v. g. *σχεδά-ννū-μι* (disperser), *πετά-ννū-μι* (étendre), etc., en regard de *σχιδ-νη-μι*, *πίτ-νη-μι* (mêmes sens).

(1) Soit la formule *κρεμάννūμι* : *κρεμάσω* (fut. de *κρεμάω*) = *σθέννūμι* (pour **σθέσ-νū-μι*) : *σθέσω* (pour **σθέσσω*).

(141) II. Suff. *-yo-*. — De beaucoup le plus important des suffixes secondaires de présent, l'élément dérivatif *-yo-* s'ajoute en grec et en latin à toutes sortes de thèmes nominaux, qu'il convient de distinguer et de classer comme suit.

1. Thèmes à finale *e (o), ā*. — Types : φιλ-έ-ω = *φιλ-έ-γω, de φιλ-ε- (φιλ-ο-ς), *flāv-e-ō*, de *flāv-o-s* (jaune); ζυγ-ό-ω (mettre au joug), de ζυγ-ό-ν⁽¹⁾; τι-μά-ω (honorer), de τι-μή, *formō* = *for-mā-yō, *fugō* = *fug-ā-yō, *operor* = *op-er-ā-yō-r, de *opera* (fm., travail), etc. Une fois les finales verbales *-eō, -óω, -aō* ainsi développées, il était inévitable qu'elles se confondissent dans la dérivation. C'est le cas le plus commun : ainsi, en grec, φωνή donne φωνέω au lieu de φωνάω⁽²⁾, ἱερός donne au contraire ἱεράω, et γέφυρα (pont), γεφύρωω : en latin on a *laetāri* de *laetus*, *foedāre* de *foedus*, *captāre* de *captus*, et cette désinence *-tāre*, venant à se propager, forme la nombreuse famille des verbes dits fréquentatifs, *ten-tāre* (cf. *ten-ēre*), *fac-tāre* (cf. *fac-ere*), *versāre* (cf. *versus* et *vertere*), etc.

Par une nouvelle extension, ces finales s'ajoutent de toutes pièces à des thèmes primaires qui ne sont point terminés en *e* ou *a*, et l'on tire sans intermédiaire ἀρσενέω de ἄρσεν, πυρόω de πῦρ, *arcēre* de *arc-s*, *necāre* de *nec-s*, *equitāre* de *equ-i-t*, etc.⁽³⁾ Cette finale *-itō*, à son tour transportée ailleurs, donne *vol-itō*, fréquentatif de *volō*, puis, combinée avec le type en *-tō* qu'on vient de voir, la finale assez commune de fréquentatif *-titō, tēc-titō, fac-titō*, etc.

De tout cela il résulte que, très souvent, et tout particulièrement en latin, la base de dérivation de ces verbes fait complètement défaut, soit qu'elle ait disparu par désuétude, soit qu'en

(1) D'une manière générale les verbes en *-έω* ont le sens actif, ceux en *-όω* le sens causatif, v. g. πολεμέω (faire la guerre), πολεμέω (fomenteur la guerre). Le latin n'a pas de verbes en *-oō*, sauf peut-être **aegr-oō* (rendre malade) dont aurait survécu le participe passif *aegr-ō-tu-s*.

(2) Qui existe dans Pindare, si ce n'est un hyperdorisme.

(3) Le latin surtout a prodigieusement développé ce procédé et les langues romanes ont suivi la même voie, avec une prédilection marquée pour les verbes dits de 1^{re} conjugaison. Personne en français ne s'aviserait de créer un verbe **salicylir* ou **téléphonour*.

effet elle n'ait jamais existé et que le verbe ait été créé par une simple association analogique. Ainsi il n'y a point de substantif visible à la base des verbes *amāre*, *monēre*, *nocēre*, et nombre d'autres ; et cette observation peut s'appliquer à toutes les catégories de dérivation secondaire.

Devant l'affixe *-yo-* la finale du thème primaire paraît toujours brève, du moins en grec ; mais cette constance n'est pas primitive, et des formes telles que homér. ἀδικήομεν (nous nuisons) de ἀδικέω, φοιτήτην (ils marchaient) de φοιτάω, et même att. πεινῆτε = *πειν-ᾱ-ε-τε (vous avez faim) de πεινάω⁽¹⁾, χρῆσθαι (ion. χρᾶσθαι, se servir) de χράομι, etc., indiquent un échange de la longue et de la brève, qui devait être régi par des lois fixes⁽²⁾. Ici encore l'analogie a passé son niveau : elle a généralisé la brève au présent ; mais aux autres temps et devant les affixes nominaux de dérivation secondaire, φιλ-ή-σω, πε-φιλ-η-χα, πε-φιλ-η-μαι, φιλ-η-τός-ς, φιλ-η-μα, φιλ-η-σις, φιλ-η-τή-ς, etc., c'est au contraire la longue qui apparaît presque toujours, soit que l'analogie du rapport λῶν λῶσω⁽³⁾ l'ait introduite au futur et à l'aoriste d'où elle aurait aisément rayonné, soit qu'une très ancienne contraction se cache dans φιλῆσω = *φιλ-ε-γῆ-σω, soit enfin tout simplement que la longue, régulière à certaines formes de la conjugaison, se soit insensiblement propagée à d'autres similaires, et par elles aux formations nominales dérivées.

2. Thèmes à finale *i* et *u*. — Types : *xonίω* = *xon-ī-yō (couvrir de poussière) de *xόνι-ς* (poussière), *fīnio* = *fī-nī-yō de *fī-ni-s* ; *φῑ-τύ-ω* (engendrer) de *φῑ-τύ-ς* (père), *sta-tu-ō* = *sta-tu-yō, etc. Aucun des deux types n'est contracté en grec. Le premier l'est en latin et y forme la 4^e conjugaison, qui s'y est fortement développée, soit par des créations analogiques comme *fulcīre* de *fulcrum*, soit surtout en attirant à elle des verbes en *-iō* de 3^e conjugaison, tels que *ven-iō* = βελίω et *sal-iō* =

(1) Cf. hom. πεινᾶοντε (II 758).

(2) En latin il est impossible de reconnaître la quantité de cette voyelle, puisqu'elle est toujours contractée avec celle du suffixe secondaire, supra 73.

(3) Cf. supra 96-97.

ἄλ-λο-μι.⁽¹⁾ A cette catégorie se rattachent indirectement en grec les desideratifs en -σειώ = * -σει-γο- (ὀψείω, je désire voir), dont la genèse est obscure⁽²⁾ ; à la seconde, les dérivés du type ἱππ-εύ-ω de ἱππ-εύ-ς, νομ-εύ-ω de νομ-εύ-ς, dont la finale -εύ-ω s'est propagée dans les analogiques θηρ-εύ-ω (chasser), πιδ-εύ-ω (enseigner), etc.

3. Thèmes à finale nasale. — De μέλ-αν- (noir), ποι-μέν- (berger), sont très naturellement sortis μελαίνω = * μελ-άν-γω, ποι-αινω = * ποι-μη-γω, etc. : d'où la finale -αίνω, qui s'est propagée dans λευκαίνω (blanchir), γλυκαίνω (adoucir), et a servi de modèle à la finale -ῶνω, construite de même sur des thèmes en υ, θαρσύς (brave), θαρσύνω (rendre brave), puis étendue de même, κελύνω (gâter), μεγαλύνω (accroître).

4. Thèmes à finale vibrante. — De τέκμαρ vient régulièrement τεκμαίρομαι = * τεκ-μάο-γο- ; mais d'ἔχθ-ρό-ς, καθαρό-ς, ἄγγελος sembleraient devoir dériver * ἔχθ-ρέ-ω, * καθαρόω, * ἄγγελέ-ω. La langue néglige en quelque sorte la voyelle du suffixe primaire, et, appliquant directement le suffixe secondaire sur la consonne, tire ἐχθαίρω de * ἐχθ-τ-γω, καθαίρω, ἀγγέλλω, etc. Au suffixe formatif -αίρω ainsi obtenu, s'en joignent d'autres moins importants, -είρω, -ῶρω, et d'origine pareille. Dans cette catégorie le latin montre les desideratifs, *par-tur-iō* (être en mal d'enfant), *ēsuriō* = * *ed-tur-iō* (avoir faim), etc., qui ont passé à la 4^e conjugaison, sans qu'on puisse savoir au juste quel est cet élément -*tūr-* sur lequel se greffe le suffixe verbal, et s'il a quelque rapport avec l'affixe -*tūro-* des participes futurs, dont l'*ū* paraît hystérogène⁽³⁾.

5. Thèmes à finale explosive sourde. — Types grecs : φυλάσσω

(1) Cette contamination fait de grands progrès dans la vie historique du latin : ainsi *pariō* développe, en regard de *parēre*, un infinitif *parīre*, et l'infinitif roman qui correspond à *moīri* suppose **moīrī*, etc.

(2) On a conjecturé (Wackernagel) pour l'homérique ὀψείοντες la juxtaposition ὀψει ἰόντες (allant à la vue, allant pour voir), d'où l'illusion d'un suffixe -σειώ dont l'analogie s'est emparée.

(3) Cf. supra 121, 6^o. Il faut sans doute restituer **par-tr-go-*, -tr- étant la forme réduite du suffixe des noms d'agent, ibid. 2^o et 3^o.

= *φυλ-άκ-γω, χιμάσσω = *αι-μάτ-γω, ἀνάσσω = *φαν-άκτ-γω, etc. puis aussi φαρμάσσω (médicamment) de φάρμακον, πυρέσσω (avoir la fièvre) de πυρετός, χιλιέπτω (rendre difficile) de χιλιέπος. Il est fort probable que les verbes neutres en -ώσσω relèvent de cet ordre, v. g. τυφλώττω (être aveugle), de τυφλω-τό-ς (aveuglé), verbal du causatif τυφλόω. Le latin a une catégorie de verbes qui ressemblent beaucoup à ceux-ci, et pour le sens, et pour la formation, ceux en -ūt-iō, *caecūtīō* (voir trouble), *balbūtīō* (bégayer), qui d'ailleurs ont passé à la 4^e conjugaison.

6. Thèmes à finale explosive sonore. — Types grecs : ἀρπάζω = *ἀρπ-άγ-γω, μαστιζω (fouetter) = *μαστ-ίγ-γω, ἐλπίζω = *ελπ-ιδ-γω, πεμπάζω (compter par cinq) = *πεμπ-άδ-γω, etc. La fréquence des thèmes nominaux en -άδ- et en -ιδ-⁽¹⁾ eut pour conséquence un développement, parallèle d'abord, puis isolé, des verbes en -άζω et en -ίζω, en sorte que ces deux finales, propagées en tous sens, remplissent vraiment le lexique grec : ὀνομάζω (nommer), νεάζω (être jeune), τεράζω (faire des miracles); βασιλεύω (régner), ὀνειδίζω (faire des reproches), λογιζομαι (raisonner), etc.⁽²⁾. Puis ces verbes à leur tour ont des dérivés nominaux en -ασ-μός-ς, -ασ-μα, -ασ-τή-ς, -ασ-τι-κό-ς, -ισ-μός-ς, -ισ-μα, etc., etc., que l'emprunt et l'analogie créent encore de nos jours, *art-iste*, *journal-isme*, et ainsi indéfiniment. A toutes les époques le latin aussi a emprunté au grec un certain nombre de verbes de cet ordre, qu'il a fait passer à la 1^{re} conjugaison, v. g. arch. *cōmissārī* = κωμάζειν (se débaucher), decad. *thē-saurizāre* = θησαυρίζειν, etc.

- (142) III. Suff. -sko-. — Ce suffixe secondaire n'est pas fort commun, gr. ἡβ-ά-σχω (être jeune), μεθ-ύ-σχω (enivrer), lat. *īr-ā-sco-r*, sauf toutefois dans deux ordres de formations qui diffèrent d'une langue à l'autre. En grec, l'addition de la syllabe -σχο- à une forme thématique, surtout de présent ou d'aoriste, forme les types dits itératifs, φεύγ-ε-σχε (il fuyait), καλέ-ε-σχε (il appelait), φύγ-ε-σχε (il s'enfuit), ἴδ-ε-σχε (il vit), ex-

(1) Cf. supra 127 et 136.

(2) La similitude des futurs, v. g. φυλάζω et σάλπιξω a amené le doublet (dialectal) σάλπισσω, et même φράσσω en regard de φράζω.

trêmement fréquents chez Homère⁽¹⁾ et Hérodote. Ces formes ont pour particularité curieuse de n'être jamais employées au présent et de ne point prendre l'augment, même dans la prose d'Hérodote, qui ne le néglige jamais. En latin les verbes en *-eō* à sens intransitif ont souvent à côté d'eux des verbes en *-escō*, à peu près synonymes, mais avec une nuance inchoative, v. g. *alb-e-ō* (être blanc), *alb-ē-scō* (commencer à blanchir), *ad-ol-ē-scō* (entrer dans l'adolescence, cf. *ad-ul-tu-s*), *in-nō-tē-scō* (commencer à être connu), etc.

IV. Suff. *-dho-* (?). — Le grec présente, dans certaines formes surtout poétiques, une addition semblable du suffixe *-θο-*: homér. *φλεγ-έ-θει* (il brûle, cf. *φλέγ-ω*), *ἡγερ-έ-θο-ντο* (ils se rassemblèrent, cf. *ἀγείρω*).

(143) V. Suff. *-o-* (*-e-*) secondaire : subjonctifs. — On a vu que les formes athématiques se changent en subjonctifs par l'addition de la voyelle thématique⁽²⁾ : si donc un présent **bhér-mi* (je porte) fait régulièrement au subjonctif **bhér-o-* ou **bhér-e-*, il est tout à fait naturel qu'un présent thématique **bhér-o-* ou **bhér-e-* devienne à son tour au subjonctif **bhér-ō-* = **bhér-o-o-* ou **bhér-ē-* = **bhér-e-e-*. Bref, le subjonctif à voyelle longue est pour les temps thématiques le corrélatif parfait du subjonctif à voyelle brève des formes athématiques : de là donc la loi qui allonge purement et simplement au subjonctif la brève de l'indicatif, *φέρ-ο-μεν* *φέρ-ω-μεν*, *φέρ-ε-τε* *φέρ-η-τε*, *έ-λίπ-ο-υεν* *λίπ-ω-μεν*, *έ-λίπ-ε-τε* *λίπ-η-τε*, et ainsi partout.

Que si l'on passe au latin, il semble difficile de méconnaître l'étroite relation de *λέγ-η-τε* et *leg-ē-tis* (futur de 3^o/4^e conjugaison). D'autre part, *leg-ē-s* et *leg-e-l* = **leg-ē-l* sont exactement les corrélatifs à voyelle longue des formes brèves du présent de l'indicatif, **leg-ē-s*, **leg-ē-t*, devenues *leg-i-s*, *leg-i-t*. La 1^o et la 3^e pers. du pl. *leg-ē-mus* (pour **leg-ō-mus*) et *leg-e-nt* (pour **leg-ō-nt*) ont dû prendre la voyelle *ē* par analogie des autres. Reste la 1^o du sg., *leg-a-m*, qui a été

(1) De même *μνησάσκετο* (Λ 566), *σπρέψασκον* (Σ 546), *σπείσασκε* (θ 89), par addition à l'aor. sigmatique.

(2) Cf. supra 86 et 89 (VII)

empruntée au subjonctif en \bar{a} -⁽¹⁾. Quant au rapport de sens, il ne fait aucune difficulté : le subjonctif, ayant essentiellement le sens d'un vœu ou d'une éventualité, est très propre à rendre la nuance du futur, et il y a dans diverses langues des exemples d'un pareil procédé.

Ainsi le futur de 3^e/4^e conj. est identique au subjonctif secondaire grec⁽²⁾. Peut-être faudrait-il en dire autant du subjonctif de 1^{re} conjugaison, *amem* : ainsi *amēlis* remonterait à **amā-ē-tis*, cf. τῆμά-η-τε, *amēs amel* à **ama-ē-s*, **ama-ē-l*, et l' \bar{e} aurait contaminé les trois autres personnes. Cela n'a rien que de vraisemblable.

(144) VI. Suff. $-y\bar{e}$ - (\bar{i} -) : optatifs secondaires. — C'est ainsi que se forment les optatifs de temps athématiques, particulièrement du présent en $-v\bar{x}$ -, δύ-να-μαι δου-νά-ί-μην, et des deux aoristes passifs, ἐ-τύπ-η-ν τυπ-ε-ί-η-ν, ἐ-λύ-θη-ν λυ-θη-ί-η-ν, naturellement régis par l'analogie εἶθην, θείην. Une analogie très postérieure a substitué cette formation à la suivante dans les optatifs présents de verbes contractes : φιλοίην, τιμῶην, en regard de φιλοίμι, τιμῶμι; et même dans quelques optatifs d'aoristes thématiques, σχ-ο-ί-η-ν, ἀγ-αγ-ῶ-ί-η-ν⁽³⁾, etc. D'aucuns croient retrouver ce suffixe dans le subjonctif latin de 1^{re} conjug., soit *amēs* = **amā-yē-s*. À part ce cas fort douteux, il n'existe plus en latin que sous la forme réduite \bar{i} -, transportée du pluriel au singulier, v. g. *faxim* = *fac-s-i-m*, *vid-er-ī-s* pour **vid-er-iē-s* = gr. **ῥειδ-εσ-ί-η-ς* (εἰδείης opt. du pf. οἶδξ), par analogie du régulier *vid-er-ī-mus*⁽⁴⁾; et il y forme le temps dit parfait du subjonctif, exactement optatif de parfait.

Le type dit futur antérieur, *vid-er-ō*, ressemble beaucoup

(1) Cf. supra 104.

(2) Cette explication est loin d'être universellement admise : les uns, au mépris du phonétisme, veulent retrouver un optatif dans *legēs* = λέγοις; les autres rapprochent *cap-iēs-s* de δο-ί-η-ς, sans voir que l'*i* de *capīēs* vient du présent *capīō*. On ne peut s'arrêter à cette discussion.

(3) Formule σχοίην : σχοίμεν = δοίην : δοίμεν. Cf. supra 95.

(4) Ces quantités sont archaïques; à l'époque classique on a *vīderīs vīderīmus* au pf. du subj. comme au fut. antér. Cf. Neue, II, p. 510. Mais on lit encore, par exemple, *dederūtis*, Ov. *Metam.*, VI, 357.

au précédent. Il en diffère pourtant, non seulement à la 1^{re} pers. du sg., mais encore aux autres, primitivement du moins, par la quantité de la voyelle *i*, toujours brève : il doit donc rentrer dans la classe précédente. On aurait ainsi *vīd-er-ō* = εἶδ-έ-ω (que je sache), *vīd-er-īs* = **vīd-er-ēs*, etc., et le futur antérieur latin serait le subjonctif régulier (à voyelle brève) du parfait dont *vīd-er-i-m* représente certainement l'optatif.

VII. Suff. *-i-* : optatif des temps thématiques. — Au lieu de l'alternance *-ιη-* *-ῖ-* qu'on vient de voir, le grec, d'accord en ce point avec le sanscrit, ne présente régulièrement à l'optatif des temps thématiques qu'un simple *-ι-* entre la voyelle thématique et la désinence, v. g. λείπ-ο-ι-μι, λήπ-ο-ι-μι, λείπ-σο-ι-μι, etc. Cette formation a complètement disparu en latin, à moins qu'on ne veuille admettre *leg-ē-s* = λέγ-ο-ι-ς, ou *amēs* = **amaīs* = **ama-o-i-s*, ce qui manque tout à fait de vraisemblance⁽¹⁾.

(145) VIII. Suff. *-s-*. — En grec la formation secondaire des aoristes en *-σ-* (types ε-φά-γη-σ-α, ε-φύλ-ακ-σ-α, etc.) s'étend à tous les verbes dérivés, sans autres altérations que celles qui vont être signalées à propos du futur. Le latin l'a perdue, ses parfaits de verbes secondaires se forment en *-uī* et *-vī*.

IX. Suff. *-so-*. — Le latin a peut-être gardé quelques traces fort altérées du suffixe *-so-* du futur dans les formations rares, obscures et jouant le rôle de présents, dont le type est *cap-es-sō* (chercher à prendre), *lac-es-sō* (chercher à attaquer), cf. *cap-iō*, *lac-iō*. En grec, ce suffixe, formatif du futur de tous les verbes dérivés, donne lieu aux observations suivantes :

1. Les verbes dont la base est un thème à finale gutturale ou dentale sourde ont les uns et les autres la même forme au présent en *-γω*, savoir φυλάσσω et αἰμάσσω; mais dans les premiers la gutturale reparait au futur, φυλάξω. Par imitation a été créé le futur αἰμάξω, dont la vraie forme serait **αἰμάσω* = **αἰμάσσω* = **χι-μάτ-σω*; autrement dit, tous les verbes qui ont le présent en *-σσω* forment indistinctement leur futur en *-ξω*.

(1) On voit que dans les concordances latines des classes V, VI et VII il règne une fâcheuse incertitude; mais elle se meut, somme toute, dans un cercle très étroit.

2. La même assimilation s'est produite, mais en dorien seulement, entre tous les verbes qui ont le présent en -ζω (= -γ-γω ou -δ-γω). Ainsi ὑστερίζω (tarder) fera régulièrement en grec commun ὑστερίσω = *ὑστερ-ῖδ-σω, mais en dorien ὑστερίζω⁽¹⁾, par imitation du type μαστίξω, futur normal de μαστίζω. Cette corruption s'étend même à des formations primaires, v. g. dor. κριθῆς (ayant assis).

3. Les verbes secondaires à nasale ou liquide forment leurs futurs exactement comme les verbes primaires du même type⁽²⁾, v. g. ἐχθαίρω ἐχθαρή, ἀγγέλλω ἀγγελέω, ποιμαίνω ποιμανέω.

4. Les formations ioniennes-attiques en -έω -έω et doriennes en -σέω -σίω -σῶ⁽³⁾ sont du ressort de la dérivation secondaire autant et plus que de celui des thèmes primaires.

§ 2. — *Formations helléniques.*

(146) I. Suff. -x-. — Tous les parfaits secondaires ont cet indice, devant lequel la voyelle finale du thème primaire subit le même allongement que devant le -σ- de l'aoriste et du futur, πε-φίλ-η-χ-α, τε-τί-μη-χ-α, etc. Le parfait moyen affixe simplement les désinences personnelles au thème, éventuellement allongé de même, πε-φίλ-η-μαι, τε-τί-μη-μαι.

II. Suff. -σο- du futur antérieur : sans difficulté, d'ailleurs assez rare : πε-φίλ-ή-σο-μαι, τε-τί-μη-σο-μαι.

III. Suff. -εσ- du plus-que-parfait : construit sans autre complication sur le thème, quel qu'il soit, du parfait : ἐ-λε-λύ-χ-ε-α (j'avais délié), class. ἐ-λε-λύ-χ-ει-ν⁽⁴⁾.

IV. Suff. -θη-. — Les verbes dérivés ne connaissent plus l'aoriste passif en -η-; mais l'aoriste passif en -θη- s'y est développé au point, comme on sait, de figurer seul dans les

(1) De même hom. πολεμίζομεν (B 328), πολεμίζομεν (Ω 667), κτερείξω (β 222). Hom. et class. ἤρπασεν (ο 250) est le produit de l'analogie inverse.

(2) Supra 141, 3 et 4, et 97.

(3) Supra 97.

(4) Cf. supra 101 et infra 298.

paradigmes classiques. L'allongement de $\acute{\epsilon}\text{-}\phi\lambda\text{-}\eta\text{-}\sigma\text{-}\alpha$ se retrouve dans $\acute{\epsilon}\text{-}\phi\lambda\text{-}\eta\text{-}\theta\eta\text{-}\nu$ $\acute{\epsilon}\text{-}\tau\acute{\iota}\text{-}\mu\eta\text{-}\theta\eta\text{-}\nu$, etc.

V. Suff. $\text{-}\theta\eta\sigma\text{-}$ — C'est également le futur passif en $\text{-}\theta\eta\sigma\text{-}$, et non celui en $\text{-}\acute{\eta}\sigma\text{-}$, qu'ont adopté les verbes secondaires : $\phi\lambda\text{-}\eta\text{-}\theta\eta\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$. On remarquera que ces deux formations sont sujettes sporadiquement à l'insertion analogique du σ qui a déjà été signalée et expliquée pour le parfait⁽¹⁾, v. g. $\kappa\epsilon\lambda\epsilon\acute{\upsilon}\text{-}\omega$ (ordonner), $\kappa\epsilon\text{-}\kappa\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\text{-}\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$, $\acute{\epsilon}\text{-}\kappa\epsilon\lambda\epsilon\acute{\upsilon}\text{-}\sigma\text{-}\theta\eta\text{-}\nu$, $\kappa\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\text{-}\sigma\text{-}\theta\eta\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$.

§ 3. — Formations latines.

(147) I. Suff. $\text{-}\bar{a}\text{-}$: forme indistinctement le subjonctif présent de tous les verbes dits de 2^e, 3^e et 4^e conjugaison : *mon-e-a-m*, *cap-i-a-m*, *ven-i-a-m*, *par-tur-i-a-m*.

II. Suff. $\text{-}\bar{b}\bar{a}\text{-}$: forme l'imparfait de tous les verbes. — A la 1^{re} et à la 2^e conjugaison on a très régulièrement *amā-ba-m*, *monē-ba-m*; car d'abord on a vu que la voyelle finale de *amā-*, *monē-*, peut très bien avoir été longue dans certaines positions⁽²⁾; et, en supposant qu'elle ne le fût pas ici, elle l'est nécessairement devenue par la contraction de **ama-ē-ba-m*, **mone-ē-ba-m*. Mais à la 3^e conjugaison on attendrait **leg-ē-ba-m*; car l'*e* ici n'est autre que la voyelle thématique du verbe, la même que dans *leg-i-tis* = **leg-ē-tis* = $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\epsilon\text{-}\tau\epsilon$. Il a donc dû s'allonger par l'analogie de *monē-ba-m*, et de même à la 4^e conjugaison, *audi-ē-ba-m*. Le régulier contracte *audībam* = **audi-ē-ba-m* existe archaïquement.

III. Suff. $\text{-}bo\text{-}$: futurs de 1^{re}/2^e conjug. (les futurs analogiques de 3^e/4^e, *dīc-ē-bō*, *aud-i-bō*, ont été créés, mais ne se sont pas maintenus dans la langue classique). — Cette formation ne peut se concevoir que comme essentiellement secondaire. Soit une juxtaposition telle que *ārefaciō* (sécher) : le mot *āre-* y est parfaitement distinct à l'origine et encore tenu pour tel au temps de Lucrèce, qui écrit *sōl facit āre*. Or, de

(1) Supra 64 A i. n.

(2) Cf. supra 141, 1.

même qu'*āre* a été ainsi joint à *faciō* et à *fīō*, il a pu l'être au verbe *fu-* (être), soit **āre fuō*, groupe où *f* médial serait devenu phonétiquement *b*, *ārē-bō* (que je sois sec, je serai sec); puis, par analogie de *ārēre* et *ārēbō*, *monēbō* sur *monēre*, *amābō* sur *amāre*. Que si l'on adopte cet essai d'explication, sans toutefois s'en dissimuler les défauts⁽¹⁾, on voit qu'il vaudra aussi pour *ārēbam* = **āre fuām*, et par suite pour les imparfaits.

- (148) IV. Suff. *-v-* et *-u-* du parfait. — C'est au moyen de l'un de ces deux affixes que le latin forme ses parfaits de dérivation secondaire : le premier apparaît principalement à la 1^{re} et à la 4^e conjugaison, *amā-v-i*, *aud-i-v-i*, d'où l'analogie le transporte parfois aux verbes de 3^e, *pet-i-v-i* de *pet-ō*; le second est l'affixe ordinaire de 2^e conjugaison, *mon-u-i*, *tim-u-i*, et de certains verbes dérivés de 3^e, *statuī* = **sta-tū-uī* (?). La syncope du *v* dans *audiī*, *petī* ne semble pas un phénomène phonétique, mais une simple corruption analogique⁽²⁾, qui s'est d'ailleurs propagée avec une grande énergie et a eu subsidiairement pour conséquence une syncope plus forte encore dans les temps dérivés du parfait : *audiī* a naturellement donné *audieram*; l'imitation de *audieram* a fait naître **āmāeram*, *amāram*, et l'altération s'est étendue à des formes plus primitives, *mōrat* = *mōverat*, *vōrat* = *vōverat*; et de même au plus-que-parfait du subjonctif, *audiissem*, d'où *audiissem*, *amāssem*, *nōssem*, etc.

- (149) V. Suff. **-es-ā-* du plus-que-parfait de l'indicatif. — Quoi qu'on doive penser de la forme *erat*, il semble assez clair qu'elle a dû servir de modèle à *fuerat*, c'est-à-dire que la langue, une fois en possession du rapport *es-t er-a-t*, en a tiré par une analogie grossière, mais suffisamment concevable, le rapport *fu-i-t fu-er-a-t*, pour exprimer le passé du parfait. Toutefois, si l'on voulait établir un lien plus étroit entre le plqpf. grec et le plqpf. latin, on ferait observer que le type *fu-er-a-m*, par exemple, est avec $\dot{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\omicron\text{-}\pi\text{-}\epsilon\text{-}\alpha$ = $\dot{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\omicron\text{-}\pi\text{-}\epsilon\text{-}\sigma\text{-}\eta$ exactement dans le

(1) Le plus grave est la différence de quantité de *ārēfaciō* et *ārēbō*.

(2) Soit la formule *audiī* : *audītum* = *statuī* : *statūtum*, avec abréviation de voyelle devant voyelle.

même rapport que *er-a-m* avec $\eta\alpha$ (j'étais) = $*\eta\sigma\eta$ (sans augment $*\xi\sigma\eta$) : autrement dit, que des deux parts le latin répond à un η par le groupe $\bar{a}m$, concordance phonétiquement impossible. On concilierait donc tout en restituant $*er\text{-}\bar{e}m$, $*fu\text{-}er\text{-}\bar{e}m$, etc., où l' \bar{e} serait devenu \bar{a} sous l'influence des finales d'imparfait en $-\bar{b}\bar{a}-$ (cf. *erās* et *amābās*). Le choix reste ouvert entre les deux solutions. Tout ce qu'il en faut retenir, c'est que cet affixe $-er\bar{a}-$ du plus-que-parfait se greffe indifféremment sur toutes les formes possibles de parfaits primaires, secondaires, tertiaires de toutes conjugaisons.

- (150) VI. Suff. $-\bar{s}\bar{e}-$ à l'imparfait et au plus-que-parfait du subjonctif. — Soit, d'une part, le type $*es\text{-}\bar{s}\bar{e}\text{-}m$; de l'autre, les types d'infinitif, *fī-er-e* et *es-se*⁽¹⁾ : la quatrième proportionnelle s'en déduisait sans effort, $*fī\text{-}er\text{-}\bar{e}m$, et de là *legerem*, *capere*, bref le parallélisme absolu de l'infinitif et de l'imparfait du subjonctif, naturellement prolongé dans les autres conjugaisons, *amāre amārem*, *monēre monērem*, *audire audirem*. Pour le plus-que-parfait, il semble que l'élément $-sse-$ de *essem*, pris tout entier pour un affixe, ait été analogiquement ajouté à la forme *fu-ī*, elle-même prise à tort pour le thème du parfait : de là, *fu-ī-sse-m*⁽²⁾ et le plus-que-parfait du subjonctif de toutes les conjugaisons, pour lequel, au surplus, il faut encore tenir grand compte du parallélisme rigoureux avec l'infinitif du parfait, *fuisse*, *amāvisse*, etc.⁽³⁾

(1) V. supra 106 et 125.

(2) Soit la formule approximative *fuisset* : *fuit* = *esset* : *est*, ou mieux encore *fuisset* : $*fuisat$ (? type ancien de *fuerat*) = *esset* : $*esat$ (*erat*). Il est vrai que dans les vieilles inscriptions on ne lit pas le double *s*, FVISSET (*i* scandé long); mais le latin archaïque ne double pas les consonnes, et la prononciation n'en devait pas moins être *fūisset*, car $*fūisset$ se serait nécessairement rhotacisé.

(3) Cf. infra 161. — Quelques formations de présents essentiellement latines, v. g. *nāv-ig-ō*, *pos-tul-ō*, *alb-ic-ō*, *vac-ill-ō*, peuvent être négligées comme relativement rares, et remontent sans doute à des primitifs nominaux tombés en désuétude.

SECTION II.

THÈMES NOMINAUX.

§ 1^{er}. — Formations communes.

(151) I. Suff. *-yo-*, *-io-*, fm. *-î-*, *-iā-*. — De tous les suffixes primaires employés en fonction secondaire, cette famille est de beaucoup la plus importante. Elle constitue en quelque sorte la clef de la dérivation secondaire nominale : il convient donc de la placer au premier rang et de l'envisager, avec quelque développement, selon la finale du thème primaire qui en est affecté.

1. Finale *-e* (*-o-*), *-ā-*. — La forme la plus pure paraît être celle où la voyelle du suffixe primaire revêt la nuance *e*, avec chute du *y* intervocalique : χρῦσεος = * χρῦσ-ε-yo-ς, aureus = * aus-*e*-yo-ς. De là part en latin le suffixe *-eu-*, qui forme un grand nombre d'adjectifs de matière et d'attribution : ros-*eu-*s, litor-*eu-*s, etc. Dans un autre type, propre au grec, l'*i* intervocalique demeure⁽¹⁾ : ὀμ-ῶ-ς ὀμ-ῶ-το-ῖ-ο-ς, δίκ-ῆ- δίκ-ῆ-α-ῖ-ο-ς, πομπ-ή πομπ-ᾶ-ῖ-ο-ς; de là les suffixes -αῖο-ν-τοῖο-⁽²⁾, qui se répandent en tous sens, νησαῖος, παντοῖος, bien qu'il n'y ait pas de thème primaire * νησ-ᾶ- * παντ-ο-. Souvent, par imitation de ce qui se passe à la suite d'un thème consonnantique, le suffixe *-io-* chasse la voyelle finale du thème primaire et s'affixe purement et simplement à la consonne précédente, v. g. gr. οὐρ-ανό-ς οὐρ-άν-ῖ-ο-ς, θάλασσο-α θαλάσσο-ῖ-ο-ς, et lat. Tul-lu-s et Tul-l-iu-s, ser-ro-s et Ser-v-iu-s, som-nu-s et som-n-iu-m, etc. La finale *-aeu-s* du latin est naturellement un emprunt.

2. Finale *-i-*. — En grec, le suff. *-yo-* greffé sur le suff. *-τι-*, v. g. θυ-σί-ᾱ (sacrifice) = * θυ-τί-γᾶ, donne naissance au suff.

(1) Ce qui peut tenir, on l'a vu, à ce que le suffixe est tantôt *-yo-* tantôt *-io-*, supra 39 in fine.

(2) Cf. en outre infra n^{os} 3 et 4. Toutefois la scansion homérique ὀμοῖον γ 236) semble dénoncer un suff. primitif *-iyo-*, cf. supra 71 i. n.

-σιο-, assez répandu : θαυμά-σιο-ς (étonnant), δημό-σιο-ς (populaire), εὐ-εργ-ε-σιᾶ (bienfaisance). En latin, le suff. *-tio-*, fort commun, doit avoir la même origine : *nūp-ti-ae*, *ser-vi-tiū-m*, *amic-i-tia*; puis, à raison de l'étroit rapport qui unit les deux suffixes *-iā* et *-i*⁽¹⁾, les doublets *avāritia avāritiēs*, etc.

3. Finale *-u-*. — Grec νεκ-υ-ιᾶ et νέκ-υ-ιᾶ (évocation des morts), de νέκ-υ-ς, etc. Mais les adjectifs en *-ύ-* prennent la forme *-έϝ-* devant l'affixe secondaire *-i* (gr. *-iā*) du genre féminin : ἡδ-ύ-ς ἡδέια = *ἡδ-έϝ-ιᾶ, comme gén. ἡδέος = *ἡδ-έϝ-ος⁽²⁾. Les thèmes en *-εύ-* suivent naturellement la même voie, βασιλ-εύ-ς βασιλειος (royal) = *βασιλ-εϝ-ιος, γραφ-εύ-ς γραφειον (stile à écrire) : d'où le suff. *-ειο-* *-εϊο-*, qui se répand dans les types *παρθένειος* (virginal), *γυναικειον* (gynécée).

4. Finale *-es-* (*-os-*). — Le participe parfait en *-ϝος-* réduit son suffixe devant l'affixe secondaire *-iā* = *-i* du féminin : εἰδύια = *ϝειδ-ύς-ιᾶ. Dans les autres formations le suffixe primaire reste intact : Ἀργεῖος = *Ἀργ-εσ-ιο-εἶα de Ἀργ-ος, ἀλήθεια = *ἀ-λᾶθ-εσ-ιᾶ et ion. ἀληθείη = *ἀ-λᾶθ-εσ-ιᾶ, αἰδοῖος (respectable) = *αἰδ-όσ-ιο-ς etc. : d'où une nouvelle source de suffixes *-εϊο-* et *-οϊο-*. Le latin a dans cet ordre les types *plēb-ē-iū-s* *plēb-ē-ju-s*, avec le même allongement que dans *plēb-ēs*, *vener-iū-s* de *Venu-s* (*Ven-er-is*), et *Hon-ōr-iū-s* avec le même allongement que dans le gén. *hon-ōr-is*, cf. gr. *αἰδ-όσ-ος.

5. Finale en nasale. — Suffixe primaire réduit devant *-yā* : θεράπ-ων (serviteur), fm. θεράπεινα = *θεράπ-η-γα, d'où le suff. fm. *-αινα* propagé dans *θέ-αινα* (déesse) et autres. Le même réduit devant *-iō-* : ποι-μήν (berger), ποι-μν-ιο-ν (bercaïl). Le même sans réduction ni changement : τέρ-ην (tendre), fm. τέρεινα = *τέρ-εν-γα; τέρ-μων (terme), τέρ-μόν-ιο-ς (extrême). En latin, avec l'allongement déjà remarqué, *quer-i-mōn-ia* (plainte), *mātri-mōn-iū-m*, etc.

6. Finale en vibrante. — Suffixe primaire réduit, *πά-τρ-ιο-ς* *pa-tr-iū-s*; normal sans allongement, δο-τήρ, fm. δότερα (donatrice) = *δό-τερ-γα; normal avec allongement, σω-τηρ-ιᾶ (salut), κοι-μη-τήρ-ιο-ν (dortoir); fléchi avec allongement, *prae-tōr-iū-s*,

(1) V. supra 112.

(2) Cf. supra 111.

vic-tōr-ia, *vom-i-tōr-ii-m*; réduit devant le suff. fm. *-ī* qui s'accompagne d'un appendice guttural encore inexpliqué, *vic-tor*, fm. *vic-tr-ī-c-*; finale intacte devant le suffixe latin *-iē-* = *-ī*, qui transforme l'adjectif en nom abstrait féminin, *pauper pauper-iē-s*.

7. Finale en *-nt-*. — Les participes latins ont perdu leur féminin. Les participes grecs de toutes sortes le forment très régulièrement en *-iā* = *-ī*, v. g. *τιθείς* = **τι-θέ-ντ-ς*, fm. *τιθείσα* = **τι-θέ-ντ-γχ*⁽¹⁾, *φέρουσα* = **φέρ-ο-ντ-γα* (sk. *bhār-a-nt-ī*), *λιποῦσα* = **λιπ-ό-ντ-γα*, *λύσασα* = **λῦ-σα-ντ-γχ*. Au contraire, c'est le suff. *-iā* (*-iō-*) qu'il faut reconnaître dans *γερουσίā* = **γερ-ο-ντ-īā* (conseil des vieillards), ainsi que dans les noms abstraits latins tirés des mêmes participes, *sci-e-nt-ia*, *cōn-sta-nt-ia*, et les noms propres *Cōstantius*, *Prūdentius*.

8. Finale explosive. — Le suff. *-iō-* a assez souvent en grec une fonction diminutive, v. g. *ψήφος* (caillou), *ψήφ-ι-ο-ν* (petit caillou). Joint à des thèmes à finale explosive, il a donné les types *ὀμ-μάτ-ι-ο-ν* (petit œil), *ὄλκ-αδ-ι-ο-ν* (petite barque), *παι-δ-ι-ο-ν* (petit enfant). Puis les éléments *-δ-ι-ο-*, *-ι-δ-ι-ο-*, envisagés tout entiers comme suffixes diminutifs, ont été transportés à d'autres formations : *ζώ-δ-ι-ο-ν* (petit animal), *ἀγ-ρ-ι-δ-ι-ο-ν* (petit champ), *ἱ-ματ-ι-δ-ι-ο-ν* (petit habit); de même pour certaines formations adjectives, *ἐπι-θαλασσ-ι-δ-ι-ο-ς* (maritime), *ἴδιος* (propre) = **ἴδιος* = **στ-ι-δ-ι-ο-ς* (sien). En latin, aucune particularité à signaler : *aud-āc-iā* de *audāx*, *fast-ig-ii-m* (faîte), d'un primitif inconnu.

(152) II. Suff. *-i-*. — Bien rarement secondaire en grec, il s'ajoute secondairement en latin à tous les adjectifs primaires en *-u-*, v. g. *gra-v-i-s*, cf. gr. *βαρ-ύ-ς*, *suāvis* = **suād-u-i-s*, cf. gr. *ἡδ-ύ-ς* = **στῆδ-ύ-ς*, etc.; de même *nāv-i-s*, cf. gr. *ναῦ-ς*. Cet *-i-* est peut-être un vestige très altéré de l'ancien *-ī* qui formait le féminin de ces adjectifs (en sk. *svād-ū-s* (doux), fm. *svād-v-ī*), de même que le fm. *ācris* par rapport au msc, *ācer* est peut-

(1) Cf. supra 47 C. De même le fm. hom. de *πρόφρων* (bienveillant) est *πρόφρασσα* (v. g. K 290) = **προ-φρη-τ-γῶ* avec un *τ* suffixal en plus. *Πρόφρων* au fm., v. g. *Hym.* à *Déméter*, 226. — Pour le type *χαρίεις*, qui fait *χαρίεσσα*, voir plus bas l'explication probable (165).

être un souvenir de quelque féminin préhistorique **āk-r-i*, en sorte que ces dérivations se rattacherait à la catégorie précédente.

(153) III. Suff. *-wo-*. — Paraît avoir développé en latin les dérivations secondaires en *-ivo-*, assez répandues dans les adjectifs : *noc-ivo-s*, *cap-t-ivo-s*, *fug-i-tivo-s*, et autres.

(154) IV. Suff. *-on-*. — Secondaire en grec dans *κοινών* (qui participe, gén. *-ων-ος*) dérivé de *κοινός* (commun), dans *αἰών* (siècle, gén. *αἰ-ων-ος*⁽¹⁾) dérivé d'un primitif disparu **ai-ḡ-ov* identique au latin *ae-vo-m*, il est surtout commun en latin, où, sous la même forme *-ō -ōn-is*, il se greffe sur le suffixe primaire ou secondaire *-ti-*⁽²⁾ pour former des noms d'action féminins, *āc-ti-ō*, *auc-ti-ō*, *ōr-ā-ti-ō*, *aud-i-ti-ō*, *suāsīō*, procédé d'une application constante et bien connue. On le rencontre encore affixé, soit à des thèmes en *-io-*, où il se contracte avec l'*o* thématique, *leg-i-ō*, cf. *col-lēg-iu-m*, *ob-sid-i-ō*, cf. *ob-sid-iu-m*, soit à des thèmes consonnantiques, surtout adjectifs en *-āc-* dont il transforme la gutturale finale (*vor-āg-ō* de *vor-āc-*, supra 62 ζ), d'où ensuite la masse des noms féminins en *-āgō*, *farr-āgō*, *im-āgō*, subsidiairement en *-īgō* et *-ūgō*, *or-īgō*, *rūb-īgō*, *ferr-ūgō*, *tan-ūgō*, etc. C'est sans doute un procédé phonétique tout pareil qui a transformé en *-tūd-ō* le suffixe secondaire *-tūt-* (infra 174), soit le doublet *servitūs* et *servitūdō* (d'après le génitif *servitūdinis* = **servi-tūt-ŋn-is*), et l'on sait combien cet élément *-tūdō* forme en latin de noms féminins abstraits, *sōli-tūdō*, *valē-tūdō*, *consuē-tūdō*, etc.

(155) V. Suff. *-mo-*. — Rarement secondaire en latin; très fréquent en grec, où il forme des noms d'action (oxytons) correspondant surtout à des verbes en *-άζω -ίζω*, *ἀρπ-υχ-μός* (rapine), *ἐρ-ισ-μός* (querelle)⁽³⁾, et des adjectifs de qualité dérivés de thèmes nominaux en *-τι-*, *δρά-σι-μο-* (faisable). De ce dernier type s'est détaché le suff. *-ιμο-* avec la même fonction, *ἔδ-ώδ-ιμο-*

(1) L'accent circonflexe dénonce encore la contraction très ancienne de **aiwōn-* = **ai-wo-on-*, etc. — Joignez le suff. *-ίων* des patronymiques ioniens, *Κρονίων* (et *Κρονίων*) de *Κρόνιος*.

(2) Cf. supra 59, 118, et infra 210 (II).

(3) Avec l'épenthèse sigmatique très commune dans ce domaine et les suivants, *κελευ-σ-μός* (ordre), *πατ-η-σ-μός* (action de fouler aux pieds).

(mangeable), suffixe dont l'élément de dérivation -άλιμο-, rare et obscur, paraît n'être qu'une variété particulière, εἶδ-άλιμο-ς (beau).

- (156) VI. Suff. -men-, etc. — Les suffixes -μα et -μεν- secondaires forment en grec : d'une part, les nombreux neutres en -μα, ποιή-μα (œuvre, poème), πάθ-η-μα (souffrance), ψήφ-ισ-μα (suffrage), auxquels correspondent les neutres latins en -men, reg-i-men, sōl-ā-men, puis subsidiairement ceux en -mento-, arm-ā-mentu-m; d'autre part, tous les infinitifs éoliens secondaires en -μεν et -μεν-αι, type φερ-έ-μεν et φερ-έ-μεν-αι, créés à l'image des primaires στᾶ-μεν et δό-μεν-αι. Il est à remarquer que devant le suff. -μεν- de l'infinitif la voyelle thématique revêt la nuance ε, tandis qu'elle prend la forme fléchie devant le suffixe presque identique -μενο- du participe moyen, φερ-ό-μενο-ς, lat. al-u-mnu-s (qui est nourri, nourrisson). Cette dernière formation, largement représentée en grec par les participes de tous les temps à la voix médiopassive, ne l'est en latin que par quelques thèmes nominaux⁽¹⁾ où le suffixe est plutôt -mno- que -meno-, v. g. Vertumnus (dieu du printemps) = *vert-o-meno-s, celui qui retourne [l'année], autumnus (formation obscure); puis par la 2^e pers. du pl. de tous les temps à la voix passive, leg-i-mini, am-ā-mini, et par analogie amā-bā-mini, audī-rē-mini, etc.

- (157) VII. Suff. -ρο-, -λο-. — Ce suffixe, fréquemment secondaire en grec, y forme des adjectifs généralement oxytons : φαν-ε-ρό-ς (évident), φοβ-ε-ρό-ς (terrible, cf. φόβ-ο-ς), ισχ-υ-ρό-ς (fort), σιγ-η-λό-ς, dor. σιγ-ᾶ-λό-ς (silencieux), de σιγ-ή (silence), etc. De ces types et d'autres se sont ensuite détachés de faux suffixes qui se sont fort répandus, et dont voici quelques exemples : θυ-ηλή (offrande religieuse), κῦ-ματ-ηρό-ς (houleux), πῆδ-ἰλο-ν (soulier), εἶδ-ωλο-ν (image), ἀμαρτ-ωλή (faute), etc. On a de même en latin un suff. -ēla, qui forme des noms féminins, loqu-ēla (parole), quer-ēla (aussi querella, plainte); mais le suff. -lo- secondaire s'y est à peu près localisé dans la fonction diminutive, v. g. par-vo-lu-s de par-vo-s, homullus

(1) Sauf pourtant l'hypothèse legundus = *leg-o-mdo-s = *leg-o-medo-s = λεγ-ό-μενο-ς, supra 137.

— **hom-on-los*, *agellus* = **ag-er-lo-s* : d'où les suffixes diminutifs *-ulu-*, *-ullu-*, *-ellu-*, dont on connaît la prodigieuse expansion. Une confusion probable avec le suffixe primaire *-culo-*⁽¹⁾ a amené le type diminutif *frā-ter-culu-s*, et ce dernier suffixe, greffé sur la syllabe *-on-* des noms en *-tīō-*, *ōr-ā-tī-un-cula* (petit discours), a donné naissance au suffixe *-unculu-* de *av-onculu-s* (petit aïeul, terme de caresse pour « oncle maternel »).

VIII. Suff. *-ri-*, *-li-*. — Ce suffixe secondaire, fort commun en latin, y revêt les formes : *-ili-*, *fac-i-li-s*, *frag-i-li-s*, *ūt-ili-s*; *-tīli-*, *dūc-t-i-li-s* (cf. *dūc-tu-s*), *fer-tīli-s*⁽²⁾; *-īli-*, *host-īli-s* = **hosti-īli-s* (?), *Pāl-īli-a* (les fêtes de Palès); *-āli-*, *augur-āli-s*, et *-āri-*, *mīlit-āri-s*, dont on a vu l'alternance⁽³⁾. Le neutre de plusieurs de ces adjectifs employé isolément comme substantif a perdu sa finale au nominatif singulier⁽⁴⁾, *animāl* = *anim-āle* (ce qui est doué de vie), *laqueār* (lambris) = *laque-āre* (ce qui est lambrissé), de *laqueus* (dessin en forme de lacet) : mais l'*i* reparait dans tout le reste de la déclinaison. Inversement le nom pl. régulier *laque-āri-a* a amené la création d'un nom, sg. *laque-āri-u-m*, d'où les doublets du type *auxiliāris* et *auxiliārius*, gén. pl. *Sāturnālium* et *Sāturnālīōrum* (Macrob.), qui se développent surtout dans la latinité de décadence et se perpétuent dans les langues romanes.

(158) IX. Suff. *-no-*. — Secondaire en grec et en latin sous les aspects : *-ino-*, adjectifs de matière, *φῆγ-τι-νο-ς* (de chêne), *fāg-i-nu-s*; *-ineo-*, par cumul avec l'autre suffixe des adjectifs de matière *-eo-*, *φῆγτιέος*, *fāgineus*⁽⁵⁾; *-īno-*, *Ῥῆγ-τι-νο-ι*

(1) Cf. supra 122. A cause du diminutif *amīculus* ?

(2) Il est impossible de méconnaître le rapport de signification de ces adjectifs et de ceux en *-bili-*, supra 138.

(3) Supra 51, 2. L'*ā* du suffixe paraît emprunté à la finale primitive des noms féminins, cf. *canna* et *canā-li-s*. *īnsula* et *īnsulā-ri-s*, supra 83 et infra 193, 1.

(4) Probablement par une action d'analogie, soit la formule **animāl* : *animālis* (gén.) = *sal* : *salis*; puis abréviation de la finale en *l*.

(5) Ce type latin est probablement un hellénisme. Cf. pourtant *extr-āneu-s*, *for-āncu-s*, etc.

(habitants de Πήγιο-ν), *dīv-inu-s*, *coqu-ina*, avec réduction du suffixe primaire précédent *doc-tr-ina*, dans une formation plus complexe et obscure *disc-i-pl-ina*; *-ēno-*, πετ-ε-ηνό-ς (aillé), *terr-ēnu-s* (terrestre); en latin seulement, *-āno-*, *-iāno-*, *Rōmā-nu-s*, de **Rō-mā*, ancienne forme de *Rōmā*, *hūm-ānu-s*, *Claud-i-ānu-s*, *christ-iānu-s* (le type grec χριστιανός est un emprunt). En latin encore, *-no-* greffé sur un thème primaire en *-g-* d'origine obscure, *noc-tur-nu-s* (cf. gr. νόχ-τωρ, de nuit), a produit le suff. *-urno-* du type *dī-urnu-s*, et le suff. *-turno-* du type *lac-i-turnu-s*.

X. Suff. *-to-* : forme en grec et en latin les verbaux ou participes passés de tous les verbes secondaires : φιλ-η-τό-ς, τῖμ-η-τό-ς, ἐλπ-ισ-τό-ς, κελ-ευ-σ-τό-ς; *am-ā-tu-s*, *mon-i-tu-s* = **mon-ē-tu-s*, cf. le doublet *Mon-ē-la* (sagace, surnom de Junon), *aud-i-tu-s*, *sta-tū-tu-s*, etc.

Le latin a en outre les suff. *-āto-*, *-īto-*, *-ūto-* sans verbe à la base dans *dent-ātu-s*, *crin-ītu-s*, *corn-ūtu-s* (cf. *corn-u*), puis les types secondaires dont la base est un thème en *-es-*, v. g. *ῥῖν-es-tu-s*, *hōn-es-tu-s*, *on-us-tu-s*, *ven-us-tu-s*, etc.

XI. Suff. *-ti-* : forme en grec sous la forme *-σι-* et en latin sous la forme amplifiée *-tion-* les noms d'action dérivés de tous les verbes secondaires φιλ-η-σι-ς (tendresse), αἰφ-ε-σι-ς (choix), *op-er-ā-ti-ō*, etc.

XII. Suff. *-tu-* : secondaire ne se rencontre guère qu'en latin (gr. βο-η-τό-ς, mugissement), où il forme des noms d'action, *vēn-ā-tu-s* (chasse), *mūg-i-tu-s*, dont les supins actifs et passifs de verbes secondaires ne sont que des cas particuliers⁽¹⁾.

(159) XIII. Suff. *-ter-*, etc. — Le grec a les deux suffixes secondaires *-τήρ-* et *-τωρ-* pour les noms d'agent, νικ-η-τήρ et dor. νικ-ά-τωρ (vainqueur); le latin, le suff. *-tōr-* seulement, *mon-i-tor*, *im-per-ā-tor*, puis les suff. *-tūro-* pour tous les participes futurs et *-tūra* pour les noms d'action féminins, *am-ā-tūru-s*, *arm-ā-tūra*. Les divers suffixes de noms d'instrument se retrouvent en dérivation secondaire dans les deux langues : ἄρ-ο-τρο-ν (charrue), ἐχ-έ-τλη (manche, poignée), κοι-μή-θρα

(1) Cf. supra 119.

(dortoir); *ar-ā-tru-m*, *pi-ā-culu-m*, *lav-ā-cru-m*, *cūn-ā-bula*. Mais le suffixe secondaire de beaucoup le plus important de cette famille est celui du comparatif en *-tero-* : en grec, presque tous les comparatifs secondaires sont en *-τερο-*, comme presque tous les comparatifs primaires se font en *-ων*.

Quand le thème primaire est un thème en *-ο-*, sa voyelle a toujours la nuance ο, *κουφ-ό-τερο-ς*; toutefois, quand la syllabe précédente est brève de nature et de position, cette voyelle s'allonge en ω, *σοφ-ώ-τερο-ς*⁽¹⁾. Ce phénomène, encore en partie inexpliqué, se rattache, soit à la loi rythmique qui prohibe en grec la succession d'un trop grand nombre de brèves, soit plutôt à l'analogie des comparatifs d'adverbes (anciens ablatifs)⁽²⁾, *ἄν-ω-τέρω*, *κατ-ω-τέρω*, *σοφ-ω-τέρω(ς)*, dont l'allongement a pu passer indûment aux adjectifs correspondants.

Quand le thème primaire est en *-εσ-*, *ψευδ-έσ-τερο-ς*, il se produit une fausse finale, *-έστερο-*, qui a été purement et simplement transportée à d'autres formations, surtout aux adjectifs en *-ων-*, *εὐ-δακμον-έστερο-ς*. D'autre part, le comparatif de l'adverbe *πάλαι*, *πάλαι-τερο-ς*, faussement rapporté à *παλιός* (ancien), a été le point de départ d'une formation en *-αίτερο-*, qui, d'abord restreinte aux adjectifs en *-αίο-*, *γεραίτερος* (homér.), *σχολαίτερος*, s'est peu à peu répandue hors de ce domaine, *μεσαίτερος*, *φιλαίτερος*. Enfin le suff. secondaire *-τερο-* paraît cumulé avec le suff. primaire *-ισ-* du comparatif dans les formations du type *ἀρ-ισ-τερό-ς* (gauche)⁽³⁾, que la décadence grecque a multipliées, v. g. *κλεπτίστερος* (plus voleur).

C'est à ce dernier type que se rattachent en latin quelques mots en *-tero-* secondaire qui ont perdu la fonction comparative : *mag-is-ter* (« le plus grand de deux », maître), *min-is-ter* (« le plus petit de deux », serviteur), *sin-is-ter* (gauche, rac.

(1) Le type *στενότερος* (plus étroit) n'est qu'une exception apparente, car il faut restituer **στενρότερος* (éol. *στέννος*, ion. *στεινός*).

(2) V. infra 187, 4.

(3) Originellement sans doute « le meilleur des deux côtés » par euphémisme comme *εὐώνυμος*. Quand on a cessé de sentir un comparatif dans ce mot, on l'a accentué comme les adjectifs en *-ρό-*.

inconnue, difficilement la même que celle du gr. σίν-ο-μαι, nuire). Bien plus féconde est la dérivation des adverbes en *-ter*, qui sont de véritables comparatifs (neutres sans doute, on sait qu'en grec on dit à volonté σχολχίτεροα ou σχολχαιτέρως, etc.) employés en fonction de positifs, *levi-ter*, *libenter* = **libent-ter*, *audāc-ter*, *fēlic-i-ter* (avec un *i* analogique comme dans *fēlic-i-bus*, infra 206, 5), *firmi-ter*, et archaïquement ainsi un grand nombre d'adverbes tirés d'adjectifs de 2^e déclinaison (*superbiter* Naev.), qui en latin classique ont disparu éliminés par les ablatifs adverbiaux en *-ē*.

- (160) XIV. Suff. *-nt-* : forme en grec et en latin les participes correspondants à toutes les formes thématiques de verbes, φέρ-ο-ντ- (nom. φέρων), λχθ-ό-ντ-, λύ-σ-ο-ντ-, etc., *fer-e-nt-* (nom. *ferēns*), *amāns*, etc. On observera que la voyelle thématique est toujours *ο* en grec, toujours *e* en latin⁽¹⁾.

- (161) XV. Suff. *-es-*. — Ce suffixe n'est guère secondaire en grec que dans les adjectifs en *-εσ-* de formation hystérogène tels que καναχ-ής (bruyant, de καναχ-ή), λιπαρ-ής (« qui s'attache », en opposition à λεπταρό-ς, onctueux). Il l'est indirectement en latin, par le transport à tous les verbes des infinitifs en *-re* et *-rī*, dont on a vu l'origine et la valeur nominales⁽²⁾, *amāre amārī*, *audire audīrī*, et par la création analogique des infinitifs de parfait, *fuisse* (d'après *esse*), *vixisse*, *amāvisse*, etc. Le type archaïque *amārier*, *audīrier* reste mystérieux.

XVI. Suff. *-ios-*. — Très rarement secondaire en grec (v. g. χερείων, pire = *χερ-εσ-ίων), ce suffixe forme au contraire en latin le comparatif de tous les adjectifs sans distinction : *doc-tior*, *for-tior*, *sap-ie-ntior*, *bene-fic-e-ntior* (de l'inusité **beneficēns*, servant de comparatif à *beneficus*). On sait toutefois que l'usage refuse un comparatif aux adjectifs en *-uo-*, *-io-* et à quelques autres moins importants.

- (162) XVII. Suff. *-κό-*. — Très commun, porte invariablement l'accent en grec, φουσι-κό-ς, μαν-τι-κό-ς. De ce type fréquent on a abstrait un suffixe *-ικό-*, qui s'est beaucoup propagé, λογ-ικό-ς,

(1) Cf. infra 209.

(2) Supra 125.

ἀστ-ικό-ς (urbain), ὠρ-ικό-ς (mûr), δερ-ματ-ικό-ς (cutané), et de ce dernier type à son tour est sorti un suff. -τικό-, qui apparaît dans des formations nombreuses et complexes telles que ἐκ-κλη-σι-α-σ-τικό-ς. Un autre suffixe également fort répandu, -ικό-, v. g. πελοπονησ-ικό-ς, doit provenir originairement de l'union du suff. -κό- avec des thèmes primaires féminins en -ι-. Sauf -iaco-, qui est un emprunt (*daemoniacus*), le latin nous offre des phénomènes tout pareils : -co- dans *hos-ti-cu-s*; -ico- dans *urb-icu-s*, *so-ni-cu-s* (réel); -tico- dans *rūs-ticu-s*, *tūnā-ti-cu-s*, etc. ; puis cumul de l'affixe -io- avec les deux précédents, *patr-ic-iu-s*, *fic-tic-iu-s* (imaginaire), ce dernier type très développé dans la langue juridique et le latin de décadence, *recepticius*, *adventicius* (fausses graphies *fictitius*, etc.)⁽¹⁾.

Ce suffixe -κό-, si rarement primaire et si fréquemment secondaire, est le mieux propre à clore la liste des suffixes qui sont à la fois primaires et secondaires. Aucun des suivants n'apparaît plus qu'en dérivation secondaire.

- (163) XVIII. Suff. -δο-, -δον-, etc. — Ce n'est pas cependant qu'on ne puisse reconnaître en dérivation primaire déjà quelques traces d'un suffixe à dentale initiale, gr. κλη-δών⁽²⁾ (renommée), κρύβ-δην (en cachette), φύγ-δεν (en fuyant); mais ici les formations secondaires, infiniment plus nombreuses, paraissent avoir servi de modèles. C'est d'abord, pour ne citer que les principales, le type latin en -dō-, -idō-, si fréquent dans les adjectifs, *herb-i-du-s*⁽³⁾, *flōr-idu-s*, et qui pourrait avoir quelque rapport très indirect avec le type en -ndo- des gérondifs, cf. l'adjectif *rot-undu-s*, de *rota* (roue). Son corrélatif grec paraît être le suff. -δό-, -ηδό- des adverbes tels que βαθμ-ηδό-ν (par degrés), στιγ-ηδό-ν (ligne à ligne). Vient ensuite le suff. -δᾶ-, -ιδᾶ-, -αιδᾶ- des patronymiques éoliens, type Κρον-ιδᾶ-ς; enfin, le suff. -δον-, assez rare en grec, ἀλγ-η-δών (souffrance), mais fort commun

(1) On ne sait au juste que penser du suff. -ico- que présentent les types *puđicus* et *antiquos* (aussi *anticus*). Autre variante -inquo-, dans *long-inquo-s*, *prop-inquo-s*.

(2) Hom. κληδῶνα (δ 317) et κληδόνι. (σ 117).

(3) L'explication par une composition avec la rac. *do* (donner) « qui donne de l'herbe », etc., paraît peu vraisemblable.

en latin dans des formations d'ailleurs assez obscures, précédé tantôt d'une nasale, *ar-un-dō* (roseau), *hir-un-dō* (hirondelle), tantôt d'une voyelle longue, *hir-ū-dō* (sangsue), *lib-ī-dō*, *cup-ī-dō*. Il est fort possible que cette dernière catégorie ne renferme pas de suffixe *-don-* et se réclame d'une origine phonétique analogue à celle du suffixe *-tūdō* déjà analysé (1).

- (164) XIX. Suff. *-tāt-*. — Très commun, forme en grec et en latin des noms abstraits féminins dérivés d'adjectifs, βραδ-ύ-τητ- (nom. βραδύτης, lenteur, dor. βραδύτις), *fac-ili-tāt-* (nom. *facilitās*), etc. La finale des thèmes en *o* revêt la nuance *o* en grec devant l'affixe *-tāt-*, φλότης, κουφότης, d'où le suff. *-ότητ-* qui s'est propagé dans plusieurs formations, παντ-ότης (universalité), εν-ότης (unité). En latin, c'est au contraire la nuance *e*, *fir-mi-tās* = **fir-me-tāl-*, *novitās*, *vānitās*, *vēritās*, d'où le suff. *-itāt-* dans *vētōc-itās*, *rapāc-itās* et autres. Toutefois après un *i* l'e thématique n'a pas changé, *pie-tās*, *varie-tās*.

- (165) XX. Suff. *-went-*. — C'est surtout le sk. *-vant-* qui nous dénonce la forme originaire de ce suffixe (en grec *-εντ-*), formatif de nombreux adjectifs secondaires dont le sens est « pourvu de .. » : χαρίεις = *χαρί-εντ-ς (gracieux), πτερόεις (ailé), ἀλκήεις, dor. ἀλκίεις (vigoureux). De ces derniers types on a abstrait les finales *-όεις*, *-ήεις*, qui se sont beaucoup propagées, σκίοεις (ombreux, de σκίω), θακρυόεις (larmoyant), δεινδρόεις (boisé), κῦδοήςεις (glorieux, de κῦδος), etc. Ce suffixe a dû primitivement se réduire en *-ητ-* devant l'affixe du féminin *-ī*, d'où *χαρί-ητ-υι, *χαρί-ητ-υα, *χαρί-ητ-υα; puis l'analogie des formes masculines et neutres a substitué un *ε* à l'*α*, et l'on a eu le fm. χαρίεσσα, en regard du type régulier τιθείσα dérivé de τιθέντ- (2).

C'est sans doute le même suffixe, amplifié d'un nouvel élément *-o-*, qu'on doit reconnaître dans le type latin *cruentus* = **cru-uent-o-s* (?) : de là serait parti le suff. *-ento-*, dont peut-être l'affixation à des diminutifs en *-olo-*, v. g. *vin-ol-entu-s*

(1) Supra 154.

(2) On pourrait pourtant, plus simplement peut-être, partir du comparatif régulier χαριέστερος = **χένσ-τερο-*, supra 47 C.

(ivre)⁽¹⁾, a donné naissance au suffixe *-olento-*, passablement développé, *vi-olentu-s*, *pulver-ulentu-s*, etc.

Une autre formation latine, beaucoup plus importante, se rattache sûrement à cette série. Soit en grec le type *ίόεις* = **ἰόςο-γεντ-ς* (vénéneux) : le corrélatif latin est naturellement **vīro-uent-*, et avec un suffixe tertiaire *-to-*, **vīro-uent-to-*, d'où **vīro-uensso-*, puis par syncope ou contraction du groupe *oue* en *ō*⁽²⁾, *vīrōnso-*, *vīrōso-*, bref, le suff. *-ōso-*, si répandu et qu'on trouve encore écrit *-ōnso-* dans les inscriptions d'origine populaire : *form-ōsu-s*⁽³⁾, *furi-ōsu-s*, *lib-īdin-ōsu-s* et tant d'autres.

§ 2. — Formations helléniques.

(166) I. Suff. *-γόντ-* devenu *-όντ-* : forme les participes de tous les parfaits en *-x-* : *λε-λυ-χ-όντ-* (*λελυκώς*), *πε-φιλ-η-χ-όντ-* (*πεφιληκώς*), fm. *λελυκυία*, etc.

(167) II. Suff. *-γεν-αι* *-γεν* des infinitifs. — Le premier s'ajoute sous la forme *-έναι* au thème des parfaits, *λε-λοιπ-έναι*, *λε-λυκ-έναι*, et sous la forme écourtée *-ναι*⁽⁴⁾ aux thèmes de présents en *-νυ-* et *-νχ-*, *δεικ-νύ-ναι*, *δαμ-νχ-ναι*, d'aoristes passifs, *τυπ-ῆ-ναι*, *λυ-θῆ-ναι*, etc. Le second est la désinence générale des infinitifs de formes thématiques, soit **λέγ-ε-γεν* **λέγ-ε-εν* *λέγειν* et **λιπ-έ-γεν* *λιπ-έ-εν* *λιπεῖν*. C'est en effet *λιπέεν* qu'on doit lire partout où les poèmes homériques présentent pour l'infinitif d'aoriste second le type impossible *λιπέειν*, où la finale *-ειν* ne saurait s'expliquer : la plupart du temps cette correction laisse le vers intact, parce que la finale brève se trouve devant consonne initiale et devient longue de position ; dans les rares cas où il en est autrement,

(1) Peut-être ancien euphémisme « qui a pris un pou de vin » ; cf. le français *saoul* = *satullus* (dimin. de *saturn*).

(2) Cf. *cōmis* (affable) = **co-vcem-i-s*, rac. *vcem*, la même que *ven* dans *venīre*.

(3) On lit le vers *omnia formonsis cupio donare puellis* dans un graffito de Pompéi.

(4) Cf. supra 130.

la syllabe est allongée par le temps fort de la césure⁽¹⁾. En lesbien, la contraction de εε paraît s'être faite en η, λείπην λίπην. Mais la finale brève du dorien, ἄγεν, φέρεν, ἔχεν, λιπέν, est embarrassante : le plus probable est que la contraction ici aussi s'est faite en η (lacon. σιγῆν = θιγεῖν), et que la voyelle s'est ensuite abrégée par l'analogie des formes conjuguées du présent (2^o pers. sg. φέρες, ἄγεις, etc.). Dans les verbes contractes on a φιλεῖν = *φιλ-έ-ε-εν, *τιμᾶν = *τι-μᾶ-ε-εν, δηλοῦν = *δη-λό-ε-εν, etc.⁽²⁾

III. Suff. -σθ-αι : forme tous les infinitifs de voix moyenne, δείκ-νυ-σθαι, δύ-νυ-σθαι, λύ-ε-σθαι, λύ-σε-σθαι, λύ-σα-σθαι, λυ-θή-σε-σθαι, etc.

(168) IV. Suff. -εῦ- : forme secondairement un très grand nombre de noms d'agent, κεραμ-εῦ-ς (potier) de κέραμ-ο-ς (argile), γραμμ-ατ-εῦ-ς (scribe) de γραμ-μα (lettre), ἄγωγ-εῦ-ς (guide) de ἄγ-ωγ-ή, et quelques noms d'instrument, ἄγ-ωγ-εῦ-ς (bride), ἀμελγ-εῦ-ς (vase à traire), etc.

(169) V. Suff. -τῆ- : très important, deux classes. — 1^o Noms d'agent dérivés de verbes, généralement oxytons : voyelle thématique brève, εὐο-ε-τῆ-ς (inventeur), νει-ε-τῆ-ς (habitant); avec insertion sigmatique, ἐρατ-ε-τῆ-ς (amoureux); voyelle thématique longue, ποι-η-τῆ-ς, νικ-η-τῆ-ς; avec insertion sigmatique ὄρχ-η-σ-τῆ-ς (danseur). — 2^o Noms dérivés de noms, généralement paroxytons : οἰκ-έ-τῆ-ς (domestique), δημ-ό-τῆ-ς (citoyen), πλωρῆ-τῆ-ς (pilote). La plupart du temps la voyelle du thème primaire subit devant le suff. -τῆ- un allongement d'origine obscure⁽³⁾ : δεσ-μώ-τῆ-ς (prisonnier) de δεσ-μός (lien), πολ-ῖ-τῆ-ς de πολ-ῖ-ς, πρεσβῦ-τῆ-ς (vieillard) de πρέσβ-ύ-ς, etc. De ces formations et autres pareilles se sont détachés les suffixes -ῖτῆ-, -εῖτῆ-, -ήτῆ-, -ώτῆ-, -ιώτῆ-, qui se sont largement répandus :

(1) L'orthographe λειπέειν vient du rapprochement des deux périspomènes λειπεῖν et φιλεῖν, ce dernier contracté de φιλέειν.

(2) L'infinitif aor. 1^{er} στήσαι = στή-σ-αι (subsidièrement λῦσαι, φιλήσαι, etc.) est visiblement le datif du thème dont *stāre* = *stā-s-ī est le locatif. Cf. supra 125.

(3) Probablement imité en partie de l'allongement qui se produisait régulièrement dans les dérivés de verbes en -έω, -άω, -όω.

ὁδ-ίτης (voyageur), ὁπλ-ίτης (hoplite), ἱερ-είτης (prêtre), γυμν-ήτης (soldat armé à la légère), στρατι-ώτης (soldat) de στρατιά, στασι-ώτης (séditieux) de στάσις, νησι-ώτης (insulaire) de νῆσος, etc., et la substitution de -τικός à -της tire de ces noms des adjectifs, στρατιωτικός (militaire).

VI. Suff. -τέος : verbaux d'obligation de tous verbes dérivés, φιλ-η-τέος (qu'on doit aimer), τῆ-μη-τέος, etc.

VII. Suff. -τατος : sert à former le superlatif de tous les adjectifs dont le comparatif est en -τερο- et se présente dans toutes les conditions de ce dernier suffixe ⁽¹⁾, κουφ-ό-τατος, σοφ-ώ-τατος, εὐ-δοχι-μον-έσ-τατος, λαλ-ίσ-τατος (très bavard), ἰδι-αί-τατος (exclusivement propre), etc.

(170) VIII. Suff. -άδ- : très rare en tant que secondaire, ἑβδομ-ά-ς (semaine) de ἑβδομ-ο-ς (septième).

IX. Suff. -ῖδ- : déjà fort commun en tant que primaire, l'est encore davantage comme secondaire. Sa fonction principale paraît être de former des féminins d'adjectifs ou de noms ⁽²⁾ qui pour la plupart sont devenus des substantifs féminins indépendants : ainsi πέτρῃ Δελφίς (Soph.) « la pierre delphienne » ; ἡμερ-ί-ς (-ῖδ-ος, douce, apprivoisée), fm. de ἡμερος (doux), et par ellipse de δρυς « chêne à glands comestibles » ; πα-τρ-ῖδ- « paternelle », et par ellipse de γῆ « patrie » ; puis par analogie ἡγεμονίς (commandante), βασιλίς (reine), etc.

X. Suff. -ισσα : assez rare, paraît se rattacher au précédent et forme également des noms féminins, βασιλ-ισσα (reine). Il a passé par emprunt au latin, *prophētissa*, et de là aux langues romanes ; et l'on sait combien il s'est répandu en français sous la forme *-esse*.

XI. Suff. -ίσχο-, -ίσκη et -ίσχιο- : forment quelques diminutifs, νεᾶν-ίσχο-ς (adolescent) de νεᾶν-ίξ-ς, παιδ-ίσκη (petite fille), ἀσπιδ-ίσχιο-ν (petit bouclier).

(1) Cf. supra 159.

(2) Probablement par un souvenir lointain de la fonction féminine du suff. -ῖ, qu'on retrouve également en latin amplifié d'une gutturale au lieu d'une dentale dans le type *vic-tr-ī-c-s*.

XII. Suff. -σύν̄ : forme des noms abstraits dérivés d'adjectifs, δικαιοσύνη (justice), μνημόσυνη (mémoire) de μνήμων, d'où le suff. -οσύνη propagé dans τεχνοσύνη (art), μαντιοσύνη (art divinitaire), κλεπτοσύνη (vol)⁽¹⁾.

§ 3. — Formations latines.

- (171) I. Suff. -ndo-. — Les gérondifs et participes futurs passifs se forment par l'addition de ce suffixe au thème verbal, dont la voyelle finale revêt à volonté la nuance *o* ou *e* : *dīc-u-ndu-m*, *lēx re-pet-u-ndā-rum* (*pecūniārūm*, loi contre la concussion), et *dīc-e-ndu-m*, *amandus*, *monendus*, etc. On sait toutefois que la forme en *u* est considérée comme archaïque et que la forme en *e* a prévalu, sauf dans *eundum* et l'adj. *secundus* (le suivant), du verbe *sequ-or* (= **sequ-o-ndo-s*). Est-ce ce dernier type qui a donné l'illusion d'un suff. -cundu-, qu'on retrouve dans *fā-cundu-s*, *ivā-cundu-s* et autres? La question est obscure. Le suff. -bundu- paraît plus clair : on doit sans doute y reconnaître un gérondif du verbe **fū-* ou *fuō* qui fait corps avec une forme verbale en qualité d'auxiliaire⁽²⁾, *mori-bundu-s*, *popul-ā-bundu-s*, etc.
- (172) II. Suff. -bili- : fort commun, sans particularités importantes, *am-ā-bili-s*, *terr-i-bili-s*, *aud-ī-bili-s* (décad.), etc.
- (173) III. Suff. -tumo-. — Sous la forme -*timu-* on le trouve dans quelques adjectifs, *mari-timu-s*, *lēg-i-timu-s*. Sous la forme -*simu-*, dont l'*s* initiale s'assimile, il est l'indice du superlatif des adjectifs dont le thème se termine en *r* ou *l* : *celer-rimū-s*, *facil-limū-s*. Le plus souvent il se joint dans cette fonction au suff. -*is-* et forme ainsi le suff. -*issimu-*, indice ordinaire du superlatif latin⁽³⁾.
- (174) IV. Suff. -ēnsi- : adjectifs de provenance ou rapport, *for-ēn-*

(1) La forme -συνο- (très rare) est un suffixe d'adjectif : hom. γηθ-ό-συνο-ς (joyeux).

(2) Cf. supra 104 et 147.

(3) Cf. supra 126 et 139.

si-s, *Rōm-ān-ēnsi-s* (esclave affranchi par un citoyen romain). Ce suffixe paraît avoir quelque rapport avec celui qu'on a étudié plus haut sous la forme **-went-*⁽¹⁾.

V. Suff. *-ēstri-* : même fonction, *silv-ēstri-s*, *camp-ēstri-s*, *agrēstis* = **agr-ēstri-s* par syncope euphonique, d'où *caelēstis*, etc. Le rapport incontestable de *mēnsis* et *sēmēstris* montre que ce suffixe est une amplification du précédent.

VI. Suff. *-gno-* : assez rare, même fonction, *ben-ī-gnu-s*, *abiē-gnu-s* (de sapin), *mal-ī-gnu-s*, etc.⁽²⁾

VII. Suff. *-aster* : rare, nuance péjorative, *patr-aster* (beau-père, mari de la mère), *ole-aster* (olivier sauvage). On le croit de provenance grecque par voie très indirecte⁽³⁾.

VIII. Suff. *-tūt-* : forme des noms abstraits féminins, *vir-tūt-*, *servi-tūt-*, *juven-tūt-*, et à ce titre doit se rattacher plus ou moins étroitement, soit au suff. gréco-latin *-tāt-*, soit au suff. grec *-σύνη*⁽⁴⁾, et peut-être à tous deux. Le type *satūs* est considéré comme inexplicable ; cf. pourtant le type *γέλως* (rire)⁽⁵⁾.

(1) Supra 165.

(2) Il contient probablement la racine **gen* (naître) à l'état réduit avec le suff. *-ō-* (supra 109) : cf. *prīvi-gn-u-s* (beau-fils, fils d'un premier lit), littéralement « né à part ».

(3) *Mém. Soc. Ling.*, V. p. 346.

(4) Cf. supra 164 et 170.

(5) Supra 136.

CHAPITRE III

COMPOSITION.

- (175) Certaines dérivations, on l'a vu, peuvent être des compositions déguisées, en ce sens que le suffixe apparent y dissimule une racine significative; mais il n'y a composition proprement dite que quand plusieurs thèmes, dont chacun à part a gardé sa signification dans la langue, se fondent en un seul mot et s'y déterminent l'un par l'autre: μέγαλο-πολις, *tūci-fer*, *porte-feuille*, *sonnen-schein*, *apple-tree*, etc. Ce procédé, déjà fort développé dans la langue indo-européenne, l'a été bien davantage par le sanscrit classique, dont la faculté de composition est à peu près indéfinie. Le grec au contraire paraît l'avoir restreint, en tant du moins qu'il n'admet guère de composés de plus de deux termes; il l'a pourtant amplifié, en ce qu'il possède toute une classe de composés qui n'appartient qu'à lui seul, ceux à premier terme verbal, ἀγέ-στρατος. En latin les ressources de la composition sont bien moins riches et moins variées qu'en grec; et, si les langues romanes, d'ailleurs très inférieures à cet égard aux langues germaniques, sont pourtant assez bien pourvues de composés d'un certain ordre, c'est en s'ouvrant des voies entièrement neuves et inconnues aux Latins qu'elles les ont presque tous développés⁽¹⁾.

(1) Ce qui domine chez elles, c'est le type du composé à premier terme verbal: fr. *coupe-gorge*, *tirebouchon*; ital. *passatempo*; esp. *mata-moro*, etc., cf. gr. ἀγέ-στρατος.

SECTION I^{re}.

CLASSIFICATION DES COMPOSÉS.

§ 1^{er}. — *Classification morphologique.*

(176) Au point de vue morphologique, on doit distinguer la **composition syntactique** de la **composition asyntactique**.

Cette dernière, la seule véritable, consiste dans l'union de deux thèmes dont le premier se présente sous la forme thématique la plus simple, exactement comme dans la dérivation secondaire, soit *σεμνό-μαυτι-ς auri-fex*, où le premier terme ne diffère pas du thème primaire sur lequel se sont construits les secondaires *σεμνό-τητ- αυρε-υτ-*. Comme la dérivation, cette composition remonte donc, par ses origines les plus lointaines, à l'époque préhistorique et quasi-fabuleuse où le thème nu et sans affixes d'aucune sorte pouvait apparaître dans le langage et jouer le rôle d'un mot dans la proposition. Véritables fossiles linguistiques, ces composés nous présentent, unis et fondus ensemble, une foule d'éléments primitifs que la langue ne connaît plus à l'état isolé.

La composition syntactique, au contraire, n'est que la juxtaposition et l'union sous un seul accent de deux mots dont l'un régit l'autre au cas exigé par les relations habituelles de la syntaxe. Soit, par exemple, les deux mots *Πέλοπος νῆσος*, prononcés avec deux accents distincts : il ne faut qu'un bien léger changement pour les transformer en un mot unique *Πελοπόννησος*⁽¹⁾, où le double *v* dénonce encore l'ancien *σ* du génitif ; et c'est là aussi toute la différence du latin *senātūs cōnsúltum* et *senātūs-cōnsúltum*. Le latin a beaucoup de ces faux composés, *pater-familiās*, *rēspública*, *vēnīre* et *vēnum-īre* (être vendu), *pessúm-dare* (perdre), *manū-missio* (affranchissement), et le

(1) On sait que l'accent unique est essentiellement ce qui fait l'unité du mot. Souvent même ce n'est qu'affaire de graphie.

français n'en manque pas : *œil-de-bœuf*, *arc-en-ciel*, *tête-à-tête*, puis encore *Fête-Dieu*, *Hôtel-Dieu*, *Pont-Oise*, etc., où le dernier terme est un génitif⁽¹⁾. Mais ils foisonnent surtout en grec, où presque tous les cas de la déclinaison leur apportent leur contingent : gén. sg. Διός-κουροι (Castor et Pollux), νεώς-οικοι (chantier naval) ; loc. sg. ὁδοι-πόρο-ς (voyageur), Ἀλκί-νοο-ς (n. pr. homér., cf. la locution homér. ἀλκι πεποιθώς « confiant en sa force »), ἀλι-πλόο-ς (qui navigue sur mer), d'où par analogie le type ἀλι-πόρφυρο-ς (teint en pourpre de mer) ; acc. sg. ὀνομά-κλυτο-ς (célèbre), car il est clair qu'une locution syntactique ὄνομα κλυτός est l'exact équivalent de πόδας ὠκύς ; loc. pl. ὄρεσι-γεν-ής (né dans les monts), ὄρεσι-τροφο-ς (nourri dans les monts), Νηυσι-κίζ (n. pr., le dernier terme de signification indéfinie) ; instr. sg. ou pl. Ἴφι-κράτ-ης, Ἴφι-άνυσσα (n. pr.), où ἴ-φι = *ἴ-φι signifie « avec force », ce mot étant d'ailleurs si peu compris par les Grecs comme une forme casuelle qu'ils en ont tiré un adjectif dérivé (ἴφια μῆλα « brebis grasses ») dès le temps d'Homère ; peut-être encore χαλκή-λατος (forgé en cuivre) = *χαλκῆ ἐλατός (?), διφορήλατος (trainé sur un char), etc., où l'on reconnaît la classe des instrumentaux dits en -ᾶ⁽²⁾.

C'en est assez pour faire voir que la composition syntactique relève en réalité de la syntaxe et que la composition asyntaxique devra seule nous occuper. Toute la question parfois est de savoir si dans un cas donné on a affaire à l'une ou à l'autre : ainsi Ἀλό-νησο-ς semble asyntaxique, mais peut fort bien être une corruption du syntactique Ἀλόνησος, qui existe également ; en sens inverse ὀνομάκλυτος s'explique par le syntactisme, mais peut aussi bien contenir le thème pur à suff. -μη- ὄνο-μα-⁽³⁾, et c'est peut-être à cette différence primitive que se réfèrent les accentuations divergentes ὀνομάκλυτος et ὀνομακλυτός.

(1) *Festa Deī, hospitāle Deī* : au temps où remontent ces mots le nominatif était *Dieux*.

(2) Cf. infra 187, 7.

(3) Cf. supra 115, 3.— Le type latin *triumvir* est curieux : il procède d'une locution syntactique telle que *magistrātus trium virōrum*, d'où l'on a abstrait successivement un nom. pl. *triumvirī* (pour *trēs virī*) et un nom. sg. *triumvir*.

§ 2. — *Classification fonctionnelle.*

(177) Au point de vue de la fonction ou de la signification, on distinguera les **composés** en **copulatifs**, **déterminatifs** et **possessifs**.

I. Le composé **copulatif** est celui où aucun des termes ne détermine l'autre, mais où tous deux, placés en quelque sorte sur la même ligne, gardent en composition le sens et la fonction qu'ils auraient séparément. Cette classe, prodigieusement développée en sanscrit, v. g. duel *Mitrā-varunāu* (Mitra et Varuna), n'a presque pas de représentants en grec : *νοχθ-ήμερον* (nuit et jour), *μυρο-πισσό-κηρο-ς* (onguent fait d'aromates, de poix et de cire)⁽¹⁾. En latin on cite *su-ove-taur-ilia* (sacrifice solennel d'une truie, d'une brebis et d'une génisse).

II. Le composé **déterminatif** est celui qui équivaut comme sens à une locution où l'un des deux termes régirait l'autre à un cas quelconque. À son tour cette classe comprend les composés **attributifs** ou **appositifs**, et ceux de **dépendance**.

1. Dans le composé attributif, le premier terme est l'attribut du second et se mettrait par conséquent au même cas dans une locution syntactique⁽²⁾ : *μεγάλο-πολι-ς, κακο-πάρθενο-ς* (malheureuse jeune fille), *ἀνδρό-παι-ς* (enfant viril), *λογ-χοιδ-ιό-ς* (qui tient du discours et du chant), équivalents exacts de *μεγάλη πόλις, κακή παρθένος, παῖς ἀνήρ*, etc. ; lat. (fort rare) *merī-diē-s* corrompu pour **mediē-diē-s*⁽³⁾, équivalant à *media diēs*.

2. Dans le composé de dépendance, l'un des termes est le

(1) Il y a en outre les composés burlesques forgés par Aristophane, v. g. *Τισαμενοφαινίππους* (n. pr.) « Tisamène et Phénippe », *Acharn.* 603, etc. — *Ἀνδρόγυνος* est appositif, et *κλαυσιγέλως* (risus cum fletu) est composé de dépendance.

(2) C'est le type français *porte-fenêtre, wagon-salon, bleu-vert*, à cela près qu'en français c'est le second terme qui est le déterminant.

(3) La substitution de *r* à *d* vient peut-être d'une ancienne locution locative **merī diē* « en plein jour ».

complément de l'autre et par suite serait à un cas oblique dans une locution syntactique, en tant du moins qu'il pourrait se décliner. Dans cette catégorie on rangera : — a) les composés à premier terme nominal, régi par le second : gr. ἀνδρ-ἀδελφο-ς (beau-frère), ἀνδρείκελος (semblable à l'homme), νωτοφόρος (qui porte sur le dos), ποδωκής (rapide), équivalant respectivement à ἀνδρὸς ἀδελφός, ἀνδρὶ εἰκελος, νώτῳ φορός, πόδας ὠκύς, etc.; lat. *lucifer* = *lūcem ferēns*, *pedi-sequo-s* = *pede sequēns*, *vulnificus*, *malivolus*, *ignivomus*, etc.; — b) les composés à premier terme verbal, régissant le second ⁽¹⁾ (en grec seulement) : ἀγέ-στρατο-ς, φερέ-οικο-ς, δακέ-θυμο-ς = ἄγων στρατόν, φέρων οἶκον, δακῶν θυμόν (mordant le cœur); — c) les composés dont le premier terme est une particule invariable : ἦ négatif, gr. ἄρηκτος, ἀνήκουστος, lat. *insulsus*, *immātūrus*; gr. δύσγνωστος, εἰσοδος, πρόσσος, πάροδος, σύνοδος; lat. *cōsul*, *exsul*, *difficilis*, *perfidus*, etc.

UNIVERSITÄT
BREMEN

III. Dans le composé **possessif** l'un des termes régit également l'autre; mais de plus l'ensemble implique l'existence d'un sujet qui possède la qualité exprimée par le composé. Ainsi, en français un *rouge-gorge* n'est pas simplement une gorge rouge, mais un oiseau qui a la gorge rouge ⁽²⁾; de même, en grec et en latin, *ροδοδάκτυλος*, *capripēs* ne signifient pas « doigt de rose, pied de bouc », mais « qui a des doigts de rose, qui a des pieds de bouc ». Cette catégorie est considérable et comprend : — a) composés à premier terme nominal, ξανθοκόμης, ἐκχτόμυλος, ρινόκερως, *flavicomus*, *centuplex* (qui a cent plis), *anguimanus* (éléphant); — b) composés à particule, εὐγλωττος (qui a la parole facile), δύσφημος (de mauvais augure), ἀμήτωρ (sans mère), δίκρανος (à deux têtes), *concors*, *discors*, *iners*, *bifrōns*, etc.

En principe la fonction des composés n'influe pas sur leur formation. Il faut toutefois remarquer qu'en grec, où en géné-

(1) C'est le type français *tournebroche*, *fainéant*, *pique-assiette*, celui-là même que l'école de Ronsard a, sans succès, tenté de propager (*aime-lyre*, etc.), bien qu'il soit fort commun dans la langue populaire.

(2) Cf. encore *nu-pieds*, *chèvre-pièds* (Ronsard), *Barberousse*, etc. : type fréquent surtout dans les sobriquets d'origine populaire.

ral les composés reculent l'accent le plus loin possible⁽¹⁾, le composés à sens actif sont paroxytons si la pénultième est brève, oxytons si elle est longue : θεοτόκος (mère de Dieu), cf. θεότοκος (fils de Dieu), πυρφόρος, λογογράφος ; ρυθμοποιός, ραψωδός. Cette distinction propre au grec semble en partie hystérogène.

SECTION II.

FORMATION DES COMPOSÉS.

- (178) Un grand principe domine cette matière : il n'y a point de verbes composés. Ce qu'on appelle improprement de ce nom, en grec et en latin, c'est, ou bien la simple juxtaposition de deux éléments, préposition et verbe, dont l'union est si lâche qu'ils peuvent toujours être séparés, que l'augment et le redoublement se glissent perpétuellement entre eux, que dans Homère ou en latin archaïque l'un peut se trouver au début de la proposition et l'autre à la fin, bref, le type bien connu δι-βαίνω *in-veniō* ; ou bien ce sont des verbes dérivés de noms composés : ainsi ἀτυχέω, δυσχερύνω, ἀτιμάω, δρύφακτώ (clôturer en bois), *insāniō* (être fou), *dēmēnō* (rendre fou), *terrificō*, etc., ne sont pas des verbes composés où entrent des simples *τυχέω, *χερύνω, τίμάω, etc., qui d'ailleurs pour la plupart n'existent pas, mais des dérivations verbales tirées, régulièrement ou non, des thèmes nominaux ἀτυχής, δυσχερής, ἄτιμος, δρύφακτος, *insānus*, *dēmēns*, *terrificus*⁽²⁾, et il serait aisé de multiplier ces exemples.

Il suit de là que le dernier terme d'un composé est toujours

(1) La principale exception concerne les adjectifs en -ής, qui au contraire en tant qu'adjectifs sont généralement oxytons, εὐγενής, δυσμενής. Cf. supra 124 et 161.

(2) Ἀτίω (ne pas honorer), si ce n'est un pur barbarisme, est le seul composé verbal de la langue grecque ; encore voit-on bien de quelle analogie il sort, ἀτίω : τίω = ἀτιμάω : τιμάω. De même, en latin, le vb. *ignōscō* (oublier, pardonner) est refait sur *ignōtus*. Quant au type si commun *dēsquāmō* (écailler), *ēdentō*, *expectorō*, etc., il est refait par exemple, sur *sqūama* et le rapport *turba dēturbō* (ce dernier juxtaposé de *dē* et *turbō*).

un thème nominal. Quant au premier, ce peut être un thème nominal, ou une particule invariable, ou en grec seulement un thème verbal. Nous avons à envisager isolément chacun de ces cas.

§ 1^{er}. — *Forme du premier terme.*

(179) I. Le premier terme est un thème nominal. — En principe, on l'a vu, il doit revêtir la forme thématique toute nue, et c'est bien ce qui se produit dans nombre de cas; mais, de même que dans la dérivation certains suffixes se sont surchargés de la finale des thèmes auxquels ils s'ajoutaient, et ont été sous cette nouvelle forme transplantés sur d'autres thèmes auxquels cette finale était étrangère, ainsi dans la composition il était inévitable que telle voyelle, finale ordinaire ou fréquente du premier terme, passât par analogie à des formations où l'étymologie ne saurait la justifier.

C'est essentiellement la voyelle thématique *e/o*, dont on a déjà constaté l'énorme expansion dans la dérivation, qui dans les composés joue ainsi le rôle de voyelle épenthétique ou de liaison. En effet les thèmes en *e/o* sont nombreux dans l'une et l'autre langue, presque autant que tous les autres à la fois: comme premiers termes de composés ils revêtent habituellement la nuance vocalique *o* en grec, *e* (devenu *i*) en latin, *λυκο-κτόνο-ς*, *māgni-ficu-s*⁽¹⁾, et c'est cet *o* grec, cet *i* latin qui s'est étendu par analogie à une foule d'autres thèmes nominaux à finale toute différente, avec d'autant plus de facilité qu'il était en même temps, respectivement dans chacune de ces langues, l'indice du génitif singulier de ces mêmes thèmes, et que le sentiment linguistique traduisait instinctivement *πυρο-κλόπο-ς* (th. *πυρ-*) par *πυρός κλοπέυς* et *pāci-ficu-s* (th. *pāc-*) par *pācis factor*.

Le latin ne connaît pas d'autre voyelle de liaison que son *i*

(1) Le type à voyelle *o* (*u*) *auru-fox* et par imitation *carnu-fox*, d'ailleurs archaïque, ne mérite ici qu'une simple mention. Cf. la formation des noms en *-āt-*, supra 164.

(u). Le grec en a d'autres que l'o, mais beaucoup plus rares. Ainsi quelques thèmes en -z̄, conservant intacte leur finale en composition, v. g. δαφνη-φόρο-ς (qui porte des lauriers), en ont contaminé d'autres thèmes, et l'on a eu, surtout à la faveur de cette loi rythmique qui fait éviter aux Grecs la succession de trois brèves consécutives, les curieux types στεφανη-φόρο-ς (στέφανο-ς, couronne), βλανη-φάγο-ς (βάλανο-ς, gland). ἐκη-βόλο-ς (ἐκός, loin), propagés par les poètes en tant que favorables à la mesure dactylique. Bien moins claire est l'origine de la voyelle de liaison ι dans ἀργί-που-ς (ἀργό-ς, blanc), καλλι-θριξ (καλός ou plutôt *καλλό-ς, beau); mais elle peut avoir été empruntée à des composés syntactiques dont le premier terme était au locatif⁽¹⁾.

Il reste à préciser ces notions générales en les vérifiant dans les cas les plus intéressants de composition, classés selon la nature du thème nominal qui joue le rôle de premier terme.

1. Les thèmes-racines montrent rarement la racine pure, gr. ἀ-πλό-ς = *ση-πλό-ς (rac. *sem, un), ἀ-πξ, ἀ-δεφό-ς (de même matrice, frère utérin), πυρ-φόρο-ς, ποδ-ήνεμο-ς, lat. *simplex* = *sem-plec-s, sin-cēru-s⁽²⁾, os-cen (oiseau dont le chant est un présage), sōl-stiliu-m : presque toujours avec voyelle, πυρο-λαβι(δ)-ς (pincette), ποδο-στοάβη (étrave), χειρο-θήκη (gant), luci-fugu-s, vōci-ferātō, οὐ-ficiu-m, etc.

2. Finale en e/o. — Le thème parfaitement pur, mais différemment d'une langue à l'autre : gr. ἵππο-μαχίξ, ταυρό-μορφο-ς, μακρό-χειρ; lat. *armi-ger*, *tardi-gradu-s*, *solli-pēs* (qui a le sabot tout d'une pièce); sauf en grec les types βλανηφάγος et ἀργίπους; sauf aussi, naturellement, le cas où la voyelle thématique s'élide contre la voyelle initiale du second terme, gr. ἵππο-γρο-ς (cheval sauvage), ὕμνο-φδιξ⁽³⁾, lat. *equ-it-* (cavalier), *soll-emni-s*, etc.

(1) L'α bref qui apparaît dans la composition des numéraux, πεντά-πολι-ς, ἐξά-πους, ὀκτα-δάκτυλο-ς, vient de l'analogie de ἐπτα-, ἔνεα-, δεκα-, réguliers (δέκα = decem = *dékē).

(2) Probablement « d'une seule pièce » (cf. *cre-āre*), puis « pur ». Cf. aussi gr. μῶνυξ (solipède) = *σμ-ῶνυχ-ς (qui n'a qu'un ongle).

(3) Contracté dans κακοῦργος = *κακό-εργο-ς et autres, d'où par analogie πανούργος (th. πάντ-).

3. Finale en *ā*. — Parfois en grec le thème pur, ἀγγελιᾶ-φόρος (messenger), νεφελη-γερέτα (assembleur de nuages, ἀγείρω); mais le plus souvent en grec et toujours en latin l'*ā* est remplacé par la voyelle commune de liaison, χωρο-γράφος (topographe), ὥρο-λόγιον (horloge), φωνό-μιμος (imitant la voix), *spīci-fer*, *spīni-ger*, *vēli-volu-s*, *tībī-cen* = **tībīē-cen* (*tībīā canēns*), etc.⁽¹⁾,

4. Finale en *i*. — Le thème pur quelquefois en grec, πολι-πόρθος (dévastateur de villes), toujours en latin : *au-cep-s*, *au-guriu-m*, *au-spiciu-m*, etc., syncopés pour *avi-cep-s*, etc. ; *ūpiliō* (berger) = **ou-piliō* syncopé pour *ovi-*; *īgni-vomu-s*, d'où par imitation *lapi-cīda* (th. *lapid-*); *monti-vagu-s*, *ponti-fex*, etc. En grec : avec voyelle *o*, πολιο-φυλακ-έω (garder la ville), οἰο-πόλο-ς (berger); avec voyelle *ā*, πολιᾶ-νόμο-ς (gouverneur de ville).

5. Finale en *u*. — Thème pur dans ναυ-κρατής (puissant sur mer), βου-γενής, δου-τόμος, δακρυ-ροσο-ς (baigné de larmes), *nau-fragiu-m*, *bū-bulcu-s* (corrompu pour **bū-bulcu-s* = **bou-fulco-s*, cf. *fulcire*, soutenir, nourrir), *su-bulcu-s*, *manū-briu-m* (manche, poignée⁽²⁾), etc. Voyelle *o* surajoutée dans δρουο-πυγής (charpenté), δακρυο-ποιός (lamentable), ιχθυο-φάγο-ς, etc. En latin *i* remplace *u* dans *mani-putu-s* (*manus plēna*), *frūcti-fer*, *corniger*, *arquitēnēs*, etc.

6. Finale en *s*. — Les thèmes en *-os-* (*-es-*) apparaissent sous quatre aspects principaux : — a) en grec, thème pur, ἀνεσ-φόρος (qui porte des fleurs), σακεσ-πάλο-ς (qui agite son bouclier); — b) en latin, voyelle *i* surajoutée (rare), *veneri-vagu-s* (débauché), *honōri-ficu-s*, etc. ; — c) en grec, voyelle *ā* surajoutée, βελετη-φόρος (portant des javelots), ou remplaçant le suffixe *-εσ-*, ξιφη-φόρος (armé d'un glaive); — d) voyelle *o* en grec, *i* en latin substituée à ce même suffixe, ἀνο-λόγο-ς (qui cueille des fleurs), ψευδό-μαρτυς (faux témoin), ἀληθό-μαντι-ς

(1) L'existence de doublets tels que *χώρā* *χώρος*, *spīca* *spīcum* a naturellement facilité ce procédé, qui nous est encore familier, puisque nous forgeons des mots tels que *phono-grapho*, *gralli-pēdo*, etc.

(2) Le second terme est très probablement la rac. **bher* (porter) réduite avec suff. *-io-*.

(prophète véridique), *mūni-ficentia*, *volni-ficu-s*, *opi-few* (th. *op-os-*), *terri-ficu-s*, etc.

7. Finale en *μη*. — Trois types : — a) le thème pur, *ὀνομά-κλυτο-ς*, *nōmen-clātor* ; — b) en grec le thème des cas obliques avec voyelle *ο*, *ὀνοματο-θέτης*, *σωματο-εἰδής* ; — c) la voyelle substituée à la finale *η*, *αἰμο-βαφής* (baigné de sang), *homi-cīda*.

8. Finale nasale. — Habituellement l'épenthèse *χθονό-πις* (fils de la terre), *λιμενο-φύλαξ* (gardien de port) ; parfois la syncope analogique, *ἀκμό-θετο-ν* (socle de l'enclume, th. *ἄκ-μον-*).

9. Finale liquide. — L'épenthèse avec la forme des cas obliques dans *πατρο-κτόνο-ς* et *parricīda* (corrompu pour *patri-cīda*).

10. Finale explosive. — Formes très diverses en grec : — *αἰόλος* (chevrier) = **αἰγ-πόλο-ς*, *μελί-φθογγο-ς* ; — *γηρο-βαρής* (accablé de vieillesse) ; — *ἀσπιδη-φόρο-ς* (armé d'un bouclier), *λαμπαδη-δρόμο-ς* (qui fait la course des torches) ; — enfin et surtout *ἀσπιδο-πηγός* (fabricant de boucliers), *κορακό-φωνο-ς*, *κερατο-φόρο-ς*, *κρεῖτο-βόρο-ς* (carnivore), *ὕδατο-τρεφής* (qui vit dans l'eau)⁽¹⁾, etc. — Lat. *lacti-fer*, *lapidi-cīda*.

II. Le premier terme est une particule invariable. — Ce cas très simple n'exige aucun éclaircissement.

(180) III. Le premier terme est un thème verbal. — Le grec a deux sortes de composés à premier terme verbal, les asigmatiques, type *φερέ-οικο-ς* (qui porte sa maison), et les sigmatiques, type *φρεσί-μβροτο-ς* (qui éclaire les hommes). Il est assez difficile de préciser rigoureusement l'origine de ces formations spéciales au grec. La forme des composés asigmatiques y dénonce surtout l'influence de locutions exclamatives qui sont, par l'effet de l'habitude, devenues des sobriquets, puis des noms, soit *φέρε οἶκον* (porte ta maison!), interjection adressée à la tortue⁽²⁾ ; mais les composés à premier terme nominal y récla-

(1) Le thème *ὕδατ-* en composition prend habituellement la forme *ὕδρο-* qui doit remonter à un thème d'adjectif en *-ρός*, cf. *ὑδρος ὑδρᾶ* (hydre).

(2) Sur les composés verbaux par l'impératif, cf. pour la langue française A. Darmesteter, *Mots composés*, p. 148.

ment également un rôle, en ce sens qu'un mot tel que φιλο-κίνδυνος, qui est originairement un composé possessif nominal et signifie « à qui le danger est cher », a été traduit « qui aime le danger », et a ainsi donné naissance à ces innombrables composés par φιλο-, μίσο-, τίμο-, etc., où l'on croit reconnaître les verbes φιλῶ, μίσῶ, τίμῶ⁽¹⁾. Quant aux composés sigmatiques, ce sont à coup sûr des possessifs nominaux, et στρεψί-κερω-ς, par exemple, a pu signifier originairement « qui a les cornes en état de torsion »; mais on a inconsciemment traduit par στρεψῆς τὰ κέρα « qui tord ses cornes » et sur de pareils modèles formé une infinie multitude de composés dont le premier terme semble un thème d'aoriste sigmatique.

Fidèles à leurs origines, ces deux genres de composés montrent presque toujours leur voyelle étymologique, les asigmatiques un ε, les sigmatiques un ι : ἐχέ-φρων (sensé), μενε-πτόλεμος (brave à la guerre), ἀρχέ-λαός (qui commande le peuple); παυσί-κακος (qui fait cesser les maux), εύρεσι-επής (à la parole facile), ἐλκεσί-πεπλος (à la robe traînante). Toutefois l'influence des composés de thèmes nominaux introduit sporadiquement dans les uns et les autres la voyelle ο : λειπο-ναύτη-ς (matelot déserteur), λιπό-φθογγος (sans voix), φυγο-πτόλεμος (lâche); μίξο-βάρβαρος (semi-barbare), δειψο-κίνδυνος (aventureux). De plus, par analogie réciproque, on trouve (très rarement) l'ε dans les sigmatiques, περσε-πόλις (qui ravage les villes), et l'ι dans les asigmatiques, ἀρχι-θάλασσο-ς (qui gouverne la mer), ἀρχι-θέωρο-ς⁽²⁾ (chef des théores), ληθί-φθογγος (qui fait perdre la parole), τερπικέρυκος = *τερπε-κέρυκος (fulmina torquens), etc.

§ 2. — *Forme du dernier terme.*

- (181) En général, quand la finale du dernier terme est vocalique, elle ne change pas en composition grecque, à cela près toute-

(1) De même en français *crime de lèse-majesté* = *crimen laesae majestatis*, où *lèse* est un participe féminin : on y voit la 3^e pers. du sg. du présent de *lérer*, et l'on forme de même *lèse-entendement*, etc.

(2) Il se pourrait bien que cet ἀρχι- si fréquent fût, comme ἀλκι, le locatif d'un thème nominal disparu. Cf. supra 176.

fois que, si le composé est adjectif, elle s'accommode nécessairement aux changements de genre qu'il est susceptible de subir : θάνατος ἀ-θάνατος (η ο-ν⁽¹⁾), φλοῖσθος πολύ-φλοῖσθος (ο-ν) ; κομή ξυνο-κόμη-ς et aussi ξυνό-κομο-ς, κεφαλή πολυ-κέφαλο-ς ; πόλι-ς περσέ-πολι-ς ; δάκρυ πολύ-δάκρυ-ς. En latin on a de même *flavi-comu-s*, et *angui-manu-s* (a u-m) se décline comme un thème en o ; mais ordinairement le dernier terme latin échange sa finale contre un i pour devenir adjectif, d'où le type si commun *rēmu-s tri-rēmi-s*, *clivo-s dē-clivi-s*, *amnu-s (annus) soll-emni-s*⁽²⁾, *forma in-formi-s*, *norma ab-normi-s*, *anima sēmi-animi-s*, etc

Quand la finale est consonnantique, le dernier terme peut ne subir aucun changement, et c'est le cas ordinaire en latin : *sim-plec-s*, *prae-cep-s*, *opi-fec-s*, *capri-pēs*, *bi-dēn-s*, *quadri-frōn-s*, etc. Mais en grec le traitement est beaucoup plus varié.

— 1° Aucun changement : τρι-πους, σύ-ζυγ-ς (compagnon de joug), χῆθ-οπ-ς (noir), εὖ-ωπ-ς (beau), καλλι-θροῖς, πολύ-χειρ. — 2° Passage à la déclinaison en ο par l'addition d'un ο : σύ-ζυγο-ς⁽³⁾, καλλι-τροίχο-ς, πολύ-χειρο-ς, ὀ-πατο-ς (consanguin)⁽⁴⁾. — 3° Passage à la déclinaison en ο par substitution de l'α à la voyellerégulière du thème : τρι-πο-ς (α-ν), Πολυ-βο-ς (n. pr., riche en bœufs), Πάτρο-κλο-ς (n. pr.) pour Πατροκλέης = *Πατρο-κλέης (κλέ(ς)-ος, gloire), ὀμ-χιμο-ς (consanguin, χίμα). — 4° Passage à la déclinaison masculine en ᾱ- (gén. ου) : ἀλλο-πόδη-ς (aux pieds rapides comme la tempête). — 5° Addition ou substitution de la finale adjective -έσ⁽⁵⁾ : ὕδατο-τροφής, πολυ-κλαδής (qui a beaucoup de branches), θεο-φύλης (cher aux dieux), ὑπερη-φανής (orgueilleux), etc.

Outre ces changements il faut encore remarquer deux particularités de la langue grecque. La première est l'allongement

(1) On sait que l'usage de la langue grecque proscriit en général le féminin de ces adjectifs composés et le remplace par le masculin.

(2) Proprement « qui vaut pour l'année entière » et par suite ne se fait qu'une fois l'an.

(3) Mais ici le mot ζυγός peut bien être en cause.

(4) La voyelle ὀ, étymologiquement obscure, a le sens de ἀ- copulatif.

(5) Ce cas est fort commun : cf. supra 161.

fréquent de l'initiale du dernier terme, ποδ-ήνεμο-ς⁽¹⁾, άν-ήνεμο-ς δυσ-ώνυμο-ς, τρι-ώβολο-ν. etc. Cet allongement, justifié dans les exemples ci-dessus par une succession de brèves, s'est étendu analogiquement à une foule d'autres cas où cette explication fait défaut : άν-ήκεστο-ς (incurable), άν-ήκουστο-ς (inouï), εϋ-ήνωρ (brave), άμφ-ήκως (à deux tranchants), αιγ-ώνυξ (chèvre-pieds), etc. L'autre phénomène, non moins fréquent, c'est l'apophonie déjà signalée qui fait passer la syllabe finale du dernier terme : soit du degré réduit au degré fléchi, v. g. αιμα = *αι-μη et ομαίμων (consanguin), κτημα (propriété) et εϋ-κτημων (riche); soit du degré normal au degré fléchi, φρήν ἄ-φρων ἐχέ-φρων, πατήρ ἄ-πάτωρ πατρο-πάτωρ (aïeul paternel), μήτηρ δυσ-μήτωρ (de mauvaise mère), mais δυσ-μήτηρ subst. (mauvaise mère), et la locution μήτηρ ἀμήτωρ (mère dénaturée); soit enfin inversement du degré fléchi au degré normal, αἰδώς άν-αἰδής, γένος εϋ-γενής, κράτος Σω-κράτης, etc.⁽²⁾. Le latin répond à ce dernier cas par l'unique exemple *genus de-gener*.

Il ne semble pas douteux que l'apophonie et l'allongement n'aient été subsidiairement utilisés par les Grecs pour différencier les composés possessifs des déterminatifs, et la plupart des exemples précédents en font foi; mais d'assez nombreuses confusions ont compromis la valeur de ce critérium d'ailleurs artificiel.

(1) Cf. le même allongement dans ἡνεμέεις (venteux), dans ἀθάνατος (prononcé sans doute ἀτθάνατος), et autres cas où se seraient rencontrées trois brèves de suite.

(2) Mais il ne faut pas faire rentrer dans le cas de l'apophonie le type κέρασ αἰπύ-κερωσ (aux cornes élancées), où -κερωσ n'est, comme au génitif κέρωσ, qu'un substitut de -κέρωσ. cf. le doublet poétique εϋ-κέρωσ, et supra 129. Quant à l'accentuation, qui semble contredire cette étymologie, elle est sans doute analogue de celle du type εϋγεωσ (fertile) = *εϋ-γηο-ς, où l'ω vient d'une métathèse de quantité. V. supra 81 i. n. De même au premier terme κρωφάγος s'explique par *κρεωσ-γάγος.

TROISIÈME PARTIE.

MORPHOLOGIE.

(182) La **Morphologie** est l'**étude des formes du langage**, c'est-à-dire des modifications désinentielles que subissent les thèmes nominaux et verbaux pour devenir des noms et des verbes susceptibles de jouer un rôle dans l'ensemble de la proposition.

Prise dans un sens très large, la morphologie pourrait également comprendre l'étymologie, qui vient d'être étudiée; et même il semblerait au premier abord que la formation d'un temps tel que $\lambda\epsilon\chi\text{-}\theta\acute{\eta}\text{-}\sigma\omicron\text{-}$ rentrât dans la conjugaison au même titre que l'affixation à ce thème des désinences $\text{-}\mu\alpha\iota$, $\text{*}\text{-}\sigma\alpha\iota$, $\text{-}\tau\alpha\iota$, etc. Mais il a paru préférable de réserver le nom de morphologie à l'étude des désinences, afin de tracer aussi nette que possible la ligne de démarcation entre la formation des thèmes et la flexion des mots, et d'insister sur cette vérité élémentaire et trop souvent méconnue, que $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omicron\text{-}$ et $\lambda\epsilon\chi\text{-}\theta\acute{\eta}\text{-}\sigma\omicron\text{-}$, par exemple, sont de leur côté des types aussi distincts, aussi parfaitement indépendants l'un de l'autre que peuvent l'être du leur $\lambda\acute{\omicron}\gamma\text{-}\omicron\text{-}$ et $\text{*}\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\tau\iota\text{-}$ ($\lambda\acute{\epsilon}\xi\iota\varsigma$). La morphologie se réduit donc pour nous à la déclinaison et à la partie de la conjugaison qui concerne exclusivement les désinences personnelles.

Les **désinences, casuelles** ou **de déclinaison, personnelles** ou **de conjugaison**, apparaissent dans la langue comme le complément obligé des thèmes nominaux ou verbaux auxquels elles s'attachent. Il est bien rare, on l'a vu, que la

racine pure et sans affixe puisse faire fonction de thème ; mais il est encore plus rare que le thème nu et sans désinence joue le rôle de nom ou de verbe⁽¹⁾. Bref le thème est presque une abstraction, tout comme la racine, ce qui d'ailleurs n'infirmes en rien la légitimité de la morphologie. Car, à tout prendre, le mot lui-même n'en est-il pas une ? L'homme pense et s'exprime par phrases, et non par mots isolés.

Ici se pose une question préjudicielle : comment est-il possible de concevoir qu'une simple terminaison, presque toujours monosyllabique, souvent réduite à une seule consonne, parfois invisible à tout autre œil que celui du linguiste, ajoutée à un thème nominal ou verbal, ait la vertu d'y introduire une modalité plus ou moins compliquée, singulier ou pluriel, sujet ou complément, 1^{re}, 2^e ou 3^e personne, etc. ? C'est ce que peuvent, sinon nous apprendre, au moins nous faire entrevoir, les langues dites isolantes ou agglutinantes, dans lesquelles les éléments de relation n'en sont point encore arrivés à faire corps avec les éléments significatifs. En chinois, par exemple, le pluriel en principe ne diffère pas du singulier ; mais, dans les cas où il est absolument indispensable de préciser le concept de pluralité, on peut le faire en postposant au nom un autre nom qui a le sens de « foule » ou d' « universalité », soit *thing tsé kiâi* = *juvenis filius multitudo* signifiant « les adolescents ». Que *kiâi*, en tant que mot isolé, vienne à tomber en désuétude, l'histoire seule du langage pourra rendre raison de la fonction plurale attachée à l'affixe. De même, certaines langues finnoises ont encore un mot *veli* (ami, compagnon), que le hongrois, langue de même famille, a complètement perdu ; mais le hongrois a gardé dans sa déclinaison un affixe *-vel* avec sens comitatif ou instrumental, v. g. *kö-vel* = *lapis-comes* « avec la pierre ». Or, en vertu de la loi d'harmonie vocalique, qui exige l'assimilation partielle de la voyelle du suffixe à celle du thème, cette syllabe *-vel* devient souvent *-val*, *atyá-val* (avec le père) ; en vertu d'une autre loi, le *v* s'assimile à la consonne

(1) Le thème nominal n'apparaît guère pur de tout alliage qu'au vocatif du sg., *ἑπ-ε equ-e* ; le thème verbal, qu'à la 2^e pers. du sg. de l'impératif, *λέγ-ε leg-e* (L'impératif est le vocatif du verbe).

finale du thème, *kert-tel* (avec le jardin), *kert-ek-kel* (avec les jardins), *ház-zal* (avec la maison), *atyá-m-mal* (avec mon père), etc. A travers tous ces changements le primitif *veli* est devenu méconnaissable, et, si ce mot n'eût été conservé quelque part, tout l'effort de l'analyste serait impuissant à le restituer.

A plus forte raison, de pareilles restitutions sont-elles ardues et chanceuses dans nos langues où l'affixe s'est réduit à sa plus simple expression. On en peut tenter : on peut, par exemple, voir dans l'-s final du nom. sg. un ancien démonstratif **so*, qui a donné au grec son article ὁ, rapprocher le gén. sg. δῆμοιο (du peuple) = *δῆμ-ο-σyo de l'adj. δημόσιος (populaire) = *δῆμ-ο-τι-ο-ς, qui a le même sens et à peu près la même forme, reconnaître dans les indices -*m* et -*t* de 1^{re} et 3^e pers. du sg. des verbes les restes informes du thème **me-* (moi) et du démonstratif **to-* (il, cf. l'article grec). Mais ce sont là des jeux d'esprit presque inutiles, et qui, poussés plus loin, deviendraient dangereux : toutes les tentatives faites pour expliquer l'-*es* du nom. pl. par une sorte de redoublement de l' -*s* démonstratif du nom. sg., le passif latin par une affixation du pronom réfléchi (*feror* = **ferō sē*), le médiopassif grec par un redoublement à sens réfléchi de la finale pronominale (φέρομαι = *φέρ-ο-μᾶ-μι, *φέρεσσι = *φέρ-ε-σα-σι, etc.), se sont brisées contre d'insurmontables obstacles phonétiques, et l'on voudrait pouvoir espérer qu'elles ne se renouvelleront plus. Aussi bien elles engageaient la science du langage dans une voie sans issue. La plupart des erreurs de la science, dans tous les ordres, viennent de ce qu'elle se croit tenue d'expliquer ce qu'elle n'a charge que de constater.

- (183) D'ailleurs, à supposer même que les langues indo-européennes parussent avoir conservé tous leurs affixes casuels et personnels à l'état de mots isolés, le rapprochement des uns et des autres en serait-il beaucoup plus légitime ? Il est permis d'en douter ; car il méconnaîtrait souvent ce facteur de premier ordre, l'association des idées, l'**analogie grammaticale**, dont l'influence n'est pas moindre dans ce domaine que dans celui de la dérivation⁽¹⁾. Comme les mots, en effet, les

(1) Cf. supra 83.

formes de déclinaison et de conjugaison se classent dans notre esprit par arrangements sériaire, où les catégories conçues à tort ou à raison comme identiques au point de vue logique tendent constamment à s'identifier par la forme : dès lors un suffixe qui nous apparaît partout semblable à lui-même n'est peut-être tel que pour avoir été abstrait jadis de quelques mots et transporté ensuite à tous les autres⁽¹⁾. Bien plus, si la langue contient le suffixe en tant que mot isolé, il se peut que le mot isolé ait été abstrait du suffixe, et non le suffixe dégradé et corrompu du mot isolé⁽²⁾. Le cas est assez rare, mais non pas sans exemple⁽³⁾.

Envisageons, dans un domaine qui nous est familier, cette action incessante de l'analogie. On connaît la règle dite de l's en ancien français : nom. *li chevaux*, acc. *le cheval*. L'alternance est normale dans tous les mots de la 2^e déclinaison latine ; mais elle est naturellement étrangère à des types tels que : nom. *li père* = *ille pater*, acc. *le père* = *illum patrem*. Aussi la très vieille langue ne connaît-elle que le nom. sg. *li père* ; mais peu à peu l's de la déclinaison voisine, envisagé à tort comme l'indice nécessaire du nom. sg., fait son chemin dans celle-ci, et à un moment donné de l'histoire de la langue (XIII^e siècle) on ne trouve plus que la forme contaminée, *li pères*, *li lérres*, *li empereres*.

Ainsi dans les verbes. A la 3^e conjugaison latine les formes de 2^e pers. du plur. telles que *trahitis*, *cúrritis* appelleraient en français les corrélatives *vous *traites*, *vous *queúrtes*, etc.

(1) A voir les formes d'impératif *leg-i-tō leg-u-ntō* (gr. $\varphi\epsilon\rho\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\tau\omega$ $\varphi\epsilon\rho\text{-}\acute{\omicron}\text{-}\nu\tau\omega\nu$), qui ne croirait que *-tō -ntō* sont des affixes de 3^e pers. contenant, comme *-ti -nti* à l'indicatif, un thème démonstratif effacé ? Il n'en est rien pourtant : *legitō* est probablement une forme nominale. et *leguntō* est refait sur *legitō* et sur le rapport *legit legunt*.

(2) C'est ce que soutiennent les linguistes selon lesquels les désinences personnelles, détachées et abstraites du thème conjugué, sont devenues les pronoms personnels (théorie dite de l'adaptation, cf. Sayce, pp. xvi sq., 117 sq., etc.)

(3) En français « un recueil d'ana » : *ana* est simplement la terminaison des mots *Voltaireana*, *Bolceana*, *Hueliana*, par lesquels on désigne de pareils recueils. Cf. A. Darmesteter, *Mots nouveaux*, p. 229, et plus récemment *Bull. Soc. Ling.*, VI, p. cxxxv.

Mais de celles-ci il n'y a plus d'autres vestiges que les deux formes isolées *vous faites*, *vous dites*, lesquelles même ont disparu du langage populaire. Partout ailleurs (*vous trayéz*, *vous couréz*) s'est glissée une désinence *-ez*, qui, régulière à la 1^{re} conjugaison seulement, *vous améz* = *amátis*, a insensiblement envahi les trois autres.

Que de pareils faits se soient produits dès la période indo-européenne, c'est ce dont il est aussi impossible de douter qu'il est difficile de le démontrer. Qu'ils fourmillent dans la déclinaison et la conjugaison grecques et latines, c'est ce qui se dégagera des pages qui vont suivre.



I. — DÉCLINAISON.

(184) La **déclinaison** est la modification désinentielle des thèmes nominaux, répondant aux trois catégories grammaticales du **genre**, du **nombre** et du **cas**, distinctives de ces thèmes.

L'indo-européen avait trois **genres**, **masculin**, **féminin**, **neutre**, que le grec et le latin ont fidèlement conservés.

Il avait également trois **nombre**s : **singulier**, **pluriel** et **duel**. Mais le duel y était sans doute déjà réduit à trois formes casuelles, comme en sanscrit, quatre au plus. La plupart de ses descendants l'ont perdu et n'en présentent plus que des vestiges presque effacés. Le latin est dans ce cas. En grec même, où il semble s'être maintenu, on sait que des dialectes entiers, notamment le lesbien, n'en connaissent plus l'usage, et que dans la langue classique l'emploi en est à peu près facultatif, alternant avec celui du pluriel⁽¹⁾.

Quant aux **relations casuelles**, autant qu'on peut le conjecturer par les langues issues, l'indo-européen, au moment de la séparation, en devait distinguer au moins huit, à savoir : **nominatif**, ou nom de l'agent ; **vocatif**, simple interjection⁽²⁾ ; **accusatif**, qu'on pourrait plus exactement nommer **illatif**, indiquant la tendance vers l'objet ; **ablatif** (tendance à s'éloigner de l'objet) ; **instrumental** ou **comitatif** (accompagne-

(1) Dans Homère l'accord du duel avec le pluriel (τῶ δ' αὐτῶ μάρτυροι ἔστων A 338 — μήχει παιδε φίλω πολεμίζετε μηδὲ μάχεσθον H 279) est un fait assez fréquent.

(2) Le vocatif n'est pas à proprement parler un cas, puisqu'il ne se construit en relation logique avec aucun autre terme de la proposition.

ment); **datif** (attribution à); **locatif** (situation dans); **génitif** enfin, qu'il serait plus exact d'appeler **possessif**, à raison de sa fonction essentielle et primitive⁽¹⁾. A chacune de ces relations correspondaient en général plusieurs désinences, qui se sont presque toutes maintenues en grec et en latin, bien que nominativement le grec n'ait que cinq cas, et le latin que six.

Ces désinences peuvent s'adjoindre au thème sans le modifier. C'est en général le cas, du moins en grec et en latin⁽²⁾, pour la déclinaison dite parisyllabique, qu'il y a lieu dès lors de traiter isolément et la première, non-seulement parce qu'elle est la plus simple, mais encore parce qu'elle a sur bien des points contaminé analogiquement la déclinaison dite imparisyllabique⁽³⁾ et en a au contraire fort peu subi l'influence. Dans cette dernière, qui a parfois conservé, parfois très capricieusement modifié l'apophonie primitive de ses thèmes, il faut étudier successivement, d'une part les désinences, de l'autre les changements qu'impose au thème l'affixation de ces désinences. Enfin la déclinaison pronominale, d'une nature toute spéciale, diffère encore plus de celle des noms proprement dits que ne diffèrent l'une de l'autre les deux déclinaisons nominales, et exige un chapitre séparé. Telle est la division de notre étude.

(1) Ou mieux encore adnominal, parce qu'en principe il ne peut être régi que par un nom dont il complète le sens.

(2) En indo-européen primitif toutes les déclinaisons devaient être plus ou moins apophoniques.

(3) Cette terminologie est malheureusement bien peu exacte; car il n'y a pas plus de syllabes dans γένους ou *nūbis* que dans γένος ou *nūbēs*, et inversement il y en a plus dans θεῶτο et *doōrum* que dans θεός et *dous*. On a cru devoir pourtant s'y tenir, parce qu'elle est commode et consacrée par l'usage. Le tout est de ne pas la prendre à la lettre.

CHAPITRE I^{er}.

DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE

- (185) On comprendra sous cette désignation la 1^{re} et la 2^e déclinaison grecque, la 1^{re}, la 2^e et la 5^e déclinaison latine, sauf à substituer à ce classement tout empirique la distinction systématique des thèmes à finale *o/e*, à finale \bar{a} et à finale \bar{i} .



- (186) Les thèmes à finale *o-* sont en très grande majorité masculins ou neutres. Pourtant les féminins n'y sont pas rares, soit parmi les noms, *νήσο-ς*, *ἀμπέλο-ς*, *populu-s*, *alvo-s*, soit surtout, en grec seulement, parmi les adjectifs auxquels l'usage refuse la flexion féminine en *η*, *εὐώνυμο-ς*, *ἐργάσιμο-ς*, etc. Le genre, au surplus, n'influe pas sur la déclinaison, sauf deux formes spéciales au neutre.

§ 1^{er}. — Masculins et féminins.

- (187) I. Singulier. — 1. Nominatif : l'indice est *-s* en grec et en latin, *ἵππο-ς*, *equō-s*, sans difficulté.
2. Vocatif : le thème pur à voyelle *e*, *ἵππε*, *equē*, seule trace nettement visible d'une ancienne apophonie qu'ait conservée cette déclinaison. La similitude constante du nominatif et du vocatif au pluriel de tous les noms et même au singulier d'autres déclinaisons a amené, ici aussi, l'emploi très

fréquent du nominatif en fonction de vocatif, gr. ὦ φίλος, lat. *da meus ocellus*⁽¹⁾, et même certains noms, θεός-ς, *deu-s*, manquent absolument de vocatif dans la bonne langue.

3. Accusatif : *-m*, d'où gr. *-ν*, lat. *-m*, sans difficulté, ἴππο-ν, *equō-m*, archaïquement sans *m*, οἶνο.

4. Ablatif 1^{er}. — La désinence de cet ablatif était un *d* précédé d'une voyelle dont il n'est pas aisé de préciser la nature, vraisemblablement **-ēd*. Mais la voyelle importe peu ici, puisque dès la période proethnique elle s'était contractée avec la voyelle finale du thème. Cette dernière étant un *ō*, la contraction a dû donner **ἴππωδ*, *equōd*. En latin cet ablatif s'est maintenu, en perdant régulièrement son *d* final, qu'on ne lit plus que dans les anciennes inscriptions⁽²⁾. En grec il a disparu de la déclinaison, mais on le retrouve sous forme d'adverbe dans οὔτω, ἄνω, κάτω, ἀνωτέρω, etc., et surtout, avec un *ς* final d'origine peu précise⁽³⁾, dans les nombreux adverbes tirés d'adjectifs en *-ς*, οὔτως (doublet de οὔτω), σοφῶς, καλῶς, κοῦφῶς, etc. Adverbial aussi en latin dans *certō*, *oīō*⁽⁴⁾.

Il se pourrait que cette désinence **-ēd* admit aussi devant elle la voyelle thématique *e* : dans ce cas, la contraction du groupe eût donné la longue *ē*, qu'on ne trouve qu'en latin, mais prodigieusement répandue, puisqu'elle y répond pour la formation des adverbes à la finale *-ōs*, du grec : *certē* = **certēd*, *facilimēd*⁽⁵⁾, *probē*, *doctē*, *benē*, *malē*, etc.

5. Ablatif 2^e. — L'ablatif sanscrit *ācāvāt*, qui répond à *equōd*, peut toujours être remplacé par un ablatif *ācava-tas*, dont la désinence se retrouve plus pure en grec et en latin sous la forme *-tos*. Mais le latin seul l'adjoint à quelques thèmes en *-o-*, *funditus* = **funde-tos* (de fond en comble), *peni-tus* (à fond, cf. *penu-s*, nomin., dont le sens a dû se modifier). En grec on

(1) Δ 189 ; γ 375. — Plaut. *Asin.* 657 (Ussing).

(2) Supra 65.

(3) Cf. pourtant supra 65 i. n.

(4) Supra 77 C.

(5) Sénatusconsulte des Bacchanales. — Toutefois l'osque *amprufid* = *improbē*, dont la finale rappelle celle des ablatifs de 3^e décl. *marīd*, *airīd* = *aere*, a fait penser à une intrusion des formes de la 3^e décl. dans le domaine de la 1^{re}. La conjecture portée au texte paraît plus probable.

ne la retrouve plus que dans quelques adverbes, ἐν-τός = *in-tus*, ἐκ-τός, qui sont si peu compris comme des ablatifs qu'on y greffe une nouvelle terminaison d'ablatif, d'où le type à cumul ἐν-τοσ-θεν (aussi ἐκ-το-θεν, i 239).

6. Ablatif 3^e. — Cette dernière désinence d'ablatif (sk. *-dhas*) se présente en latin et en grec sous la double forme *-de* et *-θεν*, dont à son tour la forme *-θζ* = **θη* paraît être un doublet réduit (cf. les adverbes ἐν-θα et ἐν-θεν, lat. *in-de* = **ἐν-θε*). Le latin n'a point gardé cet affixe dans sa déclinaison et n'a que les deux types adverbiaux *inde* et *unde*. En grec au contraire, et surtout dans la langue homérique, les ablatifs en *-θεν* sont extraordinairement nombreux et fréquents : noms communs, ἀγρός-θεν, οἶκος-θεν, θεός-θεν, οὐρανός-θεν ; noms propres, Διός-θεν, Κορινθός-θεν ; pronoms, πό-θεν, ὄ-θεν, ἄλλο-θεν, αὐτό-θεν. Ces dernières formations se sont maintenues dans l'usage classique.

7. Instrumental 1^{er}. — La finale de ce cas était certainement un *-a*, long ou bref, il n'importe ici, car la contraction de cette voyelle avec la finale vocalique du thème avait dû donner naissance à un *-ā* indo-européen, qu'on retrouve dans les formes doriennes πᾶ (= **qe-a* ou **qo-a*, par où ?), αὐτᾶ (par ici), ἄλλᾶ (d'autre part), etc., ion. κῆ, att. πῆ, ἄλλη, πεζῆ (à pied, instrum. de πεζός, pédestre), διχῆ (doublement), πανταχῆ (de toutes parts), ἡσυχῆ (paisiblement), etc. Il est vrai que ces formes, extrêmement communes, sont ordinairement écrites πῆ, ἄλλη, etc., et passent pour des datifs⁽¹⁾ ; mais, d'abord, l'adscrit n'est pas constant, et d'autre part il est fort naturel que les Grecs, devenus incapables de reconnaître dans ces formes un instrumental masculin, les aient prises pour des datifs féminins à la faveur d'une ressemblance tout extérieure⁽²⁾. La vérité est que l'

(1) Hérodien même prescrit rigoureusement cette orthographe.

(2) On a tenté de justifier le féminin de πῆ en sous-entendant ὀδῶ ; mais que faudrait-il sous-entendre avec πεζῆ ou διχῆ ? D'ailleurs πάντ-η, dor. παντ-ᾶ, encore que de formation analogique (infra 204, 9), semble bien indiquer que les Grecs, au temps où ils ont créé ce mot, avaient encore conscience de la nature masculine de la désinence ; car autrement ils auraient forgé **πᾶσᾶ* **πᾶσῆ*. — Je dois pourtant faire observer que la doctrine portée au texte est rejetée par la plupart des grammairiens. Les plus autorisés (cf. G. Meyer, § 388) enseignent unanimement que le type πᾶ est un *instrumental féminin*.

adscrit n'est ici qu'un simple ornement graphique, et que la fonction de l'instrumental cadre parfaitement avec le sens de tous ces adverbes de manière et des locutions qui répondent à la question *quā*. C'est pourquoi il paraît préférable aussi de voir des instrumentaux msc.-nt. dans les quatre types pronominaux latins *quā* = *πᾶ*, *ἡᾶc*, *illāc*, *istāc*, plutôt que de recourir à l'ellipse problématique de *viā*, pour y justifier le féminin.

8. Instrumental 2^e. — Il n'est pas sûr que ce cas, dont l'indice est en grec $-\varphi$: $-\varphi$: ν (1) et qu'on ne retrouve pas en latin, ait existé au singulier en indo-européen; du moins en sanscrit n'apparaît-il qu'au pluriel, sous la forme *-bhis* (2). Quoi qu'il en soit, cette forme, que le grec classique a complètement perdue est encore assez commune chez Homère (3): $\delta\epsilon\zeta\iota\acute{o}\text{-}\varphi$: ν (à droite), $\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\tau\epsilon\rho\acute{o}\text{-}\varphi$: ν (à gauche), $\chi\alpha\lambda\kappa\acute{o}\text{-}\varphi$: ν (avec de l'airain), $\sigma\tau\rho\chi\tau\acute{o}\text{-}\varphi$: ν , $\text{'}\Pi\lambda\acute{o}\text{-}\varphi$: ν , $\acute{\epsilon}\kappa$ $\pi\alpha\sigma\sigma\alpha\lambda\acute{o}\varphi$ (à un clou, θ 67), etc.

9. Datif. — La désinence primitive était **-ay*, ou peut-être **-ey*, mais il n'importe ici, puisque la voyelle initiale n'a pu avoir d'autre effet que d'allonger par contraction la finale du thème en *o-*, $\text{'}\pi\pi\omega$ *equō* = **ékwo-ay* ou **ékwo-ey* (4). Cette déclinaison est, avec celle des thèmes en *ā*, la seule où le grec ait conservé un véritable datif.

10. Locatif. — En revanche il a presque entièrement perdu le locatif, dont l'indice était un simple *-i* et dont on ne trouve plus que des traces dans les formes $\pi\acute{o}\iota$ (où?) = **qó-i*, $\acute{o}\iota$ (où, relatif) (5), $\acute{o}\iota\kappa\omicron$: (à la maison), éol. $\tau\omicron\iota\delta\epsilon$ (ici), $\acute{\alpha}\lambda\lambda\upsilon\iota$ (ailleurs). On voit que la finale du thème a la nuance *o*, mais la nuance *e* y serait peut-être plus régulière; ce qu'il y a de sûr, c'est que la forme $\acute{o}\iota\kappa\epsilon\iota$ existe, et que le dorien a des adverbes du type $\tau\epsilon\iota\delta\epsilon$,

(1) Sur le ν éphelkystique, cf. supra 79, 1.

(2) Cette forme n'est pas entièrement inconnue au grec, cf. le doublet $\acute{\alpha}\mu\varphi\iota$ et $\acute{\alpha}\mu\varphi\acute{\iota}\varsigma$ (autour) et l'advb. $\lambda\iota\kappa\rho\iota\varphi\acute{\iota}\varsigma$ (de biais).

(3) Où elle ne se restreint pas à la fonction d'instrumental, mais peut aussi remplir indifféremment celle d'ablatif et de locatif.

(4) V. supra 24 A et 26, 2^o. — Il faut donc bien se garder d'identifier en latin le dat. *equō* = **equōi* et l'abl. *equō* = *equōd*.

(5) Il est à remarquer que ces locatifs ont pris le sens illatif.

τοῦται, αὐται, auquel on pourrait rattacher le panhellénique ἐκεῖ. Le locatif latin, *humī* (à terre), *domī* (à la maison), laisse la question indécise, puisque l'*i* peut remplacer *ei* ou *oi*; toutefois le type archaïque est *humoi* = **humō-i*. Cette forme très importante n'a gardé la fonction locative que dans les exemples cités et dans les noms propres de villes et lieux, *Lugdūni* (à Lyon); partout ailleurs, et dans ces noms eux-mêmes, elle a pris le sens du génitif et partout remplacé le génitif primitif, dont le latin n'offre plus trace : *equī*, *servī*, *dominī*, etc.

11. Génitif. — La désinence proethnique était *-syo*, cf. sk. *ἀρνα-sya*, et la plus ancienne forme grecque ἴπποιο se ramène tout naturellement à *ἴππο-syo⁽¹⁾. De celle-ci au type classique ἴππου le stade de transition ne peut être que *ἴπποο par chute du *i* intervocalique, et cette seule considération suffirait à démontrer l'existence de cet *ἴπποο qu'on ne lit d'ailleurs nulle part. Mais on en a des preuves plus directes. En effet — 1° Plusieurs vers d'Homère où on lit la forme en *ou* sont faux, et redeviennent justes par la restitution de la forme en *oo* : ainsi les amphimacres Δίου, Αἰόλου ne sauraient évidemment entrer dans un vers dactylique⁽²⁾. — 2° Le génitif οὐ, du pronom relatif οὗς, qu'on lit dans Homère, est évidemment un barbarisme imaginé à une époque postérieure pour rétablir le vers que la leçon οὐ avait rendu faux ; il ne faut qu'y substituer οο⁽³⁾. — 3° Cette restitution s'impose presque avec la même force, chaque fois que la finale *ou* est censée s'abrèger devant une voyelle subséquente, v. g. Δίου αἰπεινῆς (I 686), οὐρανοῦ ἀστερόεντος (Z 108), etc., lire Διῶ', οὐρανό', etc., par élision du second *o*. — 4° La même restitution est possible, mais non nécessaire, chaque fois que l'*ou* du génitif forme la seconde partie du pied, soit dans la fin de vers Μενελάου κῦδ' ἀλίμοιο, où il y a certainement avantage à lire Μενελάοο. — 5° La leçon *ou* (*ou* ω dans l'éolien homérique primitif) n'est donc absolument justi-

(1) Supra 39 C. — Cette désinence ne se rencontre pas en dehors de la déclinaison en *o-* et paraît avoir été empruntée à la déclinaison pronominale, infra 217, 9.

(2) On lira donc Ἰλίοο προπάροιθε (O 66, X 6), Αἰόλοο κλυτὰ δῶματα (x 60), et de même Z 61, O 554, B 518, X 313, etc.

(3) B 325, α 70 ; le dernier *o* allongé par position, bien entendu.

fiée que quand la finale du génitif commence le pied, cas relativement rare⁽¹⁾. — 6° On verra plus bas que le génitif de 1^{re} décl. msc. *πολιτῶ* est incontestablement emprunté à la 2°; mais, s'il était imité de *ἵπποιο*, la forme en serait **πολιταιο*: il faut donc qu'il se soit formé à une époque et dans un dialecte où l'on prononçait **ἵπποο*. — 7° La disparition du type **ἵπποο* n'a rien que de concevable, si les poèmes homériques ont été traduits dans une langue qui ne connaissait plus ce génitif (la langue des rhapsodes ioniens); c'est bien plutôt la conservation du type en *οιο* qui pourrait surprendre, si la mesure du vers ne l'avait impérieusement exigée, ainsi que bien d'autres archaïsmes.

Le type *θεοιο ἵπποιο* a survécu, par imitation d'Homère, dans la langue poétique de toutes les époques. La prose ne connaît plus que les formes contractées de **θεόο* **ἵπποο*, à savoir : lesb. béot. dor. *θεῶ ἵππω*, ion. att. *θεῶ ἵππου*.

Par un procédé inverse de celui du latin, qui a remplacé ce génitif par le locatif, le grec emploie en fonction locative le génitif de quelques pronoms : *ποῦ* (où?), *οὔ* (où), *αὐτοῦ* (ici), etc.⁽²⁾

(188) II. Duel. — 1. Cas direct (nomin.-voc.-accus.) : la finale vocalique (probablement *-e* si l'on s'en rapporte à *πόδ-ε*, etc., de 3^e décl.) s'étant contractée, dès la période indo-européenne, avec la voyelle thématique *ο-*, il en est résulté un *ō* qui est la désinence grecque, *ἵππω* = **ékwo* = **ékwo-ē*. Le latin a perdu cette forme, sauf dans les deux mots *duō*⁽³⁾ et *ambō*: encore ne sert-elle que de nominatif masculin et neutre et d'accusatif neutre : l'accus. msc. est *duōs ambōs*, forme du pluriel. Outre

(1) La présence dans Homère de trois formes de génitif qui n'ont évidemment pu coexister est un des nombreux faits qui dénoncent le caractère artificiel de sa langue.

(2) Pour être complet mentionnons encore : 1° le locatif en *-οι* (*πόθοι*, *Ἰλιθοι*), produit de la combinaison de l'*i* du locatif avec la désinence *-θεν* de l'ablatif; 2° l'illatif *οἰκόνδε*, obtenu par l'adjonction à l'accusatif ordinaire d'une particule démonstrative et enclitique qui en renforce le sens; 3° l'illatif moins clair *οἴκαδε* (imitation de *ἀλαδε*? cf. aussi *φύγαδε*); 4° l'illatif en *-σε*, tout à fait obscur, rare d'ailleurs, *πόσε*, *ἀλλοσε*.

(3) Mais communément *duō*, supra 77.

δύω le grec a δύο, forme beaucoup plus usitée dont l'abréviation est encore inexpliquée.

2. Cas oblique 1^{er} (exclusivement grec). — Ni le latin ni même aucune langue indo-européenne ne présentent rien d'analogue à la désinence du cas qui sert en grec de génitif, locatif, instrumental, datif et ablatif du duel. Cette désinence est -ιν (le premier est un *y*) dans la langue homérique, ἑππο-ιν ὀφθαλμοῖν, plus tard contractée avec le thème sous la forme ἑπποιν (dissyllabe), ὀφθαλμοῖν, etc. Appartenait-elle au passé indo-européen ? ou le grec l'a-t-il créée de toutes pièces ? c'est ce qu'il paraît bien difficile de décider, sinon qu'on ne voit pas d'où il l'aurait tirée. Le plus probable, c'est qu'un rapport étroit unit le cas oblique du duel au locatif du pluriel ; car ἑπποιν est identique à ἑπποισιν avec chute régulière du *σ* intervocalique⁽¹⁾.

3. Cas oblique 2^e (latin). — Les formes *duō-bus ambō-bus* ne sont pas des pluriels, puisqu'il n'y a pas de cas en *-bus* au pluriel de la 2^e déclinaison latine. Or, le sanscrit a au duel une finale d'instrum.-dat.-abl. *bhyām, dvābhyām = duōbus* : il est donc probable que le *-bus* latin est ici un souvenir d'une ancienne désinence de duel, corrompue par l'analogie de la désinence de dat.-abl. du pluriel qu'on retrouvera dans d'autres déclinaisons⁽²⁾.

(189) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif : ἑπποί, *equi*⁽³⁾ = **equoi* (la forme ancienne *poploe = populī* et d'autres sont citées par Festus). On voit que le grec et le latin s'accordent à postposer un *-y* ; mais ils s'écartent en ce point du type indo-européen, qui, dans cette déclinaison comme dans toutes les autres, avait

(1) Cf. infra 189, 5. — Dans le type unique *δυσιν* la voyelle thématique paraît être *e* ; mais *δυσιν* existe également.

(2) Les autres cas de *duō* et de *ambō* sont empruntés à la flexion plurielle, qui s'est également introduite en grec dans la flexion de *δύο* par le locatif *δυσί*.

(3) Écrit aussi *ei (equi)* et *e = ē* (PLOIRVME, ep. Scip.).

la désinence *-ēs*, soit donc **ékṵōs* = **ékṵō-ēs*, sk. *ácvās*⁽¹⁾. On attendrait donc **ἵππος* **equōs*; mais la finale *oy* était au contraire régulière dans la déclinaison pronominale, v. g. sk. *tē* = **loy* (ceux) : on conçoit dès lors fort bien que des locutions telles que τοὶ **ἵππος*, *istī* **equōs* soient devenues τοὶ ἵπποι, *istī equī*. Ce n'est pas là le seul emprunt que les thèmes en *o* aient fait aux pronoms, et dans ce cas particulier il était favorisé par l'analogie de la désinence *-ay* de 1^{re} déclinaison, τὰ κεφαλὰί, relativement régulière⁽²⁾. Le latin a en outre un nom. pl. en *-ēs, -īs, -eis, magistr-ēs*, etc., attesté par d'assez nombreuses inscriptions du VI^e siècle de Rome; évidemment emprunté à la 3^e déclinaison (cf. *patrēs* de *pater*, et *magister*), il n'a point passé dans la langue littéraire.

2. Accusatif. — La désinence de l'acc. pl. est partout **-ns*⁽³⁾, donc **ἵππο-νς* **equō-ns*. On lit encore τόνς, ἐλευθέρονς, etc., dans les inscriptions crétoises et argiennes. Partout ailleurs se sont produits les changements phonétiques déjà expliqués⁽⁴⁾ : lesb. ἵπποις, dor. béot. ἵππος, ion.-att. ἵππους, lat. *equōs*. Le type à voyelle brève τὸς θεός, etc., fréquent dans les inscriptions et dans le dorien de Thèbes, vient des positions syntactiques où le *v* tombait sans allongement compensatoire, v. g. τὸς θεός σέβομαι, mais σέβομαι τὸς θεούς, puis s'est étendu par analogie à d'autres positions.

3. Instrumental⁽⁵⁾. — Le cas en *-φι, -φιν* est, dans la langue homérique, instrumental de pluriel aussi bien que de singulier : θεό-φιν (avec les dieux), ὄστέ-φιν (par les os), etc.

4. Datif-ablatif⁽⁶⁾. — La forme primitive de ce cas nous est

(1) Il est remarquable que les langues italiques autres que le latin aient gardé cette forme antique : osq. NVVLANVS = *Nōlānōs* (les habitants de Nole), ombr. IKVVINVS = *Iguvīnōs*, en lat. *Nōlānī, Iguvīnī*.

(2) Cf. infra 195, 1.

(3) Ou peut-être très anciennement **-ms*, par adjonction de *s* du pluriel à la forme de l'acc. sg.

(4) Supra 47 C.

(5) L'ablatif pluriel est partout semblable au datif, infra 4.

(6) Et instrumental en grec classique ainsi qu'en latin.

révélée par celui qui fait en sanscrit fonction d'instrumental, *ácvaīs*, par suite **ἵπποις* **equōis*, autrement dit, la forme du dat. sg. avec adjonction de l's du pluriel ; puis, par abréviation régulière ⁽¹⁾, *ἵπποις*, *equīs* = **equois*. Le type *equēis*, fort commun, n'est qu'une variante graphique.

5. Locatif. — La désinence proethnique de ce cas était **-su* dans toutes les déclinaisons. Dans celle-ci en particulier, elle s'ajoutait au thème, non pas immédiatement, mais au moyen d'une épenthèse semi-vocalique *y* d'origine mal définie : on avait donc, au lieu de **ékwo-su*, un type indo-européen **ékwoy-su*, reflété par le sk. *ácvē-śu* et autres. Si donc le locatif était **ἵπποι-σu*, d'où **ἵπποιu*, il n'offrirait rien que de facilement explicable ; mais on ne trouve nulle part la moindre trace d'une pareille finale ⁽²⁾, et d'autre part la forme grecque *ἵπποισι ἵπποισιν* n'a de corrélatif dans aucune langue de la famille. Du moins en a-t-elle un en grec même dans le cas oblique du duel *ἵπποιu* : il semble dès lors assez probable que l'indo-européen avait un loc. pl. **ékwoysu* et un loc. du. **ékwoysi(m)*, que ces deux formes se sont conservées en grec quant à la fonction, mais s'y sont confondues quant à la forme, enfin que le *σ* intervocalique, régulièrement éliminé dans *ἵπποιu*, est rentré dans *ἵπποισιν* à la faveur de l'analogie des formes très nombreuses de 3^e décl. (*ποσσίν*, *τέλεισσιν*, etc.) où il n'était pas intervocalique et conséquemment devait demeurer. Mais ce n'est évidemment là qu'un essai tout rudimentaire d'explication. Ce qu'il en faut du moins retenir, c'est que le *ν* final de cette forme n'est point paragogique et fait partie intégrante de la désinence ⁽³⁾ : *ἵπποισιν* doit être primitif, et *ἵπποισι* écourté sur le modèle d'autres formes où le *ν* était réellement paragogique, par exemple peut-être **ἵπποφι* et **ἵπποφιν*.

Ce locatif n'a guère survécu que dans la langue poétique et dans la prose d'Hérodote, en se confondant d'ailleurs complè-

(1) En vertu de la loi dite loi d'Osthoff, supra 76 et 77.

(2) Sauf peut-être dans l'adverbe *μεταξύ*, qui serait le locatif pluriel d'un thème **μετακ-* de 3^e déclinaison.

(3) La preuve, c'est que ce *ν* n'apparaît jamais qu'au pluriel : *ποσσί* et *ποσσίν*, mais *ποδί* et non **ποδίu*.

tement avec le datif : non seulement on emploie les deux cas l'un pour l'autre, mais on les fait accorder ensemble, comme s'ils n'étaient qu'un seul et même cas. On sait combien sont communes les locutions telles que πολλοῖσιν ἀνθρώποις οὐ πολλοῖς ἀνθρώποισι. Dans la prose classique, de même qu'en latin, le locatif pluriel disparu est remplacé par le datif-ablatif.

6. Génitif 1^{er}. — La désinence primitive du gén. pl., qui devait être **-ōm*, ne s'est conservée pure que dans cette déclinaison, où, en se contractant avec l'*o*-thématique, elle produisait *ō*, soit **ékwōm* = **ékwō-ōm*, gr. ἑκῶν, lat. *deum*⁽¹⁾ = **deōm*. En grec ce génitif est le seul en vigueur. En latin il est archaïque ; mais, en cédant la place au génitif en *-ōrum* dans l'usage ordinaire, il s'est néanmoins maintenu jusqu'au bout : 1^o dans la langue des poètes ; 2^o dans les formules toutes faites, surtout les formules juridiques et liturgiques, legs d'une haute antiquité, v. g. *Deum Cōsentum*⁽²⁾ ; 3^o dans la langue de l'administration et de la comptabilité, *decem milia sēstertium*, et non *sēstertiōrum*, de même *nummum* et non *nummōrum*, *praefectus fabrum* (titre d'un fonctionnaire public), etc.

7. Génitif 2^e (latin). — Le gén. pl. des pronoms était régulièrement en *-ōrum* = i. o. **-ōsōm*, v. g. *istōrum*, et l'on a vu que la déclinaison pronominale a beaucoup influé sur celle-ci. D'autre part, le gén. pl. de 1^{re} décl. en *-ārum* remonte également à l'indo-européen. Enfin, à partir du moment où les finales en *m* tendirent à s'abrégger, le gén. pl. latin ne se distingua plus assez de l'acc. sg. Toutes ces causes réunies amenèrent la création et la propagation d'un génitif analogique en *-ōrum*, *equōrum*, *servōrum*, qui supplanta presque entièrement le précédent.

§ 2. — Neutres.

- (190) La déclinaison des neutres ne diffère qu'en deux points de celle des masculins et féminins.

(1) La parfaite concordance des finales de θεῶν et *doum*, non moins que les lois connues du phonétisme latin, interdit absolument de voir dans *deum* une prétendue syncope de *deōrum*.

(2) Gén. de *Dī cōn-sent-ēs* « les dieux qui sont ou siègent ensemble » (les douze grands Dieux).

1. Nominatif-vocatif-accusatif du singulier. — Le nominatif neutre est toujours pareil à l'accusatif, lequel a la désinence ordinaire *-m* : ζυγό-ν *jugu-m*. D'autre part le vocatif neutre s'est partout assimilé au nominatif.

2. Nominatif-vocatif-accusatif du pluriel. — La finale de ce cas est un *ā* en sanscrit védique, *yugā*, un simple *ǎ* en grec et en latin, ζυγά *juga*. Comment concilier cette différence ? Supposons que la désinence ait été primitivement un *ā* : dans ce cas on devrait avoir, en grec et en latin, non seulement *ζυγᾶ *jugā = *yugé-ā contracté, mais encore, à la 3^e déclinaison par exemple, *τριᾶ *triā. L'hypothèse manque de vraisemblance, car on ne voit pas comment toutes ces finales longues se seraient abrégées. Supposons au contraire que la désinence ait été *-ǎ* : on explique très bien ainsi la longue du sk. *yugā* = *yugé-ǎ contracté et la brève du gr, τρι-α, et l'on voit aussi très bien comment, dans une juxtaposition telle que τρία *ζυγᾶ, la finale brève du premier terme a pu influencer sur la finale longue du second et la faire abrégée. Il est à remarquer que l'effet inverse s'est également produit, au moins sporadiquement, si l'on en juge par la forme τριακοντα, ion. τρήκοντα, qu'on est d'accord pour interpréter par la juxtaposition *τρια κοντά (trois dizaines).

Mais cette explication ne vaut point pour le latin ; car, en admettant en latin archaïque une juxtaposition *bonā opesǎ, si *bonā fût devenu bonǎ par analogie de *opesǎ, l'ǎ final bref permutant en ě (supra 36 A α), l'ensemble eût abouti en classique à *bonĕ operĕ. Pour que l'*a* se soit conservé, il faut qu'il ait été long, autrement dit, que, dans la juxtaposition *bonā opesǎ, tout comme dans τριακοντα, *opesǎ soit devenu *opesā par analogie de *bonā. On a d'ailleurs des traces incontestables de cette quantité longue dans les neutres imparisyllabiques (infra 206, 2). Postérieurement la finale s'est abrégée par une cause inconnue, peut-être par analogie de l'abrègement de cette même finale au nominatif singulier des noms féminins (infra 193).

§ 3. — Modifications accidentelles.

(191) Parmi les modifications, toutes d'ailleurs fort légères et strictement phonétiques, qu'ont subies certains types de cette

classe, il y a lieu de mentionner en grec : 1° le type contracte, *πλόος πλοῦς, ὄστειον ὄστοῦν, χρύσεος χρῦσοῦς*, où toutefois les lois ordinaires de la contraction sont traversées par l'action de l'analogie⁽¹⁾; 2° le type à métathèse de quantité⁽²⁾, dit de déclinaison attique, *λεώς = ληός, λαγώς = λαγωός*, etc., savoir : — Sg. nom. *λεώς* = ion. *ληός* = *λᾱός*, acc. *λεών* = *ληόν*, dat. *λεῶ* = *ληῶ*, gén. *λεῶ* = **λεῶ-ο* = **ληό-ο*; — Pl. nom. *λεῶ* = *ληοί*, *ἀνώγειω* = **ἀνώγειω-α* = **ἀνώγηο-α*, acc. *λεῶς* = **λεῶ-νς* = **ληό-νς*, dat. *λεῶς* = *ληοῖς*, gén. *λεῶν* = *ληῶν*⁽³⁾, etc. *Ἔως* (aurore), qui équivaut à l'imparisyllabique *ἦώς* (gén. *ἦρός*) a passé analogiquement à cette flexion⁽⁴⁾.

En latin on doit signaler : 1° le type à nomin. sg. apocopé, *ager, puer, dexter*, etc.⁽⁵⁾; 2° le type contracte en *io-s, filiu-s, Valeriu-s*, voc. *filī, Valerī*, gén. sing. *Valerī*⁽⁶⁾. S'il faut en croire les grammairiens latins, ces deux dernières formes se différenciaient par l'accentuation, gén. *Valērī*, voc. *Válerī*⁽⁷⁾.

- (192) Cette catégorie comprend une grande majorité de féminins, quelques masculins (surtout en grec), aucun neutre. Elle correspond à la 1^{re} déclinaison latine et aux noms en *ā* (*η* et *ᾱ* pur attique) de la première déclinaison grecque.

Dans cette flexion, le thème est encore moins variable que dans la précédente. Tout au plus surprend-on quelques vestiges d'alternance d'*ā* et *ᾱ* devant les désinences⁽⁸⁾. Le type indo-

(1) Cf. supra 72.

(2) Supra 76 C.

(3) La majorité des grammairiens enseigne que ces noms gardent à tous les cas l'accent du nominatif, ce qui ne peut résulter que d'un effet assez bizarre d'analogie.

(4) On trouve aussi l'acc. *ἦρων* pour *ἦρωα* (Hérodote).

(5) Supra 79, 2, et 70.

(6) Supra 73, 3.

(7) Cette accentuation nous reporterait à un état très primitif, où le vocatif (comme encore en sanscrit) rejetait l'accent le plus haut possible, sans égard à la loi des trois temps : **Válerī*ῆ.

(8) Il y a en outre un transport d'accent fort remarquable dans la flexion de *ῥ-ā* (une, rac. *i*, cf. *οἶ-ο-ς*) : nom. *ῥᾱ* (hom. *ῥᾶ*), acc. *ῥᾶν*, gén. *ἰᾶς*, dat. *ἰᾶ*.

européen est d'ailleurs difficile à restituer, parce que la déclinaison sanscrite présente ici des particularités étrangères au grec et au latin.

§ 1^{er}. — *Féminins.*

- (193) I. Singulier. — 1. Nominatif : sans aucune désinence, dor. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}$, ion.-att. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta$, dor. et att. $\sigma\phi\acute{\epsilon}\bar{\alpha}$ ἡμέρᾱ (ἀμέρᾱ) $\chi\acute{\omega}\rho\bar{\alpha}$, ion. $\sigma\phi\acute{\epsilon}\eta$ ἡμέρῃ $\chi\acute{\omega}\rho\eta$ ⁽¹⁾, lat. *terrā*, etc. Aussi loin qu'on remonte dans le passé indo-européen, ces nominatifs apparaissent sans désinence visible, ce qui au surplus ne saurait nous surprendre, car le cas n'est pas unique et l'on en trouvera nombre d'autres exemples dans la déclinaison imparisyllabique. Mais ce qui est bien de nature à déconcerter, c'est le contraste de la longue constante du grec et de la brève du latin. L'identité des deux voyelles n'est pas contestable, car le latin antéclassique avait la longue, attestée par plusieurs scansiones de saturniens et même d'Ennius ⁽²⁾ : mais comment cette finale, primitivement longue, a-t-elle pu devenir commune, puis brève ? On en a donné diverses explications, toutes insuffisantes. — A. Abréviation purement mécanique : en contradiction avec tout ce que l'on sait du phonétisme latin. — B. Confusion avec le vocatif, qui devait avoir la voyelle brève : mais, si le vocatif préhistorique avait été **terrā*, il serait probablement devenu lat. **terrē* ⁽³⁾. — C. Abréviation mécanique. d'abord dans les mots iambiques, *fūgā* = $\phi\upsilon\gamma\acute{\eta}$, *bōnā* ⁽⁴⁾, et de là extension à la finale des autres mots : cette hypothèse est la moins insoutenable, bien qu'elle assigne une influence vraiment exorbitante à la loi des mots iambiques. — Peut-être vaudrait-il mieux partir de l'acc. sg. **terrām*, devenu *terrām* en vertu de la loi des

(1) Cf. supra 37.

(2) *Quoius formā virtūtei parisumā fūit* (ep. Scip.). — *Nam dīvinā Monētās filiā docuit* (saturn. Liv. Andr.). — *Et dēnsīs aquilā pinnīs obnīxā volābat* (Enn.). — *Fāmiliū tōta* (Plaut. *Trinum*, 251).

(3) Supra 36 A α.

(4) Supra 77 C.

finale en *m*, et dont la brève a pu ensuite bien facilement s'introduire au nominatif.

2. Vocatif : le thème pur et sans désinence, par conséquent semblable au nominatif en grec et en latin. Toutefois le grec homérique présente des traces d'un ancien vocatif en *ā*, dont on ne saurait dire s'il est ou non primitif, $\nu\mu\phi\tilde{\alpha}$, $\kappa\omicron\upsilon\rho\tilde{\alpha}$ (1).

3. Accusatif : *-m*, sans difficulté, gr. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta-\nu = \nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\tilde{\alpha}-\nu$, $\eta\mu\acute{\epsilon}\rho\tilde{\alpha}-\nu = \eta\mu\acute{\epsilon}\rho\eta-\nu$, lat. *terrā-m* = **terrā-m*.

4. Ablatif 1^{er}. — Il est probable que ce cas n'existait pas dans la déclinaison primitive en *ā-* : le sanscrit ni le grec n'en offrent trace, et celui du latin, *terrā* = *terrād*, *praedād* (col. rostr.) (2), *noctū Troiād exībant capitibūs opertīs* (saturn. Naev.), employé aussi en fonction de locatif (*in terrā* comme *in hortō* = **hortōi* ou **hortōd* en 2^e déclinaison), a pu sortir par analogie de l'ablatif des thèmes en *-o-*.

5. Ablatif 2^e : aucune trace dans cet ordre de thèmes.

6. Ablatif 3^e : reconnaissable dans quelques locutions grecques du type $\text{Ἀθήνη-θεν προῶν-θεν}$ (*ā prōrā*), etc.

7. Instrumental 1^{er}. — On a vu que les adverbes en *-ā* sont des instrumentaux du masculin-neutre (3). Mais il se peut bien qu'il y ait dans le nombre quelques instrumentaux du féminin : la voyelle de contraction devant être *ā* dans l'un et l'autre cas, on n'a aucun moyen de les discerner.

8. Instrumental 2^e. — Grec homérique : $\kappa\epsilon\phi\alpha\lambda\tilde{\eta}-\phi\iota\nu$ (avec la tête), $\eta-\phi\iota$ $\beta\acute{\iota}\eta-\phi\iota$ (par sa force), $\kappa\alpha\tau\epsilon\rho\tilde{\eta}-\phi\iota$ $\beta\acute{\iota}\eta-\phi\iota$ (avec une plus grande force); accordé avec le locatif dans $\tilde{\alpha}\mu'$ $\eta\acute{\omicron}\iota$ $\phi\alpha\iota\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta-\phi\iota$, etc.; de $\acute{\epsilon}\sigma\chi\acute{\alpha}\rho\eta$ $\acute{\epsilon}\sigma\chi\acute{\alpha}\rho\tilde{\alpha}$ (foyer), $\acute{\epsilon}\sigma\chi\alpha\rho\acute{\omicron}-\phi\iota\nu$ (ε 59, η 169), avec intrusion analogique de la voyelle thématique de 2^e déclinaison.

9. Datif. — La finale *-ay* (ou *-ey*) propre au datif a dû se contracter en grec avec la finale *ā-* du thème, d'où une terminaison *āy*, $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta = \nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\tilde{\alpha}\iota$, $\chi\acute{\omega}\rho\alpha = \chi\acute{\omega}\rho\tilde{\alpha}\iota$. En latin il semble

(1) I' 130, δ 743; Callim. 3, 72. — Le slave ici est seul à concorder avec le grec; le vocatif sanscrit est *ārvā* (cavale).

(2) Cette forme est un faux archaïsme : à l'époque de l'érection de la colonne on n'eût pu écrire que *PRAIDAD*.

(3) *Supra* 187, 7.

que la contraction ne se soit pas faite⁽¹⁾ et qu'on ait eu **terrā-ai* ou **terrā-ei* devenu régulièrement *terrāī*. Telle est en effet la forme archaïque du datif. Plus tard on a *terrae* dissyllabe : *āī* a-t-il pu se contracter en *ae* ? C'est ce qu'en l'absence de tout autre document on ne saurait décider ; mais il est plus vraisemblable que *terrae* est le locatif dont on va parler, confondu avec le datif.

10. Locatif. — La désinence du locatif étant *-ī*, on explique généralement le mot *χαμαί* par le locatif d'un th. **χαμᾱ-* (terre) disparu. Mais *χαμαί* supposerait **χαμᾱ-ī* ; et, outre que l'accent de *χαμαί* contredit les lois de l'accentuation de 1^{re} décl., que **χαμᾱ-* n'existe pas⁽²⁾, et que la voyelle thématique *ā* est assez surprenante, on doit remarquer que le latin répond par *Rōmae*, qui suppose **Romā-ī*, car **Rōmā-ī* fût devenu **Rōmī*. Il est donc probable que *χαμαί* doit se rattacher à un autre ordre de thèmes⁽³⁾, et qu'en grec le locatif **χώρ̄-ī* s'est entièrement confondu avec le datif. En latin les deux formes sont restées distinctes ; mais, à raison de leur quasi-similitude, les cas ne s'en sont pas moins confondus : le locatif étant *Rōmae* et le datif *Rōmāī*, on a dit indifféremment à l'un et à l'autre cas *Rōmāī* et *Rōmae* ; de plus, comme dans la 2^e décl., le locatif a pris la fonction du génitif. Puis le loc.-gén.-dat. *terrāī, Rōmāī* a peu à peu cédé la place au loc.-gén.-dat. *terrae, Rōmae* : encore fort commun dans Lucrèce, il n'est plus au siècle d'Auguste qu'un archaïsme poétique.

11. Génitif. — La désinence ordinaire de ce cas était **-ēs* ou **-ōs*⁽⁴⁾ : c'est sans doute **-ēs* qui, contracté avec l'*ā* du thème, a donné la finale *ās* : gr. *νεφέλης* = *νεφέλās*, *χώρās* et *χώρης*⁽⁵⁾, lat.

(1) Peut-être parce qu'elle était empêchée en indo-européen par la présence d'un phonème intermédiaire *-y-* que conserve la déclinaison sanscrite, v. g. *ācuvā-y-āī* (à la cavale).

(2) Le type *χαμᾱε* est certainement analogique, infra 195, 2.

(3) Infra 204, 11.

(4) Infra 204, 14.

(5) Le seul contraste de l'accentuation de *κεφαλή* et *κεφαλῆς* montre que cette dernière forme est le produit d'une contraction.

filius Lātōnās, divīna Monētās filia, escās (de la nourriture), citations extraites de Livius Andronicus. Ce génitif ne s'est maintenu en latin que dans la locution *paterfamiliās* ; il a été remplacé par le locatif, comme en 2^o déclinaison.

- (194) II. Duel. — 1. Cas direct : i.-e. **ékway* (sk. *ácvē*, deux cavales), semble assez bien reflété par les deux formes latines *duae* et *ambae*. En grec le duel de 1^{re} décl. est rare et récent (on ne le lit pas dans Homère⁽¹⁾), certainement hystérogène ; car, si *χώρῶ* (deux pays) était primitif, on aurait en ionien **χώρη* et non *χώρῶ*. La longue de *χώρῶ* est donc simplement imitée de celle de *ἵππῶ*.

2. Cas oblique 1^{er} (grec) : manque dans Homère, plus tard le rare type *χώρα:ν* visiblement calqué sur *ἵππο:ν*.

3. Cas oblique 2^o (latin), *duā-bus, ambā-bus*⁽²⁾.

- (195) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif. — La désinence ordinaire **-ēs*, contractée avec l'*ā* thématique, donnait une finale *ās*, attestée par le sanscrit *ácvas* (cavales), ainsi que par l'osque et l'ombrien. Mais le grec et le latin paraissent avoir perdu ce cas et l'avoir remplacé par le^m nominatif du duel : *νεφέλα: χῶρῶ* comme sk. *ácvē* ; lat. *equae, terrae*, comme *duae, ambae*.

2. Accusatif : **-ns*. — Gr. *ἰχώρῶ-νς* (on lit en crétois *τὰνς τῆμάνς*, etc.), d'où lesb. *χώρῶνς*, dor.-ion.-att. *χώρῶς*, parfois simplement la voyelle brève *τὰς θύρῶς* (Théocr.)⁽³⁾ ; lat. *terrās* = **terrā-ns*. Le démonstratif *-δε* ajouté à quelques accusatifs de ce genre, a formé un illatif en *-ᾶζε*, v. g. *θύρῶζε* = **θύρᾶ-νς-δε* (vers les portes, cf. lat. *forās*), *Ἀθήνῶζε*, etc., et cette finale *-ᾶζε* s'est ensuite étendue, avec la même fonction, à des noms dont le sens même exclut la possibilité de leur emploi au pluriel, v. g. *χαιμάζε* et *χαιμᾶζε* (à terre).

3. Instrumental : homér. *θύρη-φ:ν, κλισίη-φ:ν*, etc.

4. Datif-ablatif 1^{er}. — Il n'y a pas en sanscrit de type correspondant au datif-ablatif en *-αις* et *-ῖς*, *χώρῶνς terrīs*, et ce type

(1) Sauf pour quelques masculins : *Ἀτρεΐδᾶ* (les deux Atrides).

(2) Supra 188, 3, et infra 195, 5.

(3) V. g. *Syracus*, 65, comme *τὸς θεός*, supra 189, 2.

manque même au grec homérique, ce qui donne à penser que le grec et le latin l'ont développé chacun isolément sur l'analogie de ἱπποῖς **equois* (*terrīs* = **terrais*)⁽¹⁾.

5. Datif-ablatif 2°. — Rien n'autorise à penser que les formes latines *deā-bus*, *filīā-bus*, *libertā-bus*, *manibus dextrā-bus* (Liv. Andr.), etc., soient hystérogènes. Le sanscrit a un instr. pl. *ācāvā-bhis*, un dat.-abl. pl. *ācāvā-bhyas* et un instr.-dat.-abl. du. *ācāvā-bhyām*, qui tous trois correspondent approximativement à la forme latine⁽²⁾. Toutefois, si cette forme est un legs de l'indo-européen, elle ne s'est maintenue, puis propagée⁽³⁾ que dans quelques mots où elle était nécessaire pour distinguer le féminin du masculin *deīs*, *filīis*, etc.

6. Locatif. — Remplacé en latin par le dat.-abl., le locatif devrait être en grec **χώρα-σσι*; mais on connaît déjà la substitution constante de -*σιν* à -*σσι*⁽⁴⁾, d'où le type *δραχμῆ-σιν*, *χώρα-σιν*, qui sert à la fois de locatif, datif, ablatif et instrumental dans Homère et Hérodote, et qui ne s'est conservé en grec classique que dans le type *Ἀθήνῃσιν*, *Πλαταιῶσιν*, à fonction strictement locative. L'analogie de la finale -*σσι* de 2° décl. a amené à y souscrire un *ι*, *κεφαλῆσιν*, orthographe à peu près constante dans les manuscrits, mais non dans les inscriptions. Une autre finale -*ασι* (vieil-attique), plus directement calquée sur -*σσι*, paraît s'être fort peu développée.

7. Génitif. — Ce cas a emprunté sa finale **-sōm* à la déclinaison pronominale : sk. *tā-sām* = **tā-sōm*, gr. *τῶν* = **τῶν* : d'où gr. *χώρα-ων* = **χώρα-σων*, osq. *egma-zum* « rerum », lat. *terrā-rum* = **terrā-sum*. La forme bien connue *χώρα-ων* est éolienne et homérique; contractée en dorien, *χώρα-ων*; en ionien naturellement **χώρα-ων*, d'où *χώρα-ων*; contractée en attique, *χώρα-ων*. Le périspomène est constant, sauf dans les adjectifs du type *φίλο-ς*, où le gén. pl. fin. s'est rangé à l'analogie du msc.-

(1) Le datif en -*ησι*, très commun dans Homère (*κοίλης νηυσί* A 89), a subi dans sa finale l'influence du locatif en -*ησι* (infra), avec lequel il s'échange à volonté.

(2) Cf. infra 206, 5.

(3) Basse latinité : *equābus*, *animābus*, etc.

(4) Supra 189, 5.

nt., φλωv et non * φλωv⁽¹⁾, sans doute parce que les oxytons du type xλδ-ς avaient nécessairement la même accentuation aux trois genres, xλωv. En latin, la syncope *agricolum*, *indigenum*, qui ne se produit qu'en poésie et dans les composés masculins, est une imitation artificielle de celle qu'on croyait à tort remarquer dans le gén. pl. de 2^e décl. *deum* = *dēōrum*⁽²⁾.

§ 2. — *Masculins.*

(196) En latin la flexion des masculins n'offre aucune particularité : *scriba*, *agricola*, *parricida* se déclinent comme *terra*. En grec il n'y a de différence qu'à trois cas du singulier, où, à raison même de leur genre, ces masculins ont tendu à se distinguer des féminins de 1^{re} déclinaison en se rapprochant des masculins de 2^e.

1. Nominatif. — Le type régulier sans désinence existe encore dans l'éolien homérique : μητιέτᾱ Ζεύς, νεφεληγερέτᾱ Ζεύς, etc.⁽³⁾. Dans la même langue on trouve des nominatifs à finale $\tilde{\alpha}$, qui ne sont autres que des vocatifs transportés en fonction de nominatif : ἱππότᾱ (cavalier), ἡπότᾱ (héraut), ἡχέτᾱ (chanteur)⁽⁴⁾. Enfin, à toutes les époques aussi, on trouve le nomin. à désinence -ς, le seul qu'admette la langue classique : πολίτη-ς = πολιτᾱ-ς, ταυτᾱ-ς, etc. Cette formation est-elle primitive? On l'a soutenu, en se fondant sur les deux formes latines *paricidas* et *hosticapas* (*hostium captor*) citées par Festus; mais il semble difficile d'appuyer une théorie sur deux formes aussi douteuses et isolées. Il est probable que le -ς grec vient

(1) Cette assimilation n'a pas été universelle : la κοινή accentuait χῆλωv δραχμῶv, mais l'attique pur χῆλιωv δραχμῶv.

(2) Supra 189, 7.

(3) A moins que ce ne soient simplement, comme dans le cas suivant, des vocatifs dont la finale brève se trouverait allongée par un accident prosodique. L'emploi du vocatif se justifie par la fréquence d'invocations telles que εὐρύσπᾱ Ζεῦ (δ Zeus à la voix tonnante!), qui sont devenues comme des formules toutes faites et dont on n'a plus décliné que le second terme.

(4) L'expansion du vocatif a été si grande dans cet ordre de thèmes qu'il peut s'accorder avec un accus. (εὐρύσπα Ζῆν), avec un gén. (ἱππότα φηρός Arat.), avec un datif (κῆανοχαῖτα Ποσειδάωνι Antimaque), etc.

ici de l'analogie des autres déclinaisons⁽¹⁾, spécialement de la 2^e, et que les deux nominatifs latins, si jamais ils ont existé, se réclament de la même origine.

2. Vocatif. — Le vocatif est resté plus pur que celui des féminins, *πολίτᾶ, ταμίᾶ*. Toutefois, dans certains mots, et notamment dans les patronymiques en *-ῶδη-, -ᾶδη-*, il a pris la longue du nominatif, mais sans le *-ς*, *Κρονιῶδη, Ἐρμειῶδη, Τειρεσειῶδη* (λ 139).

3. Génitif. — Le génitif d'un thème *πολίτᾶ-* était naturellement **πολίτᾶς*; mais, une fois que le nominatif eut pris le *-ς*, le génitif ne s'en distinguait plus, ce qui favorisa la création d'une forme nouvelle. Comme on avait **ἵπποο* en regard de *ἵππος*, en regard de *πολίτᾶς* nomin. on posa gén. *πολίτᾶο*, et cette explication, d'une rare simplicité, n'a contre elle que l'unique forme *Τλασίαφο*, qu'on lit dans une inscription de Corcyre (le *ϝ* est presque inexplicable⁽²⁾). Quoi qu'il en soit, la forme éolienne *πολίτᾶο* a pour corrélatifs nécessaires, en dorien *πολίτᾶ*, et en ionien **πολίτηο*, d'où *πολίτεω*. Les génitifs de la *κοινή* en *-ᾶ*, *ὀρνιθοθήρᾶ, Βοροῦᾶ*, sont des dorismes, dont les génitifs de basse grécité et néo-grecs en *-η, Ἐρμῆ*, sont des imitations. L'attique ancien ne paraît pas les connaître.

Que faut-il penser dès lors du génitif attique et commun *πολίτου, ταμίου*? On l'a récemment expliqué par la contraction de **πολίτεο* = **πολίτηο*. Mais il serait tout au moins bizarre que l'attique, où domine, comme on sait, la métathèse quantitative⁽³⁾, eût **πολίτεο* là où l'ionien même a *πολίτεω*, alors surtout qu'il oppose *βασιλέως* à l'ion. *βασιλέος*. Mieux vaut donc s'en tenir à l'ancienne doctrine : *πολίτου* est simplement analogique de la finale *-ου* de 2^e décl., elle-même contractée de cet *-οο* qui avait produit *πολίτᾶο*. A quatre siècles de distance l'analogie a repassé par la voie déjà suivie, tant il y a de logique et presque de nécessité dans ses caprices apparents !

(1) V. aussi supra 132 i. n.

(2) Ce peut être une fausse graphie, ou un signe arbitraire pour *ϝ* (*Τλασίαιο*? d'après *ἵπποιο*). En tout cas, c'est exagérer l'importance de cette forme isolée que d'y appuyer l'hypothèse d'un génitif primitif de 2^e décl. en *-ο-φο*.

(3) Supra 76 B et C.

Mentionnons en terminant l'influence exercée sur ces thèmes, surtout dans l'ionien d'Hérodote, par le type de 3^e décl. *Σωκράτης*, à raison de l'identité de la finale au nominatif : on lit le vocatif *Πορήξασπες*, l'accus. *δεσπότεα*, etc. Inversement l'acc. *Σωκράτην*, *τριήτην*, le gén. *Σωσθένου*, etc., sont de la meilleure époque attique.

SECTION III.

THÈMES EN *i-* (GR. *-ῖα*, LAT. *-iē-*).

(197) On a vu plus haut⁽¹⁾ comment un accusatif indo-européen de thèmes féminins **woqī-* (voix), **spekī-* (aspect), est devenu en grec *ῥασῖν*, en latin *speciēm*, formes d'où l'analogie a tiré dans les deux langues deux flexions divergentes. Le procédé grec est des plus simples : sur *ῥασῖν* s'est construit un nomin. *ῥασῖα*, cf. *χώρῖ* *χώρῖν*, et de même pour tous les noms en *ῖ* de 1^{re} décl., *μοῦσα* (lesb. *μοῖσα*, lacon. *μοῖά*) = **μοντιῖα*, *δόξα* = **δοκτιῖα*, *ῥῖα* = **ῥριβῖα*, *ἀμύλλα* = **ἀμιλλῖα*, *γλώσσα* = **γλῶγγῖα*, *σφαῖρα* = **σφαιῖα*, etc. Si ensuite on a décliné *γλῶσσῖα* sur l'analogie rigoureuse de *χώρῖ*, on a dû avoir gén. sg. **γλῶσσῖς*, et le reste à l'avenant ; mais on conçoit assez aisément que la longue de *χώρῖς* ait amené l'allongement en *γλῶσσῖς*⁽²⁾, ion.-att. *γλώσσης*, en sorte que les deux flexions ne diffèrent plus qu'au nomin. et à l'acc. sg., qui montrent la brève originaire.

En latin on a de même : — Sg. acc. *speciēm* ; abl. *speciē* : *speciēm* = *terrā* : *terram* ; gén.-dat. *speciēi*, comme *terrāi* ; — Pl. nomin. *speciēs*, qui rappelle peut-être le nomin. pl. disparu **terrās*⁽³⁾ ; acc. *speciēs*, cf. *terrās* ; abl.-dat. *speciēbus*, cf. *deābus* ; gén. *speciērum*, cf. *terrārum*. — Reste seulement le nomin. sg. *speciēs*, qui ne saurait s'apparier à *terrῖ* ni à **terrā* et demande une autre explication.

C'est que la 5^e déclinaison latine n'est point une et primitive,

(1) Supra 112 et 151.

Formule *γλώσσῖς* (dat. sg.) : *γλώσσῖς* (dat. pl.) = *χώρῖ* : *χώρῖς*.

(3) Si ce n'est tout simplement un accus. en fonction de nomin., ou une analogie de la 3^e décl. — Cf. supra 195, 1.

tant s'en faut. Divers types fort disparates y ont conflué sous l'action de l'analogie, bien que le fonds essentiel s'y compose de féminins du type *speciēs*, *pauperiēs*, *avaritiēs*. Ainsi *diēs* = **diēws* équivaut à Ζεύς = *Ζηύς et appartient par ses origines à la 3^e déclinaison⁽¹⁾; mais, l'acc. *diem* = **diēm* = Ζῆν étant pareil à celui de *speciem* et autres, il en suit la flexion⁽²⁾. *Rēs* était aussi de 3^e déclinaison, mais l'acc. *rem* = **rēm* l'a incliné dans le même sens. Enfin *spēs* était un thème en *-es-*, comme le prouvent surabondamment le verbe *spēr-āre* et l'adverbe *prosperē* = **prō spērē* (conformément à l'espérance), d'où l'on a tiré postérieurement un adjectif *prosper* : l'acc. était donc **spēr-em*, mais l'analogie de *diem*, *rem*, *nūbem* a donné *spem*, et le reste de la flexion a suivi. Il eût pu également arriver qu'on déclînât *nūbēs* **nūbēi* **nūbē*, et, si le fait ne s'est pas produit, ce n'est pas faute de tentatives dans ce sens; car *famēs* (gén. *famīs*) fait à l'ablatif *famē* et non *famē*, *tābēs* (consomption) a un abl. arch. *tābī* ou plutôt *tābē*, et *tābēs* (souillure), un abl. arch. *tābī* (Lucrèce) qui n'est sans doute qu'une transcription de **tābē*.

On voit dès lors ce qui s'est passé : une fois *diēs*, *rēs*, *spēs*, etc., passés à la 5^e déclinaison, le nominatif du type *speciem*, quel qu'il ait pu être, a dû se transformer à leur image.

(1) Cf. infra 213. — *Diēspiter* = Ζεύς πατήρ n'est donc autre chose que le nomin. de la locution dont *Jupiter* = Ζεὺ πάτερ est le vocatif.

(2) Il en a même pris le genre : originairement masculin, on sait que l'usage le fait des deux genres.

CHAPITRE II.

DÉCLINAISON IMPARISYLLABIQUE.

- (198) Dans cette déclinaison il y a lieu, pour prévenir toute confusion, de bien distinguer et d'étudier à part, d'abord les désinences en elles-mêmes, puis les formes variées que peut prendre le thème à la suite de l'affixation de ces désinences. Cette distinction est partout possible, et même facile, sauf au nominatif singulier des masculins-féminins, où le seul indice du cas est souvent la modification du thème. C'est donc ce cas fondamental qu'il faut envisager en premier lieu.

SECTION I^{re}.

NOMINATIF SINGULIER.

- (199) On a vu que le nomin. sg. est tantôt caractérisé par un indice -s, tantôt dépourvu d'affixe⁽¹⁾. Cette variété se reproduit ici sur une très grande échelle, et il y a lieu de distinguer les nominatifs en sigmatiques, φλέψ, θριξ, et asigmatiques, où le seul indice visible est un allongement de la syllabe finale du thème, φέρων, πατήρ. Autrefois on expliquait couramment cet allongement par l'effet même d'un -s plus ancien, qui avait disparu avec compensation. Mais cette hypothèse ne saurait

(1) Supra 187, 1, et 193, 1.

tenir devant la rigueur des lois phonétiques ; car il est clair que, si des nominatifs sigmatiques bien constatés, tels que *διδόντ-ς, χέρ-ς (prouvé historiquement), ont donné διδούς, χείρ, etc., de leur côté *φέροντ-ς, *πατέρ-ς, qu'on prétend restituer, n'auraient pu devenir que *φέρους, *παιτέρ, et non φέρων, παιτήρ. D'ailleurs, les corrélatifs indo-européens de ces types n'offrent de -s final dans aucune langue, soit notamment sk. *bhāran*, *pitā*, lat. *pater* ; et, si le corrélatif latin *ferēn-s* en a un, on sait qu'il se dénonce lui-même comme hystérogène⁽¹⁾. Force est donc bien d'admettre que, si tant est que ces nominatifs aient jamais été sigmatiques, leur finale avait déjà disparu dans la phase indo-européenne, ce qui suffit à justifier la distinction admise. En la poursuivant, on constate que quelques nominatifs, fort rares, cumulent à la fois l'indice -s et l'allongement, et enfin qu'aucun de ces indices ne s'applique au nominatif des noms neutres, auquel il faut assigner une place spéciale.

§ 1^{er}. — *Nominatif sigmatique.*

(200) On peut classer comme suit les thèmes où l'ancienne langue admettait la finale sigmatique, plus ou moins fidèlement reproduite en grec et en latin.

1. Thèmes à finale vocalique : gr. πόλι-ς ἴδρι-ς στάσι-ς, πολύ-ς νέχῦ-ς νέχῦ-ς δρῦ-ς υἰύ-ς (lacon.)⁽²⁾ ; lat. *avi-s ācri-s* (d'où *ācer*)⁽³⁾ *gēns* = **genti-s*⁽⁴⁾ *suāvi-s, manu-s fructu-s sū-s grū-s*, etc.

2. Thèmes en diphtongue : Ζεύ-ς = * *Δγῆύ-ς* lat. *diē-s*⁽⁵⁾, βοῦ-ς dor. βῶ-ς lat. *bō-s*, νχῦ-ς, ἱππεύ-ς = * *ἱππηύ-ς* ; à l'exception toutefois des dérivés en -ow- et -oy-⁽⁶⁾, bien que le grec, qui les a seul conservés, ait introduit dans quelques-uns des pre-

(1) Supra 47 C.

(2) C'est de ce thème υἰύ- que procède la flexion υἰέος, etc., si commune dans Homère. Le thème υἰό- de 2^e déclinaison est également homérique.

(3) Supra 70.

(4) Supra 118 (syncopé à l'imitation de *dēns* et similaires).

(5) Cf. supra 197.

(6) Cf. supra 131 et infra 213 (III).

miers le nominatif sigmatique, v. g. ἦρωσ — * ἦρωσ-ς, cf. gén. ἦρωσ-ς = * ἦρωσ-ος.

3. Thèmes en gutturale ou labiale : gr. ἄραξ = * ἄραξ-ς, θώραξ θράξ = * θράξ-ς, φλέψ = * φλέβ-ς εἴωψ, etc.; lat. *audāx ferōx fēlix, plēb-s Æthiop-s*.

4. Thèmes en dentale pure : la dentale s'assimile à l's, puis le groupe ss se réduit à s, παῖς = * παῖς = * πάσιδ-ς, *mīlēs = * mīlēs*⁽¹⁾ = * *mīlīt-s*. De même λαμπάς, ἐλπῖς, κουφότης = * κουφότᾱτ-ς, ὄρνις = * ὄρνιθ-ς (gén. ὄρνιθ-ος) ; lat. *lapīς, pietās, virtūs, pecūs* (?) (*ūd-is*), etc.

5. Thèmes en dentale précédée de nasale (-nt-) : le nominatif est sigmatique partout, gr. δούς = * δόντ-ς, τιθείς = * τιθέντ-ς, δεικνῦς = * δεικνόντ-ς, τυπείς τυφθείς = * τυπέντ-ς * τυφθέντ-ς, λύσᾱς (lesb. λύσσις) = * λῶσαντ-ς, πᾱς = * πάντ-ς, χροῖεις = * χροίφεντ-ς, etc., lat. *dāns, stāns, * sēns = * sēt-s, iēns = * iyēt-s, dēns = * dēt-s*⁽²⁾ ; à la seule exception en grec des participes de formes thématiques ; le latin, par analogie, introduit l's jusque dans ces formes, *ferēns, amāns, nocēns, audāēns*, etc.

6. Thèmes en nasale. — L'allongement ici prévaut de beaucoup ; cependant on trouve quelques types sigmatiques, κτεῖς (peigne) = * κτέν-ς, εἰς = * σέμ-ς, et des doublets tels que δελφῖς δελφῖν, *sanguīs* (arch.) *sanguīs sanguēn*, desquels on ne saurait dire quel terme est primitif et quel hystérogène. Tout au moins la finale de *hiem-s* nous est-elle dénoncée comme irrégulière par le corrélatif grec χιών (neige) = * χιών⁽³⁾. Toujours le -ς dans les adjectifs en -αν-, μέλᾱς = * μέλαν-ς, τάλᾱς, cf. μέγᾱς.

7. Thèmes en vibrante. — L'allongement est de règle, sauf après l, gr. ᾶλ-ς, lat. *sal*⁽⁴⁾, et dans χέρ-ς devenu χεῖρ, dor. χήρ.

(1) C'est ainsi qu'il faut restituer, et non *παῖς *mīlēs, chaque fois que les finales doivent être scandées longues, v. g. X 499 ; car, si ces finales avaient été longues de nature, elles le seraient certainement restées, cf. ὄρνις *pariēs*. Pourtant on lit ὄρνις Ω 219 : l'abréviation doit être analogique de πόλις ἐλπῖς.

(2) Supra 123.

(3) Cf. supra 48 A, et infra 208.

(4) L's est-elle tombée par voie phonétique ? Cf. *pul-s* (bouillie).

Cette longue de compensation s'est introduite dans les cas obliques, en sorte que le $\chi\epsilon\rho\text{-}\acute{o}\varsigma$ régulier homérique est devenu $\chi\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$, de même $\chi\epsilon\rho\acute{\iota}$, $\chi\epsilon\acute{\iota}\rho\epsilon$, etc. ; cependant $\chi\epsilon\rho\acute{\sigma}\acute{\iota}$ et $\chi\epsilon\rho\acute{o}\iota\nu$ ont subsisté. On peut encore citer $\mu\acute{\alpha}\chi\alpha\rho\text{-}\varsigma$ (heureux, aussi $\mu\acute{\alpha}\chi\alpha\bar{\alpha}\rho$), et $\mu\acute{\alpha}\rho\tau\upsilon\varsigma$ (témoin, aussi $\mu\acute{\alpha}\rho\tau\upsilon\rho$), dont le thème manque tout-à-fait de clarté.

§ 2. — Nominatif à allongement.

(201) 1. Thèmes en diphtongue : gr. $\acute{\eta}\chi\acute{\omega}$ = * $\acute{\eta}\chi\omega\acute{\iota}$, cf. gén. $\acute{\eta}\chi\acute{o}\varsigma$ = * $\acute{\eta}\chi\acute{o}\gamma\text{-}\acute{o}\varsigma$, et de même $\pi\epsilon\text{:}\theta\acute{\omega}$, $\Lambda\eta\tau\acute{\omega}$, etc.

2. Thèmes en *-nt-* : le simple allongement (en grec seulement) quand le groupe *-ντ-* est précédé de la voyelle thématique *ο-*, $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$ $\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\nu\tau\text{-}\acute{o}\varsigma$, $\acute{\iota}\delta\acute{\omega}\nu$ $\acute{\iota}\delta\acute{o}\nu\tau\text{-}\acute{o}\varsigma$, $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\omega\nu$, etc.

3. Thèmes en nasale. — Le nominatif à allongement est de beaucoup le plus commun, il est surtout de règle absolue pour tous les thèmes, si nombreux, en *-en-*, *-on-*, *-men-*, *-mon-*, gr. $\phi\acute{\epsilon}\rho\acute{\eta}\nu$ ($\phi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\nu\text{-}\acute{o}\varsigma$), $\tau\acute{\epsilon}\rho\eta\nu$, $\acute{\alpha}\phi\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$, $\chi\acute{\upsilon}\omega\nu$ (voc. $\chi\acute{\upsilon}\omicron\nu\varsigma$), $\pi\omicron\iota\mu\acute{\eta}\nu$, $\acute{\alpha}\chi\mu\omega\nu$ ($\acute{\alpha}\chi\mu\omicron\nu\text{-}\acute{o}\varsigma$), etc., lat. *liēn* (gén. *liēn-is*). Le latin, dans ses thèmes en *-en-*, d'ailleurs fort rares, a généralement perdu l'allongement, *pectēn* et non **pectēn* par analogie, soit des cas obliques (gén. **pectēn-is* devenu *pectinis*), soit de la finale du nominatif des neutres (*nōmēn* = **gnō-mnē*). Dans les thèmes en *-on-*, non seulement il reproduit l'allongement, mais encore syncope l'*n* final du thème, *homō* (*homān-is*), *origō*, *hirundō*, *cōnsuētūdō*, etc., ce qui paraît représenter un état plus primitif encore du nominatif indo-européen⁽¹⁾. Dans nombre de cas l'allongement ne semble pas exclusivement propre au nominatif ; mais c'est alors, ou bien que le thème de déclinaison avait déjà une voyelle longue, qui ne pouvait subir un nouvel allongement (tel peut-être $\acute{\alpha}\iota\omega\nu\text{-}$ et autres⁽²⁾), ou que la longue du nominatif s'est abusivement étendue aux cas obli-

(1) Le vrai nominatif serait donc en grec * $\acute{\alpha}\chi\mu\omega$, * $\pi\omicron\iota\mu\acute{\eta}$, et de même dans les suivants, * $\pi\alpha\tau\acute{\eta}$ * $\rho\alpha\lambda\acute{o}$, * $\delta\omicron\tau\acute{\eta}$ * $\delta\acute{o}\tau\omega$ * $d\acute{a}\lambda\acute{o}$, etc. (cf. sk. *pīdā*, *dātdā*). L'*n* et l'*r* ont dû revenir à la finale par analogie de leur présence aux cas obliques.

(2) Cf. supra 154.

ques, ainsi qu'on le verra⁽¹⁾ : gr. λειχῆν λειχῆν-ος, Ἑλλην Ἑλλην-ος, χειμῶν χειμῶν-ος; lat. *liēn liēn-is, sermō sermōn-is, edō edōn-is, latrō latrōn-is*, etc.

On remarquera en outre l'allongement dans deux thèmes en *m-*, χθών = *χθῶμ, χιών = *χιῶμ (mais lat. *hiēm-s*, et gr. εἶς = *σέμ-ς), et dans les comparatifs, dont le thème n'a de nasale finale qu'en grec, non en latin, μείζων μείζον-ος.

4. Thèmes en vibrante. — L'allongement est de règle presque absolue; mais il disparaît en latin, par suite de l'abréviation de toute finale en *r* : πατήρ (acc. πατέρ-*r*), *pater* = **patēr*; δοτήρ. avec allongement propagé aux cas obliques (δοτήρ-ος); de même pour φόρ et *fūr*; δώτωρ (gén. δώτορ-ος); *victōr* = **victōr*, *soror* = **sorōr*, dont l'allongement primitif est trahi par son passage aux cas obliques.

5. Thèmes à finale *s*. — Tous les thèmes de cette catégorie subissent l'allongement au nominatif, à savoir : — a) les masculins-féminins en -ός, -ές, gr. αἰδώς (αἰδός = *αἰδός-ος), ἀντιδής, εὐγενής, etc., lat. *hanōs* et *hanōr* = **hanōr*, *arbōs* et *arbōr* = **arbōr* (gén. *arbōr-is*, *honōr-is*), *caedēs* (cf. l'infin. *caedēre*⁽²⁾), *dēgenēs* = **dēgenēr* = **dēgenēs*, etc.⁽³⁾; — b) les comparatifs en -γος, gr. μείζων compliqué de nasalisation, lat. *mājōr* = **mājōr* = **mājōs*, cf. nt. *mājūs* = **mājōs*; — c) les participes du parfait en -ωός- (gr. -τός- et -τός-), λελοιπός (nt. λελοίπος, gén. λελοίπότ-ος).

§ 3. — Nominatif à cumul.

(202) Le cumul des deux indices de nominatif est une corruption tout exceptionnelle, v. g. ἀλώπηξ-ς (gén. ἀλώπεκ-ος), commune

(1) *Infra* 210.

(2) *Supra* 125.

(3) Dans *cinīs, pulvīs*, la brève doit venir des cas obliques, si ce ne sont d'anciens neutres passés à la déclinaison masculine.

cependant au grec et au latin et probablement très ancienne dans (dor.) πώς et *pēs*, qui, on l'a vu, ne sauraient remonter à *πώδ-ς et **pēd-s*, où la voyelle n'eût jamais été longue que de position : on doit donc restituer *πώδ-ς et **pēd-s*, cf. acc. πώδ-χ et *pēd-em*⁽¹⁾. L'attique πούς ποῦς est une autre corruption, encore inexpliquée.

§ 4. — *Nominatif-accusatif des noms neutres.*

(203) Dans les noms et adjectifs neutres, le nominatif et l'accusatif du singulier, toujours semblables, sont essentiellement caractérisés par l'absence de tout indice, ce dont on s'assurera d'un coup d'œil en les comparant aux masculins correspondants.

1. Thèmes à finale vocalique : gr. ἴδρι, σίνκπι, — ἄστου, γόνου, γλυκού; lat. *ācre* = **ācrī*, *forte*, *mare*, *animal* = **animāti*, — (arch.) *pecū*, *genū*, *cornū* (?)

2. Thèmes à finale explosive : gr. γάλα = *γάλακτ, μέλι = *μέλιτ, ἑπηλυ (étranger) = *ἑπηλυδ, msc.-fém. ἑπηλυς; lat. *lāc* = **lāct*; mais les adjectifs du type *audāx*, *ferōx*, *fēlix* ont assimilé le neutre au masculin-féminin.

3. Thèmes en -nt-, gr. τιθέν — τιθεντ, δεικνόν, τυφθέν, πᾶν⁽²⁾, χαρίεν, — φέρον = *φερόντ, ἰδόν, etc.; en latin, assimilation au msc.-fm., *ferēns*, *prūdēns*.

4. Thèmes en nasale : gr. ἔν = *σεμ, μέλᾶν, — τέρεν, εὐδαμιον, — ὄνομα = *ὄνομη; lat. *nōmēn*, *fulmēn*.

5. Thèmes en vibrante : gr. ἦπαρ = *ἦπτ, ἦμαρ⁽³⁾, etc.; lat. *jecūr*, *femūr*, *marmōr*, *cicēr*.

6. Thèmes en s- : — a) gr. γένος, εὐγενές, ἀντιδές, κέρως, lat. *genūs*, *rōdūr*; — b) gr. μεῖζον, θᾶσσον, lat. *mājūs* = **mājōs*; — c) gr. λελοπός, λελουκός.

(1) Même cumul sans doute dans *vōx* (φόψ), *lōx* (lḗgere), *rēx* (rḗgere), κλώψ (κλέπτω), avec passage de l'allongement aux cas obliques.

(2) Le circonflexe doit venir de l'analogie de πᾶς; au surplus on lit πρόπαν A 601 et ἄπαν Y 156.

(3) La longue dans ὕδωρ et πύρ est inexpliquée.

SECTION II.

DÉSINENCES CASUELLES.

204) 1. Singulier. — 1. Nominatif msc.-fm. : supra 200-202.

2. Nominatif des neutres : supra 203.

3. Vocatif. — Le vocatif indo-européen était le thème pur sans addition d'aucun affixe ; de plus, il faisait remonter l'accent le plus haut possible. Ce dernier caractère n'est naturellement plus visible qu'en grec ; encore ne s'y est-il conservé que dans un petit nombre de types, v. g. *πατήρ πάτερ*. Le premier, au contraire, y est encore fort nettement reconnaissable, et l'on peut dire qu'en principe le vocatif se distingue du nominatif par l'absence d'-s final ou d'allongement⁽¹⁾. Toutefois, l'analogie des neutres, du duel et du pluriel, où ces deux cas étaient semblables dès l'origine, s'est largement exercée sur le voc. sg. à deux points de vue : d'une part, dans certaines formes, notamment les oxytons, il s'est entièrement assimilé au nominatif ; de l'autre, là même où il existe un vocatif distinct, l'emploi en est à peu près facultatif, et le nominatif en tient fort souvent lieu⁽²⁾.

Exemples : *πόλι, γλυκύ* ; — *Ζεῦ, Ἰσπεῦ, Ἀητοί* ; — *ἄνα = *ῥάνηκτ, γύναι = *γύναικ, παῖ = *παῖδ*, mais en général le nominatif, *ἄρπαξ*, et même *ἄναξ* dans la langue courante ; — *χαρίεν, μέλαν, Αἴαν, φέρον* ; — *κύον, Ἀπολλον* ; — *πάτερ, σῶτερ, δῶτορ* ; — *διογενές*.

Le latin a poussé bien plus loin la corruption : il n'a plus dans cette déclinaison d'autre vocatif que *Jū-piter*, qui fait aussi fonction de nominatif. Partout ailleurs c'est le nominatif qui fait fonction de vocatif : *avi-s, manu-s, fēlix, lapis, prūdēns, homō, pater, victor, nūbēs*, etc.

(1) Il en résulte que par définition le vocatif neutre est toujours identique au nominatif.

(2) *OEd. R. 629*, ὦ πόλις πόλις ; *ibid. 14*, ἀλλ', ὦ κρατύνων Οἰδῆπουσ χάραξ ἐμῆς (κρατύνων Οἰδῆπουσ faisait le vers) : *Prometh. 88*, ὦ διοσ αἰθῆρ. etc.

4. Accusatif des masculins-féminins. — La désinence est *-m*, qui apparaît bien nettement après voyelle : πόλι-ν, στάσι-ν, — ἰχθύ-ν, γλυκύ-ν; lat. *puppi-m*, *turri-m*, — *manu-m*, *fructu-m*. Mais en latin il y a eu confusion de la finale des thèmes en *i-* avec celle des thèmes consonnantiques, beaucoup plus nombreux, et l'on a dit *avem*, *collem* comme *patrem*⁽¹⁾; le type régulier en *i-m* ne s'est conservé que dans quelques thèmes, et dans certains mots devenus adverbes que l'on ne rattachait plus à la déclinaison : *parti-m* (acc. de *pars* = **parti-s*), *stati-m* = στάσι-ν : d'où le suffixe adverbial *-tim-sim*, assez répandu, *sēnsim*, *cōnfestim*, *pedetentim*, etc.

Quand le thème se termine par une consonne, l'*m* final devient naturellement *m̄*, et donne en grec *-α*, en latin *-em* : πόδ-α = *πόδ-*m̄* et *ped-em*, ποιμέν-α *homin-em*, φέροντ-α *ferent-em*, πατέρ-α *patr-em*, etc.; après semi-voyelle ἰππέζ = ἰππῆα = *ἰππῆα, Λητόα (Λητώ) = *Λητόγ-α ou *Λητόγ-α⁽²⁾, mais aussi dor. Λᾱτῶ-ν, ἰον. Λητροῦ-ν.

Le grec non plus n'est pas exempt de confusions entre ces deux ordres de thèmes : à raison de la similitude des nominatifs, les thèmes ἔριδ-, χάρι-τ-, ἔρηνθ- et autres ont emprunté à πόλι- et similaires leurs accusatifs ἔριν-, χάριν, ἔρηνθ⁽³⁾ (aussi ἔριδα, ἔρηνθα), etc.; inversement, l'accusatif commun étant εὔρον-, on trouve chez les poètes le type εὔρέα d'après le gén. εὔρεος. Le type θυγατέρων (d'après δότειραν) n'appartient qu'à la plus basse grécité.

5. Accusatif neutre : toujours semblable au nominatif.

6. Ablatif 1^{er}. — En admettant qu'il ait existé primitivement

(1) L'analogie est partie de l'identité des datifs, *avem* : *avī* = *patrem* : *patrī*.

(2) De même en latin après voyelle longue : ainsi le th. *sū-* fait *sūem* = **sūw-m̄* par dédoublement de l'*ū*, supra 71 et 112.

(3) Ἐριν : ἔρις = πόλις : πόλις. Ainsi κέρον (N 131) et κέρουα (Λ 375) Σωκράτην (supra 196 in fine), ἦρωα, att. ἦρω, mais ion. ἦρων, etc. Le même fait a dû se produire en latin, si l'on en juge par la comparaison de *clāvis* (gén. *clāvis*) avec κλείς = κληίς = **κλᾱίδ-ς* (gén. κλειδ-ός).

dans cette déclinaison un ablatif en *d* précédé d'une voyelle⁽¹⁾, dont le grec ni le sanscrit ne présentent aucune trace, le latin, en tout cas, ne l'aurait conservé que dans les thèmes à finale *i-* et *u-*, soit *puppī* = **puppīd* = **puppī-ēd* (?) et *manū* = **manūd* = **manū-ēd* (?). Mais il se peut aussi que **puppīd* et **manūd* aient été simplement construits sur le rapport *servōs* **servōd* de 2^e déclinaison. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que *puppī*, *manū* sont les seuls vrais ablatifs de cette flexion, autrement dit, qu'on ne saurait faire remonter le type *patr-ē* à **patrēd*, puisque *d* final ne disparaît qu'après une longue. L'ablatif en *-ē* est donc très probablement un locatif⁽²⁾, dont il remplit d'ailleurs la fonction (après *in*, *sub*, etc.), et avec lequel il s'est confondu de la façon qu'on va voir.

L'ablatif est resté pur dans les thèmes en *u-* (4^e décl.) : *magistrātūd* (Sct. Bacch.), *manū*, *genū*, et les supins en *-tū*⁽³⁾, sauf le très rare barbarisme *fructō*.

L'ablatif des thèmes en *i-*, dont on lit encore le *d* final sur de vieilles inscriptions, *marīd*, *clāsīd*, *turrī*, *ācri*, *animālī*, non seulement s'est conservé dans quelques mots, mais même s'est répandu en dehors de son domaine. On a dit *airīd*, *cōventiōnīd*, bien que les thèmes soient consonnantiques, *ais-* (airain), *cōventiōn-*, etc., et, dans la langue archaïque, *corporē* et *corporī*, *mājorē* et *mājorī*, *prūdētē* et *prūdētī* alternent à volonté, à la faveur sans doute du datif régulier *prūdētī* et de l'identité des deux cas à la 2^e déclinaison (*servō*). En latin classique, cette alternance n'a guère été maintenue que par les poètes, et seulement dans les thèmes en *-nt-* et en explosive (abl. *fēlicī*) : mais les inscriptions la montrent bien plus largement répandue. Bien entendu, cet *i* final pouvait aussi s'écrire *ei* ou *ē* : d'où la scansion *Gnaivōd patrē prōgnātus* (ep. Scip.) ; d'où aussi sans doute le mot *DICTATORED* (col. rostr.), qui, s'il n'est un barbarisme archaïsant, doit être lu avec l'*ē* = *i* comme *NAVALED* = *nāvālīd* de la même inscription.

(1) Par hypothèse **-ed*, supra 187, 4.

(2) Infra 13, ou un instrumental, infra 10.

(3) Supra 119. Mais *suc*, *gruo*, comme acc. *suom*.

Mais le phénomène inverse s'est aussi produit, et beaucoup plus largement, c'est-à-dire que la finale *-ē* de l'ablatif (locatif) des thèmes consonnantiques a été transportée aux thèmes en *i-*, et que, sur le modèle de *pede*, *patre*, on a créé *ave*, *ove*, *igne*, *colle*, *turre*⁽¹⁾, etc. La finale régulière, on le sait, ne s'est guère maintenue constante que dans les neutres (*mare*, *animal*) où elle empêchait la confusion de l'ablatif avec le nominatif⁽²⁾, et par la même raison dans la déclinaison des adjectifs en *-i-*, *-ri-* et *-li-*.

En grec tout ablatif de 3^e décl. fait défaut. Mais la finale des ablatifs adverbiaux de 2^e (σοφῶς) a passé indûment à la 3^e, et l'on a formé sur βραδύς, σφής, διαφέρων les adverbes βραδέως (lentement), σφέως σοφῶς (clairement), διαφερόντως (différemment), hom. τεχνηέντως (ε 270), comme, si les thèmes étaient *βραδέο-, *σφέο- *σφό-, *διαφέροντο-, etc.⁽³⁾.

7. Ablatif 2^e. — Il se peut que le type ὀνόματος, que l'on considère ordinairement comme un génitif, doive être coupé comme un ablatif en *-tos* du thème ὄνομα- : de là et du nom. pl. ὀνόματα viendrait le *-i* intercalaire de la flexion grecque, qui manque au latin *nomin-is*⁽⁴⁾. On reconnaît le même ablatif dans le latin *radic-i-tus*, avec insertion d'un *i* analogique de *fundi-tus*.

8. Ablatif 3^e. — On en trouve quelques exemples dans Homère, ἡῶ-θεν (depuis l'aurore), ordinairement avec insertion d'un *o* de liaison qui vient de l'analogie des thèmes en *-o-* et du génitif πατρός⁽⁵⁾, v. g. πατρ-ό-θεν, Δι-ό-θεν, ἡλ-ό-θεν.

9. Instrumental 1^{er}. — Si, comme on tend à l'admettre, l'in-

(1) Formule avē : avī (dat.) = *patre* : *patrī*.

(2) D'où il résulte que l'analogie en question a dû se produire après la mutation d'*ī* final en *ē* (*mare* = **marī*), mais avant la chute de la finale de *animal* = *animāle*.

(3) On voit que la confusion de deux flexions différentes a été, dans les deux langues, la principale cause des déviations de la déclinaison ; mais en grec c'est la 2^e décl. qui a eu une influence prépondérante ; en latin c'est la flexion des thèmes en *-i-*. On en aura de nombreux exemples.

(4) Cf. supra 115, 4, et infra 210.

(5) Cf. supra 179.

dice de ce cas était **-ǎ*, il y a lieu de le reconnaître dans *ἄμ-α* (ensemble), peut-être dans *παρ-ά* (cf. gén. *πάρ-ος*, dat. *παρ-αι*, loc. *περ-ί*, qui sont autant de prépositions) et dans *πεδά*, qui, employé par les Éoliens au lieu de *μετά* (avec), aurait pour corrélatif le lat. *ped-ě*. Dans *πάντ-η*, dor. *παντ-ǎ*, la finale longue vient de l'analogie de la déclinaison parisyllabique⁽¹⁾.

10. Instrumental 2^e. — A peine quelques types dans Homère : *ἴφι* = **ῥί-φι*, cf. lat. *vī-s*, *ἐρέβεσ-φιν*, *ἄχεσ-φιν*. En latin seulement *i-bī* et *u-bī* (d'un thème démonstratif **u-*, cf. *u-ter*), avec allongement final d'origine obscure⁽²⁾.

11. Datif. — La désinence indo-européenne probable étant **-ay*, on la retrouve en grec dans les infinitifs des deux types *δόμειν-αι* et *ἰέν-αι*⁽³⁾, sans doute aussi dans *χαμ-ζί*, datif probable de *χθών*, et peut-être à l'état de lointain souvenir dans tels locatifs homériques à finale longue *πατέρι*, *κόρουθι*, *νηι*, qui combinaient ainsi l' *-ι* du locatif avec la longue du datif. Partout ailleurs, en grec, le datif a disparu, complètement remplacé par le locatif. En latin, au contraire, c'est lui qui a prévalu et qu'on rencontre dans tous les thèmes de 3^e-4^e décl., *manūi* (souvent remplacé par l'ablatif *manū*, particulièrement dans la langue de César⁽⁴⁾), *ped-ī*, *patr-ī*, *victōr-ī*, *nōmin-ī*, etc. On écrivait aussi *ped-ei* et *ped-ē*. Dans les thèmes en *i-*, l' *-ī* final se contractait naturellement avec celui du thème (*ovī* = **ovi-ī* ou **ovey-ī*), et de la ressemblance tout extérieure d'*ovī* et *pedī* sont parties les actions d'analogie qui ont assimilé entre elles un grand nombre de désinences de la flexion des thèmes en *i-* et de celle des thèmes consonnantiques, *avě* d'après *pedě*, *pedēs* d'après *ovēs*, etc.

12. Locatif 1^{er} (sans désinence). — En dehors des infinitifs du type *δόμειν* et *λύειν* = **λύεῖν*⁽⁵⁾, on retrouve ce cas dans *αἰεῖς* (dor.), locatif d'un thème dont *αἰεῖ* (homér.), *αἰεῖ* (att.) = **αἰεῖσ-*

(1) Supra 187, 7.

(2) Cf. infra 225, 6.

(3) Supra 115, 5, et 130.

(4) Cf. les supins *dīctū* et *dīctūi*, supra 119.

(5) Supra 115, 5, et 130.

est le locatif à désinence *-i*, ainsi que dans *αἰών* (ion.), d'un thème **αἰγῆν*-, cf. *αἰών*⁽¹⁾.

13. Locatif 2^o. — La désinence est *-ī* : gr. *πόλε-ι*, *ἄστε-ι* *ἰχθύ-ι*, *ποδ-ί*, *ποιμέν-ι*, *ὄνοματ-ι*, *πατρ-ί*, *δοτῆρ-ι*, *δώτορ-ι*, *αἰδοί* = **αἰδόσ-ι*, *γένει* = **γένεσ-ι*, etc. En latin, sans qu'il y paraisse d'abord, ce cas est presque aussi bien conservé. On le reconnaît sans peine dans *rūre* = **rūr-ī*, *Babylōn-e* et tous les similaires, qui sans préposition font encore fonction de locatif, bien que le datif *rūrī* se soit abusivement introduit dans cette fonction⁽²⁾. Dès lors la conclusion s'impose : le cas en *-ē* dénommé ablatif, qui fait à volonté fonction de locatif (*in pede*), d'instrumental (*pede*, à pied) et d'ablatif (*ā pede*) est, de par son origine, un véritable locatif, *ped-ē* = **ped-ī*, *homin-ē*, *nōmin-ē*, *patr-ē*, *datōr-ē*, *aer-ē*, *gener-ē*, etc. Il en résulte que le locatif n'a entièrement disparu que dans la 4^e déclinaison, et encore *manū* peut-il à la rigueur remonter à **manūē*, aussi bien qu'à **manūd*.

14. Génitif. — Il est hautement probable que l'indo-européen avait deux désinences de gén. sg. imparisyllabique, ou, plus exactement, deux formes, l'une normale, l'autre fléchie, de la même désinence, *-ēs* et **-ōs*⁽³⁾. Quoi qu'il en soit, le grec n'accuse ici que la forme fléchie : *ἡδῆ-ος*, *ἰχθύ-ος*, *ἰππῆ-ος*, *ποδ-ός*, *ἄκμον-ος*, *φέρωντ-ος*, *πατρ-ός*, *αἰδοῦς* = **αἰδόσ-ος*, *γένους* = **γένεσ-ος*, etc. Inversement le latin n'a plus que des traces de cette désinence dans quelques génitifs archaïques, *senātu-os*, *patr-us*, *Castor-us*, *Caesar-us*, *aer-us*. C'est elle pourtant qui vit encore dans le gén. sg. de 4^e décl. *manūs* : car la contraction de *ūō* ou *ūū* en *ū* est bien plus concevable que celle de *ūē*, à plus forte raison de *ūī*⁽⁴⁾. Mais, sauf ces cas, la désinence *-ēs* est générale, soit sous la forme archaïque *-es* (*Satūt-es*, *Cerer-es*, *Apolōn-es*), soit sous la forme classique et bien connue *-īs*, *su-is*, *ped-is*, *homin-is*, *nōmin-is*, *patr-is*, *mājōr-is*, etc.

La finale du gén. sg. des thèmes en *i-* est seule de nature à

(1) Cf. aussi le locatif sans désinence *χθῆς* (hier) = sk. *hyás*, le datif *her-ī* (hier), et le locatif à désinence *here* = **hes-ī*.

(2) Cf. le triplet *mānē mānē mānī* (au matin).

(3) C'était peut-être un doublet syntactique. On a de même *-mēs* et *-mōs* comme désinence de pl. 1 des verbes, infra 247, 1.

(4) Le faux génitif *senāī* vient de l'analogie de la 2^e déclinaison.

surprendre. Il semblerait qu'on dût avoir **ovīs* = **ovī-ēs* ou **ovey-ēs*. La brévité dans *ovīs* vient sans nul doute de l'analogie des thèmes consonnantiques⁽¹⁾.

(205) II. Duel. — Complètement disparu en latin.

1. Cas direct. — Ce cas, avec son -*ē* final, paraît s'être conservé plus pur en grec que partout ailleurs, même en sanscrit : *πόδ-ε*, *χείρ-ε*, *άνέρ-ε*, etc. Mais il n'est constaté que pour un petit nombre de thèmes, et dans plusieurs même il n'est qu'une vaine apparence : ainsi *τείχη ἄστη* (att.) ne peuvent être contractés de **τείχεε* **ἄστεε*, comme l'enseigne la grammaire usuelle, et sont des pluriels en fonction de duel.

2. Cas oblique. — Quelle qu'ait été la désinence originaire de ce cas, il est clair que, si un th. *ἴππο-* y faisait *ἴππο-ιν*, un th. *πόδ-* n'y pouvait guère donner que **ποδ-υ:ν* : on doit donc reconnaître dans homér. *ποδ-οῖν* et att. *ποδ-οῖν άνδρ-οῖν γερόντ-οῖν* un transport analogique de la finale *οῖν οῖν* de 2^e déclinaison.

(206) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif masculin-féminin : désinence **-ēs*, fidèlement reproduite en grec, *πόλεις* = *πόλε-ες*, *ἰθύ-ες*, *ἡδεῖς* = *ἡδε-εις*, *πόδ-ες*, *ποιμέν-ες*, *πατέρ-ες*, etc. Dès lors on attendrait en latin **ped-is* = **ped-ēs*, qui se serait confondu avec le gén. sg. L'analogie a paré à cette confusion : les thèmes en *i-* faisaient régulièrement *ovēs* (écrit aussi *oveis* et *ovīs*) = **ovēy-ēs*, cf. *πόλεις* = **πόλε-ες*, et cette finale -*ēs* est devenue la désinence générale de 3^e décl., *ped-ēs*, *homin-eis*, *ferent-īs*, *patr-ēs*⁽²⁾, etc.

Mais que penser dès lors de *manūs*? Il ne saurait, en tout cas, remonter à **manu-ēs*, cf. *su-ēs*. Peut-on le ramener à **manu-ēs*? Bien difficilement, puisque *sūēm* est demeuré et que **sūēs* est devenu *suis*. Il est bien plus probable que *manūs* est un acc. pl. en fonction de nominatif. La confusion

(1) Toujours la formule *ovīs* : *pedīs* = *ovī* : *pedī*.

(2) Formule *pedēs* : *pedī* = *ovēs* : *ovī*. On voit que l'identification de ces deux ordres de thèmes, partie d'un seul point, s'est étendue à tous avec une logique rigoureuse. On croit retrouver la quantité brève dans *turbinēs* et *forēs* (Plaut. *Trinum.* 835, *Stich.* 311).

devait se produire aisément en latin, où le nom. et l'acc. pl. de 3^e décl. étaient extérieurement identiques⁽¹⁾.

2. Nominatif-vocatif-accusatif neutre : désinence *-*ǎ*, gr. τείχη = τείχε-α, κέρατ-α et κέρᾱ = *κέρασ-α, ἄσθη = ἄστεα, lat. gener-a, mari-a, nōmin-a⁽²⁾, etc. Ici aussi s'est exercée sporadiquement l'influence des thèmes en *i-*, mais elle s'est restreinte aux participes et adjectifs en *-nt-* et en *-c-* : les réguliers *ferent-a, *prūdent-a, etc., sont ainsi devenus ferent-ia, prūdent-ia, audāc-ia, fēlic-ia, victric-ia, etc.. On lisait encore *silenta* dans une vieille tragédie⁽³⁾.

3. Accusatif masculin-féminin. — L'indice *-ns après voyelle, *-ns après consonne règne dans l'ensemble de la flexion : gr. πόλις (Hérod.) = *πόλι-νς, ἰχθύς = *ἰχθύ-νς, σῦς, ὄρυς, etc., πόδ-ᾱς = *πόδ-ης (cf. πόδ-ᾱ = *πόδ-η), ποιμέν-ᾱς, φέροντ-ᾱς, πατέρ-ᾱς, etc., lat. avis (écrit aussi *aveis* et *avēs*) = *avi-ns, manūs = *manu-ns, pedēs = *ped-ens = *ped-ns (cf. quotiēs et quotiēs), homin-ēs, ferent-ēs, patr-ēs, etc. La quasi-similitude du nom. *avēs* et de l'acc. *avis*, que l'orthographe vacillante exagèrait encore, celle de l'acc. *avis* *avēs* et de l'acc. *ferentēs* *ferentīs*, etc., les a fait entièrement confondre, en sorte qu'à la 3^e décl. le nomin. et l'acc. sont devenus identiques. En grec ἰχθύ-ας (hom.), πόλι-ᾱς (hom.) et πόλε-ᾱς sont dus à l'intrusion de la finale -ᾱς empruntée aux thèmes consonnantiques. Il en est de même de πελέκεας, ἡδέας (on attendrait *πελέκῦς, *ἡδῦς, cf. acc.

(1) Soit la formule manūs (nom.) : manūs (acc.) = pedēs (nom.) : pedēs (acc.).

(2) Dans les cas où l'a final latin paraît long, v. g. le saturnien *mors perfēcit tua ut essent omniā brevia* (ep. Scip.), il est à supposer que l'allongement est dû à l'analogie de la finale primitivement longue de 2^e décl. *jugā. cf. supra 190, 2. C'est cet allongement au moins sporadique qui, dans ce cas particulier, a protégé la voyelle finale *ǎ* contre la permutation régulière en *ǎ*, cf. supra 36 A α, et mon *Esq. morpholog.* IV (Douai 1887).

(3) Gell. XIX 7. — L'analogie est surtout partie du dat. pl., infra 5 (*prūdentia* : *prūdentibus* = *ācria* : *ācribus*).

sg. πέλεκυ-ν, ἡδύ-ν), appelés par l'analogie des génitifs πελέκεος, ἡδέος, etc. Quant aux types attiques πόλεις, πελέκεις, ἡδεῖς = *ἡδέϊϛ-εϛ, εὐγενεῖς = *εὐγενέσ-εϛ, ce sont des nominatifs en fonction d'accusatif, comme plus haut *manūs* un accusatif en fonction de nominatif. Les thèmes en -ἡύ- ont de même *ἰππέας* = *ἰππῆās = *ἰππῆϛ-ās et *ἰππεῖς* = *ἰππέες*. Le type ὄρνις ou ὄρνεις (*OEd. R.* 966) pour ὄρνιθας est analogique de πόλις ou πόλεις (cf. supra 204, 4).

4. Instrumental. — Quelques exemples homériques : νόσ-φι (en arrière, cf. lat. *nati-bus*), ὄρεσ-φι, στήθεσ-φι ; avec insertion de l'-σ- de 2^e décl., κοτυληδόν-σ-φιν (ε 433). En latin, confondu avec le datif-ablatif.

5. Datif-ablatif-instrumental (latin). — L'indo-européen avait un affixe d'instrum. pl. **-bhīs* (sk. *-bhis*) et un de dat.-abl. pl. **-bhīōs* (sk. *-bhyas*). L'un serait devenu en latin **-bīs*, et l'autre **-bīōs* **-bīūs*. Ce sont ces deux désinences qui paraissent avoir conflué en *-būs* ⁽¹⁾, finale qui répond à la fois aux trois fonctions : *avi-bus*, *arcu-bus*, *bō-bus*, *sū-bus*, *nūbi-bus* = **nūbēs-bus* ⁽²⁾. Sauf ce dernier cas et les similaires (*mōribus*), l'affixe *-bus* ne s'ajoute jamais immédiatement aux thèmes terminés par une consonne, mais exige l'insertion d'un *-i-* de liaison emprunté à la flexion des thèmes en *-i-* : les réguliers **homen-bus*, **ped-bus*, etc., ont été remplacés par *ped-i-bus* ⁽³⁾, *hominibus*, *ferentibus*, *patribus*, *honoribus*, *generibus*, etc. Cette analogie a sévi même sur les thèmes vocaliques, puisque *sui-bus* existe également, et qu'elle a transformé **manu-bus*, **frūctu-bus* en *manibus*, *frūctibus* ⁽⁴⁾, ne laissant guère intacts que *portubus*, *tribubus*, *partubus*, *arcubus*, *artubus*, ces trois

(1) La quantité archaïque *-būs* est fort rare et due à de simples accidents prosodiques. Cf. l'arch. *nāve-bōs* = *nāvibus*.

(2) Cette concordance, qui n'a pas été donnée dans la phonétique parce qu'elle n'est pas encore traduite en loi, doit pourtant être provisoirement admise comme le seul moyen de rendre raison de la déviation de la flexion du type *nūbēs*, infra 212 (II).

(3) Formule *pedibus* : *pedī* (dat. sg.) = *ovibus* : *ovī*.

(4) Toutefois ici la phonétique pourrait bien avoir joué un rôle dans la mutation, cf. *optumus* et *optimus*, et supra 30.

derniers peut-être parce qu'ils se seraient confondus avec le dat. pl. de *pars, arx, ars*.

6. Locatif (grec). — La finale primitive **-συ* a été remplacée par *-σι* ou *-σιν*⁽¹⁾ ; là où le *σ* était intervocalique et devait tomber, il a été ramené par l'analogie des cas où, n'étant pas intervocalique, il devait demeurer : *πόλε-σι*, *ἰχθύ-σιν*, *ἡδέ-σι*, *ἦρω-σι*, *ἱππεῦ-σι*, *φλεψί*, *θριξί*, homér. *ποσσί* = **ποδ-σί*, par réduction *ποσί*, *φέρουσι* = **φέρουσι* (lesb. *φέροισι*) = **φέρουσσι* = **φέροντ-σι*, *πατρά-σι* = **πατρ-σι* (sk. *pitr̥-si*), homér. *τείχεσ-σι* et par réduction *τείχεσι*. Cette terminaison *-εσσι* a fait une bien singulière fortune : prise tout entière pour une désinence de loc. pl., elle a été transportée comme telle dans des thèmes de toutes catégories, homér. *πολί-εσσι*, *σύ-εσσι*, *ἡρώ-εσσι*, *πόδ-εσσι*, *κύν-εσσι*, *Μυρμιδόν-εσσι*, *ἀκούοντ-εσσι*, *χείρ-εσσι*, *ἄνδρ-εσσι*, *κερά-εσσι*, etc., etc., et elle est même revenue contaminer son point de départ dans *ἐπέεσσι* = **ρεπ-έσ-εσ-σιν*, *νεφέεσσι*, etc. La contamination par *-εσι* est infiniment plus rare, *χέλο-εσι* (Υ. 468), *ἀνάκτ-εσιν* (ο 557). L'alternance de *-εσι* et *-εσσι* a amené le redoublement de *πολέεσσι*, *νέκυσσιν* et autres.

Un genre de barbarisme fort rare chez les auteurs, mais très fréquent dans les inscriptions, consiste dans le transport de la finale *-οισι -οις* du loc. et du dat. de 2^e décl.⁽²⁾ : *πάντ-οις*, *ἄνδρ-οις*, *ἀγών-οις*, etc., *ὄσσοισι* (dans les yeux) et *ὄσσοις* (cf. nom. du *ὄσσε*) dans Hésiode et dans Sapho, etc.

7. Génitif. — La désinence primitive était **-ῶν*, et rien n'empêche de croire que le latin la reproduit fidèlement dans sa finale *-ūm* : *bo-um*, *avi-um*, *manu-um* (contracté *currum*⁽³⁾), *ped-um*, *ferent-um*, *homin-um*, *patr-um*, *gener-um*, etc. Au contraire la finale longue du grec dénonce, ici comme au cas oblique du duel, l'introduction de la finale de 2^e décl., *πόλε-ων*, *ἡδέ-ων*, *ἰχθύ-ων*, *ποδ-ῶν*, *φέροντ-ων*, *κύν-ῶν*, *πατέρ-ων*, *τειχέ-ων*, etc.

(1) Supra 189, 5.

(2) Formule *πάντοισι : πάντων* = *ἵπποισι : ἵππων*.

(3) *AE n.* VI. 653. — L'étrange génitif *ālītūm* pour *ālītum* ne peut s'expliquer que par l'analogie de la 4^e déclinaison.

En latin, l'analogie des thèmes en *i-* s'est encore largement exercée sur ce cas et a substitué à *-um* une finale *-ium*, soit dans quelques noms, *urb-ium* ⁽¹⁾, *arc-ium*, soit surtout dans les adjectifs qui prennent *-ia* au nom. pl. nt., *vorāc-ium*, *fēlic-ium*, *victric-ium*, *ferent-ium*, *prūdent-ium*, etc. Dans ce dernier type, le génitif en *-um* a subsisté, conservé principalement par les poètes, et le parallélisme constant de *sapientium* et *sapientum* a même entraîné par contre-coup la suppression de l'*i* dans quelques génitifs qui devraient le contenir, *canum*, *apum* (des abeilles), *juvenum*, etc. ⁽²⁾

SECTION III.

VARIATIONS DU THÈME DÉCLINÉ.

(207) Les variations du thème décliné consistent dans une apophonie, parfois très visible, parfois presque effacée ou même tout à fait perdue, qui n'affecte en général que la finale du thème, dite syllabe prédésinentielle. Il n'importe à cet égard que cette syllabe appartienne à la racine ou à un suffixe.

L'apophonie peut ne comprendre qu'un seul degré, quand tous les cas se sont assimilés entre eux, *δοτήρ δοτήρα δοτήρος*, *sermō sermōnem sermōnis*; ou deux, c'est le cas le plus fréquent, *δώτωρ δώτορα δώτορος*, *homō homīnem homīnis*; ou trois, à savoir : un fort *πατήρ*, un moyen avec syllabe prédésinentielle brève *πατέρη*, un faible avec syllabe prédésinentielle réduite *πατρός*.

Mais là ne s'arrête pas la variété de l'apophonie, et particulièrement dans les thèmes où la syllabe prédésinentielle est susceptible de l'état fléchi, on la voit souvent parcourir un plus grand nombre de degrés. C'est ainsi que dans le seul thème **ped-* on peut distinguer : une forme forte et fléchie (*πῶς*), une

(1) Formule *urbium* : *urbibus* = *ovium* : *ovibus*.

(2) Plus simplement *canum* : *canibus* = *pedum* : *pedibus*. *Juvenum* pourrait être le gén. régulier d'un h. **iuvēn-*, cf. sk. *yuvān-* (jeune) et le dérivé *yuvon-tūs*.

forme forte et normale (*pēs*), toutes deux dues à l'allongement du nominatif⁽¹⁾, une forme moyenne et fléchie (*πόδα*), une forme moyenne et normale (*pedem*), enfin une forme faible par réduction et chute complète de la voyelle⁽²⁾ dans le composé *ἐπι-ἑδ-αι* (lendemain de fête), qui nous révèle la possibilité théorique d'un génitif sg. **ἑδ-ός* = **πδ-ός*. Naturellement l'analogie, dans les deux langues, mais surtout en latin, a passé son niveau sur un grand nombre de ces différences originaires.

Si bien passé son niveau qu'il est impossible de déterminer (du moins à la seule inspection du grec et du latin, qui seuls doivent nous occuper) à quels cas de la flexion répondaient respectivement les formes forte, moyenne et faible de la syllabe prédésinentielle. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, selon toute vraisemblance, le nominatif singulier était cas fort, l'accusatif cas fort ou moyen, le vocatif et le locatif cas moyens, les autres cas faibles⁽³⁾; encore le grec, qui a confondu le locatif avec le datif, le traite-t-il en cas faible là où il établit une différence.

Quant à l'origine de l'apophonie, qui résulte essentiellement de ce qu'à certains cas la syllabe prédésinentielle se réduisait en perdant l'accent attiré par la désinence, c'est le sanscrit surtout qui la fait toucher du doigt. Mais le grec la dénonce encore par le frappant contraste de l'accentuation dans *πατήρ* *πατέρας* et *πατήρ* *πατήρ*. Bien plus, l'accentuation, cause première de l'apophonie, est demeurée intacte dans nombre de thèmes d'où pourtant l'apophonie a disparu, à savoir dans tous les monosyllabes, *εἷς ἕνα ἑνός ἐνί, πώς πόδα ποδός ποδί*⁽⁴⁾, et de même au pluriel, *πόδες πόδας ποδῶν ποσί*, et au duel, *πόδε ποδοῖν*, mais sans doute par analogie du singulier, car la loi d'apophonie du pluriel paraît différente.

(208) L'apophonie est une loi si générale et si constante de toute

(1) Cf. supra 202.

(2) Cf supra 41, 1.

(3) Au pluriel l'accusatif même paraît avoir été cas faible, mais ce point est encore fort obscur. Le grec le traite en cas moyen.

(4) A la seule exception des participes, *θείς θέντος, δούς δόντος*, et de *πᾶς* au pluriel seulement, *παντός παντί πάντων πᾶσι*.

flexion qu'on peut presque affirmer avec une entière certitude qu'elle régnait primitivement sur les thèmes même qui en paraissent le plus dépourvus. Là où la déclinaison l'a perdue, elle reparait souvent dans la dérivation, qui obéit aux mêmes lois. Ainsi *tempus* a beau faire *temporis*; la flexion régulière *tempus* * *temperis* (cf. *genus generis*) nous est révélée par les dérivés *temper-āre*, *tempes-tās* (cf. *gener-āre*), et nous voyons du même coup que l'o de * *tempōs*, * *corpōs* a été abusivement étendu aux cas obliques. Ainsi encore la flexion primitive *honōs* * *honēsis* se trahit par les dérivés *hones-tu-s*, *hones-tās*, par le génitif *oner-is*, qui appartient à un thème identique⁽¹⁾, et, comme la formation de *honōs* est, à n'en pas douter, identique à celle du grec *αἰδώς*⁽²⁾, on en conclura à l'existence d'une flexion *αἰδώς* * *αἰδέσος*, plus ancienne que la flexion *αἰδώς* * *αἰδόσος*. De même enfin la forme réduite *-is-* du suffixe comparatif *-ios-*, qui n'apparaît plus nulle part dans la déclinaison, se montre devant le suffixe secondaire du superlatif, *μέγιστος*, *par-is-simu-s*⁽³⁾.

Ce n'est pas toute telle flexion, envisagée isolément dans chaque langue, y semble l'uniformité même, tandis que le simple passage d'une langue à l'autre y décele la variété primitive, que chacune a uniformisée à sa manière. Soit, par exemple, un fragment de la déclinaison possible des deux thèmes indo-européens, * *pod-* (pied), * *ghiom-* (neige, hiver), et voyons ce qu'en ont tiré, chacun de son côté, le grec et le latin :

N. * <i>pōd-s</i>	πῶς, πούς (= * <i>πῶδ-ς</i>).	<i>pēs</i> = * <i>pēd-s</i> .
A. * <i>pōd-m̄</i> ou * <i>pōd-m̄</i> .	πόδ-α.....	<i>ped-em</i> .
L. * <i>pēd-ī</i>	ποδ-ί.....	<i>ped-e</i> .
D. * <i>pd-áy</i>	».....	<i>ped-ī</i> .
G. * <i>pd-ós</i> , * <i>pd-és</i>	ποδ-ός.....	<i>ped-is</i> .

(1) Supra 78, 2. Tout au contraire *onus* a gardé l'o dans la déclinaison et introduit l'o dans la dérivation, *onus-tu-s*.

(2) Supra 124, 1.

(3) Supra 126.

N.	* <i>ghiōm</i>	χιών = *χιώμ. . . .	<i>hiem-s</i> ⁽²⁾ .
A.	* <i>ghiōm-ḡ</i>	χιών-α ⁽¹⁾	<i>hiem-em</i> .
L.	* <i>ghiēm-ī</i>	χιών-ι.	<i>hiem-e</i> .
D.	* <i>ghim-áy</i>	»	<i>hiem-ī</i> .
G.	* <i>ghim-ós</i> , * <i>ghim-és</i> ..	χιών-ος	<i>hiem-is</i> .

On voit ce qui s'est passé, abstraction faite des autres altérations déjà étudiées : l'allongement du nominatif a persisté ; mais le grec a généralisé la forme fléchie de la racine ou du suffixe, tandis que le latin généralisait la forme normale. Il en résulte que le degré le plus faible a partout disparu et ne se retrouve plus que dans la dérivation, gr. ἔπι-ῆδ-αἰ (supra), δύς-χίμ-ος (glacial), lat. *bīmus* (de deux ans) = **dvī-hīm-u-s*

§ 1^{er}. — *Thèmes à finale explosive.*

(209) Sauf ce qu'on a dit de πούς *pēs*⁽³⁾, les thèmes de cette catégorie n'ont plus d'apophonie, même par allongement au nominatif, puisque ce cas y est sigmatique. La quantité et la nuance vocalique de la syllabe prédesinentielle restent les mêmes d'un bout à l'autre de la flexion. Toutefois, en grec seulement, les thèmes en -οντ- (φέρων) ont l'allongement du nominatif, et la nuance vocalique, constante dans chaque langue, mais différente d'une langue à l'autre, fait songer à une flexion apophonique telle que φέροντ-α * φέροντ-ι * φέροντ-ός. On trouve même dans le dorien d'Héraclée (Grande-Grèce) un loc. pl. du type *πρᾶσσόντ-ασι*, qu'on explique ordinairement par une corruption de **πρᾶσσασι* = **πρᾶσσητ-σι*, cf. sk. *bhārat-su*.

§ 2. — *Thèmes en nasale.*

(210) I. Thèmes en -en-, -men-. — Il y a un reste curieux d'apophonie parfaite dans une flexion d'ailleurs fort mutilée, celle de **ῥρήν* (mouton), cf. homér. πολύ-ρρην : nom. hors d'usage ; acc.

(1) Le *v*, régulier à la finale de χιών (supra 48), a passé par analogie aux autres cas.

(2) Cf. supra 200, 6.

(3) Et des quelques similaires, supra 202.

**φρῆν-α*, prouvé par la glose d'Hésychius *ἄρνι· ἄρνι*, mais devenu *ἄρνι* par analogie des autres cas; loc. *ἄρνι-ί*; gén. *ἄρνι-ός* = **φρῆνι-ός* = **φρῆνι-ός* avec réduction complète de la syllabe pré-désinentielle. D'après cela, le loc. pl. devrait être **φρῆνι-σί* = **φρῆνι-σί*, et il y a encore une trace de la nasale-voyelle dans le second *α* de *ἄρνισι* d'ailleurs altéré sous l'influence de *ἄρνι*.

Au contraire de **φρῆνι*, qui a généralisé la forme faible, *φρῆνι* (diaphragme, cœur, esprit) a fait prévaloir partout le degré moyen: acc. *φρένι-α*, loc. *φρένι-ί*, gén. *φρένι-ός* pour **φρῆνι-ός*, nom. pl. *φρένι-ες*, etc. Pourtant on lit encore *φρῆνι-σί* (= **φρῆνι-σί*) dans Pindare. Dans la langue courante ce *φρῆνι-σί* est devenu *φρεσί* sous l'influence du loc. sg. *φρένι*.

La plupart des thèmes en *-en-*, *-men-* se déclinent comme *φρῆνι*: *ἄρρηνι ἄρρηνι-ος*, *ποιμῆνι ποιμῆνι-ος*, etc., et loc. pl. *ποιμῆνι-σί*⁽¹⁾ au lieu de **ποιμῆνι-σί* = **ποιμῆνι-σί*, à cause de *ποιμῆνι*.

Enfin un degré plus avancé encore de corruption consiste dans la généralisation de la longue du nominatif: *λειχῆνι* (darter) *λειχῆνι-ος*, *πευθῆνι* (espion) *πευθῆνι-ος*, loc. pl. *λειχῆνι-σί*, *πευθῆνι-σί*.

C'est à ce dernier stade que le latin est parvenu, en ce sens que, s'il a la longue au nominatif, il la garde à tous les cas (*liēn liēn-is*), et que, si les cas faibles ont gardé la brève, elle a aussi passé au nominatif (*pecten pectin-is*⁽²⁾).

II. Thèmes en *-on-*, *-mon-* — Le thème *κύων* se décline, comme **φρῆνι*, avec prédominance de la forme faible: nom. sg. *κύων*; acc. *κύωνι-α* pour **κύωνι-α*, par analogie des cas faibles; loc. *κύωνι-ί*; gén. *κύωνι-ός*; nom. pl. *κύωνι-ες* pour **κύωνι-ες*; acc. *κύωνι-ας*; gén. *κύωνι-ων*; loc. *κύωνι-σί* comme *φρεσί*, etc.⁽³⁾

Le latin a un pendant parfait à *κύων* dans *car-ō*, thème *car-on-*: nom. sg. *car-ō*; acc. *carn-em*, au lieu de **caron-em* ou **carren-em*, à cause des cas faibles, dat. *carn-i*, gén. *carn-is*;

(1) Il va sans dire que *φρεσί*, *ποιμῆνι-σί* ne sauraient se ramener à **φρένι-σί*, **ποιμῆνι-σί*, qui auraient donné **φρεσί*, **ποιμῆνι-σί*.

(2) Toutefois *pectinis* a peut-être le degré réduit, puisqu'on peut aussi bien le ramener à **pectinnis* qu'à **pectenis*. On a déjà vu la possibilité d'une flexion **felen* **feln-is* (fiel), supra 113.

(3) Formule *κύωνι*: *κύωνι* = *φρεσί*: *φρένι*; mais non **κύωνι*, qui serait devenu **κύωνι*.

nom. pl. *carn-ēs*, etc. La réduction est moins forte, mais bien visible encore dans : nom. sg. *hom-ō* ; acc. *homōn-em* ou plutôt *hemōn-em* (arch.)⁽¹⁾, soit régulier, soit corrompu du régulier **hemōn-em* par intrusion de la longue du nominatif, plus tard remplacé par *homin-em* d'après les suivants ; dat. *homin-ī* = **homen-ī* ou **homḡn-ī* ; gén. *homin-is* ; nom. pl. *homin-ēs*, etc. Il a peut-être existé une forme avec réduction complète **homnēs*, qui, prononcée et écrite *omnēs*, et signifiant successivement « les hommes, tous les hommes, tous », a fait créer analogiquement le nom. sg. *omnis* (M. Bréal).

Ce type d'apophonie a disparu en grec. Le latin l'a conservé et même étendu : il l'applique à un grand nombre de thèmes en *-on-* surtout féminins, *imāgō*, *orīgō*, *ferrūgō*, *cōnsuētūdō*, et même à des emprunts grecs⁽²⁾, *Apollō*, gén. arch. *Apolōn-es*, mais flexion ordinaire et classique *Apollin-em Apollin-is*.

Sauf dans *κύων* le grec a étendu à toute la flexion la forme *-on-*, *-mon-* du suffixe : *ἡγεμίων ἡγεμῶν-ος*, etc. ; loc. pl. *ἡγεμό-σι* pour **ἡγεμά-σι* = **ἡγεμῆ-σί*. Le latin n'a rien de pareil. Mais il a, comme le grec, un grand nombre de thèmes plus corrompus encore, qui ont généralisé la longue du nominatif : *αἰών αἰῶν-ος*⁽³⁾, *λειμών λειμῶν-ος λειμῶ-σι*, *legiō legiōn-is*, *nātiō nātiōn-is*, *edō edōn-is*, etc.

III. Neutres en **-mē*, ^{gr} *-ma*, lat. *-men*. — Aucune apophonie : *nōmen* = **nōmḡ* et *nōmin-is* = **nōmḡn-is* (cf. sk. *nāmnas*) : en grec, insertion du τ, *ὀνόματ-*⁽⁴⁾, sauf au loc. pl. *ὀνόμασι* = **ὀνόμη-σι*.

IV. Thèmes en *m-*. — 1. *εἰς* = **σέμ-ς* : la flexion régulière serait, nom. *εἰς ἔν*, acc. **ἔμ-α ἔν*, loc. **ἔμ-ι* ou **σμ-ί*, gén. **σμ-ός* (cf. fm. *μία* = **σμ-ία*). On a *ἕνα ἑνός ἐνί* par généralisation du ν de *ἔν* et de la forme forte.

2. Pour *χιών* et *hiems*, voir plus haut 208.

3. *χθών* = **χθώμ*, cf. l'adj. *χθαμ-αλό-ς χαμ-ηλό-ς* et le lat. *hum-u-s* : nom. *χθών*, acc. *χθόν-α* pour **χθόμ-α* ; dat. probable

(1) *Vultur in silvīs miserum mandēbat homōnem* (Enn.).

(2) Ce qui montre la vitalité singulière de cette forme de déclinaison.

(3) Cf. pourtant supra 154 et 201, 3.

(4) Cf. supra 204, 7.

χαμ-αί = *χ(θ)μημ-αί; les autres cas χθον-ί χθον-ός sur l'analogie de χθόν-ι.

§ 3. — Thèmes en vibrante.

211) I. Thèmes en *-er-*, *-ter-*. — Dans cette catégorie, plusieurs thèmes, notamment les noms de parenté, ont conservé avec plus ou moins de pureté l'apophonie primitive : nom. sg. πατήρ, acc. πατέρ-α, loc. πατρ-ί, gén. πατρ-ός; nom. pl. πατέρ-ες, acc. πατέρ-ας, loc. πατράσι = *πατρ-σί (cf. sk. *pitṛ-ṣū*), gén. πατέρ-ων. Tel est le paradigme classique; mais, bien que la flexion de πατήρ soit la mieux conservée de toute cette classe, elle contient au moins une forme altérée : l'acc. pl. devrait peut-être se réduire, soit *πατρας; le gén. pl. le devrait sûrement, au même titre que le gén. sg., et d'ailleurs on lit πατρῶν dans Homère (δ 687, θ 245) : πατέρων est donc analogique de πατέρες.

Cette analogie s'est exercée en grand, dans la suite des temps : dès l'époque homérique elle créait πατέρος, μητέρος à côté de πατρός, μητρός; quant à μητέρι, également homérique, c'est sans doute la forme primitive, cf. sk. *mātāri*. On a créé de même θυγατέρος sur θυγατέρη, et inversement θύγατρα (A 13), θύγατρης, θύγατρας (X 62) d'après θυγατρός. Le type le plus maltraité en grec classique est ἀνήρ, dont la flexion régulière serait sans doute : sg. nom. ἀνήρ, voc. ἄνερ, acc. ἀνέρα, loc. *ἀνέρι ou ἀνδρί, gén. ἀνδρός⁽¹⁾; pl. nom. ἀνέρες, acc. ἀνέρας ou ἄνδρας, loc. ἀνδράσι, gén. ἀνδρῶν. Dans Homère on lit souvent les formes régulières ἀνέρα et ἀνέρες, mais la langue commune a absolument généralisé le thème faible ἄνδρα ἄνδρες ἄνδρας.

Il en est de même en latin : sauf au nom.-voc. le degré fort ou moyen a disparu de ces thèmes, et l'on a dit *patrem* pour **pater-em* = πατέρ-α, d'après *patrī* et *patris*.

En grec le degré moyen s'est généralisé dans ἀήρ, αἰθήρ, ἀστήρ (gén. ἀστέρος, mais loc. pl. ἀστράσι), et autres, et l'allongement du nominatif dans tous les noms d'agent en -τήρ : δοτήρ δοτήρ-α δοτήρ-ος δοτήρ-σι.

(1) Pour ἀνδρός = *ἀνρ-ός, cf. supra 47 B.

II. Thèmes en *-or-*, *-tor-*. — Il n'y a plus trace en grec, si jamais elle a existé, d'une flexion δῶτωρ *δωτέρ-α (ou δῶτορα) *δωτρ-ός. Ces formes n'ont d'autre apophonie que l'allongement du nominatif : δῶτωρ δῶτορα δῶτορ-ος δῶτορ-σι.

En latin, l'allongement du nominatif a même passé aux cas obliques : **datōr datōr-em datōr-is*, etc.; puis, les finales en *r* s'étant abrégées, il en est résulté que le nominatif, qui seul de toute la flexion devrait avoir la longue, est le seul de toute la flexion à avoir la brève.

§ 4. — Thèmes sigmatiques.

(212) I. Masculins-féminins en *-os-*. — En grec le simple allongement du nominatif : αἰδώς *αἰδός-α (αἰδῶα αἰδῶ) *αἰδός-ος (αἰδόςος αἰδῶος). Le latin offre plus de variété : changement vocalique sans allongement, *venis vener-em* = **venes-em*; allongement sans changement vocalique, *arbōs arbōr-em* = **arbōs-em*. Mais, dans l'immense majorité des cas, on observe une série d'altérations, les unes phonétiques, les autres analogiques, dont la chronologie se développe comme suit : primitivement *honōs* **honōs-is*; extension de la longue du nominatif, **honōs-is*; rhotacisme, *honōr-is*; extension analogique de l'*r* au nominatif, **honōr*; abréviation de la finale, *honōr*.

II. Masculins-féminins en *-es-*. — En grec, l'allongement du nominatif : ψευδής *ψευδέσ-α (ψευδέα ψευδέη), etc. En latin de même, *Cerēs Cerēs-is*, mais avec rhotacisme étendu au nominatif et abréviation en conséquence, *celer, dēgener* (1). Primitivement cette classe comprenait en latin un plus grand nombre de thèmes qu'elle n'en a conservé : en comparant, par exemple. *nūbēs* au gr. νέφος et au sk. *nābhas* (gén. *nābhas-as*), *sēlēs* à ἔδος, *mōlēs* à *mōles-tu-s* (cf. *hones-tu-s*), etc. (2), on s'aperçoit sans peine que la flexion régulière était *nūbēs* **nūbes-is*. Le

(1) Peut-être aussi abréviation sans rhotacisme dans le type *cinis* = **cinēs* (pour **cinēs* ?), d'après les cas obliques (**cinēs is* devenu *cineris*).

(2) Malgré la différence de quantité de la voyelle radicale, laquelle peut, dans tous ces cas, dépendre d'un changement d'état très ancien de la racine. Cf. supra 124, 2°.

dat.-abl. pl. **nūbes-bus* est devenu *nūbi-bus*, d'où par analogie un dat. sg. *nūbī*⁽¹⁾, et tout le reste de la flexion comme si elle se construisait sur un thème **nūbi-*. Il en résulte que, sauf au nom. sg., la déclinaison de *nūbēs* ne diffère plus de celle d'*ovīs*.

III. Neutres en *-os-* (*-es-*). — Apophonie bien connue : l'*o* n'apparaît qu'au nom.-acc. sg., *τείχος* **τείχεσ-ος* (*τείχεος* *τείχους*), *fūnus* **fūnes-is* (*fūneris*), etc. Toutefois en latin plusieurs thèmes ont généralisé l'*o* : **tempōs* **tempōs-is*, **corpōs* **corpōs-is*, devenus phonétiquement *tempus temporis*, etc.

IV. Neutres en *-ās-*. — Cette flexion, exclusivement grecque, n'a point d'apophonie, mais se fait sur deux thèmes, l'un en *-ās-*, l'autre en *-āt-* : *κέρας* *κέρατ-ος*, et aussi **κέρασ-ος* (*κέραος* *κέρωσ*), **κέρασ-α* (**κέραα* *κέρά*), etc.⁽²⁾

V. Participes du parfait grec. — La forme sigmatique du suffixe (**-σος-*) n'apparaît qu'au nom. sg. (*λελυκώς* *λελυκός*) et dans la formation du féminin (*λελυκυίη* = **λελυκύσ-ια*). Partout ailleurs, la flexion se fait, sans aucune apophonie, sur un thème en explosive dentale⁽³⁾ : *λελυκός-α* *λελυκός-ος*, etc. L'allongement du nominatif s'est propagé aux autres cas dans quelques types homériques, *γεγαῶτ-ος* *μεμαῶτ-α* ; quant à l'att. *έστῶτα*, c'est avec contraction l'ion. *έστεῶτα* = **έστήστ-α*.

VI. Comparatifs. — Le grec a deux thèmes : l'un en nasale, qui du nom. sg. a passé à tous les autres cas, *μειζων* *μειζον* *μειζον-ος* ; l'autre sigmatique, qui n'apparaît plus qu'à l'acc. sg. et au nom.-acc. pl., mais que la langue classique, pour ces cas, préfère au thème à nasale : acc. sg. (*msc.-fm.*) *μειζω* = **μειζοα*

(1) Formule *nūbī* : *nūbibus* = *ovī* : *ovibus*. Inversement c'est sans doute le gén. régulier **nūberum* qui a donné naissance au génitif archaïque *boverum* cité par Varron.

(2) Supra 129. — Le datif (locatif) sg. *κέρα* ne s'explique pas ; l'*i* ne se souscrivant qu'après une voyelle longue, on devrait avoir *κέραι*. La forme *κέρα* doit être considérée comme une simple variante graphique, à moins que par impossible ce ne soit un vrai datif (**κέραι* = **κέρα-αι*). — Le nom. pl. hom. *γέρα* (B 237), *κρέα* (Θ 231), etc., se ramène à *γέρα*, *κρέα* avec *α* final abrégé à l'imitation des autres finales de pluriel neutre.

(3) Cf. supra 128.

— *μειζοσ-α⁽¹⁾; nom. pl. (msc.-fm.) μειζους = *μειζοες = *μειζοσ-ες, employé aussi en fonction d'acc. pl.⁽²⁾; nom.-acc. pl. nt. μειζω = *μειζοα = *μειζοσ-α.

Le latin n'a que le thème sigmatique : primitivement *mājōs *mājōsis, puis mājōris et mājōr, comme plus haut pour honor. Le nom. sg. nt. mājus est resté pur, mais le reste de la flexion a l'allongement analogique du msc.-fm., v. g. pl. nt. mājōra au lieu de *mājōr-a, cf. *μειζοσ-α.

§ 5. — Thèmes à diphthongue.

(213) I. Monosyllabes. — 1. Th. *dyēw- (ciel, jour) : dès l'époque préhistorique, le w était susceptible de disparaître dans certaines conditions mal définies, cf. lat. diēs qui a suivi une flexion analogique⁽³⁾. L'apophonie est encore bien visible dans la déclinaison grecque : nom. Ζεῦς = *Ζηός = *Δγῆύς, et Ζή-ς (dialect.) = diē-s ; voc. Ζεῦ, lat. Jū (piter) : acc. Ζῆ-ν (dor. Δῆ-ν dans Théocrite) = diē-m ; loc. Δί = Δῆ-ί ; gén. Δίος = Δῆ-ός = *diw-ós par réduction de la syllabe prädésinentielle -ew-. Cette flexion primitive a été sujette, dans les divers dialectes, à toutes sortes d'altérations, dont deux essentielles et classiques : d'une part, Δίος, Δί ont fait créer un acc. Δία, qui est celui de la langue commune ; de l'autre, l'acc. Ζῆν, décliné à son tour comme pourrait l'être un thème en -en-, a donné naissance à la flexion homérique Ζῆν-α Ζῆν-ί Ζῆν-ός⁽⁴⁾.

2. Th. *gōw- (bœuf, vache, sk. gāu-s) : nom. βοῦς = *βωῦς, dor. βῶ-ς, lat. bō-s ; acc. βοῦ-ν βῶ-ν, et βόξ (rare) = *βόξ-α = *gōw-m, lat. bov-em ; loc. βοῦ-ί bov-e ; dat. βόυ-ί ; gén. βοῦ-ός bov-is, etc. ; gén. pl. βούμ = *bōw-ōm⁽⁵⁾.

(1) Il est à peine besoin de faire observer que μειζω ne peut venir de μειζονα : il n'y a pas d'exemple de pareille chute du ν médial.

(2) L'acc. μειζους ne saurait être contracté de *μειζοας. L'assimilation vient ici du neutre, où les deux cas sont normalement identiques.

(3) Dite 5^e déclinaison. cf. supra 197.

(4) La même anomalie dans la décl. de τι-ς, infra 220, 6.

(5) La forme *gw- avec réduction complète ne se trouve que dans le dérivé *βῆ = *gw-ā, lequel fait partie du composé ἑκατόμ-β-ῆ (sacrifice de cent bœufs).

3. Th. **nāw-* (navire). — Sg. : nom. *vāŭ-ς* = *vāu-ς*⁽¹⁾, ion. *vḡŭ-ς* par analogie des cas obliques ; acc. *vāŭ-α* = **nāw-η* ; d'où ion. *vḡα* et néo-ion. *véα*⁽²⁾, att. *vāŭ-ν* ; loc. dor. *vāŭ-ί* *vā-ί*, lesb. *vā-ι*, homér. et att. *vḡ-ί* ; gén. dor. *vā-ός*, homér. *vḡός*, néo-ion. *veός*, att. *veός*⁽³⁾. — Pl. : nom. *vāŭ-ες* *vāes*, homér. et att. *vḡes*, homér. et néo-ion. *vées*, att. postérieur *vāŭς* par transport de l'accusatif ; acc. dor. *vāŭ-ας*, ion. *vḡας*, néo-ion. *véας*, et att. *vāŭς* d'après l'acc. sg. ; loc. *vāu-σί* = **vāu-σί*, ion. *vḡu-σί* par analogie des autres cas ; gén. dor. *vā-ών*, lesb. *vāων*, ion. *vḡων*, néo-ion. et att. *veών*. Donc aucune apophonie. — En latin, l'analogie du datif régulier *nāv-ī* a fait passer ce thème à la déclinaison en *-ī*⁽⁴⁾.

II. Thèmes en *-ηŭ-*. — Le type **ίπηŭ-* se décline d'un bout à l'autre sans apophonie. A côté du nom. sg. commun *ίπηŭ-ς* = **ίπηŭ-ς*, on en rencontre un dialectal, avec chute de la semi-voyelle comme dans *diē-s*, soit *γρηŭ-ς* (arcad.), prouvé surtout par les noms propres doriens, soit **Αχίλλης* **Ολυσσής*, comme le montrent les formes latines corrélatives *Achillēs*, *Ulyssēs*, empruntées sans aucun doute à quelque dialecte dorien de la Grande-Grèce. Cette terminaison du nom. sg. a entraîné une confusion sporadique de ces noms avec les noms propres en *-es*⁽⁵⁾ : ainsi le mot *Αρη-ς*, qui en lesbien se fléchit nom. *Αρευ-ς*, gén. *Αρευ-ος*, etc., a dans Homère la flexion correspondante, *Αρη-ς* *Αρηος* = **Αρηŭ-ος*, mais aussi la flexion analogique, voc. *Αρες*, gén. *Αρεος*, etc.

A cela près la déclinaison est des plus simples. — Sg. : nom *ίπηŭ-ς* ; voc. *ίπηŭ* ; acc. **ίπηŭ-α*, lesb. *ίπηα*, homér. *ίπηα*, dor. et néo-ion. *ίπέα*, att. *ίπέα* ; loc. *ίπηŭ-ι*, d'où *ίπέŭ* et *ίπέŭ* ; gén. homér. *ίπηŭ-ος*, néo-ion. *ίπέος*, att. *ίπέως*. — Pl. : nom. *ίπηŭ-ες*, néo-ion. *ίπέες*, att. *ίπέεις* et *ίπηŭς* ; acc. *ίπηŭ-ας*, néo-ion.

(1) Supra 76, 1 A.

(2) Supra 76 1 B.

(3) Supra 76, 1 C.

(4) Formule *nāvīs* (nom.) : *nāvī* = *avis* : *avī*.

(5) Cette confusion est naturellement complète dans les emprunts latins, *Achillēs* *Achillis* comme *nūbēs* *nūbis*.

ἰππέας, att. ἰππέας par métathèse, parfois ἰππέας par simple abréviation, enfin ἰππεῖς et ἰππῆς par transport du nominatif; loc. ἰππεῦσι panhellénique; gén. ἰππήων, néo-ion. et att. ἰππέων.

III. Thèmes en *-ow-* et *-oy-*. — Les thèmes qui ont le nominatif sigmatique (type ἦρω-ς)⁽¹⁾ ont la longue à tous les cas: ἦρω-α = *ἦρωϝ-α, ἦρω-ος, etc. Les autres⁽²⁾ ne l'ont qu'au nom. sg., περθῶ περθό-α. Flexion: nom. Λητώ = *Λᾱτώγ ou Λητώ = *Λᾱτωϝ; voc. Λητοῖ; acc., ion. Λητοῦν (cf. βοῦν), dor. Λᾱτῶν (cf. βῶν), mais communément Λητώ⁽³⁾ = Λητόα = *Λᾱτόγ-α ou *Λᾱτοϝ-α; les autres cas sans difficulté. La similitude extérieure de ces thèmes avec ceux en *-ον-* a entraîné entre les deux classes d'assez nombreuses confusions: ainsi Πῶθῶ (Delphes) est devenu Πῶθῶν, d'où les deux flexions parallèles Πῶθους Πῶθοι et Πῶθωνος Πῶθωνι; on lit le nom. pl. Γοργόνες, de Γοργῶ, dans Hésiode, et inversement, dans Sophocle, le génitif ἀηδοῦς, de ἀηδῶν⁽⁴⁾.

§ 6. — *Thèmes vocaliques.*

(214) Les thèmes en *-i-* et *-u-* sont soumis à deux flexions très distinctes, qui paraissent correspondre respectivement à la longueur ou à la brièveté primitive de la finale. L'*i* ou l'*u* du thème n'est sujet à aucune apophonie: il se dédouble simplement en voyelle et semi-voyelle (resp. *iy*, *uw*) devant les désinences qui commencent par une voyelle; puis, la semi-voyelle disparaissant, il reste une voyelle brève, v. g. ἰχθῶ-ς, gén. *ἰχθῶϝ-ος ἰχθῶος. Au contraire, l'*i* et l'*u* obéissent à une apophonie d'un ordre tout particulier: ils prennent respectivement la forme normale *ey* et *ew* devant les désinences à voyelle initiale, et restent réduits devant consonne. Le grec maintient parfaitement cette distinction dans les thèmes en *-u-*, mais dans ceux en *-i-* les deux flexions se sont confondues.

I. Thèmes en *-u-*. — 1. Sans apophonie: ἰχθῶ-ς ἰχθῶν-ι ἰχθῶ-ος,

(1) Supra 200, 2.

(2) Supra 131.

(3) On attendrait *Λητώ, *περθῶ, etc., mais l'accentuation a été troublée par l'analogie du nominatif.

(4) Ἄσπις, 230; Ajax, 629.

δρῦ-ς δρου-ός et même δρῦ-ός analogique du nomin.; et aussi νέκῦ-ς νέκυ-ος (mais la quantité νέκυς, dans Homère, est sans doute plus ancienne). Le contraste de la déclinaison de *sū-s* et *manu-s* en latin a déjà été signalé⁽¹⁾.

2. Ce contraste est d'ailleurs le seul reste de l'ancienne apophonie de *manu-s*, qui ne paraît plus avoir de thème **maneu-* à mettre en regard de l'alternance hellénique γλυκῦ- *γλυκέϝ-. — Sg. Nom. : πέλεκυ-ς, ἄστυ, γλυκῦ-ς γλυκῦ. Acc. : πέλεκυ-ν, ἄστυ, γλυκῦ-ν (γλυκέα analogique⁽²⁾) γλυκῦ. Loc. : *πελέκεϝ-ι, d'où πελέκεϊ· πελέκει, ἄστει· ἄσται, γλυκέϊ· γλυκεῖ. Gén. : *πελέκεϝ-ος, d'où πελέκεος, ἄστεος, γλυκέος; en att. πελέκεως, ἄστεως (mais non γλυκέως, qui est d'une grécité très postérieure⁽³⁾) sont analogiques du type ἰπέεω⁽³⁾. — Pl. Nom. : *πελέκεϝ-ες, d'où πελέκεες πελέκεις, ἄστεα ἄστη, γλυκεῖς γλυκέα (très rarement contracté). Acc. : régulièrement *πελέκυς, *γλυκῦς⁽⁴⁾; mais, par analogie des autres cas, homér. πελέκεας γλυκέας; att. πελέκεις, γλυκεῖς, par extension du nominatif. Loc. : régulièrement *πελέκυ-σι, *γλυκῦ-σι (sk. *svādū-ṣu*); mais, par extension du th. πελέκε-, qu'on croyait apercevoir aux autres cas, πελέκεσι, ἄστεσι, γλυκέσι. Gén. : πελέκεων, ἄστεων, γλυκέων.

II. Thèmes en -i-. — D'après ce qu'on vient de voir, un th. *πόλι- (ville, cf. πολί-τη-ς)⁽⁵⁾ devait faire au gén. *πολίγ-ος, d'où πόλιος, tandis qu'un th. πόλι- faisait *πόλεγ-ος, d'où πόλεος; mais πόλι-ς et les similaires ont généralement l'une et l'autre flexion, suivant les dialectes. — Sg. Nom. : πόλι-ς, φύσι-ς. Acc. : πόλι-ν, φύσι-ν. Loc. : homér. et néo-ion. πόλι = *πόλι; homér. πόλιϊ, où la longue paraît procéder d'une forme de locatif très ancienne attestée par le sanscrit (véd. *agnā*, du th. *agnī-*, feu); homér. πόλει = *πόλεγ-ι, d'où att. πόλει, φύσει. Gén. : lesb. πόλιος, φύσιος; néo-ion. πόλιος et πόλεος (contracté

(1) Supra 204, 4 i. n., 6 i. n., etc.

(2) Supra 204, 4.

(3) Soit à peu près la formule πελέκεω^ς : πελέκεων = ἰπέεω^ς · ἰπέεων. L'accent irrégulièrement remonté dans πελέκεων montre bien que πελέκεων et πελέκεω^ς se sont réciproquement influencés.

(4) Supra 206, 3.

(5) On lit dans Homère πόλις (II 69) et πόλιν (II 57).

πόλεως); homér. πόλιος, et πόληος d'après πόληϊ; att. πόλεως = πόληος. — Pl. Nom.: πόλιες; πόληες; πόλεες, att. πόλεις. Acc.: régulier πόλις (Hom.⁽¹⁾, Hérod.) = *πόλι-νς; par analogie des autres cas, πόλιας, πόληας et πόλεας; att. πόλεις, par transport du nominatif. Loc.: régulier πόλι-σι (Hérod.), mais communément πόλεσι par extension de l'ε des autres cas. Gén.: presque généralement πόλιων, mais att. πόλεων avec accentuation modifiée d'après πόλεως.

En latin, la flexion en -ī- est la seule conservée, et l'apophonie ne s'est maintenue qu'au nom. pl. *ovēs*, contracté de **ovēēs* = **ovēy-ēs*, cf. πόλεες πόλεις⁽²⁾.

§ 7. — Hétéroclites.

- (215) Rien n'est plus commun, en latin comme en grec, que les noms dits hétéroclites, qui se fléchissent, suivant les cas, sur deux ou trois thèmes différents, par exemple γυνή γυναίκα-γυναίκα-ός, ou inversement *senex* (= **senec-s*) *sen-em sen-is*; et cette particularité bien connue mériterait à peine autre chose qu'un renvoi aux grammaires pratiques, si certains hétéroclites ne formaient une classe importante, commune aux deux langues, et remontant par ses origines au fonds primitif. Ce sont les neutres en **-r(i)*⁽³⁾, gr. -αρ -ωρ, lat. -ur, qui forment leurs cas obliques sur un thème en -n- que le grec surcharge en outre d'un τ comparable à celui du type σώμα-τος, cf. lat. *nōmin-is*⁽⁴⁾, en sorte qu'au sk. *yákr̥t* (foie) gén. *yakn-ás*, l'un répond par ἡπαρ ἡπατ-ος, l'autre par *jec-ur* **jecin-is* (les différences de quantité mises à part).

Le grec a plusieurs flexions de ce genre : ἡπαρ, ἡπατ-ος = **ἡπῆτ-ος*; στέαρ (graisse) = **στῆᾱρ*, gén. *στέατος* = **στήᾱτ-ος*; ὕδωρ, ὕδατ-ος, cf. sk. *udán-udn-ás*, et lat. *und-a* où l'n du suffixe s'est répercuté dans la racine, etc. Mais la plupart des neutres en -αρ et -ωρ font analogiquement les cas obliques

(1) Corriger πόλεις et πόλιας en πόλις, B 648, θ 560.

(2) Supra 206, 1.

(3) Cf. supra 127.

(4) Cf. supra 115, 4, et 204, 7.

pareils au nom. : θέναρ (paume) θέναρ-ος, ἔαρ (printemps) ἔαρ-ος (ἦρ ἦρος). Plusieurs aussi sont indéclinables.

Le latin surtout a développé cette analogie. D'une flexion primitive *femur femin-is*, il a tiré, d'une part, le gén. *femor-is* et les autres cas obliques similaires, de l'autre, le nom. sg. *femen*. La flexion *jecur *jecin-is* est devenue de même *jecur jecor-is*; mais le type disparu **jecin-is* subsiste encore dans l'étrange génitif *jecinor-is*, qui cumule les deux affixes. Il est au moins très probable que *iter* devait faire au génitif **ilin-is*; mais le nom. *iter* a donné naissance à un génitif *iter-is* (attesté par les grammairiens); puis, ces deux quantités s'additionnant pour ainsi dire, on a eu le génitif ordinaire *itiner-is*, qui à son tour a donné naissance à un nominatif peu usité *itiner*. Ce cumul d'affixes n'est pas étranger non plus à la langue grecque: ainsi ὄναρ (songe) fait au génitif ὄνείρατ-ος, forme qui, sauf une nuance de vocalisme et l'addition du τ, est l'exacte contrepartie de *jecinor-is*, *itiner-is*, avec les deux affixes disposés en ordre inverse. Il était inévitable que des confusions de tous genres se produisissent dans des flexions d'aspect aussi insolite⁽¹⁾.

(1) Mentionnons encore : 1° la flexion de γόνυ, ὄρου, loc. homér. δουρι = *δορϝ-ι, nom. pl. γούνατα = *γόνϝ-ατ-α, alt. ὄρατα, γόνατα. supra 40 C a 2° celle de κάρη (nt., tête), ion. κάρη, nom. pl. κάρη-ατ-α (Λ 309), gén. sg. κῆρατός = *κῆρα-ατ-ός (?), etc.

CHAPITRE III.

DÉCLINAISON PRONOMINALE.

- (216) Parmi les thèmes qui obéissent à la flexion pronominale, on doit distinguer deux classes, les **démonstratifs** et les **pronoms personnels**. Le caractère essentiel des démonstratifs, c'est d'avoir une flexion qui se rapproche beaucoup plus de la déclinaison nominale que celle des pronoms proprement dits ; c'est aussi de varier selon le genre de l'objet qu'ils désignent, tandis que les pronoms personnels n'ont qu'une seule forme commune au masculin, au féminin et au neutre : $\delta \ \eta \ \tau\acute{o}$, mais $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\omega}$ aux trois genres.



- (217) I. Singulier. — 1. Nominatif. — Le grec a partout le $-\varsigma$ ordinaire ; les formes féminines sans désinence, ainsi que le msc. du th. δ . Le latin a jusqu'à trois finales de masculin : 1^o $-s, i-s, qui-s, etc.$; 2^o une finale sans désinence et en e bref, encore assez obscure, *iste, ille* ⁽¹⁾; 3^o une finale en \bar{i} qui paraît équivaloir à *oi* et qui n'est guère plus claire ⁽²⁾, *hī-c, quī*. Le féminin a la finale ordinaire \check{a} ; mais les thèmes qui font au msc. $\bar{i} = *oi$, font au fm. *ae = *āi, hae-c, quae*.

Le nom.-acc. neutre a une forme spéciale et identique dans les deux langues : sa désinence est $-d$, gr. $\tau\acute{o} = *\tau\acute{o}-\delta$, cf. lat. *istu-d = *isto-d, ἄλλο aliu-d, τί qui-d, etc.*

2. Accusatif : $-m$, gr. $-\nu$, lat. $-m$: $\tau\acute{o}-\nu$ *istu-m, etc.*

(1) Peut-être sont-ce d'anciens vocatifs, cf. supra 196, 1, ou des imitations de *ipse* régulier, infra 221, 7.

(2) Cf. pourtant 219, 1 i. n.

3. Ablatif 1^{er} : gr. οὔτω οὔτως = *οὔτωδ̄ ; lat. *istō* = **istōd̄*, *istā* = **istād̄*, *quī* (comment) = **quīd̄*, etc.⁽¹⁾

4. Ablatif 2^e : gr. πόθεν, αὐτόθεν⁽²⁾, etc. ; lat. *un-de* (la nasalisation est imitée de *inde*, supra 187, 6), de même **cunde* = **quon-de* dans *alicunde*, cf. *u-bī*, **cu-bī*.

5. Instrumental 1^{er} : gr. πῆ, αὐτῆ, ἰλλῆ, etc. ; lat. *quā*, *hā-c* (par ici), *istā-c*, *illā-c*⁽³⁾.

6. Instrumental 2^e : gr. αὐτόφι⁽⁴⁾ ; lat. (sens de locatif) *i-bī*, **cubī* = **quō-bī* dans *alicubī*, *u-bī*, d'un th. *u-* qu'on retrouve dans le comparatif *u-ter*, *ali-bī*, avec allongement final analogique peut-être du datif, cf. *ti-bī*.

7. Locatif : dor. τεῖδε, etc., gr. (sens illatif) ποῖ, etc., lesb. ἄλλοι, πῆλοι (loin, cf. τῆλε)⁽⁵⁾ ; lat. *hī-c* = *hei-c* (ici), *istī-c*, *illī-c*. L'illatif *hū-c* = **hoi-c*, *istūc*, *illūc*, *cūr* (pourquoi) = **quoi-r* (l'*r* est une particule de même genre que le grec ῥα ἄρα), répond phonétiquement au type ποῖ accentué (non enclitique).

8. Datif. — Le grec a les finales ordinaires du datif dans les thèmes en *-o-* et en *-ā-* : τῷ, τῇ. Mais en latin la désinence *-ī* du datif, au lieu de s'attacher à la finale *-o-* ou *-ā-* du thème, paraît l'éliminer et la remplacer : au lieu d'un datif **illō* **illae*, que sembleraient appeler l'acc. *illu-m illa-m* et la corrélation du grec, on a *ill-ī* pour les trois genres, comme dans la déclinaison imparisyllabique. Il est probable que cette finale, d'abord exclusivement propre aux démonstratifs de flexion imparisyllabique (*qui-s*, *i-s*), a été étendue aux autres par voie d'analogie. Ce qui est certain, c'est que, propagée parallèlement à la désinence *-ius* du génitif (infra), elle s'est adaptée à des thèmes nominaux de par leur origine et assimilés aux pronoms uniquement de par leur signification : ainsi *ūnu-s* (= gr-

(1) Supra 187, 4. La nasalisation de l'ablatif adverbial *hin-c*, *istin-c*, *illin-c* est sans doute un transport de celle de *inde*, infra.

(2) Supra 187, 6.

(3) Supra 187, 7.

(4) Supra 187, 8.

(5) Supra 187, 10.

οἰνό-ς) fait *ūn-ī*, *sollu-s* (= δλος) *soll-ī*, *alter* (comparatif en -ταρο-) *alter-ī*, alors que le nom.-acc. nt. *ūnu-m* (et non **ūnu-d*), etc., suffirait à prouver que leur flexion primitive était nominale.

9. Génitif. — En grec aucune particularité : thèmes en -ο-, τοιο = *τό-σγο ; thèmes en -ᾱ, τᾶς τῆς ; imparisyllabiques, τῆ-ός (1). Mais en latin le génitif des démonstratifs présente une désinence spéciale *-īus* et par abréviation *-ius*, qu'on ne retrouve dans aucune autre langue et qui ne laisse pas que d'embarrasser le grammairien. En voici du moins l'explication la plus vraisemblable.

Soit, par exemple, le type *ējus*. La racine démonstrative *i* a pu former, à l'état normal et en s'adjoignant le suffixe -ο-, un thème **ey-o- eo-*, dont le nom. sg. msc. serait **eu-s* (cf. acc. *eu-m*) et le locatif (faisant fonction de génitif (2)) **eī*. D'autre part, la même racine, faisant à elle seule office de thème, a un nom. sg. *i-s*, dont le génitif est naturellement **i-os i-us* (cf. *patr-us* (3)). Admettons maintenant que ces deux formes synonymes se soient accélées l'une à l'autre par une sorte de pléonasm fort commun dans toutes les langues : on a eu la locution **eī ius*, d'où le passage à *ējus* (souvent écrit *eiūs*) est aisément concevable. Par le même procédé, **illī*, **istī*, **quōī*, génitifs réguliers des pronoms *ille*, *iste*, *quī*, etc., se sont adjoint ce même génitif **ius* du pronom *is* : d'où les formes pléonastiques *illīus*, *istīus*, *quōīus* (ep. Scip.), où l'accentuation *illīus* et non **illīus* (4), transmise par Martianus Capella, semble bien dénoncer une contraction ancienne de **illī ius*.

A-t-on des preuves directes en faveur de cette ingénieuse hypothèse ? Non, mais les preuves indirectes abondent. D'abord il est certain que les génitifs en -ī (fm. -ae) ont existé dans les démonstratifs : on les lit encore çà et là dans les comiques, v. g. *istīmodī*, *aliae rei* dans Lucrèce. Quant à **ius*, F. Meu-

(1) Supra 187, 11, et 204, 14.

(2) Supra 187, 10.

(3) Supra 204, 14.

(4) Cf. *Mém. Soc. Ling.*, III, p. 187.

nier s'est cru autorisé à le lire dans un vers de Plaute où il est confirmé par la leçon de deux manuscrits⁽¹⁾. Enfin rien n'est plus conforme au génie de la langue populaire que le pléonasma pronominal : on n'a qu'à comparer, en français, les locutions « l'homme *qu'il* vient, cet homme *que* tu *lui* as pris son couteau », et dans la déclinaison allemande le double datif *denen*, le double génitif *derer*, etc.

Quoi qu'il en soit, cette désinence *-ius* s'est étendue abusivement à un certain nombre de thèmes nominaux d'origine : *ūn-ius*, *sōl-ius*, *alter-ius*, *utr-ius*, *neutr-ius*, *ūll-ius*⁽²⁾, *nūll-ius*, etc. Cette altération n'est pas fort ancienne : on lit encore *nūlli* dans les comiques, et *neutrum* signifiant « le genre neutre » fait toujours *neutrī* au génitif.

(218) II. Duel : en grec seulement ; aucune particularité, à cela près que le fm. n'est point usité et que le msc.-nt. en tient lieu : τῶ et non τᾶ, τοῖν et non τῖν, τούτῳ et non ταύτᾶ, etc., τὸ ἡμέρᾱ (les deux jours).

(219) III. Pluriel. — 1. Nominatif. — La désinence des parisyllabiques msc.-fm. est **-y*, que nous avons vu se glisser dans les thèmes nominaux⁽³⁾ : gr. (dor.) το-ι, τα-ί (οί, αι) ; lat. *istī* = **isto-i*, *istae* = **istā-i*. Les imparisyllabiques ont **-ēs* : τίν-ες. La désinence du nom.-acc.-nt. est la même que celle des noms : τᾶ, αὐτᾶ, τίν-α⁽⁴⁾. En latin également *ista*, *illa*, *qui-a* (pl. nt. probable de *qui-s*) ; mais on trouve aussi une finale en *ae*, *hae-c*, *quae*, *istae-c*, dont l'origine n'est pas élucidée⁽⁵⁾.

2. L'accusatif, le locatif et l'instrumental-datif-ablatif ne diffèrent pas de ceux des thèmes nominaux similaires.

3. Génitif. — Dès la période proethnique le gén. pl. pronominal avait une désinence spéciale **-sōm* prouvée par les dé-

(1) Set ecclm parasitum *quoi mi ius* auxiliōst opus. *Persa* 83. — On lit à coup sûr *quōrum eōrum* dans *Trinum*. 1023. — Cf. *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 45.

(2) *ūllus* = **oin-lo-s*, diminutif de *ūnus*.

(3) *Supra*, 189, 1.

(4) *Supra* 206, 2.

(5) Sans doute affixation d'un élément démonstratif *-i* (cf. gr. οὐτος-ί) *quae* = **quā i*, et de même au nom. sing. msc. et fm., *quī*, *quae*, etc.

monstratifs sanscrits (msc.-nt. *tê-sām*, fm. *lā-sām*). Cette désinence n'est plus visible au msc.-nt. des démonstratifs grecs, qui se sont assimilés aux thèmes nominaux, τῶν, τούτων, ἐκείνων; tout au plus la pourrait-on reconnaître dans l'accentuation dorienne τούτων = *τούτό-σων. Mais au fm. on a dor. τᾶν, att. τῶν = lesb. τάων = *τᾶ-σων, et dor. ταυτᾶν = *ταυτᾶ-σων. De même en latin : fm. *hā-rum* = **hā-sum*, *istā-rum*, etc.; msc.-nt. *hō-rum*, probablement pour **hō-rum* = **hō-sōm*, avec allongement de la voyelle thématique imité de la longue de *hā-rum*⁽¹⁾.

§ 2. — *Thèmes.*

- (220) I. Grec. — 1. Thème δ- τό- (démonstratif dans la langue d'Homère qui ne connaît pas l'article, article et pronom relatif dans celle d'Hérodote, simple article dans la langue commune sauf toutefois la locution ὁ μὲν... ὁ δὲ...). En indo-européen, les deux thèmes **so-* **to-* alternaient dans la flexion : le premier caractérisait exclusivement le nom. sg. msc. fm. (tous deux sans désinence, **sē*, **sā*) ; le second apparaissait à tous les autres cas. C'est aussi ce qui se passe en grec, et surtout en dorien, où le nom. pl. msc. fm. est τοί τᾶι; mais en langue commune l'analogie de ὁ ἦ a fait créer οἱ αἱ. Le duel τῶ (τά) est resté partout intact.

En adjoignant à ce thème la particule δε, on a formé un démonstratif plus précis, ὅδε ἢ δε τόδε⁽²⁾, dont le sens répond à celui du français « voici ». La flexion est la même ; la particule est indéclinable, mais par analogie on y a parfois adapté les désinences casuelles, loc. pl. τοῖσδεσι et τοῖσδεσσιν (φ 93, β 47) dans Homère, gén. pl. τῶνδεων dans un fragment d'Alcée.

2. Th. οὗτο- (démonstratif qui s'oppose au précédent avec le sens de « voilà » et au suivant avec le sens de « celui-ci »). — Quelque opinion qu'on se fasse sur l'origine de ce pronom, il n'est pas difficile d'y reconnaître les thèmes δ-, τό-, diverse-

(1) Cf. supra 189, 7.

(2) Cf. l'illatif οἴχόνδε, supra 187, 11, note finale.

ment juxtaposés, d'où résulte le parallélisme parfait des deux flexions ὁ ἢ τό, τόν τήν, etc., et οὔτος αὐτή τοῦτο, τοῦτον ταύτην, etc. (1). Dès lors le nom. pl. msc. fm. du dorien, τοῦτοι ταῦται, est seul régulier : les formes ordinaires οὔτοι αὐται sont imitées de οὔτος αὐτή et de οἱ αἱ. L'envahissement analogique ne s'est pas arrêté là : l'ablatif panhellénique est οὔτω, et non *τούτω ; on lit dans les inscriptions des formes telles que οὔτον et οὔτων ; et enfin le th. τοῦτο- n'apparaît nulle part dans la flexion des composés du type τοιοῦτος τοσοῦτος, gén. τοιοῦτου, etc. De plus, le nom. sg. nt. régulier τοιοῦτο τοσοῦτο est remplacé en attique, et même déjà partiellement dans la langue homérique, par un nominatif à désinence nominale, τοιοῦτον τοσοῦτον.

3. Th. κείνο- (celui-là) : homér. κείνος et ἐκείνος, prose attique ἐκείνος, lesbien κῆνος, dor. κῆνος et τῆνος ; origine obscure ; aucune particularité.

4. Th. αὐτό- (pronom d'identité) : l'accentuation oxytonique paraît le séparer étymologiquement des précédents (2), mais en tout cas il s'y est entièrement assimilé dans sa flexion.

5. Th. ὅ- : pronom relatif ὅ-σιν ἢ ὅ (= *ὅ-δ), identique au sk. *yá-s yá yá-d*, qui suppose un thème primitif **yó-*. La forme épigraphique (locr.) *ἵότι*, ainsi que l'ablatif adverbial ὡς, paraît se rapporter à un thème différent **σιώ-* (3).

6. Thèmes πο- τι- τε- = i.-e. **qo-* **qi-* **qe-* (4) : pronoms interrogatifs et indéfinis (enclitiques dans ce dernier cas).

A. **πό-ς* πᾶ πό, ion. **κό-ς* κῆ κό, inusité au nominatif, mais fréquent aux autres cas : πῶς πόθεν ποῖ ποῦ πόθι, ion. κῶς, etc., cf. comparatif πότερος et κότερος.

B. τί-ς τί = lat. *qui-s qui-d*. Comme l'indiquent le latin et le sanscrit, le thème est en -i- : dès lors, l'acc. sg. msc.-fm. devrait être **τί-ν*. Sur cette forme **τί-ν* on a greffé par pléonasme un nouveau suffixe d'accusatif, τίν-α, et de τίν-α on a

(1) Observez pourtant que le gén. pl. commun est τούτων pour les trois genres, et non **καυτών* au fm. (cf. dans les adjectifs φίλων aux trois genres, supra 195, 7), mais en dorien régulièrement ταυτᾶν.

(2) Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 96 et 139.

(3) Le mot ὡς fait souvent position dans Homère : il faut donc lire ἵός, v. g. Δ 471, Z 443, etc. Cf. pourtant L. Havet, *Mélanges Renier*, p. 371.

(4) Cf. supra 57, 1.

abstrait le faux thème $\tau\iota\nu-$, sur lequel se fait presque toute la flexion⁽¹⁾ : sg. $\tau\iota\nu-\alpha$ $\tau\iota\nu-\delta\varsigma$ $\tau\iota\nu-\iota$; pl. $\tau\iota\nu-\epsilon\varsigma$ $\tau\iota\nu-\alpha\varsigma$ $\tau\iota\nu-\alpha$ $\tau\iota\nu-\omega\nu$. Mais le vrai thème $\tau\iota-$ est encore reconnaissable : — a) au nom.-acc. sg. nt., $\tau\iota = * \tau\iota-\delta$; — b) au loc. pl. $\tau\iota-\sigma\iota$, qui ne peut s'expliquer par $* \tau\iota\nu-\sigma\iota$; — c) dans la locution $\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha$, att. $\acute{\alpha}\tau\tau\alpha$ (nom.-acc. pl. nt.), où le groupe $\sigma\sigma\ \tau\tau$ n'est autre chose que le représentant du groupe $\tau\gamma$ du pl. nt. $* \tau\iota-\alpha = \text{lat. } \textit{qui-a}$, prononcé monosyllabiquement $* \tau\gamma\alpha$ ⁽²⁾.

C. $\tau\epsilon-$, inusité au nominatif, remplace souvent $\tau\iota\nu-$ aux cas obliques (surtout en attique et dans la langue d'Hérodote) : homér. $\tau\acute{\epsilon}\sigma$ $\tau\acute{\epsilon}\omega\nu$; néo-ion. $\tau\epsilon\upsilon$ $\tau\acute{\epsilon}\omega\iota\sigma\iota$; att. $\tau\omicron\upsilon$ $\tau\epsilon\upsilon$, etc.

7. Le thème $\delta-$ peut se combiner respectivement avec chacun des précédents, pour former divers pronoms de sens indéfini. La composition est syntactique et asyntactique⁽³⁾.

A. Avec $\pi\omicron-$ $\chi\omicron-$: asyntactique $\delta-\pi\omicron\omega\varsigma$, ion. $\delta-\chi\omega\varsigma$, etc. ; syntactique, sans doute nom.-acc. sg. nt. $* \delta\delta-\pi\omicron\delta$ ⁽⁴⁾ $* \delta\delta-\chi\omicron\delta$, d'où les thèmes $\delta\pi\omicron-$ $\delta\chi\omicron-$, et par suite les doublets $\delta\pi\omega\varsigma$ $\delta\pi\pi\omega\varsigma$, $\delta\chi\omega\varsigma$ $\delta\chi\chi\omega\varsigma$, et similaires.

B. Avec $\tau\iota-$, généralement syntactique⁽⁵⁾ : $\delta\sigma-\tau\iota\varsigma$ $\eta-\tau\iota\varsigma$ $* \delta\delta-\tau\iota$, d'où l'homérique $\delta\tau\tau\iota$, gén. $\omicron\upsilon-\tau\tau\iota\omega\varsigma$, etc. La forme $\delta\tau\iota$ a été refaite plus tard, après la chute du δ final de $* \delta\delta$, par la simple juxtaposition de δ et de $\tau\iota$. Le nom.-acc. pl. nt. est $\acute{\alpha}\tau\iota\nu\alpha$, mais aussi (att.) $\acute{\alpha}\tau\tau\alpha = * \acute{\alpha}\tau\gamma\alpha = * \acute{\alpha}-\tau\iota\alpha$.

C. Avec $\tau\epsilon-$: asyntactique dans les formes $\delta-\tau\omicron\upsilon$ (gén. hom. $\delta\tau\tau\epsilon\sigma$, α 124) $\delta-\tau\omega$, que l'attique substitue volontiers à $\omicron\upsilon\tau\iota\nu\omega\varsigma$, $\omega\tau\iota\nu\iota$, etc. ; syntactique avec $\tau\epsilon$ invariable dans les types $\phi\tau\epsilon$ (A 279), $\omega\sigma\tau\epsilon$ (de sorte que), etc.

8. Les thèmes $\pi\omicron-$, $\tau\omicron-$ et $\delta-$ forment en dérivation secondaire divers mots corrélatifs, tels que $\pi\omicron\tau\epsilon$ (dor. $\pi\omicron\chi\alpha$) $\tau\omicron\tau\epsilon$ $\delta\tau\epsilon$, $\pi\omicron\iota\omicron-\varsigma$

(1) Cf. supra 213. — Pourtant le zd. a un accusatif *cin-em* = $\tau\iota\nu-\alpha$.

(2) Supra 39 C δ . L' α initial n'est autre que l' α final du mot neutre qui précédait nécessairement l'enclitique $* \tau\iota\alpha$: ainsi τ 218 il faudrait exactement lire $* \delta\pi\pi\omicron\iota\acute{\alpha}\ \sigma\sigma\alpha$ au lieu de $\delta\pi\pi\omicron\iota\acute{\alpha}\ \sigma\sigma\alpha$; cf. en français *m'amie* écrit *ma mie*, d'où le mot *une mie*.

(3) Supra 176.

(4) Cf. $\kappa\acute{\alpha}\pi\pi\epsilon\sigma\epsilon = * \kappa\acute{\alpha}\tau\ \pi\epsilon\sigma\epsilon$.

(5) Parfois asyntactique dans Homère, $\delta\tau\iota\nu\alpha$ (O 204), $\delta\tau\iota\nu\alpha\varsigma$ (O 492)

τοιο-ς οιο-ς, ποσο-ς τοςο-ς οσο-ς (et οσσο-ς, dérivation obscure), et de même οποτε οπποτε, etc. Mais ces thèmes n'ont de pronominal que la racine, et la flexion en est purement nominale, v. g. nt. οιον et non *οιο.

9. Le pronom ο δεινυ (tel ou tel), gén. του δεινου, ou mieux indéclinable, n'est pas encore clairement expliqué⁽¹⁾.

(221) II. Latin. — 1. *Is* : les deux thèmes *i-* et *eo-*, tous deux issus de rac. *i* (un, cf. gr. ιο-ς et οιο-ς, un, seul⁽²⁾), alternent assez capricieusement dans la flexion, dont voici le paradigme : — Sg. : nom. *i-s*, *ea*, *i-d* ; acc. *eu-m*, *ea-m* (arch. *i-m*), *i-d* ; abl. *eō*, *eā* ; dat. *eī* ; gén. *ējus* = **eī ius*. — Pl. : nom. *eī*, et plus communément *iī* (par intrusion de la voyelle de *i-s*)⁽³⁾, *eaē*, *ea* ; acc. *eōs*, *eās*, *ea* ; dat.-abl. (*eīs*) *iīs* ; gén. *eō-rum*, *eā-rum*.

2. *Hic*. — Le thème démonstratif *ho-* s'adjoit dans la flexion une particule invariable *-ce*, qui se syncope en *-c* ; tous les cas ne la reçoivent pas ; mais elle peut cependant s'adapter, sous l'une ou l'autre forme, à la majorité des expressions démonstratives⁽⁴⁾. — Sg. : nom. *hī-c*, *haec*, *hōc* (l'*o* n'est long que de position, la vraie graphie serait **hōcc* = **hōd-ce*) ; acc. *hun-c* = **hōm-c*, *han-c*, *hō-c* ; abl. *hō-c*, *hā-c* ; dat. *hui-c* et gén. *hūjus*, influencés sans doute par le vocalisme de *cuī* et *cūjus* (infra). — Pl. : nom. *hī*, *hae*, *hae-c* ; acc. *hōs*, *hās*, *haec* ; dat.-abl. *hīs* ; gén. *hōrum*, *hā-rum*.

3. *Iste*. — C'est sans doute une juxtaposition des deux thèmes *i-* et *to-*, qui dès lors devrait se fléchir : nom. msc. **i-s tu-s*, fm. **ea ta*, acc. **eu-m tu-m* ; mais l'élément *is* a cessé d'être décliné. — Sg. : nom. *istus* (arch.) et *iste*, *ista*, *istud* ; acc. *istum*, *istam*, *istud* ; abl. *istō istā* ; dat. *istī* ; gén. *istius* = **istī ius*. — Pl. : nom. *istī*, *istae*, *ista* (et *istaec* analogique de *haec*) ; acc. *istōs*, etc.

4. *Ollus*. — Ce pronom archaïque, dont on trouve de nom-

(1) Voir la plus récente étymologie dans Baunack, *Stud.*, I, p. 46, qui écrit en un mot οδεινα.

(2) Cf. supra 108 et 109.

(3) Et par dissimilation du dat. sg.

(4) V. g. *hūjusce*, et même *hocce* où la particule se trouve deux fois, puis *istīc*, *illīc*, etc.

breuses formes dans l'ancienne langue et le datif *ollī* jusque dans Virgile, devrait sans doute s'écrire *ōlus*, si l'on en juge par la forme adverbiale *ōlim* (jadis); mais l'étymologie n'en est pas connue. La graphie par *ll* vient de l'analogie du suivant, dont il semblait un simple doublet.

5. *Ille*. — La flexion est exactement celle de *iste*.

6. **Is-dem*, d'où *idem*, pronom d'identité. — A rapprocher, pour la formation, de *ē-δε* : le pronom se décline et la particule affixée reste partout invariable. Le génitif *ējusdem* pour **ējūdem* est analogique de *ējus*, cf. *cūjusdam* et autres.

7. *Ipsē*. — Ce pronom contient de même une particule invariable *-pse* et devrait se fléchir **is-pse*, *ea-pse*, **ipse* = **id-pse*, acc. *eum-pse*, etc. Quelques-unes de ces formes existent archaïquement, et l'abl. fm. sg. *eā-pse* a vécu jusqu'aux derniers temps de la langue dans la locution adverbiale *reāpse* (réellement) = **rē eāpse*. Mais, par une anomalie bizarre, le pronom s'est figé sous la forme du nom. sg. nt. et la particule s'est déclinée⁽¹⁾, en sorte que *ipse* s'est fléchi exactement sur *iste*, sauf toutefois le neutre *ipsum* et non **ipsud*.

8. Thèmes *quo-* = gr. *πό-* (pronom relatif) et *qui-* = gr. *τί-* (interrogatif et indéfini). — Ces deux thèmes, de forme et de fonction très voisines, se sont partiellement confondus dans leur flexion, en sorte que chacune des deux est un mélange de l'une et de l'autre; en effet, un th. *qui-* ne pouvait jamais faire au gén. pl. que *qui-um*⁽²⁾, et non *quō-rum*, et réciproquement le dat. pl. de *quo-* était *quīs* (cf. *equīs*), et non *qui-bus*⁽³⁾.

A. *Quo-*. — Sg. : nom. *quī*, *quae*, *quo-d*; acc. *quem* (emprunté à *qui-s*, le vrai accus. *quom* s'est maintenu comme conjonction de temps), *qua-m*⁽⁴⁾, *quo-d*; abl. *quō*, *quā*; dat.

(1) Cf. en français le pl. *quelconques*, qui devrait être **quelsconquo*.

(2) Ce génitif a existé, au témoignage des grammairiens.

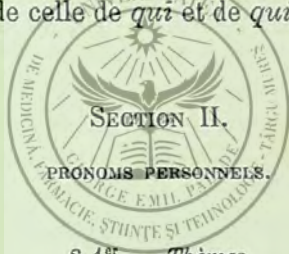
(3) *Quibus* a même fait créer le barbarisme *hībus* (*ī* long à cause de *hīs*?) ou *ībus* = **īibus*, qu'on lit dans Plaute *Curcul.* 506.

(4) Qui joue également le rôle de conjonction (comparative); les corrélatifs sont *tum* (*tun-c*) et *tam*, acc. msc. et fm. du thème *to-*.

cui = *quoi-ei*; gén. *cūjus* = *quojus* = *quoi-ius* (?). — Pl. : nom. *quei qui, quae, quae*; acc. *quōs, quās, quae*; dat.-abl. *queis quis* (arch. et poét.), en prose *qui-bus* (emprunté à *qui-s*); gén. *quō-rum, quā-rum*.

B. *Qui-*. — Sg. : nom. msc. *qui-s*, osq. *pi-s*, fm. arch. *qui-s*⁽¹⁾, fm. class. *quae* (emprunté au précédent), nt. *qui-d*; acc. *quem* pour **qui-m* (cf. *avem* pour **avim*), *quam* (emprunté), *quid*; abl. *quō, quā* (emprunts); dat. *cui*; gén. *cūjus*. — Pl. : nom. msc.-fm. arch. *quēs*⁽²⁾ (cf. *avēs*), nt. **qui-a* (conservé comme conjonction), dans l'usage classique *qui quae quae* (emprunts); acc. *quōs quās quae* (id.); dat.-abl. *qui-bus* régulier, mais aussi *queis* (emprunt); gén. enfin, *quō-rum* et *quā-rum*.

Il est à peine utile de mentionner les juxtaposés *qui-cumque*, *qui-libet*, *quidam* = **quis-dam*, *aliquis*, etc., dont la flexion ne diffère en rien de celle de *qui* et de *quis*.



§ 1^{er}. — *Thèmes*.

- (222) Ce qui rend la flexion des pronoms personnels fort compliquée et souvent obscure, ce n'est pas seulement le caractère insolite de plusieurs désinences, mais encore et surtout la multiplicité des thèmes qui alternent dans la déclinaison de chaque pronom. Il importe donc de fixer d'abord ces thèmes et les formes diverses que chacun d'eux peut revêtir.

I. A la 1^{re} **personne**, trois thèmes : celui du nominatif singulier (isolé), puis **me-* (*m-*) et **no-*.

1. Nom. sg. : gr. *ἐγώ*, lat. **egō egō*; le sk. *āham* donne à

(1) On lit dans Plaute (*Epid.* 509) : *quis illaec ost mulier?* etc.

(2) Qu'on lit à plusieurs reprises dans le sénatusconsulte des Bacchanales.

penser que la nasale finale du doublet grec *ἑγών* (homér.), béot. *ἰών*, n'est pas entièrement épenthétique.

2. Thème fort **me-*, faible **m-*, se répartissant entre tous les autres cas du sg. en grec et en latin. Le grec a en outre les thèmes **eme-* et **em-*, qui n'appartiennent qu'à lui⁽¹⁾. C'est aussi le thème **m-* surchargé d'un appendice inexpliqué, mais primitif, **-sme-* **-sm-*⁽²⁾, qui apparaît au pluriel du grec, savoir nom. pl. (lesb.) *ἄμμες* = **ἄσμε(ς)* = **ἡsmé* (cf. all. *uns*) = **ḡ-sm-é*, comme *ὑμμες* = **yu-sm-é* infra.

3. Th. **no-* (cf. sk. acc. pl. *nas*), au duel du grec et au pluriel du latin.

(223) II. A la 2^e **personne**, quatre thèmes, soit **lew-* (*tu-*, *tw-*, etc.), **yu-*, **wo-*, et enfin **σφο-* (exclusivement grec).

1. Le th. **lew-* est commun au grec et au latin, où il caractérise tout le singulier. Au nominatif le *w* est voyelle, soit primitivement **tū* et **tū*, qu'on reconnaît respectivement dans le dorien *τύ* (*tū*) et le lat. *tū* (cf. homér. *τύνη*, T 10). Aux autres cas alternent les formes **lewe-*, **lew-*, **lwe-* et **tw-*. En dorien et en latin le *w* après *t* disparaît simplement. Mais, dans les autres dialectes grecs, le groupe *τρ* devient *σ*, v. g. acc. *σέ* = *τρέ*; puis le *σ* initial se répand dans toute la flexion, en sorte que le lesbien, l'ionien, l'attique et la *κοινή* ont au nom. sg. *σύ* au lieu du régulier dorien *τύ* (béot. *τού* = *tū*).

2. Le th. **yu-*, avec l'appendice **-sm-*, caractérise le pluriel en grec ainsi qu'en sanscrit (abl. *yuśmāt*, comme *asmāt* à la 1^{re} pers.) : lesb. *ὑμμες* pour **ὑμμες*, dor. *ὕμές* (*ū* long), etc.

3. Th. **wo-* (cf. sk. acc. pl. *vas*) : au pluriel du latin.

4. Th. **σφο-* (?) : au duel du grec, sans analogue ailleurs, d'origine inconnue comme le th. **σφε-* de 3^e personne.

(224) III. A la 3^e **personne**, deux thèmes, **sew-* et **σφέ-* (exclusivement grec), mais le premier seul est primitif. Il est

(1) Par prothèse ? ou par analogie (bien invraisemblable) de *ἑγώ* ? ou enfin formes primitives, comparables aux thèmes multiples des deux autres pronoms, conservées en grec et perdues partout ailleurs ? La question paraît insoluble.

(2) Cf. sk. *sma* et lat. *met* = **smé-d* (ablatif ?), particules de renforcement.

bien certain, en effet, et le latin nous en est à lui seul un sûr garant⁽¹⁾, que le thème **sew-* servait à la fois pour le singulier et le pluriel. Bien plus, le pronom **sew-* n'est pas, à proprement parler, de 3^e personne : il est le pronom réfléchi de toutes les personnes et de tous les nombres⁽²⁾. Au point de vue de la syntaxe indo-européenne, des phrases telles que *ego se geram* (*je me conduirai*), *vos sibi placelis* (*vous vous plaisez*), *amisimus suam matrem* (*nous avons perdu notre mère*), *quin sine rivali seque et sua solus amares*, etc., n'auraient rien que de légitime, et l'on en trouve encore l'équivalent de nos jours dans les langues slaves. En latin, ce pronom est resté rigoureusement réfléchi, mais l'usage s'en est restreint à la 3^e personne. En grec la corruption a été plus forte : le pronom ξ - a été employé, soit comme réfléchi, soit comme pronom pur et simple de 3^e personne, et l'on sait que l'usage homérique est constant à cet égard. Dès lors on a éprouvé le besoin de lui créer un pluriel, et le th. * $\sigma\varphi\acute{\epsilon}$ -, d'origine très obscure⁽³⁾, a été appelé à jouer ce rôle. Puis, à l'époque classique, l'un et l'autre thème est tombé partiellement en désuétude : comme pronoms de 3^e personne, on a employé les démonstratifs $\alpha\upsilon\tau\omicron\varsigma$, $\alpha\upsilon\tau\acute{\omicron}\varsigma$, etc., et en fonction réflexive ξ - n'a plus guère vécu que dans le juxtaposé $\acute{\epsilon}\zeta\upsilon\tau\acute{\omicron}\nu$.

L'unique thème de ce pronom revêt les quatre formes **sewe-*, **sew-*, **sve-* et **sw-*. La déclinaison latine n'a plus que les deux dernières, où le groupe *sw* devient *s*. En grec, σ initial devient esprit rude et φ médial disparaît, v. g. acc. $\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}$ = * $\sigma\epsilon\varphi$ - $\acute{\epsilon}$; d'autre part, $\sigma\varphi$ initial devient esprit rude, v. g. $\acute{\epsilon}$ = * $\sigma\varphi$ - $\acute{\epsilon}$. De là les doublets qui émaillent toute cette flexion. De là aussi, jusqu'en attique, la double forme $\acute{\epsilon}\zeta\upsilon\tau\acute{\omicron}\nu$ = * $\sigma\epsilon\varphi$ ' $\alpha\upsilon\tau\acute{\omicron}\nu$ et

(1) Son témoignage est d'ailleurs confirmé par celui du sanscrit, du germanique et du slave; cf. all. *sie irren sich* (ils se trompent).

(2) Ce qui explique qu'il ne saurait avoir de nominatif.

(3) Est-ce un instrumental en φ - du thème $\sigma\varphi$ -, soit $\sigma\text{-}\varphi\text{-}\acute{\iota}\nu$, qui, pris pour un dat. pl. et coupé à tort $\sigma\varphi\text{-}\acute{\iota}\nu$, a donné l'illusion d'un th. $\sigma\varphi$ -, qu'on a pourvu ensuite des autres désinences? Mais on attendrait dans ce cas une voyelle entre le σ et le φ . Le problème reste posé, en dépit de nombreux et savants essais.

αὐτόν = *σϝ' αὐτόν, et de même à la 2^e pers., σεαυτόν corrompu pour *τεαυτόν = *τεϝ' αὐτόν, et σαυτόν régulier = *τϝ' αὐτόν.

§ 2. — Désinences.

(225) I. Singulier. — On peut résumer comme suit la déclinaison grecque et latine, en plaçant sur la même ligne les formes reconnues morphologiquement identiques.

1. N. ἐγώ, ego.	ἑγώ, σὺ, ἐγώ.	»
2. A. ἐμέ μέ, mē.	τῆέ (2) τέ, σέ, τῆ.	ἐέ, ἔ (lesb. ϝέ), sē.
3. Ab. { mē.	τῆ.	sē (sēd).
4. Ab. { ἐμέ-θεν (μεθέν ?)	σέ-θεν.	ἔ-θεν.
5. D. { ἐμοί μοί (mī ?) (1)	τοί, σοί.	ἐοί, οί.
6. D. { mi-hī.	ti-hī.	si-hī.
7. L. (?) ἐμ-ίν.	τε-ίν, τίν.	ἐίν, ἴν (μίν, νίν).
8. { ἐμετο ἐμεο ἐμοῦ.	τέο τέο, σέο σέο σου.	εῖο εῖο εὐ οὐ.
9. G. { ἐμέος ἐμεὺς ἐμοῦς.	τέος τέος.	οὖς (?).
10. { μοῖ, (mīs).	τιῖ, (tīs).	suī, (sīs ?).

1. Le nominatif a été expliqué, supra 222 et 223.

2. Les divergences s'accusent dès l'accusatif : la voyelle longue du latin est confirmée par le sk, *mā tvā* ; quant aux formes grecques, elles représentent, soit un autre accusatif, également primitif, à voyelle brève, soit peut-être l'ablatif dont il va être question, confondu avec l'accusatif.

3. L'ablatif sanscrit *māt tvāt* appellerait en grec un ablatif *μέδ *τῆέδ *σῆέδ, d'où μέ σέ ἔ qu'on retrouve à l'accusatif. En latin *mēd est devenu mēd par analogie de la longue de l'acc. *mē*, puis le *d* est tombé après voyelle longue : *mē tē sē*. Ce dernier mot, signifiant « à part soi, à part », a été subséquemment employé dans le sens de « sans » (*sē dolō*, sans fraude), et aussi comme préfixe verbal, v. g. *sē-cēdere*, littéralement « se retirer à part soi », *sē-cernere*, *sē-ctūdere*, etc. Mais la forme primitive à voyelle brève vit encore dans la disjonctive

(1) Bien plutôt simple contraction de *mihī*.

(2) On lit dans Hésychius τῆέ·σέ. Κρητες. Cf. supra 40 in fine.

sěd (mais), littéralement « ce point mis à part, à cela près que... ».

4. L'ablatif en $-\theta\epsilon\nu$ n'exige point d'éclaircissement⁽¹⁾.

5. La désinence du datif grec est $-oi$: 1^{re} pers. $\acute{\epsilon}\mu-oi$ et enclitique $\mu-oi$. La 2^e personne était déjà **loy* en indo-européen (sk. *tē*), ce qui explique qu'on ait, même en ionien-attique, la forme non assibillée τoi en tant que particule explétive : σoi est donc, comme $\sigma\acute{u}$, analogique. A la 3^e, $oi = * \sigma\mathcal{F}-oi$ (lesb. $\mathcal{F}oi$), et $\acute{\epsilon}oi = * \sigma\epsilon\mathcal{F}-oi$ peut-être analogique des cas forts.

6. Le datif latin a pour corrélatif en sanscrit la forme *máhyam tú-bhyam*. Mais la concordance est imparfaite ; il est probable que la finale latine s'est accommodée à celle du datif nominal (*patrī*). La loi des mots iambiques a autorisé la scansion *mihī tibī sibī*, que la langue classique a sanctionnée.

7. On a considéré comme locatif le cas en $-iv$, qui pourrait également passer pour un instrumental, un datif ou même un accusatif. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fait très souvent fonction d'accusatif, sans doute à cause de sa finale nasale. Les formes $\acute{\epsilon}\mu iv$ et τiv sont doriennes, communes surtout dans Théocrite⁽²⁾ ; on lit $\tau\epsilon iv = * \tau\epsilon\mathcal{F}-iv$ dans Homère ($\Lambda 201$), $\mathcal{F} iv = * \sigma\mathcal{F}-iv$ en épigraphie crétoise ; quant à iv et $\tau iv = * \sigma\epsilon\mathcal{F}-iv$, ils ne reposent guère que sur le témoignage des grammairiens. Mais, comme substitut de iv (lui), on rencontre très fréquemment, en fonction de datif ou d'accusatif, dans Homère μiv , dans les tragiques νiv (même au pluriel), sans qu'on ait encore pu tirer au clair l'origine de cette nasale initiale⁽³⁾. La voyelle de la désinence est généralement brève ; cependant Théocrite scande toujours $\acute{\epsilon}\mu iv$ et τiv , et l'on verra que les formes corrélatives du pluriel ont la même alternance.

8. Les formes $\acute{\epsilon}\mu\epsilon io$ et similaires se ramènent naturellement

(1) Supra 187, 6.

(2) Cet auteur emploie aussi très fréquemment le nom. sg. $\tau\acute{u}$ en fonction d'accusatif.

(3) Il y a lieu de tenir compte de la confusion probable de $iv = * \sigma\mathcal{F}-iv$ avec $\acute{\epsilon}iv = \text{lat. } i-m$, acc. du th. pronominal *i-*, supra 221, 1. — Sur la nasale de μiv et νiv , cf. Baunack, *Stud*, 1, p. 48.

à **έμέ-σγο* : homér. *έμείο έμέο*, néo-ion. et néo-dor. *έμεϋ*, néo-dor. et att. *έμου* (encl. *μεϋ μου*), etc. (1)

9. Les formes *έμέος έμεϋς* et similaires sont doriennes et analogiques des génitifs de flexion imparisyllabique (2).

10. Le génitif latin *mei tui sui* est un génitif d'adjectif possessif transporté dans la flexion pronominale (3). Le gén. arch. *mīs tis* vient de la déclinaison imparisyllabique.

(226) II. Duel. — Les formes du duel — 1. *νῶ: νώ, νῶϊν νῶν* — 2. *σφῶϊ σφῶ, σφῶϊν σφῶν*, — 3. (très rare) *σφῶέ σφῶέν*, sont isolées et sans doute hystérogènes.

(227) III. Pluriel. — Il en est de même, bien qu'à un moindre degré, de celles du pluriel. En effet, il est aujourd'hui établi sans contestation possible qu'à l'origine les désinences du pluriel ne différaient en rien de celles du singulier : autrement dit, la notion du pluriel était enfermée, non dans les désinences, mais dans le thème. Le sanscrit, par exemple, fait à l'abl. pl. *asmát, yuśmát*, comme *mát, tvát* à l'abl. sg. Mais en sanscrit déjà, et peut-être même dès la période indo-européenne, les désinences plurales des noms et des démonstratifs ont été analogiquement transportées aux pronoms personnels. En grec on trouve encore quelques restes de l'état ancien. Il n'y en a plus en latin.

A. Grec. — 1. Le nominatif, aussi loin qu'on remonte dans le passé hellénique, a déjà la finale *-ς* analogique du pluriel nominal : **άμμές, *ύμμές*, d'où homér. et lesb. *άμμες, ύμμες*, dor. *άμές* (α long, l'esprit rude sans doute analogique de celui de *ύμές*) *ύμές* (υ long), béot. *ούμές*, etc. Les formes homériques, ioniennes et attiques *ήμεϊς ύμεϊς* (υ long) sont analogiques du nom. pl. des thèmes en *-εσ* (4), et le th. *σφέ-*, très postérieur aux autres, ne présente nulle part que cette désinence longue, *σφεϊς*.

(1) Supra 187, 11.

(2) Supra 204, 14.

(3) Cf. infra 227 B.

(4) Formule *ήμεϊς : ήμέων* (gén.) = *εύγενεϊς : εύγενέων*.

2. Accusatif. — Le type le plus ancien est ἄμμε, ὕμμε, σφέ⁽¹⁾, qu'on lit dans Homère (dor. ἀμέ, ὕμέ, σφέ, et lesb. ἄσφε). Mais, dès l'époque homérique, se sont formés sur ἡμεῖς, etc., les accusatifs ἡμέας ὕμέας σφέας⁽²⁾; les mêmes en néo-ionien; att. ἡμᾶς ὕμᾶς σφᾶς, et en poésie ἡμᾶς ὕμᾶς σφᾶς (E 567)⁽³⁾. Ce dernier a même un nom.-acc. nt. σφέα dans Hérodote et les poètes attiques.

3. Locatif (datif). — Originellement sans doute *ἄμμῖν *ὕμμῖν (comme ἐμῖν τῖν au sg.) : homér. et lesb. ἄμμι (I 427) ἄμμῖν, ὕμμι (Z 77) ὕμμῖν, σφῖν ἄσφι; dor. ἀμῖν ἀμῖν, ὕμῖν (béot. οὐμῖν) ὕμῖν, σφῖν; att. ἡμῖν ἡμῖν, ὕμῖν ὕμῖν, σφῖσιν. Cette dernière forme, qu'on lit aussi dans Homère, est évidemment analogique de τισῖν et autres locatifs nominaux, ainsi que le lesbien ἄμμεσιν.

4. Génitif. — La désinence étant la même qu'au sg., on devait avoir *ἄμμεῖο *ὕμμεῖο, cf. ἐμῖσ. On a pluralisé ces finales en *ἄμμεῖων *ὕμμεῖων, et de là : lesb. ἀμμεῖων, ὕμμεῖων, σφέων; dor. ἀμείων ἀμῶν, ὕμείων, σφέων; ion. homér. ἡμείων ἡμείων, ὕμείων ὕμείων, σφείων σφέων⁽⁴⁾; att. ἡμῶν, ὕμῶν, σφῶν.

B. Latin. — 1. Nom.-acc. nos vōs, cf. du. gr. νό.

2. Dat.-abl. nō-bīs vō-bīs. Si l'on s'en rapporte au témoignage du sanscrit, il pourrait y avoir en latin un dat.-abl. *nō-bīōs et un instrum. *nō-bīs⁽⁵⁾. C'est ce dernier sans doute qui a survécu dans la double fonction, mais en allongeant sa finale à l'image de celle du dat.-abl. de 2^e déclinaison nominale.

3. Génitif nostrī vestrī, nostrum vestrum. C'est respectivement (comme au sg. meī, etc.) le gén. sg. et le gén. pl. primitif⁽⁶⁾ de l'adjectif possessif correspondant.

(1) Comme au sg. ἐμέ, τέ, ε, abl. sk. asmāt.

(2) Formule ἡμέας : ἡμεῖς = εὐγενέας : εὐγενεῖς. Dans ces formes le groupe ea ne fait presque jamais qu'une syllabe.

(3) D'après les grammairiens, le type périspomène est orthotonique, celui dont l'accent est remonté est enclitique, et de même au datif.

(4) Ici la synizèse est naturellement constante.

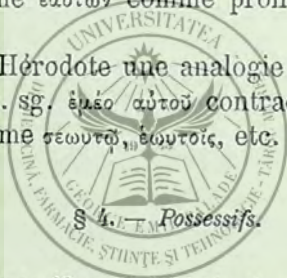
(5) Cf. supra 206, 5.

(6) Cf. supra 225, 10.

§ 3. — *Les pronoms personnels en juxtaposition syntactique.*

- (228) En grec et en latin toutes les formes des pronoms personnels sont susceptibles de se renforcer par l'adjonction d'un pronom d'identité. En latin la juxtaposition reste syntactique d'un bout à l'autre, *ego ipse, tuī ipsius, sēmetipsum*, et chacun des termes conserve sa flexion. En principe il en est de même en grec : ἐγὼ αὐτός, σοὶ αὐτῷ, ἡμῖν αὐτοῖς, ὑμῶν αὐτῶν, σφῶς αὐτούς, etc. ; pourtant le premier terme, à certains cas, est devenu indéclinable. L'acc. régulier ἐμ' αὐτόν = ἐμὲ αὐτόν, s'étant écrit en un mot ἑμαυτόν, a fait créer les formes en apparence corrélatives ἐμαυτῷ ἑμαυτοῦ⁽¹⁾, et de même pour σεαυτῷ σεαυτοῦ, ἑαυτοῦ αὐτῷ ; puis au pluriel, le thème *σϜ- étant originairement des trois nombres, ἑαυτούς αὐτούς, ἑαυτοῖς αὐτοῖς, ἑαυτῶν αὐτῶν. Polybe emploie même ἑαυτῶν comme pronom réfléchi des trois personnes⁽²⁾.

Dans l'ionien d'Hérodote une analogie toute pareille paraît être partie du gén. sg. ἐμέο / αὐτοῦ contracté en ἐμεωυτοῦ, d'où ἐμεωυτόν, et de même τεωυτῶν, ἑωυτοῖς, etc.



- (229) Les adjectifs possessifs sont dérivés des thèmes pronominaux, forts ou faibles, par l'addition du suff. -ό : — 1. gr. ἐμ-ό-ς, lat. *me-u-s* ; — 2. gr. (homér., lesb.) τεός = *τεϜ-ό-ς, lat. *tuus* = *tuos* = *tev-o-s⁽³⁾, gr. (homér., ion., att.) σός = *σϜ-ό-ς ; — 3. gr. (homér.) έός = *σεϜ-ό-ς, lat. *suus* = *sovos* = *sev-o-s, gr. (homér., ion., att.) ὄς = (lesb.) Ϝός = *σϜ-ό-ς⁽⁴⁾ ; — en grec au pluriel aussi, lesb. ἄμμος ὕμμος σφός, dor. ἄμός ὑμός σφός (σφεός).

(1) On cite même un nom. sg. ἑμαυτός du comique Phérécrate.

(2) Cf. supra 224.

(3) Cf. supra 32 A α.

(4) L'adjectif έός ὄς peut remplir en poésie la fonction de possessif du pluriel « leur », et éventuellement celle de possessif réfléchi des deux autres personnes.

La seule forme qui paraisse irrégulière est en latin le vocatif du possessif de 1^{re} pers., *mī*. On doit sans doute y reconnaître le génitif archaïque du pronom correspondant⁽¹⁾, qui, dans la locution courante *filii mī*, a assimilé sa finale à celle du terme qu'il accompagnait.

Au pluriel, comme il n'y avait pas originairement de pronom de 3^e pers., les deux autres formaient couple : ainsi s'explique l'autre dérivation, celle par le suff. **-tero-* dont on a vu la fonction constante⁽²⁾ : gr. (lesb.) ἀμμέ-τερο-ς, (dor.) ἀμέ-τερο-ς, ὑμέ-τερο-ς, (homér., ion., att.) ἡμέτερος, ὑμέτερος, lat. *nos-ter, ves-ter*. Par analogie on a créé ensuite en grec un possessif de 3^e pers. σφέτερος, et ceux du duel νωίτερος, σφωίτερος ; et la ressemblance extérieure de σφέτερος et de σφωίτερος a fait parfois employer celui-ci au duel de la 3^e personne, celui-là au pluriel de la 2^e, comme au 2^e vers des Ἔργα καὶ Ἡμέρα.

(1) Supra 225, 10.

(2) Supra 121 5°, et 159.



II. — CONJUGAISON.

(230) L'étude comparée de la **conjugaison** gréco-latine comprend :

1° Celle des **préfixations invariables** (**augment** et **redoublement**)

2° Celle des **désinences personnelles** ;

3° Celle des modifications qui affectent le thème verbal par suite de l'affixation de ces désinences, autrement dit, l'étude des **temps** et **modes** et de leurs flexions.

CHAPITRE I^{er}.

AUGMENT ET REDOUBLEMENT

- (231) L'augment et le redoublement ont beaucoup de points communs : leur forme d'abord, tous deux ont en général une voyelle *e* ; tous deux sont des éléments invariables de la conjugaison, et en même temps des éléments très instables, qui ne font point corps avec le verbe et s'en peuvent détacher ; enfin, tous deux caractérisent essentiellement les temps du passé : l'augment, en grec et à l'indicatif seulement, tous les temps passés, sauf le parfait ; le redoublement, le parfait à tous les modes et le plus-que-parfait. On est d'accord aujourd'hui pour considérer l'augment comme un thème démonstratif écourté, une sorte de doigt indicateur qui a pour fonction de reporter dans le passé l'action exprimée par le verbe ⁽¹⁾ : soit ε-φερε = i.-e. **é bhere-t*, « autrefois il porte » ⁽²⁾, d'où « il portait, porta » ⁽³⁾. Quant à l'origine du redoublement, elle est beaucoup plus mystérieuse.

(1) De là vient qu'en grec les modes des aoristes, dépourvus d'augment, n'ont pas en principe le sens du passé : εἶπέ (dis), φυγεῖν (s'exiler), etc.

(2) Cf. le lat. *legis legūt*, qui, à l'augment près, ressemble bien plus à ελεγεε ελεγε(τ) qu'à λέγειε λέγει.

(3) Aussi, dans le grec le plus ancien (Hom.), tous les temps à augment expriment-ils indifféremment toutes les nuances de passé. La notion du passé est enfermée dans l'augment et non dans la forme du verbe.

SECTION I^{re}.

AUGMENT.

§ 1^{er}. — *Forme de l'augment.*

(232) L'**augment** en grec est dit **syllabique** ou **temporel**, selon qu'il affecte une forme verbale commençant par une consonne ou par une voyelle. Mais cette distinction n'est qu'apparente : elle tient à ce que l'*e* de l'augment, resté intact devant consonne, s'est contracté, dès la période indo-européenne ⁽¹⁾, avec la voyelle initiale du verbe et l'*a* ainsi allongée : **é bhere-t* (il portait), mais **é age-t*, d'où **āget* (il conduisait, gr. ἤγε).

(233) 1. Augment syllabique. — 1. La forme ordinaire est un *é*-préfixé : ἔ-φερε, ἐ-βούλετο, ἔειπε (homér.) = **é-feripe*.

2. Très rarement on trouve *é*- : l'esprit rude est dans ce cas analogique de la forme non augmentée. Ainsi ἔρπω (ramper) = **σέρπω* (lat. *serpō*) devrait naturellement faire à l'imparfait **ἔ-σερπο-ν*, d'où **ἔερπον* **εἶρπον* ; mais on a εἶρπον imité de ἔρπω ἔρψω, etc. De même pour εἶπετο (il suivait), εἶστήκε : (il était debout), ἐώρων (je voyais), ἐάλων (je fus pris), et divers autres, où s'est glissé l'esprit rude initial de ἔπομαι, ἔστηκα (= **σέ-στᾶ-χ-α*), ὄρῳ, ἀλίσκομαι, etc. Mais on a (hom.) ἄλ-το, de ἄλ-λο-μαι = *sal-iō*.

3. Rarement aussi on rencontre un augment long ῆ-, qui selon toute vraisemblance n'a rien de primitif : ῆια (j'allais), ῆ-θελε, ῆ-βούλετο, ῆ-μελλε (homér. ἐβούλετο, ἔμελλε, qui appartient aussi à la langue classique), ῆδύνατο, homér. ῆισκον (j'assimilais, de ἴσκω = **ῥ(ι)-σκω*), ῆεἶδη (il savait), puis encore ἐᾶγη (il fut brisé) = **ῆ-άγη* de rac. *ῥαγ*, ἐώρων = **ῆόρων*, ἐᾶλων = **ῆ-άλω-ν*, etc. Dans plusieurs de ces formes la longue est régu-

(1) Il faut donc bien se garder de restituer en grec **ἔαγον*, **ἔελθον*, **ἔορτο*, etc., pour expliquer ἤγον, ἤλθον, ὤρτο ; on voit d'ailleurs que les deux derniers n'auraient pu donner en ion.-att. que **εἶλθον* et **εὔρτο* ou **οὔρτο*.

lière : ainsi ἦ- est la forme à augment temporel de la racine εἰ (aller) ; de même ἦθελε, ἦσκον se rapportent aux formes à prothèse⁽¹⁾ ἐθέλω, ἐίσκω, doublets de θέλω, ἴσκω. Qu'on les ait par la pensée rapportés à ces derniers, il n'en a pas fallu davantage pour donner l'illusion d'un augment syllabique à voyelle longue, qui s'est encore propagé davantage en byzantin et en néo-grec.

4. La nasale ou la vibrante initiale du thème verbal se redouble parfois en poésie après l'augment, soit par redoublement spontané⁽²⁾, soit par imitation du redoublement régulier de ἔρρεε (il coulait) = *ἔ-σρερε, ἔννεον (je nageais) = *ἔ-σνερο-ν : v. g. ἔλλαβε, ἔλλαχε, ἔμμαθε, ἔλλιπε.

5. Quand l'augment syllabique se préfixe à un verbe dont l'initiale est une consonne qui disparaît quand elle se trouve entre deux voyelles, il se contracte ordinairement avec la voyelle suivante ainsi mise à découvert : εἰργάζετο (il travaillait) = *ἔ-φεργάζε-το, εἶχον = *ἔ-φεχο-ν ou *ἔ-σεχο-ν, εἰπόμην = *ἔ-σεπό-μην (cf. lat. *sequo-r*)⁽³⁾, etc. Au surplus, dans nombre de types, la contraction n'étant pas faite, l'augment syllabique demeure très reconnaissable : homér. ἔειπε (class. εἶπε), ἐάνασσε (il régna), class. ἐάγη, ἐάλων (cf. inf. ἀλώνα), ἐωνούμην (j'achetais) = *ἔ-φασσέο-μην, lat. *vēnum* = *ves-no-m, etc.

6. Par extension abusive de la diphthongue de contraction εἰ, et surtout par analogie du redoublement en εἰ : de εἶληφα⁽⁴⁾, on a créé les formes, d'ailleurs rares, παρελήφθησαν, διειλέχθη.

(234) II. L'augment temporel, beaucoup moins stable que l'augment syllabique, donne lieu aux remarques suivantes.

1. Une longue initiale ne saurait naturellement être affectée

(1) Supra 79.

(2) Cf. Havet-Duvau, *Métr.*, n° 50.

(3) Ainsi la différence entre εἶρε (cf. ἔρπειν) et ἦθε (cf. ἐλθεῖν) tient à ce que le premier a l'augment syllabique et l'autre l'augment temporel, le tout très régulièrement. — En dorien, où εε se contracte en η, on a régulièrement ἦχον, etc. — Le lesbien εἶδον (att. εἶδον = *ἔ-φιδο-ν) montre encore le φ de la rac. φιδ.

(4) Cf. infra 238, 6.

de cet augment : ἡρεμέω (être tranquille), ἡρέμησα. De là sans doute est partie l'analogie qui en a entraîné la suppression même dans les verbes à brève initiale.

2. Les initiales *á*, *é*, *ò* s'augmentent respectivement en *ā* (ion.-att. ἦ), ἦ, ὦ : ἄγω, dor. ἄγο-ν, ion.-att. ἦγο-ν; ἦα (j'étais) = *ἦσ-α = *ē^s-m, rac. ἐσ; ὤρ-το de ὄρ-νῦ-μι, etc.

3. Par analogie les initiales *ī* et *ū* peuvent s'augmenter en *ī* et *ū* (hom. ἰάχων, ils crièrent, B 394), mais ordinairement elles restent invariables.

4. Les diphthongues initiales *ai*, *oi* et *au* s'augmentent dans la langue commune en ἦ, ὦ et ἦύ : εἶ et εὖ restent souvent invariables en langue commune, mais s'augmentent dans l'attique de la bonne époque, εἰκάζω (conjecturer) ἦκαζον, εὐρίσκω ἡύρέθη; enfin *ou* initial ne change jamais.

5. L'analogie a souvent introduit l'augment temporel dans des verbes qui commençaient par une consonne plus tard disparue : ainsi οἰκέω = *σοικέω (cf. σοῖκο-ς *vīcu-s*) devrait faire à l'impf. *εοίκουν et fait ἄικουν; de même pour homér. ἴκε-το (*ī* initial), à moins que l'esprit rude ne soit hystérogène, att. ἡργάζετο (épigr.) à côté de εἰργάζετο; et le vb. ἰδίω (suer) = *σφιδ-ίω a, dès les temps les plus reculés, perdu toute trace d'augment syllabique. Dans certains cas les deux augments semblent se cumuler : ainsi le régulier *εοινοχόσει (il versa du vin, σοῖνος) et l'irrégulier ὄνοχόσει ont pu confluer en ἐωνοχόσει, qu'on lit par exemple Δ 3, mais que rien n'empêche de corriger en εοινοχόσει.

§ 2. — *Emploi de l'augment.*

- (235) On a vu que l'augment ne fait point partie intégrante de la forme verbale. C'était à l'origine un mot distinct. Or, les lois de l'accentuation indo-européenne, que nous révèle le sanscrit védique, exigeaient que le verbe fût atone en proposition principale, accentué seulement en proposition secondaire. En conséquence, dans la proposition principale, le verbe était enclitique sur l'augment, soit **é bheret*; dans la proposition secondaire, l'augment était proclitique sur le verbe, soit **e bhéret*, et alors l'augment atone tendait à disparaître, **bhéret*, gr. φέρε.

Aussi, dès le plus lointain passé, les modes autres que l'indicatif sont-ils dépourvus d'augment, par la raison qu'ils n'apparaissent presque jamais qu'en proposition secondaire⁽¹⁾.

D'après cela il semble qu'on dût dire en grec $\xi\beta\eta$ (il marcha), mais $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega \acute{\sigma}\tau\iota \beta\eta$ (je dis qu'il marcha). Mais, en grec comme en sanscrit, les formes augmentées et non augmentées se sont confondues de telle façon qu'on les a employées l'une pour l'autre : celles-ci même en proposition principale, dans la langue homérique et poétique qui rejette l'augment à volonté ; et les formes augmentées même en proposition secondaire à toutes les époques de la langue.

L'usage à cet égard se répartit comme suit : Homère et ses imitateurs usent d'une liberté sans limite ; il en est à peu près de même des élégiaques et des lyriques ; les iambiques et surtout les tragiques omettent rarement l'augment, sauf ces derniers dans les chœurs, morceaux lyriques, et dans les récits de messagers, qui ont toujours une certaine couleur épique ; dans la prose d'Hérodote, les itératifs seuls sont dépourvus d'augment⁽²⁾ ; enfin, dans la prose classique, l'augment a définitivement triomphé, et, sauf ce qui vient d'être dit des irrégularités de l'augment temporel, ne manque jamais que çà et là au plus-que-parfait ; encore n'est-il pas sûr que tel ait été le bon usage attique.

En latin, au contraire, c'est l'analogie inverse qui a prévalu : si haut qu'on remonte, on ne trouve plus trace d'une forme pourvue d'augment, et même l'imparfait *eram* oppose son initiale brève à la longue de $\xi\alpha$ ⁽³⁾.

§ 3. — Place de l'augment.

(236) Bien que distinct à l'origine, l'augment ne peut se placer qu'immédiatement avant le verbe : il en résulte que dans les simples juxtapositions de particule et de verbe, l'augment s'intercale entre ces deux éléments, $\delta\iota\alpha\beta\alpha\iota\omega \delta\iota\acute{\epsilon}\beta\alpha\iota\omega\nu, \text{περι-}$

(1) Toutefois M. Bréal (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 333) aime mieux voir dans la chute de l'augment un simple fait de phonétique syntactique.

(2) Cf. supra 142.

(3) Supra 149.

γίγνομαι περιεγένετο, etc. Que si au contraire le verbe est un dérivé de composé et forme ainsi un tout indissoluble, l'augment se place en tête de cet ensemble : ἀμφισβητέω (douter) ἡμφισβήτησα, ἀντιδικέω (soutenir un procès contre) ἡντιδικούν⁽¹⁾.

Mais il était inévitable qu'il se glissât quelque confusion entre ces deux catégories, souvent peu distinctes pour tout autre que l'étymologiste. Ainsi parfois la particule juxtaposée a paru faire corps avec le verbe et à ce titre a reçu l'augment, surtout quand l'ensemble verbal ainsi constitué différait beaucoup du verbe simple au point de vue du sens, comme il arrive pour ἐπίσταμαι (je sais), qui n'a plus rien du sens de ἴστημι ; de là l'imparfait ἡπιστάμην, et semblablement en att. ἡμφίεσα (je vêtis), ἐκάθευδε (il dormait), ἐκαθήμην (j'étais assis)⁽²⁾. L'analogie inverse, particulièrement fréquente dans la basse grécité, a produit les types ὑπόπτειον (je soupçonnais), προεφήτευσε (il prophétisa)⁽³⁾, même διήτων (j'administrais), διηκόουν (je servais), pour ἐδίαίτων, ἐδιακόουν, verbes auxquels le préfixe διαί est étymologiquement étranger. Le phénomène le plus curieux est le cumul du vrai et du faux augment dans les types classiques ἡνειχόμεην (de ἀν-έχομαι), ἡντεδίκεε, ἐδρήτων (Démosth.), ἡμφεσβήτου (Platon), ἡντεβόλησε (il rencontra), etc.

SECTION II.

REDOUBLEMENT.

§ 1^{er}. — *Forme du redoublement.*

- (237) Le **redoublement** en grec est susceptible de trois formes : **syllabique devant consonne, temporel devant voyelle**, et **syllabique devant voyelle**. Le latin ne paraît connaître que la première, qui elle-même y est presque effacée.
- (238) I. Le redoublement syllabique devant consonne consiste en principe dans la répétition de la consonne initiale du verbe suivie de la voyelle *e* : gr. λέ-λοιπ-α, δέ-δορχ-α, λέ-λυ-α ; lat.

(1) Cf. supra 178. Il n'y a pas de vb. *βητέω ou *δικέω.

(2) Hom. ἐκάθειζον (π 408).

(3) Il n'y a pas de verbe *φητεύω, *όπτεύω.

de-d-î, pe-pend-î, pe-pig-î, le-tig-î, ce-cid-î, ce-cid-î: le redoublement se dissimule dans *sēdî* = **se-zd-î* = **se-sd-î*, rac. *sed*, cf. gr. ζω = *σ(σδ-ω)⁽¹⁾, et le rapport *sēdeō sēdî* a fait tirer analogiquement *vēnî* de *vēniō*, *lēgî* de *lēgō*, etc. Le principe posé, suivons-le dans ses applications particulières.

1. La voyelle de réduplication est toujours *ε* en grec. En latin elle s'est fréquemment assimilée à celle de la racine verbale : *i* dans *di-dic-î*; *o* dans *po-posc-î, mo-mord-î* (arch. *me-mord-î*), etc.; *u* dans *pu-pug-î* (de *pungō*, arch. *pe-pug-î*), *tu-tud-î* (de *tundō*)⁽²⁾, etc.

2. L'aspirée grecque se redouble par la non-aspirée correspondante : πεφλημι = *φε-φλη-μι, cf. sk. *ba-bhār-a* (il porta) = i.-e. **bhe-bhor-e*⁽³⁾; de même τέθεικα, κέχανθα, etc.

3. Quand l'initiale est un groupe de consonnes, il ne se redouble jamais tout entier; mais le traitement du groupe diffère en sanscrit, en grec et en latin, ce qui semble indiquer que chacune des trois langues a altéré à sa manière le redoublement primitif et intégral. En grec la première consonne se redouble seule : βέβληκα, κέκτημαι, εστηκα = *σέ-στᾱ-κα, ερωγα (je brisai) = *ρέ-ρωγα, etc.⁽⁴⁾. En sanscrit c'est souvent la seconde : *ta-sth-ūr* (ils se tinrent), rac. *sthā*. En latin elles se redoublent toutes deux, mais la première disparaît de la syllabe radicale : *steti* pour **ste-st-î* (par analogie de *de-d-î*), *spopondi* (je promis) pour **spe-spond-î*, de *spondeō*.

4. Le *σ* initial du redoublement devenait naturellement esprit rude : εστηκα; εἴμαρται (il est donné en partage) = *σέ-σμαρ-ται, rac. (réduite) **smēr* (partager, cf. μέρος et μοῖρα = *σμός-γα)⁽⁵⁾, etc. Or, il a pu arriver que cet esprit rude permutât en esprit

(1) Cf. supra 87 (III) et 90 (X).

(2) Cette corruption s'est produite sur une plus large échelle en sanscrit.

(3) Cf. supra 61.

(4) Le type, d'ailleurs fort rare, βερυπωμένα (ζ 59), βερῖφθαι (Pind.), a été refait sur βυπόω, βίπτω après la chute du ρ, le β étant pris dès lors pour initiale.

(5) Cf. l'expression grecque ἡ εἴμαρμένη (sous-ent. τύχη, μοῖρα) « la destinée ».

doux, soit dialectalement par simple psilosis, v. g. éol. homér. ἔμμορε (il partagea) = *σέ-σμορ-ε, soit généralement par suite du voisinage d'une autre aspirée, v. g. ἔσχηκα = *ἔσχηκα = *σέ-σχηκα (1). D'autre part le σ initial du redoublement disparaissait en ionien-attique (2), d'où εοικα (je ressemble) = * σ έ- σ οικ-α, ἔολπα (j'espère) = * σ έ- σ ολπ-α, ἔοργα (je travaillai) = * σ έ- σ οργ-α, ἔορωγα, ἔορριφα, ἔορύηκα, etc. Dans ces deux derniers cas donc le redoublement ne différait pas de l'augment syllabique : c'est ce qui a amené la substitution de l'augment syllabique au redoublement partiel du groupe de consonnes initial. Les deux préfixes se répartissent en général comme suit : quand la seconde consonne est une liquide ou une nasale, on s'en tient au redoublement partiel, γέγραφα, βέβλαφα, τέτριμμαί, μέμνημαι, et toutefois les inscriptions dialectales fournissent de nombreux exemples de la substitution de l'augment, laquelle est de règle dans le panhellénique ἔγνωκα : si au contraire la seconde consonne est une momentanée ou la sifflante, ou si l'initiale est ζ, l'augment prévaut presque partout : ἔζευγμαί (cf. la forme redoublée διζημαί (3)), ἔψευσμαι, ἔκτημαί (en prose cependant κέκτημαί), ἔπτουκα (je crachai), ἔπτουχα (je pliai), ἔπτηχα (j'épouvantai, mais aussi πέπτηχα et homér. πέπτηώς (4)), ἔσχισται (il est déchiré), ἔστικται (il est piqué), ἔσσυται (il est lancé) de σεύω = *σσεύω = **gyéwō* (sk. *cyānā-mi*), et presque toujours ainsi avec σ suivi de consonne.

5. Une fois le redoublement confondu avec l'augment, il a été sujet aux altérations qui ont été signalées plus haut (5) comme attribuables à la propagation analogique de l'augment long : ainsi le pf. ἔορᾶκα n'est pas rare, mais on lit la plupart du temps ἔορᾶκα d'après ἔορων ; de même ἔαλωκα, et jusqu'à ἔώλπει (T 328), ἔοργει dans le texte d'Homère, plus-que-parfaits à augment temporel intérieur, sinon fautes de copistes.

(1) Cf. supra 61.

(2) Cf. supra 40 A.

(3) Supra 94.

(4) De πίπτω, on a πίπτουκα, jamais *ἔπτουκα.

(5) Supra 233, 3.

6. Dans le redoublement par σ , une fois les σ tombés, les voyelles restées à découvert se sont contractées quand elles en étaient susceptibles : $\epsilon\sigma\gamma\alpha\sigma\mu\alpha\iota = * \sigma\epsilon\sigma\epsilon\sigma\gamma\alpha\sigma\mu\alpha\iota$, $\epsilon\sigma\gamma\eta\alpha$ (j'ai dit) = $* \sigma\epsilon\sigma\epsilon\sigma\gamma\eta\alpha$, etc. La diphthongue de $\epsilon\sigma\gamma\eta\alpha$ s'est reproduite dans les trois parfaits attiques $\epsilon\sigma\lambda\eta\phi\alpha$ ⁽¹⁾ (Hérod. $\lambda\epsilon\lambda\acute{\alpha}\beta\eta\eta\alpha$), $\epsilon\sigma\lambda\omicron\gamma\alpha$ $\epsilon\sigma\lambda\epsilon\gamma\mu\alpha\iota$ (surtout dans les composés, mais le simple $\lambda\epsilon\lambda\epsilon\gamma\mu\alpha\iota$ existe dans la bonne langue), $\epsilon\sigma\lambda\eta\chi\alpha$ (de $\lambda\alpha\gamma\chi\acute{\alpha}\nu\omega$, homér. régul. $\lambda\epsilon\lambda\omicron\gamma\chi\alpha$), dont l' η radical est certainement analogue de celui de $\epsilon\sigma\lambda\eta\phi\alpha$.

(239) II. Le redoublement temporel se produit dans les mêmes conditions que l'augment temporel et obéit aux mêmes lois ⁽²⁾ : $\acute{\alpha}\gamma\omega$ $\acute{\eta}\gamma\mu\alpha\iota$, $\alpha\acute{\iota}\rho\acute{\epsilon}\omega$ $\acute{\eta}\rho\eta\eta\alpha$, $\iota\kappa\nu\acute{\epsilon}\omicron\mu\alpha\iota$ $\acute{\alpha}\phi\acute{\iota}\gamma\theta\alpha\iota$ inf. ; mais $\epsilon\sigma\gamma\eta\eta\alpha$, $\omicron\sigma\tau\alpha\sigma\mu\alpha\iota$ (je suis blessé), etc. On a voulu reconnaître cet augment dans les formes latines $\acute{e}g\acute{i}$ (de $ag\acute{o}$), $*\acute{e}p\acute{i}$ (de $*ap\acute{i}\acute{o}$, $coep\acute{i} = *co\acute{e}p\acute{i}$), où l' \acute{e} serait le produit de la contraction indo-européenne de $\acute{e}\acute{a}$ (soit $*e-ag-$, $*e-ap-$), et se serait ensuite reproduit analogiquement dans $f\acute{e}c\acute{i}$ de $faci\acute{o}$, $c\acute{e}p\acute{i}$ de $cap\acute{i}\acute{o}$, etc. Mais rien n'est plus douteux que la contraction proethnique d' ea en \acute{e} ; et il vaut bien mieux reconnaître dans $eg\acute{i}$, $f\acute{e}c\acute{i}$, $c\acute{e}p\acute{i}$ l'état normal des racines dont l'état réduit apparaîtrait dans $ag\acute{o}$, $faci\acute{o}$, $cap\acute{i}\acute{o}$ ⁽³⁾ : d'autant que l' \acute{e} du parfait latin s'appuie en outre sur l'analogie de $s\acute{e}d\acute{i}$, $v\acute{e}n\acute{i}$ ⁽⁴⁾.

(240) III. Le redoublement syllabique devant voyelle, nommé souvent à tort redoublement attique, est plus commun chez Homère que le précédent et se rencontre dans tous les dialectes. Il consiste dans le redoublement intégral de la syllabe initiale du verbe, mais avec voyelle brève, tandis que la syllabe verbale a la voyelle longue : $\acute{o}\pi\text{-}\omega\pi\text{-}\alpha$, $\acute{o}\lambda\text{-}\omega\lambda\text{-}\alpha$, $\acute{o}\delta\text{-}\omega\delta\text{-}\alpha$, $\acute{\epsilon}\delta\text{-}\eta\delta\text{-}\acute{\omega}\varsigma$ (ayant mangé), $\acute{\alpha}\rho\text{-}\acute{\alpha}\rho\text{-}\alpha$ $\acute{\alpha}\rho\text{-}\eta\rho\text{-}\alpha$ (j'ai adapté), etc. Ces quelques formations radicales, très simples et sans doute primitives, ont servi de modèle à d'autres plus compliquées, telles que $\acute{\epsilon}\lambda\text{-}\acute{\eta}\lambda\omicron\upsilon\theta\text{-}\alpha$ (et $\acute{\epsilon}\iota\lambda\acute{\eta}\lambda\omicron\upsilon\theta\alpha$ homér., par corruption), $\acute{\epsilon}\gamma\rho\text{-}\acute{\eta}\gamma\omicron\rho\text{-}\alpha$

(1) Formule $\epsilon\sigma\lambda\eta\phi\alpha$: $*\lambda\acute{\eta}\psi\omega = \epsilon\sigma\gamma\eta\eta\alpha$: $\rho\acute{\eta}\sigma\omega$.

(2) Supra 234.

(3) Supra 41, 2 et 3.

(4) Supra 238.

(de ἐγερω), ἀκ-ήχο(ϝ)-α, ἐν-ήνοχ-α (rac. ἐνεχ, cf. aor. ἤνεγκον), ὀλ-ώλε-χ-α (j'ai fait périr, cf. ὀλέ-χ-ω), ὄμ-ώμο-χ-α (de ὄμνυμι, jurer, fut. ὀμό-σω), etc. ; et subsidiairement à de véritables barbarismes dans lesquels on a transporté de toutes pièces la finale de quelqu'un des précédents, v. g. ἐδῆδοχα (j'ai mangé, rac. ἐδ), ἀγήοχα (de ἄγω) visiblement calqué sur ἐνήνοχα. Cette formation très répandue est exclusivement hellénique ⁽¹⁾.

§ 2. — *Emploi du redoublement.*

(241) Il n'est pas douteux qu'en indo-européen le redoublement n'ait été sujet à disparaître, sans doute dans les mêmes conditions que l'augment. Il y a même un exemple sûr d'un parfait qui avait absolument perdu tout redoublement dès la période proethnique, car il n'en a dans aucune langue : c'est **wóyd-a* (j'ai vu, je sais), sk. *véd-a* (je sais), gr. οἶδ-α, lat. *vīd-ī*, goth. *vait* (all. *ich weiss*). Mais en grec, de même que l'augment à l'époque classique, ainsi s'était fixé le redoublement dès l'époque homérique, en sorte que, sauf les capricieuses variations du redoublement temporel, à peine peut-on glaner çà et là quelques exemples de parfaits non redoublés. C'est Hérodote qui en fournit le plus : οἶχα pour εἶχα, ἔργασται, etc.

Le latin a suivi la marche inverse. D'abord il avait hérité, comme le grec, de quelques parfaits non redoublés; dans tel autre, comme *sēdī*, le redoublement subsistait, mais n'était plus du tout perceptible, et l'on a vu que l'analogie a propagé ce type; enfin, toute une classe très importante de soi-disant parfaits était normalement dépourvue de redoublement, c'est à savoir les anciens aoristes sigmatiques complètement confondus avec le parfait ⁽²⁾ : il n'en fallait pas tant pour que cet élément tendit partout à s'effacer. Aussi les parfaits cités plus haut sont-ils, à peu de chose près, les seuls redoublés du latin. Tous les parfaits en *-uī*, *-vī*, et l'immense majorité des parfaits

(1) Cf. le même type de redoublement à l'aoriste ἀγ-αγ-εῖν (supra 90 IX) et dans les oxytons féminins, ἀγ-ωγ-ή (supra 110).

(2) Supra 96.

radicaux manquent de redoublement, *nō-v-ī*, *lē-v-ī*, — *fēc-i*, *vīc-ī*, *tul-ī* (pour **te-tul-ī*) ; à plus forte raison tous les faux parfaits en *-sī*, qui ne l'ont jamais eu, *vīxī*, *finxī*, *panxī* (cf. *pepigī*, tous deux de *pangō*). Au surplus, en latin comme en grec, les parfaits qui ont le redoublement le gardent à tous les modes : *pe-pender-ō*, *pe-pender-i-m*, comme *λε-λύκ-ω*, *λε-λύκ-οι-μι*.

§ 3. — Place du redoublement.

- (242) La place du redoublement est en principe la même que celle de l'augment, *περιγέγονε*, mais *δεδυστύχηκα*, et l'on y remarque aussi les mêmes irrégularités, bien que plus rares⁽¹⁾ : faux redoublement initial dans *ἡμφίεσμαι* ; faux redoublement médial dans *ὁδοιπορορήκαμεν*, pour *ᾠδοιπορορήκαμεν* (nous avons voyagé) ; cumul dans *δεδείτημα*, *ᾠδοπεποημένη*. En latin, il n'y a plus qu'une trace du redoublement placé entre la particule et le verbe, dans les types *rettulit* = **re-tatulit*, *repperi* = **re-peperi* ; en général, les parfaits même redoublés à l'état simple perdent le redoublement en composition (*im-pend-ī*, *con-tig-ī*), ou même se forment d'autre manière que le parfait du verbe simple (*com-ping-ō*, *com-pēg-ī*).

(1) Supra 236.

CHAPITRE II.

DÉSINENCES PERSONNELLES

(243) Les **désinences** dites **personnelles** ou **de conjugaison** répondent à trois catégories de la flexion verbale : la **personne**, le **nombre** et la **voix**. Les deux premières ont déjà été définies ⁽¹⁾. Quant à la **voix**, c'est le rapport du concept verbal avec le sujet : elle est dite **active** ou **moyenne (médiopassive)**, suivant que l'action est conçue comme s'exerçant à l'égard d'autrui ou à l'égard du sujet lui-même. L'indo-européen avait, aux deux voix, des désinences personnelles pour les trois nombres, et pour les trois personnes à chaque nombre. Le grec a gardé les deux voix ; il y a même ajouté quelques formes exclusivement **passives**, dont les unes (les futurs) se conjuguent d'après le moyen, les autres (les aoristes), d'après l'actif ⁽²⁾. Il a gardé également les trois nombres ; toutefois la 1^{re} pers. du duel a disparu, et les deux autres, perdues par quelques dialectes, peuvent dans tous être indifféremment suppléées par celles du pluriel ⁽³⁾. Le latin a effacé tout vestige du duel, au moins en tant que fonction grammaticale. Il a deux voix ; mais son médiopassif, qui lui est exclusivement propre et n'offre rien ou presque rien de primitif, ne saurait être apparié à celui du grec et réclame une étude distincte.

(1) Supra 184 et 222 sq.

(2) Supra 98, 102, 103 et 146.

(3) Cf. supra 184. A partir du IV^e siècle avant notre ère, on ne trouve plus de formes du duel dans les inscriptions.

L'indo-européen distinguait, dans chaque voix, quatre ordres de désinences personnelles : celles des **temps** dits **secondaires** (temps à augment), celles des **temps** dits **principaux** ou **primaires** ⁽¹⁾ (présent, futur), celles **du parfait**, et celles **de l'impératif**. Nous les retrouverons, plus ou moins confondues et altérées, en grec et en latin.

SECTION I^{re}.

VOIX ACTIVE.

§ 1^{er}. — Désinences secondaires.

(244) Les désinences secondaires affectent en grec les formes verbales suivantes : 1^o aoriste athématique ⁽²⁾, ἔ-θη-ν, ἔ-χε(ν)-α (je versai) ; 2^o aoriste thématique, ἔ-φυγο-ν ; 3^o imparfait athématique, ἐ-τιθη-ν, ἐ-δείκνυ-ν ; 4^o imparfait thématique, ἔ-λυο-ν ; 5^o aoriste sigmatique, ἔ-λύσ-α ; 6^o plus-que-parfait, ἐ-λελύκε-α ἐ-λελύκει-ν ; 7^o optatifs de tous les temps, δοίη-ν, λύσει-α ; 8^o aoristes passifs, ἐ-τύπη-ν, ἐ-λόθη-ν. En latin les deux séries dites secondaire et primaire se sont confondues ⁽³⁾, et la série mixte résultant de la fusion s'adapte à tous les temps du verbe, à la seule exception de l'indicatif du parfait et de l'impératif.

(245) I. Singulier. — 1. La désinence secondaire de 1^{re} pers. est *-m après voyelle, par suite *-m après consonne : en grec, respectivement -ν et -α ⁽⁴⁾ ; en latin, toujours -m, parce que la désinence ne s'affixe jamais qu'à des thèmes vocaliques, sauf peut-être dans *eram* qui serait corrompu pour *er-em =

(1) Pour abrégé on les nommera respectivement désinences secondaires ou primaires, et, sans préjuger la question de savoir laquelle des deux séries est la plus primitive, on commencera par l'étude des secondaires, qui sont plus simples et plus courtes.

(2) Cf. supra 86.

(3) Sauf cependant à la 1^{re} pers. du sg. des temps thématiques, infra 249.

(4) Cf. supra 48 A et 49, 3.

= **és-m*, cf. gr. ἦα⁽¹⁾. La finale après voyelle est partout bien nette : gr. ἔ-δω-ν, ἐ-δίδω-ν, ἔ-λεγο-ν, ἐ-λέχθη-ν, λεχθείη-ν, etc. ; lat. *lega-m*, *legēba-m*, *legere-m*, *sie-m si-m*, *veli-m*, *vīderi-m*, etc. Toutefois en grec les optatifs de temps thématiques, qui ont, comme les autres, les désinences secondaires dans tout le reste de leur flexion, ont adopté la désinence primaire -μι à la 1^{re} pers. du sg. : λύοι-μι⁽²⁾, λύσοι-μι, et de même λύσαι-μι, λελύκοι-μι. On lit le régulier τρέφοι-ν dans un fragment d'Euripide, et l'on a même proposé de restituer ἴδοιν dans un vers de Sophocle⁽³⁾.

La finale après consonne a été longtemps méconnue. Rien à cela d'étonnant, puisque les Grecs eux-mêmes, bien avant Homère, l'avaient confondue avec le thème : en présence d'une flexion telle que ἔχεα ἔχεας, ἔλωσα ἔλωσας, etc., il était difficile d'imaginer que l'α fût l'indice de 1^{re} personne. Cependant, si l'on vient à considérer que *ἔ-χεα-α, ἔ-θηα-α, sont, par rapport à des racines χεα, θα, exactement ce qu'est ἔ-θη-ν par rapport à une racine θα, que dans certaines formes les réductions de l'une et l'autre racine se poursuivent parallèlement (v. g. sg. 3 aor. moy. ἔ-γυ-το comme ἔ-θε-το), qu'enfin, si ἔχεα, ἔθηα, ἔλωσα étaient des thèmes, la 1^{re} pers. du sg. aurait dans ces temps la forme thématique pure et sans indice, ce qui implique contradiction, on se convainc sans peine que l'α des uns est le corrélatif rigoureux du ν des autres, et ce rapport s'éclaire de la corrélation non moins évidente des mêmes phonèmes à l'acc. sg. et à l'acc. pl. des noms, ἴππο-ν πόδ-α, ἴππο-νς πόδ-ας. La conclusion s'impose : dans ἔχεα = i.-e. **é-gheo-m*⁽⁴⁾, ἔ-δωα = **é-doa-m*, ἔλωσα = **é-lōsa-m*, ἐλελύκα = **é-lelúka-s-m*, etc., l'α est l'indice de sg. 1 : régulier à sg. 1 et, comme on le

(1) Cf. le plqpf. *vīderam* = **vīder-em* (?), supra 149.

(2) Soit la formule λύοιμι : λύοις = δείκνυμι : δείκνυς, et cf. infra 249, 1 A.

(3) *OEd. R.* 832, la tournure πρόσθεν ἦ ... ἰδεῖν étant fort rare, sinon incorrecte.

(4) **Έχεα*, ἔδωα, etc., sont donc à proprement parler ce que la grammaire usuelle appelle aoriste 2^e, et non pas aoriste 1^{er} ; quant à ἔχεα, c'est peut-être un aor. 1^{er} (sigmatique) avec chute régulière du σ intervocalique ; l'influence analogique de ἔλειψα (supra 69, 1) y a été balancée par celle d'ἔχεα.

verra, à pl. 3⁽¹⁾, l'analogie l'a propagé dans le reste de la flexion.

2. La désinence de sg. 2 est partout *-s* (gr. ἔ-θη-ς, ἔ-λυε-ς, δοίη-ς, λούει-ς, lat. *legā-s*, *legēbā-s*, *siē-s*, *velī-s*), qui en grec, dans les temps où sg. 1 finit en *-α*, s'attache au faux thème en *α*, ἔ-χεα-ς, ἔ-λύσα-ς, etc.

3. La désinence régulière de sg. 3 est *-t* : gr. ἔ-θη = *ἔ-θη-τ, ἔ-φερε = sk. *á-bhara-t*, δοίη, φέροι = sk. *bhárē-t*, etc. ; lat. *lega-t*, *legēba-t*, *siē-t*, *veli-t*. Mais en grec les temps où la finale sg. 1 est *-α* ont à sg. 3 la finale *-ε* par analogie de celle du parfait⁽²⁾. Inversement la ressemblance accidentelle des deux types ἔχεε et εἶπε = *εἶπετ a fait créer d'après ἔχεα le type εἶπα, εἶπας, etc.

(246) II. Duel. — La 1^{re} pers. fait défaut. La 2^e et la 3^e ont respectivement pour désinences *-τον* et *-τάν* (dor. *-τάν*, ion.-att. *-την*) = sk. *-tam* et *-tām*, ἔ-θε-τον ἐ-θέ-την, ἐ-λύε-τον ἐ-λυέ-την, ἐ-λύσα-τον ἐ-λύσα-την, etc. A raison de leur grande ressemblance et de la similitude complète des désinences primaires correspondantes⁽³⁾, ces deux formes se sont couramment confondues : on trouve assez souvent *-την* à la 2^e personne⁽⁴⁾ et *-τον* à la 3^e.

(247) III. Pluriel. — 1. Le grec a deux désinences, *-μες* pour le dorien, *-μεν* pour les autres dialectes, ἐ-λύο-μες, ἐ-λύο-μεν. A la première correspondrait i.-e. **-mes*, cf. sk. *-mas* ; à la seconde, i.-e. **-mem*, ou plus simplement peut-être i.-e. **-me* (cf. sk. *-ma*) avec un *ν* paragogique mobile à l'origine, puis devenu fixe. Or, en sanscrit, ces désinences répondent respectivement à la distinction des temps primaires et des temps secondaires : *bhárā-mas* = φέρο-μες, mais *á-bharā-ma* = ἐ-φέρο-με(ν). Il est donc probable que le dorien a étendu aux temps secondaires la désinence primaire, tandis qu'inversement les autres dialectes généralisaient la désinence secondaire, φέρο-μεν, infra 251, 1.

Le latin n'a ni **-mes* ni **-me*, mais une désinence à lui propre,

(1) Infra 247, 3.

(2) Infra 252. Formule ἔλυσε : ἔλυσα = λέλυκε : λέλυκα.

(3) Infra 250.

(4) Constamment peut-être en attique, selon les grammairiens les plus autorisés : γ. g. εὐχέτην, OEd. R., 1511. Inversement καθεύδεται (θ 313).

-mūs⁽¹⁾ = **-mōs*, qui se comporte évidemment à l'égard du dorien *-μεις* comme la finale de *πατρ-ός* relativement à celle de *patris* = **patr-ēs*⁽²⁾. On peut donc poser pour la langue-mère le doublet, probablement syntactique, **bhéro-mes* **bhéromos*, dont le dorien aurait généralisé le premier terme, et le latin l'autre.

2. En grec, toujours *-τε* = i.-e. **-te*, cf. sk. *-ta*, *-tha*; en latin, toujours *-tis* = i.-e. **-tes* (?). Le sanscrit a *-thas* comme finale primaire de du. 2, et lat. *-tis* y correspond phonétiquement : il est donc possible que *es-tis* ait signifié primitivement « vous deux êtes », que cette désinence ait passé à l'impf. *erā-tis*, et qu'enfin le duel ait été employé en fonction de pluriel⁽³⁾. Mais il se peut aussi que les désinences **-tes* et **-te* soient entre elles comme **-mes* et **-me*, l'une primaire, l'autre secondaire. Il se peut enfin que **-tes* et **-te* aient constitué un doublet syntactique⁽⁴⁾. Quoi qu'il en soit, le grec ignore absolument **-τεες*, et le latin ne connaît *-te* qu'à l'impératif.

3. La désinence de pl. 3 était **-nt* après voyelle, **-ñt* après consonne, d'où en grec respectivement *-ν(τ)* et *-αν(τ)*, en latin toujours *-nt* (sauf éventuellement *erant* pour **er-ent* = **es-ñt*)⁽⁵⁾. La finale après voyelle est surtout visible dans les temps thématiques, *ἔ-φερο-ν*, *ἔ-φυγο-ν*; la finale vocalique après consonne se reconnaît surtout à l'aoriste sigmatique, *ἔλυσαν* pour **ἔλυσαν* = **ἔ-λυσ-ñt*⁽⁶⁾ : partout ailleurs, et là même, elle est altérée ou voilée par diverses circonstances accessoires.

A. Au premier abord, la désinence à l'aor. sigmatique et à l'aor. athématique (après consonne) paraît un simple *ν*, *ἔλυσαν*

(1) Les très rares exemples de scansion *-mūs* sont sans valeur au point de vue grammatical, cf. supra 206, 5.

(2) Supra 204, 14.

(3) Cf. supra 195, 1, le duel de 1^{re} décl. devenu pluriel.

(4) M. L. Havet a fait très ingénieusement observer que, dans les vers des comiques qui exigent la scansion *esti' nunc*, etc., il n'y a aucune raison de ne pas lire aussi bien **este nunc*.

(5) Supra 49, 1.

(6) Cf. infra 284, 2.

ἐχεσ-ν ; mais c'est une pure illusion, résultant de ce que l'z indice personnel s'est étendu à toute la flexion⁽¹⁾. Cette corruption est partie sans doute de la 3^e pers. du pl. plutôt encore que de la 1^{re} du sg. : le rapport ἔλυον ἐλύομεν a fait créer ἐλύσαμεν sur ἔλυον ; puis le doublet *ἐλύσαμεν ἐλύσμεν a donné naissance à un doublet pareil *ἐλύστε ἐλύσσετε ; enfin ces dernières formes ont définitivement prévalu, et, d'après le rapport ἐλύετε ἔλυες, se sont construits sur ἐλύσσετε les types ἔλυσας, ἐλύσατον, ἐλύσάτην. Même procédé à l'optatif de cet aoriste : sg. 1 λύσειζ = *λύσειγ-η, pl. 3. λύσειαν = *λύσειγ-ήη, d'où la flexion λύσειας, λύσειαμεν, etc.

B. D'après ce qu'on vient de voir, le type régulier de pl. 3 à tous les autres optatifs serait *δοῖ-αν = *δοιγ-ήη, *δοῖοι-αν, *λύοι-αν, etc. Mais l'z s'est coloré en ε sous l'influence du sg. δοίην διδοίην, d'où pl. 3 δοίεν διδοίεν, et la même nuance voca-
 lique a passé analogiquement à λύοιεν, λύσοιεν, λύσαιεν, bien qu'il n'y ait pas de sg. *λυοίην.

C. Dans les aoristes athématiques (après voyelle), la désinence étant -ν(τ), on doit reconnaître pour réguliers les types homériques ἔσαν (ils se tinrent) = *ἐ-σῑ-ντ, ἔβαν, ἔφην, ἔφῶν (ils furent, sg. 1 ἐ-φῶ-ν), etc., et les formes épigraphiques ἔδον (ils donnèrent), ἔθον (ils placèrent), δίδεγον, etc. ; de même à l'aor. passif, homér. δάμεν (ils furent vaincus) = *(ἐ)-δάμη-ντ⁽²⁾. Mais, de très bonne heure, la finale -σαν de l'aor. sigmatique, prise tout entière pour la désinence de pl. 3, a été transportée par erreur à tous ces temps, et l'on a créé ainsi les formes ἔ-στη-σαν⁽³⁾, ἔ-θε-σαν, ἔ-δο-σαν, ἔ-δίδο-σαν, ἔ-δάμη-σαν, ἔ-λύθη-σαν, etc., les seules reconnues par le langage classique. Cette analogie s'est étendue plus loin encore, puisqu'on lit des formes telles que ἐ-λάβο-σαν (ils prirent), ἀπύλοσαν, etc., dans des inscriptions surtout béotiennes et relativement récentes (II^e siècle avant notre ère).

(1) Cf. supra 245, 1.

(2) Supra 76, 1 A. Cf. δάμεν (M 14), μέγεν (ι 91), et à l'aor. en -θη-, ἔμιχθεν (K 180), ἐφόθηθεν (E 498), κατέκταθεν (N 780, γ 108), πλῆσθεν (δ 705), etc.

(3) A un moment donné ἔστην et ἔστησα pouvaient avoir le même sens : si dès lors on a pris ἔστησαν pour le pl. 3 de ἔστην, il n'en a pas fallu davantage pour motiver l'extension de la finale -σαν.

§ 2. — *Désinences primaires.*

(248) D'une manière générale il semble que la plupart des désinences primaires, sinon toutes, aient été autrefois tirées des désinences secondaires par l'addition d'un *i*. Cette loi tout empirique se vérifie en grec pour sg. 1, 2, 3, et pl. 3, resp. $-\mu\iota$, $^*-\sigma\iota$, $-\tau\iota$, $-\nu\tau\iota$; elle ne saurait se vérifier en latin, ces quatre désinences ayant précisément généralisé la forme secondaire.

(249) I. Singulier. — 1. L'indo-européen avait deux désinences de sg. 1, l'une pour les temps thématiques, l'autre pour les athématiques.

A. La désinence thématique n'est pas déterminable en elle-même : simple voyelle, elle s'était, dès la période proethnique, contractée avec l'*o* final du thème verbal; cependant l'analogie du parfait⁽¹⁾ donne lieu de croire que cette voyelle était un *a*, soit gr. $\varphi\acute{\epsilon}\rho-\omega$, lat. *fer-ō* = $^*bh\acute{e}r-\acute{o}$ = $^*bh\acute{e}r-o-a$, et au subj. $\varphi\acute{\epsilon}\rho-\omega$ = $^*bh\acute{e}r-\acute{o}-a$ (cf. pl. 1 $\varphi\acute{\epsilon}\rho-\omega-\mu\epsilon\nu$) = $^*bh\acute{e}r-o-o-a$ ⁽²⁾. Le latin n'ayant plus d'autre temps thématique que le présent de l'indicatif, le futur de 1^{re}/2^e conjugaison et le futur antérieur, c'est là seulement qu'on y rencontre la finale $-\acute{o}$; en grec elle caractérise tous les futurs et les subjunctifs. Toutefois elle y a été partiellement contaminée par l'influence de la désinence athématique $-\mu\iota$: l'éolien en particulier conjugue en $-\mu\iota$ un assez grand nombre de verbes dits en $-\omega$ de la langue commune, $\kappa\acute{\alpha}\lambda\eta-\mu\iota$ ⁽³⁾, $\varphi\acute{\iota}\lambda\eta-\mu\iota$, $\acute{\epsilon}\pi\alpha\acute{\iota}\nu\eta-\mu\iota$, $\gamma\acute{\epsilon}\lambda\chi\iota-\mu\iota$; le béotien de même, $\varphi\acute{\iota}\lambda\epsilon\iota-\mu\iota$, $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota-\mu\iota$; et c'est à la même corruption qu'il convient de rapporter la finale en $-\omega\mu\iota$ de sg. 1 du subjunctif, assez commune dans la langue homérique, $\acute{\epsilon}\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega\mu\iota$, $\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$, $\acute{\alpha}\gamma\acute{\alpha}\gamma\omega\mu\iota$, etc.⁽⁴⁾.

(1) Infra 252.

(2) Cf. supra 143.

(3) Il est fort possible que, pour quelques-uns de ces verbes (soit particulièrement $\kappa\alpha\lambda\epsilon-$, supra 97) la flexion éolienne ait été la plus primitive.

(4) Formule $\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$: $\acute{\iota}\delta\omega\mu\epsilon\nu$ = $\acute{\iota}\delta\omicron\iota\mu\iota$: $\acute{\iota}\delta\omicron\iota\mu\epsilon\nu$, cf. supra 245, 1. Cette même corruption est générale et absolument constante en sanscrit au présent de l'indicatif, v. g. *bhárā-mi* (je porte), pour $^*bhár-\acute{a}$ = $\varphi\acute{\epsilon}\rho-\omega$.

B. La désinence athématique **-mi* est parfaitement conservée en grec : *εἰ-μι* (lesb. *ἔμ-μι*, dor. *ἦ-μι*) = **ἔσ-μι*, *εἰ-μι*, *τιθη-μι*, *δείκνυ-μι*, etc. Elle a pu être remplacée çà et là par la désinence *-ω* par suite du passage, déjà signalé, d'une forme verbale de l'une à l'autre conjugaison⁽¹⁾ : ainsi le *σθεγγύεις* de Pindare⁽²⁾ appelle sg. 1 **σθεγγύω* ; mais le fait est rare et plutôt récent. Il est général et très ancien en latin : il suffit de comparer *fer-ō* à *fer-t*, *vol-ō* à *vol-t*, *e-ō* à *i-t*, etc. La désinence athématique (secondaire, bien entendu) n'y apparaît plus que dans la forme *su-m*, d'ailleurs corrompte⁽³⁾.

2. La désinence **-si* (sk. *-si*) est de toutes celle qui a subi les plus fortes altérations. A peine se laisse-t-elle entrevoir.

A. Parmi les formes athématiques, elle est encore reconnaissable : dans *εἶ* = **ἔσι* = sk. *ási* (tu es), dont le rapport avec *i-e*. **ési* = **és-si* (cf. homér. *ἔσ-σι*) se laisse aisément saisir ; dans *εἶ* (tu vas) = **εἶ-σι* = **ἔἶ-σι*, sk. *é-si* : peut-être dans *φή-ς*, dont l'*i* souscrit, s'il n'est une simple invention des grammairiens, ne peut s'expliquer que par une forme **φή* = **φήσι* = **φή-σι*, avec *-ς* final surajouté comme plus bas. D'après cela on devrait avoir **τιθη-ς*, **διδω-ς*, **δείκνυ-ς* = **τιθη-σι*, **διδω-σι*, **δείκνυ-σι*, etc., cf. sk. *dādā-si* (tu donnes) ; mais on a *τιθη-ς*, *διδω-ς*, *δείκνυ-ς*, par visible intrusion de la désinence secondaire⁽⁴⁾. Même phénomène, naturellement, en latin : *ēs* = **ēs-s*, *i-s* pour **i-si* = **εἶ-σι*, *fer-s*, *dā-s*, *stā-s* (*vi-s* jusqu'à présent inexpliqué).

B. En désinence thématique, le sk. *bhāra-si* appellerait en grec **φέρει-σι*, d'où **φέρει*. Or l'on ne trouve rien de semblable à l'actif ; mais au moyen on trouve, en attique seulement, une forme de sg. 2 *φέρει*, *λύει*, qui s'oppose à celle de la *κοινή* et de tous les autres dialectes, *φέρη*, *λύη*⁽⁵⁾ ; et, comme il ne semble pas y avoir de lien phonétique possible entre *φέρη* et *φέρει*, on

(1) Cf. supra 88 et infra 274.

(2) *Pyth.* I. 8. Cf. hom. ζεύγνυον (T 393), *δείκνυω* à côté de *δείκνυμι*, et infra 274 à 276.

(3) Cf. infra 272.

(4) Formule *τιθης* : *τιθετε* = *ετιθης* : *ετιθετε*.

(5) Cf. infra 264, 2.

en peut conclure que ce dernier est une forme régulière de sg. 2 actif, que les Attiques avaient conservée et qu'ils ont fait passer au sens moyen à raison de sa ressemblance extérieure avec φέρη. Quant à la forme à peu près panhellénique de sg. 2 actif, φέρεις, λύεις, elle est évidemment corrompue : il faut sans doute y voir la forme primitive, *φέρει, *λύει, sur laquelle on a greffé à nouveau une désinence secondaire -ς, parce qu'on n'y saisisait plus l'indice de 2^e personne. Quelque étrange que puisse paraître ce procédé, il paraît prouvé historiquement pour φής (supra), et il l'est à coup sûr pour εἶς (tu es, Hom., Hérod.) et εἶς (tu vas), doublets constatés du régulier εἶ. Au subjonctif on a φέρης, tiré de même du régulier *φέρη = *φέρη-σι, ou, plus simplement, refait sur φέρεις, d'après cette analogie bien visible qui opposait partout la longue du subj. à la brève de l'indicatif.

La forme φέρε-ς, λέγε-ς, qui est donnée pour dorienne et qu'on lit dans Théocrite (ἀμείλετες, στυρίσθες), si tant est qu'elle ait jamais existé⁽¹⁾, est évidemment analogique des temps secondaires⁽²⁾, et se place sur la même ligne que les formes latines *legis* = *legē-s, *monēs* = *monēē-s⁽³⁾, *amās* = amaē-s, *audīs* = *audiē-s, etc.

3. L'indice de sg. 3 *ti (gr. ἐσ-τί = sk. *ās-ti*) se retrouve dans toutes les formes athématiques, mais assibilé après voyelle, φη-σί = *φᾱ-τί, τίθη-σι, δίδω-σι, δεικνῶ-σι; dor. et béot., sans assibilation, τίθη-τι, δίδω-τι. D'après cela on attendrait, aux temps thématiques, dor. *φέρει-τι = sk. *bhāra-ti*, et ion. *φέρεσι; mais on a le panhellénique φέρει, λύει, qui ne saurait remonter à *φέρειτι, *λύετι, et doit être analogique de sg. 2 φέρεις, λύεις⁽³⁾. De même au subj. φέρη, λύη. La forme si fréquente en poésie, ἄγησι, λάθησι, pourrait passer pour régulière, soit *φέρη-σι = *φέρη-τι, si l'on trouvait *φέρητι en dorien, et si d'ailleurs l'i souscrit ne dénonçait à première vue une formation refaite sur ἄγη par addition pléonastique de la désinence -σι, comme à sg. 1 ἀγάγωμι sur ἀγάγω.

(1) Elle n'est pas épigraphique.

(2) Formule λέγεις : λέγετε = ἔλεγες : ἐλέγετε.

(3) Formule φέρει : φέρεις = ἔφερε : ἔφερες.

En latin, *-t*, désinence secondaire : *es-t* (il est), *ēs-t* (il mange) = **ēd-t*, *fer-t*, *vol-t*, *da-t*, *sta-t*, *i-t*; — *legit* = **legĕ-t*, *amat* = **amāt* = **amaĕ-t*, etc.

(250) II. Duel. — Pas de 1^{re} pers. ; à la 2^e et à la 3^e, *-τον* sans distinction : ἴ-τον, τίθε-τον, λύε-τον, etc.

(251) III. Pluriel. — 1. La désinence générale est lat. *-mus*, dor. *-μες*, partout ailleurs *-μεν* importé des temps secondaires⁽¹⁾ : ἴ-μεν, τίθε-μεν, — φέρο-μεν, φέρω-μεν; dor. ἴ-μες, δίδω-μες, — λύο-μες, λύω-μες; lat. *su-mus*, *i-mus*, *da-mus*, — *volu-mus*, *legi-mus*, etc.

2. Gr. *-τε*, lat. *-tis*⁽²⁾ : ἴτε, δίδω-τε, — λύε-τε, λύη-τε; *es-tis*, *vol-tis*, *fer-tis*, — *legi-tis*, etc.

3. Primitivement **-nti* après voyelle, **-ῆτι* après consonne⁽³⁾, d'où en grec *-ντι* et *-αντι*. En flexion thématique on a dor. ἔχον-τι, ἄγων-τι, béot. καλέον-θι, ἔχων-θι, partout ailleurs avec assibilation **φέρον-σι*, **φέρων-σι*, d'où lesb. ἀπαγγέλλοισι, γράφωισι, ion.-att. φέρουσι, φέρωσι. En flexion athématique, dor. φῶ-ντι, τίθε-ντι, δίδω-ντι, δεικνύ-ντι, ion.-att. φῶ-σι, τιθείσι, διδοῦσι, δεικνύσι⁽⁴⁾. Ces trois dernières formes, bien que correctes, ne sont pas rigoureusement attiques : le vrai type attique, τιθέ-ασι, διδό-ασι, δεικνύ-ασι (Hérod. ἰστέασι = **ιστή-ασι*), vient de l'intrusion de la désinence *-αντι* des thèmes verbaux consonnantiques.

Cette dernière est visible dans l'ion.-att. ἴασι (ils vont) = **iy-ῆτι*, cf. sk. *yānti*, et l'ion. ἔασι (ils sont) = **ēs-αντι*, dont la forme régulière à racine réduite serait **άντι* = **σ-άντι*. Le béot. ἐντί, att. εἰσί, n'est autre que **άντι* influencé par le vocalisme, l'accentuation et l'initiale non aspirée de εἰμί ἐστί.

En latin on trouve *tremo-nti* = dor. τρέμο-ντι (ils tremblent),

(1) Supra 247, 1.

(2) Supra 247, 2.

(3) Supra 247, 3, et 248.

(4) L'accentuation est troublée : on attendrait **τίθεισι*, etc. Mais διδοῦσι a pu s'accentuer sur la forme contracte δηλοῦσι (cf. ἐδίδους, ἐτίθει, infra 280), et le reste à l'avenant.

forme isolée et au moins douteuse, citée par Festus comme appartenant au chant des Saliens⁽¹⁾. La désinence secondaire est la seule historiquement constatée; elle est toujours consonnantique, parce qu'elle ne s'attache qu'à des formes thématiques ou faussement thématiques par analogie : *su-nt*, *eu-nt*, *feru-nt* = **fero-nt* = gr. (ξ-)φερο-ν, *legu-nt*, etc. Toutefois *da-nt* et *sta-nt* paraissent bien ne contenir que les racines pures⁽²⁾.

§ 3. — Désinences du parfait.

(252) La flexion grecque et la flexion latine du parfait ne se laissent pas superposer : la première est en grande partie primitive; l'autre, profondément altérée. Il n'y a qu'avantage à les envisager isolément.

I. Grec. — Sg. 1 : $-x = sk. -a = i.-e.$ * $-a$: οἶδ- $x = \text{ῥοῖδ-}x$ (je sais, sk. *véd-a*), λέλοιπ- x , λέλυκ- x .

Sg. 2 : primitivement $-θα = sk. -tha = i.-e.$ * $-tha$: οἶσ- $θα = \text{ῥοῖδ-}θα$ (sk. *vêt-thā*); ἦσ- $θα$ (tu fus), rac. *és* avec redoublement temporel. Ce sont là les deux seules formes régulières de sg. 2 du parfait qu'ait conservées la langue grecque : l' x de sg. 1 et de pl. 3 (λέλοιπ- x , λελοιπ- x ντι) étant devenu partie intégrante du thème comme à l'aor. sigmatique⁽³⁾, on a conjugué tout le parfait sur un faux thème λέλοιπ- x , auquel on a simplement affixé à sg. 2 la désinence secondaire-primaire $-ς$, λέλοιπ- $x-ς$, λέλυκ- $x-ς$ ⁽⁴⁾. En dépit ou plutôt à raison même de sa rareté, la désinence $-θα$ s'est propagée hors de son domaine : ἦσ- $θα$ n'étant plus compris comme parfait, on l'a pris pour un imparfait, simple doublet de ἦς; la syllabe $-θα$ a dès lors passé pour une suffixation explétive qu'on pouvait joindre indifféremment à toutes les

(1) *Cume tonās, Leucetie, prai tet tremonti*. Le vers peut à la rigueur se scander en saturnien, tandis qu'il serait faux avec *tremunt*.

(2) Sur *amant* pour **amao-nt* et *monent* pour **moneo-nt*, cf. supra 73, 1.

(3) Supra 245, 1.

(4) On a même créé à la basse époque la forme οἶδας, et peut-être jusqu'au barbarisme pléonastique οἶσθας.

formes de sg. 2, et de cette illusion sont nés les types τίθησθα (ω 476), ἔχεισθα, ἔφησθα, ἤεισθα (Platon), ἐθέλησθα, βάλισθα, etc., qu'on rencontre plus ou moins dans tous les dialectes, mais particulièrement dans la langue d'Homère.

Sg. 3 : -ε = sk. -a = i.-e. *e : οἶδ-ε = ροῖδ-ε (sk. *véd-a*, goth. *vait*, all. *er weiss*), λέλοιπ-ε, λέλυκ-ε.

Au duel et au pluriel les désinences sont les mêmes qu'aux temps primaires. — Duel 2, 3 : ἴστον = *ϕιδ-τον ; dans les autres verbes la désinence se greffe sur le faux thème en -α-, λελοίπα-τον, λελύκα-τον. — Pl. 1 : ἴδ-μες ἴδ-μεν⁽¹⁾ (sk. *vid-má*, goth. *vit-um*, all. *wir wissen*), et hystérogène οἶδα-μεν, λελοίπα-μεν, λελύκα-μεν. — Pl. 2 : ἴστε = *ϕιδ-τε, et οἶδα-τε, λελοίπατε, λελύκατε. — Pl. 3 : ἴσασι (le σ analogique de ἴστε) pour *ἴδᾶσι = *ϕιδ-αντι = *wid-*hli*⁽²⁾, λελοίπᾶσι = dor. λελοίπα-ντι, λελύκᾶσι, etc. Dans la basse grécité on rencontre aussi la finale -αν (πεποίηκ*αν*), visiblement empruntée à l'aoriste sigmatique.

(253) II. Latin. — Si l'on transporte au latin le paradigme régulier qui vient d'être étudié pour le grec, on obtiendra, *mutatis mutandis*, les formes suivantes : sg. 1 **vīd-e*, 2 **vīts-le*⁽³⁾, 3 **vīd-e* ; pl. 1 **vīd-mus*, 2 **vīts-tis*, 3 **vīd-ent* ; et, en les confrontant avec les formes réelles, on entrevoit dans ses traits généraux le mécanisme qui a substitué les unes aux autres. De même que le grec a généralisé un thème λέλοπα-, ainsi le latin a construit sa flexion sur un faux thème *vīdi-*, *līqui-*. Rien de plus simple, mais les difficultés fourmillent dès qu'on veut aborder le détail. Essayons-le pourtant dans la mesure du possible.

Sg. 1 : *vīd-ī*, *līqu-ī*. La désinence grecque -α est active, la désinence latine -ī est moyenne et correspond à i.-e. *-ay, sk. -ē (cf. sk. *babhūv-a*, ie fus, moy. *babhūv-é* = lat. *fū-ī fūī*). Cette finale a été naturellement transportée à l'aor. sigmatique qui s'est confondu avec le parfait : *dīx-ī*, *vīx-ī*.

(1) Att. ἴσμεν refait sur ἴστε et ἴσασι.

(2) La forme ἴσαντι prise pour présent (cf. φαντί φᾶμι) a fait créer en dorien le verbe ἴσαμι (je sais) — ἴσατι dans Théocrite —, et les Éoliens ont conjugué οἶδα comme un présent de vb. en -μι (γοίδημι · ἐπίσταμαι. Hesych., cf. supra 40 in fine).

(3) Supra 64 A.

Sg. 2. Au lieu du **vīts-te* actif supposons une forme moyenne corrélatrice, nous aurons **vīts-tī* = **vīd-tī*. Cette forme n'existe pas sans doute ; mais on en trouve le pendant dans le type *dīx-tī*, qu'il n'est point du tout nécessaire d'expliquer par une syncope de *dīxistī* ; car il représente très exactement un thème d'aoriste sigmatique *dīx-* = gr. (ξ)δεξ-, auquel s'est adjointe une désinence de parfait. On conçoit dès lors comment, à la faveur de sg. 1 *vīdī*, etc., les formes primitives **vīstī*, **cecīstī*, *dīxī*, **vīxī* ont pu être remplacées par *vīdistī*, *cecidistī*, *dīxistī*, *vīxistī*, etc., et subsidiairement **līc-tī* par *liquistī*, **pepic-tī* par *pepigistī*, etc. Que l'on ajoute, brochant sur le tout, l'influence probable du th. **vīdēs-*, **līquēs-*, qui apparaît au subj. du pf. (*vīder-ō* = εἰδέω), à l'optatif (*vīder-i-m* = εἰδέην⁽¹⁾), etc., et qui n'est certainement pas étranger à l'indicatif (cf. infra pl. 3 et la formation du plqpf., infra 298) ; et l'on aura une idée approximative des actions analogiques qui se sont entrecroisées dans cette formation compliquée.

Sg. 3. *vīdī-t*, par affixation du *-t* secondaire au faux thème en *-ī-*.

Pl. 1 *vīdī-mus*, qui remonte peut-être phonétiquement à **vīdēs-mus* comme *nūbī-bus* à **nūbēs-bus*⁽²⁾, et qui a sans doute joué ultérieurement un rôle dans l'extension du faux thème *vīdī-* ; de même *dīxī-mus*.

Pl. 2 *vidistis* pour **vīts-tis*, comme *vīdistī*.

Pl. 3 : *tulērunt* (Virg.), *vīdērunt* et *vīdēre*. La quantité *vīdērunt* est archaïque et sans doute primitive ; on n'en trouve plus que de faibles restes au siècle d'Auguste. Ce *vīdērunt* se ramènerait à **vīdes-ont*, de formation peu claire. Plus obscur encore est *vīdēre* (quantité constante)⁽³⁾, dont la longue a passé à *vīdērunt*, *tulērunt*. De même à l'aoriste devenu parfait, *dīxēre*, *dīxērunt*.

(1) Supra 144.

(2) Supra 206, 5.

(3) On peut remarquer que le sk. présente également un phonème *r* à pl. 3 du parfait : act. *dadūr*, moy. *dadīrē* (ils donnèrent), cf. *dodōrunt* et *dadēre*. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 373.

§ 4. — *Désinences de l'impératif.*

(254) Selon toute vraisemblance l'indo-européen n'avait à l'impératif que trois formes, celles de 2^e pers. sg. et pl. et celle de 3^e sg. Encore cette dernière ne saurait-elle passer pour une forme verbale : sa finale **-tōd* (cf. sk. véd. *-lāt*), tout à fait analogue à celle de l'ablatif⁽¹⁾, doit y faire reconnaître une sorte d'exclamation nominale, dont la forme était indépendante du nombre des personnes auxquelles elle était adressée⁽²⁾. Mais, en grec comme en latin, on a inconsciemment rapproché cette finale de celle de pl. 3 primaire **-ti*, on y a vu un indice personnel, et l'analogie en a tiré des formes de pluriel.

(255) I. Singulier. — 2. Il importe de distinguer avec le plus grand soin les formes athématiques et les formes thématiques.

A. Dans les impératifs athématiques le latin a deux types de sg. 2, le grec en a une grande variété.

α) En latin le thème-racine sans aucun affixe : *ēs, fer, ī, stā, dā*; de même en grec ἴστυ, πῦρ (brûle), πῶ (bois). C'est la formation classique pour les verbes en *-yā-* et en *-yū-* : δάμνα (Sapho), δαίχνυ, σθένυ, etc.

β) Gr. *-θι* = sk. *-dhi, -hi* = i.-e. **-dhi* : au présent, ἴσ-θι (sois) = *σ-θι avec prothèse, ἴ-θι (va), φη-θι, homér. δίδω-θι, etc.; à l'aor. athématique, hom. βῆ-θι, στῆ-θι, κλῦ-θι (écoute), etc.; au parfait, ἴσ-θι (sache) = **ḥi-*θι, κέλυ-θι, τέθνα-θι (X 365); aux aoristes passifs, φάνη-θι, λύθη-τι⁽³⁾, formes constantes et classiques.

γ) Gr. *-ς*, désinence fort rare, empruntée aux temps secondaires et primaires : à l'aor. athématique, θέ-ς, εἶ-ς, δό-ς.

δ) Gr. *-ον*, désinence spéciale à l'impératif d'aoriste sigmatique, et encore inexploitée : λῶσ-ον.

(1) Cf. supra 187, 4.

(2) Cf. en français « silence ! », all. « schritt ! » etc.

(3) Supra 61 in fine.

ε) Gr. (dialectal) -τωσ, doublet syntactique du -τω de sg. 3 (cf. οὔτω οὔτως⁽¹⁾), pris pour une forme de sg. 2 à cause de sa finale sigmatique : φατῶσ· ἀνάγνωθι (Hesych.). Lat., comme à la 3^e pers., *es-tō*, faisant fonction d'impératif futur.

ζ) Enfin le passage sporadique et partiel à la flexion thématique⁽²⁾ a amené les formes τίθει = *τίθεε (cf. φιλει), δίδου = *δίδοε (cf. δήλου), δείκνυε (cf. λῦε), etc.

B. α) Dans les impératifs thématiques, la forme la plus commune et la seule primitive consiste dans le thème nu à voyelle *e* sans aucun affixe : φέρε = sk. *bhára*, λείπε, λῦε, — ιδέ, λίπε; lat. *lege*, *monē* = **moneē*, etc. Dans la basse grécité λοῦ = λοῦε, παῦ = πᾶε par contraction.

β) Gr. -ς, analogique des formes athématiques, dans σχέσ pour σχέ (indic. ἔ-σχο-ν) et ἔνισπεσ (dis) pour ἔνισπε, indic. *ἴσπω = *σί-σπ-ω de rac. σπ (lat. *in-sec-e*⁽³⁾).

γ) Par passage (éolien) à la flexion athématique, le type φίλη (Théocrite), impér. de φίλημι.

δ) ἔλθε-τῶσ (salamin.) comme plus haut φατῶσ; lat. *legi-tō*, employé comme impératif futur, distinction hystérogène.

3. Gr. -τω = *-τωδ, lat. *-tōd* (arch.), *-tō*, partout : ἔσ-τω, ἴ-τω, φά-τω, — λεγέ-τω; lat. *es-tō*, *legi-tō*.

(256) II. Duel. — 2. -τον désinence primaire-secondaire, ἔσ-τον, φέρε-τον⁽⁵⁾. — 3. -των : ἔσ-των, φερέ-των, formés sur sg. 3 ἔστω, etc., par addition du ν final de ἔστων.

(257) III. Pluriel. — 2. Gr. -τε, lat. *-te* : ἔσ-τε, φέρε-τε; *es-te*, *fer-te*, — *legi-te* = **lege-te*; en latin seulement, *es-tōte*, *legi-tōte*, impér. fut. analogique⁽⁶⁾.

3. Cette forme n'existant pas en indo-européen, le grec et le

(1) Supra 65.

(2) Supra 88 et infra 274 sq.

(3) Supra 90 in fine.

(4) Cf. ἴστη et supra 249, 1 A.

(5) Formule φέρετον : φέρετε (pl. 2) = ἐφέρετον : ἐφέρετε.

(6) Formule *legitōte* : *legitō* (sg. 2) = *legite* : *lego*.

latin n'ont pu que la tirer de sg. 3 par divers procédés analogiques fort aisés à reconstituer :

α) affixation du -ν qu'on remarquait dans toutes les finales secondaires de pl. 3, homér. ἔσ-των, ἴ-των (rare) ;

β) affixation de la finale de pl. 3 de l'aor. sigmatique, -σαν⁽¹⁾, forme très usitée dans la langue commune, un peu moins en attique pur, ἔσ-τωσαν, φερέ-τωσαν ;

γ) type surtout dorien (-ντω) et béotien (-νθω), analogique de φερέτω et de pl. 3 primaire φέρον-τι, savoir δό-ντω, φερό-ντω, seule forme aussi que connaisse le latin, *suntō*⁽²⁾, *legu-ntō* ;

δ) le même type avec le -ν final en plus, cumulant ainsi deux indices de pluriel, homérique, néo-ionien et attique de la meilleure époque, δό-ντων, φερό-ντων ;

ε) le même type avec cumul de l'afixe -σαν (dialectal et très rare), delph. ἐόντωσαν.



- (258) La voix moyenne du grec peut, suivant le temps et suivant le verbe, jouer le rôle d'actif (nuance réfléchie souvent imperceptible), ou celui de passif, ou tout à la fois l'un et l'autre. Ses désinences remontent presque toutes à l'indo-européen, mais ont dû subir des altérations pour la plupart inexplicables.

§ 1^{er}. — Désinences secondaires.

- (259) Théoriquement il semble que les désinences secondaires du moyen dérivent de celles de l'actif par l'adjonction d'une voyelle qui est *a* en sanscrit, *o* en grec ; mais cette loi ne se vérifie en grec que pour trois formes (en sanscrit pour deux seulement).

(1) Comme ἔδοσαν, supra 247, 3 C.

(2) Formule *suntō* : *estō* = *sunt* : *est*.

(260) I. Singulier. — 1. La désinence est $-\mu\bar{\alpha}\nu$ (lesb., dor.), d'ou ion.-att. $-\mu\eta\nu$, encore inexpliquée : $\acute{\epsilon}\delta\acute{o}-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\tau\iota\theta\acute{\epsilon}-\mu\eta\nu$, $\delta\omicron\iota-\mu\eta\nu$, $\phi\epsilon\rho\acute{o}\iota-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\phi\epsilon\rho\acute{o}-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\acute{o}-\mu\eta\nu$, etc.; se greffe à l'aor. sigmatique sur le faux thème en $-\alpha-$: $\acute{\epsilon}\lambda\bar{\upsilon}\sigma\acute{\alpha}-\mu\eta\nu$.

2. La désinence est $-\sigma\omicron = \text{zd. } -ha = \text{lat. } -re^{(1)}$: $\acute{\epsilon}\delta\omicron\upsilon = * \acute{\epsilon}\delta\omicron\omicron = * \acute{\epsilon}-\delta\omicron-\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\theta\omicron\upsilon$, $\delta\omicron\iota\omicron$, $\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota\omicron$, $\acute{\epsilon}\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\upsilon = * \acute{\epsilon}-\phi\acute{\epsilon}\rho\epsilon-\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\lambda\bar{\upsilon}\sigma\omega = * \acute{\epsilon}-\lambda\bar{\upsilon}\sigma\alpha-\sigma\omicron$, etc. A l'impf. $\acute{\epsilon}\delta\acute{\iota}\delta\omicron\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\tau\iota\theta\epsilon\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\delta\acute{\epsilon}\iota\kappa\nu\sigma\omicron$, etc. (mais $\acute{\epsilon}\delta\acute{\upsilon}\nu\omega$, tu pouvais), la désinence $-\sigma\omicron$ a été rétablie de par l'analogie des cas où le σ ne devait pas disparaître, v. g. $\text{plqpf. } \acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\omicron$, et cf. $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\omicron$.

3. Gr. $-\tau\omicron$, sk. $-ta$: $\acute{\epsilon}-\theta\epsilon-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\delta\acute{\iota}\delta\omicron-\tau\omicron$, $\delta\acute{\iota}\delta\omicron\iota-\tau\omicron$ (l'accentuation modifiée d'après $\delta\eta\lambda\omicron\iota\tau\omicron$), $\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\phi\acute{\epsilon}\rho\epsilon-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\lambda\bar{\upsilon}\sigma\alpha-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon-\tau\omicron$, etc.

(261) II. Duel. — 1. La désinence $-\mu\epsilon\theta\omicron\nu$, qui n'a rien de primitif, est un simple hybride de celle de pl. 1 $-\mu\epsilon\theta\alpha$ et de celle de du. 2 $-\sigma\theta\omicron\nu$. C'est à peine si on la rencontre dans les textes, et en tout cas elle n'a jamais appartenu à la langue courante, où le pluriel fait, comme à l'actif, fonction de duel. Peut-être n'est-ce qu'une invention analogique des grammairiens. V. g. $\text{περιδ\acute{o}\mu\epsilon\theta\omicron\nu (?) } \Psi 485$ (forme primaire d'ailleurs).

2, 3, resp. $-\sigma\theta\omicron\nu$, $-\sigma\theta\eta\nu$, susceptibles de se confondre comme à l'actif $-\tau\omicron\nu$ et $-\tau\eta\nu$: combinaison visible du type de duel actif avec celui de pl. 2 moyen⁽²⁾.

(262) III. Pluriel. — 1. Le grec a deux désinences $-\mu\epsilon\theta\alpha$ et $-\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$; mais celle-ci, assez commune dans Homère et en général chez tous les poètes, n'apparaît jamais dans la langue de la prose. Elle semble même être exclusivement propre au dialecte homérique, auquel les poètes l'auraient empruntée à raison des facilités qu'elle offrait à leurs rythmes⁽³⁾. La forme $-\mu\epsilon\theta\alpha$ (cf. sk. $-\acute{m}\acute{a}hi$) est certainement la seule primitive; mais l'autre, fort ancienne, remonte sans doute à l'époque lointaine où l'on

(1) Cf. supra 34 A α , et infra 267. La désinence sanscrite est $-th\bar{a}s$, cf. supra 102 i. n.

(2) Formule $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\sigma\theta\omicron\nu$: $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\sigma\theta\epsilon = \lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\omicron\nu$: $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\epsilon$.

(3) $\acute{\epsilon}\delta\acute{o}\mu\epsilon\theta\alpha$, par exemple, ne saurait entrer dans un vers dactylique, à peine dans un mètre iambique ou trochaïque.

distinguaient encore à l'actif de pl. 1 une désinence secondaire *-με et une primaire -μες, et doit son σ intercalaire à cette dernière forme⁽¹⁾ : en d'autres termes, -μεθα serait secondaire, et -μεσθα désinence primaire analogique : puis, les confondant, on aurait dit indifféremment ἐφερόμεθα et ἐφερόμεσθα, comme aussi φερόμεσθα et φερόμεθα.

2. Sk. -dhvám, gr. -σθε pour -θε = *-θσε. Quoi qu'on puisse penser de cette dernière restitution, il est certain que le σ grec est épenthétique. Pour l'expliquer, il faut se reporter au parfait, où la même désinence -θε se trouve très souvent précédée d'une explosive dentale, qui naturellement permute en σ, πέπυσθε (vous savez) = *πέ-πυθ-θε, πέπεισθε = *πέ-πειθ-θε, λέλησθε = *λέ-ληθ-θε, etc. Or ce σ, qui apparaît dans tout le reste de la flexion, est susceptible de disparaître à sg. 2 : par réduction du groupe, πέπυσσι devient πέπυσι⁽²⁾, tout semblable à λέλυσσι ; il n'en fallait pas davantage pour qu'on créât λέ-λυ-σθε⁽³⁾ et subsidiairement une désinence générale -σθε applicable à toutes les formes moyennes, ἐ-τίθε-σθε, ἐ-λύε-σθε. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le parfait, d'où est partie la corruption, est aussi le seul temps qui nous permette de la découvrir ; car, à la différence de tous les autres, il a conservé sporadiquement la désinence ancienne : ainsi λελεσθε, ελεθησθε s'expliquent bien mieux par *λέ-λειπ-θε, ἐ-ληθ-θε que par *λέ-λειπ-σθε, *εἴ-ληθ-σθε, et πέ-φυν-θε (vous parûtes) ne peut du tout remonter à *πέ-φυν-σθε, qui fût devenu *πέφασθε⁽⁴⁾.

3. En indo-européen probablement *-nlá après voyelle, *-nlá après consonne, gr. -ντο et -ατο : — ἔ-δο-ντο, ἐ-τίθε-ντο, ἐ-φέρο-ντο, ἐ-λέλυ-ντο ; — mais homér. κεί-ατό (ils étaient couchés) = *κείγ-ητο, à l'opt. θησι-ατο (σ 191), au plqpf. après consonne (vieil-att. épigr.) ἐ-τετάχ-ατο. On sait combien sont communes dans la langue d'Homère ces formes de pl. 3 en -ατο, à ce point qu'on les rencontre dans des types où

(1) Formule φερόμεσθα : φέρομες = ἐφερόμεθα : *ἐφέρομε, cf. supra 247, 1.

(2) Supra 69, 6.

(3) Formule λέλυσθε : λέλυσσι = πέπυσθε : πέπυσσι.

(4) Cf. supra 47 C.

phonétiquement l'*n* devait rester consonne, v. g. hom. βεβλή-ατο (η 97) analogique pour ἐ-βεβλή-ντο. Le néo-ionien d'Hérodote les a aussi beaucoup développées. Au contraire la langue classique les a entièrement fait disparaître : en présence du rapport ἔθετο ἔθεντο, ἐλύτο ἐλύοντο, etc., ce pluriel en -ατο pouvait à bon droit sembler bizarre à qui n'y sentait plus vibrer la nasale originaire d'où l'*α* était issu. La finale -ντο s'est introduite partout où cette substitution était possible : ἔ-χει-ντο ἐ-λύσα-ντο, διδοῖντο, φέροντο⁽¹⁾, etc. Là où le groupe ainsi obtenu eût été imprononçable, c'est-à-dire dans les plus-que-parfaits à racine terminée par une consonne, v. g. ἐ-τεταχ-, la langue a préféré une tournure périphrastique, τεταγμένοι ἦσαν (ils étaient rangés).

§ 2. — Désinences primaires.

(263) La loi qui tire les désinences primaires des secondaires par l'addition d'un *i*⁽²⁾ se vérifierait en grec pour sg. 1, 2, 3 et pl. 3 moy., si, comme le voudrait la théorie⁽³⁾, les désinences secondaires étaient respectivement *-μα, *-σα, *-τα, *-ντα, au lieu de -μῶν, -σο, -το, -ντο. C'est tout ce qu'on peut dire pour ramener l'un à l'autre les deux systèmes⁽⁴⁾.

(264) I. Singulier. — 1. Partout -μαι, τιθε-μαι, δείκνυ-μαι, — φέρο-μαι, φέρω-μαι, λύσο-μαι, λυθήσο-μαι, etc.

2. Désinence -σαι, d'où -αι dans les formes thématiques : *φέρε-σαι = sk. bhāra-sē, indic. λύη = λύει, subj. λύη = λύηαι, etc. A l'indicatif l'attique substitue λύει, et cette forme a même été adoptée par la κοινή dans les trois verbes βούλει, οἶει et ὄψει. Comme il n'est guère possible de concilier λύη et λύει, il faut sans doute voir dans λύει un type actif passé au moyen⁽⁵⁾, d'au-

(1) Formule φέροντο : φέροιτο = ἐφέροντο : ἐφέρετο.

(2) Supra 248. Mais ici l'*i* devient *y*, parce qu'il suit une voyelle.

(3) Supra 259.

(4) On doit aussi remarquer qu'en arcadien la finale primaire sg. 3 -τοι se rapproche davantage encore du -το secondaire.

(5) Supra 249, 2 B.

tant que le type λύη est fort commun dans l'ancien attique. Dans les présents athématiques, τίθε-σαι, δίδο-σαι, δείκνυ-σαι, etc. (mais hom. δίζησι), la désinence -σαι a été rétablie tout entière par l'analogie du parfait λέλυσαι, lui-même imité de λέλειψαι⁽¹⁾.

3. Gr. -ται = sk. -tē : τίθε-ται, φέρε-ται, φέρη-ται.

II. Duel. — 1. -μεθον (?), comme plus haut 261.

2, 3. -σθον, comme à l'actif -τον, supra 250 et 261.

III. Pluriel. — 1. -μεσθ et -μεθ comme aux temps secondaires : homér. et poét. φερόμεσθ, class. φερόμεθ⁽²⁾.

2. -σθε pour *-θε, comme aux temps secondaires⁽³⁾.

3. Après voyelle -νται, τίθε-νται, δίδο-νται, φέρο-νται, φέρω-νται; après consonne -αται, homér. κεί-χται κέαται (ils sont couchés) = *κείγ-ηται. Le néo-ionien a considérablement propagé cette dernière finale (τιθέχται, ιστέχται Hérod. ⁽⁴⁾), que la langue classique a éliminée, κείνται⁽⁵⁾.

3. — Désinences du parfait.

(265) Le parfait a adopté en grec les désinences primaires.

I. Singulier. — 1. λέλειψ-μαι, λέλυ-μαι, etc.

2. λέλειψαι = λέλειπ-σαι, ἐστίξαι (tu es piqué), πέπυσαι (tu sais) = πέπυσσαι, etc., d'où λέλυσαι pour *λέλυσαι, et ainsi partout le σ intervocalique rétabli, sauf dans quelques types homériques, βέβλησι, μέμνηται.

3. λέλειπ-ται, γέγραπ-ται, λέλυ-ται, etc.

II. Duel. — 1. λελείμ-μεθον (?)⁽⁶⁾. — 2, 3. -θον et -σθον (comme pl. 2 -θε et -σθε), λέλειφ-θον, λέλυ-σθον.

(1) Supra 260, 2.

(2) Supra 262, 1.

(3) Supra 262, 2.

(4) Cf. supra 262, 3, et att. τιθέᾶσι, supra 251, 3.

(5) Formule κείνται : κείται = τίθενται : τίθεται.

(6) Se lit dans Sophocle, *Elect.* 950.

III. Pluriel. — 1. λελείμ-μεθα, λελύ-μεσθα, etc.

2. λέλειφ-θε, πέφαν-θε, πέπυσ-θε, — λέλυ-σθε⁽¹⁾.

3. Après voyelle, λέλυ-νται; après consonne, homér. ἦαται (ils sont assis) = *ἦσ-ηται⁽²⁾ (sk. *ās-alē*), τετεύχ-αται, ἐρράδ-αται (ils sont aspergés), vieil-att. épigr. γεγράφ-αται; désinence -αται propagée dans la langue poétique, βεβλή-αται, et en néo-ionien, οἰκέαται (ils sont habités), effacée dans la langue classique, ἦνται (ils sont assis), et habituellement remplacée par une périphrase, γεγραμμένοι εἰσίν⁽³⁾.

§ 4. — Désinences de l'impératif.

(266) Sauf celles de 2^e personne, toutes les désinences de l'impératif moyen sont imitées de celles de l'impératif actif⁽⁴⁾.

I. Singulier. — 2. -σο, désinence secondaire : présent athém. τίθε-σο, δίδο-σο, ἴστα-σο, δείκνυ-σο, et aussi, régulièrement, τίθου, δίδου, ἴστω : aor. athém. (hom.) φάο, att. θοῦ = hom. θέο = *θέ-σο, δοῦ = *δόο, etc.; pf. λέλειψο, λέλυσο; prés. thém. φέρου et (ion.) φέρου = φέρο = *φέρε-σο, etc. La forme spéciale à l'aor. sigmatique, λείψ-αι, λύσ-αι, est probablement la même que celle de l'infinitif actif⁽⁵⁾, avec l'accent reculé (inf. φιλῆσαι, impér. φιλῆσαι) comme dans toutes les formes conjuguées⁽⁶⁾.

3. -σθω, comme -τω à l'impératif actif⁽⁷⁾.

II. Duel 2, 3 : -σθον, -σθων, cf. -τον, -των.

III. Pluriel. — 2. -σθε, désinence secondaire et primaire : τίθε-σθε, δό-σθε, λύε-σθε, λέλυ-σθε, λύσθ-ε.

3. — α) κρινέ-σθω (épigr.), comme sg. ῥ. — β) λυέ-σθων (d'après λυέ-των), surtout attique. — γ) λυέ-σθωσαν (d'après λυέ-τωνσαν),

(1) Supra 262, 2.

(2) Avec abréviation ionienne, ἔαται (I' 134), et plqpf. εἶατο pour ἦατο (Σ 504, α 326, etc.).

(3) Ut supra 262, 3.

(4) Supra 254 sq.

(5) Supra 167 i. n. On sait que l'emploi de l'infinitif en fonction d'impératif est fort commun en grec.

(6) Cf. supra 81.

(7) Formule λυέσθω : λυέσθε = λυέτω : λυέτε.

grec commun et attique — δ) διδó-σθω = *διδó-νσθω, ἀνελόσθω = *ἀν-ελό-νσθω, etc.) d'après λυό-ντω⁽¹⁾, surtout en dorien. — ε) ἐπ:-μελό-σθων = *νσθων (d'après λυό-ντων) en vieil-attique.

SECTION III.

LE MÉDIOPASSIF LATIN.

(267) Le médiopassif latin fait fonction de voix passive pour les verbes qui ont une forme active (*legō lego-r*), et de voix active dans les verbes dits déponents (*sequo-r* = ἑπο-μαι), qui ne se conjuguent qu'au moyen. On sait que parfois les deux voix s'entremêlent sans que le sens du verbe en soit affecté, v. g. *fīō* et *fieri*⁽²⁾, *solēbam* et *solitus sum*.

Cela posé, parmi les désinences du médiopassif latin, il n'y en a en tout que trois qui paraissent primitives et soient directement comparables à celles du grec, à savoir : au présent, sg. 2, *sequere* = **sequese* = **sequē-so*⁽³⁾, forme primaire à désinence secondaire, équivalente à un type grec sans augment *ἑπε-σο tout comme, à l'actif, **lege-s* pour **lege-si* se superpose à (ἔ-)λεγε-ς ; au présent, pl. 2, *legiminī (estis)*, *sequiminī* = λεγó-μενοι, ἐπό-μενοι, forme nominale étrangère à la conjugaison⁽⁴⁾ ; enfin, impér. sg. 2, *sequere* = gr. ἑπε-σο. Qu'on y joigne, au présent sg. 2, le doublet *lege-ris*, *sequere-ris*, tiré de l'impér. *sequere* par un procédé d'analogie bien aisé à reconstituer⁽⁵⁾.

Deux des formes du présent se trouvent ainsi éclaircies ; mais comment rendre raison des autres ? Le problème n'est pas encore résolu. A la grande rigueur, pl. 1 *vehimur* pourrait n'être qu'un doublet syntactique de *vehimus*, par rhotacisme devant voyelle initiale : on aurait dit *vehimus trāns*

(1) Formule *λύνσθω : λυέσθω = λύνων : λυέτω.

(2) Supra 125.

(3) Cf. supra 34 A δ, et 260, 2.

(4) Supra 32 A β, 115, 7, et 156. — Comme *legiminī* correspond également bien à l'infinitif λεγέμεναι, on peut croire qu'il y a ici un mélange de l'infinitif (sens locatif) et du participe, ce qui expliquerait d'ailleurs l'invariabilité de *legiminī* servant pour les trois genres.

(5) Formule *legeris* : *legore* = *legis* : *lege*.

montem, mais *vehimur in currū*; puis *vehimus* et *vehimur* se seraient différenciés, l'un avec sens actif, l'autre avec sens moyen, et la finale de *vehimur*, par transport analogique, aurait donné *vehit-ur* et *vehunt-ur*; *veho-r*, enfin, serait construit sur *vehō* par imitation grossière du rapport *vehimus vehimur*. Rien de plus séduisant que cette explication dans sa simplicité; malheureusement les mêmes finales moyennes en *r* se rencontrent dans le domaine celtique⁽¹⁾, auquel le rhotacisme est inconnu. La même objection et bien d'autres, plus graves encore en saine phonétique, doivent faire rejeter l'ancienne théorie, d'ailleurs correcte au point de vue grammatical⁽²⁾, qui expliquait le moyen par l'agglutination de l'élément pronominal réfléchi *sē* (*veho-r* = **vehō sē*, etc.). En l'état, on ne peut que constater que le sanscrit, lui aussi, a quelques désinences moyennes en *r*, sans essayer même d'entrer dans le détail des multiples altérations que le sanscrit de son côté et le latin du sien ont dû faire subir au type primitif⁽³⁾.

Quoi qu'il en soit, du paradigme *lego-r*, *lege-re lege-ris*, *legi-tur*, *legi-mur*, *legi-mini*, *legu-ntur*, la langue a abstrait des désinences qu'elle a transportées telles quelles aux subjonctifs, aux futurs et aux imparfaits. Quant au parfait et aux temps qui en dépendent, on sait qu'il y est suppléé par des tournures périphrastiques, *lēctus sum* ou *fuī*, etc.

A la seule exception de *legere*, l'impératif a été également obtenu par voie analogique: sg. 2 *lege-re*, et *legi-tor* d'après *legitō*; sg. 3 *legitor*; pl. 2 *legimini* (*este*); pl. 3 *legu-ntor* d'après *leguntō*. La langue archaïque a en outre une forme de sg. 2 et 3, *fā-minō*⁽⁴⁾ calquée approximativement sur *fāmini* et sur le rapport *este estō*.

(1) C'est pourquoi M. Windisch (*Abhandlg. d. phil.-hist. Kl. d. Kgl. Sächs. Ges. d. Wissensch.*, X, p. 449) a cru pouvoir tirer du celtique toute l'explication du médiopassif latin. Mais sa thèse, encore qu'elle repose sur un grand nombre de données plausibles, ne saurait pourtant être acceptée dans son intégralité.

(2) Cf. supra 224.

(3) V. une hypothèse toute récente, *Revue critique*, XXIV, p. 237.

(4) L. XII Tab. I. 1. « *qui in jus vocat, nī it, antestamino* » (ou *-minor*, par double corruption): « si le défendeur cité en justice refuse de s'y rendre, que le demandeur fasse constater le refus par témoins. »

CHAPITRE III.

VARIATIONS DU THÈME DES TEMPS ET MODES.

- (268) Après les trois catégories verbales de la voix, du nombre et de la personne, il ne nous reste plus à étudier que celles du **temps** et du **mode**. Le temps est la relation de **passé**, de **présent** ou de **futur** qui affecte le concept verbal. Cette relation elle-même est susceptible d'une infinité de nuances : on peut, par exemple, envisager un fait passé par rapport à ses conséquences dans le présent, « il est mort », gr. τέθνηκε, ou tout uniment comme passé, pour le constater et en détailler les circonstances, « il est mort hier à six heures », gr. ἔθανε ; le présent, à son tour, peut constater un fait actuel et momentané, « je dis U », ou une habitude, « je fume très peu », ou une propriété générale, « l'homme parle », sans parler même du présent si souvent employé en fonction de futur, « je pars ce soir », gr. εἶμι (j'irai). Il s'en faut de beaucoup qu'à chacune de ces nuances si délicates de la pensée corresponde dans nos langues une forme spéciale : elles se déduisent du ton et de l'ensemble de la proposition. D'autre part, dans chaque temps, le fait exprimé par le verbe peut être conçu comme constant et positivement **affirmé**, ou comme **éventuel** et relatif, ou comme simplement souhaité et **subordonné**, ou enfin comme obligatoire et **commandé** : à ces distinctions répondent les

quatre modes, **indicatif, subjonctif, optatif, impératif**, les seuls que connaissent les langues indo-européennes ⁽¹⁾.

La formation des divers thèmes de temps et modes a été analysée en détail dans l'étude de la dérivation primaire et secondaire. Il ne reste plus à envisager que le groupement logique de ces thèmes dans le mécanisme de la conjugaison, et les variations régulières dont ils sont susceptibles sous l'influence de l'affixation des désinences personnelles.

En ce qui concerne le premier point, on se souviendra que beaucoup de temps latins portent en grammaire pratique un autre nom qu'en grammaire comparée, autrement dit, que leur fonction usuelle ne répond pas rigoureusement à leur formation théorique. Dans l'exposé qui va suivre, les temps latins seront rangés sous les catégories grecques auxquelles ils correspondent morphologiquement; mais en même temps on rappellera, sous chaque temps grec, le temps latin fonctionnellement équivalent.

(269) Quant à la variation apophonique des thèmes conjugués, elle se résume en deux lois fondamentales

I. Les formes athématiques ⁽²⁾ se distinguent en fortes ou faibles, selon le degré normal (fléchi au parfait seulement) ou réduit de la syllabe qui précède immédiatement la désinence : **la forme forte**, en principe, **n'apparaît qu'au singulier de l'actif, la forme faible au pluriel et au duel de l'actif et dans tout le moyen**, v. g. τίθη-μι τίθη-μεν τίθη-μιχι ⁽³⁾.

II. Dans les formes thématiques, **la voyelle e/o**, qui précède immédiatement la désinence, **revêt la nuance o à toutes**

(1) On a vu que l'infinitif et les participes ne sont pas des modes verbaux, mais des formes nominales. Ils prendront place cependant, à titre de rappel, dans le tableau de la conjugaison, ainsi que les supins, verbaux et gérondifs. Il a paru préférable de présenter un tableau complet et de ne pas trop rompre avec les habitudes de la grammaire pratique.

(2) Supra 86.

(3) Il va sans dire que le grec, reculant l'accent le plus possible, et à plus forte raison le latin, ne gardent plus aucune trace des changements d'accentuation qui ont autrefois causé ces apophonies et que souvent le sanscrit nous révèle : v. g. εἶ-μι ἴ-μεν, sk. é-mi i-más, et cf. supra 42 et 207.

les 1^{res} personnes et à la 3^e du pluriel, la nuance e partout ailleurs : φέρω φέρο-μεν φέρο-ντι, φέρο-μι φερό-μεθα (-μεθον?) φέρο-νται; φέρεις φέρει φέρε-τε φέρε-τον, φέρε-αι φέρε-ται φέρε-σθε φέρε-σθον.

La loi I est traversée dans ses applications par un très grand nombre d'actions analogiques; en latin, vu la rareté relative des formes athématiques, c'est à peine si elle a laissé autre chose que des traces. La loi II est au contraire d'une rigueur absolue en grec, presque absolue pour les formes thématiques sûres du latin: car, si l'on conjugue le paradigme constant du présent, on obtient, d'une part *vehō* et *vehunt* = **veho-nt*, de l'autre *vehis* = **vehē-s*, *vehit* et *vehit-is*. Reste seulement *vehimus* au lieu de **veho-mus* = dor. ἔχο-μες. Mais **vehomus* est certainement devenu *vehumus*, forme archaïque constatée dont témoigneraient au besoin les types *sumus* et *volumus*. Ensuite que s'est-il passé? *vehumus* est-il devenu *vehimus* par voie phonétique, comme *optumus* *optimus* ou **manubus manibus* (1)? ou, bien plutôt, *vehimus* s'est-il développé sous l'influence de *vehitis*, comme le donneraient à penser précisément *sumus* et *volumus*,²² demeurés intacts parce qu'ils n'avaient pas à leur côté une 2^e pers. **sitis* ou **volitis*? Quelque solution qu'on adopte, on voit que la flexion thématique du latin ne le cède guère en pureté à celle du grec. Il n'y a qu'à en indiquer les alternances une fois pour toutes et n'y plus revenir.

- (270) La conjugaison grecque distingue sept temps: présent, imparfait, futur, futur antérieur, aoriste, parfait et plus-que-parfait. On y peut joindre les noms verbaux sans notion de temps. Le latin a confondu l'aoriste avec le parfait, comme, parmi les modes, l'optatif avec le subjonctif, et, des temps aux modes, le subjonctif et le futur: *vidī* et *dixī* passent pour le même temps, de même *sim* et *feram*: *ferēs* est un subjonctif en fonction de futur, et *ferrēs* un futur corrompu (2) pris en fonction de subjonctif.

(1) Supra 30, 139 et 206, 5.

(2) A la fois indicatif de futur, subjonctif d'aoriste, et peut-être subjonctif de futur, à raison de la quantité de la voyelle prédésinentielle, cf. supra 106.

SECTION I^{re}.

PRÉSENT.

§ 1^{er}. — *Indicatif.*

(271) Il y a pour le présent une très grande variété d'indices⁽¹⁾, il n'y en a aucun pour l'indicatif : ce mode, à tous les temps, revêt la forme du temps lui-même sans modification.

(272) I. Actif. — 1. Les présents athématiques de toutes catégories, εἶμι ἵμεν, τίθημι τίθεμεν, δίδωμι δίδομεν, ἵστημι (dor. ἵστῃμι) ἵσταμεν, δάμνημι δάμναμεν, δείκνυμι δείκνυμεν, etc., présentent en grec l'apophonie avec une rare régularité. Le latin n'en a plus trace : *imus* comme *is*, *fertis* comme *fers*, *stāmus* comme *stās*, etc.; la forme forte s'est partout propagée, excepté dans *damus*, *datis*, qui a fait prévaloir la forme faible⁽²⁾. Mais la flexion de la racine **es* (être) mérite dans l'une et l'autre langue une mention spéciale.

Gr. : le sg. avec forme forte, régulier; pl. 1 ἐσμέν pour *σ-μέν, 2 ἐστέ pour *σ-τέ (cf. sk. *smās*, *sthā*), 3 ion. ἔασι = *ἔσ-αντι (att. εἶσι = béot. ἐντι⁽³⁾) pour *σ-αντι = sk. *sānti*; du. ἐσ-τόν pour *σ-τόν. La forme forte du sg. a passé au pluriel et au duel. Les formes de la racine ἐς sont d'ailleurs sujettes à cette corruption : on connaît l'optatif εἴην = *ἔσ-γην pour *σ-γην (sk. *syām*, lat. *siem*).

Lat. : sg. 1 *sum* (au lieu de **esmi* ou de **esm* qui fût devenu **erem*), très probablement analogique de *sumus*⁽⁴⁾; sg. 2 *es* = **es-s*, 3 *es-t*, réguliers; pl. 1 *sumus* pour **s-mus*,

(1) Supra 87 (I, II), 88, 89 (VI). 90 (X), 91, 92, 93.

(2) Ce n'est pas à dire qu'il y ait apophonie entre *dās* et *dātis*. Si *dās* avait la forme forte, le vocalisme serait sans doute **dōs* (cf. gr. ἔδως et supra 41 in fine) : il y faut donc reconnaître l'analogie de *amās*.

(3) Supra 251, 3.

(4) Formule *sum* : *sumus* = *sim* : *simus*

avec *u* analogique des présents thématiques (*volumus*, **agumus*, etc.); pl. 2 *estis* pour **s-lis*, intrusion de la forme forte; pl. 3 *sunt* pour **sent* = **s-ñt(i)*, par analogie de *volunt. agunt*. A l'inverse, la forme faible du pluriel, introduite au sg., y a donné l'enclitique *st*, si commun chez les comiques et dans la langue courante.

2. Présents thématiques : λέγω, *legō*, supra 249, 1 A.

- (273) II. Moyen. — 1. Toujours la forme faible, τιθεμαι, διδομαι, δύνωμαι, δεικνύωμαι, etc. Dans κείμαι: la forme forte (cf. la racine fléchie dans κοίτη, lit), par une irrégularité qui remonte à la langue indo-européenne, sk. *çētē* (il est couché)⁽¹⁾. Aucun type latin correspondant.

2. Thématiques : λέγομαι, — *legor*.

§ 2. Subjonctif.

- (274) I. Actif. — On a vu que le subjonctif a régulièrement : dans les temps athématiques, la racine à l'état normal et la voyelle thématique brève devant les désinences personnelles, v. g. homér. ἴομεν dactyle = εἶ-ο-μεν (allons) : dans les temps thématiques, le vocalisme de l'indicatif et la voyelle thématique longue par contraction indo-européenne, v. g. λέγω λέγω-μεν λέγη-τε⁽²⁾. Le degré faible de ἴμεν a contaminé ἴομεν tribraque, plus commun dans Homère que le dactyle. Mais l'altération la plus forte résulte de la confusion des deux types originairement distincts : on avait d'une part la flexion ἴω ἴομεν, de l'autre la flexion λέγω λέγωμεν : il était inévitable qu'à la faveur de la similitude absolue des 1^{res} personnes du singulier les autres tendissent à s'assimiler, et que la voyelle longue, considérée comme l'indice nécessaire du subjonctif, s'étendît peu à peu à tous les verbes en -μι. Aussi la langue grecque, dès l'époque homérique, ne connaît-elle guère plus au présent que le type ἴωμεν, ὦμεν = ἔωμεν = *ἔσωμεν, τιθῶμεν = τιθέωμεν, δεικνύωμεν, etc.

(1) Passage à la conjugaison thématique dans κέο-νται (π 232).

(2) Supra 89 (VII) et 143.

Ce subjonctif à son tour n'a pas été sans influence sur les autres modes : ainsi *δεικνύμεν* appelait à l'indicatif un corrélatif *δεικνύομεν* ; c'est dire que le passage de la flexion athématique à la flexion thématique, assez commun en grec et presque constant en latin ⁽¹⁾, a trouvé là son point de départ ; et un rapport analogue se laisse entrevoir entre *ἴωμεν* et le participe *ἰών* ⁽²⁾.

Pour les subjonctifs de présents athématiques le latin n'a de corrélatif que le futur *erō* = **es-ō*, pl. 1 *er-ī-mus*, à cela près toutefois que *ferō* pourrait aussi bien être le subjonctif d'un vb. **fer-mi* que l'indicatif d'un vb. *fer-ō* ⁽³⁾. Aux présents thématiques, il répond morphologiquement par son futur *legēs*, qui est à *λέγης* pour **λέγης* ce que *legis* = **legēs* est à *λέγεις* pour *λέγεις* ⁽⁴⁾ ; mais la voyelle *ē* s'est étendue à toute la flexion (*legēmus* = gr. **λέγημες*), sauf sg. 1 pris à un autre temps ⁽⁵⁾. Au point de vue du sens le corrélatif latin est *legam legās*.

- (275) II. Moyen. — Le type à voyelle brève est entièrement supplanté par le type à voyelle longue, *δεικνύομαι* comme *λέγωμαι*. Dialectalement le grec connaît encore une autre forme, soit primitive, soit bien plutôt analogique, par simple allongement de la voyelle prédesinentielle de l'indicatif : *ζώνωνται* (ω 89), *ρήγγονται*, *ρήγγονται* ⁽⁶⁾, (dor.) *δύνᾱμαι*.

Voyelle longue : gr. *λέγωμαι* *λέγη* *λεγώμεθα* *λέγησθε*, lat. (*legar*) *legēris* *legēmur*, et fonctionnellement *legar legāris legāmur*, etc.

§ 3. — Optatif.

- (276) I. Actif. — 1. L'optatif du présent athématique a l'indice -ιη-

(1) Cf. supra 86, 87, 88 et 249, 1 B.

(2) Supra 123.

(3) Supra 89 (VII).

(4) Supra 143.

(5) Supra 104, 143 et 147.

(6) Formule *ρήγγονται* : *ρήγγονται* = *φέρηται* : *φέρεται*.

aux formes fortes, -ī- aux formes faibles⁽¹⁾, et l'alternance est en général très rigoureuse, τιθείην τιθείμεν, διδοίην διδοίμεν, εἶην, εἶμεν, etc. Toutefois en néo-ionien et dans l'attique des bas temps, la forme forte a passé au pluriel et au duel, et l'on a eu les types διδοίμεν, εἶμεν, avec la désinence hystérogène -σιν à pl. 3, διδοίησιν, εἶησιν⁽²⁾.

En latin, tout au contraire, c'est le pluriel qui a imposé son thème au singulier : l'apophonie n'apparaît plus que dans *siem* (*siēs siel* arch.) *simus* ; partout ailleurs la forme faible, *sim*, *velim*, *duim*⁽³⁾ (dits subjonctifs).

Dans le verbe εἶμι et dans tous les verbes en -νῶ-μι, il s'est formé, sur le modèle de ἴωμεν, δεικνύωμεν, un optatif ἴοιμι⁽⁴⁾ (aussi ἰοίην infra), δεικνύοιμι, répondant à un indicatif thématique *ἴω, δεικνύω, et le type régulier *ίήν, *δεικνυίήν a disparu sans laisser la moindre trace.

2. Au présent thématique, indice -i- sans apophonie, λέγοιμι λέγοιμεν, τιμάοιμι τιμάοιμεν (analogique att. τιμῶην = τιμαοίην d'après διδοίην⁽⁵⁾). Corrélatif latin, très douteux, *amem* = **ama-oi-m* (?) ou **amā-ye-m* (?), supra 144.

II. Moyen. — La forme faible est de rigueur, τιθείμεν, διδοίμεν (jamais *διδοίημεν), δοναίμεν⁽⁶⁾, etc. — λεγοίμεν. Analogique δεικνυοίμεν (type fort rare).

§ 4. — Impératif.

- (277) I. Actif. — 1. Quand la 2^e pers. du sg. est sans désinence, elle a la forme forte, ἴστη, δεικνῶ ; forme faible au contraire en grec devant les désinences, ἰστάτω, δεικνῦτε, τιθέτω, διδότη, ἴθι ἴτω, et même ἴσθι (sois) = *σθι, quoique les autres personnes

(1) Supra 95.

(2) Supra 247, 3 C.

(3) Supra 95.

(4) Homér. ἴοι, et même ἴοι (qu'il soit) = *ἴσ-οι.

(5) Plus tard, en grec vulgaire, φιλόην d'après τιμῶην, et jusqu'à un type δῶην δῶημεν.

(6) Passage à la conjugaison thématique μαρνοίμεθα pour μαρναί-μεθα (λ 513).

aient la forme forte comme à l'indicatif, ἔσπε, ἔστω. Le latin a la forme forte sans distinction, *stā stātō, ī īlō, es estō*, sauf dans *datō date*.

2. Thématique : λέγε λέγετε, *lege legite*.

II. Moyen. — 1. Athématique : comme à l'actif : gr. τιθεσο, δίδοσο, ἴσταςσο, δείκνυσο ; lat. *fāre, dare*.

2. Thématique : λέγου = *λέγεσο, *legere*.

§ 5. — *Infinitif*.

(278) I. Actif. — 1. Éol. homér. ἔμμεναι ἔμμεν, τιθήμεναι, etc.; ion.-att. εἶναι = *ἔσ-ναι, τιθέναι, διδόναι, δείκνύναι, etc., les deux formations sans rapport étymologique, soit entre elles⁽¹⁾, soit avec celle du lat. *ire, stāre, dare, esse, ferre*⁽²⁾.

2. Éol. homér. ἀκουμέναι, φάλημεναι (comme τιθήμεναι à cause de la flexion φάλημι⁽³⁾), φερέμεν; ion.-att. λέγειν = *λέγε-γεν (?)⁽⁴⁾; lat. *legere* : même observation.

II. Moyen. — Gr. τιθεσθαι, δίδοσθαι, δείκνυσθαι, — λέγεσθαι⁽⁵⁾; lat. *darī, ferrī* — *legī, legier* (arch.), *amārī amārier* (arch.)⁽⁶⁾ : même observation.

§ 6. — *Participle*.

(279) I. Actif. — 1. Gr. τιθείς = *τιθέ-ντ-ς⁽⁷⁾, ἰστᾶς, διδούς, δείκνυς, irréguliers ἰών et ἑών, contracté ὄν, d'où l'on a tiré par analogie une nouvelle déclinaison ὄν ὄντος (la contraction de ἑόντος n'eût pu donner que *οῦντος); lat. *iēns, *sēns (sōns), stāns, dāns, dēns, fāns*.

(1) Supra 115, 5, 130, 156 et 167.

(2) Supra 125.

(3) Supra 249, 1 A.

(4) Supra 167.

(5) Supra 130 et 167.

(6) Supra 125 et 161.

(7) Supra 47 C, 123 et 200, 5.

2. Gr. λέγων, lat. *legēns* (1).

II. Moyen. — 1. Gr. τιθέμενος, ιστάμενος, διδόμενος, δεικνύμενος ; lat. *fēmīna* = *θημένη, *fāminī* (vous parlez), *daminī*, peut-être *dominus* (2).

2. Gr. λεγόμενος ; lat. *legiminī* (peut-être *alumnus*), tombé d'ailleurs en désuétude partout ailleurs qu'à pl. 2 du médio-passif, fonctionnellement suppléé par le verbal en *-to-*, *datus*, *lēctus*, *secūtus*, autant toutefois que le permet la signification essentiellement passée de cette dernière forme.

SECTION II.

IMPARFAIT.

§ 1^{er}. — Indicatif.

(280) I. Actif. — 1. L'apophonie est aussi régulière à l'imparfait athématique grec qu'au présent dont il dépend : ἴστην ἴσταν, ἐτίθην ἐτίθει, ἐδείκνυον ἐδείκνυμεν, etc. Les formes spécialement attiques ἐτίθεις ἐτίθει et εἰδούεις εἰδούεις εἰδούεις sont analogiques de ἐφύεις et ἐδήλουν (3). Seuls εἰμί et εἴμι font exception : ils ont généralisé la forme forte.

Impf. de εἰμί. — Sg. 1 : homér. ἦξ = *ἦσ-μι, naturellement confondu avec le pf. ἦξ = *ἦσ-α (4) ; sans augment, homér. ἔα ; contracté att. ἦ et plutôt ἦν, cette dernière forme refaite sur sg. 3 ἦ d'après le rapport ἐτίθην ἐτίθει. 2 : ἦς = *ἦσ-ς, et ordinairement att. ἦσθξ emprunté au parfait. 3 : ἦς (dor.) = *ἦσ-τ ; att. ἦ et bien plus souvent ἦν = homér. ἦε ἦεν = *ἦσ-ε, forme de parfait. — Pl. 1 : ἦμεν = *ἦσ-μεν. 2 : ἦσ-τε, et habituellement ἦτε d'après

(1) Supra 160, 200, 5, 201, 2, et 209.

(2) Supra 115, 7, et 156.

(3) Cf. supra 251, 3 i. n., et à l'optatif διδοίμεν (pour δίδοιμεν) d'après δηλοῖμεν.

(4) Supra 252, 1

ῆμεν. 3 : ῆσαν par adjonction hystérogène de l'affixe -σαν⁽¹⁾ (un primitif *ῆσ-αν = *ῆσ-ῆτ serait devenu *ῆαν). — Duel : homér. ῆστον ῆστην. — Il y a en outre une flexion analogique εα εας εατε (Hérod.) et une flexion thématisée (ἔον) dans Homère.

Impf. de εἶμι. — Sg. 1 : ῆα = *ῆγ-ῆ. — Pl. et du. : ῆμεν = *ῆι-μεν, ῆτε, ῆσαν, ῆτον, ῆτην, sans apophonie. — Forme faible seulement dans ἴσαν (poét.). — L'autre flexion attique ῆειν ῆεις ῆει appartient au plus-que-parfait⁽²⁾. — Il y a en outre (poét.) trois flexions thématisées, l'une à augment, ῆιον, l'autre sans augment, εἶον, et la troisième à racine réduite, ἴον d'après le subj. ἴω.

Le latin n'a rien à mettre en regard, que *eram* = εα (?), en tout cas corrompu⁽³⁾, et sans apophonie, pl. *erāmus*. Tous ses autres imparfaits sont obtenus au moyen d'une suffixation particulière, *ibam*, *dabam*⁽⁴⁾, et le thème en est également invariable, *ibāmus*.

2. Thématique : gr. ἔλεγον. — Lat. *legēbam*.

II. Moyen. — 1. La forme faible partout : ἐτιθέμην, ἐδιδόμην, ἐδεικνύμην, etc. Exceptions : ἐξείμην comme κείμαι, et l'impf. moyen (non attique) de εἶμι, comme l'impf. actif, ῆμην ῆσο ῆμεθα, etc. — Lat. *dabam*, sans rapport morphologique, et naturellement sans apophonie, pl. *dabāmur*.

2. Thématique : gr. ἐλεγόμην. — Lat. *legēbar*.

§ 2. — Autres modes.

- (281) En grec les modes du présent sont aussi ceux de l'imparfait, puisque, l'augment une fois enlevé, le thème des deux temps est exactement identique. Le latin a développé dans son domaine propre un subjonctif d'imparfait (dit imparfait du

(1) Supra 247, 3 C

(2) Cf. infra 298, 3.

(3) Supra 149.

(4) Supra 104 et 147.

subjonctif), *essem*, *legerem* (pass. *legerer*, moy. *sequerer*), dont on a déjà rapporté l'origine au subjonctif d'aoriste indo-européen devenu en grec indicatif du futur ⁽¹⁾.

SECTION III.

FUTUR A TOUS LES MODES.

(282) L'indicatif du futur étant toujours thématique ⁽²⁾, ses flexions personnelles et modales sont d'une grande simplicité. Au surplus, en fait de modes, le futur n'a en grec que l'indicatif et l'optatif, en latin que l'indicatif et l'impératif (impératif présent en fonction de futur ⁽³⁾). Le subjonctif particulièrement est suppléé en général par celui du présent (*timeō nē* pluait, je crains qu'il ne *pleuve*), et l'on sait d'ailleurs quels rapports étroits unissent en grec et en latin le subjonctif et le futur.

I. Actif. — 1. Indicatif : gr. *έσσω, λέξω, στελω (pl. στελοῦμεν στελείτε), τιμήσω, etc. Le corrélatif morphologique latin est **essō* et *essem*, *faxō* et *faxem*, etc., *legerem*, *amārem* : les premières formes (rares) ont gardé l'apophonie, *faxō*, *faxis* = **faxēs*, etc. ; les autres l'ont perdue en échangeant *ē* contre *e* (*essēs* pour **essēs*) et généralisant cet *e* à toutes les personnes, pl. *essēmus*, etc. ⁽⁴⁾. Le corrélatif fonctionnel est *amābō* ⁽⁵⁾ et *legam legēs*.

2. Optatif : gr. λέξοιμι, μενοίμι (att. μενοίην).

3. Infinitif : gr. λέξειν = *λέγ-σε-γεν (éol. ἀξέμεναι ἀξέμεν) ; suppléé en latin par une périphrase, *lēc̄tūrum esse*.

4. Participe : gr. λέξων. — Lat. *lēc̄tūrus* ⁽⁶⁾.

(1) Supra 106 et 150.

(2) Supra 97.

(3) Supra 255 et 257. Exceptionnellement impér. fut οἶσε (χ 481), οἰσέτω (T 173).

(4) Cf. supra 106 et 150.

(5) Supra 104 et 147.

(6) Supra 121, 6°.

II. Moyen. — 1. Indicatif : ἔσομαι = ἔσσομαι, λέξομαι, στελοῦμαι, etc. — Lat. *imitābor* et *sequar sequēris*.

2. Optatif : λεξοίμην.

3. Infinitif : λέξεσθαι. — Lat. *secūtūrum esse*.

4. Participe : λεξόμενος. — Lat. *secūtūrus*.

III. Passif. — 1. Indicatif : σταλήσομαι λεχθήσομαι⁽¹⁾, etc. — Lat. *amābor* et *legar legēris*.

2. Optatif : σταλησοίμην, λεχθησοίμην.

3. Infinitif : σταλήσεσθαι, λεχθήσεσθαι; suppléé en latin par une périphrase, *lēclum irī*, qui demande un bref éclaircissement. On connaît l'origine des supins et l'on sait que la locution *eō lūsum ire* signifie « je vais au jeu ». Dès lors une phrase *vīsum ire* signifiera « aller à la vision », et, comme la vision peut être prise à volonté dans le sens actif ou le sens passif, le sens de la locution sera « aller voir » ou « aller être vu ». Dans *vīsum irī* c'est ce dernier sens qui s'est fixé. La forme *irī* n'y est pour rien ; car on sait qu'étymologiquement *irī* a le même sens que *ire*⁽²⁾. Mais il est fort probable que le sens passif de l'expression a fait prévaloir la finale *ī*, parce que l'usage avait exclusivement affecté *amāre* à l'actif et *amārī* au passif.

4. Participe : σταλησόμενος, λεχθησόμενος.

SECTION IV.

FUTUR ANTÉRIEUR.

(283)

Ce temps n'existe guère en grec qu'à la voix passive, λελέξε-ται (il aura été dit) ; il y a pourtant quelques spécimens de voix active, τεθνήξω (je serai mort), ou moyenne, μεμνήσομαι (je me souviendrai)⁽³⁾. Il a les mêmes modes que le futur.

(1) Supra 103 et 146.

(2) Supra 125.

(3) Supra 100 et 146.

Le latin n'a aucune formation semblable. Il y supplée par un subjonctif de parfait, *vīderō* = εἰδέω⁽¹⁾, *lēgerō*, etc., moyen *secūtus erō*, pass. *lēctus erō* (cf. gr. λελεγμένος ὦ).

SECTION V.

AORISTES.

§ 1^{er}. — Indicatif.

(284) I. Actif. — 1. L'aoriste athématique radical est, après le présent et l'imparfait athématiques, le plus remarquable exemple de la conservation de l'apophonie primitive. Il y a lieu de distinguer toutefois le cas où la racine se termine par une voyelle, ε-θη-ν, et celui où elle se termine par une consonne, *ε-χερ-α⁽²⁾.

A. Les deux formes alternent régulièrement : εθην εθεμεν, εδων εδομεν, εβαν (ion. εβην) et homér. du. 3 βήτην, etc. Dans les racines dites à métathèse⁽³⁾ la longue est de règle à toutes les formes : ετλημεν, εγνωμεν. De là sans doute est partie l'analogie qui a unifié la flexion d'un grand nombre d'aoristes radicaux, dès l'époque homérique, et dont le plus remarquable exemple est le type absolument constant εστην εστημεν.

B. La flexion régulière serait εχεα *εχυμεν, εκηα (je brûlai) = *ε-χαρ-α) *εκαυμεν, εθηκα⁽⁴⁾ *εθεκαμεν, *ε-κτεν-α εκταμεν (= *ε-κτεν-μεν), etc. Ce dernier type s'est parfaitement conservé au pluriel et au duel, et même on a tiré de pl. 3 εκταν une forme analogique de sg. 3 εκτα (Hom.). D'autre part, on retrouvera au moyen l'équivalent de *εχυμεν. Mais en général le thème tout entier du sg., y compris l'α de sg. 1 pris pour une voyelle thé-

(1) Supra 144.

(2) Cf. supra 245, 1.

(3) Cf. supra 90 (VIII) i. n.

(4) Cf. supra 99.

matique⁽¹⁾, a été transporté sans modification au pluriel et au duel, ἐχέαμεν et ἐχέουμεν, ἐθήκxμεν, etc.

Le latin n'a rien à mettre en regard, à cela près que son type de présent *stat* = **stāt* ressemble bien plus au type ἔστυ (*στᾱ-τ sans l'augment) qu'à toute autre forme grecque.

2. L'aoriste sigmatique est un aoriste athématique à consonne finale, dont la flexion régulière serait dès lors ἔ-λειψ-α, *ἔλειψ = *ἔ-λειψ-ς, *ἔλειψ = *ἔ-λειψ-τ, *ἔ-λειψ-μεν, *ἔ-λειψ-τε, *ἔ-λειψ-xν. Mais on sait ce qui s'est passé : l'α de sg. 1 et pl. 3 s'est attaché au thème⁽²⁾; quant à la racine, le type réduit *ἔλιψαν s'est conservé et même étendu au sg., particulièrement dans les verbes qui avaient aussi la racine réduite au présent, ἔσχισx ἔστιξα, cf. σχίζω = *σχιδ-γω, στιζω, etc.⁽³⁾; partout ailleurs c'est le degré de ἔλειψα, parfois modifié (ἔλυσx pour *ἔλευσx), qui a prévalu, et en tout cas il n'y a plus trace d'apophonie dans le passage du sg. au pl. et au duel.

A plus forte raison l'uniformité est-elle absolue dans la flexion latine, *dixi diximus*, qui est d'ailleurs celle du parfait.

3. Aoriste thématique : ἔλαβον, ἔλιπον, ἔφυγον, etc.; en latin, à peine quelques traces de cette formation⁽⁴⁾.

(285) II. Moyen. — 1. A. La forme faible régulière dans ἐθέμην, ἐδόμην, etc.; la longue de métathèse dans homér. πλῆτο (il se remplit); la forme forte (très rare) propagée dans att. ὠνήμην pour ὠνάμην, de ὀνίμημι (servir).

B. La forme faible régulière dans ἔχυτο, homér. χύτο (il fut répandu), ἔσσυτο, homér. σύτο (il fut lancé, act. sg. 1 ἔσσευx), ἀπέκxατο (il fut tué); la forme forte et le faux thème en x propagés dans ἐκῆατο et autres.

2. Le faux thème en x de l'aoriste sigmatique actif passe au moyen sans aucune modification : ἐλειψάμην (pour *ἔ-λιψ-μην), ἐσχισάμην, ἐλύσάμην, etc.

(1) Supra 245, 1, et 247, 3.

(2) Supra 245, 1, et 247, 3.

(3) Cf. supra 96.

(4) Supra 90.

3. Thématique : ἐλαβόμεν, ἐλιπόμεν, ἐφυγόμεν, etc.

- (286) III. Passif. — Le thème des deux aoristes passifs de la langue grecque, n'offre plus le moindre vestige d'apophonie, et l'on peut douter qu'il y en ait jamais eu dans cette flexion, v. g. ἐτύπην ἐτύπημεν, ἐλέχθην ἐλέχθημεν; car il n'y en a pas non plus trace dans les formes latines *jacēs jacet jacēmus*, qui, à l'augment près, se superposent exactement à ἐτύπης ἐτύπη ἐτύπημεν⁽¹⁾.

§ 2. — *Subjonctif.*

- (287) I. II. Actif et moyen. — 1. Le seul subjonctif régulier est naturellement le subjonctif à voyelle thématique brève⁽²⁾, dont on trouve dans Homère de très nombreux spécimens, v. g. καταβήσομεν, στήσομεν, δώσομεν, γνώσομεν, θήσομεν, θήσομαι, βλήεσσι, mais que la langue classique a remplacé, comme au présent, par le subjonctif à voyelle longue, στώμεν = στέωμεν = homér. στήωμεν, θῆ = θέη = homér. θήη, βῶμεν, θῶμεν, θῶμαι, etc.

2. Le subjonctif d'aoriste sigmatique à voyelle brève est également fort commun dans la langue homérique, type βήσομεν (A 144), et il a d'ailleurs survécu jusqu'au bout en prenant la fonction d'indicatif du futur⁽³⁾; mais, dans sa fonction originaires, il a été remplacé par un subjonctif à voyelle longue, qui pourrait fort bien avoir été originaires un subjonctif de futur⁽⁴⁾, λέξωμεν, λέξωμι.

3. A l'aoriste thématique la voyelle longue sans difficulté : λάβω λάβωμεν λάβωμι, etc.

III. Passif. — Le subjonctif régulier à voyelle brève, homér. τραπήσομεν, δαμήεσσι, remplacé dès le temps d'Homère par un subjonctif à voyelle longue, δαμήης, φανήη, le seul que connaisse la langue classique, (τυπέω) τυπῶ (τυπέωμεν) τυπῶμεν,

(1) Cf. supra 98.

(2) Supra 89 (VII) et cf. 274

(3) Supra 97.

(4) Le même accident a pu arriver au subjonctif d'aoriste *essēs, ferrēs*, que sa voyelle longue semble dénoncer pour un subjonctif de futur, supra 106 et 282.

λεχθῶ λεχθῶμεν, etc. En latin le type *jaceō* répond trait pour trait à τυπέω, et, pris pour un indicatif, il a dû jouer un rôle important dans le passage partiel de cette forme passive à la flexion thématique.

§ 3. — Optatif.

(288) I. Actif. — 1. L'apophonie est parfaitement conservée partout, βαίην βαίμεν, σταίην σταίμεν, θείην θείμεν, δοίην δοίμεν, etc. Mais chaque forme régulière est doublée d'un type analogique, βαιήμεν, σταίημεν, θείημεν, δοίημεν⁽¹⁾, moins usité dans l'attique de la bonne époque, et l'on lit déjà σταίησαν dans Homère (P 733). L'analogie du subjonctif à voyelle longue a fait créer un optatif *θέοιμι⁽²⁾, dont on trouve diverses formes dans Hérodote et dans les Attiques, notamment *θοίτε dans κτάθοιτε (l'accent reculé par oubli de la contraction).

2. Rigoureusement il est clair que l'optatif d'aoriste sigmatique devrait être *λείψ-είη-ν, *λείψ-ει-μεν. On ne trouve aucune forme semblable ; mais il est permis d'en restituer une qui y ressemble beaucoup, à savoir *λείψ-είη-ν, *λῦσ-είη-ν. D'où vient cet ε intercalaire, c'est ce qu'il n'est pas fort aisé de préciser ; mais du moins peut-on remarquer qu'il a son pendant exact dans l'optatif de parfait εἶδ-είη-ν⁽³⁾, et bien mieux encore dans l'optatif d'aoriste sigmatique latin *dixērim* = *deix-es-iē-m. Quoi qu'il en soit, la flexion régulière amenait à pl. 3 λείψειαν = *λείψει-ήη, et sur ce type λείψειαν, comme sur celui de l'indicatif ἔλειψεν⁽⁴⁾, s'est construite analogiquement une nouvelle flexion, dite à tort éolienne, λείψεια λείψειας λείψειε, etc. En bon attique elle se combine avec la suivante de manière à former le paradigme λύσιμι: λύσειας (et λύσις) λύσειε (et λύσαι) λύσιμεν λύσιτε λύσειαν (et λύσιεν) λύσαιτον λῦσάτην.

(1) Cf. supra 95 et 276.

(2) Cf. supra 276, 1 in fine.

(3) Supra 144 et infra 294.

(4) Supra 247, 3 A.

La flexion λύσσιμι λύσσιμεν se passe de commentaire : c'est l'optatif construit sur le faux thème λύσσι-.

3. A l'aoriste thématique, λάβοιμι λάβοιμεν.

II. Moyen. — 1. Partout la forme faible, sans irrégularités, θείμην, δοίμην. Fausse voyelle thématique introduite dans le néo-ion. προσθέοιτο, att. προσθοῖτο et πρόσθοιτο.

2. λῦσαίμην λειψαίμην, comme λύσαιμι.

3. A l'aoriste thématique, λαβοίμην, λιποίμην.

III. Passif. — Flexion apophonique : τυπεῖην τυπεῖμεν, λυθείην λυθείμεν, etc., et aussi τυπεῖημεν, λυθείημεν, comme plus haut θεῖην θείημεν.

§ 4. — *Impératif.*

(289) I. II. Actif et moyen. — 1. Dans les impératifs d'aoriste radical, la longue, au moins à l'actif, est aussi commune que la brève, et en tout cas l'une ou l'autre persiste dans toute la flexion. On a d'une part θές θέτω, δός δότω, — θέσθω, δόσθω, de l'autre τλήθι, γνῶθι (méatathèse), puis βῆθι βήτω, στήθι στήτω, κλύθι (sorte de compromis entre *κλεῦθι et *κλύθι, cf. κλύω et κλέ(ρ)ος).

2. L'aoriste sigmatique, à la seule réserve de sg. 2 λῦσ-ον et λῦσσι⁽¹⁾, se conjugue sur le faux thème en σ, λῦσά-τω, λῦσά-σθω.

3. Thématique : λαβέ, ἰδέ, εἰπέ, ἐλλέ⁽²⁾, λίπε, φύγε, etc. — ἰδοῦ et ἰδοῦ « voici » (accentué d'après ἰδέ), λίπου, φύγου, etc.

III. Passif. — L'impératif a la voyelle longue sans apophonie, τύπηθι τυπήτω (cf. *jacētō*), λύθητι λυθήτω.

§ 5. — *Infinitif.*

290) I. Actif. — 1. Éol. δόμεναι δόμεν, éol.-dor. στᾶμεν, etc.; ion.-

(1) Supra 255 A δ, et 266 (I).

(2) Cf. supra 81.

att. δοῦναι = cypr. δόφεναι⁽¹⁾, θεῖναι = *θέφεναι, γνῶναι = γνώφεναι, puis βῆναι, στῆναι, δῦναι, etc.

2. Sigmatique : λῦσαι, λείψαι, φιλήσαι.

3. Thématique : λαβεῖν = λαβέεν = *λαβέφεν (?), λιπεῖν, etc.

II. Moyen. — 1. δόσθαι, θέσθαι. — 2. λύσασθαι (par le faux thème λῦσα-). — 3. λαβέσθαι, ιδέσθαι.

III. Passif : τυπῆναι, λυθῆναι.

§ 6. — Participes.

(291) I. Actif. — 1. δοῦς = *δό-ντ-ς, etc.⁽²⁾. — 2. λύτᾱς = *λῦσα-ντ-ς (faux th. λῦσα-). — 3. Gr. λαβών, λιπών, φυγών, etc. : lat. *parēns*, **facēns* dans le composé *bene-ficent-ior*, etc., qui sont évidemment avec *pariēns*⁽³⁾ et *faciēns* dans le même rapport que φυγών avec *fugiēns*.

II. Moyen. — 1. δόμενος, θέμενος. — 2. λῦσόμενος (faux thème λῦσα-). — 3. λαβόμενος, λιπόμενος.

III. Passif : τυπεῖς, λυθεῖς, comme θεῖς, τιθεῖς.

SECTION VI.

PARFAIT.

§ 1^{er}. — Indicatif.

(292) I. Actif. — La loi d'apophonie primitive du parfait radical⁽⁴⁾ est très peu différente de celle qui régit les autres temps : à l'indicatif actif, la forme de sg. 1 avait le degré fléchi, *φειδ-α*, ou peut-être normal, soit **φειδ-α* ; celles de sg. 2 et 3, sûre-

(1) Supra 130.

(2) Supra 123.

(3) Supra 90.

(4) Supra 87 (II).

ment le degré fléchi, *φοῖσ-θαι*, *φοῖδε* ; toutes les autres, le degré réduit, *φῶ-μεν*, etc. Ce parfait *οἶδα*, dont on a vu la flexion⁽¹⁾, est un reste précieux et quasi intact de l'ancienne alternance. D'autres, quoique moins complets, ne sont pas moins probants ; car ils remontent tous à Homère, et c'est la langue postérieure qui les a peu à peu éliminés. Voici les plus sûrs : *γέ-γον-αι*, pl. *γέ-γα-μεν* = **γέ-γγ-μεν* ; *μέ-μον-αι*, pl. *μέ-μα-μεν*, du. *μέ-μα-τον* ; *πέ-πονθ-αι* (j'ai souffert), pl. 2 *πε-πασ-θε* (Γ 99, x 465, correction d'Aristarque pour l'impossible *πέποσθε*) = **πέ-πῆθ-τε*, cf. *πιθῆιν* ; *δέδωκα* (je crains), qu'on restitue dans Homère à la place de *δεῖω* (faux présent, en réalité contracté de **δεῖδω*), et qui équivaut à **δέ-δφοι-αι* (rac. *δφει*, cf. *δέος* = **δφει-ος*), pl. *δέδδμεν* (écrit *δεῖδμεν*) = **δέ-δφι-μεν*, att. *δέδμεν*, etc.

Le principe d'uniformité a agi ici en deux sens différents. Quelquefois, mais bien rarement, la forme faible du pl. et du duel s'est imposée à toute la flexion : ainsi se sont formés, par exemple, sur *δέδμεν*, le classique *δέδκα*, sur **ἐλήλυθμεν*, le classique *ἐλήλυθα*, qui a remplacé l'homérique *εἰλήλουθα*⁽²⁾, sur *γέγαμεν*, *μέμαμεν*, les types homériques de pl. 3 *γεγάασι*, *μεμάασι*, qui supposeraient à sg. 1 **γέγα*, **μέμα*, et il en faut dire autant des formes attiques *ἐστᾶσι*, *βεβᾶσι*. Parfois c'est le vocalisme du parfait moyen qui se propage, et l'on a l'hystérogène *τέτραφα* (pour *τέτροφα*, de *τρέπω*) d'après *πέτρομαι*. Mais ordinairement c'est le degré normal ou fléchi du sg. qui, en même temps que l'*α* final de sg. 1, s'est propagé d'un bout à l'autre, et au lieu des réguliers, **λέλαθμεν*, **πέπαγμεν*, **πέφυγμεν*, **πέπιθμεν*, **λέλιπμεν*, etc., l'on a eu la flexion uniforme *έλεθηθαι* *λελήθαμεν*, *πέπηγα* *πέπηγας* (pour **πέ-πωγ-θα*) *πεπήγαμεν*, *πέφευγα* *πεφεύγαμεν*, *πέποιθα* *πεποίθαμεν*, *λέλοιπα* *λελοίπαμεν*, et ainsi de cent autres.

Les parfaits aspirés, simple variété des parfaits radicaux⁽³⁾, et les parfaits à *-κ-*, formation exclusivement hellénique⁽⁴⁾, présentent à bien plus forte raison cette uniformité de flexion.

(1) Supra 252.

(2) Inversement *εἰλήλουθμεν* (I 49).

(3) Supra 87 in fine.

(4) Supra 99 (II) et 146.

Dans ces derniers, le degré réduit n'est pas rare, parce que le parfait se modèle purement et simplement sur le présent, v. g. λέλυκx d'après λύω, ἔσχηκx d'après σχίζω, ou sur le parfait moyen, ἔσταλκx d'après ἔσταλμαι.

En latin, les désinences du parfait étant moyennes⁽¹⁾, bien que différentes des désinences moyennes du grec, on s'attendrait à trouver constamment le degré réduit de la racine; et en fait le degré réduit est assez commun en latin, particulièrement dans les parfaits qui se dénoncent comme les plus purs par le redoublement conservé : *tu-tud-ī* (cf. sk. *tu-tud-ē*), *purugi*, *cecīdī*, *pepulī*, *tulī*, etc. Mais la voyelle longue, régulière au sg. de l'actif, avait profondément pénétré cette flexion, **vīd-ī* était devenu *vīdī* sous l'influence de **vīde* = **φείδα*, et il en résulte que l'actif disparu a la plupart du temps légué son vocalisme au moyen demeuré seul : *vīdī*, *vīcī*, *lēgī*, *ēgī*, *fēcī* (cf. ἔθηκx et τέθεικx), *mōvī*, *fūgī*, *fūī* (et *fūī* par abréviation postérieure; on a de même en sk. *babhūvē* au moyen comme *babhūva* à l'actif, malgré le changement d'accent). Quel que soit le vocalisme, il va sans dire d'ailleurs qu'il demeure uniforme, ainsi que dans l'aoriste conjugué en parfait et dans les parfaits secondaires en *-vī* et *-uī*⁽²⁾.

II. Moyen. — Le parfait moyen, n'ayant dès l'origine que des formes faibles, devait se conserver plus pur que l'actif, mélange de formes faibles et fortes. C'est ce qu'il est aisé de vérifier : le parfait grec, surtout dans ses types les plus anciens, montre très souvent la racine réduite; à *τείνω*, par exemple, (= **τέν-γω*) s'oppose hom. *τέταμαι* = **τέ-τηγ-μαι* (cf. *τατός* = *tentus*); à *θείνω* (frapper), hom. *πέφικτι* (il fut tué)⁽³⁾; à *τρέπω* *τέτροφκ*, homér. *τέτραμμαι* = **τέ-τηπ-μαι*; à *στέλλω*, *ἔσταλμαι* = **ἔ-στλ-μαι*; à *πέυθομαι*, *πέπυσμαι*, etc. Quand le vocalisme du parfait moyen s'est altéré, il s'est modelé sur celui du présent du verbe, jamais sur celui du parfait actif : ainsi **λέλιμμαι* est devenu *λέλειμμαί* d'après *λείπω*, et non pas **λέλοιμμαί* d'après *λέλοιπκ*; sauf, bien entendu, le cas où l'un et l'autre

(1) Supra 253.

(2) Cf. supra 96, 105 et 148.

(3) Cf. supra 57, 4.

vocalisme coïncide, λήθω λέληθθ λέλησμι. Le type τέτογμαι (j'ai enfanté), d'après τέτοκα, n'appartient qu'à la plus basse grécité.

Le latin, sauf son parfait dit actif, n'a pas de formation semblable : il y supplée au moyen et au passif par un temps périphrastique, *secūlus sum*, *lēctus sum*, cf. λελεγμένοι είσι.

§ 2. — *Subjonctif.*

- (293) I. Actif. — Le parfait n'étant pas un temps thématique, le subjonctif à voyelle brève serait le seul régulier, et l'on en trouve en effet deux exemples dans Homère, είδομεν, πεποιθόμεν. Mais, ici comme partout, la voyelle longue s'est introduite, et l'on a créé λειοίπωμεν, λελύκομεν sur λείπωμεν, λύωμεν.

Le grec n'a qu'un exemple du type, si commun en latin, formé par adjonction de la voyelle thématique à un thème secondaire à suff. **-es-* : είδέω = *ειδ-εσ-ω (que je sache) = lat. *vīd-er-ō*⁽¹⁾. Il lui a imposé comme aux autres la voyelle longue, att. είδῶ είδῆς είδῶμεν, tandis que le latin a régulièrement la brève, *vīderis* = **veit-es-ēs*. En latin ce subjonctif, jouant le rôle de futur antérieur, est suppléé dans celui de subjonctif par l'optatif *viderim*.

II. Moyen. — Un type à voyelle brève, προσαρήρεται, dans Hésiode ; quelques types à voyelle longue, att. κεκτώμαι = ion. κεκτέωμαι = *κεκτήωμαι, de même μεμνώμαι κεκλώμαι ; ordinairement une périphrase, λελεγμένος ὦ, en latin *lēctus erō* (futur antérieur), et fonctionnellement *lēctus sim*.

§ 3. — *Optatif.*

- (294) I. Actif. — La formation régulière serait évidemment *ειδ-ίη-ν, *λε-λιπ-ίη-ν, et il y en a quelques exemples dans Homère, είσταίην = *σε-στᾶ-ίη-ν, τετλίην, τεθναίην. Mais le sub-

(1) Supra 143 et 144

jonctif $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\omega$ $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omega$ a son équivalent dans l'optatif de la langue courante $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\omicron\iota\mu\iota$ $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omicron\iota\mu\iota$.

Le type $\epsilon\iota\delta\epsilon\iota\eta\nu$ (= * $\mathcal{F}\epsilon\iota\delta\text{-}\epsilon\sigma\text{-}\iota\eta\text{-}\nu$) $\epsilon\iota\delta\epsilon\iota\mu\epsilon\nu$ est unique⁽¹⁾, tandis que son équivalent latin *vīderim vīderimus* (dit parfait du subjonctif) s'est multiplié à l'infini.

II. Moyen. — Quelques formations régulières, hom. et att. $\mu\epsilon\mu\eta\gamma\mu\eta\nu$ = * $\mu\epsilon\text{-}\mu\eta\bar{\alpha}\text{-}\iota\text{-}\mu\eta\nu$, att. $\kappa\epsilon\kappa\tau\eta\mu\eta\nu$; quelques-unes sur un faux thème, att. $\mu\epsilon\mu\eta\omega\tau\omicron$ = $\mu\epsilon\mu\eta\acute{\epsilon}\omega\tau\omicron$ = $\mu\epsilon\mu\eta\eta\acute{\omicron}\tau\omicron$; ordinairement périphrastique, $\lambda\epsilon\lambda\epsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ $\epsilon\iota\eta\nu$; lat. *lēctus sim*.

§ 4. — *Impératif.*

- (295) I. Actif. — L'impératif du parfait est extraordinairement rare; cependant on en rencontre dans Homère quelques spécimens très réguliers, à racine toujours réduite devant les désinences, $\delta\epsilon\iota\delta\iota\theta\iota$, à corriger en $\delta\epsilon\delta\delta\iota\theta\iota$ = * $\delta\epsilon\text{-}\delta\mathcal{F}\iota\text{-}\theta\iota$ (crains)⁽²⁾, $\kappa\acute{\epsilon}\kappa\lambda\upsilon\theta\iota$ (écoute), $\epsilon\sigma\tau\iota\chi\theta\iota$ (tiens-toi), et l'on peut corriger $\pi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\sigma\theta\iota$ (Esch. *Eum.* 599) en $\pi\acute{\epsilon}\pi\iota\sigma\theta\iota$ (crois), sur le modèle du panhellénique et classique $\iota\sigma\theta\iota$ (sache). On trouve même la brève dans deux types à métathèse $\tau\acute{\epsilon}\tau\iota\lambda\acute{\alpha}\theta\iota$, $\tau\acute{\epsilon}\theta\eta\upsilon\theta\iota$. Mais c'est là tout⁽³⁾. La langue postérieure s'est créée, d'après $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omega$ et $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omicron\iota\mu\iota$, un impératif thématique $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\kappa\epsilon$, étranger à la bonne grécité, et en cas de besoin elle peut toujours recourir à la périphrase $\lambda\epsilon\lambda\upsilon\kappa\acute{\omega}\varsigma$ $\iota\sigma\theta\iota$.

II. Moyen: $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\omicron$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\omicron$, etc., avec le vocalisme de l'indicatif, sans apophonie.

§ 5. — *Infinitif.*

- (296) I. Actif. — Régulier dans $\delta\epsilon\delta\iota\acute{\epsilon}\nu\iota$ = $\delta\epsilon\delta\delta\iota\acute{\epsilon}\nu\iota$ = * $\delta\epsilon\text{-}\delta\mathcal{F}\iota\text{-}\mathcal{F}\acute{\epsilon}\nu\iota$. En thèse générale, formé par la simple affixation du suffixe $\text{-}\acute{\epsilon}\nu\iota$ au thème, quel qu'il soit, de l'indicatif, $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\acute{\epsilon}\nu\iota$, $\lambda\epsilon\lambda\upsilon\text{-}$

(1) Pourtant $\delta\epsilon\delta\iota\epsilon\iota\eta$ (il craindrait), dans Platon. Cf. supra 144 et 253.

(2) Cf. supra 292.

(3) En latin, un seul type d'impér. du pf. $me\text{-}men\text{-}t\bar{o}$ = $\mu\epsilon\mu\acute{\alpha}\tau\omega$ (Γ 355) = * $me\text{-}m\eta\text{-}t\bar{o}d$.

κένει⁽¹⁾. On trouve dialectalement (lesb., dor.) un infinitif de temps thématique, γηγόνειν, δεδύκειν, qui est à mettre sur la même ligne que λελύκω et λελύκοιμι.

En latin *vīdisse*, *lēgisse*, *dīxisse*, sans lien étymologique avec la forme grecque⁽²⁾.

II. Moyen. — La finale est -θαι, et analogiquement -σθαι, comme à pl. 2 de l'indicatif -θε et -σθε⁽³⁾ : λελέχθαι, λελείφθαι, — δεδόςθαι, λελύσθαι. En latin, infinitif périphrastique *lēctum esse*.

§ 6. — *Participes.*

(297) I. Actif. — La racine est régulièrement à l'état réduit devant le suffixe -τός (-ώς)⁽⁴⁾ dans un certain nombre de participes du parfait homériques et classiques : εἰδώς = *φε-φιδ-ώς, opposé à οἶδα; εἰκός ἐστίν (il convient) = *φε-φικ-ός, opposé à εἶκοιαι; ἐστῶς, fm. ἐσταῦτα; γεγῶς = *γε-γον-τός (γέ-γον-τος), μεμῶς = *με-μῶ-τός (μέ-μον-τος), et même, analogiquement, γεγυῖται, μεμυῖται, pour *γε-γν-ύσ-ται, *με-μν-ύσ-ται. Mais en général le suffixe -ώς s'adjoit purement et simplement au thème de l'indicatif, γεγονώς, λελειπώς, λελυκώς, πεφυληκώς. Les féminins attiques ἐστῶσα, γεγῶσα, sont refaits d'après τῆμῶσα.

Le latin n'a aucune formation de ce genre : il y supplée par le verbal en -to-, soit dans tous les verbes moyens, *secūtus* (qui a suivi), soit même parfois, mais bien rarement, dans les verbes actifs, *cēnātus* (qui a diné), ou sinon, par une proposition périphrastique.

II. Moyen. — Le suffixe -μένος s'adjoit au thème de l'indicatif : τετραμμένος, λελεγμένος, λειμμένος, λελυμένος, ἐσχισμένος.

Le latin y supplée par *lēctus*, *līctus*, *scīssus*, etc.

(1) Supra 130 et 167.

(2) Supra 125 et 161.

(3) Supra 130, 167 et 262, 2.

(4) Supra 128 et 166.

3. Sur sg. 3 ἐλελύκει, l'analogie a construit en attique une nouvelle flexion, d'après le rapport ἐτίθην ἐτίθης ἐτίθη; autrement dit, on a conjugué le temps tout entier sur un faux thème ἐλελύκει-, savoir : ἐλελύκειν ἐλελύκεις ἐλελύκει, ἐλελύκειμεν ἐλελύκειτε ἐλελύκεισαν (moins usité que ἐλελύκεσαν), ἐλελύκειτον ἐλελυκέτην.

4. Le subjonctif λαλόω et l'optatif λαλόοιμι appelaient naturellement un plus-que-parfait *ἐλέλυκον. Ce type est rare dans les textes et exclusivement dialectal : on lit ἐγέγωνε (il avait crié) dans Homère, ἐπέφῶκον dans Hésiode. On comprend aisément l'influence qu'il a pu exercer sur la création de faux présents tels que πεφύκω, δεδοίκω (Théocr. *Syracus.* 58), ἀνώγω, γεγώνω, etc. (1).

II. Moyen. — Au moyen le plus-que-parfait est rigoureusement le temps à augment du présent et n'appelle pas d'autre observation : ἐλελύμην, ἐλελειμμην, etc. Le latin y supplée par une périphrase : *vīsus eram*.

§. 2. — Autres modes.

Le plus-que-parfait grec n'étant que le temps à augment du parfait, il n'a d'autres modes que l'indicatif (cf. supra 281). Quant au latin, il s'est créé par voie analogique (supra 150) un temps dit plus-que-parfait du subjonctif, *lēgīsem, amāvissem*, périphrastique au moyen, *vīsus essem, secūtus essem*.

SECTION VIII.

NOMS VERBAUX.

- (299) 1. Supin actif et passif (latin) : *vīsum vīsū, lēctum lēctū*.
— C'est respectivement l'accusatif et l'ablatif d'un thème en

(1) Cf. supra 89 (VI in fine).

-tu⁽¹⁾, dont le sens est à volonté actif ou passif⁽²⁾. Bien entendu, l'usage seul, et non la forme casuelle, a causé le départ de signification entre ces deux termes.

2. Participe futur actif (latin) : thème en *-tūro-*, *lēctūrus*, *visūrus*, apparenté aux noms d'agent⁽³⁾.

3. Verbal en *-to-* (latin et grec), participe passé ordinairement passif en grec, en latin passif dans les verbes actifs et actif dans les déponents, subsidiairement en grec exprimant l'idée de possibilité : *λεκτός* (dit ou qu'on peut dire), *ρηκτός* (brisé ou fragile); *lēctus*, *frāctus*, *visus*, *secūtus*, *solitus*, *intuitus*, etc.⁽⁴⁾

4. Verbal en *-τέο-* (grec), participe futur passif d'obligation : *λεκτέος* (qui doit être dit), etc.⁽⁵⁾.

5. Verbal en *-ndo-* (latin), équivalent fonctionnel du précédent : *legendus*, *sequendus*, etc.⁽⁶⁾

6. Gérondifs (latins) : respectivement génitif, datif, ablatif et accusatif du thème précédent : *dissimulandī causā*, *operam dare quaerendō*, *vires acquirit eundō*, *inter cēnandum*, etc.⁽⁷⁾.

(1) Supra 119, 158 et 204, 6.

(2) Cf. supra 282 (III, 3).

(3) Supra 121, 6°.

(4) Supra 117 et 158.

(5) Supra 133, 156 et 169.

(6) Supra 137, 156 et 171.

(7) Supra 115, 5.

CONCLUSION.

(300) Ici se termine notre étude comparée du grec et du latin. Nous avons parcouru dans toutes ses divisions la grammaire proprement dite de l'une et de l'autre langue, en constatant partout les corrélations et les divergences. Presque partout aussi il nous a été donné d'en rendre raison, en les ramenant historiquement et logiquement à deux principes aussi simples que constants : l'accord, fondé sur des lois phonétiques d'une rigueur absolue, remonte à une origine commune ; la divergence procède de l'évolution propre de chaque idiome une fois isolé, et cette évolution elle-même a pour facteur essentiel l'analogie linguistique, forme particulière de l'association des idées. Est-il besoin maintenant d'avertir que ce livre ne saurait être un dictionnaire et que bien des formes dérivatives ou grammaticales ont dû être, de propos délibéré, exclues d'un précis qu'il importait de ne point allonger et compliquer outre mesure ? Parmi ces formes il y en a beaucoup que l'étudiant, avec un peu de réflexion et à l'aide de la méthode à laquelle on s'est efforcé de l'initier, s'expliquera sans difficulté. Il est tels problèmes, au contraire, peu nombreux, espérons-le, devant lesquels il s'arrêtera ; il en est dont nous n'aurions pu lui donner la solution, parce qu'ils sont encore insolubles dans l'état présent de la science, et peut-être le demeureront à toujours. Ce détail importe peu. L'essentiel, c'est que, dans leurs grandes lignes comme dans leur structure intime, le grec et le

latin nous apparaissent vraiment identiques, non par des ressemblances superficielles et mal observées, mais par les caractères que relève la plus minutieuse analyse et par le fond même de leur être ; c'est que tout grammairien, si vaste ou si étroit que puisse être son horizon, s'arme, pour le parcourir, d'une méthode scientifique et précise, qui le défende des rapprochements arbitraires et des conclusions hâtives ; c'est enfin qu'une idée nette, exacte et féconde de l'évolution du langage se substitue, dans l'esprit de nos élèves, aux entités creuses et aux fantaisies étymologiques des temps passés.



INDEX DES MOTS.

N. B. — Ne sont pas repris, en principe, dans cet index : — 1° les formes nominales autres que le nominatif singulier et les formes verbales autres que la 1^{re} pers. du sg. du présent indicatif (sauf exception pour celles qui présentent un intérêt tout particulier) ; — 2° les composés qu'on trouvera au chapitre de la composition (n^{os} 175 sq.) ; — 3° les dérivés secondaires, tertiaires, etc., à chercher sous leurs finales respectives à l'index des syllabes finales *infra*.

Les chiffres renvoient aux numéros marginaux.

'A- (priv.).....	49	'Αθηναῖς.....	47, 195	ἀκωκή.....	110
ἀ-, ἀ- (copul.)..	49, 61	'Αθηναία.....	37, 72	ἀλείφω.....	51
ἀγαός.....	39	'Αθήνη.....	37	ἀκί! (loc.).....	176
ἀγείρω.....	57	ἀθρόος.....	61	ἀλλαγή.....	62
ἄγιος.....	39, 112	ἀθρόος.....	61	ἀλλάττω.....	62
ἀγορά.....	57	αἰδώς 124, 181, 201,		ἄλλομαι.....	91, 233
ἀγρός... 36, 70, 79, 116		208, 212		ἄλλος.....	39, 112, 217
ἄγχω... 36, 46, 58, 89		αἰε!.....	204	ἄλλυι.....	217
ἄγω 36, 41, 58, 89, 234,		αἰέν.....	204	ἄλοχος.....	61
239		αἰές.....	204	ἄλς.....	200
ἀγωγή.....	41	αἰθήρ.....	36, 136	ἀλφός.....	60
ἄδμής.....	120	αἶθω.....	36, 41	ἄλωπηξ.....	202
ἄει!.....	204	αἰθόλος.....	179	ἄμα.....	204
ἄελιος.....	72	αἰσθάνομαι.....	93	ἄμαρτάνω.....	93
ἄηδών.....	213	αἰών 112, 154, 201, 210		ἄμβροσία.....	48
ἄήρ.....	136	ἄκμής.....	120	ἄμβροτος.....	48
ἀθάνατος.....	181	ἄκμων.....	115, 201	ἄμειβω.....	57
'Αθηνα.....	37, 72	ἄκοιτις.....	61	ἄμέλγω.....	79
'Αθηναία.....	37, 72	ἀκόλουθος.....	34, 61	ἄμερα..	9, 193

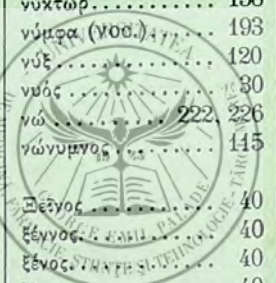
ἀμέσ.....	227	ἀοτήρ.....	51, 211	βούλομαι... 47, 93, 233	
ἀμιλλα.....	37, 197	ἄστυ..	40, 119, 203, 214	βοῦς.....	76, 213
ἄμυς.....	227	ἄσπε.....	227	βραδύς.....	59
ἄμμες.....	222, 227	ἄτερ.....	49	βρέμω.....	117
ἄμμος.....	229	ἄτερος.....	121	βρέτας.....	129
ἀμνός.....	63	ἄτη.....	72	βρέχω.....	62
ἀμφ!.....	60, 187	ἀτιμάω.....	178	βρίσδα.....	40
ἀμφίς.....	187	ἀτίω.....	178	βροντή.....	117
ἀμφορεύς.....	79	ἄττα.....	220	βρότος.....	48
ἀνά.....	79	ἄττα.....	220	βρωτύς.....	119
ἀναιδής..	124, 181, 201	αὐατά.....	72	βῶς.....	213
ἄναξ.....	40, 65, 204	αὐξάνω.....	36, 93	Γάλα.....	65, 203
ἄνεμος.....	78	αὐρηκτος.....	40	γαμβρός.....	48
ἀνεψιός.....	79	αὐτόν.....	224, 228	γαμέω.....	48, 97
ἀνήρ.....	47, 136, 211	αὐτός.....	72, 220	γέγαμεν... 43, 87, 292	
ἀντί.....	36	αὐώς.....	124	γέγονα.. 41, 43, 87, 292	
ἄντλος.....	122	ἄφρων 42, 113, 181, 201			
ἄνω.....	187	ἄχθουμαι.....	92	γεγώνω.....	89, 298
ἀνώγω.....	298	ἄχθουμαι.....	92	γέλως.....	136, 174
ἄορ.....	136	Βαβυλῶν.....	39, 126	γενεά.....	37, 72
ἀοτόν.....	24	βάθος.....	124	γενεή.....	37
ἄπαξ.....	49, 61	βάθρον.....	122	γενέθλη.....	122
ἄπας.....	61	βαθύς.....	49, 111, 124	γένεσις.....	117
ἀπίκετο.....	78	βαίνω.....	49, 57, 91	γενετήρ.....	97
ἀπίλος.....	49, 68	βάκτρον.....	121	γενετής.....	132
ἀπό.....	79	βάλλω.....	52, 90	γένος 32, 34, 41, 42, 43, 124, 181, 203	
ἄρα.....	217	βανά.....	57	γέρας.....	129
ἀραρίσκω.....	92, 240	βάρβαρος.....	60	γῆ.....	72
Ἄρχειφόντης.....	132	βάρως.....	124	γῆρας.....	129
ἀργός.....	58	βαρύς... 57, 111, 124			
ἄργυρος.....	58	βασιλεύς.....	76	γηρύω.....	36
ἀρέσκω.....	92	βάσις.....	59	γίγνομαι... 41, 43, 90	
ἀρετή.....	92	βάσκιω.....	92	γιγνώσκω.. 58, 92, 238	
Ἄρης.....	213	βάσων.....	39, 126	γίνομαι.....	63
ἄρθρον.....	59, 122	βαφή.....	110	γινώσκω.....	63
ἀριστερός.....	159	βέλεμον.....	115	γλευκος.....	111
ἄρχτος.....	52	βέλος.....	52, 57	γλυκύς... 111, 203, 214	
ἀρνός (gén.)..	113, 210	βένθος.....	49, 124	γλωσσα.....	112, 197
ἀρώω.....	51	βηλός.....	116	γνώμη.....	114
ἄρπαξ.....	62, 127	βλάπτω.....	87	γνωτός.....	35
ἄρρηκτος.....	40	βλώσκω... 48, 90, 92			
ἄρρηγ.....	69, 210	βόλλομαι... 47, 57, 93			
ἄρρηγ.....	69, 113	βόλομαι.....	47	γόνατα.....	40, 215
ἄρχ.....	180	βόρα.....	57	γόννατα.....	40
ἄρχω.....	89			γόνυ.....	58, 203, 215
				Γοργώ.....	213
				γούνατα.....	40, 215

γραφεύς.....	76, 131	δόμναι.....	115, 204	ειδώς.....	34, 128, 297
γράφω.....	63, 87, 89	δόμος.....	34, 59	είκων.....	113
γυνή.....	57, 215	δόξα.....	37, 197	είκώς.....	128, 297
Δαιτρός.....	121	δόρυ.....	215	ειλήλουθα	34, 41, 43, 87,
δάκνω.....	93	δοτήρ... 121,	201, 211	240, 292	
δάκρυ.....	59	δοτός.....	41, 117	είληφα.....	233, 238
δαμνάω.....	88	δοῦναι.....	130	εἶμα.....	115
δάμνημι... 88,	94, 272	δοῦρι (loc.).....	215	εἶμαρται.....	238
δαρθάνω.....	93	δραστής.....	132	εἶμι... 69,	87, 249, 272
δασύς.....	72	δρέπανον.....	116	εἶμι... 42,	87, 233, 272
δαυλός.....	72	δρομέυς.....	131	εἶνυμι.....	40, 69, 78
δεδοίκω.....	298	δρυς.....	214	εἶπα.....	245
δεΐδια.....	40, 292	δυάς.....	136	εἶπέ.....	40, 81, 90
δεῖδω.....	292	δύναμαι... 88,	233, 273	εἶς.....	47
δείκνυμι 32,	88, 94, 249,	δύο.....	188	εἶς.. 108,	200, 207, 210
272		δύω.....	30, 188	ἐκ.....	63
δεικνύω.....	249	δῶδεκα.....	40	ἐκατόμη.	213
δειλός.....	116	δωρεά.....	72	ἐκατόν.....	49, 79
δεῖνα.....	220	δωρον.....	35, 116	ἐκεῖ.....	187
δεινός.....	116	δωτήρ.....	121	ἐκεῖνος.....	220
δέκα.....	58	δῶτωρ 35,	51, 59, 77,	ἐκχειρία.....	61
δέκας.....	136	121, 201,	211	ἐκτοθεν.....	187
δέμω.....	34	Ἔ.....	224, 225	ἐκτός.....	187
δεξιός.....	59	ἐκ.....	230	ἐλασσον.....	39
δέξις.....	118	ἐκ.....	230	ἐλαττον.....	39
δέρη.....	37	ἐκ.....	127, 215	ἐλαγής.....	39, 57
δέρκομαι.....	43	ἐκ.....	224, 228	ἐλδωρ.....	136
δέρρα.....	37	ἐγώ 58,	77, 216, 222,	ἐλεύθερος.....	51
δέσποινα.....	112	225		Ἑλλάς.....	136
δεσπότης... 132,	196	ἐγών.....	222	ἐλπής.....	63, 127
δῆλεται.....	57	ἔδαφος.....	59	ἐλωρ.....	136
διατάω.....	236	ἔδηδα.....	33, 240	ἐμαυτόν.....	228
διακονέω.....	236	ἔδος..... 59,	121, 212	ἔμεν.....	115
διδάσκω.....	64, 92	ἔδρα.....	116	ἐμέω.....	34
δίδωμι.. 41,	87, 94, 272	ἔδω.....	32	ἔμμα.....	115
δίζημαι.....	94	ἔδωδή.....	110	ἔμμεν.....	115
δίκη.....	110	ἔειπον.....	90, 233	ἔμμεναι.....	115
δίννω.....	93	ἔέργω.....	79	ἔμμι..... 69,	87, 249
δίνω.....	93	ἔερση.....	79	ἔμμορε.....	238
διος.....	32	ἔέλω.....	79, 233	ἔμός.....	229
δῖς.....	40	εἰδείην.....	144, 294	ἐν.....	32
δίφρος.....	41, 109	εἰδέω.....	144, 293	ἐν..... 48,	108, 203
δόλος.....	59	εἶδος.....	41	ἐνθα, ἐνθεν.....	187
δόμην.....	115, 204	εἶδυια.....	128, 151	ἐνισπε.....	90
		εἶδω.....	89, 293	ἐνισπες.....	255

ἐννέα	32, 40	ἔχεσφι	125	Θάρρος	69
ἐννυμι	40, 69, 78	ἐχέτλη	122, 159	θάρσος	69, 124
ἐντερον	121	ἔχευα	245	θαρσύς	69, 124
ἐντός	32, 187	ἐχθαίρω	52, 141, 145	θαῤσσον	126
ἐντοσθεν	187	ἐχθρός	52, 141	θάτερον	121
ἐξ	40, 68	ἔχω 58, 61, 90, 124, 233,	238	θεινω	57
ἔοικα	238, 298			θέλω	79, 233
ἔός	32, 68, 229	ἔωκα	41	θέναρ	127, 215
ἐπιβδαι	207, 208	ἔως (subst.)	78, 191	θεός	187
ἐπίσκοπος	41	ἔως (conj.)	76	θεράπεινα	49, 151
ἐπίσταμαι	236	ἑωντόν	228	θεράπων	49, 151
ἐπίτεξ	108			θερμη	114
ἐπομαι	57, 233	Ζεύγνυμι	39, 88	θερμός	57, 114
ἔπος	34, 40	ζεῦεις	118	θέρος	57
ἐπτά	60, 68	Ζεὺς	39, 197, 213	θέσις	83
ἔργον	40, 58, 109	ζητέω	94	θετός	41, 59, 117
ἔρευθος	41, 124	ζυγόν	39, 109, 190	θήκη	83, 127
ἔρις	127, 204	ζυγός	30, 109	θηλή	33, 59
ἔρω	60, 68, 233			θηλυς	33, 59
ἔρση	78	Ἡ	149, 234, 280	θημα	41
ἔρση	78	ἦβη	39	θήρ	66
ἔρυθρός 41, 51, 59, 116,	124	ἦδός	30, 41, 59, 111	θησαυρός	83
		ἦελίος	72	θηήσκω, θνήσκω	90, 92
ἔρωσ	136	ἦχα	39	θρασύς	69
ἔς	47	ἦχα	99	Θράυλλος	69
ἔσθης	69	ἦλιος	72	θρίξ	61, 200
ἔσχε	92	ἦμα	41	θυγάτηρ	121, 211
ἔσπερα	78	ἦμαι	265	θυμός	31, 59, 114
ἔσπερος	40	ἦμαρ	203	θύσολον	59, 122
ἔστία	40	ἦμέδιμον	79	θύω	31
ἔσχατος	134	ἦμεῖς	78, 227	θωμός	41, 83
ἔτερος	121	ἦμέρα	9, 37, 193 sq.	θώραξ	127
ἔτι	59, 79	ἡμέρη	9, 37, 193		
ἔτος	59	ἡμέτερος	229	Ἰδιος	151
ἔτός	41	ἡμι-	33	ἰδίω	59, 234
εὔ	72	ἡμι-	69, 249	ἰδμεν	43, 87, 252, 292
εὔαδε	40	ἦπαρ 39, 52, 57, 127,	215	ἰδμων	115
εὐγενής 42, 124, 181, 201				ἰδρις	28, 116, 203
εὐγεως	81	ἦρ	215	ἰένατι	130, 204
εὐέκτης	132	ἦρος	131, 204, 213	ἰζω	90
εὐΐδε	233	ἦσα	252, 280	ἰημι	28, 41, 87
εὐρίσκω	92, 234, 239	ἦσσαν, ἦττον	39	ἰθαρός	41
εὐρύς	111	ἦχῶ	131	ἰκκος	40
εὐψ	108	ἦώς	78, 124	ἰκνέομαι	93
ἔχεα	244 sq.			ἰν, ἴν	225

ἶος.....	192, 221	κῆνσωρ.....	77	Λαγχάνω.....	93
ἱππεύς... 76, 131, 213		κινέω.....	94	λαγώς.....	191
ἱππος.. 32, 34, 40, 78, 112, 187 sq.		κίρνημι.....	88	λαιός.....	36, 112
ἴς.....	29	κιχάνω.....	61	λαμβάνω.....	93, 94
ἴσαμι.....	252	κληδών.....	163	λαμπάς.....	136
ἴσοι (sois). 79, 255, 277		κλείς.....	127	λαμπρός.....	116
ἴσθι (sache)... 255, 295		κλέος.....	72, 124	λάμπω.....	116
ἴσος.....	40, 69	κληδών.....	163	λανθάνω.....	93
ἴσσοσ.....	40, 69	κληδών.....	163	λαός.....	76
ἴσθημι 7, 9, 37, 41, 87, 272		κληρίς.....	127	λέγω... 85, 87, 89, 182	
ἴστωρ.....	121	κλίννω.....	93	λειμών.....	47
ἴσχω.....	90	κλίνω.....	93, 94	λείπω 34, 41, 42, 43, 57, 89	
ἴφι.....	29, 176, 204	κλυτός. 30, 58, 117, 124		λείψις.....	118
ἴφος.....	176	κλύω.....	91	λέλοιπα 34, 41, 43, 87, 238, 252, 292	
ἴχθύς.....	214	κλώψ.....	202	λέξις.....	182
ἰών.....	222	κνημίς.....	127	λεύκη.....	110
		κό-.....	57, 220	λευκός... 51, 108, 109	
		κοίτη.....	117, 273	λέγος.....	51
Κάββαλε.....	62, 79	κολωνός.....	47	λεώς.....	76, 191
κάθημαι.....	236	κόμη.....	9	ληθάνω.....	93
καθίξας.....	145	κομισαλός.....	68	λήθω.....	89
καίω.....	39, 284	κόπτω.....	92	λητός.....	76
καλέω.....	97	κόραξ.....	127	λητώ.....	131, 213
κάλημι.....	249	κορέννυμι.....	140	λιμήν.....	115
καλός.....	179	κόρη.....	37, 40	λιμπάνω.....	93
κάππεσε.....	62, 79	κόρρα.....	87	λίπα.....	51
κάρα.....	215	κόρυς.....	127, 204	λιπεῖν... 42, 89, 90, 130	
καρδία.....	52	κόσμος.....	69	λιπέν.....	167
κάρη.....	215	κοῦρη.....	37	λίπη.....	167
καρπός.....	57	κρατερός.....	121	λίπσομαι.....	40, 91
καρτερός.....	121	κράτος.....	124, 181	λογάς.....	136
κατά.....	79	κρατύς.....	39, 126	λόγος.....	85, 182
καίω.....	187	κρείσσων.....	126	λοιπός.....	109
καίμαι... 262, 264, 273		κρείττων.....	39	λοῦτρον.....	121
καίνοσ.....	220	κρεμάννυμι.....	140	λύκος.....	57, 109
κέλευθος.....	34	κρίνω.....	93, 94	λύπη.....	110
κέλης.....	124	κριτής.....	132	λυπρός.....	116
κέλλω.....	69, 97	κρύβδην.....	163	λυτήρ.....	121
κέντρον.....	51, 121	κτείνω... 39, 47, 284		λύω.....	39, 91
κέρας.....	58, 129, 212	κτέννω.....	39	Μακρός 39, 77, 116, 124	
κευθάνω.....	93	κυνέω.....	93, 94	μάντις.....	118
κευθμός.....	114	κύων 41, 47, 113, 201, 210			
κῆ.....	187	κώρα.....	37		
κῆνοσ.....	220				

μάρναμαι.....	88	νεότης.....	37	οινή.....	34
μάρπτω.....	92	νέποδες.....	79	οίνος.....	34
μάχη.....	110	νεύω.....	47	οινός.....	34
μάχομαι.....	89	νεφέλη.....	193	οϊομαι.....	34, 39, 111
μέζων.....	126	νέφος.....	212	οϊός.....	34, 112, 221
μειδιάω.....	68	νέω.....	92, 102	οϊός.....	220
μειζων... 126, 201, 212		νήθω.....	92, 102	οϊός.. 28, 34, 40, 72, 111	
μείων.....	126	νηϋς.....	213	οϊσθα.. 59, 64, 252, 292	
μέλι..... 48, 136, 203		νικάάς.....	78	οϊωνός..... 34, 111	
Μέντωρ..... 121		νίν.....	225	οικως, οικως..... 220	
μένω..... 47, 97		νίπτρον.....	121	οιλυμι..... 47, 240	
μέρος..... 112, 238		νίφα..... 57, 68		οίλος..... 40, 51, 112	
μέσος..... 39, 69		νίφει..... 57		Ὀλυττεύς..... 59	
μέσος..... 39, 59, 69		νομεύς..... 131		ὀμιχέω..... 39, 58	
μετά..... 204		νόμος..... 109		ὀμματα..... 63	
μηκος..... 124		νομός..... 109		ὄναρ..... 215	
μηνις..... 116		νόσφι..... 204		ὀνίνημι..... 87, 285	
μήτηρ 33, 37, 48, 121, 211		νύκτωρ..... 158		ὄνομα..... 48, 115, 204	
μητις..... 59		νύμφα (νοσ.)..... 193		ὄνουξ..... 34, 57	
μηχανή..... 116		γυξ..... 120		ὄπατρος..... 181	
μία..... 68, 210		νυξ..... 30		ὄποτε..... 220	
μικρός..... 68		νύξ..... 222, 226		ὄππατα..... 63	
μίν..... 225		νώ..... 115		ὄποτε..... 220	
μινύω..... 88		γώνυμος..... 40		ὄπως, ὄπως..... 220	
μισγω..... 67		Ξεῖνος..... 40		ὄργανον..... 116	
μισέω..... 69, 180		Ξέγνος..... 40		ὄρέγω..... 51	
μισός..... 69		Ξένος..... 40		ὄρνηθούρας... 61, 196	
μνηστήρ..... 121		Ξήνος..... 40		ὄρνις.... 127, 200, 204	
μοῖρα..... 112, 238		ὄξυμος..... 40		ὄρρυμι..... 88, 234	
μοῖσα..... 197		ὄ..... 216, 217, 220		ὄρος..... 78	
μοῦσα..... 37, 197		ὄγκος..... 46		ὄς (rel.)..... 39, 220	
μουσῖδες..... 23, 54		ὄδε..... 220		ὄς (poss.)..... 229	
μυς..... 31, 48, 69		ὄδεινα..... 220		ὄσος..... 220	
μῶά..... 197		ὄδοός..... 123		ὄσσα..... 112, 197	
μῶνυξ..... 81, 179		ὄδοός..... 59		ὄσσε..... 111	
Ναυς..... 213		ὄδωδή..... 110		ὄσσοι..... 220	
νείφει..... 57		ὄδών..... 123		ὄστις..... 220	
νεκρός..... 58		οἶδα 34, 43, 59, 87, 241, 252, 292		ὄτε..... 220	
νέκυς.... 58, 111, 214		οἶκαδε..... 187		ὄτις..... 220	
νέμεσις..... 97		οἶκει..... 187		ὄτου..... 220	
νέμος..... 48		οἶκοι..... 34, 187		οὔδαο..... 129	
νέμω..... 47, 97		οἶκόνδε..... 187		οὔθαο..... 59	
νέος.... 32, 40, 47, 72		οἶκος..... 34, 40		οὔλος..... 40, 78, 112	
		οἶμος..... 114		οὔμεις..... 23, 227	



οὐρανός.....	116	πέπονθα....	34, 43, 292	ποκα.....	220
οὐρος.....	78	πέπτω.....	60	πόκος.....	92
οὐτός.....	220	περί.....	79, 204	πόλις....	41, 111, 214
οὐτω. 65, 187, 217, 220		πέρνημι.....	88, 116	πολλός.....	40, 112
οὐτως.....	187, 217	πέσσω.....	60	πολύρρην.....	40, 210
ὀχέω.....	124	πεάννουμι.....	140	πολύς.....	111
ὄχος.....	58, 124	πέτομαι 32, 41, 60, 89, 90		πόπανον.....	116
ὄψ.....	108, 202	πέφευγα....	34, 87, 292	πόρνη.....	88, 116
		πεφύκω.....	298	πορφύρα.....	23, 54
Παθεῖν.....	43, 90, 124	πῆ.....	187, 217	πόσε.....	187
πάθος.....	124	πήγνουμι... 62, 88, 108		πόσις.....	118
παίς.....	72, 127, 200	πηλίκος.....	116	πόσος.....	220
παῖς.....	72, 127, 200	πήλυι.....	217	ποτε.....	220
πάλλω.....	92	πημονή.....	115	πότερος.....	121
παλτός.....	52	πίερα.....	112	πότνια.....	112
πάν.....	203	πίμπλημι.....	92	πότνια.....	112
πανόπτῃς.....	132	πίνω.....	93	πού.....	187
πάντη.....	204	πιπίσκω.....	92	πουλύ.....	40
παρά.....	79, 204	πίπρασκω.....	92	πούς....	202, 207, 208
παράβλωψ.....	108	πίπτω.....	90	πράγμα.....	62
παραί.....	204	πίστις.....	59, 61	πράσσω.....	9, 91
πάρος.....	204	πίστis.....	61	πράτος.....	72
πᾶς.....	200, 207	πίστημι.....	93, 140	πράττω.....	9, 37
πάσων.....	39	πικράσκω 19, 25	61	πρήσσω.....	9, 37
πάσχω.....	92	πίων.....	112	πρόφρασσα.....	151
πατήρ 41, 42, 51, 60, 77, 121, 199, 201, 207, 211		πλάγῃς.....	127	πρόφρων.....	151
παῦρος.....	127	πλέκω.....	32, 87, 92	πρώτος.....	72, 134
παχύς.....	39	πλήθω.....	92	Πυθώ.....	213
πεδά.....	36, 204	πλήρης.....	116	πυνθάνομαι.....	93
πέδον.....	109	πλοκή.....	110	πῦρ.....	16, 203
πείθω... 32, 41, 59, 61		πλόσιος.....	109	πώνω.....	93
πειθῶ.....	131, 213	πλούσιος.....	59	πώς....	202, 207, 208
πειστήρ.....	121	πλούτος.....	59	Ῥα.....	217
πέκτω.....	92	πλότος.....	59	ῤα.....	210
πέλεκυς.....	214	πό.....	57, 220, 221	ῤέω....	40
πέλομαι.....	41	ποέω.....	39	ῤέω 34, 51, 69, 110, 233	
πέλωρ.....	136	πόθεν.....	187, 217	ῤῆγμα.....	115
πέμπε.....	45, 57	πόθι.....	187	ῤῆγνουμι. 40, 51, 88, 238	
πέμπτος.....	57, 117	ποι.....	187, 217	ῤῆτις.....	51
πεμπτός.....	117	ποιέω.....	39	ῤῆτρα.....	40, 121
πένης.....	127	ποιμήν 115, 151, 201, 210		ῤῆτωρ.....	121
πένθος.... 34, 43, 124		ποιμίον.....	115, 151	ῤίγος.....	29, 68
πέντε... 32, 45, 57, 60		ποινή.....	57, 116	ῤίκα.....	40, 112, 197
πέποιθα.....	41, 292	ποιός.....	220	ῤίπτω.....	92

ροή.....	34, 110	στιζω.....	39, 91	τέδες.....	32, 229
ρύαξ.....	127	στιχος.....	109	τέρας.....	129
ρώννυμι.....	88	στοά.....	37	τέρετρον.....	122
Σάλος.....	68	στοιά.....	37	τέρμων.....	115
σαυτόν.....	224, 228	στόρνυμι.....	68	τέσσαρες.....	40
σθεννύεις.....	249	στραβός.....	109	τέχνη.....	32
σθέννυμι.....	67, 68	στρατηγός.....	41	τήλε.....	217
σεαυτόν.....	224, 228	στρωμή.....	115	τηλίχος.....	116
σέβομαι.....	63, 68, 116	στυγίος.....	39, 112	τήνος.....	220
σεμνός.....	63, 116	στώ.....	41	τιβαιθώσω.....	60
σεύω.....	68	σύ.....	223, 225	τίθημι 7, 41, 59, 61, 83, 87, 249, 272	
σικύα.....	37	σύζευξ.....	108	τίκτω.....	90
σίναπι.....	28, 203	σύς.....	68	τιμάω.....	39, 84, 180
σίנים.....	127	σφαίρα.....	112, 197	τιμή.....	84
σίνομαι.....	159	σφάλλω.....	68	τίνω.....	93
σίός.....	54	σφέ.....	224, 227	τίς 28, 57, 217, 220, 221	
σκεδάννυμι.....	140	σφέτερος.....	229	τίσις.....	57
σκέπτομαι.....	32, 41	σφός.....	229	τιταίνω.....	92
σκιόδημι.....	88, 140	σφά.....	223, 226	τιτρώσκω.....	92
σκοπή.....	41, 110	σφά.....	255	τίω.....	39, 57
σκώρ.....	127	σχίζω.....	58, 83, 91	τλάω.....	64
σιμικρός.....	68	Σωκράτης.....	124, 181, 196	τλητός.....	64
σιμύς.....	68	σώμα.....	115	τό.....	216, 217, 220
σοφία.....	9, 37	Γάνυματ.....	88	τοίος.....	220
σοφίη.....	9, 37	τανύω.....	88	τοιούτος.....	220
Σπάρτη.....	117	τάσις.....	118	τομή.....	110
σπείρω.....	68, 91	τατός.....	49, 59	τόσος.....	220
σπεύδω.....	34, 110	τάχος.....	124	τοσούτος.....	220
σπλήν.....	64	ταχύς.....	124	τότε.....	220
σπορά.....	91	τε (conj.).....	32, 57	τού.....	223
σποράς.....	136	τε (pron.).....	220	τρεις.....	39, 59
σπουδάζω.....	34	τέγος.....	68	τρέφω.....	61
σπουδή.....	34, 110	τέγω.....	68	τριάκοντα.....	190
σπᾶμεν.....	42, 115	τεῖδε.....	187, 217	τρίβω.....	62, 63, 87
στατός.....	41, 42, 117	τείνω.....	59, 92	τρώγω.....	89
στέαρ.....	215	τείρεα.....	129	τύ.....	223, 225
στέγη.....	110	τεκεῖν.....	90	τυῖδε.....	187
στέγος.....	68	τέκμαρ.....	127	τύμπανον.....	116
στέγω.....	32, 68	τέκμωρ.....	127	τύπτω.....	39, 91, 92, 94
στείλω.....	109	τέκνον.....	116	ἕββάλλειν.....	62
σέλλω.....	91, 97	τελείω.....	39	Ἰδρος.....	179
στενός.....	159	τελέω.....	39	Ἰδωρ.....	78, 127, 203, 215
στέφανος.....	116	τέλλω.....	91, 92	υἱός.....	25, 72
στήναι.....	42, 130	τέμνω.....	90, 93		

υἷς..... 200	φλέψ..... 62, 200	χείλιοι..... 69
ὕμετε..... 39, 78, 227	φλόξ..... 62, 108	χείρ..... 199, 200
ὕμέσ..... 223, 227	φόνος..... 57	χέισομαι..... 57
ὕμμε..... 227	φορά..... 34, 110	χέλιοι..... 69
ὕμμεσ..... 39, 223, 227	φοράς..... 136	χέρνιψ..... 108
ὕπέρ..... 30, 60	φορβή..... 60, 110	χέω..... 58
ὕπνος..... 63, 116	φορέω..... 34, 39	χήλιοι..... 69
ὕπό..... 30, 79	φόρος..... 34, 109	χῆν..... 47, 78
ὕς..... 31, 68	φορός..... 109	χῆρ..... 200
ὕστατος..... 134	φράζω..... 141	χθές..... 204
ὕστερος..... 78	φράσσω..... 141	χθών..... 201, 210
Φαιενός..... 69	φράττηρ..... 121	χίλιοι..... 69
φάεννος..... 69	φρατήρ..... 121	χίων..... 48, 201, 208
φαηνός..... 69	φράτωρ..... 60, 121	χλαμύς..... 127
φαίνω..... 47	φρήν..... 42, 113, 201, 210	χλόη..... 78
φάος..... 69	φροῦδος..... 72	χόλος..... 113
φάτις..... 59, 118	φύγαδε..... 187	χόρτος..... 58, 117
φαῦος..... 69	φύδα..... 163	χρᾶσθαι..... 141
φεόγειν..... 24	φυγή..... 32, 41, 110	χρησθαι..... 141
φερνή..... 116	φύζω..... 39	χρῦσος..... 25, 39, 72, 151, 191
φέρτε..... 87	φύω..... 39, 91	χύτλον..... 122
φέρω 34, 35, 41, 60, 89, 249	φῦκος..... 23	χώρα..... 179, 193
φεύγω..... 32, 41, 89	φυλή..... 116	χώρη..... 193
φήμη..... 37, 41, 114	φύλον..... 116	χώρος..... 179
φημί... 37, 41, 87, 249	φύσις..... 59, 69	Ψευδής..... 124, 212
φήρ..... 66	φύω..... 39, 60, 91	ψευδος..... 124
φθαίρω..... 91	φώνη..... 41	Ωκίων..... 39, 126
φθάνω..... 93	φώρ..... 35, 201	ὠκύς..... 111
φθείρω... 39, 69, 91, 97	Χαμάζε..... 195	ὠμος..... 47, 78
φθέρρω..... 39, 91	χαμαί..... 193, 204	ώρα..... 39
φθίνω..... 93	χανδάνω..... 57	ὠρος..... 39
φιλιππίζει..... 83	χάος..... 78	ὠς..... 65, 220
φλέγω..... 108	χάρις..... 136, 204	ὠστε..... 220
	χαρμονή..... 115	

II. — Latin.

<i>Ab</i> 62, 79	<i>accurro</i> 64	<i>acus</i> 111
<i>abdoucit</i> 26	<i>acer</i> .. 70, 116, 152, 200	<i>adaugeo</i> 36
<i>abduco</i> 62	<i>Achilles</i> 213	<i>adigo</i> 36
<i>absens</i> 123	<i>Aciles</i> 54	<i>adultus</i> 142
<i>accaptare</i> 32	<i>acris</i> 70, 116, 152, 200,	<i>aedes</i> 36, 41
<i>acceptus</i> 36	203	<i>aegrotus</i> 141

<i>aenus</i>	69, 73	<i>aptus</i>	92	<i>caelites</i>	120
<i>aequor</i>	124	<i>apud</i>	65	<i>caelum</i>	51
<i>aes</i>	73	<i>apul</i>	62	<i>caeruleus</i>	51
<i>aestumo</i>	36	<i>arbor</i>	33, 69, 201	<i>caesius</i>	39
<i>aestus</i>	41	<i>arbos</i> 33, 69, 124, 201,	212	<i>caldus</i>	79
<i>aevom</i>	112, 154			<i>calidus</i>	79
<i>ageps</i>	44	<i>arefacio</i>	147	<i>callis</i>	116
<i>agellus</i>	79	<i>arena</i>	78	<i>calor</i>	124
<i>ager</i> ... 36, 70, 116, 191		<i>argentum</i>	58	<i>candelabrum</i>	41
		<i>armentum</i>	115	<i>canis</i>	206
<i>aggulus</i>	44	<i>aro</i>	51	<i>cantus</i>	119
<i>agmen</i>	26, 77, 115	<i>arvom</i>	51, 112	<i>capesso</i>	145
<i>agnus</i>	63	<i>asellus</i>	51	<i>capio</i> 16, 39, 73, 91, 94	
<i>ago</i> ... 36, 41, 58, 89		<i>assiduos</i>	112	<i>capso</i>	97
<i>agricola</i>	110, 195	<i>auceps</i> .. 36, 40, 79, 179		<i>carnifex</i>	30
<i>aidilis</i>	26	<i>aucupium</i>	36	<i>carnufex</i>	30
<i>Albius</i>	60	<i>audax</i> ... 200, 203, 206		<i>caro</i> 41, 47, 210	
<i>albus</i>	60	<i>audio</i>	73	<i>carpo</i>	57
<i>Alfius</i>	60	<i>augeo</i> 36, 96		<i>cassis</i>	127
<i>aliquis</i>	221	<i>augmen</i>	115	<i>cassus</i>	69
<i>alituum</i> (gén.)....	206	<i>augmentum</i>	115	<i>cauda</i>	26
<i>alius</i> 39, 112, 217		<i>augurium</i> 36, 179		<i>causa</i> 64, 69	
<i>alloquor</i>	34	<i>augustus</i> 36		<i>causidicus</i>	109
<i>almus</i>	114	<i>aureus</i> ... 39, 73, 151		<i>caussa</i>	64, 69
<i>alo</i>	89	<i>aurora</i>	124	<i>caveo</i>	68
<i>alter</i>	121, 217	<i>autumnus</i>	156	<i>celer</i>	124, 212
<i>alumnus</i>	156, 279	<i>autumo</i>	34	<i>cenatus</i>	297
<i>alveus</i>	73	<i>avis</i> 34, 73, 111, 200,		<i>ensor</i>	77
<i>alvos</i>	112, 186		204 sq.	<i>centum</i>	49, 79
<i>ambages</i>	41			<i>Ceres</i>	124, 212
<i>ambire</i>	60	<i>Balbus</i>	60	<i>cerno</i>	94, 122
<i>ambo</i> ... 77, 188, 194		<i>battuere</i>	26	<i>certe</i>	187
<i>amo</i> 39, 73, 141		<i>bellum</i>	40	<i>certo</i>	65, 187
<i>ango</i> ... 36, 46, 58, 89		<i>bene</i>	187	<i>cicer</i>	203
<i>anguis</i>	36	<i>beneficentior</i> .. 161, 291		<i>cinis</i> ... 124, 201, 212	
<i>angulus</i>	44	<i>bibo</i>	60, 87	<i>cito</i>	187
<i>animal</i> 77, 157, 203		<i>bimus</i>	208	<i>claudio</i>	79
<i>animus</i>	78	<i>bis</i>	40	<i>claustrum</i> .. 51, 64, 121	
<i>annuo</i>	47	<i>bonus</i>	40	<i>clausus</i>	64
<i>annus</i>	181	<i>bos</i> 76, 200, 213		<i>clavis</i>	127, 204
<i>anser</i>	47, 78	<i>bubulcus</i>	179	<i>Clodis</i>	73
<i>ante</i>	36	<i>byssus</i>	26	<i>Cn.</i> (abrév.)... 55	
<i>ap</i>	62			<i>coalesco</i>	73
<i>apiscor</i>	73, 92	<i>C.</i> (abrév.).....	55	<i>cocus</i>	34
<i>appeto</i>	64	<i>caedes</i> ... 124, 125, 201		<i>coda</i>	26
<i>applaudo</i>	36				

<i>coemo</i>	73	<i>debeo</i>	73	<i>dvenos</i>	40
<i>coepi</i>	73, 239	<i>decem</i>	58	<i>dvonus</i>	40
<i>coeptum</i>	26	<i>decet</i>	62	<i>E</i>	64
<i>cognitus</i>	35	<i>decido</i>	36	<i>ec-</i>	63
<i>cognomen</i>	115	<i>decor</i>	124	<i>ecus</i>	34, 40
<i>cognomentum</i>	115	<i>decus</i>	124	<i>edax</i>	127
<i>cogo</i>	36, 73	<i>dedi</i>	238	<i>edim</i>	95
<i>colligo</i>	32	<i>defendo</i>	92	<i>edo (vb.)</i>	32, 33
<i>collis</i>	47	<i>degener</i>	124, 201, 212	<i>edo (subst.)</i>	113, 201, 210
<i>colloco</i>	34	<i>dego</i>	73	<i>ef-</i>	63
<i>columba</i>	57	<i>deico</i>	32, 40	<i>egi</i>	41, 239, 292
<i>comes</i>	120	<i>demo</i>	73	<i>ego</i> ...	58, 77, 222, 225
<i>comis</i>	165	<i>dens</i>	123, 200, 279	<i>emo</i>	48
<i>comissari</i>	141	<i>denuo</i>	40	<i>ensis</i>	77
<i>concors</i>	63	<i>deus</i>	40, 187	<i>eo</i>	87, 249, 272
<i>conculco</i>	36	<i>dexter</i>	59, 79, 121, 191	<i>eques</i>	120, 179
<i>concutio</i>	36	<i>di-</i>	69	<i>equos</i>	32, 34, 40, 78, 112, 187 sq.
<i>confectus</i>	36	<i>dico</i>	32, 40, 62, 89	<i>eram</i>	101, 149, 235, 245, 280
<i>confestim</i>	204	<i>dictalored</i>	204	<i>ero</i>	69, 89, 274
<i>conficio</i>	36	<i>didici</i>	64, 238	<i>eris</i>	78
<i>conjux</i>	108	<i>dies</i>	39, 77, 197, 200	<i>escit</i>	92
<i>Consentes</i>	123, 189	<i>Diespiter</i>	197	<i>esse</i>	125, 278
<i>consobrinus</i>	69	<i>dif-</i>	69	<i>essem</i>	106, 281, 282
<i>consul</i>	59, 77	<i>difendens</i>	26	<i>est (il est)</i>	32, 82, 87, 249, 272
<i>convicium</i>	35	<i>dignus</i>	44, 62, 63, 77	<i>est (il mange)</i>	87, 249
<i>coquina</i>	57	<i>dis-</i>	69	<i>et</i>	59, 79
<i>coquo</i>	60	<i>disco</i>	64, 92	<i>eundum</i>	137
<i>cor</i>	52	<i>distinguo</i>	93	<i>euntem</i>	123
<i>cornu</i>	58, 203	<i>divos</i>	32, 40	<i>ex</i>	64
<i>corpus</i>	208, 212	<i>dixi</i>	253, 284	<i>exemplum</i>	48
<i>coventionid</i>	204	<i>dixti</i>	253	<i>eximius</i>	112
<i>cresco</i>	92	<i>do</i>	87, 272	<i>existumo</i>	36
<i>cribrum</i>	122	<i>dolor</i>	69, 124	<i>exsul</i>	59
<i>culler</i>	121	<i>dolus</i>	59	<i>exsulto</i>	36
<i>cum</i>	34	<i>domi</i>	187	<i>exterior</i>	121
<i>cupa</i>	82	<i>dominus</i>	279	<i>Faber</i>	60
<i>cuppa</i>	82	<i>domus</i>	34, 59	<i>fabula</i>	122
<i>cur</i>	217	<i>donum</i>	41, 116	<i>facio</i>	41, 59, 87, 91, 99
<i>cuspis</i>	127	<i>douco</i>	32	<i>factor</i>	121
<i>Dacruma</i>	59	<i>duco</i>	32, 89		
<i>danunt</i>	93	<i>duellum</i>	40		
<i>dator</i>	35, 51, 59, 77, 121, 211	<i>duim</i>	95, 276		
<i>datas</i>	41, 117, 279	<i>duo</i>	30, 40, 77, 188, 194		
		<i>duodecim</i>	40		
		<i>dux</i>	32		

<i>fallo</i>	68	<i>fruges</i>	119	<i>harena</i>	78
<i>fama</i>	37, 114	<i>fucus</i>	23	<i>haruspex</i>	32, 108
<i>fames</i>	197	<i>fuga</i>	41, 110	<i>hemionem</i> (acc.)...	210
<i>fari</i>	37, 41	<i>fuga</i> ... 34, 41, 87, 292		<i>herba</i>	60, 110
<i>fastigium</i>	151	<i>fugio</i>	39, 91	<i>here, heri</i>	204
<i>fateor</i>	41	<i>fui</i> .. 31, 34, 60, 253, 292		<i>herus</i>	78
<i>faxem</i>	106, 282	<i>fulcio</i>	141	<i>hic</i>	217, 221
<i>faxo</i>	97, 282	<i>fulcrum</i>	51, 122	<i>hic</i> (adv.).....	217
<i>fecit</i> ... 87, 99, 239, 292		<i>fulgeo</i>	96	<i>hiems</i> 48, 200, 201, 208	
<i>fel</i>	113, 210	<i>fulmon</i>	203	<i>hinc</i>	217
<i>felix</i> 200, 203, 204, 206		<i>fumus</i> ... 31, 59, 114		<i>holus</i>	78
<i>felo</i>	33, 59	<i>funditus</i>	187	<i>homo</i> 41, 47, 77, 113,	
<i>femen</i>	215	<i>fundo</i>	58	201, 207, 210	
<i>femina</i> 33, 59, 115, 279		<i>funebri</i>	69	<i>honor</i> 69, 77, 201, 212	
<i>femur</i> 30, 127, 203, 215		<i>funestus</i>	69	<i>honus</i> 69, 77, 78, 124,	
<i>ferax</i>	127	<i>funus</i>	69, 124	201, 208, 212	
<i>fero</i> 35, 41, 60, 89, 249,		<i>fuo</i>	39, 104	<i>hortus</i>	58, 117
272		<i>fur</i>	35, 77, 201	<i>hosticapas</i>	196
<i>ferox</i>	200, 203	<i>furnus</i>	57	<i>huc</i>	217
<i>ferre</i>	69, 125, 278	<i>furor</i>	30	<i>humerus</i>	78
<i>fert</i>	87, 249	<i>fusus</i>	60, 117	<i>humi</i>	187
<i>fetus</i>	115	<i>Gavius</i>	39	<i>humus</i>	113
<i>fides</i>	41, 77	<i>genitus</i>	117	<i>Ibi</i>	204, 217
<i>fido</i> .. 32, 34, 41, 59, 89		<i>genius</i>	112	<i>idem</i>	221
<i>fidus</i>	41, 109	<i>gens</i> ... 59, 118, 200		<i>idus</i>	41, 111
<i>fiere</i>	77, 125	<i>genit</i>	58, 203	<i>iens</i> ... 123, 200, 279	
<i>feri</i>	77, 125, 267	<i>genus</i> ... 26, 40		<i>ignis</i>	116
<i>filius</i> ... 33, 59, 73, 191		<i>genus</i> 32, 34, 41, 69,		<i>ignosco</i> ... 45, 63, 178	
<i>tingo</i>	96	124		<i>ilico</i>	34, 47, 77
<i>fo</i>	77, 267	<i>gigno</i>	41, 90	<i>illac</i>	187, 217
<i>firmus</i>	114	<i>glisco</i>	92	<i>ille</i>	217, 221
<i>flabrum</i>	59, 122	<i>gnarus</i>	116	<i>illic</i>	217, 221
<i>flexibilis</i>	138	<i>gnotus</i>	35	<i>illinc</i>	217
<i>flecto</i>	92	<i>gradior</i>	69	<i>illuc</i>	217
<i>fluviu</i>	112	<i>gravis</i> ... 57, 111, 152		<i>im</i>	221
<i>foedus</i> .. 26, 34, 41, 124		<i>gressus</i>	69	<i>in</i>	32
<i>fore</i>	30	<i>grox</i>	57	<i>in-</i> (priv.).....	49
<i>forma</i>	114	<i>grus</i>	200, 204	<i>includus</i> 26, 30, 58, 117	
<i>formo</i>	141	<i>gula</i>	110	<i>incrementum</i>	115
<i>formus</i>	57, 114	<i>Habeo</i>	16	<i>inde</i>	187, 217
<i>frater</i>	60, 121	<i>hac</i>	187, 217	<i>indigena</i>	110, 195
<i>fremo</i>	92, 117	<i>halo</i>	78	<i>infans</i>	37
<i>frendo</i>	92	<i>hanser</i>	47, 78	<i>inferus</i>	139
<i>frigus</i>	29, 68			<i>infirmus</i>	139
<i>fructus</i> .. 119, 200, 206					



<i>inquam</i>	90	<i>laevos</i>	36, 112	<i>mare</i>	28, 203
<i>insece</i>	90, 255	<i>lampas</i>	136	<i>marid</i>	26, 204
<i>inspicio</i>	32	<i>lapis</i>	127, 200	<i>marmor</i>	203
<i>intellego</i>	32	<i>laquear</i>	157	<i>mater</i>	33, 37, 48, 121
<i>inter</i>	121	<i>Lares</i>	69	<i>maximus</i>	139
<i>interior</i>	121	<i>Lases</i>	69	<i>medius</i>	39, 59
<i>intimus</i>	139	<i>latus (porté)</i>	64	<i>meio</i>	39, 58
<i>intus</i>	32, 187	<i>lectus</i> 26, 117, 279, 299		<i>mel</i>	48
<i>ipse</i>	221, 228	<i>lectus (lit)</i>	51	<i>melior</i>	126
<i>iri</i>	282	<i>lego</i>	32, 89	<i>memini</i>	34, 295
<i>is</i>	217, 221	<i>leigibus</i>	33	<i>mens</i>	34, 118
<i>istac</i>	187, 217	<i>levis</i>	28, 57	<i>ensor</i>	121
<i>iste</i>	217, 221	<i>lox</i>	108, 202	<i>mensura</i>	64, 121
<i>istic</i>	217, 221	<i>liber (libre)</i>	51	<i>mergo</i>	109
<i>istinc</i>	217	<i>libet</i>	30	<i>mergus</i>	109
<i>istuc</i>	217	<i>licet</i>	98	<i>meses</i>	44
<i>it</i>	87, 249	<i>lictus</i>	57, 117	<i>messis</i>	118
<i>iter</i>	215	<i>lien</i>	64, 201, 210	<i>met</i>	222
<i>itiner</i>	215	<i>lingua</i>	59	<i>metior</i>	121
<i>Jaceo</i> 98, 286, 287, 289		<i>lino</i>	93	<i>meus</i>	229
<i>facio</i>	98	<i>linguo</i>	57, 87, 98	<i>mi</i>	73, 78
<i>jecur</i> 30, 39, 52, 127,		<i>lis</i>	64	<i>migro</i>	57
203, 215		<i>locus</i>	34, 61, 127	<i>miles</i>	63, 120, 200
<i>jequir</i>	55	<i>locutus</i>	57	<i>minister</i>	159
<i>judex</i>	108	<i>lubet</i>	30	<i>minor</i>	126
<i>jugum</i>	30, 39, 93, 190	<i>lubricus</i>	68	<i>minuo</i>	88
<i>jumentum</i>	115	<i>lucéo</i>	51	<i>mirificus</i>	109
<i>jungo</i>	39, 93, 94	<i>lucifer</i>	109	<i>mirus</i>	68
<i>Jupiter</i>	82, 197, 213	<i>luo</i>	121	<i>lisi</i>	69
<i>Juppiter</i>	82	<i>lupus</i>	57	<i>missus</i>	69
<i>juvonis</i>	39, 206	<i>lustrum</i>	121	<i>modo</i>	77
<i>Kalendae</i>	55	<i>lux</i>	108	<i>moenia</i>	26, 34
<i>Kartago</i>	55	<i>Maarco</i>	26	<i>moicipiom</i>	26
<i>Labes</i>	197	<i>magister</i>	79, 159	<i>moles</i>	206, 212
<i>labor</i>	69	<i>magnus</i>	39, 77, 116	<i>molestus</i>	212
<i>lac</i>	65, 203	<i>major</i> 39, 69, 126, 201,		<i>mollis</i>	59
<i>laccesso</i>	145	212		<i>moneo</i>	34, 39, 73, 141
<i>lacio</i>	145	<i>majus</i>	201, 203, 212	<i>morian</i>	91, 141
<i>lacrima</i>	26, 30	<i>male</i>	187	<i>mors</i>	48
<i>lacruma</i>	30, 59	<i>mancipium</i>	36	<i>motus</i>	35
<i>lacryma</i>	30	<i>mancupium</i>	36	<i>moveo</i>	35, 105
<i>laodo</i>	69	<i>mane, mani</i>	204	<i>mulctra</i>	121
<i>laesus</i>	69, 180	<i>manus</i> 73, 116, 200, 206,		<i>mulgeo</i>	79, 121
		214		<i>munia</i>	34
				<i>munio</i>	34

<i>munus</i>	124	<i>occidit</i>	97	<i>pax</i>	62, 93, 108
<i>murus</i>	34	<i>occurro</i>	64	<i>pecten</i> ...	113, 201, 210
<i>mus</i>	31, 48, 69	<i>ocior</i>	39, 126	<i>pecto</i>	113
<i>Nare</i>	68	<i>oculus</i>	41	<i>pecu</i>	203
<i>nates</i>	206	<i>odor</i>	59	<i>pecus</i>	127, 200
<i>natio</i>	118, 210	<i>offendo</i>	57, 92	<i>peda</i>	110
<i>nauta</i>	132	<i>oinos</i>	34, 112	<i>pedetentim</i>	204
<i>navaled</i>	204	<i>oleo</i>	59	<i>pejor</i>	126
<i>navis</i>	152, 213	<i>olim</i>	221	<i>pello</i>	47, 52, 92
<i>navita</i>	132	<i>ollus</i>	221	<i>pendo</i>	34, 41, 87
<i>nec</i>	79	<i>olus</i>	78	<i>penitus</i>	187
<i>neco</i>	34, 58, 141	<i>omnis</i>	210	<i>pepigi</i>	62, 87, 238
<i>nocto</i>	92	<i>onus</i>	78, 124, 208	<i>per</i>	79
<i>noglego</i>	32	<i>op-</i>	62	<i>perfidus</i>	41
<i>nemo</i>	78	<i>optimus</i>	139	<i>pernicius</i>	112
<i>nemus</i>	48	<i>opus</i>	124	<i>pes</i> 202, 204 sq., 207,	208
<i>neque</i>	79	<i>orior</i>	39, 91	<i>peto</i>	60
<i>nequinunt</i>	93	<i>oscen</i>	108, 179	<i>pietas</i>	73, 164, 200
<i>neuter</i>	26, 73, 217	<i>ovis</i> 28, 34, 40, 141, 204	sq., 214	<i>pinguis</i>	39
<i>nex</i>	34, 58	<i>Pabulum</i>	122	<i>piscis</i>	111
<i>nidus</i>	69	<i>paciscor</i>	90, 92	<i>plaustrum</i>	26, 121
<i>nihil</i>	73	<i>pacont</i>	90	<i>plebs</i>	62, 200
<i>nil</i>	73, 78	<i>paetum</i>	92	<i>plecto</i>	92
<i>ninguit</i>	57	<i>pagont</i>	90	<i>plenus</i>	116
<i>nivem</i> (acc.)....	57, 68	<i>palumbes</i>	57	<i>plico</i>	32
<i>noceo</i>	34, 58, 141	<i>pando</i>	93	<i>plodo</i>	69
<i>nocuos</i>	112	<i>pango</i> 62, 90, 93, 94, 241		<i>plosio</i>	69
<i>nomen</i> 48, 115, 201, 203,	210	<i>panis</i>	116	<i>poena</i>	26, 34
<i>nos</i>	222, 227	<i>parens</i>	90, 291	<i>poeta</i>	39
<i>nosco</i>	58, 92, 94	<i>paricidas</i>	196	<i>pomoerium</i>	34
<i>noster</i>	229	<i>paries</i>	26, 73, 200	<i>pondus</i> 34, 41, 109, 124	
<i>notus</i>	35	<i>pario</i>	90, 141	<i>popina</i>	57
<i>novem</i>	32, 40	<i>parricida</i> 110, 179, 196		<i>poploe</i>	51, 189
<i>novitas</i>	37, 164	<i>pars</i>	59, 118	<i>populus</i>	51
<i>novos</i>	32, 40, 47	<i>particeps</i>	36	<i>porgo</i>	79
<i>nox</i>	120	<i>partim</i> ...	59, 118, 204	<i>portio</i>	118
<i>nubes</i> 124, 125, 197, 206,	212	<i>pasco</i>	116	<i>posco</i>	64, 92
<i>nullus</i>	73, 217	<i>pateo</i>	93, 98	<i>praebeo</i>	73
<i>nurus</i>	30	<i>pater</i> 51, 60, 77, 121,		<i>praeceps</i>	36
<i>nutrix</i>	79	201, 211		<i>praepes</i>	32
<i>Ob</i>	62	<i>patrius</i>	39, 151	<i>praesens</i>	123
		<i>patrus</i> (gén.)....	204	<i>praeses</i>	108
		<i>pauci</i>	127	<i>praetor</i>	35
				<i>praetura</i>	35

<i>precor</i>	64, 92	<i>quoties</i>	47, 206	<i>scibilis</i>	138
<i>prehendo</i>	57	<i>Radicitus</i>	204	<i>scindo</i>	58, 83, 91
<i>premsus</i>	78	<i>radix</i>	40	<i>scribo</i>	62
<i>primus</i>	139	<i>rapax</i>	127	<i>scripsi</i>	62, 96
<i>profugus</i>	109	<i>rapsit</i>	97	<i>scriptus</i> ...	62, 64, 117
<i>prohibeo</i>	73	<i>reapse</i>	221	<i>se</i>	68, 224, 225
<i>promo</i>	73	<i>reccidi</i>	79	<i>se (adv.)</i>	225
<i>propior</i>	126	<i>redinunt</i>	93	<i>secius</i>	39
<i>prosper</i>	197	<i>refacere</i>	32	<i>secludo</i>	36, 225
<i>prudens</i> ..	203, 204, 206	<i>rego</i>	51	<i>seco</i>	62
<i>pudor</i>	124	<i>repeto</i>	32	<i>secundus</i>	171
<i>puer</i>	70, 191	<i>repperi</i>	79, 242	<i>secutus</i> ...	57, 279, 299
<i>puls</i>	200	<i>reppuli</i>	82	<i>sed</i>	65, 225
<i>pulsus</i>	52, 64	<i>res</i>	197	<i>sedeo</i>	59, 68, 90
<i>pulvis</i>	124, 201	<i>rettuli</i>	79, 87, 242	<i>sedes</i>	59, 124, 212
<i>punio</i>	34	<i>rex</i>	62, 108, 202	<i>sedī</i>	238, 241
<i>puppis</i>	204	<i>robur</i>	124, 203	<i>sedulo</i>	59
<i>purpura</i>	23, 54	<i>ruber</i>	41, 51, 59, 116	<i>segmentum</i>	62
<i>puta</i>	77	<i>rufus</i>	41, 59, 109	<i>sella</i>	59, 116
<i>pyramis</i>	26	<i>ruro</i>	28, 204	<i>semel</i>	48, 49
<i>Qua</i>	187, 217	<i>Sabini</i>	63	<i>semen</i>	41, 115
<i>quaero</i>	69	<i>sacer</i>	116	<i>semi</i>	33
<i>quaeso</i>	69	<i>saeculū</i>	51, 122	<i>senex</i>	215
<i>quaestor</i>	69	<i>saeculum</i>	51, 122	<i>sensim</i>	204
<i>quaestura</i>	121	<i>Saeturnos</i>	122	<i>septem</i>	60, 68
<i>qualis</i>	116	<i>sal</i>	157, 200	<i>sequor</i> ...	34, 57, 267
<i>quam</i>	221	<i>salax</i>	127	<i>sermo</i> ...	115, 201, 207
<i>quassus</i>	64, 117	<i>salio</i>	91, 141	<i>sero</i>	28
<i>quatio</i>	64	<i>salus</i>	174	<i>serpo</i>	60, 68, 233
<i>quattuor</i>	40, 82	<i>salvos</i> ..	40, 112	<i>Servius</i>	151
<i>quatuor</i>	40, 82	<i>Samnium</i>	63	<i>servos</i>	34, 151
<i>que</i>	32, 57, 82	<i>sanguen</i>	200	<i>set</i>	62
<i>qui</i>	57, 217, 221	<i>sanguis</i>	200	<i>sex</i>	68
<i>qui (adv.)</i>	217	<i>satelles</i>	120	<i>siccus</i>	127
<i>quia</i>	219, 221	<i>satullus</i>	165	<i>sido</i>	90
<i>quicumque</i>	221	<i>Saturnalia</i>	157	<i>siem</i> 33, 73, 95, 245, 276	
<i>quidam</i>	221	<i>Saturnus</i>	122	<i>sim</i> ...	73, 95, 245, 276
<i>quies</i>	127	<i>satus</i>	41	<i>simplex</i> ...	49, 68, 179
<i>quilibet</i>	221	<i>scabellum</i>	63	<i>simul</i>	49
<i>quinctus</i>	57	<i>scabo</i>	89	<i>simus</i>	29, 95, 276
<i>quinque</i> ..	32, 45, 57, 60	<i>scala</i>	47	<i>sincerus</i>	179
<i>quis</i> 28, 57, 82, 217, 221		<i>scamnum</i>	63	<i>singuli</i>	49
<i>quom</i>	34, 221	<i>scando</i>	68	<i>sinistor</i>	159
<i>quotiens</i>	47, 206			<i>sino</i> ..	93

<i>sisto</i>	87	<i>summoveo</i>	63	<i>turris</i>	204
<i>sitis</i>	127	<i>summus</i>	63, 139	<i>tuus</i>	32, 40, 229
<i>socius</i>	34	<i>sumpsi</i>	48	<i>Uber</i> (subst.)	59
<i>sol</i>	77	<i>sumptus</i>	48	<i>uber</i> (adj.)	107
<i>soleo</i>	267	<i>sup</i>	62	<i>ubi</i>	121, 204, 217
<i>sollus</i> . 40, 51, 112, 217		<i>super</i>	30, 60	<i>ullu</i>	217
<i>solum</i>	59	<i>superstes</i>	120	<i>Ulysses</i>	59, 213
<i>solus</i>	40	<i>surgo</i>	79	<i>umerus</i>	47, 78
<i>somnus</i>	40, 63, 116	<i>sus</i> 31, 68, 200, 204, 206		<i>uncus</i>	46
<i>sons</i>	123, 279	<i>suus</i>	32, 229	<i>unda</i>	78, 215
<i>sonticus</i>	123, 162	<i>Tabes</i>	197	<i>undo</i>	217
<i>soror</i>	40, 69, 201	<i>tagit</i>	90	<i>unguis</i>	34, 57
<i>sovos</i>	32, 229	<i>talis</i>	116	<i>unus</i>	34, 112, 217
<i>spargo</i>	64	<i>tam</i>	221	<i>upilio</i>	179
<i>sparsi</i>	64	<i>tango</i>	90, 93, 94	<i>ursus</i>	52
<i>sparsus</i>	64	<i>tegmen</i>	115	<i>uter</i>	121, 204, 217
<i>species</i>	112, 197	<i>tego</i>	32, 34, 41, 68	<i>Vacuus</i>	112
<i>spero</i>	68, 197	<i>tegula</i>	68	<i>valde</i>	79
<i>spes</i>	197	<i>tela</i>	116	<i>Valeri</i>	73, 191
<i>spica, spicum</i>	179	<i>telum</i>	116	<i>validus</i>	79
<i>splendo</i>	64	<i>temo</i>	47, 115	<i>vas</i>	69
<i>spondeo</i>	87	<i>tempus</i> 34, 124, 208, 212		<i>vectus</i>	26, 117
<i>stabilis</i>	41, 138	<i>tendo</i>	59, 92	<i>veho</i> 58, 124, 125, 267, 269	
<i>stabulum</i>	51, 59, 122	<i>tentus</i>	49, 59	<i>velim</i>	95, 245
<i>stamen</i>	41	<i>tenuis, tervis</i>	26	<i>velle</i>	34, 69, 125
<i>stare</i>	37, 41, 125, 278	<i>terebras</i>	122	<i>Venafrom</i>	59
<i>statim</i>	204	<i>teres</i>	127	<i>venio</i> 39, 49, 57, 91, 94, 141	
<i>status (état)</i>	41	<i>terminus</i>	115	<i>venum</i>	179, 233
<i>status (fixe)</i>	41, 117	<i>termo</i>	115	<i>Venus</i>	124, 212
<i>stella</i>	51	<i>terra</i>	69, 73, 193 sq.	<i>vertex</i>	34
<i>steti</i>	238	<i>thesaurizo</i>	141	<i>verto</i>	34
<i>stipendium</i>	79	<i>ignum</i>	32	<i>Vertumnus</i>	156
<i>stilis</i>	64	<i>toga</i>	34, 41, 68, 110	<i>vesper</i>	40, 78
<i>stlocus</i>	34, 64	<i>tollo</i>	52, 92	<i>Vesta</i>	40
<i>sto</i>	68, 87, 272	<i>tondeo</i>	87	<i>vester</i>	34, 229
<i>strictus</i>	93, 117	<i>tovos</i>	32, 40, 229	<i>vestis</i>	40, 78, 118
<i>stringo</i>	93	<i>tremonti</i>	34, 251	<i>vetus</i>	59
<i>structus</i>	26, 117	<i>tres</i>	39, 59	<i>via</i>	58
<i>suasor</i>	64	<i>trifolium</i>	26	<i>victor</i>	151, 201
<i>suavis</i> 30, 59, 152, 200		<i>trinvir</i>	176	<i>victrix</i>	151, 170, 206
<i>sub</i>	30, 62, 79	<i>tu</i>	223, 225	<i>victus</i>	119
<i>subtemen</i>	64	<i>tuli</i> 52, 87, 241, 253, 292			
<i>subter</i>	121	<i>Tullius, Tullus</i>	151		
<i>sudo</i>	59	<i>tum, tunc</i>	221		
<i>sum</i>	249, 272				

<i>vicus</i>	34, 40	<i>vis</i> (tu veux).....	249	<i>vorax</i>	62, 127
<i>viden</i>	69	<i>vivo</i>	96	<i>voro.</i>	57
<i>video</i>	41	<i>viæro</i>	98	<i>vortex</i>	34
<i>vidi</i> 41, 59, 87, 241, 253,		<i>vizi</i>	96, 241, 253	<i>vorto</i>	34
	292	<i>voco</i>	34	<i>vos</i>	223, 227
<i>vinculum</i>	122	<i>volnus</i>	124	<i>voster</i>	34
<i>vinculum</i>	122	<i>volo</i> ... 34, 57, 77, 249		<i>voæ</i> ... 40, 90, 108, 202	
<i>vinum</i>	34	<i>voll</i>	87, 249	<i>Xystum</i>	26
<i>virtus</i>	200	<i>vomo</i>	34		
<i>vis</i> (force)	29	<i>vorago</i>	62, 154		





INDEX DES FINALES.

N. B. Les finales nominales sont reprises sous la forme du nominatif singulier (celle du génitif ajoutée entre parenthèses, s'il y a lieu); les finales verbales, sous la forme de 1^{re} personne du singulier actif.

Les chiffres renvoient aux numéros marginaux.

-α (-ας) 37, 110, 192 sq.	-ας (-ατος) 123, 291	-ειον... 39, 151 (3)
-α (-ης) 37, 112, 197	-ας (-ατος) 129	-ειος... 39, 151 (3, 4)
-α (parf. 2) 87, 252, 292	-ας (-ου) 196	-ειρα... 151 (6)
-άδης... 163	-ασα... 151 (7)	-είρω... 39, 91, 141 (4)
-άδιον... 151 (8)	-ασμα... 141 (6)	-εις (-εντος) 123
-άζω... 85, 141 (6)	-ασμος... 141 (6)	-εις (fm. -εσσα) 165
-αια... 39, 151 (1)	-αστης... 85, 141 (6)	-εϊσα... 151 (7)
-αιμι... 249 (1)	-αστικός... 85, 141 (6)	-είτης... 169
-αινα... 49, 151 (5)	-ατος... 134 i. n.	-έναι... 167
-αίνω... 49, 141 (3)	-άω... 39, 141 (1)	-ερος... 39, 151 (1), 191
-αιον... 151 (1)	-δα... 163	-ερός... 157
-αιος... 39, 151 (1)	-δε... 187 (11) i. n.	-έσκω... 92, 142
-αίρω... 52, 91, 141 (4)	-δην... 163	-έστατος... 169
-αίτατος... 169	-δης... 163	-έστερος... 159
-αίτερος... 159	-διον... 151 (8)	-εύς... 76, 131, 168
-άλιμος... 155	-δόν... 163	-εύω... 141 (2)
-ανή... 116	-δών... 163	-έω... 39, 141 (1)
-ανον... 116	-εα (plqpf.) 101, 146, 298	-έω (fut.)... 97, 145
-ανος... 116	-εια... 39, 151 (3, 4)	-ξε... 195 (2)
-ανός... 158	-ειμι... 249 (1)	-ζω... 39, 91
-άνω... 93	-ειν (inf.)... 130, 167	-ζων... 126
-αξ... 62, 127	-ειν (plqpf.) 101, 146, 298	-η... 37, 110, 193 sq.
-αρ (-αρος) 127	-εινα... 151 (5)	-η (adv.) 187 (7), 204 (9)
-αρ (-ατος) 52, 127, 215	-είνω... 39	-ηδόν... 163
-άς (-άδος) 136, 170		-ήεις... 165

-ηλή.	157	-ίσκος.	170	-ννυμι.	140
-ηλός.	157	-ίσκω.	92, 142	-νον.	116
-ημι.	249 (1)	-ισμα.	141 (6)	-νος.	116
-ην (subst.)	113, 210	-ισμός.	141 (6)	-νυμι.	88
-ην (aor. pass.)	98	-ισσα.	170	-νυς.	116
-ηνός.	158	-ίστατος.	169	-νύω.	88, 274
-ήρ.	136, 211	-ίστερος.	159	-νω.	93
-ηρός.	157	-ιστής.	141 (6)	-ξα (aor.)	145
-ης (-εος)	124, 161, 181	-ιστιχός.	141 (6)	-ξω (fut.)	145
-ης (-ητος)	120, 127	-ιστος.	126, 135	-όεις.	165
-ης (-ου)	196	-ίτης.	169	-οιμι.	144
-ήσομαι.	103	-ίω.	39, 91, 141 (2)	-οιος.	39, 151 (1, 4)
-ήτης.	169	-ίων.	39, 126, 161, 212	-ον.	109, 187 sq.
-θα (adv.)	187 (6)	-ίων (patron.)	154 i. n.	-ορ.	136
-θεν (adv.)	187 (6)	-ιώτης.	169	-ος (-εος)	34, 124, 212
-θην.	102, 146	-ιωτικός.	169	-ος (-ου)	34, 109, 181, 187 sq.
-θήσομαι.	103, 146	-κα (aor.)	99	-οσύνη.	170
-θι (adv.)	187 (11) i. n.	-κα (parf.)	99, 146, 292	-ότης.	164
-θλη.	122	-κεα (plpfp.)	146, 298	-ους (-οντος)	123
-θλον	51 (1), 59 (4), 122	-κεν (plpfp.)	146, 298	-ουσα.	151 (7)
-θρα.	159	-κη.	127, 162	-όω.	141 (1)
-θρον.	59 (4), 122	-κός.	162	-ρα.	116
-θω.	92, 142	-κω.	103 i. n., 298	-ρις.	116
-ι (-εος, -ιος)	111, 214	-λη.	116, 157	-ρον.	116
-ι (-ιτος)	136	-λλω.	52, 91, 141 (4)	-ρός.	116, 157
-ια.	151	-λων.	116, 157	-σα (aor.)	69, 96, 145, 245 (1), 247 (3 A)
-ιάδης.	163	-λος.	116, 157	-σαιμι.	288
-ιαχός.	162	-μα.	115, 156	-σε (adv.)	187 (11) i. n.
-ίδης.	163	-μεν.	115, 156	-σεια (opt.)	288
-ίδιον.	151 (8)	-μεναι.	115, 156	-σείω.	141 (2)
-ίδιος.	151 (8)	-μενος.	115, 156	-σέω (fut.)	97, 145
-ίζω.	141 (6)	-μη.	114	-σθαι.	130, 167
-ίην.	95, 144	-μήν.	115	-σθην.	146
-ιχός.	162	-μνή.	115	-σθήσομαι.	146
-ιλον.	157	-μνον.	115	-σία.	151 (2)
-ιμος.	155	-μον.	114	-σιμος.	155
-ινός.	158	-μονή.	115	-σιος.	151 (2), 182
-ινος.	158	-μος.	114, 155	-σις.	59, 118, 158
-ϊνος.	158	-μων.	47, 115	-σίω (fut.)	97, 145
-ιος.	39, 112, 151	-ν (éphelk.)	79	-σκω.	92, 142
-ις (-εος, -ιος)	111, 214	-ναι (inf.)	130, 167	-σμα.	155 i. n.
-ις (-ιδος)	127, 170	-νάω.	88	-σμός.	155 i. n.
-ις (-ιτος)	136	-νη.	116	-σσω.	91, 141 (5)
-ίσκη.	170	-νημι.	88		
-ίσκιον.	170	-νις.	116		

-σων 39, 126	-τός (adv.) 187 (5)	-ώ (-οος) 131, 213
-σής 132, 169	-τρα 121	-ω (adv.) 65, 187 (4)
-στός 158	-τρον 121, 159	-ωλή 157
-σύνη 170, 174	-τρος 121	-ωλον 157
-συνοσ 170 i. n.	-ττω 91, 141 (5)	-ωμι (subj.) 249 (1)
-σω (fut.) 97, 100, 145,	-των 39, 126	-ων (-ονος) 113, 181, 210
146	-τυ 119	-ων (-οντος) 123, 160, 209
-σῶ (fut.) 97, 145	-τύς 119, 158	-ων (-ωνος) 154, 210
-τατος 134, 169	-τω 39, 91, 92, 141 (5)	-ωρ (-ατος) 127, 215
-τέος 133, 169	-τωρ 35, 121, 159, 181,	-ωρ (-ωρος) 136
-τερος 121, 159, 229	211	-ώς (-όος) 124
-τη 117	-υ (-ατος) 215	-ώς (-ότος) 128, 166
-τήρ 121, 159, 211	-υ (-εος) 111, 214	-ως (-ω) 181, 191
-τήριον 151 (6)	-υια 128, 151 (4)	-ως (-ωος) 131, 213
-της (-ητος) 37, 164	-ύνω 141 (3)	-ως (-ωτος) 120, 136, 174
-της (-του) 132, 169	-ύρω 141 (4)	-ως (adv.) 65, 187 (4),
-τικός 162	-υς (-εος) 111, 214	204 (7)
-τιον 151 (8)	-υς (-υδος) 127	-ώσσω 141 (5)
-τις 59, 118	-υς (-υος) 111, 214	-ώτατος 169
-τλη 122, 159	-ύω 141 (2)	-ώτερος 159
-τλον 64, 122	-χω 103 i. n.	-ώτης 169
-τλος 122	-ω (vb.) 89, 90, 249	-ωτικός 169
-τός 83, 117, 158	-ω (subj.) 89, 143, 274	-ώττω 141 (5)
-τος 117	-ώ (fut.) 97, 145	



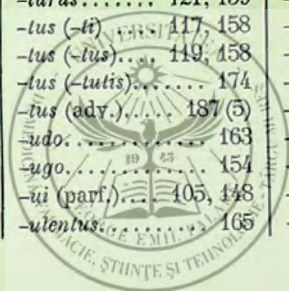
II. — Latin.

-a (ae) 110, 192 sq.	-as 136	-de (adv.) 187 (6), 217
-aeus 151 (1)	-aster 174	(4)
-ago 62, 154	-atus 158	-do (vb.) 92
-al 77, 157	-ax 62, 127	-do (subst.) 163
-alis 51 (2), 157	-bam 104, 147	-dus 163
-alium 157	-bi 217 (6)	-e (-is) 28, 111
-am (subj.) 104, 147	-bilis 138, 172	-e (adv.) 187 (4)
-am (fut.) 143	-bo 104, 147	-eius } 151 (4)
-aneus 158 i. n.	-bris 69 (4)	-ejus }
-ans 160	-brum 41, 59 (4), 122, 159	-ela 157
-antia 151 (7)	-bulum 51, 59, 122, 159	-ella 51 (3), 157
-antius 151 (7)	-bundus 171	-ellus 51 (3), 79 (2), 157
-anus 158	-clum } 51 (1), 64 B,	-em (subj.) 143, 144
-ar 157	-culum } 122, 159	-en 113, 210
-aris 51 (2), 157	-culus (dim.) 157	-endus 171
-arium 157	-cundus 171	-ens 123, 160, 209
-arius 157	-cus 127, 162	-ensis 174

-entia.....	151 (7)	-ior 39, 69(1), 126, 161	-o (1 ^o conj.) 39, 73 (1),
-entius.....	151 (7)	-iquos.....	162 i. n.
-entus.....	165	-is (-eris)....	124, 212
-enus.....	158	-is (-idis).....	127
-eo (2 ^o conj.) 39, 73 (1,		-is (-is) 28, 111, 152,	
2), 98, 141 (1), 142,		181, 214	
287 in fine.		-isco.....	92
-er (-eris)....	124, 212	-issimus } 126, 139, 173	
-er (-ri) ..	70, 116, 191	-issumus }	
-er (-ris)....	70, 116	-itas.....	164
-es (-ei).....	197	-iter (adv.).....	159
-es (-eris)....	124, 212	-ito.....	141 (1)
-es (-etis).....	127	-itus.....	158
-es (-is).....	124, 212	-itus (adv.)....	204 (7)
-es (-itis).....	120	-ius . 39, 112, 151, 191	
-esco.....	142	-ivos, -ivus.....	153
-esso.....	145	-ix.. 151 (6), 170 i. n.	
-estis, -estris.....	174	-jor.....	126
-estus.....	158, 208	-la.....	116, 157
-eus.....	39, 151 (1)	-limus.....	173
-gnus.....	174	-lis.....	116
-i (parf.).....	87, 253	-lo.....	92
-i (inf.).....	125	-lum.....	116
-ia.....	112, 151	-lunus.....	173
-iacus.....	162	-lus.....	157
-ianus.....	158	-ma.....	114
-ico.....	150 i. n.	-men.....	115, 156
-icus.....	162	-mentum.....	115, 156
-ido.....	163	-mina.....	115
-idus.....	163	-minus.....	115
-ier (inf.).....	125	-mnus.....	156
-ies .. 112, 151 (6), 197		-mo.....	115
-igo (vb.)....	150 i. n.	-monia.....	151 (5)
-igo (subst.)....	154	-mus.....	114, 139
-ilis.....	157	-na.....	116
-illo.....	150 i. n.	-ndus.....	137, 171
-im (subj.).....	95	-nis.....	116
-ina.....	158	-no.....	93
-ineus.....	158	-nu.....	116
-inquos.....	162 i. n.	-num.....	116
-inus.....	158	-nuo.....	88
-io (3 ^o conj.)... 39, 91		-nus (-ni)....	116, 158
-io (4 ^o conj.) 73 (3), 94,		-nus (-nus).....	116
141 (2, 4, 5)		-o (vb.) 77, 87, 89, 90,	
-io (-ionis).....	154	249, 269	



-surus.....	64, 121	-to (3 ^{re} conj.).....	92	-ullus.....	157
-sus (-si).....	64, 117	-tor..	77, 121, 159, 211	-ulus	157
-sus (-sus)....	64, 119	-toria.....	151 (6)	-um... 34, 109, 187 sq.	
-ta	132	-torium	151 (6)	-umnus	156
-tas	164	-torius	151 (6)	-unculus	157
-ter (-teri) .	79 (2), 121	-tra	121	-undo (subst.)....	163
-ter (-terius)..	121, 217	-trina	158	-undus.....	163, 171
-ter (-tri) 79 (2),	121,	-trix.....	151 (6)	-uo.....	141 (2)
	159, 229	-trum	121, 159	-uos	112
-ter (-tris)...	121, 211	-tu (sup.)....	119, 158	-ur 52, 124, 127, 212,	215
-ter (-trius)..	121, 217	-tudo	154	-urnus.....	158
-ter (adv.)...	121, 159	-tui (sup.) ...	119, 158	-us (-eris) 34, 124, 212	
-tia	151 (2, 7)	-tulo	150 i. n.	-us (-i) 34, 109, 187 sq.	
-ticius	162	-tum (sup.) ..	119, 158	-us (-oris) ...	208, 212
-ticus	162	-tumus	139, 173	-us (-udis).....	127
-ties	151 (2)	-tura	121, 159	-us (-us)....	111, 214
-tilis.....	157	-turio.....	141 (4)	-us (-utis).....	174
-tim... 59, 118, 204 (4)		-turnus	158	-ustus.....	158, 208
-timus	139, 173	-turus	121, 159	-utio.....	141 (5)
-tio.. 59, 118, 154, 158		-tus (-ti).....	117, 158	-utus	158
-tis.....	59, 118	-tus (-tus)....	119, 158	-uus.....	112
-titius	162	-tus (-tutis)....	174	-vi (parf.)....	105, 148
-tito	141 (1)	-tus (adv.)....	187 (5)	-vom.....	34, 112
-tium	151 (2)	-uao.....	163	-vos .. 34, 40, 112, 153	
-tius	151 (7)	-ugo.....	154	-vum.....	34, 112
-tivos, -livus	153	-ui (parf.)....	105, 148	-vus... 34, 40, 112, 153	
-to (1 ^{re} conj.) ..	141 (1)	-ulentus.....	165		





Nos.		Pages.
(44)	Section II. — <i>Nasales et vibrantes envisagées isolément dans chacune des deux langues</i>	54
(45)	Section III. — <i>Nasales rapportées à leur commune origine</i>	55
(46)	§ 1 ^{er} . — <i>Consonnes</i>	55
(49)	§ 2. — <i>Voyelles</i>	58
(50)	Section IV. — <i>Vibrantes rapportées à leur commune origine</i>	59
(51)	§ 1 ^{er} . — <i>Consonnes</i>	59
(52)	§ 2. — <i>Voyelles</i>	60
(53)	CHAPITRE IV. — <i>CONSONNES</i>	61
(54)	Section I ^{re} . — <i>Les consonnes envisagées isolément dans chacune des deux langues</i>	61
(54)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	61
(55)	§ 2. — <i>Latin</i>	63
(56)	Section II. — <i>Momentanées primitives et leur évolution</i> ..	63
(57)	§ 1 ^{er} . — <i>Vélaires</i>	64
(58)	§ 2. — <i>Palatales</i>	66
(59)	§ 3. — <i>Dentales</i>	67
(60)	§ 4. — <i>Labiales</i>	68
(61)	§ 5. — <i>Lois complémentaires</i>	69
(67)	Section III. — <i>Spirantes primitives</i>	75
(68)	§ 1 ^{er} . — <i>s initial</i>	75
(69)	§ 2. — <i>s médial</i>	77
(70)	§ 3. — <i>s final</i>	80
(71)	CHAPITRE V. — <i>COMBINAISONS ULTÉRIEURES DE VOYELLES ET CONSONNES</i>	82
(71)	Section I ^{re} . — <i>Contraction</i>	82
(72)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	82
(73)	§ 2. — <i>Latin</i>	86
(74)	Section II. — <i>Élision</i>	88
(75)	Section III. — <i>Abréviation et allongement hystérogènes</i> ..	88
(76)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	89
(77)	§ 2. — <i>Latin</i>	90
(78)	Section IV. — <i>Aspiration et déaspiration hystérogènes</i> ..	91
(79)	Section V. — <i>Épenthèse et syncope</i>	92
(80)	CHAPITRE VI. — <i>ACCENTUATION</i>	95
(81)	Section I ^{re} . — <i>Accent grec</i>	97
(82)	Section II. — <i>Accent latin</i>	99

Nos.		Pages.
(83)	DEUXIEME PARTIE.	
	ÉTYMOLOGIE.	101
(85)	CHAPITRE I ^{er} . — DÉRIVATION PRIMAIRE.....	106
(86)	Section I ^{re} . — <i>Thèmes verbaux</i>	107
(86)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	107
(99)	§ 2. — Formations helléniques.....	121
(104)	§ 3. — Formations latines.....	123
(107)	Section II. — <i>Thèmes nominaux</i>	125
(107)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	125
(128)	§ 2. — Formations helléniques.....	141
(137)	§ 3. — Formations latines.....	144
(140)	CHAPITRE II. — DÉRIVATION SECONDAIRE.....	146
(140)	Section I ^{re} . — <i>Thèmes verbaux</i>	146
(140)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	146
(146)	§ 2. — Formations helléniques.....	154
(147)	§ 3. — Formations latines.....	155
(151)	Section II. — <i>Thèmes nominaux</i>	158
(151)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	158
(166)	§ 2. — Formations helléniques.....	169
(171)	§ 3. — Formations latines.....	172
(175)	CHAPITRE III. — COMPOSITION.....	174
(176)	Section I ^{re} . — <i>Classification des composés</i>	175
(176)	§ 1 ^{er} . — Classification morphologique.....	175
(177)	§ 2. — Classification fonctionnelle.....	177
(178)	Section II. — <i>Formation des composés</i>	179
(179)	§ 1 ^{er} . — Forme du premier terme.....	180
(181)	§ 2. — Forme du dernier terme.....	184
(182)	TROISIÈME PARTIE.	
	MORPHOLOGIE.	187
(184)	I. — DÉCLINAISON.	192
(185)	CHAPITRE I ^{er} . — DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE.....	194
(186)	Section I ^{re} . — <i>Thèmes en O-</i>	194
(187)	§ 1 ^{er} . — Masculins et féminins.....	194
(190)	§ 2. — Neutres.....	203
(191)	§ 3. — Modifications accidentelles.....	204

N ^{os} .		Pages.
(192)	Section II. — <i>Thèmes en ā-</i>	205
(193)	§ 1 ^{er} . — Féminins.....	206
(196)	§ 2. — Masculins.....	211
(197)	Section III. — <i>Thèmes en ī-</i> (gr. - <i>γᾶ</i> , lat. - <i>iē-</i>).....	213
(198)	CHAPITRE II. — DÉCLINAISON IMPARISYLLABIQUE.....	215
(199)	Section I ^{re} . — <i>Nominatif singulier</i>	215
(200)	§ 1 ^{er} . — Nominatif sigmatique.....	216
(201)	§ 2. — Nominatif à allongement.....	218
(202)	§ 3. — Nominatif à cumul.....	219
(203)	§ 4. — Nominatif-accusatif des noms neutres ...	220
(204)	Section II. — <i>Désinences casuelles</i>	221
(207)	Section III. — <i>Variations du thème décliné</i>	231
(209)	§ 1 ^{er} . — Thèmes à finale explosive.....	234
(210)	§ 2. — Thèmes en nasale.....	234
(211)	§ 3. — Thèmes en vibrante.....	237
(212)	§ 4. — Thèmes sigmatiques.....	238
(213)	§ 5. — Thèmes à diphthongue.....	240
(214)	§ 6. — Thèmes vocaliques.....	242
(215)	§ 7. — Hétéroclites.....	244
(216)	CHAPITRE III. — DÉCLINAISON PRONOMINALE.....	246
(217)	Section I ^{re} . — <i>Démonstratifs</i>	246
(217)	§ 1 ^{er} . — Désinences.....	246
(220)	§ 2. — Thèmes.....	250
(222)	Section II. — <i>Pronoms personnels</i>	255
(222)	§ 1 ^{er} . — Thèmes.....	255
(225)	§ 2. — Désinences.....	258
(228)	§ 3. — Les pronoms personnels en juxtaposition syntactique.....	262
(229)	§ 4. — Possessifs.....	262
(230)	II. — CONJUGAISON.....	264
(231)	CHAPITRE I ^{er} . — AUGMENT ET REDOUBLEMENT.....	265
(232)	Section I ^{re} . — <i>Augment</i>	266
(232)	§ 1 ^{er} . — Forme de l'augment.....	266
(235)	§ 2. — Emploi de l'augment.....	268
(236)	§ 3. — Place de l'augment.....	269
(237)	Section II. — <i>Redoublement</i>	270
(237)	§ 1 ^{er} . — Forme du redoublement.....	270
(241)	§ 2. — Emploi du redoublement.....	274
(242)	§ 3. — Place du redoublement.....	275

N ^{os}		Pages.
(243)	CHAPITRE II. — DÉSIGNENCES PERSONNELLES	276
(244)	Section I ^{re} . — <i>Voix active</i>	277
(244)	§ 1 ^{er} . — Désinences secondaires	277
(248)	§ 2. — Désinences primaires	282
(252)	§ 3. — Désinences du parfait	286
(254)	§ 4. — Désinences de l'impératif	289
(258)	Section II. — <i>Voix moyenne en grec</i>	291
(259)	§ 1 ^{er} . — Désinences secondaires	291
(263)	§ 2. — Désinences primaires	294
(265)	§ 3. — Désinences du parfait	295
(266)	§ 4. — Désinences de l'impératif	296
(267)	Section III. — <i>Le médiopassif latin</i>	297
(268)	CHAPITRE III. — VARIATIONS DU THÈME DES TEMPS ET MODES	299
(271)	Section I ^{re} . — <i>Présent</i>	302
(271)	§ 1 ^{er} . — Indicatif	302
(274)	§ 2. — Subjonctif	303
(276)	§ 3. — Optatif	304
(277)	§ 4. — Impératif	305
(278)	§ 5. — Infinitif	306
(279)	§ 6. — Participe	306
(280)	Section II. — <i>Imparfait</i>	307
(280)	§ 1 ^{er} . — Indicatif	307
(281)	§ 2. — Autres modes	308
(282)	Section III. — <i>Futur à tous les modes</i>	309
(283)	Section IV. — <i>Futur antérieur</i>	310
(284)	Section V. — <i>Aoristes</i>	311
(284)	§ 1 ^{er} . — Indicatif	311
(287)	§ 2. — Subjonctif	313
(288)	§ 3. — Optatif	314
(289)	§ 4. — Impératif	315
(290)	§ 5. — Infinitif	315
(291)	§ 6. — Participes	316
(292)	Section VI. — <i>Parfait</i>	316
(292)	§ 1 ^{er} . — Indicatif	316
(293)	§ 2. — Subjonctif	319
(294)	§ 3. — Optatif	319
(295)	§ 4. — Impératif	320
(296)	§ 5. — Infinitif	320
(297)	§ 6. — Participes	321

N ^{os}		Pages.
(298)	Section VII. — <i>Plus-que-parfait</i>	322
(298)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	322
(298)	§ 2. — Autres modes.....	323
(299)	Section VIII. — <i>Noms verbaux</i>	323
(300)	CONCLUSION.....	325
	INDEX DES MOTS. — I. Grec.....	327
	II. Latin.....	335
	INDEX DES FINALES. — I. Grec.....	345
	II. Latin.....	347
	TABLE DES MATIÈRES.....	351

